TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40971

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

DEUXIEME SÉRIE.

TOME IV. — 1er OCTOBRE 1832

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME CINQUIEME

2ème SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

LONDRES,

CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1832

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

40971

REVUE

DES

DEUX MONDES.

VOYAGE

DANS LA TARTARIE, DANS L'AFGHANISTAN ET DANS L'INDE,

EXÉCUTÉ

A LA FIN DU IVe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE, PAR PLUSIEURS SAMANÉENS DE LA CHINE. [1]

Si l'on s'en rapporte aux traditions des Chinois, ces peuples ont autrefois visité l'Asie presque entière. Leurs voyageurs exploraient le Tibet, le Turkestan, la grande et la petite Boukharie. Leurs marchands portaient des étoffes de soie en Perse, et al-

(1) M. Abel Rémusat a traduit du Chinois non-seulement le texte de la relation dont il offre ici une analyse très succincte, mais encore deux autres relations, l'une d'un voyage entrepris en 502 par deux religieux chinois qui visitèrent le pays de Badakkhan, l'Oudyana, le Candahar et la Perse orientale, et l'autre d'un voyage bien plus singulier encore, puisque le Samanéen qui l'exécuta en 627, décrit cent quarante-sept pays différens dont il prit connais-

laient acheter des chevaux dans le fond de la Tartarie. De puissantes armées, toujours victorieuses, au témoignage des chroniqueurs officiels, marchaient sur les pas des commerçans, pour soutenir leurs efforts, ou venger les injures qu'ils recevaient quelquefois en des contrées sauvages. D'habiles diplomates étaient envoyés pour préparer ou pour seconder les effets des opérations militaires, et réussissaient souvent à brouiller les intérêts des diverses peuplades, et à mettre en feu les cantons où ils venaient exercer leurs talens. Tout cela n'a rien d'extraordinaire. On s'en étonne pourtant, parce qu'on peut difficilement s'accoutumer à voir des peuples barbares suivre, dans leur conduite, une marche exactement semblable à celle des nations civilisées. Les savans profitent de tous ces évènemens pour acquérir une connaissance exacte des régions qui en ont été le théâtre, et se faire une idée des révolutions qui ont bouleversé les empires, déplacé les populations, et mélangé les races d'hommes entre la mer Caspienne et l'Océan oriental. On étudie avec fruit, pour différentes branches des sciences historiques, les souvenirs qui se rattachent aux expéditions d'Alexandre, aux invasions romaines, aux dévastations des Mongols. Les calamités qui ont affligé notre espèce ont un intérêt d'un genre tout particulier aux yeux du critique, du chronologiste et du géographe.

Une source d'instruction plus satisfaisante est celle où l'on puise en traçant l'origine et les progrès des religions orientales. Généralement parlant, la conversion d'un peuple à un nouveau culte peut être considérée comme une amélioration dans les mœurs, un progrès pour l'humanité. L'histoire atteste qu'on n'a guère reculé dans la carrière du perfectionnement religieux. Le

sance en parcourant le Tokharestan, l'Afghanistan, le Sind, et presque toutes les parties de l'Hindoustan. C'est comme un tableau de l'Inde au septième siècle de notre ère. Ces trois traductions seront accompagnées d'un très grand nombre de notes et d'éclaircissemens sur plusieurs points curieux de géographie et d'histoire, et notamment sur les dogmes du Bouddhisme. L'extrait qu'on va lire donnera une idée de l'intérêt qui peut s'attacher à ces recherches. Nous espérons que M. Rémusat voudra bien nous communiquer plus tard les deux autres relations. (*N. d. R.*)

Samanéisme ou la religion de Bouddha offre une preuve de cette vérité : les nations qui l'ont embrassé n'avaient rien de mieux à faire. Cette doctrine a policé les Nomades du nord, donné une littérature aux pâtres du Tibet, exercé, aiguisé l'esprit scolastique et pointilleux des Indiens et des Chinois. Il y a des pays d'Asie qui lui doivent toute leur culture intellectuelle, depuis l'alphabet jusqu'à la métaphysique. Aussi son histoire, qu'on recherche maintenant avec beaucoup de curiosité, est-elle en même temps celle de la marche de l'esprit humain dans de vastes régions où l'on n'aurait jamais senti le besoin d'avoir des lettres, si l'on n'avait eu à traduire du sanscrit ou du chinois, d'innombrables volumes de théologie, et plus de fables et de légendes que jamais Rome, la Grèce et l'Égypte n'en purent enfanter. Nous lisons ces livres avec un autre esprit que celui qui les a dictés ; mais l'instruction que nous en tirons, bien que différant de celle qu'on y a prétendu mettre, a pour nous autant d'attrait avec un peu plus de solidité.

S'il est intéressant d'étudier les fastes de cette religion célèbre, à cause de l'influence qu'elle a exercée sur l'état social en Asie, il n'est pas moins utile de marquer son itinéraire, et, s'il est permis de parler ainsi, d'en tracer le tableau géographique. Le Bouddhisme est un culte voyageur. Il est né dans le nord de l'Inde il y a deux mille huit cents ans ; de-là, il s'est répandu dans toutes les directions, a été successivement adopté dans la Perse orientale, dans la Tartarie, à Ceylan, à la Chine, au Tibet, chez les Mongols. Plusieurs nations l'ont reçu chez elles, par l'entremise de zélés missionnaires qui traversaient les déserts dans la vue de répandre au loin leurs croyances. D'autres l'ont envoyé chercher par de pieux pélerins, en des contrées où on le savait depuis longtemps en honneur. Si l'on avait des relations de ces divers voyages, on posséderait d'utiles renseignemens sur de vastes pays très peu connus ; on apprendrait des noms de villes et de peuplades; on saurait quelque chose de la division politique des états de la Haute-Asie à des époques anciennes, et de leur situation sociale. On se formerait enfin une juste idée des rapports qui liaient les uns aux autres des peuples éloignés ; et ce dernier point surtout

a de l'importance, car on est chez nous enclin à supposer que les nations que nous ne connaissions pas ne se connais-aient pas entre elles, qu'elles ont tout ignoré durant le long espace de temps où nous avons nous-mêmes ignoré leur existence. Nous n'apprenons jamais sans étonnement que des Orientaux aient pu nous précéder en quelque chose, et qu'ils aient, par exemple, su faire le tour de l'Asie long-temps avant que nous eussions doublé le cap de Bonne-Espérance.

Voilà les motifs qui m'ont fait rechercher et traduire la relation d'un voyage entrepris il y a plus de mille quatre cents ans par des religieux Bouddhistes, dans la vue d'aller vérifier les principes de leur croyance, dans les lieux mêmes qui lui avaient donné naissance, et de faire provision de livres théologiques, de peintures sacrées et de règles de liturgie. Partis de la Chine en 399, ils traversèrent toute la Tartarie, s'engagèrent dans les montagnes du Petit-Tibet, où sont les plus hautes chaînes du globe, et, franchissant, à l'aide de cordes ou de ponts volans, des vallées inaccessibles et des précipices de huit mille pieds de profondeur, ils arrivèrent sur les bords de l'Indus, qu'ils traversèrent pour pénétrer dans des contrées où aucun Européen n'a encore porté ses pas. Là ils trouvèrent la religion samanéenne, les usages indiens, la langue sanscrite, d'antiques idoles, des reliques célèbres, des temples magnifiques. L'Inde semblait sortie de ses limites, et comme en possession des provinces de la Perse orientale. L'invasion des Musulmans et tant d'autres révolutions qui l'ont suivie auront sans doute, depuis cette époque, fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de cette civilisation indienne, transplantée de Bénarès et de Patna dans les vallées où habitent à présent les Afghans et les Béloutches. Nos voyageurs sont les premiers qui nous aient appris les circonstances de ce fait singulier. Repassant ensuite l'Indus pour entrer dans l'Inde proprement dite, ils gagnèrent les rives du Gange, où les appelaient les souvenirs du fondateur de leur religion, et les lieux consacrés par les actes de sa vie terrestre. Ici, il naquit au pied d'un arbre, et l'on voit encore l'étang où se fit sa première ablution. Là, il obtint les sublimes connaissances qui de-

vaient l'assimiler à la divinité. Plus loin, il commença à *faire tourner la roue de la doctrine*, c'est-à-dire à prêcher sa religion. Dans un autre endroit, il fut placé sur un bûcher et s'abîma pour jamais dans une divine extase. Non loin de là, quatre puissans rois des Indes, à la tête d'armées nombreuses, étaient sur le point de livrer une bataille sanglante, quand on trouva par bonheur un expédient pour les accorder : ce fut de leur partager par égales portions les reliques du saint personnage qui venait de quitter la terre. Des royaumes et des villes, qui jusqu'ici n'avaient d'existence que dans la mythologie, recouvrent ainsi leur réalité géographique. Kapilavasthou, où régnait le père du législateur de la Haute-Asie, Koushala, Vaïsali, le Parc-des-Cerfs, tant d'autres lieux dont la position était aussi complètement ignorée que celle des îles et des états dont il est parlé dans les *Mille et une nuits*, reparaissent non plus seulement comme le théâtre des apparitions célestes, des épreuves soutenues par les saints, des plus riantes fictions ou des plus extravagans miracles, mais comme les stations de voyageurs mortels, attentifs à marquer la direction de leur route, et les sinuosités de leur itinéraire. Aussi possédons-nous ce qui manque aux Anglais, possesseurs actuels de ces fabuleuses contrées, qui, sans le savoir, foulent aux pieds les ruines des villes sacrées; et, ce qui est plus honorable encore, nous pouvons offrir un guide à l'auteur d'un gros livre allemand, lequel, en discourant sur ces scènes mythologiques, a été réduit à la dure nécessité de confesser son ignorance, quant à la partie de l'Inde où elles avaient dû se passer.

Dans tous ces lieux et dans beaucoup d'autres, on avait élevé des temples, des chapelles, des monastères, des tours à plusieurs étages. Une pieuse curiosité conduisait les voyageurs d'un de ces monumens à l'autre; les restes précieux qu'ils y contemplaient, les prodiges qu'on leur racontait sont détaillés par eux avec une naïveté superstitieuse qui a bien son prix pour un lecteur européen. Mais, je le répète, le résultat le plus curieux de ce long pèlerinage, appartient à la géographie historique, car nos voyageurs marquent avec soin la situation relative et la distance de tous ces points célèbres, sur lesquels on dissertait

depuis long-temps en Occident sans pouvoir s'accorder. Nous apprenons d'eux en quel endroit précisément Shakya reçut la naissance, s'il est vrai qu'il naquit jamais; en quel endroit il est mort, si tant est qu'il ait vécu; où sa religion fut d'abord enseignée; et ce qui pourrait arriver dans beaucoup de discussions savantes, si tout-à-coup la vérification des faits y devenait possible, ce témoignage positif et irréfragable ne s'accorde avec aucune des hypothèses qui avaient été proposées, bien qu'elles fussent pour la plupart doctes et ingénieuses : les savans n'en font guères d'autres.

Les voyageurs chinois tracent un tableau enchanteur de ces régions de l'Inde centrale, où florissait alors la religion samanéenne. Le climat y était tempéré, le froid et la neige inconnus. Le peuple vivait dans la joie et dans l'abondance. Il se passait de lois et de magistrats, aussi bien que d'états de population; cette dernière remarque pourrait sembler insignifiante, mais ce qui lui donne quelque prix aux yeux d'un habitant de la Chine, c'est que ces états y sont en même temps la base du rôle des contribuables. On était libre dans ces pays fortunés; on en sortait, on y demeurait à volonté. Les seules punitions en usage étaient des amendes, les supplices étaient inconnus, seulement on coupait la main droite au coupable en état de récidive, et cette légère exception est citée comme une marque nouvelle de la douceur de la législation criminelle. Les habitans ne tuaient aucun être vivant, ne buvaient pas de vin et ne mangeaient ni d'ail ni d'oignons. On ne voyait dans les marchés ni boucheries ni tavernes. Les seuls *Tchandalas* allaient à la chasse et mangeaient de la viande; mais aussi cette caste était odieuse et méprisée : ses membres étaient obligés, à leur entrée dans une ville, de frapper sur un morceau de bois, pour avertir de leur présence les Hindous, qui s'empressaient de fuir leur contact. Le commerce se faisait avec des dents ou des coquilles (cauris); les ministres et les courtisans qui entouraient le roi avaient des appointemens honorables et de bonnes pensions. Enfin, dans ces heureux climats, tout annonçait l'aisance, la douceur des mœurs et la prospérité.

Mais ce qui charma surtout les voyageurs, ce fut le sort des

religieux, leurs confrères, dans ces provinces où le Bouddhisme dominait depuis son origine, les honneurs qu'on leur rendait, les donations en terres, en maisons, en bestiaux qu'ils recevaient dans chaque état des chefs de famille, des grands et du roi lui-même. Celui-ci leur offrait des alimens de sa propre main, déposant sa tiare en leur présence et se levant de son trône pour les recevoir. Un de ces princes qui portait le titre de *souverain du monde*, titre très ordinaire chez les Orientaux, avait donné trois fois de suite aux religieux toutes les terres de son empire, et les avait rachetées trois fois, on ne dit pas avec quels deniers. Rien n'égale la richesse des monastères, la somptuosité des ornemens du culte, la magnificence des cérémonies qui se pratiquaient dans les principales villes. On promenait des statues dorées sur des chars hauts de trente à quarante pieds, couverts de dais et de pavillons d'étoffes précieuses; entourés de banderolles et de lanternes. L'air était embaumé des parfums qui brûlaient autour des temples, des fleurs que l'on répandait sur les images des dieux. Au milieu de ces pompes, les Samanéens étaient si modestes, si graves, si attentifs à leurs devoirs, si rigides observateurs des lois de la décence et de la religion, qu'un des voyageurs chinois ne put se résoudre à les quitter. Il jura qu'alors même qu'en vertu des lois de la métempsycose, il atteindrait un jour à la dignité divine, il voudrait passer ses jours au milieu de ces saints personnages, et en attendant, il se fixa parmi eux, laissant ses compagnons achever leur voyage et retourner sans lui dans une patrie qui était loin de lui offrir des spectacles aussi édifians.

Les pélerins, ayant épuisé tous les objets qui les intéressaient au nord du Gange, vinrent à Patna et à Bénarès, deux villes célèbres où ils avaient beaucoup de choses à apprendre en fait de langues, de littérature sacrée, d'idéalisme abstrait et de pratiques superstitieuses. Bénarès, si renommée de nos jours comme une antique école de la sagesse des Brahmanes, était visitée à cette époque par les Samanéens, qui plaçaient dans le *Parc-des-Cerfs*, au nord de la ville, le théâtre de la première prédication de Bouddha. Patna, alors nommé *Patallipoutra*, était la ville la

plus remarquable et comme la capitale de l'Inde du nord. Le palais du roi avait, disait-on, été construit par des génies, les hommes ne pouvant avoir exécuté les sculptures magnifiques qui en faisaient l'ornement. Un autre établissement frappa beaucoup le principal voyageur, auteur de la relation, et il en parle avec une admiration mêlée de surprise. C'était une maison où de pauvres malades étaient soignés par des médecins qui leur prescrivaient la diète qu'ils devaient observer, les alimens qu'ils pouvaient prendre, les médicamens qui convenaient à chaque maladie. Il décrit avec le même étonnement naïf des lieux où de vertueux Samanéens et leurs savans disciples s'assemblaient pour conférer ensemble sur des sujets de religion et de philosophie. On s'aperçoit que tous ces objets étaient nouveaux pour lui, et les périphrases dont il use font voir que les mots propres lui manquaient pour dire que Patna avait de son temps un hôpital et des académies.

Après avoir parcouru des grottes sacrées qui existent aux environs de Gaya, et qui sont précisément celles que de savans Anglais ont reconnues et décrites quatorze siècles après notre voyageur, celui-ci descendit le Gange et vint s'embarquer dans un lieu qui n'est pas éloigné de celui où est maintenant Calcutta. Il lui restait encore à visiter une contrée célèbre dans les annales du Bouddhisme, l'île de Ceylan où se voient des lieux consacrés par les traditions. Il assista dans cette île à de nouvelles pompes, et vit avec une grande édification le brûlement du corps d'un religieux qui venait de mourir avec la réputation d'être parvenu au plus haut degré de sainteté. Il ne manqua pas d'aller contempler cette empreinte du pied de Bouddha, qui a fait donner par les Musulmans à la montagne où elle est marquée le nom de Pic-d'Adam, et ce qui est un hasard plus singulier, il rendit des honneurs à la dent célèbre qui tomba depuis dans la possession des Portugais, et dont un vice-roi de Goa refusa une rançon de 700,000 ducats, pour ne pas rendre à des idolâtres l'objet d'un culte superstitieux : acte de désintéressement qui fait assurément beaucoup d'honneur à la piété des premiers conquérans européens de l'Inde, et que n'imiteraient

peut-être pas en pareille occasion ses dominateurs actuels.

Après avoir fait une ample moisson de livres, d'images saintes, de connaissances théologiques et de souvenirs religieux, le chef du pélerinage, resté seul de tous ceux qui l'avaient entrepris avec lui, songea à retourner dans son pays, dont il était éloigné depuis douze années. Il s'embarqua pour Java, et fut assailli par une violente tempête. Son inquiétude était moins pour lui-même que pour la précieuse pacotille qu'il rapportait à ses compatriotes, et qu'il tremblait de voir à chaque instant ensevelir au fond de l'Océan. Une seconde tempête l'attendait encore dans sa traversée de Java à la Chine, et celle-là fut si terrible, que les pilotes inexpérimentés qui le guidaient, croyant débarquer à Canton, se trouvèrent, au bout de soixante-dix jours, portés à trois cents lieues plus loin dans la partie septentrionale de la Chine. Toutefois, il débarqua heureusement avec les richesses qui lui avaient coûté tant de peines, et consacra le reste de sa vie à traduire en chinois les livres indiens qu'il avait rapportés. Il avait parcouru par terre environ douze cents lieues, fait une navigation de plus de deux mille, et visité trente royaumes différens.

Les idées que ce voyageur nous donne des états qu'il a visités sont autant d'acquisitions nouvelles pour la géographie orientale. Plusieurs pays n'étaient connus que de nom; d'autres étaient complètement ignorés. On ne savait rien de la position relative de la plupart, et comme les Indiens n'ont pas plus de livres historiques que de traités de géographie ancienne, il faut que ce soit un voyageur chinois qui nous apprenne où étaient situés les lieux auxquels s'attache chez eux-mêmes la plus grande célébrité religieuse. C'est ce qui donne le plus d'intérêt à la relation dont je viens de présenter une rapide analyse, et à d'autres plus étendues, mais plus modernes, que j'ai découvertes récemment, et que je me propose de communiquer à l'Académie. A la vérité, ces voyageurs pélerins, tout entiers à leur objet religieux, étendent rarement leurs observations aux points qui nous paraîtraient les plus importans. Ce ne sont pas les affaires humaines, mais les choses du ciel qui fixent leur attention. Ils ne parlent

guère que par occasion du gouvernement civil, des mœurs, de la population, du commerce, des productions; ce qui les occupe exclusivement ce sont les prodiges dont le souvenir s'est perpétué dans certains lieux, les reliques qu'on y conserve, les temples, les monastères, le nombre des Samanéens qui y habitent. Ce dernier point surtout est toujours présent à la pensée de l'auteur dont nous venons de suivre l'itinéraire. Il y a des pays dont il ne dit rien du tout, si ce n'est que la loi de Fo y est florissante et qu'on y voit vingt monastères et trois mille religieux. Il en compte soixante mille dans l'île de Ceylan, et cinq ou six mille dans la capitale seulement, lesquels vivaient aux dépens du roi. Le nombre des religieux mendians qu'il a relevé dans ses courses est vraiment prodigieux, et c'est là un fait qui n'est nullement indifférent pour l'histoire civile des peuples orientaux. C'en est un autre que l'immense quantité de temples et de tours vulgairement appelées pagodes qui existaient à cette époque dans le nord de l'Inde, dans l'orient de la Perse, dans la Tartarie méridionale. Quelques-unes de ces constructions doivent avoir été des monumens magnifiques. On en cite un de deux cent seize mètres ou de plus de deux fois la hauteur de la flèche des Invalides à Paris. Des parties considérables de ces temples étaient dorées, ou couvertes de riches peintures ou d'ornemens précieux. Un autre temple, dans le midi de l'Inde, était à cinq étages et taillé dans une montagne. Le premier étage avait la forme d'un éléphant, le second celle d'un lion, le troisième celle d'un cheval, le quatrième celle d'un bœuf, et le cinquième celle d'une colombe. Les cinq ensemble contenaient quinze cents salles toutes arrosées par une source qui descendait de l'étage supérieur. On ignorait l'époque précise où devaient remonter ces immenses excavations dont on admire encore de somptueux vestiges à Salcette et à Elephanta, et que les savans de Calcutta croient tout-à-fait modernes. Le témoignage d'un contemporain nous apprend qu'il en existait dès le commencement du cinquième siècle, et qu'elles remontaient vraisemblablement à une époque beaucoup plus ancienne.

Tel est le genre d'utilité qu'on trouve dans les relations des

voyages entrepris par les Samanéens de la Chine. Elles fixent des dates et des points géographiques. Elles nous donnent un aperçu de l'état social et religieux à une époque déterminée. Elles suppléent ainsi à ce vague dans l'énonciation des temps et des lieux qui désole les savans occupés de l'étude des antiquités indiennes. Les Hindous ne se plaisent que dans l'infini. Ils ont un dédain marqué pour les procédés de la chronologie et de la géographie, et quand ils descendent à supputer des périodes, ils y accumulent des milliards d'années. Les Chinois au contraire, esprits positifs et terre à terre, exigent de la précision jusque dans les fables les plus extravagantes, et si on leur raconte que les dieux sont descendus du ciel par un escalier de diamant, ou qu'un lion de pierre a fait entendre un rugissement terrible, ils s'informent curieusement à quelle époque et dans quel lieu la chose s'est passée. Avec ces dispositions naturelles, les uns peuvent nous mener très loin en fait de panthéisme et d'idéalisme, et les autres nous servir très utilement dans nos recherches d'histoire et de géographie comparée. Il y a bien peu de nations, comme il y a bien peu d'individus, qui sachent concilier les avantages de la raison et de l'imagination.

ABEL RÉMUSAT.

DE L'ALLEMAGNE

ET

DE LA RÉVOLUTION. (1)

Un état peut être amené à une telle condition qu'il n'y ait rien à en dire sans paraître accuser à-la-fois le pouvoir qui l'a faite et le pays qui la supporte. Dans ces époques sans espoir, il faut se taire. Au contraire, il est des temps où, sous une apparence de ruines, se prépare pour un peuple une meilleure fortune. Alors il faut parler. Ces temps, ce sont les nôtres. Si la destinée de la France était de demeurer ce qu'elle est aujourd'hui, il ne nous resterait, pour nous, rien à faire qu'à effacer de nous-mêmes ce que nous avons vu du reste de l'Europe, et à endormir solitairement, comme nous pourrions, notre pays sur sa défaite. Nous nous enfermerions avec lui dans sa chute, et nous y trouverions encore de quoi nous abuser jusqu'à la fin. Mais si la fatalité qui nous tient depuis un siècle par la main, nous éclaire de plus en plus notre marche à nous tous, peuple, gouvernement, monarchie, démocratie; si, après y avoir mieux pensé; si, après des séjours et des observations prolongées hors de France, il devient manifeste que ce qui est aujourd'hui notre faiblesse sera plus tard notre force; que de notre infirmité naîtra notre puissance, et que tout le péril reste pour le pouvoir actuel, qui cherche

(1) Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la tendance politique de cet article, il nous a paru utile de le faire connaître à nos lecteurs, à cause des observations locales et des faits qu'il contient. Il sera d'ailleurs publié séparément chez Paulin, place de la Bourse. (*N. d. R.*)

son salut là où le plus grand nombre voit sa ruine : alors le pire service qu'on ait à rendre à l'état est de lui pallier de nouveau ses dangers et son abattement ; car, dans des jours pareils, ce n'est plus la droit, c'est le devoir de ceux mêmes dont la voix est la plus faible, de dire ouvertement ce qu'ils ont vu autour d'eux, afin que les pouvoirs menacés reçoivent jusqu'au bout des avertissemens de tous côtés, qu'on ne les laisse pas traîtreusement se tuer par leurs armes dans leurs propres embûches ; qu'au moins le pays sache bien que pour lui, quoi qu'il arrive, il sortira la vie sauve ; et qu'il mesure, s'il le veut, sa fortune à venir par sa misère présente.

Chaque peuple a en lui un point par lequel il l'emporte sur tous les autres, et ce point unique domine et reparaît à chaque époque décisive de son histoire. L'Italie a pour elle l'indépendance des mœurs, la vie facile, le bonheur et l'exaltation des sens, l'insouciance que donne l'habitude des ruines ; elle a surtout à son service le génie de l'art, qui partout ailleurs est un effort, qui, chez elle, est une institution divine et naturelle. L'Allemagne, bien qu'amenée chaque jour sur le penchant de la France, a pour elle son bonheur domestique, ses préoccupations de famille, un reste de vieilles mœurs qui, nulle part, ne sont plus reposées que là ; peu de soucis, moins de desirs, une vie religieuse qui lui a suffi long-temps : il faut dire aussi qu'elle a incontestablement plus de science, et une science mieux répandue, plus vivante, plus libérale, dans laquelle elle a consenti jusqu'à ce jour à enfermer son ambition et son génie novateur. Tout l'effort de notre gouvernement, pour répondre aux exigences de l'industrie, n'empêche pas que l'Angleterre ne soit en ceci notre maîtresse, et que la France n'égalera jamais dans le mouvement du commerce la vitesse d'une île qui flotte comme un vaisseau, et aborde avant elle tous les climats, bien loin, comme on l'a dit, d'être enfermée dans aucun. Notre sol n'est pas aussi fertile que l'Amérique du sud, et notre liberté si inquiète, si redoutée, qui vit au jour le jour, moitié achevée, moitié agenouillée devant le reste de l'Europe, est bien loin de a liberté confiante et satisfaite de l'Amérique du nord.

Ainsi, ni l'industrie, ni la science, ni la liberté, ni l'art, ni la religion ne donnent à la France sa prééminence à elle. Au contraire, elle resterait plutôt inférieure par ces côtés aux nations qui l'entourent. Quelle est donc la part qui lui reste? Quel est le principe qui lui appartient en propre, et n'appartient à personne autant qu'à elle. Ce mobile est l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne. Il est pour elle ce qu'est pour l'Italie le sentiment de l'art, pour l'Allemagne la préoccupation de la science et de la religion. Désintéressé et impérieux néanmoins, comme toutes ces choses qui se font aussi sans profit immédiat, c'est lui qui fait l'unité de la France, qui donne un sens à son histoire, et une âme au pays. Otez-le-lui pour un jour, ou seulement faites qu'il disparaisse de la vie publique, vous n'atteignez pas pour cela les peuples étrangers dans leur élément vital. Vous faites descendre la France au-dessous de tous ceux qui l'entourent, au point de la rendre méconnaissable à elle-même; car cette force de civilisation, ce besoin d'influence extérieure, c'est la meilleure partie d'elle-même; c'est son art, c'est son génie, c'est son bonheur à elle, c'est sa science, c'est sa morale, quand tant de régimes successifs ont affaibli la morale particulière; c'est sa foi, et il ne lui en reste pas d'autre, pourquoi la lui enlever? c'est sa religion qui n'est plus dans les églises, pourquoi la lui arracher? c'est sa vie sociale avec tout son avenir, pourquoi la lui briser?

Quoique ce principe soit suffisamment reconnu, le gouvernement s'est jusqu'ici établi sur l'idée que la révolution de 1830 y a fait exception. La révolution a été pour lui un fait personnel à la France, et qui devait chercher en lui-même et dans ses propres bornes, son entière satisfaction. Un mouvement de civilisation est devenu entre ses mains un accident fortuit, un moment de colère dans un peuple, une querelle intérieure bonne à cacher à ses voisins, et dont tout l'art devait être de nier sa connivence avec le reste de l'Europe. En vain le retentissement que produisait notre révolution à l'étranger, montrait aux plus inattentifs qu'il s'agissait d'un fait européen longuement

préparé; lui persistait dans sa chimère d'une réforme à huis-clos. Il arriva même à croire que la réforme intérieure était tellement indépendante de l'état extérieur du pays, que ces deux choses pouvaient subsister et s'accroître dans deux ordres inverses. En sorte, que chaque progrès au-dedans serait racheté par une perte au-dehors, et qu'une demi-liberté civile serait payée à l'étranger par une entière soumission politique. Soit aveuglement sincère, soit plutôt que l'honneur national ait été traité de telle sorte sous l'ancien gouvernement, qu'un autre ait pu croire en vérité qu'il ne valait pas la peine de garder ce qui pouvait en rester, chaque effort de la France pour se relever au-dedans est ainsi marqué par une chute au-dehors. On se laisse arracher les lambeaux d'une loi électorale,—mais au moins on la paiera par le sacrifice et le sang de l'Italie; on ne peut tant faire que d'ajourner plus tard l'organisation municipale,—mais au moins pour cela on fera l'abandon de la Belgique. Enfin, l'institution de la pairie est menacée, il faut l'abandonner;—mais pour cette large part faite à l'esprit du pays et à la nécessité, que reste-t-il à livrer en échange? Songez que pour la conquête la plus importante de la révolution, il faut un tribut égal. Que fera-t-on? Le Rhin est abandonné, le Luxembourg est livré, la Belgique est désertée. Il faut aller plus loin; on creusera le tombeau de la Pologne, et au prix de ses funérailles, on mettra à l'encan le manteau de la pairie.

C'est-à-dire que la France sera amenée en cette contradiction, que plus sa constitution intérieure se fortifie, plus son poids diminue au-dehors, et qu'on lui fera perdre dans le droit européen tout ce qu'elle aura gagné dans son droit politique et privé. Il est des états que l'on conduit tranquillement à leur ruine avec une certaine harmonie de toutes les parties, laquelle ménage les secousses et les brisemens dans la chute. Mais c'est une condition particulière à la France que ses progrès d'un côté qui servent de l'autre à son épuisement, que sa force qui se retourne contre elle, que ses victoires qui la tuent, que ses garanties qui s'achètent par son indépendance, et que sa liberté qui lui crée autour d'elle une solitude que le despotisme n'avait

point encore réussi à lui faire. Avec des organes moins flexibles, la France aurait déjà succombé à cette contradiction qui gronde dans l'état, et menace à la fin de l'entr'ouvrir violemment.

C'est qu'il n'est au pouvoir de personne de soustraire un évènement social à la solidarité de la civilisation. On peut s'emparer d'un peuple au profit d'une personne, mais non le cloîtrer impunément dans une œuvre et une liberté solitaires. Bien moins encore qu'une idée, un fait de civilisation qui sert à l'accomplissement d'une ère inachevée, ne peut pas rentrer en lui-même, se refouler dans l'enceinte d'un intérêt local, ou s'il le fait, c'est pour dévorer les entrailles du pays qui se condamnerait à le recéler à son profit sous sa robe virile. Y a-t-il quelque part une merveille plus grande que ce phénomène? On connaît un pays qui est au lendemain d'une victoire décidée ; il a obtenu ce qu'il désirait le plus; il a quitté son fardeau. On ne peut même nier que les conditions principales de son pacte nouveau ne s'accomplissent, lentement, il est vrai, et à regret, mais irrévocablement; et voilà aussitôt dans une même proportion la fortune publique qui tarit à vue d'œil, tous les projets qui avortent, toutes les opinions qui se brisent, toutes les illusions qui tombent, et une inexplicable tristesse qui a saisi l'état et corrompu jusqu'à la moelle toutes les espérances de l'esprit national. On a cherché la cause de ce phénomène dans quelques accidens particuliers, des ambitions trompées, des partis impatiens, ou tout au plus, dans l'inachèvement de la loi organique. Mais un mal qui persiste si long-temps ne peut s'expliquer que par une déviation nécessaire du plan même de la civilisation. N'est-ce pas en effet une chose qui suffit au deuil d'un pays que ce désenchantement de lui-même, que ce réveil dans l'isolement, que ce sceptre de l'opinion publique que les siens lui arrachent? Quand le génie même de la civilisation s'éloignerait de la France, je demande ce qui se passerait autrement, et ce qu'il y aurait d'étrange à ce que le pays en fût ému. On ne renonce pas sans effort à un héritage d'honneur de mille années. On n'abdique pas sans souci une initiative sociale que Louis XIV avait fondée, que la régence même avait su conserver, que la révolution et l'empire avaient

proclamée, pour prendre l'incognito dans l'histoire et les affaires d'ici-bas; et ce travail pour se rapetisser ne se fait pas sans gêne. Tout ce que la France a souffert sous la restauration pour ses franchises intérieures, la France le souffre aujourd'hui dans l'idée de la civilisation; et nous portons le deuil des peuples qui meurent au loin pour notre indépendance, comme nous avons porté le deuil des hommes qui défendaient sous nos yeux le seuil de nos libertés privées. Soit bonheur, soit malheur, la France depuis deux siècles a mis sa destinée à se faire l'organe dominant de la civilisation. Ce n'est pas pour elle un luxe, une chimère, un superflu dans la richesse. Encore une fois, c'est l'idée qu'elle représente, et pour laquelle elle est. C'est la pensée qui rallie ses parties, qui tient son territoire uni, qui sert d'attraction naturelle aux provinces conquises. A mesure qu'aujourd'hui cette pensée s'en détache, le dépérissement commence; il faut la garder ou périr.

Car toujours la forme dominante dans les institutions privées de chaque état a été reproduite en grand dans la forme et la constitution générale de l'Europe. Tant que la législation féodale a partagé le sol de chaque peuple, l'Europe elle-même, dans le rapport de ses états entre eux, a présenté l'aspect d'un vaste fief. La France, l'Angleterre, l'Espagne, et même l'empire germanique, furent autant de grandes baronies qui relevaient du pape, comme de leur seigneur suzerain. Après la chute de l'aristocratie, quand la monarchie resta partout maîtresse, que devint la forme générale de la constitution de l'Europe? La France s'éleva sous Louis XIV à une condition qui ressemblait à une royauté sur le continent. Cette royauté fut acceptée par le dix-huitième siècle, et décidément constituée par la révolution. Pendant ces trois époques, la France a porté héréditairement la couronne du monde occidental. Et maintenant aussi, que l'on pousse la France à se retirer comme une dynastie qui a achevé son temps, ce nivellement de toutes les puissances, cette grande image de démocratie dans la constitution de l'Europe, ne cachent-ils pas en eux un changement analogue dans la forme des institutions privées de chaque état, et

cette conséquence logique, n'est-ce pas le désespoir de ceux qui la hâtent et la forcent à leur insu.

Mais, quand même on s'accommoderait de cette conséquence, il ne faut guère compter, si la France se laissait dépouiller de son fardeau d'honneur, et venait à se lasser de sa mission sociale, que personne ne se trouverait pour recueillir son héritage, et que, s'il nous plaisait de perdre notre place, l'humanité manquerait d'organe pour cela. Il est un pays qui nous a toujours trompés dans notre jugement. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réellement, tant son génie est peu conforme au nôtre, et nous donne peu de prise pour le connaître au fond. Son mouvement sourd et intime se dérobe incessamment à nous, et ne se laisse apercevoir que long-temps après qu'il est fini. C'est le mouvement des nations germaniques. Pendant un demi-siècle, nous les avons crues occupées à imiter la France, et courbées sous notre joug, quand déjà elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions. Aujourd'hui il se passe quelque chose d'absolument semblable. Si nous nous représentons l'Allemagne, c'est encore l'Allemagne de madame de Staël, l'Allemagne d'il y a cinquante ans, un pays d'extase, un rêve continuel, une science qui se cherche toujours, un enivrement de théorie, tout le génie d'un peuple noyé dans l'infini, voilà pour les classes éclairées; puis des sympathies romanesques, un enthousiasme toujours prêt, un don-quichotisme cosmopolite, voilà pour les générations nouvelles; puis l'abnégation du piétisme, le renoncement à l'influence sociale, la satisfaction d'un bien-être mystique, le travail des sectes religieuses, du bonheur et des fêtes à vil prix, une vie de patriarche, des destinées qui coulent sans bruit, comme les flots du Rhin et du Danube, mais point de centre nulle part, point de lien, point de désir, point d'esprit public, point de force nationale, voilà pour le fond du pays. Par malheur tout cela est changé.

Comme la révolution française a constitué dans l'état les théories flottantes du dix-huitième siècle, ainsi les nations germa-

niques marchent aujourd'hui à grands pas vers la réalisation des principes abstraits qu'elles ont mis près de cinquante ans à établir chez elles. On aurait tort de juger ces principes par la philosophie qui s'était chargée de les importer chez nous sous la restauration. Il est permis d'avouer aujourd'hui que cette école, avec les meilleures intentions, ne fit guère que rassembler au hasard un pêle-mêle de contradictions et d'ombres sans objets, soit la nécessité de cacher le plagiat sous l'exagération du modèle, soit aussi que chaque système d'idées ne trouve ses correctifs et ses complémens nécessaires que dans le pays où il est indigène. La réaction générale qui éclate aujourd'hui en Allemagne contre la philosophie, ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais de l'espèce d'effroi que l'on y a de retomber sous le charme de la vie contemplative. Je connais une foule d'hommes à qui le souvenir de telle théorie métaphysique inspire la même épouvante que chez nous le fantôme de 93 à ceux qui ont failli succomber à cette époque. Les idées de tous genres ont été répandues avec une telle profusion, qu'elles débordent maintenant d'elles-mêmes. Les esprits en ont été si long-temps repus et enivrés, qu'elles les rebutent maintenant, et n'ont plus à elles seules ni saveur ni valeur. Dans une vie de repos, le souvenir de l'invasion de 1814, et la joie de s'être une fois mêlé au mouvement du monde, ne se sont point encore calmés; au contraire, ils ont créé l'amour et le goût de l'action politique dans le même rapport où ils ont éveillé chez nous l'esprit de conciliation et le goût du repos. La grandeur des évènemens contemporains cause une certaine impatience de n'y pas prendre plus de part. Les luttes religieuses qui, il y a peu d'années, sillonnaient encore le pays et l'ébranlaient à la surface, se sont tues devant le cri des intérêts actuels. L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther, pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute? facile à contenter dans ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez

trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères, et il ne lui en reste plus, à vrai dire, qu'une amertume sans bornes, par laquelle elle s'accuse et se ronge elle-même.

Ces considérations, qui s'étendent à toute l'Allemagne, sont surtout vraies de la Prusse. C'est là que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère, et que l'empressement a été grand à se défaire au plus tôt de l'admiration que la révolution de 1830 avait reconquise à la France. C'est là que le parti démagogique a fait d'abord sa paix avec le pouvoir, à la condition de reprendre les provinces d'Alsace et de Lorraine. C'est qu'en effet ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle, et elle lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait au besoin forger comme un autre des armes et des trophées de bronze (1). Au premier aspect, il est étonnant que le seul gouvernement populaire, au-delà du Rhin, soit presque le seul despotique dans sa forme; mais ce despotisme n'est pas le despotisme hébété de l'Autriche; c'est un despotisme intelligent, remuant, entreprenant, auquel il ne manque encore qu'un homme qui regarde et connaît son étoile en plein jour, qui vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une entente secrète pour ajourner la liberté, et mettre en commun leurs ambitions à la poursuite de la fortune de Frédéric. Pour le reste de l'Allemagne, ce despotisme est plus menaçant que celui de l'Autriche; car il n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, il est dans le peuple, il est dans les mœurs et le ton parvenu de l'esprit national; et puis il ne veut pas seulement durer et s'accroupir comme sur les bords du Danube. L'Autriche peut se contenter de cela. Depuis la réforme, en restant catholique, elle s'est détachée de l'alliance des nations germaniques; elle s'est fait une destinée à part, et ne cherche fortune qu'au loin.

(1) Le monument de Waterloo à Berlin est en effet de bronze.

Dans le mouvement d'idées qui vient de réveiller le nord, elle est restée encore une fois impassible. Les luttes philosophiques ont de nouveau dévoré le sol tout autour d'elle; elle ne s'en est pas plus émue qu'elle ne fit autrefois à la nouvelle des thèses du docteur de Wittemberg. A travers ces innovations, tranquillement et machinalement elle a continué de creuser son terrier du côté de l'Italie et de la Sclavonie, comme la louve du Danube, sans s'arrêter ni se lasser jamais. Et dans tous les cas, ce qui la rend commode à ses voisins, c'est que sa foi parfaite dans les conversions de la force quand on l'a obtenue, la préserve de toute ardeur de prosélytisme moral, et l'empêche de faire aucun effort intempestif pour regagner les intelligences. Au contraire, le despotisme prussien ne perd pas des yeux les destinées intérieures des nations germaniques; c'est sur elles qu'il veut peser sciemment; il faut qu'il les envahisse de haute lutte par l'intelligence et puis plus tard par la force, s'il le peut. Autant on aime le silence à Vienne, autant lui a besoin de fracas; il veut faire du bruit et il en fait, car il est vain, vif, prêt à tout; de plus, il a des idées à lui, il a des systèmes à lui, une philosophie, une science et des sectes à lui; il réunit, on ne peut le nier, ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus idéal, de mieux ordonné et de plus dévergondé, et prouve à merveille que le soin des intérêts les plus matériels peut trouver des accommodemens avec cet éclat de théorie et cette préoccupation de l'infini, dont ce pays, pour son honneur, ne se défera jamais. Avec cela un avantage incontestable et qui rachète mille défauts, c'est que c'est lui qui a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France, et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie! Car il est loin de croire, pour sa part, que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs; il sait très bien qu'une cause entière et l'honneur d'un pays germent ou se flétrissent, selon son gré, avec l'herbe de ce sol; que l'initiative, dans la société européenne, n'appartient pas à une terre, tant que l'on peut encore y compter un à un les pas de l'étranger, et que c'est lui qui a brisé l'aile de la fortune de la France.

Ce despotisme à double tête de l'Autriche et de la Prusse serre au nord et au midi les états constitutionnels du reste de l'Allemagne. Pour eux, dès leur naissance, après la restauration, ils ont servi à montrer un des phénomènes les plus étranges du monde civil. Le principe de la civilisation moderne venait d'être vaincu en France; il s'y était rétracté et y avait crié merci. Qui n'eût pensé que les vainqueurs allaient s'en emparer? Ils en avaient l'intention; ils en firent l'essai, l'enthousiasme y était, le génie aussi; mais il se trouva pour eux une impossibilité merveilleuse, une impuissance magique à tirer un profit moral de leur victoire. La force hérita de la force; mais de la ruine du principe les peuples étrangers ne purent tirer pour eux aucun fait social qui ne séchât entre leurs mains. Ce fut, à vrai dire, une chose inouïe que cette incapacité à hériter de la fortune d'un pays dont on était les maîtres, et qui montrait bien que l'idée de l'avenir restait pour quelque temps encore cachée et inaliénable sous sa misère et sous sa ruine. Pendant quinze ans, la place de la France reste vide, pendant quinze ans la couronne de la civilisation moderne traîne avec elle dans la boue. Tout le monde peut la ramasser et la prendre à sa guise, il ne faut pour cela que se baisser : qui en empêche? Et après cet interrègne, il se trouve que, tant que la France a manqué au monde politique, ses maîtres n'y ont pu avancer d'un pas, et que, pour qu'ils cessent d'être la dupe de leur victoire, il lui faut elle-même abolir leur triomphe et briser sa défaite.

En effet, pendant toute la restauration, ce fut une chose unique que la résignation de l'Allemagne à la perte de ses espérances. Les constitutions promises furent ajournées; mais il faut avouer que la foule n'alla pas frapper souvent à la porte des princes pour les leur rappeler. Le mécanisme régulier du régime constitutionnel ne parlait pas assez vivement aux imaginations exaltées de 1819, pour qu'il leur laissât de longs regrets. Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la crainte de perdre ses privilèges héréditaires dans l'égalité commune, et les esprits les plus élevés se laissaient aller à la peur de voir s'évanouir cette vie de

livre et de science, cette solitude de poésie et de religion dans le bruit qu'allaient faire tant d'hommes et d'évènemens vulgaires tout-à-coup surgis dans la vie politique. C'est ainsi que j'ai vu des hommes d'une rare indépendance de doctrine sur tout le reste, s'effaroucher de la liberté de la presse, non point par les raisons banales que nous connaissons, mais au nom de la dignité de la science et de l'art, menacés de perdre le premier rang dans l'intérêt et l'attention du pays. Ils aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition toutefois qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en avoir la peine. A cela se joignait, dans les esprits passionnés, une répugnance secrète à se replacer si tôt sous l'imitation de la France. Ceux-là, sans l'avouer, résistaient à la publicité des tribunaux, à l'institution du jury, comme ils auraient résisté à l'unité classique de nos vieilles tragédies, et leur patriotisme ombrageux mettait sa fierté à repousser tous les dons du vaincu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est que la vie constitutionnelle et l'influence de la révolution française ne se sont développées dans les nations germaniques, ni chez les peuples tout protestans, ni chez les peuples tout catholiques; elles se sont répandues à leur centre, en Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade, dans les états moitié protestans, moitié catholiques, parce que la réforme ne s'étant faite là qu'à demi, ils ont été plus impatiens que les autres de l'achever d'un autre côté, et de regagner par la constitution politique ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la constitution religieuse.

Quand la révolution de juillet éclata, elle ne fut sentie par personne plus vivement que par ces populations. Elles virent parfaitement que c'était un principe social qui venait d'apparaître, et se décidèrent cette fois à se mettre à son service, quelles que fussent les mains où il allait tomber. Leur rivalité avec la Prusse trouvait une excellente occasion d'éclater, et il est certain, et aujourd'hui avéré, qu'il y eut un moment où une politique élevée pouvait faire passer sous l'influence de la France

toute l'Allemagne centrale. Si l'Allemagne eût pu croire servir le génie renaissant de la civilisation, et se rattacher à une idée féconde, il y a assez d'entraînement dans ce peuple pour qu'il eût été facile de le gagner; ses écrivains les plus populaires l'avouent aujourd'hui. Ce moment a existé; je l'ai vu de mes yeux. Il a été court, de ceux que le génie saisit, et qui ne se retrouvent plus quand on les a laissé échapper.

Car, il faut bien le dire, l'opposition des états constitutionnels est poussée à un but plus lointain qu'elle n'imagine, et elle a tout une autre profondeur que celle qu'on lui aperçoit à la première vue. En Bavière, elle lutte, il est vrai, avec une ardeur toute française contre un roi demi-poète, demi-grand homme, amateur de liberté, et plus grand fauteur d'arbitraire, espèce d'étudiant nouvellement épris des moralités de Werner, artiste ou antiquaire, comme on voudra, qui n'a pris au sérieux ni son peuple, ni sa couronne, qui évoque un jour à son de trompe dans ses états l'ancienne foi, l'ancienne liberté, l'enthousiasme des croisades, le génie et la vertu des vieux temps de l'indépendance germanique, pour le plaisir de les enharnacher des formes du passé, de les caparaçonner de liens féodaux, de les emmanteler de servitudes seigneuriales, pour voir défiler de sa fenêtre le convoi historique de son propre royaume, lui qui tient pendant ce temps sa monarchie debout sur l'escabeau d'un atelier, mis là au lieu du trône de pierre de Barberousse. Dans le duché de Bade, l'opposition a atteint un degré de violence et d'impatience qui inspire dans le reste du pays au moins autant d'étonnement que de sympathie. Mais si, depuis quinze ans la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales çà et là groupées et étranglées entre les poteaux de quelque souveraineté ducale s'agitent toutes dans un cercle vicieux. Elles ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition que quelque chose autre les accompagne; et ce quelque chose, c'est l'unité politique de l'Allemagne. Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, irrévocable, qui travaille ce pays et le sillonne en tous

sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit ici (1), tout ce qui pense, tout ce qui agit, pousse à sa manière vers ce dénoûment. Au quinzième siècle, l'Allemagne avait acheté la réforme au prix de son unité. Cet état jusque-là si homogène, cet empire du moyen âge qui dans sa forme indivisible représentait si bien le type d'un état catholique, tout cela vola en éclats, tout cela se délia en même temps que la foi dans la conscience nationale. Chaque province s'en alla revendiquer pour soi sa personnalité politique, comme chaque conscience s'était mise à relever de son autorité privée, et la grande unité du corps germanique se décomposa dans cette sorte d'anarchie régulière et féconde qui est le principe et la vie du dogme protestant. Depuis que la tunique de l'empire a été ainsi déchirée et partagée, deux choses ont servi à rapprocher ses parties et à rendre à l'état la conscience de lui-même. La première est le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne; d'une part, ce mouvement fut tellement intime à l'Allemagne, elle mit une telle opiniâtreté à se soustraire à toute influence étrangère, elle se contint si bien dans les limites de sa nature à elle, elle se décida si imperturbablement à rester indigène, qu'aucune littérature ne donne mieux en effet, dans un instant déterminé, l'impression et presque le souvenir de toute la vie passée d'un peuple et d'une race d'hommes; ce fut une littérature de réaction. D'un autre côté, dans le manque absolu d'institutions, les lettres en servirent. Il y eut là pour l'art quelques années éternellement regrettables, où il fut véritablement ce qu'il avait été chez les Grecs, une force sociale, un lien politique, un pouvoir dans l'état. On n'avait ni les mêmes lois, ni le même pays. On obéissait à des princes différens, à des passions différentes. On ne se rencontrait guère dans la vie publique que sur le champ de bataille et dans des rangs opposés; mais tous on se sentait unis et inséparables dans un poème de Goëthe, dans un drame de Schiller, dans une improvisation de Fichte. Cette dictature de l'art était toujours prête pour intervenir dans les

(1) Ceci a été écrit en Allemagne; ce qui suit l'a été en France.

déchiremens politiques; pendant près d'un demi-siècle, elle fit le lien de l'état, et c'est sa gloire dans les temps modernes, qu'en l'absence de toute loi organique, à deux siècles de distance de tout ce qui l'entourait, l'Allemagne se soit maintenue l'égale des autres peuples par le seul effort de sa pensée.

Après le génie des lettres, Napoléon est le second pouvoir qui a achevé de rallier l'Allemagne. Le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes, lui l'a cimenté à sa manière, par le sang et l'action au grand jour de l'histoire. C'est une chose sans exemple dans aucun peuple que ce développement extrême et ces fêtes du génie national qui coïncident avec le deuil de l'occupation étrangère. Sans doute c'est ce qui donne à cette époque ce caractère d'exaltation, de profondeur contenue et de fanatisme poétique qui n'appartient qu'à elle. J'ai peine encore, je l'avoue, à me représenter cette Allemagne d'alors si croyante et si jeune, ce pays de pieux dithyrambes, d'inspiration candide, surpris au plus beau moment de sa vie morale par le bruit du galop de l'empereur. Quel réveil, et après quelles chimères! L'inspiration était alors si forte, qu'elle ne fut point arrêtée par la conquête. Cette fois l'herbe des champs ne se flétrit pas sous la corne du cheval d'Attila; et le génie national, atteint dans sa croissance, continua tranquillement son œuvre sous les pas de six cent mille ennemis. Figurez-vous ces populations divisées depuis des siècles, et rassemblées en sursaut par un malheur commun, les passions de tant de lieux différens, les duchés, les royaumes, les margraviats, les dialectes, les inimitiés, les rivalités locales, liées en faisceau pour être brisées d'un coup. Figurez-vous ensuite tout cela, ces passions, ces langues, ces souverainetés éparses, long-temps traînées à terre, et puis qui se mettent à se soulever sur leur base, à monter, à tournoyer toutes ensemble à la hauteur de leur ennemi, autour d'une même idée, d'une idée de patrie, comme les bas-reliefs autour de l'axe d'une colonne triomphale, et voilà une race entière reconstruite dans son génie et redressée dans l'histoire. Au lieu que les peuples arrivent ordinairement à ce vif sentiment qui fait la nationalité par la survenance d'un grand homme

sorti de leur sein, et qui leur représente chez eux leurs qualités intimes, l'Allemagne n'y est parvenue que par son opposition au système et à l'homme du dehors. Chose triste à dire! il fallait à l'Allemagne, avec son laisser-aller, avec ses vertus vagues et exubérantes, avec son génie qui déborde au hasard, avec son cosmopolitisme errant, avec son territoire et sa pensée éparpillée; il lui fallait la main de Napoléon pour la presser, pour la froisser, pour la refouler géométriquement dans les limites de sa personnalité, pour lui apprendre à ses dépens à se circonscrire une fois dans une nationalité organique et vivante. Remarquez que ce monde de la réformation du quinzième siècle a toujours été se déliant, se morcelant, s'éparpillant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se soit rencontré tête baissée avec cet autre monde de la révolution française, pour se rallier et prendre une forme dans le choc. Et l'Allemagne, incertaine et poétique, marchant toujours au hasard dans un cercle magique, n'est venue à se connaître et à sortir décidément de son sommeil, pour ouvrir les yeux au monde réel, que depuis qu'elle s'est heurtée un beau jour contre le poitrail du cheval de l'empereur. Alors elle a commencé à connaître ce qu'elle pouvait valoir; et parce qu'elle n'a su qui elle était qu'en se mesurant avec lui et sur lui, à présent elle se met à exhausser son ennemi mort, autant qu'elle la rabaissait vivant, et à profiter pour son compte de toute la grandeur qu'elle lui découvre dans sa ruine. Ajoutez qu'elle le remercie tout haut de lui avoir appris à elle, candide et arriérée qu'elle était, à entrer dans les calculs et le savoir-faire du dix-neuvième siècle. Admiration étrange mêlée d'autant d'amour que de haine, systématique et naïve, et qui peint à merveille ce peuple tout entier : sa conscience, sa foi dans l'ordre de l'histoire, ses scrupules à en médire, profond et voulant l'être, cachant une abstraction derrière chaque borne du chemin, se passionnant de reconnaissance pour l'événement qui devait le tuer, et ne pouvant s'accoutumer à ne pas porter aux nues celui qui, en pensant l'écraser, lui a, contre son gré, donné la vie.

La révolution de 1830, par la marche qu'elle a prise, a prêté,

malgré elle, à l'unité allemande le dernier appui qui lui était nécessaire. Dans leur forme gauche et entravée, avec leurs prétentions cachées, les états constitutionnels, depuis l'élan qu'ils ont reçu, ne s'arrêteront plus avant le renversement du système entier des états germaniques. Le bruit qu'ils font, se perd, il est vrai, en Europe dans le retentissement du dehors. Mais chez eux, laissez faire ce tumulte inattendu; laissez faire ces passions scrupuleuses, cette œuvre lente et patiente. Quand chacun d'eux aura sapé chez lui en conscience, à petit bruit, sa petite monarchie, vous verrez comment ces souverainetés éphémères vont s'écouler paisiblement dans le sein d'une volonté constitutionnelle et nationale. Le principe monarchique, qui semble si fort en Allemagne, n'a souffert nulle part, au contraire, une atteinte plus profonde. Divisé, morcelé, tiré au sort, comme le pays lui-même, depuis le seizième siècle, chacun a emporté avec soi une partie de ses reliques. Dans ce grand deuil, l'un porte le manteau, l'autre l'épée, l'autre la couronne de la royauté; car la réforme a mis la majesté impériale au pillage, et celle-ci sait bien qu'il y aurait pour elle meilleur profit à disparaître qu'à aller rechercher les membres de sa puissance, que Luther a brisés et dispersés sur les toits. Oui, Luther a dispensé l'Allemagne d'avoir à son tour son Mirabeau; il l'a dispensée d'avoir sa convention; il lui a sauvé son échafaud et son Robespierre. Ah! qu'elle l'honore de toutes ses forces son docteur, et qu'elle n'oublie pas de sonner toutes les cloches son jour de fête! car il lui a fait traverser à elle, sans qu'elle s'en doute, il y a trois siècles, son 2 septembre, son ruisseau de sang sur la Grève, et sa bataille d'Arcole. Traditions, pouvoirs, monarchie, aristocratie, il a tout miné sous le sol, il a tout blessé au cœur. A présent, il ne faut plus que le travail pacifique de quelques états, pour enterrer ses morts. On parle d'un roi resté debout après deux cents ans dans sa tombe. Rien n'était plus merveilleux, ni plus respectable que ce prince ainsi fait. Par malheur le souffle d'un enfant le réduisit à rien. Le système entier de l'Allemagne ressemble à ce roi dans son caveau; il ne faut qu'un

homme qui passe pour le réduire en poussière dans sa tombe; et cet homme va passer.

L'opposition des états constitutionnels met donc ainsi toute sa force à fonder chez elle une uniformité d'institutions. En apparence, elle s'appuie sur la France. Mais, quand même la France ne la renierait pas, il ne serait plus en son pouvoir de s'attacher à son char; et dans cette sympathie, il y a mille arrière-pensées, parmi lesquelles le besoin de former une ligue nationale est toujours la première. Irritables, parce qu'ils sont humiliés, harcelés, mutilés, c'est dans ces états qu'il faut voir comment l'esprit allemand, si propre aux combinaisons larges et cosmopolites, s'en va misérablement, la tête branlante, se briser à chaque pas, entre les deux murailles qui bordent son chemin. Véritablement, on peut chercher long-temps, et ne trouver nulle part une plus pitoyable condition. La contradiction est devenue aujourd'hui trop manifeste pour pouvoir durer entre la grandeur des conceptions allemandes et la misère des états auxquels elle s'applique. L'ambition politique éveillée par 1814 étouffe à l'étroit dans ses duchés. Je pourrais nommer les plus beaux génies de l'Allemagne à qui le sol manque sous les pas, et qui tombent à cette heure, épuisés et désespérés, sur la borne de quelque principauté, faute d'un peu d'espace pour s'y mouvoir à l'aise. A présent que les libertés locales ont fait des citoyens, il ne manque plus qu'un pays pour y vivre; et il est immanquable que la forme illusoire de la diète germanique, assiégée qu'elle est par les princes et par les peuples, ne s'écroule un matin, sans bruit, dans une représentation constitutionnelle de toutes les souverainetés locales. Le moment va venir où cette réforme sera aussi imminente que la réforme du parlement d'Angleterre et de la pairie en France; car elle n'est pas seulement une des nécessités politiques de l'Allemagne, les destinées du protestantisme l'entraînent aussi de leur côté. Après avoir dévoré le cercle de ses discordes intérieures, le protestantisme, fatigué et menacé, se rallie à son tour. Les confessions ennemies, le luthéranisme et le calvinisme, au bout de trois siècles, se réconcilient et se confondent dans le danger commun. Non-seulement

cela, mais le protestantisme, pour mieux ramener au cœur sa vie éparse, se fait aujourd'hui des constitutions locales. Il aspire ouvertement à les confondre dans un synode unique; et l'Allemagne moderne, fondée tout entière sur le génie de la réformation, ne fait que représenter dans le changement imminent du corps politique les nouvelles vicissitudes de son histoire religieuse.

De la religion descendons aux intérêts matériels qui semblent mener le monde quand on le regarde à la surface, et nous trouverons encore au bout le même résultat, seulement plus impatient. Quel était le cri de ralliement de ces populations de la Hesse, de Bade, de Saxe, du Hanovre, quand elles se mirent en branle il y a neuf mois? Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous le toit de chacune des maisons de ces villages, autrefois si sereins, à présent si amers et si désenchantés. Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande, ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués, eux et leurs produits; sans échange, sans lien, sans industrie possible; chacun obligé de se suffire à lui-même et d'enfouir sa misère dans un coin, comme après la guerre de trente ans. Vraiment il faudrait être aveugle pour ne pas voir la tristesse de funeste augure du peuple allemand. Elle n'éclate pas comme chez nous par des cris; c'est une contenance funèbre sur son sillon, c'est une rancune effroyable; plus de prières, plus de chants, plus d'harmonie dans l'air, plus de fêtes domestiques; point d'émeutes comme en Angleterre ou en France, point de pétitions, point d'adresses politiques, mais des projets qui couvent sans rien dire, mais un levain qui s'aigrit et s'amasse à chaque heure, mais une colère patiente qui attend tranquillement d'avoir monté tous ses degrés, qui s'empoisonne à plaisir, qui ne demande pas mieux que d'être poussée à bout pour se débarrasser de sa lenteur naturelle et de son dernier scrupule. Jamais il ne se vit de tristesse de peuple plus poignante et plus menaçante. Aussi les assemblées politiques, qui connaissent leur pays, ont-elles parfaitement compris ce langage; toutes sont occupées à un contrat

d'union pour l'abolition des frontières de douane; déjà l'une d'elles a voté ce contrat, dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

Ainsi voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples, religion, liberté, despotisme, et qui menace de fouler la France au premier pas. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps mine chaque jour. C'est le développement nécessaire, inévitable de la civilisation du Nord. Jusqu'ici nous n'avions guère redouté que la Russie et les peuples slaves; nous avions sauté à pieds joints cette race germanique, qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine. Nous n'avions pas compté que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis long-temps en ferment, et toute cette philosophie du Nord qui travaille ces peuples, aspireraient aussi à leur tour à se traduire en évènemens dans la vie politique, qu'ils frapperaient sitôt à coups redoublés pour entrer dans les faits et régner chez eux avec l'état sur l'Europe actuelle. Nous qui sommes si bien préparés pour savoir quelle puissance est aux idées, nous nous endormions, je ne sais comment, sur ce mouvement d'intelligence et de génie; nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce que nous savons, et que jamais il n'aurait, pour son compte, l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de rechercher pour lui la puissance sociale et la force politique. Et voilà cependant que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes les idées qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et qu'elles se soulèvent en face de nous avec toute la destinée d'une race d'hommes; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, de sa force au-dehors, se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés inté-

rieures; or, ce peuple, vous le connaissez. Depuis la fin du moyen âge, la force et l'initiative des états germaniques passe du midi au nord avec tout le mouvement de la civilisation. C'est donc de la Prusse que l'Allemagne est occupée à cette heure à faire son agent, au lieu de l'empire d'Autriche? Oui; et si on la laisse faire, elle la pousse lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France.

En effet, au mouvement social que nous avons décrit ci-dessus, est attachée une conséquence que l'on voit déjà poindre, nécessaire, historique, parfaitement indépendante des passions et des rivalités actuelles. C'est qu'à mesure que le système germanique se reconstitue chez lui, il exerce une attraction invincible sur les populations de même langue et de même origine qui en ont été détachées par la force, et qu'il ne s'arrêtera pas qu'il ne les ait reprises. Il faut bien savoir que la plaie du traité de Westphalie et la cession des provinces d'Alsace et de Lorraine saignent encore au cœur de l'Allemagne, autant qu'à nous nos traités de 1815, et que, dans ce peuple qui rumine si long-temps ses souvenirs, on la trouve, cette plaie, au fond de tous ses projets et de toutes ses rancunes d'hier. Long-temps un des griefs du parti populaire contre les gouvernemens du Nord a été de n'avoir point arraché ce territoire à la France en 1815, et, comme il le dit lui-même, de n'avoir pas *gardé le renard, quand on le tenait dans ses filets*. Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815 est devenu aujourd'hui le lieu commun de l'ambition nationale. Remarquez en effet que toujours ces provinces limitrophes ont été absorbées au profit d'un système social, et qu'elles ont incessamment servi à fortifier le pays, qui se faisait, de la manière la plus éclatante, le représentant de la civilisation sur le continent. Quand Charlemagne porta la civilisation au midi, il les prit et les jeta pêle-mêle dans l'occident, pour faire pencher la balance de ce côté. Quand l'empire d'Autriche supporta le poids de la société féodale, et, par son équilibre avec la papauté, fonda le système du moyen âge, elles lui revinrent et l'appuyèrent à sa base. Quand plus tard la France devint le centre du progrès social,

la royauté de Louis XIV sut bien aller rechercher de nouveau ces terres, et reprendre le gage d'avenir qui y est attaché. Ainsi, oscillantes et flottantes, elles tombent toujours, dans la balance de l'histoire, du côté du poids de la civilisation et de l'initiative sociale. A mesure que la pensée de la France s'est agrandie avec la révolution, la France aussi s'est ouverte peu-à-peu jusqu'au Rhin. A mesure qu'elle se rétrécit aujourd'hui dans son génie, et qu'elle ne laisse plus paraître dans ses affaires qu'une personnalité pusillanime et vide, la force qui lui avait été donnée pour servir le monde, l'abandonne. Acculées dans les conquêtes de la vieille royauté de Turenne et de Condé, ces provinces elles-mêmes, qui lui avaient si bien livré leur foi, commencent à s'étonner. Malgré elles, elles retombent sous l'attraction formidable de tout le monde germanique, qui n'attend plus qu'une occasion. Or, quelle est la nation placée par l'Allemagne, pour épier et chercher cette occasion? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France.

Mais, sans doute, pour résister au poids de cette civilisation nationale et compacte, qui se forme au nord, la France se sera fortement retranchée dans les positions historiques qu'elle a toujours gardées. Sans doute, elle se sera mise à la tête du système politique de l'Europe du midi. L'Europe elle-même, en jetant tout nouvellement ces populations dans son alliance, lui fournissait cet expédient naturel. C'est ici qu'il semble vraiment que le génie de la France l'a frappée à la tête (1). De ce système de civilisation qui la menace, elle ne s'en inquiète ni ne s'en réjouit; elle fait mieux, elle l'ignore. De sa propre main, elle reconstruit tout l'édifice de l'empire germanique. L'Italie est de nouveau réunie au trône de Charles-Quint. L'Autriche trouve à faire peur de sa majesté décrépite et branlante à une royauté

(1) Quand nous disons la France, nous croyons fermement qu'elle n'est nullement complice des actes de ceux qui la gouvernent. Mais c'est un des malheurs de l'histoire, de ne pouvoir spéculer que sur des faits accomplis, et non des intentions frustrées.

qu'on dit nouvelle. Les Pays-Bas, sous la conduite de la France, rentrent en paix dans l'héritage des princes allemands. Il y avait autrefois, sur les derrières des nations germaniques, un peuple qui pouvait les entraver, un peuple étrange en effet, et un hôte incommode. Égorgé tous les siècles une fois, il recèle toujours, je ne sais comment, en tombant, un peu de vie dans un coin de son cœur, de quoi se redresser et revivre quelques mois à son anniversaire. Ce peuple, qui s'était remis sur son séant au bruit qu'avait fait la France, vient d'être de nouveau égorgé en plein jour. Ses plaies, en vérité, ont bien saigné; nous en sommes témoins. Il est permis cette fois de le croire mort en sûreté. Et la France, qui voit ce cadavre, qui met son doigt dans ses plaies, s'endort après cela sur son chevet. Il restait au midi, par hasard, dans les mers du levant, une misérable royauté que nous avions faite nous-mêmes; royauté de larmes, de décombres, de soupirs, de famine, de huttes de crins, de villes ruinées depuis deux mille ans. A travers tout cela, il y avait un trône que celui qui écrit ces lignes a vu faire avec la planche d'un brûlot jeté sur les marbres d'Égine. Peut-être la France va-t-elle s'y reposer. Vous le croyez? Sur cette planche encore, nous trouvons une place pour y asseoir un roi de la maison de Prusse et du système du nord.

Cependant une chose devrait ouvrir les yeux. La révolution française, survenue, dans l'ordre des temps, près d'un siècle après celle d'Angleterre, a aussi un autre système de faits à accomplir; et, depuis l'origine, sa pente, heureuse ou malheureuse, a toujours été de tomber tôt ou tard dans la forme contemporaine de la révolution d'Amérique. C'est là son écueil, on ne peut le nier, depuis le soleil de Campo-Formio. Une administration qui eût vu cette pente, qui eût compris son pays, pour le retenir et le rallier à quelque chose, eût rattaché à tout prix les libertés de la France aux libertés de l'Europe. Au lieu de cela, je ne sais quel incroyable plaisir on met à délier un à un ses rivages. La France n'est plus rien à l'Italie, plus rien à l'Espagne, plus rien aux Pays-Bas, plus rien à l'Allemagne. Les libertés qu'elle renie font leurs affaires sans elle, et se retour-

nent contre elle ; elle n'est rien au midi ; le nord la repousse. Étrangère en Europe, la voilà maintenant suspendue quelque part à ses côtés, plutôt qu'elle ne lui est organiquement attachée. Un dernier lien lui restait, un lien odieux, la forme héréditaire de l'un des pouvoirs constituans, il a fallu le briser. Placée sous la pression de toute l'Europe constitutionnelle, cette fois elle ne peut plus songer à s'insurger et à déborder de ce côté. En l'isolant, on a cru trouver l'équilibre, on n'a fait que la détacher de la société dans laquelle elle avait ses racines ; c'est en vain qu'elle demande à grands cris le repos au prix de l'avenir : l'histoire ne connaît point de repos à ce prix ; et quand le temps, en marchant sans s'arrêter, la trouvera quelque jour acculée à ses rivages, sur la dernière grève de l'occident, sans lien, sans ami, sans attache à aucun système environnant, obsédée de tout le poids de l'Europe, que lui restera-t-il à faire, à lui, qu'à la prendre dans ses mains pour la jeter à la mer et la pousser à pleines voiles dans le système et les destinées du Nouveau-Monde ?

Encore ces arrangemens pourraient-ils avoir à la fin quelque louable issue, s'ils ne reposaient sur une erreur de situation, et sur un fait matériellement faux. Dans le système social qui se forme au sein du corps germanique, le gouvernement français, s'il le connaît, ne voit qu'un mouvement superficiel de diplomatie. L'unité d'une civilisation rivale et nécessaire se dresse à ses côtés sans qu'il entende le bruit qu'elle fait en marchant. Après avoir abusé le monde, le monde l'a misérablement abusé, et joué à faire pitié à ses plus grands ennemis. Les cabinets lui ont laissé croire que les peuples, malgré son abandon, lui demeureraient fidèles. Les peuples lui ont laissé croire à leur haine profonde pour leurs gouvernemens. En arborant au-dessus d'eux une sainte alliance puissante et intraitable comme elle avait été, ils l'ont décidée à reculer devant leur propre fantôme, c'est-à-dire que les peuples lui font des rois qui ne sont plus ; les rois lui font des peuples qui n'ont jamais été. Trompée dans ses haines, trompée dans ses sympathies, la France vit entre deux mensonges. Sous ces sympathies refoulées, sous ces libertés reniées, sous ces

alliances bafouées, se fomente à cette heure auprès d'elle une unité puissante, une nationalité ambitieuse et blessée. Toutes les questions ont changé de nature : la sainte alliance n'est plus sur les trônes, elle descend dans les peuples. Laissez-la quelque temps encore rallier le Nord, divisé depuis la réforme ; laissez faire ces dissensions superficielles et ces discordes que nous avons nourries, sous lesquelles se cache le travail intérieur de la civilisation germanique. Recueillez-vous davantage, s'il se peut, dans vos foyers. On trouve encore aux murailles de nos frontières des trous par lesquels on peut passer la tête pour voir ce qui se fait au-dehors. Fermez-les, murez-les; rentrez chez vous, et bientôt vous verrez de cette lutte apparente de liberté et de despotisme, de ce chaos de peuples et de rois, où l'on ne débrouille rien à cette heure, vous verrez surgir à votre porte, non pas demain, il est vrai, une communauté d'intérêts, d'ambition, de génie, de ressentimens, d'avenir, qui se soulèveront, non plus des trônes cette fois, mais de toute la hauteur d'une race d'hommes, en face de la France obsédée et ruinée.

Et alors il ne servira de rien de dire que l'initiative de la civilisation a toujours été la propriété inaliénable de la France ; car il est une chose aujourd'hui contestable et qui deviendrait désormais évidente, c'est que l'initiative dans la civilisation, c'est-à-dire la force, l'équilibre, la puissance, la richesse, à mesure que le monde s'éloigne de plus en plus des traditions de l'antiquité, aspire aussi, à chaque révolution du genre humain, à se dégager du sein des vieilles races. Au sortir de l'antiquité, la civilisation surgissait dans le monde byzantin, sur les limites de l'orient ; elle circulait avec le christianisme autour du trône des empereurs de Byzance, dans le sang de ces populations grecques qui, depuis mille ans, n'avaient rien changé que leur Dieu. Dans tout le moyen âge, le principe social avec la papauté, avec les libertés démocratiques, avec les richesses du Nouveau-Monde, émigre en Italie et en Espagne, chez ces populations toutes romaines encore, il est vrai, par le fond, mais qui au moins ont revêtu déjà la casaque des temps modernes ; plus tard, à la renaissance, à mesure que l'idée du monde civil

s'affranchit davantage, il arrive en France où il règne trois siècles; en France, c'est-à-dire chez le peuple le plus mélangé qu'on eût encore vu, moitié ancien, moitié moderne, moitié nord, moitié midi, espèce de Janus à la langue demi latine, demi tudesque, placé sur la limite de deux mondes, autant pour les unir que pour les séparer. Et aujourd'hui que la dernière tradition est brisée, aujourd'hui que le monde vient de marcher d'un pas, on ne veut pas voir que l'on fait tout ce qu'il faut pour amener, s'il se peut, la France à abdiquer l'avenir entre les mains des nations germaniques.

Aussi, il faut avoir vécu à l'étranger pour consentir à ajouter ce qui me reste à dire. Chez nous, quoi qu'il arrive, nous sentons battre le cœur du pays, et s'il se tait aujourd'hui, nous pensons en nous-mêmes : « C'est pour demain ». Sous le pouvoir qui l'ignore, nous sentons une nation invisible, tant elle est près de terre. Mais au dehors, l'Europe qui nous mesure par l'action du pouvoir, après s'être exagéré son péril, s'exagère sa bonne fortune à elle. Il faut la voir chez elle se lever chaque matin, peuples et rois, pour regarder si la France n'est pas encore à terre, si ses provinces ne se sont pas détachées dans la nuit, si dans ce délabrement qu'ils se figurent de loin, il ne va pas tomber quelque lambeau à leur merci. Certes, il y a de quoi se rassurer, et l'on ne songe nullement à nous attaquer debout. La pression sociale de la France sur le reste de l'Europe ayant manqué tout d'un coup au monde politique, on s'y épuise au dehors en mille conjectures pour savoir comment ce grand pays a disparu et ce qui va se montrer à sa place. Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoyement sur une si étrange défaite. « *On n'en demandait pas tant, tout cela n'était pas exigé; on aurait pardonné à moins* » ; car il faut bien que ceux qui le savent en avertissent tout haut ceux qui l'ignorent. Sous la restauration, nous étions protégés au dehors par l'ombre de l'empire et par nos propres débris. Aujourd'hui, il nous faut étouffer chez nous, si nous ne voulons pas que la rougeur nous monte au front. Adieu les pays éloignés, les sciences et les idées échangées, les patries adoptives, les retraites étrangères où nous

allions nous reposer de nos passions civiles. Ces pierres qui nous aimaient nous font injure. Que pas un de nous cette fois ne quitte les cendres de son feu, s'il ne veut pas qu'à une lieue des frontières les passans lui fassent aumône à chaque seuil de leur pitié débonnaire. — « Eh! messieurs, je vous le jure, mon pays n'est pas mort; il vit, n'en doutez pas. » Mais eux, leur hospitalité insiste. Plus elle est emmiellée, plus elle devient amère; je le dis, parce que je l'ai vu. Leur vin est fait de nos plus nobles larmes, et vous ne pouvez descendre dans la rue et secouer vos pieds à votre porte, sans que votre hôte ne dise à son voisin : « Or çà, c'est la poussière de la France. »

Vraiment, au reste, nous avons tort de nous étonner de cette condition où l'on mène l'état. L'état se renouvelle : il quitte avec douleur une ancienne dépouille. Tout gémit autour de lui et se ressent de cet effort. Dans la transformation de toutes choses qui se fait autour de nous, il fallait à l'avenir une génération tout entière qu'il pût épuiser à son gré dans son creuset pour voir ce qu'il aurait à tirer un jour du pays auquel elle appartient, qu'il pût rassasier, dans un court intervalle, de gloire, de honte, d'or, de misère; qu'il pût, tant qu'il voudrait, couronner de conquêtes et d'épines des buissons; blesser au cœur, frapper à la joue, afin de faire sur elle ses essais pour les temps qui suivront et pour le peuple qui en doit profiter; et cette génération, c'est la nôtre. Aussi bien, quand nous sommes nés dans la gloire de l'empire, et que quelque temps après, dans notre enfance, nous nous sommes mis à jouer dans la rue avec ce qui restait de son dernier lambeau, nous aurions dû songer qu'un tel apprentissage ne nous présageait rien de bon pour notre âge mûr. Aujourd'hui, qui nous dira des nouvelles de notre jeunesse un moment si courtisée, si enviée sous la restauration, et que l'on salua de si hautes promesses pour son âge viril. Eh bien! nous y voilà arrivés, et notre robe virile à nous, où est-elle? vous nous vêtissez de douleurs et de haine. Est-ce là tout? Si quelqu'un le sait par hasard, qu'il nous dise où sont nos projets commencés, nos études enthousiastes, notre spiritualisme hautain et notre avenir politique dont nous étions si fiers? N'en par-

lons plus de grâce. Notre jeunesse est devenue vieillesse en quelques mois, et c'est de nous qu'il faut dire que nos cheveux ont blanchi en une nuit. L'espérance manque à nos âmes, comme le travail des mains manque à l'ouvrier sur son métier. Le ver qui ronge nos institutions d'hier, se nourrit aussi, quand il a faim, de la moelle de nos os, et chacun de nous est occupé à enterrer en secret une partie de lui-même, avec sa moitié de planche qu'il a emportée du trône.

De cela et de tout ce qui précède, on ne peut tirer qu'une conclusion, à savoir : que des symptômes de mort s'agitent sous nos pas, pour qui sont-ils? c'est là la question. Quelque chose est menacée de périr dans le monde, on n'en peut plus douter. On entend dans l'état cette plainte extraordinaire qui toujours a annoncé de près une ruine dans l'histoire; on ne sait quelle chose, mais une chose va tomber, si on n'y prend pas garde : reste donc pour la sauver à découvrir ce qu'elle peut être et de quel côté elle est.

Est-ce la France? non, la France ne périra pas. Bien des institutions semées à la surface peuvent changer ou disparaître; bien des cœurs, qui battent pour elle, peuvent être frappés de mort, mais non pas elle. Plus sa misère nous étonne, plus il devient évident qu'elle recèle en elle des destinées nouvelles; c'est un simulacre de ruine, comme d'autres ont des simulacres de grandeur. D'autres peuples sont plus riches, plus heureux, doués d'un meilleur soleil; dépouillée et nue telle qu'on l'a faite, elle est encore plus belle dans son délabrement qu'ils ne le sont dans leur puissance; dépossédée et les pieds nus, elle conserve entre eux tous quelque chose de royal. On a beau la pousser dans la rue, on voit d'où elle descend et où elle remonte. Qu'ils se vantent, eux, tant qu'ils voudront, nous ne donnerions pas sa misère pour leur gloire, et nous ne changerions pas leurs royautés ni leur ambition couronnée contre cet embryon d'avenir que la France emporte et cache sous son manteau déguenillé.

Pourquoi cela? Le voici :

Depuis que la France a pris l'initiative dans la civilisation

moderne, elle a défendu de deux manières son système contre la réaction de l'Europe, tantôt par la puissance matérielle et la prépondérance de la force, tantôt par la puissance des idées et l'énergie des doctrines politiques; quelquefois ces deux élémens ont été réunis dans sa main, plus souvent ils ont été séparés; mais toujours quand sa force a commencé à défaillir, la puissance de ses idées a surgi de nouveau dans une égale proportion, en sorte que soit par la main, soit par la tête, il n'y a point eu d'interrègne pour elle dans sa mission sociale. Sous Louis XIV, le génie de la pensée et le génie de la force se rencontrèrent et donnèrent à cette époque son harmonie de gloire. Dans le siècle suivant, l'action politique exercée au dehors se réduisit à rien. Mais alors, pour contenir l'Europe et la garder pour soi, quel effort de doctrines, quelle audace de théories, quel empressement à tout briser chez soi, quelle ardeur des idées à se soulever sur les planches du trône pour faire à elles seules tête au continent! Et elles y réussissent. Voici une autre époque : cette fois les doctrines ne sont rien, l'énergie civile n'est rien, les idées rentrent désarmées, chacune en ses foyers, les principes replient leurs étendards, les conséquences s'arrêtent inclinées au pied des trônes et retournent en arrière. Mais aussi la France se sert alors de sa force, et n'a guère besoin de s'armer de pensées. C'est le temps de l'empire.

Aujourd'hui l'une de ces solutions est ouvertement abandonnée au profit du pays, j'y consens. La force calme et fière qui sied à un vaincu, on n'a pas voulu la garder dans la victoire, je l'admets. On a voulu faire un pas dans l'humanité, et rentrer dans le fourreau la grande épée qui pouvait briser le nœud gordien des sociétés modernes. Tout cela, nous le louerons si l'on y tient. Mais il faut être conséquent. Voilà le pays suffisamment alangui et démantelé, et contraint d'être sage quand il ne voudrait pas l'être. Non, la force ne résistera pas cette fois à la force. Reste donc pour nous sauver l'énergie des doctrines et des institutions politiques. L'Europe constitutionnelle, telle que nous l'avons décrite ci-dessus, frappe à la porte de la France, et menace de passer le seuil. Quel est le mouvement naturel et la loi de la

France, si ce n'est, pour lui échapper, de monter d'un degré plus haut à l'échelle de ses libertés privées, et de s'enfouir sans retour dans la dernière conséquence de son principe vital? De ce côté, elle a devant elle encore un champ clos, une idée crénelée, un avenir muré pour s'y fortifier et y planer à l'aise. Le continent la pressera, la foulera jusqu'à ce qu'elle soit obligée de déployer pour son salut une forme nouvelle de son droit politique. Vous verrez qu'il faudra, pour résister, qu'elle entraîne derechef les peuples qui l'entourent au nom d'une idée meilleure que la leur, et cachée plus avant au cœur de l'avenir. Quelle qu'elle soit, cette forme mystérieuse où on la pousse, et qu'elle avouera quand elle ne pourra faire autrement, c'est le bouclier magique d'Arioste, qu'un voile recouvre à l'arçon de sa selle, et qui surprendra son ennemi à son enchantement, quand il brillera au soleil. Songez bien que la France s'avance à la tête de tout un mouvement européen. Le reste suit de près. Il est trop tard pour réfléchir, ni pour bouder sa gloire. Le pouvoir a beau regarder en arrière, la France ne peut plus s'arrêter, sans que mille langues étrangères ne lui crient aussi à son oreille à elle : « Marche, marche »; ni reculer, sans que tous ces peuples acharnés à la suivre ne lui passent sur le corps. Placée entre un démembrement et un nouveau changement de la loi organique, quel pays hésiterait? La France moins qu'un autre, car la France est le Protée des libertés modernes. Rien ne lui coûte pour changer de forme, en gardant sa pensée. Vous terrassez en elle le génie du dix-huitième siècle, et vous allumez l'incendie de l'empire. Vous éteignez l'empire, et vous retrouvez dans vos mains le génie de 89. Vous lui liez les mains, et son esprit vous submerge; ou vous tarissez son esprit, et c'est son bras qui vous tue. Il faut choisir : l'Europe d'aujourd'hui croit n'avoir qu'à se pencher de son côté pour la prendre; et quand l'Europe se baissera pour ramasser son territoire, au lieu de villes et de champs reconquis, elle ne relevera de terre que des idées armées, et des faits accomplis qui renversent en une heure des royautés d'un jour, comme des royautés de mille années.

Ainsi, en tout cela, la fortune du pays est hors de cause. Les

dangers que nous voyons ne sont pas ses dangers, et ce n'est pas lui que menacent de tuer les germes de mort qu'on trouve à sa surface ; mais, s'il est une chose triste à voir et qui vaut une larme, c'est une monarchie aimée de tous, et qui, à peine née, se dévoue à appeler sur elle tous les périls de son époque. A chaque degré qu'elle descend devant l'unité du continent, le pays monte et s'élève à sa place. Pour chacun de ses droits qu'elle abandonne au monde, un autre de ses droits lui est enlevé chez elle ; ce qu'elle donne aujourd'hui au dehors au prix de son éclat, demain il faut qu'elle le rachète au dedans au prix de sa substance ; placée entre deux forces opposées qu'elle nourrit d'elle-même, la réaction de l'Europe et le pouvoir populaire, et qui, chacune de son côté, lui arrache un lambeau ; quand elle aura tout cédé à l'une, elle aura aussi tout cédé à l'autre, et ne se survivra que dans ces deux forces rivales qu'elle aura l'une et l'autre grossies et refaites d'elle-même. L'équilibre s'établit dans l'Europe, dites-vous? Je le crois bien ; la monarchie jette, par égale partie, ses dépouilles à la tête du siècle. Et cette logique si simple, il n'y a qu'elle qui ne la voit pas. Ce qu'elle nomme la paix, et ce qui l'est pour le monde, c'est la guerre pour elle, et elle seule n'en sait rien ; ce qu'elle appelle harmonie de l'Europe, c'est son déchirement à elle. Et tout le monde en profite, sans que personne l'avoue. On dirait qu'elle pacifie l'abîme pour y entrer sans bruit et sans émoi pour personne. Et l'on voudrait que le pays souffrît ce spectacle sans trouble ! Oh ! non pas, certes. Quand un homme seul descend du haut d'une institution pour marcher à sa ruine, même s'il s'en va à Sainte-Hélène, il laisse à son pays une plaie guérissable ; mais si c'est l'institution, quelle qu'elle soit, vieille ou jeune, à chaque pas qu'elle fait pour décroître, elle ouvre un précipice à chaque foyer domestique ; un peuple entier est saisi d'amertume et de tristesse étrange, comme un seul homme. Il porte d'avance le deuil d'une chose qui n'est pas, qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, qui peut encore ne pas être. A mesure que cette institution descend vers son rivage, il se fait au fond de lui un vide inexplicable ; et quand elle achève de disparaître,

on n'entend que douleur, que regrets, que mutuelles récriminations, que sourdes plaines dans l'état, jusqu'à ce que l'abîme se soit refermé à tout jamais sur elle.

Ne nous y méprenons pas; notre siècle, surpris à son avènement par la révolution et par l'empire, est encore courbé sous ce double effort. Pour peu qu'il se remue, sa pensée s'agenouille sous le fardeau de cette ère. Soit la convention, soit l'empire, toute idée plie sous le faix d'une terreur ou d'une admiration; et au plus fort de ses projets, quels qu'ils soient, le genre humain d'aujourd'hui penche encore la tête sous son diadème de sang et sous sa couronne de fer. On a vu toute une époque vivre au jour le jour dans l'attente d'un danger imminent, et ce péril n'être au fond que le retentissement d'un péril passé; car il est visible que le bruit de guerre universelle qui éclate depuis un an n'est que l'écho des marches de la convention et de l'empire dans le génie de notre époque. Que l'on ne fasse honneur à personne de l'avoir évitée. Elle était impossible : la guerre de principe n'était pas plus faisable pour l'Europe le lendemain de juillet qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pourquoi cela? Parce qu'elle est achevée, parce que les faits accomplis ne s'accomplissent pas deux fois, parce que le germe de guerre que 89 avait jeté dans la société moderne a été épuisé par les batailles de la convention, parce que l'empire a assumé sur lui et dévoré toutes les grandes conséquences militaires du dogme de la révolution française. Quand la réformation parut en son temps, elle aussi apporta dans le pli de sa robe de moine la guerre de trente ans; il fallait cet espace pour épuiser sa colère et pour vider sa querelle. Mais on ne revit pas, après cela, deux fois la guerre de trente ans; on n'alla pas déterrer les os de Wallenstein dans le cimetière d'Egra pour leur dire : « Recommencez ce que vous avez achevé. » On ne revit pas deux fois Gustave ni Tilly, et personne, ni catholique, ni protestant, ne se soucia de remettre, après un demi-siècle, ses morts en bataille. Le principe nouveau avait survécu à l'attaque du monde, et le monde s'y soumit. Aujourd'hui il en est de même. A la parole de Luther, il a fallu le bras de Gustave-Adolphe; à Mirabeau, Napoléon; et

dans les deux cas, ces deux hommes se suffisent l'un à l'autre. Cherchez dans les plis de la révolution un germe de guerre, une cause de querelle, un signal de bataille que Napoléon n'ait pas ramassé, un sujet de conflit européen qu'il n'ait pas relevé, une conséquence militaire qu'il n'ait pas développée, vous n'en trouverez point; et c'est là sa grandeur que d'avoir absorbé en lui tous ces faits, toute cette colère, toutes ces chances, et de vous avoir rendu aujourd'hui impossible, pour la même cause, la grande guerre, la guerre universelle. La monarchie et la démocratie peuvent donc à cette heure batailler tant qu'elles voudront chez elles, personne ne s'armera plus au dehors pour les séparer. Chacun est livré à sa force naturelle et intime. Plus d'alliances artificielles, plus d'espérances trompeuses. Ce sont deux principes qui s'arment en champ clos pour le jugement de Dieu. Les voilà tous deux nus et dans une enceinte isolée qu'ils se sont faite eux-mêmes; tous deux seuls, irrévocablement seuls, sans moyen de détourner ailleurs ni de retarder la lutte. Le pouvoir populaire n'a plus d'alliés au dehors; mais le pouvoir royal non plus, ce qui reste de lui ne suffisant plus pour occuper le monde à sa défense; et quand ce serait lui qui viendrait à périr, l'Europe, cette fois, ne s'en troublerait plus que pour ramasser sa dépouille, si on la laissait faire.

Je me trompe pourtant : entre ces deux grands pouvoirs, quelque chose s'est interposé; nous, hommes d'hier, classe sans nom, pouvoir sans nom, aristocratie sans passé, qui avons ramassé sur les degrés de la révolution ce que nous avons pu trouver des restes de l'aristocratie défaite; nous, un tronc sans chef, qui s'en va en portant sa tête dans sa main comme le saint Denis du peuple. Et, ce qu'il y a d'effroyable, la monarchie suit à travers champs ce corps décapité, et ne voit pas qu'à la première pierre, ce je ne sais quoi qui est nous, c'est-à-dire, qui n'est ni plèbe ni noblesse, va tomber dans la rue et laisser échapper sur le pavé l'ancien chef découronné de la vieille oligarchie que nous tenons et raffublons dans nos mains. Nous faisons de notre mieux pour supporter le poids de notre époque; mais nous n'avons pour cela ni la force du peuple d'aujourd'hui, ni le fer

de la noblesse d'autrefois. Que nous reste-t-il donc à faire? Nous préparer à périr dignement, comme ont péri tous les pouvoirs supérieurs qui nous ont devancés; car ce que l'on fait pour nous sauver nous tue, et notre grandeur est de nous résigner tôt ou tard à tomber sous les pieds de l'état pour empêcher sa chute. Nous avons cru qu'il se ferait un miracle pour nous, et que le pouvoir des temps modernes, descendu par bonds jusqu'à nous, s'arrêterait à nous. Nous avons détourné les yeux de cette autre démocratie sans fond qui nous regarde béante. Nous avons dit à haute voix en nous voyant et en nous croyant seuls : « Dieu merci, c'est assez descendu. » Et nous avons laissé tomber ainsi, sans le vouloir, notre secret dans ces cercles de lentes répresailles que nous creusons de nos pieds. Chose étrange! on avoue l'esprit de changement dont la France est saisie, et l'on cherche des institutions contraires à cet esprit, pour le tenir en lesse; mais un peuple ne vaut rien à faire le stoïcien, et il ne tend pas long-temps des embûches à sa propre nature. Si la mobilité, comme on le dit, est le génie de la France, c'est la mobilité qui s'organisera chez elle et qui trouvera en soi son remède et sa durée. Le pouvoir aristocratique et le pouvoir monarchique ont eu, chacun dans le passé de la France, des siècles pour se développer à l'aise. Reste le pouvoir démocratique, avide, lui aussi, d'une place égale dans le temps, pour s'y consumer à son tour, afin que tous les faits de la société moderne étant accomplis, et toutes ses solutions épuisées sur les ruines de toutes les formes, s'établisse un jour dans ses fondemens l'ordre nouveau dont le monde est en travail, et que personne ne peut aujourd'hui ni définir ni prévoir.

EDGARD QUINET.

DE

LA LITTÉRATURE MARITIME.

❀

Ce n'est point l'histoire de la mer que je prétends écrire. Je veux simplement indiquer ce que la littérature française peut emprunter de jeunesse, d'éclat, de majesté, de formes inconnues, à l'existence révélée de cette civilisation toujours progressive des hommes de mer, de cette civilisation qui, comme toutes les autres, a eu sa tanière, puis ses palais; qui a commencé par le tronc d'arbre lancé d'une rive à l'autre, et qui est arrivée aujourd'hui à ce point, de parcourir en quelques jours, avec quelques sacs de charbons, huit hommes et deux roues, un diamètre de la terre.

Sans trop chercher pourquoi toutes les découvertes dans les arts, tous les progrès dans les mœurs, ont créé avec eux, ou à côté d'eux, une littérature fraternelle; sans citer les temps d'Auguste, qu'on ne saurait concevoir à part de Virgile, les guerres civiles de César et de Pompée, à part de Lucain qui est à Virgile ce que l'acier est à l'or, le casque à la couronne; on pourrait se demander par quelle étrange solution, l'histoire naturelle ayant eu, chez nous, son poète didactique comme elle, Delille; la philosophie son moniteur intrépide, Voltaire; les

lois leur prophète, Montesquieu; il se fait que la navigation avec ses annales de triomphes et de revers sous l'abri de notre pavillon, soit tombée, sans immortaliser une plume, dans le commun usage de la vie. En nous accordant sur ses phases, nous en avons dédaigné les magnificences. L'écrivain pittoresque ne s'en est pas emparé. Elle n'a eu ni chronique, ni épopée pour ses époques primitives, ni drame pour ses âges de lutte, ni roman pour ses jours de délassement, ni son Hérodote, ni son Homère, ni son Sophocle, ni son Cooper. Je parle toujours pour la France. (1)

Est-ce que l'autorité de l'âge ou de la priorité a manqué à la France? Mais Guillaume le Conquérant ne passa de la Normandie en Angleterre que sur nos vaisseaux. Est-ce pour n'avoir pas impérieusement besoin du concours de mer? Mais la carte nous indique assez que la France n'est pas si continentale, lorsqu'on la voit baignée par l'Océan et la Méditerranée dans la moitié de sa lisière, lorsqu'un canal la détache presque entièrement de l'isthme qui la noue à l'Espagne, les Pyrénées; lorsque enfin nous comptons plus de trois cents lieues de côtes depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Dunkerque. Est-ce parce que ses possessions coloniales n'offrent aucune consistance politique, qu'elles ne la touchent par aucun lien bien puissant d'intérêt et de relation? A-t-on donc oublié que nous avons eu Saint-Domingue, la Louisiane, le Canada, l'Ile-de-France, Pondichéri, une ligne immense de comptoirs depuis l'Atlas jusqu'aux Bissagos? et que

(1) Ici je dois faire mes réserves. On ne m'accusera pas d'injustice, si je ne cite pas, dans le cours de cet article, quelques noms très recommandables chez nous par d'énergiques essais sur la littérature maritime. D'abord, les uns s'en sont tenus à des tentatives, ils préludent; d'autres nous laissent encore sous le charme de ce qu'ils peuvent faire : quelques-uns ont fait, et n'ont pas encore publié leurs œuvres. On comprend tout ce qu'il y aurait d'incomplet dans une appréciation basée sur des données aussi mouvantes. L'impulsion, d'ailleurs, n'est que d'hier : mon étonnement est qu'on ne s'y soit pas pris plus tôt. J'ai cru aussi devoir m'abstenir de toutes citations : d'abord, parce qu'elles ne prouvent rien; ensuite parce qu'elles eussent doublé l'étendue de cet article déjà bien long.

nous avons possédé ces magnifiques portions de l'Afrique, de l'Amérique et des Indes à des époques à-peu-près contemporaines, époques où nous n'avions pas encore la modestie ou la fatuité nationale de prétendre nous passer de colonies? Serait-ce parce que nous aurions manqué de courage pour fonder, ou de gloire dans nos revers, deux caractères sans lesquels le hasard et la pitié font vite tomber dans l'oubli? Mais nous est-il permis de n'être pas fiers en songeant à cette succession non interrompue de valeureux hommes de mers, qui commence avant Duquesne; c'est déjà plus de deux siècles, et qui ne finit pas à Villeneuve? N'est-ce rien que ce Duquesne qui bat Ruyter et Tromp, protestans comme lui, en faveur d'un monarque ennemi des protestans? Duquesne, disant à un capitaine hollandais prisonnier, après la fameuse bataille où périt l'amiral : « Vous portez le cœur de Ruyter! votre mission est trop belle pour qu'on vous arrête. Gloire à Ruyter! Allez, vous êtes libre! » Duquesne, brûlant Alger à une époque où notre artillerie était à-peu-près nulle, et vengeant Charles-Quint de sa rodomontade espagnole? N'est-ce rien que Jean Bart, n'étant pas éclipsé, lui, fils d'un pêcheur de Dunkerque, à côté de Tourville à la fameuse journée de Lagos, qui nous vengea de la Hogue? N'est-ce rien que Dugay-Trouin succédant sans désavantage à Duquesne, à Jean Bart, à d'Estrées, à Forbin, à Tourville, à Château-Reynaud, et s'emparant de Rio-Janeiro, réputée imprenable, en moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour opérer le chargement d'un vaisseau marchand? Et puis, la Gallissonnière, arrivant assez à temps pour que la marine de Louis XV ne périsse pas tout entière, et qu'elle aille jusqu'à Suffren! Suffren, foudroyant les Anglais dans l'Inde et voyant venir à lui le plus puissant monarque de l'Asie, le fameux Hyder-Aly, accompagné de quatre-vingt mille Marattes, pour le remercier de sa bravoure! Et Lapérouse, cherchant avant Parry un passage mystérieux; ce Lapérouse, disparaissant, lui, son vaisseau, ses équipages; sombrant avec sa gloire et son épée, les seules choses qu'on ait retrouvées! N'est-ce rien, et je ne veux pas tout récapituler, qu'Aboukir; je parle de la bataille

de ce nom, car sans cette bataille, qui connaîtrait Aboukir? Les poissons et les vents! Aboukir! cette Waterloo de la mer, plage plus malheureuse encore et plus sacrée que Waterloo, car elle engloutit les premiers hommes de la république, et Waterloo ne frappa à vrai dire qu'un empereur.

De toutes ces raisons, où est celle qui peut expliquer le peu de place qu'occupe la marine dans notre histoire des arts? On le voit, il n'en est point. Avec beaucoup moins d'avantage que nous, l'Espagne a pour la mer d'immortelles pages, et des poésies comme elle en sait faire; le Portugal, si paresseux et si peu chantant, a ses poèmes grands comme Camoëns, sonores et larges comme Adamastor; l'Italie, jusqu'à l'Italie! a ses chroniques merveilleuses, ses chants nautiques que le rameur jette au rameur en lui disant bonsoir : et sans citer ici Drake, Ralheig, Forbisher, Anson, l'Angleterre a Cook, le Pline des eaux, qui a écrit l'histoire universelle de l'Océan; Daniel Foe, le plus dramatique, le plus vrai, le plus biblique des écrivains, qui avec un perroquet, une vieille chèvre et un matelot, a surpassé Homère, et vivra autant que lui; enfin Byron, qui a dit la solitude chrétienne des mers; ce Job de toute poésie, Byron, qui a dit : « La mer est la seule portion du monde aussi vierge aujourd'hui qu'au premier lever de la création, la seule où le pied de l'homme n'ait pas laissé de traces. »

Cependant ne désespérons pas; les jours de conquête et d'audace commencent à luire. Les poètes, les historiens, les romanciers nous arrivent. Cette lacune se comblera. En attendant, qu'on nous permette, à nous, critique plus zélé qu'habile, d'indiquer à vol d'oiseau quelques points de ce riche domaine des mers où d'autres iront graver leur immortalité comme Christophe, comme Améric.

Qu'on distingue : je n'ai pas besoin de combattre ici des règles vieillies, pour en soutenir de nouvelles, ainsi que l'a dû, mon illustre ami M. Victor Hugo, dans sa préface de *Cromwell*. Le grand écrivain avait à détruire et à créer; il s'adressait à des intelligences neuves ou prévenues, mais attentives; dans ma position, je sens que je ne parle qu'à des indifférens : ainsi à l'au-

teur de *Cromwell*, une simple théorie (il l'a faite sublime), suffisait; à ma tâche, il faut des images. La théorie n'est que la syntaxe d'un art; l'art, la forme conçue des ouvrages de l'homme; et ce sont les ouvrages qui me manquent; où prendrais-je ma théorie?

Poursuivons pourtant :

Ceux-ci, remontant aux premiers âges, nous diront la faiblesse de la marine européenne, lorsque l'empire d'Orient, tombé aux mains d'Alexis, eut besoin de repousser et les Turcs, qui prenaient Lesbos, Samos, Rhodes, qui devaient finir par aller à Constantinople, et les Normands qui avaient à leur tête Robert Guischard, duc de la Pouille et de la Calabre, un des plus hardis capitaines de son temps; époque où toutefois la marine prit date, car elle ne se forma que par les secours qu'elle prêta aux empereurs d'Orient contre les Turcs. Ou bien, ils diront les galères montées par ces pieux chevaliers, d'abord voués à la garde des grands chemins de Jérusalem, qui firent de Rhodes et de Malte une forteresse; de cette forteresse, la fronde de David qui lançait des boulets de pierre contre les infidèles : majestueuse époque où, avec moins de science et de philosophie, des hommes forts et dégoûtés du monde n'oublièrent jamais au moins la gloire de la France; on sait que depuis Philippe I jusqu'à saint Louis, par leurs courses actives et leur incessante hostilité envers les corsaires, commandés alors par deux hommes dont la chrétienté éprouva le courage, Dragut et Barberousse, ces braves protégèrent le passage des croisés vers la terre sainte et le grand sépulcre. Chassés de Rhodes, ils se cramponnèrent à l'île de Malte, que Charles-Quint leur vendit pour un faucon. Il était beau de voir ces fils des premières familles, dont le souvenir est encore aujourd'hui consacré par des monumens et des armes; de voir des Lavalette, de la noble et ancienne maison de Cornusson en Quercy, des Villers l'Ile-Adam, des d'Aubusson, des hommes de cour et de luxueuse existence, revêtir la cuirasse, chausser la sandale, peindre la croix blanche sur l'épaule ou sur leur poitrine fermée aux joies du monde, pour aller serrer de leurs mains gantelées la rame pesante,

pour combattre, par le glaive et par la parole, les Sarrasins; brûler leurs flottes, leurs capitaines, leurs mosquées; tandis que, pieusement sortis des cloîtres, d'autres, sous le titre si loyalement justifié de frères de la Rédemption, de frères de la Merci, allaient nu-pieds jusqu'aux rivages, montaient avec abnégation la première barque prête à partir, et de là se rendaient à Maroc, à Tunis, à Alger, à Oran; descendaient au sérail où languissaient les esclaves chrétiens, les rachetaient avec l'or de leurs épargnes, l'or que la crédulité faisait regorger dans le sanctuaire : source que l'on blâmera si l'on veut, mais dont le but sublime n'a plus d'équivalent ni de moyens aujourd'hui; et quand cet or était insuffisant, ils avaient des prières, et quand ces prières allaient se briser sans bruit contre le turban, alors ils offraient leurs mains aux chaînes : ils disaient aux captifs : « Allez, vous êtes libres; nous, nous restons. »

Eh bien! vous qui savez occuper le monde de vos paroles, vous, voix de poètes et d'inspirés, racontez-moi : émerveillez mes oreilles de ces temps si loin de nous; montrez l'orage et le frère rédempteur calme au milieu de la tempête; montrez-moi les captifs, brûlés par le soleil, noués à la même chaîne, creusant avec leurs ongles, à midi, des bassins pour la sultane dorée; montrez-moi sur leur tête le platane ou le dattier sans ombre, le grand désert zébré par l'astre de feu qui fait bouillonner leur cervelle; et, si cela vous plaît, ouvrez la nuit cette croisée à l'heure où le sérail respire; puis, penchez-y la captive qui a oublié sa langue, son baptême, son Dieu; mais qui aime cette langue parlée par les captifs, ce Dieu attaché à leur poitrine. Voici l'étranger qui l'attend, la barque achetée, le vent qui vient du désert : et puis la ceinture glissant le long du mur, le pied nu qui avance, la gorge nue qui palpite; deux bras ouverts pour recevoir ce qui va tomber... et faites qu'il ne tombe qu'une tête, une tête lourde comme un boulet; un sabre l'a vue!.. Adieu la barque, adieu le vent qui vient du désert; le vent ne servira qu'à détacher quelques dattes trop mûres des grappes du palmier! Faites que la nuit soit toujours belle. Ce ciel est impitoyable. Jamais des larmes n'ont coulé de là-haut!

Que si vous aimez mieux, ramenez la barque pleine sur une des grèves de la Provence, que toute une ville s'émeuve: mettez du peuple dans la rue, poudrez-en les toits, collez-en aux clochers, noircissez-en les arbres; jetez des fleurs à pleines corbeilles, du genêt des montagnes et des feuilles de rose; que les clochers roulent un vent d'acier dans leur spirale. Ces fleurs, ces clochers et ce peuple sont ici, sont là pour le retour des captifs. Ils ont les pieds nus, la corde au cou, les fers aux pieds comme leurs rédempteurs, les bons frères de la Merci. Puis viennent les prêtres et les guidons rouges, les guidons verts à deux pointes, aux rubans terminés par des jeunes filles blanches comme la vierge; puis les chandeliers boudant avec leur lumière au soleil; puis l'encens parfumant l'air; et faites chanter tout cela, tout ce monde en chœur, agenouillé, ravi, gonflé d'enthousiasme et de larmes, dans votre coloré, dans votre magnifique style. Je veux voir celui qui partit enfant et qui revient vieillard; il dit : « Où est mon père? » On lui montre une tombe: « Où est ma sœur? » On lui montre une tombe; « Où est ma maison? » On lui montre un arbre où chantent des oiseaux. Et quel charme, si c'est dans quelque bonne ville du midi que vous me faites passer, dans quelque ville noire et accentuée, aux frontons moresques, aux claires fontaines, où la simplicité de l'échevin a écrit sur la porte : « Ceci est notre ville! »

Et n'oubliez pas que c'est toujours à la mer que vous devez ces traits si simples, si primitifs.

J'ai cité saint Louis, le premier de nos rois qui ait eu un officier supérieur avec le titre d'amiral; ce fut ce pieux monarque qui, relevant la marine française languissante depuis Charlemagne, condamna le droit affreux que s'arrogeaient sur les vaisseaux naufragés les seigneurs des côtes, principalement les ducs de Bretagne; il obtint de ces aigles marins qu'ils renonceraient au droit de bris, suzeraineté odieuse, qui non-seulement spéculait sur le profit qu'apportait l'écume de la tempête, mais dont la barbarie ingénieuse savait attirer la nuit sur des rescifs, au

moyen de phares insidieux, le navire égaré sur les côtes brumeuses de l'Armorique.

Ici il n'y a qu'à se baisser et prendre dans les chroniques bretonnes. A la manière de Salvator-Rosa, vous trouvez les châteaux aiguisés que ronge la brume, le seigneur qui allonge le regard sous les paupières de fer de son casque, la torche qui brûle à l'endroit où l'on périt, le vaisseau gris qui vient bondir sur les brisans, appelé par la perfide lueur.

Allez voir le magnifique château de Kérusèré sur la côte de Paimpol.

Après Charlemagne, dont une des plus grandes pensées navales fut de joindre, le Danube au Rhin, ou l'Océan à la mer Noire; après Philippe-Auguste; après saint Louis et ses dix-huit cents vaisseaux partant pour la conquête de Damiette, après Charles VII et Louis XI qui ne relevèrent pas la marine française, malgré la leçon donnée au roi Jean, et, malgré la flotte de Charles VI, si formidable, qu'un historien a dit qu'elle aurait pu servir de pont de Calais à Douvres, arrivent François I et Doria, créateurs d'une marine brave, mais mal servie; on le conçoit. A cette époque, de renaissance pour les arts, il était de bon goût de donner aux vaisseaux la forme d'un monument, et de confier le titre d'amiral à un homme de cour. Le *carraquon* de François I ressemblait à une maison; il avait trois rangs de croisées.

Ayant promis de ne pas écrire l'histoire de la mer, nous ne donnerons pas un plus long aperçu de nos forces navales sous les différens rois de la troisième race. Bornons-nous à dire ici que leurs progrès furent si lents, que ce fut seulement sous Louis XII qu'on imagina les sabords.

Après les frères de la Merci, la pensée saute, par la sympathie de l'antithèse, aux frères de la côte : voleurs de mer, primitivement connus sous les titres de boucaniers et de flibustiers. Ainsi, après l'épopée, voici le drame, et quel drame? Il en est peu d'aussi prodigues en évènemens, d'aussi romanesques, d'aussi fous, d'aussi sanglans : toute une bibliothèque de romans est là. La matière dont Walter Scott s'est si heureusement

servi n'a pas la centième partie de fécondité qu'offre l'histoire des flibustiers. Vous avez à choisir entre mille passions, depuis celle qui boit du sang jusqu'à celle qui s'élève à la souveraineté de la conquête, et qui fonde. Qu'y a-t-il à comparer à cette poignée de Normands, de Bretons et d'Anglais, qui s'emparent d'abord de l'une des îles Caraïbes, et qui, divisés par toute la haine de leur nationalité, s'accordent pour voler à main armée, pour chasser les Espagnols et devenir la terreur des vaisseaux, quelque pavillon qui les couvre ? Leur nombre grossit, leurs mœurs se forment, c'est-à-dire qu'ils régularisent le pillage et l'assassinat. Déjà leur pouvoir est si étendu dans le Nouveau-Monde, que Cromwell les courtise, s'en fait aider pour conquérir la Jamaïque, et que la France, jalouse de ne pas laisser prescrire ses prétentions, au moins nominales, sur l'île de la Tortue, lui donne pour commandant le chef même de ces flibustiers. Ceux-ci ne s'en tinrent point à ces feintes marques d'intérêt : ils voulurent asseoir, pour l'avenir, leur domination ainsi reconnue sur la base du nombre ; ils demandèrent au cardinal Mazarin qu'il leur envoyât de quoi se faire une population, c'est-à-dire des femmes. Mazarin prit la demande en considération, et leur en envoya cent. De gré ou de force ces malheureuses partirent. Au reste une observation à noter en passant et qui expliquera Mazarin sans le justifier, c'est qu'au contraire des Anglais et des Hollandais, nous n'avons jamais peuplé nos colonies, formé leur noyau, qu'avec des filles et des brigands. Le choix sans doute a son côté pittoresque ; mais, en bonne morale, il peut servir de texte à la glose, même contre un cardinal ministre. Les cent filles envoyées par Mazarin ne furent pas trouvées suffisantes, et, sur le ventre nu de l'une d'elles, on joua aux dés, à qui ses compagnes appartiendraient à mesure de leur débarquement. Je laisse à juger de ce spectacle, de l'étonnement de ces femmes, auxquelles on avait nécessairement dû peindre en beau la colonie, de l'avidité voluptueuse des flibustiers à l'aspect de ces jouissances promises, et de leur acharnement à se les disputer, à faire justice d'un célibat forcé par de grotesques mariages.

Au-dessus de toutes ces têtes ardentes, élevez-en deux, plus énergiques, si c'est possible ; celle de l'Olonnais, boucanier né aux Sables d'Olonne, et celle de Morgan, l'Anglais le plus déterminé des trois royaumes. Le premier, suivi de quelques hommes, descend à Vénézuela, où il égorge et pille à belles mains ; le second s'empare de Porto-Bello, qu'il rend ensuite par négociation au prix de cinq millions de notre monnaie.

Cette tentative les encourage : ils se coalisent tous, et, par une de ces hardiesses qui demanderaient des volumes d'explications et des détails en foule, ils se rendent en quelques heures maîtres de Vera-Cruz. L'Europe ne savait que penser de tels hommes : Napoléon était à naître. Leurs déprédations continuent. Bientôt ils se trouvent à l'étroit sur le flanc atlantique de l'Amérique ; ils se décident à le quitter, ennuyés de battre, comme de simples voleurs, un bois de quelques lieues. C'est au Pérou qu'ils aspirent ; mais le Pérou est dans la mer du sud, et pour y parvenir, il faut ou doubler le cap Horn, ou côtoyer l'Amérique jusqu'au détroit de Magellan. Qui oserait dire, s'ils avaient pu mûrir leur projet, qu'ils n'auraient pas fait sauter l'isthme de Panama ? Le monde aurait pu devoir à la cupidité de quelques brigands ce qu'il n'obtiendra jamais de la sage lenteur des congrès. Enfin, ils se mettent en route ; les uns côtoyant, les autres gagnant la haute mer : les premiers arrivent. Mais parmi ceux-ci, quelques-uns plus avides encore franchissent l'effrayante distance qui sépare l'isthme de Panama de la mer Vermeille. D'autres reviennent par terre sur différens points, et passent en Europe, où ils fondent des fortunes qui, peut-être, ne sont pas encore éteintes, et dont on trouverait plus d'une trace dans le nobiliaire de d'Hozier. Quant à ceux qui avaient gagné la haute mer, les constantes tempêtes qui règnent à l'extrémité de l'Amérique méridionale, les empêchèrent de doubler le cap Horn ; ils furent forcés de se rabattre sur l'Afrique, où ils se dédommagèrent avec furie de ce contre-temps. Mais les uns et les autres, disséminés et largement éclaircis par l'émigration, la mort et les excès, n'offrirent plus aucune résistance à l'Europe maritime

armée, qui dut sa réinstallation dans ses propriétés coloniales à l'avidité trop grande, à la fougue sans direction des flibustiers. Nom éteint, mais qui après avoir été l'épouvantail des mers, en fait encore le charme à la veillée, lorsqu'il se lie à l'un de ces merveilleux récits que répètent si bien les paroles abruptes des matelots.

Le côté poétique n'étant malheureusement pas toujours le côté moral, ce ne serait pas une des moins vives beautés des tableaux nautiques, que les épisodes si curieux de la contrebande. La contrebande, c'est l'épigramme du commerce. C'est la conspiration de l'humanité contre le fisc. Cette conspiration a des magnificences dramatiques sur la mer, comme à la marge des pays limitrophes. Je ne vois ici que ma spécialité. D'autres diront les Pyrénées et les Alpes : ils n'oublieront pas surtout les ballots de feuilles publiques, suspectes de liberté, mises à l'index en Espagne, en Italie : et que le paysan illétré transporte à Barcelone, à Madère, au risque d'un coup de feu. La contravention ronge les frontières. A côté de chaque gêne imposée par les lois au développement du commerce, l'intérêt a placé des hommes occupés à rétablir par l'adresse ou par la force l'équilibre interrompu des échanges : moralement ou physiquement, c'est toujours l'indispensable qu'on a proscrit; mais trop de conjurés s'entendent. Le spectacle de cette lutte, où, dans la récapitulation des chances, l'avantage reste presque toujours à ceux qui s'y exposent, est fécond en accidens romanesques. Tandis que les ports et les rades s'ouvrent à la légitimité du pavillon sous l'œil de la douane, la barque du contrebandier qui n'a pas de pavillon, ou qui les a tous, cherche la côte déserte ou la baie périlleuse, ne se hasarde que la nuit, conspire avec l'orage, et remplit en quelques heures, toujours au bénéfice du luxe ou des exigences méconnues de la consommation, les lacunes livrées au vide par le génie de la prohibition. Et n'est-ce pas vraiment un fait remarquable, et le côté burlesque de nos lois, que cette supériorité d'instinct acquise aux marchandises défendues sur les marchandises autorisées, que la profusion intarissable avec laquelle elles se prêtent à nos moindres besoins, à nos plus futiles caprices?

Bonaparte se tourmente tout le long de son règne pour anéantir la puissance commerciale des Anglais ; il veut, à Moscou, lancer une torche enflammée dans l'Inde sur les comptoirs de la Grande-Bretagne ; Murat pousse déjà son cheval, en demandant à un mougik le chemin de l'Asie. La France s'épuise dans une hémorragie de gloire. Tout cela pour que nous n'ayons ni thé souchon, ni cannelle de Ceylan, ni nankin des Indes : tout cela, au grand profit du thé fait avec de la mauve, du sucre extrait de la betterave, et du nankin tissé à Rouen : et, pourtant, jamais il n'y a eu autant de thé, de cannelle et de nankin que sous la prohibition des marchandises anglaises. Il y a plus, la restauration arrive, le commerce avec l'Angleterre reprend ; on ne veut plus de nankin, la mode en est passée. Mais qui donc s'est montré plus fort que le système continental, que Napoléon ? La contrebande.

Voyez encore : les châles cachemires sont mis au ban de la douane en France depuis des siècles. Quelle est, je vous prie, la bourgeoise un peu à l'aise aujourd'hui qui n'ait un véritable cachemire ? Dans nos mœurs, c'est presque une condition de mariage. Aussi que d'épaules de mariées en fraude flagrante aux lois de douane !

La régie nous oblige à fumer son tabac noir, épicé avec du poivre. La spirituelle contrebande nous délivre de cette sujétion odieuse. Grâce à elle, nous possédons en France de tous les tabacs ; on fume, devant le perron de la chambre législative, sous les tièdes tilleuls des Tuileries, les cigarres roulés à Manille.

Enfin, nous ne pouvons faire un pas sans heurter la contrebande. Je me prends à douter parfois que la reine des Français même ne lui doive quelques beaux tissus de Constantinople ou de Téhéran.

Je n'ai pas besoin d'indiquer les admirables contrastes que présenterait cette nation de contrebandiers, qui, avec d'invisibles barques, des fusils rouillés et un profond mépris pour les lois, alimentent l'Europe de tout ce que lui laissent manquer d'explicables, mais d'impuissantes prohibitions.

La tradition, cette mémoire des peuples, n'a pas manqué non plus aux fastes de la mer. Le surnaturel et son brillant cortége ont marché avec chaque découverte positive que la science et l'observation ont faite, soit dans le domaine de l'astronomie, soit dans celui de la physique navale. La mer a sa féerie, sa mythologie, son apocalypse. C'est le soir, au quart de minuit, quand les matelots sont assis en cercle, qu'il faut leur entendre raconter, à demi-voix, à la lueur du fanal suspendu, sous l'influence d'une pluie d'étoiles, ces magiques récits qui ne sont interrompus que par des bouffées de tabac, que par le sillage du vaisseau.

C'est l'histoire de la découverte de l'aimant, de l'aimant qui fit imaginer la boussole, de la boussole qui est l'âme invisible du vaisseau. Gioja d'Almafi, le Napolitain, a beau en réclamer la découverte; la tradition l'en déshérite pour en doter le hasard : la tradition a pris les devans.

« Bien avant nos pères, dit celui qui raconte, un bâtiment fit voile pour une île de l'Océan. Nos pères n'étaient pas aussi instruits que nous, s'ils étaient meilleurs; ils étaient plus forts en probité qu'en calculs de longitude. L'île fut dépassée. Alors ils voguèrent toujours dans un diamètre opposé à celui du soleil, espérant bien rencontrer la terre, objet de leurs recherches. La terre ne venait pas. Quatre jours se passent et rien que des poissons : « des poissons, c'est bon signe », disent les vieux. Les vieux se trompent; rien. Huit jours s'écoulent, et l'on aperçoit des algues, et les vieux ajoutent : « Les algues, c'est bon signe; la terre n'est pas loin ». Les vieux se trompent encore; rien que l'espace. Enfin, un mois arrive et une mouette tombe sur le pont : « Pour le coup, c'est la terre! » s'écrient les anciens. Pas plus de terre que dans le ciel; les esprits sont désorientés : on ne croit plus aux anciens. Ainsi les anciens, les mouettes, les poissons, les algues sont trompeurs, enfans.

« Mais voici ce qui arriva : comme ils allaient toujours vent arrière, la manœuvre n'était pas bien difficile; changer une amure par-ci, une amure par-là, voilà tout. Pourtant, un soir, on jette la sonde et elle indique quatre pieds d'eau dans la sentine

On pompe. L'eau gagne. D'où vient la voie? On n'avait point eu de coup de vent, ni ressenti de violente secousse. On sonde encore, six pieds d'eau. Malédiction! d'où vient la voie? Déjà les bordages craquent, le gouvernail danse sur ses gonds, la proue s'en va. L'eau toujours plus forte!.. Enfin, mes enfans, d'heure en heure la voie d'eau devient plus effrayante, et rien qui l'explique, si ce n'est un phénomène aussi inexplicable, celui d'un vaisseau qui s'ouvre comme une grenade mûre, sous la pression du pied; comme les quartiers d'une orange. Le voilà ouvert, branlant, plein d'eau, et les vieux et les jeunes désespérés. Jugez encore de leur plus grand effroi, lorsque le capitaine, saisissant son porte-voix, il vit ce porte-voix partir de ses mains, traverser la longueur du vaisseau, fendre l'espace et disparaître dans l'air. Après cet épouvantable prodige, le vaisseau se déchire sans efforts, les planches se démembrent, le vaisseau s'effeuille sur l'eau comme un jeu de cartes, et le jour venant, il voient collés à un rocher noir, luisant et à pic, tous les ferremens du vaisseau. C'était l'aimant. Voilà ce qui le fit découvrir. » (1)

Ils vous diront encore et vous direz après eux l'histoire du *Voltigeur hollandais,* vaisseau maudit, éternellement condamné à ne jamais prendre terre. Il vient avec la bourrasque; il s'en va avec la bourrasque. Sous tous les parages on le rencontre; la nuit ses voiles grisaillent. Tantôt il est bord à bord avec vous, tantôt dans votre sillage, tantôt au vent, tantôt sous le vent. Malheur à qui reçoit les dépêches qu'il est toujours sur le point de vous jeter! Votre barque est perdue. Le naufrage est à bord. Mais on peut l'éviter aisément, car *le Voltigeur hollandais* est de construction ancienne; il est plus massif qu'une flûte de Dordrecht; ses voiles semblent des rideaux, tant elles sont amples, sa proue est plus carrée que la poupe d'aujourd'hui. Évitez *le Voltigeur hollandais!*

Ils vous diront aussi la barque du patron Luzerne, création

(1) Cette tradition se trouve dans les *Mille et une Nuits*. Comment y est-elle? ou les Arabes ont connu l'aimant avant la découverte de Gioja d'Almafi, ou les contes traduits par Galand sont apocryphes.

échappée à Rabelais. Voici comme ils la racontent, comme ils la répètent, sans égard dans leur exagération pour les rigoureuses proportions géométriques. Mais qu'on cherche meilleure bonne fortune dans Hoffmann, et de l'originalité plus intéressante dans l'inimitable auteur du voyage de Gulliver.

« Le patron Luzerne, ennuyé d'être matelot, voulut avoir le commandement d'un vaisseau à lui, en être l'armateur, le capitaine et le constructeur. Son ambition démesurée, lancée au-delà des limites du connu, conçut l'idée d'un vaisseau aussi prodigieux que son projet. Il chercha une plaine qui n'eût de bornes que l'horizon. Dans quel lieu la choisit-il? C'est ce que l'histoire ne dit pas, on en concevra facilement la raison. Donc, lorsqu'il eut trouvé cette plaine, il construisit une quille si grande, qu'il fallut trois mille chênes de Norwège pour la faire. Sur douze pyramides aussi élevées que celle de Ghizéh, il l'assit. A ce travail il appela trente mille ouvriers, des ouvriers de six pieds. Chaque côté de son colossal travail soutenait des bordages à tourner l'enceinte de la ville la plus large. Les clous qui les fixaient auraient pu servir de pivot à la lune. On estime que la Suède épuisa trois mines de fer, rien que pour suffire à ces formidables clous. Ce fut dans une immense vallée, toute gorgée de charbon, qu'ils furent forgés : on se servit des tempêtes pour soufflets de forge. A côté de cette usine, Saint-Etienne et Birmingham eussent paru des fourneaux de bourgeoise. On assure qu'une seule ancre de la barque du patron Luzerne eût tenu un quart d'hémisphère au mouillage. Celles des vaisseaux à trois ponts eussent semblé comparativement la croix qu'une jeune fille pieuse pend à son cou. Trois mille bœufs du Charolais fournirent le suif nécessaire à remplir les interstices laissés entre les fentes. Pendant bien long-temps les Ardennes, la Corse, et tous les pays boisés manquèrent de résine, tant ils en donnèrent pour goudronner le vaisseau. Des Alpes aux Pyrénées l'odeur du goudron fondu se fit sentir. Des Castillans et des Calabrois se bouchèrent le nez. Ceci n'est encore rien. Il fallut des voiles : Rouen fila de la toile pendant trente ans consécutifs. Il fallut des cordages : Toulon, Brest et Marseille

en tressèrent de quoi faire un triple collier à la terre. Le plus léger grelin était aussi épais que la tour de Montlhéry. Il fallut des canons; mais on y renonça : car, après avoir fondu toutes les cloches de France (il y avait trente huit mille paroisses) on n'obtint qu'un pierrier d'abordage. On simula les autres avec du bois. Quant aux mâts, Riga y sacrifia ses plus belles futaies; la Baltique en fut couverte. Il était déjà magnifique à voir, le vaisseau du patron Luzerne.

« Lorsqu'il fallut songer aux agrémens, on sema trois mille arpens de gazon sur un coin du tillac, et sur cette esplanade de verdure on lâcha des éléphans, des crocodiles, des chameaux, le tout pour distraire patron Luzerne dans les ennuis du long voyage qu'il méditait. Noé fût mort de jalousie. Pour provision d'eau, on sécha une rivière : pour provision de biscuit, on condamna à la famine douze provinces : toute proportion gardée, les greniers d'abondance de Paris auraient servi de huche. A défaut de carte géographique assez grande, on le conçoit, on se résigna à prendre les distances sur la terre. De même qu'on employa le méridien de Paris pour composer l'arc de cercle de l'octan. Les lieues marquèrent les lieues; les minutes furent des bornes milliaires. On serra soigneusement l'instrument dans un étui. Ainsi gréé, ainsi approvisionné, ainsi armé, on calcula que lorsque le mousse, enfant âgé ordinairement de dix ans, monterait à la hune, il en descendrait avec la barbe blanche et qu'un coup de canon tiré à bord aurait pu retentir du cap Corse au cap Matapan. On jeta une île dans la cale pour lest; peut-être l'Atlantide; d'où sa disparution de l'Océan expliquée. On aurait pu suspendre en guise de yole l'arche à son porte-manteaux.

« Enfin le jour du départ arriva. Le patron Luzerne embrassa son père, sa mère, ses amis. Les équipages reçurent d'avance trois mois de paie, en manière d'encouragement; mais, sur le but du voyage, rien : le plus strict silence fut gardé.

« Quand les trente mille matelots furent embarqués, que le vent fut jugé favorable, le patron Luzerne monta sur la dunette et s'apprêta à donner le signal du départ.

« Tout-à-coup un enfant s'écrie : « Patron Luzerne ! où est la mer ?

« — C'est, ma foi, vrai, dit le patron Luzerne en se grattant l'oreille, il nous faut une mer assez grande pour contenir notre vaisseau. Nous avons oublié cette mer. Où diable, avais-je la tête ? L'enfant a raison ; il ne nous manquait que la mer ! »

Il y a des contes traditionnels sans nombre dans ce goût. Cela doit être. Les traditions se conservent et se perpétuent dans les professions héréditaires. Telle est la profession de marin, où il est rare que le fils ne soit appelé à succéder au père. C'est la nuit que ces choses se disent, et les nuits de mer entraînent croyance, car elles sont pleines d'immensité et de silence : non du silence de la terre, qui serait du bruit à côté.

N'y aurait-il pas la plus intéressante série de romans, d'histoires, de contes, de toutes sortes d'œuvres, dans ces époques si diverses d'âge, de croyances, de découvertes, d'industrie ? La mer a eu aussi à sa surface ses temps fabuleux, son moyen âge et sa réforme. Il n'y a qu'à choisir. Ne serait-il pas curieux de la prendre d'aussi haut que possible, avec ses barques faites d'un tronc d'arbre, pour la ramener, sans oublier les caravelles non pontées sur lesquelles Colomb découvrit l'Amérique, jusqu'à nos jours, où elle assouplit ses ondes sous le formidable vaisseau à trois ponts ? On verrait quel élan la mer a donné à la civilisation, relation philosophique qui prouve, lieue par lieue ce que les peuples ont valu par la mer. Sans les croisades, prétexte politique ou religieux, n'importe, qui éloigna la noblesse française, les républiques d'Italie n'eussent jamais acquis la moindre importance. L'effet le plus marqué que produisirent ces navigations sur la Méditerranée, fut d'ôter l'exercice de cette mer aux Grecs et aux Arabes pour en favoriser les Latins. Elles portèrent au plus haut point de splendeur les républiques de Venise, de Gênes, de Pise et de Florence, dont l'accroissement fut prodigieux durant les guerres saintes, et qui devinrent opulentes, soit en louant des vaisseaux, soit en partageant la conquête, soit en faisant librement le com-

merce de la Grèce, de la Syrie, de l'Égypte : et des Indes par l'Egypte.

Les croisades! souvenir qui réveille tant d'échos de la Seine au Nil! Admirable hors-d'œuvre qui n'est qu'un épisode pour nous; pour l'Orient, c'est l'isthme historique qui joint Alexandre à Napoléon.

A part le sentiment religieux qui caractérise profondément ces pieuses migrations, et dont il est impossible de les priver, je crois que la comédie historique, la comédie qui instruit et qui peint, la large comédie, celle qui se jouait autrefois devant quatre-vingt mille spectateurs, monumentale et gracieuse à-la-fois, qui parlait de tout comme un poème, qui donnait une place aux dieux et à la religion, qui plaisait aux philosophes et aux courtisanes, cette comédie-là ressortirait merveilleusement des croisades.

Voyez seulement au comencement du treizième siècle la prise de Constantinople par les Montmorency et les Ville-Hardouin, qui replacèrent Alexis de Comnène sur le trône si solennel de l'Orient, de la même et simple façon qu'ils auraient réintégré dans son droit de suzeraineté quelque comte du Quercy ou du Gâtinois. Voyez, et dites si ce n'est pas de l'admirable comédie! les croisés arrivant sur les quais de Venise, privés de toute ressource, vendant leurs vaisselles poinçonnées à Paris, et n'obtenant secours des Vénitiens pour continuer leur voyage, qu'à la condition de reprendre pour le compte de la république, Zara, conquise par Bela III, roi de Hongrie. Ainsi ces pieux chrétiens pour faire face à leurs dépenses, enlèvent sans scrupule à un roi chrétien, la plus belle ville de la Dalmatie; puis ils continuent religieusement leur voyage pour le saint sépulcre.

Et tandis que le pavillon blanc flotte sur les murs de Constantinople, l'histoire nouvelle, grecque et française, sarrasine et latine se joue au-dedans. Des empereurs d'Orient qui portent des noms incroyables, dit un chroniqueur, se brûlent réciproquement les yeux; des marquis de Mont-Ferrat, des comtes de Flandre, devisent avec de belles Grecques, non sur la lumière de Mont-Thabor; la belle Agnès de France, la sœur de Philippe-

Auguste, donne des fêtes dans la salle de Porphyre, comme à l'hôtel Saint-Pol; le carnaval court les rues de Constantinople; on soupire, on se bat, on se tue en duel, comme dans le pré aux Clercs; des évêques de Soissons et de Troyes controversent avec les patriarches de l'église grecque; quand ils ne s'entendent pas ils se brûlent comme en Sorbonne; ainsi après le bal, l'incendie; sur l'incendie, un empereur français. Cet empereur, c'est Baudouin, comte de Flandre; Baudouin qui, du haut de son bouclier, proclame des ducs de Nicée, des comtes de Lybie, des maréchaux de Romanie, des marquis de Numidie; Candie devient un fief, l'Achaïe une principauté.

Toujours la mer à l'horizon, car cette civilisation dont je parle est flottante. Le sable a passé sur ces duchés; le champignon a crû sur ces souvenirs; à Constantinople des descendans de Comnène vous enseignent aujourd'hui le chemin des faubourgs, et chargent la pipe des rayas à la porte des cafés.

Mais à la fin du quinzième siècle, Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, ce n'est que deux lignes de plus allongées en cap sur une carte trop nue; c'est un coude qu'on n'avait pas soupçonné: voilà le commerce des caravanes anéanti. L'Orient périt, Venise qui en est le comptoir, Gênes, la bourse, sont ruinés; celle-là se fait la fille de joie de l'Europe, l'autre la suivante. Le Portugal trouve l'Espagne bien petite, lui qui en est la frange qu'elle traîne dans l'eau. Mais l'Espagne a son tour; Colomb devine l'Amérique; l'Europe découvre Luther: deux prodiges en présence. Sans Colomb, c'en était fait aussitôt du catholicisme, auquel le nouveau monde vint donner de l'occupation. Mais, dans cette lutte où il fallut un monde pour arrêter une idée, c'est l'idée qui a vaincu. L'Amérique est passée aux mains des Anglais qui sont luthériens.

Cette vérité de fait amène une réflexion bien douloureuse pour l'Espagne, pour le Portugal, comme pour la France, et pour toutes les nations métropolitaines qui ont si mal compris l'usage de la possession. Elles ont cru fonder par la conquête et le prosélytisme religieux, deux tyrannies qu'on n'accepte jamais; c'est au commerce seul que ce droit appartient. Si les provinces

Unies et l'Angleterre, venues bien tard après les grandes découvertes réalisées par les nations méridionales, en ont dévoré le bénéfice, c'est qu'au lieu de blesser les croyances des peuples nouveaux, elles leur ont parlé une langue plus universelle; celle de l'intérêt. C'est qu'elles n'ont pas apporté des chiens pour dévorer les idolâtres. Tournez et retournez l'argument, il restera toujours démontré qu'à la réforme appartient le Nouveau-Monde.

Voilà deux grandes catégories religieuses qu'il faut suivre dans le développement de la civilisation maritime : dire le point où elles se sont touchées, celui où s'est opérée la séparation, ce sera une des mille faces philosophiques qui entraîneront la conviction de toute œuvre d'art.

J'ai parlé du commerce qui civilise. Empruntez-lui son mouvement universel; dramatisez cette vie qui meurt sur un point, renaît sur mille autres; se répand, et féconde tout; fait d'un rocher, Tyr la superbe; d'une bourgade, Carthage, l'effroi des Romains; d'une poignée de sable, Venise; d'une flasque d'eau, Amsterdam; d'une croûte rongée par le feu, Lisbonne et Lima.

Nous nous élèverons d'essais en essais, d'incidens en incidens, d'oscillations perdues en oscillations retrouvées, depuis l'échange du hareng salé pour la peau de renard, depuis l'échange du bœuf pour le cheval, depuis la poignée de poudre à canon pour la poignée de poudre d'or; nous nous élèverons jusqu'à la compagnie des Indes, plus riche que la fortune d'un monarque; jusqu'aux billets de banque, timbrés à Londres et payés à Mexico; jusqu'à la balle de laine, où siége, nu-tête, par religion pour l'industrie, le chancelier de la chambre des communes.

Et c'est la mer qui est le nœud de toutes ces intelligences qui, sans elle, mourraient l'une à l'autre inconnues, l'une à l'autre inutiles comme le palmier à l'olivier, comme la Seine à l'Orénoque.

Avec quelle simplicité vous pourriez peindre ces paisibles caravanes, que l'intérêt rend si zélées, si bienveillantes, si peu étonnées de se rencontrer à quatre cents lieues de toute terre, les unes venant de Stockholm, les autres de Pondichéry! Puis elles se disent adieu, et le sillon s'efface.

Ici, la Suède abat ses forêts, ouvre ses mines; la Russie presse ses ballots d'hermine et de martre; la Hollande embarque ses harengs, son huile de baleine, ses baleines; encore quelques mois et les vaisseaux de Toulon couvriront les mâts de la Suède d'une voile française : le Napolitain, le Gênois, le Livournais, le Sarde ouvriront au soleil le poisson séché par le Batave; sur les épaules du sultan et du stathouder flottera l'hermine d'Archangel; mais à leur tour, l'Italie versera l'huile de ses féconds oliviers dans les tonneaux du nord; la France déploiera ses soieries étincelantes au regard brumeux du Norwégien; ses soieries, merveilles dues à un ver apporté des Indes au sixième siècle, à Constantinople sous Justinien. L'empire d'Orient est disparu, le ver existe encore, le commerce l'a abrité sous une feuille grossière : cette feuille est une richesse. Un mûrier peut nourrir trois familles! Constantinople donnera le cuivre de Trébizonde, le blé de Taganrok, les perles du golfe Arabique. Et voyez! comme tout travaille, comme chaque province répond à chaque province, chaque homme à chaque homme, chaque coup de marteau à un va-et-vient de la navette; il ne se fait pas une aune de dentelle à Malines, que Florence n'ourdisse au même instant une aune de satin, Colchester une aune de serge et de frise, Alep une aune de mousseline. Un lingot de fer sort des mines d'Upland, et au même instant, Saint-Etienne jette un fusil hors de la fournaise, Birmingham une ancre marine, Bristol une pluie de fil d'archal; mais il faut des chevaux pour rouler ses fers, pour traîner ses cuivres jusqu'au rivage; Holstein, qui n'a pas comme d'autres villes d'Allemagne de savantes horlogeries, Holstein fournit des chevaux vigoureux. Holstein a ses chevaux, Spitehad sa rade, Bristol deux mille vaisseaux toujours à la voile. Quel carnaval européen que ces infinis échanges! Avec les gants délicats, cousus par les pauvres filles de Worcester et de Grenoble, le boyard russe brillera dans les salons d'un duc, d'un duc dont le chapeau a été foulé et galonné par des ouvriers de la rue Saint-Jacques, dont les souliers ont été moulés par Sakoski, dont le diamant a été cueilli au Brésil. Ce diamant a coûté dix nègres, avant que Pradher ne l'ait élevé

en épis ou fait éclater en soleil, car les nègres sont aussi une marchandise, qu'on pèse, qu'on emballe, qu'on consomme. Il n'est pas jusqu'à l'Espagne et au Portugal qui ne parfument les tables de l'Europe de leurs oranges, de leurs grenades; mais en cela, ils sont moins heureux que Nuremberg qui envoie ses pincettes et ses verroux, ses serrures et ses casse-noisettes dans les Indes Orientales; les casse-noisettes nous valent les éventails d'écaille et de plumes, le vermillon avec lequel Roqueplan colorera un chef-d'œuvre; et Canton mange nos confitures et Sèvres boit du thé. Et tout cela, tous ces biens, toutes ces merveilles, c'est la mer qui nous les fait, la mer qui nous les donne. Et il y a des gens qui n'ont jamais vu la mer!

Peut-être, dans cet article, ai-je un peu imité le patron Luzerne, il oublia la mer; j'oubliais le vaisseau. Le vaisseau, monument auquel chaque âge a ajouté une pièce, est bien loin d'avoir atteint le terme de sa perfection. Le dernier terme, s'il en est un, serait d'arriver à la combinaison intime de la plus grande vitesse et de la plus grande solidité, qualités qui s'excluent dans les procédés connus de l'architecture navale. Pour que l'écrivain, préoccupé de cette forme nouvelle de littérature, en reflète dans d'innombrables détails l'émotion générale, il faut que cette émotion il la fasse voir de bien haut partie. Nous sentirons mieux l'effroi et la grandeur de la mer, quand nous connaîtrons la faiblesse des moyens employés pour la vaincre. Rien ne jette plus avant dans les abîmes de la philosophie humaine que la vue du squelette de l'homme. Le vaisseau en construction, c'est le squelette du phénomène maritime.

Je crois qu'il y a poésie ou toute autre chose dans cet enfantement graduel du vaisseau, dans ce développement qui se fait à l'œil; je crois aussi que l'art tirerait de merveilleuses comparaisons, d'infinis rapprochemens, peut-être aussi quelques grandes pensées, du spectacle d'un vaisseau en construction. On sait que rien n'est animé comme toutes ces intelligences distinctes qui s'y appliquent, l'une avec la hache, l'autre avec la scie, l'autre avec le chanvre, celles-ci avec le maillet, celles-ci encore avec l'herminette, celles-là avec l'équerre, toutes

avec le compas; ensuite mille et mille choses que je conseillerais au talent de dire et d'enchaîner par une forme nouvelle. Si j'osais en risquer une, j'aimerais, comme Schiller, à peindre tous ces hommes bourdonnant autour de l'œuvre et ne l'avançant qu'un récit à la bouche : ainsi de pièce en pièce, de récit en récit, ma Babel intelligente irait jusqu'à la mer, et j'aurais à-la-fois un vaisseau et un conte.

C'est ici le lieu de constater une de ces révolutions qui changent la face du monde, qui ont des résultats incalculables sur la destinée des nations, l'application de la vapeur à la navigation. Due au prodigieux élan de la physique, cette découverte, qui anéantit du premier pas les complications barbares de la mâture, a surpassé sans mesure les progrès successifs de la navigation ordinaire. Economie de temps, d'hommes et de dépenses, on trouve déjà des avantages inespérés dans la navigation par la vapeur; mais, comme elle est toute de nos jours, qu'elle est encore restreinte à la timidité des essais, son influence n'est pas grande sur les spéculations de l'art. Deux caractères spéciaux lui manquent, celui d'application à la guerre et aux découvertes. C'est l'invention de la poudre avant l'usage des canons.

Je crois cependant (peut-être est-ce un paradoxe) que cette formidable invention finira par être un fléau; j'ai peur qu'elle ne dépasse la puissance de nos facultés, qu'on ne vive trop et trop vite par elle. Déjà un vice d'équilibre s'est fait sentir dans l'économie sociale. La moitié de l'Europe ouvrière est ruinée par cette parodie de l'intelligence qui les supplée toutes. On peut dire sans exagération que la main humaine a été écrasée au premier tour de roue. Prodige inouï! j'ai vu un moulin à vapeur qui broyait le grain, le réduisait en farine, tamisait cette farine, la vomissait dans des sacs, nouait les sacs, allait et recommençait, sans qu'il y eût là ni meunier, ni surveillant, ni rien : un dogue était à la porte, qui gardait.

Quelle poésie encore dans cette fraternité de la science d'observation avec la science des calculs! Que de majestueuses pensées naissent de ce triple rapport de la navigation, de l'astronomie et de la géographie! Savoir à-la-fois le point de la mer

que l'on touche, celui de la terre auquel on répond et celui du ciel! Voyager autant à travers les étoiles qu'à travers les flots; faire d'autant de points lumineux de la voûte autant de bornes milliaires, autant de phares dont un seul rayon prêt à s'éteindre dans l'eau suffit pour se guider!... Ainsi, dans la navigation, la géométrie devient un culte, l'algèbre une prière.

N'est-ce pas une religion tout entière que celle des astres? n'est-ce pas par les astres qu'on trouve la terre, qu'on retrouve le port, qu'on évite le rocher? N'y a-t-il pas pour chaque danger un signalement ineffaçable dans le ciel? Le ciel n'est-il pas la véritable carte routière de la mer? car qu'est-ce que la latitude?

J'ai parlé de la religion des marins; peut-être est-ce de l'idolâtrie qu'il faudrait dire. Le sentiment religieux est chez eux brusque, profond, mais court, comme les grandes tempêtes. Ils ne prient pas, ils adorent : aussi l'objet de leur culte, c'est une femme, c'est la Vierge.

La vierge des marins n'est pas cette sainte protectrice qui s'élève à tous les carrefours de l'Italie et de l'Espagne, au pied de laquelle vient s'agenouiller le voleur, les mains encore rouges de sang; ce n'est pas cette grande dame que les seigneurs castillans font plier sous le poids de l'or, des soies, des diamans; ce n'est pas cette bergère brunie, aux longs cils abaissés, au chapeau tressé de jonc et de paille, que les paysans promènent à travers leurs champs pour appeler un beau soleil ou une pluie féconde; ce n'est pas non plus cette tendre mère, dont le regard est si indulgent pour les jeunes filles, qui viennent les mains croisées, la pâleur sur leur visage, lui dire tout bas une grande faute : la vierge du marin est pauvre et solitaire; elle habite le rocher nu qui surplombe la mer; elle est noire, agreste, rudement vêtue; mais elle est belle, quoique noire. Gardez vos vierges du Carmel et des Sept-Douleurs, vous, gens de la ville et des champs; mais au marin laissez Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Guadeloupe, Notre-Dame de la Garde; les marins en sont jaloux. Malheur à qui douterait de Notre-Dame de Guadeloupe; car n'est-ce pas elle qui fait luire le feu

Saint-Elme au moment où le vaisseau va se briser sur les rescifs? N'est-ce pas elle qui, au milieu des vents, dans le choc des éclairs et des ondes, répond à ce chœur pieux, qui dit : *Mater Dei, ora pro nobis?*

Le marin a un autre culte; c'est celui du tabac. Fumer ou chiquer est sa perpétuelle distraction, sa passion la plus vive. Manquer de vin ou de biscuits est un malheur; être privé de tabac est une calamité. Le marin partagera sa dernière ration d'eau douce avec son ennemi; il ne partagera pas sa provision de tabac avec son frère. On ne sait pas ce qu'il y a de douleur dans une pipe cassée, ce que vaut la faveur d'une pincée de tabac. Quelques-uns l'ont achetée, dans les douleurs de la privation, par d'inouïs sacrifices. C'est que c'est une bien douce ivresse, le tabac! c'est un sommeil qui vous tient éveillé; c'est un charme inexprimable qu'il procure, de mêler sa longue oisiveté à l'éternelle occupation des flots, de voir onduler entre le pli des paupières abaissées par la léthargie la double immensité du ciel et de la mer, que moire la fumée. Aussi la pipe est-elle le thème à toutes les chansons des matelots; elle a sa place, comme épisode, dans chaque combat; c'est le bouclier d'Homère, autour duquel se groupent les grands noms et les grandes choses; c'est la coupe de Virgile, les amours et le cep de la vigne s'y enlacent. Une pipe bien culotée est un poème : les marins comprennent Vadé.

Dans un article où je n'ai voulu qu'indiquer les sujets propres à être fécondés sous le souffle de l'artiste, et non les dire, ce qui, je le répète, me convient moins qu'à personne, je ne puis oublier les harmonies maritimes, la magnificence des horizons. A la mer, les phénomènes de la lumière, qui n'est ni brisée ni assombrie par des accidens d'entourage, s'étalent et se multiplient avec une éblouissante diffusion. Ce n'est point sur la terre, quelque élevé que soit le point d'où l'on observe, que l'on rencontrera, au lever du soleil, ces détonations silencieuses de lumières qui, parties d'un point cardinal, arrivent à l'autre avec la rapidité électrique, sans teindre d'aucun éclat l'arc de la voûte parcourue. On dirait un son visible! Après cette en-

trée dans le grand vestibule de l'Océan, les ténèbres se dissipent, l'obscurité a peur. Noire ici, pâle plus loin, rouge, rosée, violette, flambante, la mythologie des nuages agite toutes ses formes; et alors c'est un vaisseau de pourpre à toutes voiles qui cingle vers le pôle par un vent frais; c'est une ville bâtie au zénith, un clocher dont la pointe s'en va en arrière, comme un chapeau de magicien; ce sont des géants, des hippogriffes, toute une magie dansante et rêveuse.

Peut-être, étant arrivé à ce point de rencontre de la navigation avec la peinture, dois-je essayer de combattre un préjugé calomniateur pour le caractère des masses non privilégiées, qui, par la forme de nos institutions toutes monarchiques, ont été long-temps en dehors des décisions du goût. On a eu le tort de croire que l'art et sa fortune suivaient rigoureusement le sort de la grande propriété; que l'art, affaire de distraction et de caprice, définition absurde, ne servait qu'au délassement d'une classe, ne pouvait subsister que sous son haut patronage. On a parlé de Louis XIV, de sa munificence à doter la peinture, la statuaire et la poésie; on a cité Versailles, la galerie du Louvre, quelques hommes de lettres, presque aussi haut rentés que des courtisanes et des valets de chambre. De là, parce que le peuple a prévalu, on a conclu contre le peuple, qui n'a ni galerie ni pensions à donner. De là on a prophétisé la décadence de l'art.

Sans doute, aux époques où l'aristocratie était riche et puissante, où seule elle avait des palais, des habitations commodes, du superflu à jeter aux artistes, je conçois que sans elle l'art n'aurait pu vivre. Il lui fallait un Médicis, un Philippe II, un Louis XIV, un Léon X. C'était juste. On se battait, on priait, on mourait pour la monarchie; il fallait peindre pour la monarchie. Peindre, sculpter, chanter, c'était payer l'impôt à sa manière. Au lieu d'argent, de courage et de sang, on donnait du marbre, de la couleur ou de l'harmonie. La corvée s'acquittait en génie. Est-ce là le temps qu'on regrette?

D'ailleurs, pour quelques pièces de monnaie jetées à la basse importunité de l'art, devenu domestique ou ambassadeur avec Rubens, de combien de lumières l'art n'était-il pas privé? D'où

pouvait lui venir cette grande voix du peuple qui est bien celle de Dieu pour les artistes? Et combien seraient devenus célèbres, et qui sont morts inconnus et de faim, en venant de Rome à Paris pour décorer le Louvre, en allant de Paris à Rome pour peindre sur les échelles du Vatican! Si l'aristocratie prouve une chose en ce cas, c'est qu'elle a été impuissante contre l'art; contre l'art, considéré à notre distance, comme on fait de ces figurations triomphales qui parent l'arc de triomphe de la porte Saint-Martin; de loin on croit admirer des géans soutenant le grand roi; approchez! Ce sont de puissans esclaves qui ont les mains nouées et la tête aplatie sous le pied de Louis XIV.

Notre société nouvelle, divisée à l'infini, dit-on, avec ses électeurs à 200 francs, ses ponts suspendus, ses machines à vapeur, est trop étroite, trop égoïste, trop bourgeoise pour dorer les inspirations de l'artiste. Vous croyez cela? Serait-il donc vrai que plus les idées s'étendent, plus elles deviennent accessibles au cerveau des masses, plus l'aisance pénètre dans les villes, et moins l'art est compris, goûté, populaire? A ce compte, je ne vois qu'un point de refuge pour l'art, qu'un protecteur naturel, c'est Constantinople, c'est le sultan. Encore faut-il se hâter; Constantinople se civilise.

Je crains peu cette décadence. L'art a changé d'expression, et voilà tout; il a peint l'immobilité des premières monarchies, de Pérugin à David; il peindra le mouvement de la société depuis David à plus loin. L'art, grave et vieillard, se résumait dans la façade du Louvre; aujourd'hui, je le veux bien, c'est un pont suspendu; mais sous ce pont il y a un chemin qui marche, selon la belle expression de Pascal; au-dessous de celui-là, il y en a un autre souterrain, dans lequel on marche; au-dessus de ces trois, il y a encore un chemin d'air où l'on marche. Et n'est-ce rien que des hommes, des chevaux, des bateaux, des ballons, l'eau, l'air, la vapeur et l'intelligence courant sur la même ligne; tel homme pouvant plus aujourd'hui, dans sa sphère d'unité, qu'un roi des anciennes monarchies; tel négociant de Paris, ayant dans sa galerie plus de tableaux que n'en possédait la cour au règne de Louis XI; tel armateur de Bordeaux ou du Havre ayant plus

de vaisseaux à l'ancre sous ses croisées, que n'en avait La Rochelle au temps de Louis XIII.

Ainsi l'art a gagné à cette diffusion de propriétés et de lumières; la diffusion ne s'est faite que par le commerce, que par l'échange des communications, que par la navigation même.

Le marin est extrême en tout, cela doit être. La présence de la mer excite en lui le desir de la terre; la présence de la terre, le desir de la mer. Il va perpétuellement de l'instinct impérieux du calme pour lequel il est né, comme les autres hommes, au besoin de reprendre ses habitudes d'isolement et de solitude agitée. Au milieu de l'orage, ou en proie aux indicibles langueurs d'une uniformité qui ne laisse pas distinguer le quantième du jour, le chiffre du mois; dans cette vie étroitement encadrée, le marin rêve l'existence si facile et à-la-fois si complète de la terre. Surtout, c'est la campagne, ce sont les champs, les moissons, que la sympathie des contraires lui fait ardemment desirer de revoir. Pour deux pas de gazon, pour quelques touffes de lierre, pour un seul arbre qui s'arrondirait sur sa tête, que ne donnerait-il pas? Que ne donnerait-il pas pour entendre monter, du fond du vallon, au moment où l'obscurité et les troupeaux descendent, le bêlement des chèvres, le cri du chien qui les rallie, la voix du maître qui appelle; et tous ces bruits se mêler, se perdre, se nuancer, se fondre, s'éteindre sous des couches d'obscurité et de silence? Son regard s'attacherait avec autant de joie à la chaumière où l'on fait du feu, que sur le phare qui signale le danger.

A peine a-t-il retrouvé la joie de ces rêves, qu'il en est fatigué. Le repos devient l'ennui; et, d'ailleurs, les campagnes ne marchent pas. Au fond de la perspective perdue des bosquets, il cherche un peu d'eau qui termine, une ligne bleue qui soit la mer. Son œil a soif, comme la bouche du chamelier dans le désert. Il lui faut la mer, ses caprices, ses brusqueries, ses émotions. Il comprend, par l'amour qu'il éprouve à la revoir, que Dieu, dans la double répartition qu'il aurait pu faire des biens entre l'homme et la femme, à cette dernière aurait dû laisser la terre, à l'homme la mer. Buffon se demande quelque part quel est des deux, de l'homme ou du héros, celui qui est le plus

digne de dompter le cheval, d'en étreindre la croupe, car il appelle le cheval la plus noble conquête qu'ait faite l'homme. Le naturaliste de Monbar n'était jamais monté qu'à cheval! On ne le voit que trop.

De là, de cette situation amphibie, l'explication trouvée à la vie si chaste et si prodigue du marin, si étroite et si avare à la mer, si jeune, si folle, si bruyante sur la terre. L'une de ces deux vies est le manteau de laine, l'enveloppe forte et laborieuse, qui cache le corps robuste, la pensée attentive, et qui veille; celle-là, la robe de fête, insouciante et éventée, qui s'ouvre pour répandre l'or sur la table du cabaret, dans la première main de femme ouverte, sur qui en veut.

Que cet or soit le prix de la piraterie, de la course sur l'ennemi, de la baleine pêchée dans les glaces de Baffin, de la tête de noir vendue à la Havane, n'importe! Il faut le dépenser. Il faut du champagne à qui a tant vu d'eau salée, des coussins moelleux, des femmes plus moelleuses que des coussins à qui a si souvent dormi sur le bois, à qui a tant touché des cordes et du fer. Allons, femmes tendres et faciles, marchands de vin, cabaretiers, loueurs de chevaux! Allumez les bougies, sellez, débouchez, riez, ne leur refusez rien; ils ne vous refuseront eux, ni les doublons, ni la gourde, ni la piastre, ni les sequins : prenez! venez, tailleurs, faites-moi un habit neuf à cet homme carré, semez de boutons d'or cette poitrine noire; que tout soit neuf et luisant aussi, et le chapeau, et les souliers et la chemise; mettez-lui des gants, c'est un instant de vengeance de matelot contre sa mauvaise fortune de tous les jours. A présent, asseyez-le dans un beau carrosse, à côté d'une belle femme qui a du fard, et roulez-le à travers la ville!

Voilà la vie! L'an passé aux Indes, il y a six mois au Groënland, aujourd'hui à l'auberge de l'*Ancre d'or*, dans quinze jours, mangé par les poissons.

Ce type est-il assez sculpté? Qu'attendez-vous pour le saisir? Si l'art ne vit que de contrastes, quels contrastes plus énergiques connaissez-vous?

Toutefois la mélancolie chrétienne a aussi sa place dans cette

vie d'agitation, d'étourdissement et d'apparente gaîté. Je ne sais quel dégoût de ce qu'on est et de ce qu'on possède, en faveur de ce qu'on n'est pas et de ce qu'on ne saurait jamais avoir, vient tourmenter l'homme des mers dans sa sphère d'isolement. Loin de l'océan, c'est l'océan qu'il desire; à peine reposé de longues secousses, à peine les cheveux secs de l'eau salée qui les a mouillés, il redemande son désert marin, ses périls de toutes les nuits, son eau profonde et amère. C'est sans doute dans le vaste ennui d'un voyage que naquit cette tradition qui peint si bien l'homme, dont la mélancolie a touché l'âme.

« Quand pourrai-je revoir la terre? s'écrie-t-il. Quand pourrai-je voir fumer un toit de chaume, jaunir un champ de blé, m'asseoir sur la borne poudreuse de la grande route? »

Eh bien! voilà la terre, les pommiers, la maison de chaume; que va-t-il faire?

Il saisit une rame, une rame encore humide comme lui, et posée sur l'épaule, il va loin, bien loin du rivage. Arrivé dans la ville, il fixe sa rame dans la terre et demande à ceux qui l'entourent, à ceux qui cherchent curieusement le sens de sa démarche : « Qu'est-ce que cela? »

Tous répondent : « C'est une rame!

« — C'est une rame : allons plus loin. »

Plus loin il rencontre un bourg; portes en ogive, treilles vertes, enfans qui jouent sur la porte. On se rassemble encore autour de la rame, et il demande : « Qu'est-ce que cela? »

On s'interroge du regard, les femmes se taisent, c'est bon signe; les enfans n'ont rien vu de semblable; cependant les vieillards se moquent de l'ignorance des jeunes et répondent impitoyablement : « C'est une rame!

« — C'est une rame : allons plus loin. »

Plus loin il avise un village soutenu par des lierres et des troncs noueux, au penchant d'un abîme; déchiré par les ronces, imbibé de rosée, le matelot arrive. On le cerne, on le presse. Lui plante encore une fois sa rame dans le sable, et, d'un accent désespéré, il s'écrie : « Qu'est-ce que cela? »

Cette fois, femmes, jeunes gens et vieillards gardent le si-

lence. Celui-ci dit, c'est un arbre; celui-là, une arme de sauvage. Bref, personne n'en sait rien.

« Je reste ici! »

Il y reste.

Car il lui est doux de mourir dans un lieu où non-seulement la mer est inconnue, mais où elle était inconnue à ce point que personne n'avait pu dire que la rame fût une rame. Trouvez mieux dans Horace. Horace eût gâté cette profonde pensée par quelque allusion à son état de courtisan-poète, lassé de ses deux métiers à-la-fois. Il eût imaginé un auteur demandant à quelques Calabrois sauvages, en leur montrant sa plume d'osier ou de roseau : « Qu'est-ce que cela? » et obtenant pour réponse : « C'est une flèche. » C'eût été la même idée; mais j'aime mieux mon matelot qu'Horace; je préfère ma rame à sa plume.

La vie du pilote n'est pas aussi le moins séduisant épisode de cette histoire de la mer qui en a tant. Le jour, son œil, sentinelle vigilante, ne quitte pas l'horizon; la nuit, son oreille entend le moindre bruit que le vent lui apporte; il connaît toutes les voix de l'orage, et distingue, au milieu du continuel roulement du tonnerre, le canon d'alarme qui l'appelle. Le vol d'une mouette l'éveille. Espèce de divination magnétique, semblable à celle qui découvre aux psylles du Caire, le lieu où est caché le serpent, il sent dans son sommeil les variations du vent. Il ne se fait pas attendre, dès que le signal de détresse, d'écho en écho, de vague en vague, de récif en récif, a rempli de bruit sa cabane. La rame vole sur l'eau, l'eau s'évapore en poussière sous la proue; la quille de sa barque est à nu comme un sabre. Qu'il soit le bienvenu! lui, si petit et si pauvre, qui va sauver le schooner venant des Indes chargé de thé; le beau trois-mâts de retour des Barbades; le pesant galion, lesté avec de l'or, qui revient de Lima. Il les ramène au port; lui, bon pilote, qui ne goûtera jamais le thé qu'il a fait passer au milieu des rochers, lui qui, pour quarante francs, a tant sauvé de millions.

C'est ici, on le comprend, le contraste du faible au fort; la grande poésie des contrastes; l'enfant qui conduit le géant aveugle; le petit poisson qui ouvre la marche aux troupeaux de baleines.

Vous avez encore la marine militaire, et son despotisme oriental ; despotisme qui se corrige par l'insurrection ; car les marins de Louis-Philippe ne sont pas plus libres que les marins de Louis XIV ; la garcette de Jean Bart est encore nouée. Vous avez cette cour martiale qui fusille sans appel ; qui a son code noir, et ses bourreaux aux ancres d'or ; mais cette marine est brave et la première du monde. Ses boulets sont de poids : acceptez !

Vous avez toute une histoire de malheurs. Je pense aux pontons que l'Angleterre nous donnait en échange des fraîches campagnes de Lorraine, du riant exil que nous partagions avec ses prisonniers. La captivité des pontons est bien au-dessus des calamités idéales des *Mille et une Nuits*. Les malheurs de nos Français sont la plus sombre poésie ; des ongles se sont creusé des chemins d'une demi-lieue sous les pieds des sentinelles, jusqu'à la mer ; des bateaux, sur lesquels on ne traverserait pas la Seine, ont traversé la Manche, durant des nuits d'hiver ; des Français ont gardé dans leur hamac des camarades morts depuis trois jours, afin d'accaparer leur ration. La faim qui déprave ne s'arrêtait pas à une première digestion. Notez qu'on jouait la comédie dans les pontons.

Vous avez la traversée et ses jeux et son ennui et ses fêtes ; le départ ; les mouchoirs blancs qui volent ; le baptême du tropique, celui de la ligne, symbole catholique et païen ; qui a commencé par être un mystère, qui a été plus tard un culte, qui n'est plus aujourd'hui qu'une affaire d'argent pour l'équipage. Le père tropique baptise pour 10 francs.

Vous avez le capitaine, résumé de tous les pouvoirs, qui a la souveraineté sur le roi de France à bord de son navire ; souveraineté incontestable, puisqu'elle est le double produit de l'élection et de la science.

Vous avez le retour et la quarantaine ; le lazaret, entrepôt de la peste et de la fièvre jaune, où le voyageur ne peut toucher le doigt à la voyageuse sans courir le risque d'ajouter trois mois à sa captivité ; il y a peu d'exemples de ces sacrifices. La liberté est une si belle femme !

Quelle littérature que celle qui possède un domaine si large! combien de fois j'en ai rêvé sur les montagnes par le vent pélées qui nouent nos côtes aux côtes de l'Italie et de l'Espagne! de l'Italie et de l'Espagne, d'où je voyais revenir les tartanes et les chebecks chargés d'oranges et de matelots chantant Barcelonne la libertine et Gênes la folle; mêlant la mandoline aux parfums. Quel charme, quand s'approchaient de l'horizon à mes pieds, ces voiles blanches qui à distances sont des goëlands obliques, des aigles de mer perpendiculaires, et de près des goëlettes au ventre de cuivre rouillé par les eaux de la mer du sud, des bricks, dont une barbe de mousse verte atteste les longs calmes sous la ligne, des polacres dont les moules de l'Archipel ont étoilé les œuvres rives. Tous se révélant ainsi par quelque portion des mondes qu'ils ont parcourus; apportant un peu d'Asie, un peu d'Afrique et un peu d'Amérique à notre jeune Méditerranée.

J'aimais encore, après les avoir vus venir de si loin pour chercher l'ouverture d'un port qui n'est pas plus grande qu'une porte de ville, les voir entrer dans ce port, s'attacher aux boucles de fer du rivage, et échanger tout-à-coup une solitude de trois mois pour la vivacité d'une population bruyante; l'immensité des mers, pour un paravent de maisons blanches et noires, rouges de tuiles ou brunies comme des marins. Les voilà dans le port, carte géographique vivante dont on aurait brouillé les climats, dictionnaire dont les termes s'expliquent par des couleurs; grande poésie des drapeaux et des pavillons . les pavillons emblèmes de nationalité, d'honneur, de guerre et de paix.

Et tandis que la poulie crie, que les eaux étamées du port décalquent, en tremblant, le squelette des mâts, des vergues et des haubans, qu'elles font frissonner les couleurs des drapeaux ou l'image des chaloupes, jaunes de leur charge de soufre, rouges de leur fardeau de campêche; les forges lointaines cinglent aux oreilles; le bruit monotone et sourd des calfats se mêle aux élancemens de voix des matelots, qui pèsent sur les palans; la cloche fêlée des vaisseaux crie sur tous ces tumultes; la cloche des églises les dômine, la fumée du goudron étouffe l'air; l'air est plein de fer, d'étincelles, de bruit : un vaisseau entre, un autre sort,

vingt autres mouillent ; le soleil luit ou la marée se retire. Ceci est à peine la silhouette d'un port. Vous en avez mille, et pas un qui ressemble à l'autre.

Quand j'insisterais plus long-temps sur la théorie de cette littérature, dont la poétique est toute à construire depuis l'alphabet jusqu'à l'éloquence, je laisserais infailliblement plus de règles dans l'oubli que je ne saurais en indiquer. La voix humaine n'a que quelques sons, tout instrument ne possède qu'un très petit nombre de notes primitives. Il n'y a que les nuances et les contrastes que le génie ne tarit pas.

Car je suis loin et très loin d'avoir dit la magnificence inépuisable de la mer, si variée sous chaque arc de latitude, si différente à chaque profondeur, qui roule des perles ou du sable, qui rougit le corail ou éteint des laves, qui se joue avec les orangers de Naples ou menace les clochers d'Amsterdam, qui ne mouille pas l'aile de l'Alcyon et engloutit des continens, qui est le miroir des astres !

Mais sur quel genre de lecteurs pourrait-on compter en hérissant un livre de termes de marine ? Quelle femme n'éprouverait des maux de nerfs à la sauvage nomenclature du vaisseau ? Qui oserait parler des boulines, de la carlingue, de la civadière, sans exciter le découragement le plus profond à une telle lecture ? Et qui demande d'abord cette maladroite profusion de termes techniques ? Pourquoi une sage retenue n'habituerait-elle pas le lecteur à ne prendre de pédantisme que ce qu'il pourrait graduellement en supporter ? Qu'y a-t-il de plus sévère, de moins à la portée des intelligences ordinaires que la physiologie, l'anatomie et la métaphysique ? Et pourtant, en combinant ces trois sciences, Bichat n'a-t-il pas fait le plus clair, le plus simple, le plus attrayant et à-la-fois le plus profond des traités ? D'ailleurs, quand je réclame les droits d'une littérature maritime, je ne suppose pas que tout l'intérêt soit dans l'emploi pédantesque des termes. Des chapitres, des volumes entiers de M. Cooper en sont totalement dépourvus, et ce ne sont pas les moins empreints de ce sentiment, qui est toute la science. C'est la vie et les mœurs faites par la mer, qu'il s'agit de peindre ; c'est cette exis-

tence isolée et multiple, cette existence sans point d'appui, et qui cependant touche à tous les points du monde, entourée de périls et qui les oublie, qui épouse la mer non par une vaine cérémonie, comme le doge vénitien, mais qui aime la mer, qui la défend, qui n'a pas de chagrins, de plaisirs, d'espérances qu'elle ne lui confie; car la mer est pour elle, pour cette existence, le lit, la table et le tombeau.

Au surplus, il serait temps de sortir courageusement une fois pour toutes des liens d'une langue qui n'accordera rien sans qu'on la maîtrise. Il faut laisser crier : elle est femme ; elle aime les hardis. Laissez mordre. On ne viole guère que ce qu'on a séduit.

La langue française n'est encore que française : il nous la faut turque avec l'orient, italienne au-delà des Alpes, castillane au-delà des Pyrénées, nue avec le Nouveau-Monde ; il faut qu'elle soit parfumée de tabac, d'algue et de goudron, avec la mer. La tête lui tournera un peu. Elle dira souvent une chose pour l'autre ; mais les voyages la formeront.

LÉON GOZLAN.

LES

AMANS DE MONTMORENCY. [1]

I.

Étaient-ils malheureux, Esprits qui le savez!
Dans les trois derniers jours qu'ils s'étaient réservés?
Vous les vîtes partir tous deux, l'un jeune et grave,
L'autre joyeuse et jeune. Insouciante esclave,
Suspendue au bras droit de son rêveur amant,
Comme à l'autel un vase attaché mollement,
Balancée, en marchant, sur sa flexible épaule,
Comme la harpe juive à la branche du saule,
Riant, les yeux en l'air, et la main dans sa main,
Elle allait, en comptant les arbres du chemin,
Pour cueillir une fleur demeurait en arrière,
Puis revenait à lui, courant dans la poussière;
L'arrêtait par l'habit pour l'embrasser; posait

(1) En attendant la fin de la *première Consultation du docteur noir*, qui paraîtra très prochainement, M. Alfred de Vigny nous adresse ce poème qui fait partie d'un nouveau recueil poétique intitulé *Elévations*, et nous prie de déclarer qu'il désavoue toute autre copie qui aurait pu paraître ailleurs.

Un œillet sur sa tête, et chantait et jasait
Sur les passans nombreux, sur la riche vallée,
Comme un large tapis à ses pieds étalée;
Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
Semé de clochers d'or et de maisons d'argent,
Tous pareils aux jouets qu'aux enfans on achète,
Et qu'au hasard, pour eux, par la chambre l'on jette :
Ainsi pour lui complaire, on avait sous ses pieds
Répandu des bijoux brillans, multipliés
En forme de troupeaux, de village aux toits roses
Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses
De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien verts
Et de chênes tordus par la poitrine ouverts,
Elle voyait ainsi tout préparé pour elle :
Enfant elle jouait en marchant, toute belle,
Toute blonde, amoureuse et fière, et c'est ainsi
Qu'ils allèrent à pied jusqu'à Montmorency.

II.

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
De chants et de baisers, de voix, de lèvre unie,
De regards confondus, de soupirs bienheureux,
Qui furent deux momens et deux siècles pour eux.
La nuit on entendait leurs chants, dans la journée
Leur sommeil; tant leur âme était abandonnée
Aux caprices divins du desir! Leurs repas
Étaient rares, distraits; ils ne les voyaient pas.
Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures;
Passant des champs aux bois et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout d'un coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme,
Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme;

Troublés, ils chancelaient, et, le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus.
Ils tombèrent assis, sous des arbres, peut-être
Ils ne le savaient pas, le soleil allait naître
Ou s'éteindre... Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle et l'air doux, et le monde en amour....
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague, au bruit des mers pareille,
Et formant des propos tendres, légers, confus
Que tous deux entendaient et qu'on n'entendra plus.
Le vent léger disait de la voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
« Du soir, car le parfum est le secret langage
« Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
Le soleil incliné sur les monts dit encore :
« Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or,
« Je réponds en élans aux élans de votre âme,
« Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
Autant que les rayons de suaves ardeurs;
Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à-la-fois des feuilles veloutées;
Et comme un seul accord d'accens harmonieux,
Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux,
Et ces voix s'éloignaient en rasant les campagnes
Dans les enfoncemens magiques des montagnes;
Et la terre, sous eux, palpitait mollement,
Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant,
Et tout ce qui vivait par un hymne suprême
Accompagnait leurs voix qui se disaient : Je t'aime.

III.

Or c'était pour mourir qu'ils étaient venus là.
Lequel des deux enfans le premier en parla?
Comment dans leurs baisers vint la mort? quelle balle
Traversa les deux cœurs d'une atteinte inégale,
Mais sûre? quels adieux leurs lèvres s'unissant
Laissèrent s'écouler avec l'âme et le sang?
Qui le saurait? Heureux celui dont l'agonie
Fut dans les bras chéris avant l'autre finie!
Heureux si nul des deux ne s'est plaint de souffrir!
Si nul des deux n'a dit : *Qu'on a peine à mourir!*
Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre,
Et reniant sa mort, par le mal égaré,
N'a repoussé du bras l'homicide adoré.
Heureux l'homme surtout, s'il a rendu son âme,
Sans avoir entendu ces angoisses de femme,
Ces longs pleurs, ces sanglots, ces cris perçans et doux,
Qu'on apaise en ses bras ou sur ses deux genoux
Pour un chagrin, mais qui, si la mort les arrache,
Font que l'on tord ses bras, qu'on blasphème, qu'on cache
Dans ses mains son front pâle et son cœur plein de fiel,
Et qu'on se prend du sang pour le jeter au ciel.—
Mais qui saura leur fin!—
Sur les pauvres murailles
D'une auberge, où depuis on fit leurs funérailles,
Auberge où pour une heure ils vinrent se poser,
Ployant l'aile à l'abri, pour toujours reposer,
Sur un vieux papier jaune, ordinaire tenture,
Nous avons vu des vers d'une double écriture;
Des vers de fou, sans rime et sans mesure.—Un mot
Qui n'avait pas de suite était tout seul en haut,

Demande sans réponse; énigme inextricable;
Question sur la mort — trois noms sur une table,
Profondément gravés au couteau.—C'était d'eux
Tout ce qui demeurait.—Et le récit joyeux
D'une fille au bras rouge : — « Ils n'avaient, disait-elle,
Rien oublié. » La bonne eut quelque bagatelle
Qu'elle montre aux passans en contant le *trépas*.
— Et Dieu? — Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas.

ALFRED DE VIGNY.

SOUVENIRS D'ESPAGNE.

LA HORCA.

I.

LA COUR DES ALCADES.

Comme je passais sur la place de *Santa-Cruz*, à Madrid, devant *la Carcel de Corte* (1), le lundi 4 juillet 18 . ., vers les dix heures du matin, je remarquai que beaucoup de personnes montaient avec précipitation le grand escalier de la cour des Alcades. Présumant bien que quelque cause intéressante s'y

(1) La Carcel de Corte est un vaste édifice dans lequel se trouvent réunies la prison et la cour des Alcades.

plaidait ce jour-là, je résolus d'y assister; en ma double qualité de curieux et d'étranger, je ne pouvais vraiment d'ailleurs m'en dispenser. Je me hâtai donc de monter aussi à la cour, et suivant la foule, j'entrai avec elle dans la salle d'audience.

La séance venait d'être ouverte par le *gobernador* (1). Cinq alcades siégeaient en robes noires.

J'aperçus de loin l'accusé. Il portait l'habit de *calesero* (2). C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans; il avait de grands yeux bleus, et de longs cheveux blonds bouclés. Je fus frappé de l'expression douce et triste de sa belle figure, et je m'intéressai d'abord vivement à lui.

Le *relator* (3) se leva, et exposa l'affaire en peu de mots. — Jose Guzman (l'accusé se nommait ainsi) avait été surpris en flagrant délit et arrêté, le mois précédent, encore muni d'une somme de vingt réaux (4), qu'il venait de voler dans une chambre fermée dont il avait forcé la porte. Le fait résultait de l'instruction, constant et irrécusable.

L'avocat de l'accusé parla à son tour, environ un quart d'heure, sans trop d'emphase ni de prétention, avec plus de convenance et de simplicité qu'il n'appartient d'ordinaire à un avocat. Il raconta que Jose Guzman avait honnêtement vécu, plusieurs années, de son état de *calesero*, les minces bénéfices qu'il en retirait lui ayant suffi pour se soutenir tant qu'il avait pu seulement continuer ce pauvre métier. — Mais, il y avait deux mois environ, son cheval, son seul cheval, son gagne-pain, était mort de fatigue, à la suite d'un voyage trop rapide à l'Escurial. Ce malheur irréparable pour Guzman avait entraîné sa ruine; n'ayant pu réussir à se faire vendre à crédit un autre cheval, et se trouvant ainsi dépourvu de tout moyen de gagner sa vie, ses faibles ressources peu-à-peu épuisées, la misère était venue, et un soir enfin, le besoin et le désespoir le poussant, il avait cédé à une

(1) Le président.

(2) Conducteur de petites voitures à un cheval.

(3) Avocat-rapporteur.

(4) Environ cinq francs de notre monnaie.

mauvaise tentation. — L'avocat finit en recommandant son client à la clémence des alcades, les suppliant de considérer sa jeunesse et sa bonne conduite passée, et de ne le point confondre, pour une première faute, avec les voleurs de profession contre lesquels l'application rigoureuse de la loi semblait même déjà depuis long-temps bien sévère. —

Le *relator* se leva de nouveau, et le fait étant bien et dûment prouvé, et non contesté, au nom du procureur fiscal, requit contre l'accusé la peine de mort, prononcée par la loi pour tout vol commis avec effraction.

On ne délibère point en séance publique. La sentence prononcée à huis-clos est signifiée seulement à l'accusé dans la prison.

Les alcades se levèrent pour se retirer.

— « Il est mort, le malheureux, » cria derrière moi une voix étouffée.

Je me retournai soudain, et je vis une jeune fille d'une grande beauté, debout tout près de moi. Son trouble et l'altération visible de ses traits montraient bien que c'était à elle seule qu'avait pu échapper la sourde exclamation qui m'avait frappé. Sa mise, quoique simple, ne manquait pas d'une sorte d'élégance. Elle avait une jolie robe d'indienne à bouquets roses sur fond blanc, et la mantille de soie, bordée de velours noir, que portent d'ordinaire les *manolas* (1). J'allais lui parler, mais elle s'éloigna rapidement avec la foule qui sortait de la salle. Je ne l'avais pas néanmoins perdue de vue. Je la suivis jusqu'au palier qui règne au haut du grand escalier. Arrivée là, elle s'arrêta et cria douloureusement : — « *Pepe!* » (2)

Elle venait d'apercevoir, au bas de l'escalier, Jose Guzman, l'accusé, que les alguazils reconduisaient à son cachot, les fers aux pieds.

A ce nom, à ce cri, le jeune homme s'était retourné, et avait levé la tête.

(1) Grisettes.

(2) Nom familier, pour Jose.

— « Pepe », répéta la jeune fille, d'une voix déchirante, s'appuyant à la rampe de l'escalier pour se soutenir et ne point tomber.

« — Mariquita, répondit tristement le jeune homme qui l'avait aperçue; Mariquita, adieu! »

Et en même temps il fut emmené par les alguazils que ce colloque commençait à impatienter; et la porte qui communique à la prison se referma sur eux et sur lui. —

— Ce n'était là qu'une scène de tribunal sans doute fort ordinaire à la cour des Alcades. Les habitués n'y avaient fait nulle attention; — moi, j'en étais tout saisi.

La jeune fille descendit lentement l'escalier. Lorsqu'elle se trouva dehors, sur la place de *Santa-Cruz*, je l'abordai. De grosses larmes coulaient de ses grands yeux noirs, et roulaient de ses longs cils sur ses joues. Je lui pris les mains, m'efforçant de la consoler et de la calmer un peu. La pauvre enfant vit bien que j'étais vivement touché de sa peine. On ne se méprend pas à la vraie pitié. Mettant toute confiance en moi, elle me conta, en sanglotant, que l'accusé Jose Guzman, que Pepe était son *querido* (1). — Il avait perdu l'honneur, et sans doute il allait perdre aussi la vie; et la faute, le crime en était à elle seule! Bien qu'elle le sût pauvre et sans ressources depuis la perte de son cheval, par vanité, par coquetterie, elle l'avait un soir tourmenté pour qu'il lui fît cadeau d'un grand peigne à la nouvelle mode; et son Pepe, qui l'aimait tant et ne lui savait rien refuser, avait sans doute volé les 20 réaux, afin de pouvoir acheter ce maudit peigne qu'elle lui avait si obstinément demandé, et qu'il n'avait nul autre moyen de lui procurer. —

Et la pauvre petite se remit à pleurer si fort que j'en eus le cœur brisé. Je regardais silencieusement couler ses larmes; — je n'osais que les essuyer et les recueillir dans mon mouchoir. — Elles s'arrêtèrent enfin, — non pas que la source en fût épuisée, mais comme la pluie qui cesse souvent de tomber, bien que le ciel soit couvert encore de nuages. Je parvins néanmoins, sinon à la con-

(1) Amant.

soler, du moins à lui rendre quelque espérance, en lui promettant de faire puissamment solliciter, le jour même, le ministre de *grâce et justice* en faveur de Pepe.

Deux heures sonnèrent à l'horloge de *Santa-Cruz*. Je quittai Mariquita, lui donnant rendez-vous pour le lendemain, à la même heure, à la porte de *Santa-Cruz*, où je la laissais, afin de lui venir conter ce que j'aurais pu faire en faveur de notre *ami*. — En m'éloignant, je me retournai et je la vis entrer dans l'église. Elle allait y prier sans doute pour Pepe, — et pour moi peut-être aussi, — pour moi peut-être — un peu! Pauvre Mariquita! —

II.

LA SENTENCE.

Avant de commencer des sollicitations dont le succès me semblait dépendre d'une vérité et d'une franchise entières dans l'exposé des faits, j'avais besoin de voir Guzman et de m'entretenir avec lui. Je n'y pus réussir dans la soirée. Ce fut seulement le lendemain matin, le mardi, à onze heures, que, grâce à la protection de l'un des alcades de la cour, je fus autorisé à communiquer librement avec l'accusé et à pénétrer dans son cachot.

On m'introduisit dans un caveau étroit, humide et obscur. Je trouvai là Guzman couché sur la paille, les fers aux pieds. Je m'étais assis près de lui sur une pierre rompue, le seul siège qu'il y eût là.

Le geôlier se retira et nous laissa seuls dans l'obscurité. Le jeune homme se taisait. Peut-être m'avait-il pris pour quelqu'un de ces hommes de mauvais augure, alcades, alguazils, *escribanos* (1)

(1) Greffiers.

ou autres, qui s'abattent sur la prison à l'approche d'une condamnation, comme les corbeaux sur la maison d'un mourant.

Je rompis le premier le silence, et j'appris à Guzman qui j'étais et quel motif m'amenait, lui exprimant le vif intérêt qu'il m'avait inspiré et le desir que j'avais de m'employer à le servir, pourvu qu'il m'en fournît les moyens, en s'ouvrant à moi avec toute confiance.

Il me remercia affectueusement, et bien qu'il me déclarât avant tout, avec une complète résignation, qu'il ne conservait nul espoir et se regardait comme perdu, il me raconta néanmoins, sans déguisement, les circonstances de cette malheureuse faute, qu'il appelait ingénûment son crime. — Il me raconta tout, — excepté son amour, cet amour si passionné, qui seul l'avait fait coupable selon la loi des hommes, — et le faisait innocent pour moi.

— « Vous n'espérez pas, Pepe, lui dis-je alors, mais Mariquita veut que vous espériez.

« — Mariquita! s'écria-t-il d'une voix tremblante, Mariquita! »

Et je sentis qu'à ce nom seul j'avais remué toute son âme.

— « Vous l'avez vue! Vous savez tout! reprit-il; — oh! espérons donc, puisque Mariquita le veut! Espérons, puisqu'elle m'aime encore! —Quelques jours s'écouleront sans doute avant que ma condamnation soit prononcée, — peut-être pourra-t-on profiter de ce répit..... »

C'était aussi ma pensée. Nous calculions mal. Comme les vols se multipliaient chaque jour à Madrid, afin d'intimider les voleurs par un exemple éclatant, le ministre de grâce et justice avait requis le matin même, de la cour des Alcades, au nom du roi, sentence dans le procès et, en cas de condamnation à mort, exécution immédiate du coupable.

Au moment où j'allais quitter Guzman, le geôlier, une lanterne à la main, rentra dans le cachot, accompagné d'un *mandadero* (1), qui signifia à l'accusé l'ordre de le suivre et de venir

(1) Espèce d'huissier.

entendre lecture de sa sentence, qui lui allait être notifiée.— On ne jugeait pas d'ordinaire avec tant de promptitude. Cette brusque notification de l'arrêt était d'un sinistre augure ;— j'en fus vivement troublé. —S'il allait être condamné !— c'était bien la peine d'avoir ébranlé sa résignation ! C'était bien la peine de lui avoir fait accepter, malgré lui, cette consolante espérance, qu'il devait voir si vite et si cruellement déçue ! — Le jeune homme parut néanmoins plus calme que moi, et, se levant avec courage et aussi promptement que le lui permirent les fers pesans qui enchaînaient ses pieds engourdis, il se disposa à suivre le *mandadero*.

—Comme Guzman sortait de son cachot, le geôlier le prit à part. L'épaisse et large figure de cet homme, à moitié enfouie sous d'énormes favoris roux, était misérablement basse et atroce. La demande qu'il fit à Guzman le fut, s'il se peut, davantage. — J'entendis toute cette requête de geôlier.

— « *Amigo,* dit-il à l'accusé, il n'est, hélas! pas impossible que malheur vous arrive. La *santísima Virgen del Carmen* vous en préserve! mais enfin, s'il plaisait à Dieu que vous fussiez mis en *capilla* (1), je dois vous prévenir que la confrérie *de paz y caridad* vous accorderait 500 réaux, dont vous pourriez disposer en faveur de qui bon vous semblerait ; ce serait alors une bonne œuvre à vous, j'imagine, de ne point oublier dans votre testament un pauvre homme qui ne vous oublierait point dans ses prières.

Un sublime sourire de mépris et de pitié se peignit sur la belle et expressive figure du jeune homme.

« — Sois tranquille, bon homme, dit-il, je me souviendrai de ta requête. »

Tout ce qu'il y a d'indignation en moi s'était soulevé contre ce misérable !—J'aurais écrasé de grand cœur, sous mon pied, cette vile araignée de prison, tendant inhumainement sa toile dans l'ombre, à la porte des cachots, pour y retenir quelque chose de l'héritage du gibet.—

(1) *Capilla*, chapelle. On ne met en *capilla* que les condamnés à mort.

Cependant un faible espoir me restait encore. Le *mandadero* s'était mis en marche. Je le suivais, soutenant Guzman qui, gêné par ses fers, n'avançait qu'à grand'peine.—Tout allait pourtant se décider! Nous étions entrés dans un long et étroit corridor.—Au bout de ce corridor, si le *mandadero* tournait à gauche, Guzman était sauvé. On le conduisait alors à la *sala de declaraciones* (1) : il n'y avait pas sentence de mort; il y avait tout au plus condamnation à quelques années de *presidio* (2), peut-être acquittement complet! — Si le *mandadero* tournait à droite, l'accusé était perdu, on le menait à la *capilla*.

Ce fut un terrible et cruel trajet que celui de ce corridor. Arrivé à son extrémité, le *mandadero* s'arrêta pour nous attendre, car nous nous trouvions en arrière. Dès que nous l'eûmes rejoint, il tourna à droite. — C'en était fait, il marchait à la *capilla*.

Le jeune homme se traînait en s'appuyant sur moi. A ce moment, je sentis un rapide frisson parcourir tout son corps. Une sueur froide couvrit mon front. — Cette première transe passée, je ne sais si nous ne souffrîmes pas moins l'un et l'autre; — je ne sais si l'inexorable certitude de la mort ne valait pas mieux pour le malheureux que les atroces anxiétés de la route tout le long de ce fatal corridor.

Nous étions arrivés à la porte de la *capilla*. Cette porte était ouverte. Le *mandadero* s'arrêta sur le seuil, et ordonna à Guzman de s'y arrêter aussi. Il y eut là une pause de plusieurs minutes.

Il était aisé de voir qu'on avait attendu Guzman à la *capilla*. Tous les préparatifs nécessaires pour l'y recevoir avaient été faits déjà par les membres de la confrérie *de paz y caridad* de service ce jour-là.—Cette confrérie est une pieuse association qui assiste, de tout son pouvoir, les condamnés à mort, depuis leur entrée en *capilla*, jusqu'à leur dernier moment, et même ensevelit leurs corps après l'exécution. Le jeune homme trouva, à leur

(1) Salle des déclarations.
(2) Présides, galères.

poste, les six frères désignés pour lui prêter ainsi — secours et assistance.

On entendit sonner midi à l'horloge de *Santa-Cruz*, et peu d'instans après s'avancèrent gravement, du bout du corridor, six alguazils, quatre *carceleros* (1) et l'*alcayde* (2) de la prison précédés d'un alcade, tous en robes noires. Ils s'arrêtèrent vis-à-vis de la porte de la *capilla*, devant l'accusé.—L'alcade lut alors la sentence qui condamnait Jose Guzman à la peine de mort, en *horca* (3), pour un vol de 20 réaux commis avec effraction, et ordonnait que le condamné fût immédiatement mis en *capilla* pour être, ensuite, la condamnation exécutée dans la forme et les délais ordinaires. — L'alcade lut cette sentence avec toute la dignité convenable, contenant sans doute si bien son émotion, qu'on n'en vit absolument rien se trahir; il lut avec un accent castillan très pur, prononçant nettement et distinctement chaque mot, sans qu'une seule corde tremblât dans sa voix, sans qu'un seul nerf désobéissant contractât le moindre trait de son visage! — Oh! le grave et digne alcade!

Guzman n'avait pas montré moins de calme que lui pendant cette lecture.—Le laissant entre les mains des membres de la confrérie *de paz y caridad* qui le firent entrer avec eux dans la *capilla*, l'alcade se retira solennellement avec son cortège d'alguazils et de *carceleros*, comme il était venu.

III.

LA CAPILLA.

C'est bien sur la porte de la *capilla* qu'il faudrait écrire :

Lasciate ogni speranza voi ch' entrate.

La *capilla*, c'est le dernier logement, le dernier gîte que le

(1) Geôliers.
(2) Chef des geôliers.
(3) La *horca* est la potence.

condamné à mort ait à occuper sur la terre. Une fois qu'il aura franchi le seuil de cette fatale habitation, il ne le repassera plus qu'une fois encore, —pour marcher au supplice.—Mais avant ce supplice qui est là, sa seule perspective, que d'autres supplices pour lui à subir! Il lui faut vivre là deux jours!—Deux jours, quarante-huit heures entre la vie et la mort, c'est bien peu! —Mais, dans chacune de ces heures, combien d'années, combien de siècles de souffrances et de tortures? — Comptez et calculez, si vous en avez le courage! — Cependant, peut-être, dans cette longue agonie préparatoire, y a-t-il pitié pour le patient! Peut-être ne veut-on exténuer un homme, épuiser d'avance toutes ses forces et toutes ses douleurs, qu'afin de n'avoir à mener à l'échafaud qu'un cadavre! —Atroce et misérable combinaison! — Et, d'ailleurs, ne faites-vous pas jouer là à votre religion un rôle indigne? Ne la chargez-vous pas ainsi de donner la question? Le prêtre, au lieu d'être l'homme de Dieu, au lieu de consoler, n'est-il pas l'homme — de l'homme? Ne devient-il pas l'exécuteur préalable, une sorte de bourreau en première instance? — Oh! je ne sais; je n'ose sonder cet abîme de misères. —

Quoi qu'il en soit, j'avais suivi Guzman dans la *capilla*. Cette chapelle ardente, ce sépulcre où l'on met un homme vivant, se compose de deux chambres fermées à tout rayon du jour. Dans la première se trouvent seulement un banc et une grande lanterne allumée, posée sur le parquet, à gauche en entrant. C'est là que se tiennent les membres de la confrérie qui ne sont point occupés auprès du patient. Dans la seconde chambre, petite et basse, formant un carré long de six pas, et large de quatre environ, à gauche, aussi en entrant, est un autel fort simple. Sur la toile blanche qui le garnit, sont posés un crucifix de bois et quatre cierges allumés; quelques images de *vierges* sont accrochées au mur au-dessus. Vis-à-vis de l'autel il y a un lit très propre, puis deux chaises à côté.—Voilà le mobilier de l'appartement. —Rien n'y manque. La seconde chambre surtout, — la chambre à coucher — est presque *comfortable;* mais il faut bien un lit à un homme qui a deux jours encore et deux nuits à vivre? — Ah! qu'il dorme s'il peut, le malheureux! Qu'on le berce,

qu'on l'assoupisse, qu'on lui trouve du sommeil pour ces deux jours et ces deux nuits, quelque atroce que soit le réveil qu'on lui garde!

Au moment où Guzman entrait dans cette seconde chambre de la *capilla*, où l'introduisaient deux des frères *de paz y caridad*, tout-à-coup de nombreuses voix, qui semblaient sortir et s'élever de toutes les profondeurs de la prison, chantèrent en chœur :

— « Vierge miséricordieuse, prenez pitié de notre frère qui va mourir, et priez votre fils bien-aimé de lui pardonner dans l'autre vie. »

Le jeune homme tressaillit. Moi-même, vivement ému, je demandai à l'un des frères quelles étaient ces voix.

— « Oh! me répondit-il fort calme, ce n'est rien! C'est le premier *salve* que, selon l'usage, lorsqu'un condamné entre en *capilla*, chantent les prisonniers réunis dans une cour voisine.

La lugubre prière s'était lentement répandue dans les longs corridors de la prison, et tous ses échos l'avaient lamentablement répétée. — Un profond silence succéda.

L'un des frères fit asseoir Guzman sur l'une des chaises auprès du lit, et lui demanda d'abord s'il ne souhaitait pas quelque chose, lui promettant que la confrérie ferait tous ses efforts pour que son desir, quel qu'il fût s'accomplît.

« — Mille grâces, mon frère! dit le jeune homme tristement, mille grâces! Vos offres viennent trop tard. Que ne me les faisiez-vous il y a un mois? Tous vos secours ne me peuvent plus maintenant servir à rien.

« — Il est trop vrai, mon frère. Mais savions-nous que vous aviez besoin? — Ne nous demanderez-vous pas cependant les secours de la religion, si vous n'acceptez pas les nôtres?

« — Oh! oui, répondit le jeune homme, souriant avec amertume; oh! oui. La religion, voici son heure. Faites d'un homme ce qu'on fait de ces animaux qu'on enferme dans des cages, pour les engraisser, et qu'on tue ensuite, de peur qu'ils ne maigrissent. — Et moi, de même; quand vous m'aurez bien repu du pain céleste, quand vous m'aurez fait bon chrétien, vous

me tuerez vite, dans la crainte que je ne retombe dans le péché, — n'est-ce pas vrai ?

« — Jésus ! quel blasphème ! mon frère. Nous, pauvres pécheurs comme vous, sommes-nous pour quelque chose dans vos peines ? Que voulons-nous, hélas ! si ce n'est vous consoler un peu et vous aider à porter votre croix ? » —

Ces paroles étaient vraies et touchantes. Cet homme simple savait ces mots qui vont du cœur au cœur : c'était bien un homme *de paix* et *de charité*. J'ai retenu son nom : il s'appelait Pedro.

« —Frère Pedro, soyez béni !

« — Eh bien ! dit le jeune homme d'une voix douce et triste, et toute amertume déjà loin de son âme ; eh bien ! que faire ?

« — Choisissez votre confesseur, mon frère ; vous pouvez le prendre dans l'ordre de religieux auquel vous aurez le plus de dévotion.

« — Oh ! mon Dieu ! peu importe ! faites venir qui vous voudrez. »

Le frère Pedro sortit. Guzman, la tête dans ses mains, s'accouda sur le pied du lit. Je n'osais lui parler. Qu'aurais-je pu lui dire, hélas ! — L'un des frères, qui était demeuré avec nous se taisait aussi. Qu'aurait-il pu dire lui-même ? —Hélas ! il songeait à bien autre chose, l'excellent frère ! —Il roulait dans ses doigts, avec un soin extrême de petits *cigarritos* de papier, qu'il faisait fort vite et fort habilement, les mettant dans sa *petaca* (1), à mesure qu'il les finissait.

Au bout d'un quart d'heure, le frère Pedro rentra, accompagné d'un capucin : c'était un vieillard à la tête vénérable, à la longue barbe blanche et aux cheveux blancs. Sa belle figure était doucement radieuse, comme celle du saint François de Paule, en contemplation, de *Murillo*. Il vint s'asseoir d'abord auprès du jeune homme et l'embrassa ; puis il nous fit signe de le laisser seul, avec lui.

Je sortis avec les deux frères. Je retrouvai les quatre autres dans la première chambre de la *capilla*, causant fort tranquil-

(1) Etui à cigares.

lement, à voix basse, d'affaires et de nouvelles, comme s'ils se fussent trouvés à quelque *tertulia* (1) ou à la *Puerta del Sol* (2). — Hélas! de tous ces hommes, le frère Pedro lui seul sentait et comprenait sa mission de dévoûment et de pitié. — Ses confrères faisaient *de la paix et de la charité* par habitude, parce qu'ils étaient de service, — parce que c'était leur tour.

Il était deux heures : je me souvins que j'avais donné rendez-vous à Mariquita à la porte de *Santa-Cruz ;* mais je n'avais que de bien tristes nouvelles à porter à la pauvre fille. J'étais peu pressé de l'aller trouver; je sortis cependant de la prison.

En traversant la place de *Santa-Cruz*, j'aperçus un groupe assez nombreux de personnes réunies à la porte de l'église. Je m'en approchai; — Mariquita n'y était pas. Mettant quelques *cuartos* (3) dans la main d'une vieille mendiante accroupie à côté, je lui demandai la cause de ce rassemblement.

La pauvre femme me raconta qu'une jeune fille, qui priait depuis le matin dans l'église, en était sortie à midi, au moment où l'on plaçait en face de *Santa-Cruz* la *tablilla* (4) de la confrérie, qui annonçait qu'un condamné entrait en *capilla*. Alors la jeune fille avait poussé un grand cri, et était tombée évanouie; et pour la secourir, on l'avait emportée dans une maison voisine, que me montra la vieille. C'était de cet accident que s'entretenaient sans doute les personnes rassemblées à la porte de l'église. — Je n'en pouvais douter : cette jeune fille, c'était Mariquita. — Il ne me restait plus rien à lui apprendre : je n'avais nulle consolation à porter à la pauvre enfant. Je m'éloignai sans l'aller voir, pour la mieux servir d'ailleurs, en courant faire solliciter vivement encore à tout hasard la grâce du condamné.

(1) Réunion, soirée.

(2) C'est une place de Madrid fort célèbre.

(3) Petite monnaie de cuivre.

(4) A midi, au moment même où le condamné entre en *capilla*, on place la *tablilla* en face de la porte de *Santa-Cruz*. La *tablilla* est une petite table couverte d'un tapis vert, auprès de laquelle sont placés deux ou trois frères membres de la confrérie de *paz y caridad*, recevant dans un bassin d'argent les aumônes destinées par les fidèles à faire dire des messes pour l'âme du condamné.

IV.

ENTRETIEN AVEC LE FRÈRE PEDRO.

On m'avait d'abord ôté tout espoir. Il n'y avait ni grâce ni commutation de peine à attendre ; il n'y fallait plus songer. — J'aurais dû fuir, bien plutôt que rechercher le spectacle de tant de misères, puisque ma stérile pitié ne pouvait rien pour les soulager. Poussé cependant, je le confesse, par je ne sais quelle inquiète et cruelle curiosité, je revins le soir à la prison. Il faisait presque nuit. Au moment où j'entrais à la *capilla*, les prisonniers entonnèrent le même *salve* que j'avais entendu le matin.

— « Vierge miséricordieuse, prenez pitié de notre frère qui va mourir, et priez votre fils bien-aimé de lui pardonner dans l'autre vie. »

A ces lugubres voix qui me saluaient d'abord, je sentis toute mon âme se glacer ! — j'aurais voulu n'être pas venu ! — je songeais à me retirer ; mais le frère Pedro, qui m'avait aperçu, me prit à part dans un coin de la première chambre de la *capilla*. Il me raconta ce qui s'était passé en mon absence. — Guzman avait consenti à prendre quelque nourriture. Redevenu calme et parfaitement résigné, il avait montré une grande piété, et cédant sans difficulté à la prière du père Antonio (le capucin se nommait ainsi), il s'était confessé. — Mais ayant avoué dans sa confession, qu'il vivait en concubinage avec une jeune fille, et le père Antonio lui ayant aussitôt demandé s'il se prêterait volontiers à ce qu'un mariage célébré dans la *capilla* même, sanctifiât cette liaison coupable, Guzman, loin de laisser voir aucune répugnance à cette proposition, l'avait au contraire accueillie avec une sorte de joie, et il avait déclaré que si sa maîtresse y consentait, ce mariage lui donnerait la seule consolation humaine qu'il pût espérer encore. —

Ce projet d'union dans la *capilla*, — dans une tombe, — me

fit d'abord frémir. Ce premier mouvement réprimé, en y réfléchissant un peu, je sentis que pour les deux enfans, c'était un moyen de se voir encore — que c'était le seul. — L'idée m'effraya moins alors. — Ce n'était là seulement d'ailleurs qu'une nouvelle espèce de mariage *in extremis*.

Remarquant mon trouble et mon saisissement, le frère Pedro s'était un moment interrompu. Il poursuivit bientôt. — « Le confesseur, me dit-il, nous ayant donné connaissance de l'aveu de son pénitent et de ses dispositions, et le cas étant urgent, nous avons préparé déjà l'accomplissement de l'œuvre de réparation. Deux de nos frères et le curé de *Santa-Cruz* ont vu la jeune fille et l'ont décidée. Demain à midi doit se célébrer le mariage; déjà tout est disposé à cet effet, vous, puisque vous connaissez le jeune homme et semblez vous intéresser à lui, soyez son témoin; contribuez pour votre part à cette précieuse réconciliation de deux âmes avec Dieu. »

Le frère Pedro parlait avec une conviction de piété qui m'entraînait moi-même; puis, ce que je voyais aussi; ce que je voyais surtout dans cette étrange cérémonie, c'était le dernier adieu qu'elle allait permettre aux deux pauvres amans de se dire, c'était le dernier embrassement qu'il leur serait sans doute accordé de se donner.

Je déclarai au frère Pedro que, puisqu'il avait songé à moi, je me ferais un devoir de répondre à son desir, et qu'on pouvait compter sur moi pour la cérémonie; et sans essayer même de voir ce soir-là le condamné, je me retirai. —

Déjà loin de la prison, échappé de cette atmosphère de douleur et de misère, j'allais me promenant au hasard par les rues, regardant le ciel pur et étoilé, respirant l'air libre, libre moi-même; — et cependant je ne jouissais pas de toute cette belle nuit. Mon âme troublée ne pouvait en sentir le calme. Trop d'inquiètes et amères pensées m'agitaient! — A quelle fête, hélas! m'avait-on convié? — J'étais donc de noce le lendemain! — de quelle noce, bon Dieu!

V.

LE MARIAGE DANS LA CAPILLA.

Je me trouvais engagé plus avant que jamais dans ce terrible drame dont le hasard seul m'avait d'abord fait voir la première scène. J'allais maintenant y jouer moi-même un rôle!

Le mercredi, à onze heures du matin, j'étais à la *capilla*. — « Le jeune homme, me dit le frère Pedro, avait été fort agité toute la nuit, et l'était encore beaucoup! il se trouvait même dans le plus ardent paroxisme de cette fièvre qui saisit tous les condamnés mis en *capilla*, le soir de la première journée, produisant en eux d'abord une violente excitation qui va toujours croissant jusque vers le milieu du second jour, et se calmant alors insensiblement, fait place à un grand abattement, puis à un affaiblissement graduel qui amène le matin du troisième jour un complet épuisement de toutes les forces, une sorte d'anéantissement du corps. Cette fièvre, étudiée et constamment observée par les médecins des prisons, présente une invariable régularité dans sa marche et dans ses périodes. — On peut l'appeler la fièvre de la *capilla*; c'est une fièvre qui ne dure que deux jours; la mort la coupe le troisième.

J'entrai dans la seconde chambre de la *capilla*. L'autel était préparé déjà, et deux cierges de plus avaient été allumés pour la messe et la cérémonie.

Guzman, l'œil enflammé, le visage rouge et échauffé, était assis auprès du père Antonio qui lui parlait à voix basse. Distrait et agité, il semblait écouter à peine son confesseur. Dès qu'il m'aperçut, le jeune homme me fit un signe de tête et sur sa figure passa un triste sourire, un sourire d'une inexprimable douceur. — Ce sourire disait : je sais pourquoi vous venez; merci! Ce sourire était toute la reconnaissance qu'il me pouvait

témoigner! Mais un sourire donné au milieu de pareilles douleurs, — c'était beaucoup!

Mariquita entra bientôt soutenue par le frère Pedro. La pauvre enfant me parut bien pâle. — C'est qu'elle avait dû beaucoup souffrir! Peut-être était-ce aussi un peu l'effet de sa basquine et de sa mantille noires? Mais pourquoi ces vêtemens de deuil? — Pourquoi! — ne convenaient-ils donc pas à ce funèbre mariage? A quoi bon d'ailleurs, pour un jour, la parure des fiancées? — Certes, elle pouvait bien déjà porter sa robe de veuve!

Dès qu'elle eut aperçu son *Pepe*, elle se précipita à ses genoux, en sanglotant, les mains jointes; puis, elle se mit à baiser ses pieds et les fers qui les enchaînaient. Le jeune homme l'avait relevée et attirée dans ses bras. Ils voulaient se parler, mais aucune parole ne pouvait traverser leurs sanglots; ils n'avaient de force que pour se serrer, s'étreindre convulsivement. On les laissa s'embrasser ainsi et tout oublier durant quelques instans. Qui donc, ô mon Dieu! eût trouvé le courage de le leur défendre, de les en empêcher? Qui se fût jeté d'abord entre eux, ou les eût arrachés l'un à l'autre? Il fallait bien respecter le premier épanchement de ces derniers adieux!

Cependant on était allé chercher le curé de la paroisse, le curé de Santa-Cruz, qui seul pouvait célébrer le mariage. Il ne tarda pas à arriver. Il venait sans appareil. Aucun autre prêtre ne l'accompagnait.

On sépara les deux amans. Ce ne fut pas chose facile, toutes leurs forces s'étaient rassemblées dans cette dernière étreinte; mais il ne leur en resta plus dès qu'on l'eût rompue. On fit d'eux après ce qu'on voulut. On essuya leurs larmes, on les mit à genoux devant l'autel, l'un près de l'autre. Ils se prêtèrent à tout passivement, sans résistance, comme des enfans. Nous nous agenouillâmes tous aussi : le frère Pedro, un autre frère et moi, adossés au lit derrière Jose et Mariquita, auxquels nous servions tous trois de témoins; le père Antonio à la droite du jeune homme.

Le curé commença à dire la messe que servit un des frères. La voix du prêtre était tremblante. On sentait bien que c'était

la voix d'une âme profondément remuée. Au moment de la communion, lorsque s'étant tourné vers nous, il se baissa pour poser l'hostie sur les lèvres des époux, une larme roula le long de sa joue ; je la vis briller et tomber dans le saint ciboire qu'il tenait entre ses mains. — Oh ! non ! elle ne pouvait se souiller et se perdre dans la poussière d'un cachot, cette larme d'amour ! Le vase le plus pur et le plus précieux de l'autel l'a recueillie, et en est devenu plus pur encore et plus précieux, car elle s'y est enchâssée dans l'or, et l'a enrichi d'un inestimable diamant ! — Digne vieillard ! ce joyau de charité sera compté pour ta rançon dans le ciel.

Sans doute, cette vive et tendre pitié du prêtre descendant si touchante sur les pauvres âmes des deux enfans, les avait rafraîchies comme une douce et pénétrante rosée. Il sembla qu'elles se confondaient et se consolaient ensemble dans une même prière. Il y eut pour eux encore un moment de calme et d'oubli, un moment où disparut à leurs yeux l'affreuse réalité qui les entourait et les pressait de toutes parts ; un moment où ils ne se crurent plus que d'heureux époux commençant à l'autel une longue vie d'amour et de félicité ; car, lorsque le curé leur demanda s'ils consentaient à s'unir, lorsqu'il prononça les mots qui les liaient l'un à l'autre, lorsqu'il joignit leurs mains droites, en leur donnant la bénédiction nuptiale ; — leurs voix qui répondaient : oui, étaient calmes et pures ; leurs visages tournés l'un vers l'autre rayonnaient doucement. — Mais au même moment l'horloge de *Santa-Cruz* sonna midi, et toutes les voix des prisonniers chantèrent en chœur :

— « Vierge miséricordieuse, prenez pitié de notre frère, qui va mourir, et priez votre fils bien-aimé de lui pardonner dans l'autre vie. »

Le tonnerre fût tombé dans la *capilla*, moins foudroyant, que ce lugubre *salve* éclatant au milieu du rêve des deux pauvres enfans et déchirant tous les nuages qui leur avaient un instant voilé leur atroce destinée.

Mariquita tomba évanouie. On profita de ce moment pour l'emporter. Guzman s'était d'abord bouché les oreilles avec ses

mains, pour ne point entendre l'effroyable chant du *salve;* puis, ne se pouvant plus soutenir, il se laissa aller sans mouvement lui-même aux bras de son confesseur. Je ne sais si la messe s'acheva. Nul de nous n'y prit garde. Le mariage avait du moins été célébré. Le curé se retira bientôt après avoir embrassé le jeune homme, se hâtant de fuir le spectacle de la douleur qui saisirait le malheureux lorsqu'il reprendrait connaissance.

Moi, j'étais d'abord resté machinalement à genoux. Je me relevai bientôt; je sortis de la *capilla,* puis de la prison, navré jusqu'au fond de l'âme, un nuage sur les yeux, marchant au hasard, ne sachant où j'allais. Revenant à moi, je me trouvai à la *puerta del Sol.* De la nuit d'enfer de la *capilla*, j'étais transporté tout-à-coup dans une foule joyeuse, au grand jour, au grand soleil! Il y avait des groupes nombreux, tout autour de moi. On y causait, on y fumait avec insouciance, — on riait. Des soldats, à la porte du corps-de-garde de la *casa de postas* (1), chantaient et jouaient de la guitare. Je fus effrayé de toute cette joie et de tout ce soleil. — Je m'enfuis, je courus chercher l'ombre et la solitude au fond de mon appartement, où je m'enfermai le reste du jour.

VI.

LE BOURREAU.

Je passai une cruelle nuit. Je me levai le jeudi matin, la tête pleine encore des affreuses visions de mon sommeil. Les pauvres enfans! je les avais vus dans mes rêves; je les avais vus brisés de mille douleurs; je les avais vus se tordre dans toutes les souffrances de l'âme et du corps, et mourir désespérés; mais je n'avais rien rêvé de plus horrible que l'exécrable et vivante réalité qui pesait

(1) Hôtel des postes.

sur eux de tout son poids. — Vivaient-ils cependant encore eux-mêmes? N'avaient-ils pas succombé à des épreuves plus fortes que les forces humaines! Pepe, Mariquita, malheureuses créatures! Lequel des deux était mort déjà? Qui serait veuf le premier? Jose peut-être! Peut-être aurait-il ce supplice de plus avant le dernier! — J'avais besoin de savoir où ils en étaient de leurs maux. Hélas! puisque je ne pouvais ni les leur adoucir, ni les en consoler, cette curiosité n'était que barbare. Il fallut pourtant la satisfaire. Ah! sans doute un mauvais instinct me poussait. J'allais cherchant malgré moi des spectacles de misère et d'agonie. Etait-ce donc dépravation de cœur? Les boucheries de la place des Taureaux, auxquelles j'avais pris goût, m'avaient-elles donc si fort endurci l'âme, que les sources de la pitié fussent taries en moi? Avais-je besoin désormais d'émotions perverses et inhumaines? S'il me les fallait ainsi, je dus être content. Ce que j'en éprouvai durant cette dernière journée passe toute idée. Que j'aie trouvé de la force et du courage pour les supporter, c'est ce que je n'ose comprendre. D'où me venait donc tant de constance, tant de magnanimité à voir souffrir? —

A huit heures du matin, je me rendis à la prison, et j'entrai à la *capilla*. Je trouvai le frère Pedro dans la première chambre: il était assis, triste et abattu. — Il m'apprit que, la veille, Guzman, ayant repris connaissance, avait montré plus de calme et de résignation qu'on ne l'avait espéré: il n'avait même pas parlé de Mariquita avant le *salve* du soir; mais ce cruel avertissement ravivant sans doute en sa mémoire affaiblie le souvenir de la terrible scène du mariage, il avait demandé tristement s'il ne reverrait plus sa femme. — On lui avait d'abord ôté là-dessus tout espoir; puis on lui avait dit que d'ailleurs, lors même qu'une nouvelle entrevue pourrait être permise, la première épreuve avait été déjà bien forte pour la pauvre enfant, et que peut-être ne résisterait-elle pas à une seconde. — Il avait baissé la tête, et n'avait pas répondu. — Vers dix heures du soir, le frère Pedro avait déclaré au condamné que la confrérie de *paz y caridad* mettait à sa disposition une somme de 500 réaux, dont il pouvait disposer, ainsi que de tout ce qui lui appartenait, en faveur

de qui bon lui semblerait. Le malheureux ne possédait rien au monde : c'était là surtout son crime! — Il avait cependant fait son testament entre les mains du frère Pedro, léguant à Mariquita les 500 réaux qu'on lui donnait. — A lui cette fortune lui coûtait cher! — La malheureuse en paierait cher aussi l'héritage! — Vers une heure du matin, Guzman avait reçu l'*extrême-onction de la capilla*. C'est une étrange invention que ce sacrement ainsi modifié à l'usage de la *capilla*. Comme l'église n'accorde pas l'extrême-onction ordinaire aux condamnés à mort, afin d'y suppléer un peu, afin qu'ils n'en perdent pas absolument le bénéfice, on leur fait réciter un *pater* et un *ave* pour chacune des parties du corps qui serait touchée par les saintes huiles. Le jeune homme s'était prêté avec une grande docilité à cette singulière fantaisie de piété. Il avait courageusement récité tout ce qu'on avait voulu de prières. — Il n'avait pas moins exemplairement subi les nombreuses visites de moines de toute espèce, de toute couleur, qui l'étaient venus successivement exhorter durant la nuit, disputant au malheureux, sans pitié, les chances de sommeil que lui pouvait laisser l'entier épuisement de ses forces. Il avait écouté avec une patience inexprimable, une inexprimable douceur, de charitables allocutions de ces visiteurs qui le félicitaient de n'avoir à subir qu'une peine trop douce encore pour l'énormité de son crime. — Ainsi poursuivi et tourmenté, ayant refusé depuis vingt-quatre heures de prendre la moindre nourriture, il s'était trouvé le matin tellement exténué, qu'il semblait avoir à peine conservé un souffle de vie. —

C'était là, bien qu'en abrégé, l'histoire des dernières souffrances de Guzman. Tout cela s'était passé depuis ma fuite de la *capilla*, après la messe de mariage. L'amertume et l'indignation perçaient dans ce récit du frère Pedro. Cette âme tendre et compatissante s'était ulcérée au spectacle de tant de persécutions accumulées sur une seule pauvre et fragile créature. — « Oh! dites, frère Pedro, ce n'est pas ainsi que vous eussiez voulu consoler, vous, homme de paix et de charité! »

Cependant le condamné n'avait pas encore subi toutes ses

tortures; les plus poignantes, les plus atroces allaient venir. Il était neuf heures. J'entrai avec le frère Pedro dans la seconde chambre de la *capilla*. Le jeune homme était assis près de son confesseur, la tête pliée sur la poitrine. Ses yeux, qui se levèrent sur moi, bien qu'éteints et languissans, surent pourtant me dire qu'il me reconnaissait encore. Ce fut le dernier regard qu'ils me jetèrent; — ce fut l'adieu!

Deux des frères venaient d'entrer dans la *capilla*, apportant la livrée des condamnés, la parure du supplice. C'était le moment de la *toilette* du patient; elle ne fut pas longue à faire. Le frère Pedro souleva le jeune homme dans ses bras, tandis qu'un autre frère lui passa le *saco*, une sorte de sac, une blouse, un sarreau de toile blanche; puis on le coiffa d'une calotte d'un vert-pâle, le *gorro*. Ainsi affublé, on le laissa retomber, affaissé, sur sa chaise. —

Un jeune homme, que je n'avais pas encore vu dans la *capilla*, y fut alors introduit. Il pouvait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans. Un peu d'embonpoint épaississait et semblait raccourcir sa taille, d'ailleurs ordinaire. Les traits de sa figure ronde et pleine étaient réguliers et beaux; mais son extrême pâleur, ses grands yeux noirs au regard humide, donnaient à son visage une singulière expression de souffrance et de mélancolie. — Il portait un large pantalon, une veste ronde d'un bleu-foncé, et sur la tête le chapeau de *majo*. — Ce jeune homme, c'était le bourreau, — *el verdugo*.

C'est un excellent poste que celui de bourreau à Madrid. La place est très lucrative. On calcule que le revenu s'en élève à 120 réaux par jour. Ce revenu se compose d'abord du traitement fixe de l'exécuteur, puis des produits du droit, à lui seul concédé par privilège, de recevoir et remiser dans la cour de sa maison, attenante à la *Carcel de Corte*, les ânes, mules, chevaux et voitures de tous les individus qui amènent des denrées à Madrid pour les y vendre au marché. On lui alloue en outre, à titre d'indemnité, une once d'or pour chaque condamné extrait de la *Carcel de Corte*, et pendu ou garrotté par lui. Le père du bourreau actuel était mort récemment, et son fils, bien que

fort jeune, s'était trouvé investi de ses fonctions par droit *d'hérédité*.

Cet homme, Guzman l'avait d'abord reconnu. — Faible et souffrant comme il était, il en frémit encore, et en trembla tout entier.

— « Mon frère, lui dit le bourreau, me pardonnez-vous, afin que Dieu vous pardonne? »

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse du patient.

Alors l'exécuteur attacha les mains du jeune homme avec une corde qu'il avait apportée, et les serra tellement qu'elles en devinrent violettes. C'est là une nouvelle douleur, calculée sans doute pour ranimer un peu le patient à moitié mort, et raviver en lui le sentiment de toutes ses misères.

Mais les voix des prisonniers s'étaient élevées, et chantaient :

— « Vierge miséricordieuse, prenez pitié de notre frère qui va mourir, et priez votre fils bien aimé de lui pardonner dans l'autre vie. »

Je crus que ce *salve* annonçait le départ pour le supplice; mais le moment n'en était pas encore venu. Le bourreau sortit. Le père Antonio nous avait fait signe de le laisser seul avec le condamné. Les frères et moi nous nous retirâmes dans la première chambre de la *capilla*. Là je demeurai long-temps debout, appuyé au mur, n'écoutant ni ne regardant, réfléchissant à peine, insensible à tout, — stupide.

L'horloge de *Santa-Cruz* sonna midi. C'était l'heure, — l'heure du départ. Il se fit autour de moi beaucoup de mouvement; il y eut mille allées et venues dans la *capilla*. Trois nouveaux capucins aux longues barbes, de nouveaux membres de la confrérie de *paz y caridad*, étaient arrivés. — On se mit en marche, on sortit de la *capilla*. Le jeune homme s'avança, soutenu par le frère Pedro et un autre frère. Le père Antonio les précédait, tenant son crucifix dans ses mains jointes. Venaient ensuite les autres capucins et les autres frères. Je les suivis moi-même à la distance de quelques pas. On arriva lentement dans cet ordre au bout du corridor. Là on s'arrêta.

Guzman se trouvait en face d'une fenêtre qui donne sur une

petite cour dans laquelle tous les prisonniers étaient en ce moment rassemblés. On ouvrit la croisée, on y plaça le jeune homme, de manière à ce qu'il pût leur parler. C'est encore *un usage*. Le condamné qui quitte la prison pour marcher au supplice, doit adresser, s'il se peut, aux détenus quelques mots d'exhortation, ou du moins prendre congé d'eux, *despedirse*. — Voyez que de politesse et de savoir-vivre dans une geôle! — Le jeune homme n'eut de force que pour leur envoyer un adieu, un dernier adieu! Encore le dit-il d'une voix si basse qu'aucun d'eux sans doute ne l'entendit. — Ils le comprirent du moins. Ils savaient trop bien où allait le malheureux. Ne l'osant regarder, ils restaient là, debout, mornes et silencieux, la tête baissée! — C'est que le même sort attendait la plupart d'entre eux! — Ils le suivraient bientôt peut-être!

On se remit en marche. Au vestibule de la prison, avant que la porte en fût ouverte, avant que l'on sortît, il fallut encore que le jeune homme s'agenouillât devant une sainte Vierge qui est là placée dans une niche, et qu'il lui récitât une sorte d'allocution, de prière, dont les paroles lui furent dites à l'oreille par son confesseur. — Et en même temps, s'élevèrent une fois encore, lugubres et déjà lointaines, les voix des prisonniers qui chantaient le dernier *salve*, — leur adieu aussi :

— « Vierge miséricordieuse, prenez pitié du condamné qui va mourir, et priez votre fils bien aimé de lui pardonner dans l'autre vie! »

Et en même temps aussi, je m'écriai involontairement : — « Vierge miséricordieuse, est-ce que pour intercéder au ciel, vous demandez de pareilles prières? »

On détacha des pieds du patient les fers qui les enchaînaient encore. — « Et toi, pauvre âme, on allait bientôt aussi briser les tiens; — mais de quelle façon, mon Dieu! »

Déjà le cortège du condamné attendait à la porte; elle s'ouvrit. Le bourreau parut; il tenait un âne par la bride, un âne leste, vif et élégant, celui qui allait mener le patient au lieu du supplice. On fit enfourcher au jeune homme la monture,

et pour qu'il s'y pût maintenir, le bourreau lui lia les pieds sous le ventre de l'animal.

Je suffoquais, j'avais besoin d'air; perçant la foule qui environnait la porte, avant que le cortège se fût mis en marche, je sortis, je m'échappai par la petite rue *del Verdugo*, comme un prisonnier qui se sauve, et courus sans m'arrêter jusqu'à celle de *los Estudios*.

VII.

LE CORTÈGE.

La rue *de los Estudios* qui mène en droite ligne à la place de la *Cebada*, la place de l'exécution, bien que fort large, était tellement obstruée par la foule, qu'à peine y pouvait-on marcher. Je m'arrêtai vis-à-vis de l'église de *San-Isidro*, m'appuyant au mur d'une maison, à côté de la boutique d'une marchande de *panderos* (1). Là, certes, je ne me mis nullement à réfléchir. Je ne me demandai pas pourquoi je m'étais enfui de la prison, pourquoi je n'avais pas tout simplement suivi le cortège, puisque je venais le voir passer. Non, je ne me le demandai pas. Il semble que toute pensée était alors éteinte en moi, toute sensation pétrifiée. Je regardais tout, j'écoutais tout brutalement, sans me rendre compte de rien.

Le temps était magnifique, mais le soleil dans toute sa force dardait d'aplomb ses rayons de feu. Cherchant à s'en garantir, le peuple affluait surtout de chaque côté de la rue, le long des maisons, se disputant le peu d'ombre que jetaient les auvents et le rebord des toits. Un mouvement extraordinaire régnait d'ailleurs dans tout le quartier. Ce n'étaient que cris discordans de marchands d'oranges; d'*aguadores*, avec leur eau glacée;

(1) Tambours de basque.

d'aveugles vendant le *diario* (1) contenant le programme de l'exécution, et chantant des romances et des psaumes analogues à la circonstance; puis passaient et se croisaient des membres de la confrérie *de paz y caridad,* agitant leurs sonnettes, portant suspendues au cou leurs grandes tirelires vertes et quêtant à l'envi en criant d'une voix aigre : — *Por el amor de Dios,* frères, quelque aumône afin de faire dire des messes pour l'âme du *reo* (2) qu'on va exécuter. »

Cependant, tous les yeux tournés avec anxiété vers la *Plaza-mayor*, dans chaque ondulation de la foule de ce côté, croyaient voir l'arrivée du cortège.

— Mais il ne venait pas! comment ne paraissait-il pas encore? Aurait-on fait grâce au condamné? Non, la chose n'était pas possible! on avait trop pressé le jour de l'exécution! il était étrange néanmoins qu'il fallût attendre ainsi. On était pressé, on avait ses affaires.

Ainsi, disait-on dans divers groupes; ainsi, se plaignait surtout un vieil habitué qui se trouvait près de moi, laissant, tandis qu'il pérorait gravement, s'éteindre son *cigarrito*, entre l'index et le pouce de sa main droite.

— « Oh! prenez patience, dit à l'habitué, la marchande de *panderos*, grosse femme qui avait paru sur la porte de sa boutique, avec une charmante enfant de douze à quatorze ans, sa fille, sans doute; prenez patience, *buen hombre*; maintenant, ils sont toujours en retard. Ils annoncent leur exécution pour midi, mais il est bien rare qu'ils passent avant une heure. »

Il était en effet près d'une heure. J'avais long-temps regardé fixement le cadran de l'horloge de *San-Isidro*, et il m'avait semblé aussi à moi que l'aiguille avançait bien lentement. C'est que, plus il s'écoulait de temps, plus j'espérais, non pas que Guzman aurait reçu sa grâce, mais qu'il serait mort en chemin; car je ne me promettais plus pour lui que cette seule et dernière chance. L'observation de la marchande venait de me tuer encore cette

(1) Journal.
(2) Coupable.

espérance! — J'avais toujours les yeux machinalement attachés sur le cadran. J'y trouvai tout-à-coup ces mots qui ne m'avaient pas jusque-là frappé :

Sit nomen Domini benedictum.

Et je me révoltai stupidement contre cette simple et belle inscription. — Dérision, m'écriai-je ; pourquoi a-t-on écrit là ces paroles? qu'on les efface! est-ce sur ce portail qui voit passer tant de victimes de l'indifférence de ce Dieu, qu'il convient de placer son nom et de l'exalter? — Oh! blasphème. Impie et insensé que j'étais! parce que les hommes faisaient à leurs lois des sacrifices humains, j'en rendais Dieu responsable! je ne voulais pas que son nom fût béni! comme si le crime était le sien et non le nôtre! comme s'il n'était pas le Dieu qui pardonne et se dévoue! le Dieu qui a condamné toutes les immolations, et n'a permis que la sienne! »

Il était bientôt deux heures, et rien ne venait. On sut bientôt la cause de ce retard inouï. Le condamné avait perdu connaissance, à la porte de la prison! — O charité! — il avait fallu le rappeler, le rendre à la vie, — afin de la lui arracher plus solennellement quelques instans après.

Il se fit soudain un grand mouvement dans la foule qui s'entr'ouvrit comme si elle eût été fendue par quelque charge de cavalerie, et laissa un chemin libre au milieu de la rue dans toute sa longueur, depuis la *Plaza mayor,* jusqu'à la place de la *Cebada.*

— Oh! voici le bourreau qui vient, dit d'une voix douce et d'un air satisfait, la jeune fille qui se penchait timidement hors de la porte de la boutique, se haussant, autant qu'elle le pouvait, sur ses petits pieds, et se tenant de la main droite à la robe de la grosse marchande.

La jeune fille ne se trompait pas. Le bourreau arrivait par cette route qu'il s'était si soudainement frayée à travers les flots du peuple, comme le passage qu'avec sa baguette s'ouvrit Moïse par la mer Rouge. — Cet homme fatal, je le reconnus bien! il passa

vite, à pied, un bâton à la main, suivi de son valet. — Il venait en avant ; il allait faire ses préparatifs à la *horca*.

Bientôt vint, élargissant le sillon creusé déjà dans la foule, un peloton de carabiniers à cheval ; puis suivaient deux alguazils aussi à cheval ; puis s'avançaient, sur deux files, les membres de la confrérie de *paz y caridad*, portant les uns les bâtons de la confrérie, les autres des cierges de cire verte allumés, et l'un d'entre eux, le grand crucifix de la confrérie. Le premier frère de chacune des files était couvert d'un long manteau noir, qui traînait jusqu'à ses pieds, et il secouait, par intervalles, une sonnette qu'il tenait cachée sous son manteau.

Enfin parut le patient, Guzman, le pauvre Guzman, le *reo*, comme ils l'appelaient. — De même que si tous ses os eussent été brisés, son corps affaissé, ployé, exténué, sa tête pendante, sautaient et ballottaient en tous sens, à chaque pas de l'âne qui le portait et sur lequel il était attaché. Entre ses mains liées étaient une image de la *Vierge* et un crucifix. Son confesseur, le père Antonio, qui marchait à sa droite, le soutenant, se penchait incessamment à son oreille et lui faisait baiser à chaque instant son crucifix. Les autres capucins marchaient aussi près du patient, le prêchant et l'exhortant à l'envi, dès que le père Antonio le leur abandonnait un peu. Deux autres alguazils à cheval, puis une compagnie de grenadiers provinciaux, ayant en tête ses fifres et ses tambours, jouant et battant ensemble, fermaient enfin la marche. Après eux venait une masse compacte de peuple, cette queue de tous les cortèges, qui les suit tous jusqu'au bout. Celle-là s'en allait à la place de la *Cebada*, à la place de l'exécution. — On n'allait pas plus loin !

La figure du malheureux Guzman, bien que couverte déjà de la pâleur de la mort, venait de me frapper vivement encore par sa noblesse et sa beauté.

— « *Que lastima ! Es buen mozo !* Quel dommage ! c'est un beau garçon » ! s'était écriée la grosse marchande, en le voyant passer.

« — *Que lastima !* avait timidement répété la jeune fille. »

Lorsque tout le cortège eut défilé :

— « Ma mère, je vous en prie, allons à la place de la *Cebada ;*

vamos à ver la horca, dit la charmante créature à sa mère, la regardant d'un air calin, s'efforçant de l'entraîner en la tirant par sa robe.

« — Oh non, pas aujourd'hui, ma fille! Il est trop tard. *Es tiempo de la comida.* Allons dîner. *Vamos à comer!*

VIII.

LA PLACE DE LA CEBADA.

Je le confesse encore, et je ne me veux point chercher d'excuse. Une inhumaine et perverse curiosité me poussait; mais elle me poussait invinciblement. Je voulais voir à tout prix. — D'ailleurs mes yeux seuls voyaient, et non mon âme; nulle impression ne venait jusqu'à elle. Je ne sentais plus.

Tous ceux qui n'étaient curieux ou cruels qu'à demi, — ceux qui se contentent de voir passer un mourant et n'osent l'aller voir mourir, ou n'en ont pas le temps, comme la marchande de *panderos;* tous ceux-là se retiraient, allaient à leurs affaires ou rentraient au logis. A moi, il me fallait plus! Je suivis de loin le cortège, par la rue de Tolède, jusqu'à la place de la *Cebada.*

C'est sur la place de la *Cebada* qu'ont lieu à Madrid les exécutions. La place forme un vaste et grand carré au milieu duquel se trouve une assez belle fontaine. Le marché à l'orge se tient habituellement sur cette place, comme l'indique d'ailleurs son nom. Sur les quatre faces de la fontaine sont aussi rangées des barraques de bois, où se vendent des oranges, des fleurs, des fruits et des herbages de toute sorte. Les jours d'exécution, pour placer la *horca,* on fait enlever quelques-unes des barraques qui se trouvent sur le milieu du front de la place, vis-à-vis de la fontaine, dans la ligne des deux églises; car la scène alors se passe entre deux églises. Deux églises la regardent! L'une, *San Millan,* est à la gauche de la place en venant par la rue de

Tolède ; l'autre, qui lui fait face et devant laquelle on passe pour descendre à la rue de la *Cava Baja*, c'est *San Juan*. Au-dessus de la porte de *San Millan*, on voit dans une niche une assez mauvaise statue, grossièrement peinte, représentant un moine, une longue palme à la main, une tête coupée sous les pieds : c'est *San Millan*, un saint bien choisi, un excellent saint pour une place d'exécution !

La *horca* était placée depuis le matin. Elle se forme d'une épaisse solive fixée horizontalement dans deux poutres perpendiculaires, assujéties au sol par d'autres pièces de bois qui leur servent de base et de racine. Deux escaliers de bois, dont le pied se trouve du côté de la fontaine, montent de front à la solive horizontale à laquelle ils aboutissent.

Une compagnie de grenadiers provinciaux sur deux rangs, formait un vaste carré autour de la *horca*, et des factionnaires contenaient encore le peuple à quelque distance de ce carré. Un fort détachement de grenadiers à cheval était rangé le long des maisons, situées en face de la *horca*. Un grand nombre de personnes, des femmes surtout et des jeunes gens, garnissaient les balcons et les croisées de ces maisons. Ce sont là les premières loges, les meilleures places. Je ne sais si on les loue. — A Madrid du moins on n'a pas l'impudeur de l'annoncer par des écriteaux.

La foule n'était pas si grande sur la place, qu'on n'y pût encore assez facilement circuler. J'en fis le tour. Je me retrouvais près de la fontaine ; je m'arrêtai là, à quelques pas de la haie des grenadiers formant le carré. Le cortège y avait déjà pénétré, et s'était rangé au pied de la *horca*. Je remarquai aussi dans l'intérieur du carré, un groupe nombreux de gardes-du-corps, de très jeunes officiers de diverses armes. C'était un privilége de leur grade. Ils avaient là leurs entrées. Ils voyaient mieux ! Ils voyaient de tout près. —

Cependant, au sommet de la *horca*, monté à califourchon sur la solive horizontale, le bourreau disposait ses cordes.

Le patient, descendu de l'âne, avait été mis à genoux sur la dernière marche du premier des deux escaliers. Le père Antonio, s'étant assis au bas de l'autre, attira le malheureux dans

ses bras, et lui demanda sans doute sa dernière confession. — Se confesser ainsi sur le bord de l'éternité, cela s'appelle *reconciliarse!* — Le moine avait abaissé son capuchon sur sa tête, et en couvrait aussi celle du jeune homme qu'il pressait contre son sein. — « Oh ! si le pauvre enfant pouvait voir quelque chose encore, c'était pitié à vous, vieillard, de lui cacher un instant tout ce qui l'entourait. »

Il y eut là une pause de quelques secondes, durant lesquelles le silence fut aussi profond que l'immobilité universelle. Toute vie était suspendue. Les poitrines n'avaient plus d'air à respirer.

La figure du patient sortit bientôt plus pâle encore et plus mourante de son dernier confessionnal, — du capuchon du moine. La *réconciliation* était achevée! — Un crêpe fut jeté sur le grand crucifix de la confrérie de *paz y caridad.* — Oh! demandai-je en moi-même, un crêpe! pourquoi? Est-ce en signe de votre deuil ou celui du Christ? Est-ce vous qui ne l'osez pas voir au moment de vos supplices? Est-ce lui que vous prétendez empêcher de les voir? Dites. »

Cependant, redescendu au pied du premier escalier où se trouvait encore à genoux le patient, le bourreau le fit asseoir et lui passa au cou un nœud coulant, qu'il assujétit ensuite avec un grand soin; puis il remonta à reculons, soulevant par les épaules le malheureux qu'il traînait après lui vers le haut de l'escalier. Le père Antonio montait en même temps par l'autre escalier, exhortant l'infortuné dont les yeux ne s'entr'ouvraient plus qu'à peine, lui pressant à chaque instant le crucifix sur les lèvres. Hélas! dans ces derniers baisers, c'était le crucifix seul qui embrassait, et non plus le mourant! Ils étaient arrivés tous trois au sommet du double escalier. Le bourreau ayant passé ses jambes par dessus la tête du patient, assis ainsi sur ses épaules, s'y affermissait en appuyant ses deux pieds entre les mains liées du malheureux. Alors son confesseur lui fit réciter, ou plutôt commença à réciter pour lui le *credo* : — je crois en Dieu le père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique..... Blasphème! Et à ces mots : son fils unique... *su unico...* à ces mots (c'est le signal), le bourreau s'élança entraînant sous

lui sa victime, et se balançant sur elle de tout son poids. Et en même temps, résonna, funèbre et glacial, et vibra long-temps le premier tintement de la cloche de *San Millan*. — Ainsi, ce premier coup de cloche qui sonnait et annonçait sa mort, le malheureux put l'entendre encore! — Il put l'entendre, car toute vie ne l'avait pas quitté, le dernier souffle ne s'était pas enfui.

En se précipitant avec le patient, le bourreau lui avait couvert le visage d'un mouchoir blanc. Comme il se balançait sur sa victime, le mouchoir tomba. Le visage du malheureux qui à ce moment était tourné vers moi, m'apparut sanglant, les traits effroyablement renversés. Tous mes cheveux se dressèrent sur ma tête. — Je m'étais détourné avec épouvante. Mon regard terrifié tomba sur la douce et touchante figure d'un vieillard qui, les mains jointes, murmurait d'une voix tremblante : *ave Maria santissima*... — Intimidé sans doute et troublé par l'expression de mon visage, s'imaginant que je lui voulais reprocher de se trouver à pareil spectacle :

— « C'est la première fois... *es la primera vez*, murmura timidement le pauvre homme, confus et baissant les yeux.

« — Oh! lui répondis-je en moi-même, c'est la première fois, vieillard, c'est la première fois! Et tu m'en demandes pardon, à moi! Mais je n'ai pas tes cheveux blancs, et j'y suis bien ici, moi! Et voilà quatre jours que je m'acharne à ce malheureux, que je suis pas à pas son agonie, que je compte et recompte ses tortures! Oh! c'est à moi de te demander pardon. — Pardon, vieillard. »

Je devais tout voir jusqu'au bout. Comme je me retournais vers la *horca*, je retrouvai le bourreau se balançant encore sur le patient dont son valet tirait les pieds. Jugeant sans doute alors son homme tué, l'exécuteur se laissa couler le long du corps de la victime, et descendit ainsi à terre; puis, s'appuyant sur son bâton que son valet lui avait rendu, tout en reprenant haleine et se reposant, il se mit à considérer ce cadavre de sa façon. — Était-il content de son ouvrage, bon Dieu? — Trouvait-il cette besogne bien faite? —

Le père Antonio, après avoir redescendu quelques de-

grés de l'escalier, s'était arrêté au milieu, son crucifix à la main. Aux frémissemens, aux rumeurs du peuple, un profond silence avait de nouveau succédé. Le confesseur allait prêcher. Certes, la chaire était belle! L'éloquence était là facile et toute faite!

L'allocution du père Antonio fut simple et attendrissante. Il raconta d'abord en peu de mots la vie, la tentation et la faute de Guzman, et, sans le vouloir, ce fut bien moins contre lui qu'il s'éleva, que contre les juges et la loi qui l'avaient condamné. Puis, s'adressant à la foule qui l'environnait : — « Que ce dur et terrible exemple vous profite au moins, ô mes frères, s'écria-t-il; que l'avertissement vous soit salutaire, car, vous tous qui êtes venus voir mourir ici votre frère, rentrez en vous-mêmes, examinez-vous, interrogez vos consciences, puis répondez; répondez dans toute la sincérité de vos âmes, répondez : en est-il un seul parmi vous qui ne se sente et ne se confesse lui-même aussi coupable, plus coupable que ce malheureux? Qui de vous ne s'est approprié une plus forte part du bien d'autrui? Qui de vous n'a pas fait à son prochain plus de tort, soit que, par des larcins habiles et ténébreux, il le frustrât de sa fortune et de son héritage, soit qu'il lui dérobât un trésor plus précieux encore, son plus inestimable joyau, l'honneur, ce patrimoine de l'âme! Oh! je vous en supplie, mes frères; je vous en conjure, au nom du salut éternel de ce malheureux qui vivait comme vous, il n'y a qu'un instant, et dont le cadavre est là maintenant, flottant sous mes pieds; je vous en conjure au nom de ce Dieu qui voulut aussi mourir supplicié comme un criminel, afin de racheter par cette mort votre vie immortelle; je vous en conjure, que ce sacrifice n'ait point été stérile pour vous, non plus que cet enseignement terrible que vient de vous donner l'exécuteur de vos lois. Songez que la main de fer de cet homme peut vous surprendre demain au milieu de votre crime, et vous traîner à votre tour au haut de cette échelle. Désertez donc dès aujourd'hui le péché! Rentrez, il en est temps encore, dans la sainte voie, et n'en sortez plus. Que tout bien d'autrui, or ou réputation, vous demeure sacré! Et ne vous contentez pas cependant de cette

stricte probité! Ne vous contentez pas de ne point prendre. Oh! ce n'est pas assez; soyez charitables, donnez! car le besoin est un rude tentateur, et quand vous voyez que votre frère a faim, songez qu'il peut être aussi tenté de prendre et succomber, et, n'eussiez-vous qu'un morceau de pain, partagez-le avec cet indigent; sauvez-le ainsi... »

Ici le père Antonio fut interrompu par ses sanglots. Il pleurait ce vieillard à la barbe et aux cheveux blanchis! Oh! sa voix tremblante, ses touchantes paroles, et surtout ses pleurs, m'avaient moi-même profondément ému. Mon âme se réveillait de sa torpeur et de son insensibilité. De grosses larmes tremblaient dans mes yeux. Pour les essuyer, pour les cacher, je cherchai dans ma poche mon mouchoir; — je ne le trouvai plus; on me l'avait pris. — Était-ce pendant l'exécution? était-ce pendant le sermon? je ne sais. — O pouvoir de l'exemple! ô pouvoir de l'éloquence! m'écriai-je en moi-même.

Je n'entendis pas la fin de l'exhortation du père Antonio. Trop d'amères pensées me préoccupaient! Trop de dédain et de mépris des hommes m'avaient saisi l'âme! — Les malheureux! ils avaient bien vite refoulé mes pleurs vers leur source! — Je m'éloignai à pas lents, et me dirigeai du côté de *San Millan*. Me trouvant près de l'église, j'entrai sous son portail pour m'abriter. Il était temps que je cherchasse l'ombre. La fièvre me prenait au cerveau. C'est que le soleil me frappait d'aplomb sur la tête, depuis près d'une heure, sans que j'y eusse jusque-là songé.

Appuyé cependant contre la porte de *San Millan*, je regardais ce qui se passait sur la place. La cérémonie venait de s'achever; tout était accompli. Les divers détachemens de troupes se retiraient successivement. Je vis passer le bourreau, précédé de son âne et de son valet. — Le bourreau se rendait à la *Carcel de Corte*. Là, montant à la salle d'audience des alcades, alors rassemblés et en séance, il allait, selon l'usage, s'accuser lui-même devant eux, et, leur déclarant qu'il venait de tuer un homme, en requérir acte, qui lui serait immédiatement octroyé, en même temps que son acquittement prononcé. Ensuite il entrerait à *Santa-Cruz*, afin d'entendre, en bon catholique, la messe

qu'allait y faire dire la confrérie de *paz y caridad*, qui s'en retournait à cette église avec toute sa procession, moins un homme, — moins celui qu'elle avait assisté!

La foule s'était écoulée peu-à-peu. Il ne restait plus que deux factionnaires près de la *horca*, pour garder le corps du supplicié, qu'on y laissait suspendu. Quelques aveugles, quelques mendians chantaient encore aux environs, et vendaient des cantiques et des romances. Du reste, les affaires habituelles reprirent leur cours dans le quartier. Sur la place même, le marché continua comme de coutume, comme si rien ne se fût passé; seulement ce fut aux boutiques voisines de la *horca* qu'il vint, le reste du jour, le plus de jeunes filles acheter des oranges et des fleurs.

IX.

EL ENTIERRO.

Le cœur serré, l'âme encore toute saisie des cruelles scènes auxquelles j'avais si stoïquement assisté le matin, je me promenais au *Prado* vers six heures du soir. Je marchais vite, à pas précipités, comme cherchant à m'étourdir, à fuir ces pressans souvenirs qui m'obsédaient. Cependant les voitures et les promeneurs arrivaient; les chaises et les bancs du *Salon* (1) commençaient à se garnir. Je tremblai soudain à l'idée de rencontrer des visages de connaissance; — et si quelqu'un m'abordait, qu'aurais-je à dire, à répondre, distrait et préoccupé comme je l'étais? Je traversai le *Prado* à la hâte, et remontai la *carrera de San Geronimo*, ne sachant trop que devenir, où me réfugier. Mais lorsque je me trouvai sur la place de *Santa Catalina*, une pensée me vint subitement, comme un remords. — Et Mariquita! Mariquita, qu'était-elle devenue? N'était-ce pas à moi de

(1) La partie la plus fréquentée du Prado.

veiller sur la pauvre veuve? N'avais-je pas au moins cette dette à payer à la mémoire du malheureux jeune homme? L'idée que de cette façon du moins je trouverais quelque bien à faire, me fut douce et consolante, et je voulus à l'instant m'aller enquérir du sort de la pauvre enfant. Je savais qu'elle avait été recueillie par une pieuse femme qui demeurait au bout de la rue d'Alcala, à la *puerta del Sol*, près de l'église *del Buen Suceso*. — Je trouvai facilement la maison, mais non plus Mariquita. Son hôtesse me raconta que, le jour du mariage, la jeune fille avait été transportée chez elle, déjà saisie d'une fièvre violente. Ayant été mise au lit à l'instant, elle y était demeurée depuis, sans parler, sans se plaindre, ne repoussant pas les soins qu'on prenait d'elle, mais paraissant les subir plutôt que les recevoir; d'ailleurs, en apparence, assez calme d'esprit et résignée. Mais il n'y avait pas une heure, pendant l'*Ave Maria* sans doute, profitant d'un moment d'absence de son hôtesse, qui était allée faire sa prière à l'église de *la Soledad*, la jeune femme, malade comme elle était, s'était levée et habillée, et avait quitté la maison pour aller, Dieu savait où! — La bonne femme se désolait en songeant à ce qui pouvait advenir à la pauvre enfant, ainsi livrée à elle-même, dans l'état où elle se trouvait. Elle redoutait surtout que la malade, comme du reste l'heure de sa fuite permettait de le craindre, n'eût conçu le projet d'aller voir encore une fois son mari, dont elle savait sans doute qu'on ne devait détacher le corps du gibet que vers la nuit. —

Cette crainte de la bonne femme me frappa vivement moi-même. Je résolus de me rendre en toute hâte à la place de la *Cebada*, pour arracher Mariquita, si je la rencontrais, au cruel spectacle qu'elle pouvait avoir cherché là, et ramener la pauvre malade chez son hôtesse. Ce fut aussi l'avis de celle-ci, qui m'exhorta même à ne point perdre de temps, et me promit, comme je la quittais, que Dieu me tiendrait compte de cette bonne œuvre.

Il faisait encore jour; je courus à la place de la *Cebada*. Je n'aperçus point Mariquita. Tout était tranquille sur la place. On y voyait peu de monde; les boutiques étaient ouvertes, on

passait et repassait, comme si rien d'inaccoutumé ne se fût trouvé là. Cependant la *horca* était toujours debout. Je m'en approchai. Le corps du malheureux y était encore suspendu, roide et immobile. Deux factionnaires le gardaient. Quelques enfans riaient et jouaient autour. Il y en avaient qui passaient sous lui, et comme leurs mères le leur avaient recommandé, lui baisaient les pieds. Une indulgence est attachée, dit-on, à chacun de ces baisers.

J'osai regarder le corps du supplicié. O mon Dieu! le beau jeune homme! comme ils l'avaient défiguré. Son visage était bleu! sa langue pendante et ramassée sur sa bouche. Oh! mon Dieu! si Mariquita l'eût vu ainsi!

Le jour baissait; je me retirais lentement. Lorsque je fus au coin de la place de la *Cebada* en passant devant la *tablilla* (1), auprès de laquelle, le long du mur de l'hospice de la Latina, étaient assis quatre frères *de paz y caridad*, je m'arrêtai un instant pour jeter quelques *cuartos* dans leur bassin. Je poursuivais mon chemin; un homme se trouva sur mon passage et nous nous heurtâmes. Comme je le considérais, je frémis de tout mon corps; — c'était encore le bourreau! je reculai, saisi d'abord et glacé d'effroi; puis, ce premier mouvement de terreur réprimé, je revins sur mes pas. — Je voulus considérer encore une fois de près le visage de cet homme.

Il s'était arrêté au coin de la place de la *Cebada* devant la *tablilla*. Là, ayant échangé quelques mots avec les frères *de paz y caridad*, il resta debout à la même place, appuyé sur son bâton, et parut attendre. Il était pâle, plus pâle encore que le matin, et regardait fixement du côté de la *horca*. — Que venait-il faire? Qu'attendait-il? Quoi qu'il dût se passer, je résolus de le voir encore! — Le bourreau demeurait immobile, l'œil toujours tourné vers la *horca*. Quelques minutes se passèrent ainsi. Le jour

(1) Le jour de l'exécution, dès le matin, la confrérie de *paz y caridad* fait placer une autre *tablilla* au coin de la rue de Tolede et de la place de la *Cebada*.

baissait de plus en plus; la nuit allait venir. Il était près de huit heures.

Les quatre frères de *paz y caridad* se levèrent. Ils prirent la *tablilla*, et l'emportant avec eux se dirigèrent vers la *horca*. Le bourreau les suivit avec son valet qui s'était tenu à l'écart jusqu'à ce moment; — je les suivis aussi.

Les frères placèrent la *tablilla* au-dessous du supplicié. Cependant, le bourreau, témoin de ces apprêts, regardait le cadavre de sa victime avec une effrayante attention. Sur la figure pâle de cet homme, et dans son regard brillant et fixe, on lisait une vive souffrance, une sorte de remords, puis en même temps, une ironie âcre et sauvage; tout cela exprimait des passions à part de nos passions humaines, d'étranges douleurs à nous inconnues; tout cela disait : —« Voilà donc mon œuvre à moi! voilà la part que me font les hommes! je suis la bête féroce à laquelle on jette pour nourriture des condamnés à dévorer! ô misère! »

S'arrachant tout d'un coup, à cette monstrueuse rêverie, le bourreau monta rapidement, par l'escalier, au sommet de la *horca*. Puis, il détacha de la traverse de bois la corde qui y suspendait le supplicié. Les frères soutenaient en même temps, et recevaient le corps dans leurs bras. Ils l'étendirent sur la *tablilla*. Alors ils lui ôtèrent la corde du cou, et délièrent aussi celles qui lui attachaient les pieds et les mains. Ensuite, ils lui retirèrent successivement, et avec une parfaite décence, tous ses vêtemens jusqu'à sa chemise, ayant eu soin de lui passer d'abord une robe de laine grise qu'ils lui laissèrent. C'était l'habit des moines de l'ordre de Saint-François.

Le bourreau était descendu de la *horca* et s'était placé debout devant la *tablilla*, appuyé sur son bâton. Les frères jetèrent à ses pieds les cordes de la *horca*, et les vêtemens du supplicié. Ces vêtemens revenaient de droit à l'exécuteur. C'était encore un de ses bénéfices. Le valet du bourreau s'accroupit devant son maître, et mit les hardes dans un grand sac; puis, ils partirent tous deux : le valet emportant sur son dos les cordes et le sac; le maître, son bâton à la main. Ni l'un ni l'autre n'avaient touché, même du bout du doigt le corps du supplicié! — Oh! c'était bien

ainsi! Cette idée est belle! Puisqu'il faut qu'on torture et que l'on tue, que le bourreau torture et tue! à lui le corps vivant! qu'il le flétrisse, qu'il le souille, qu'il le déchire, qu'il en arrache l'âme! mais assez pour lui! — Aux mains pures, la purification.

Il faisait nuit. Une bière ouverte, garnie de deux lanternes fixées à ses bords, avait été apportée, et posée sur la *tablilla*. On plaça, dans cette bière, le supplicié revêtu de sa robe de moine, le capuchon abaissé sur sa tête.

Les cloches sonnèrent à *San Millan* Une procession en sortit et s'avança vers la *horca*. Venaient d'abord, en chantant, des prêtres portant bannières et crucifix; puis la confrérie de *paz y caridad*, avec tout son appareil; puis enfin deux longues files d'hommes, d'enfans et de femmes, tenant à la main des lanternes, des bougies, des cierges, des falots allumés.

La procession s'était arrêtée et développée en face de la *horca;* prêtres, femmes, enfans, tout le monde se mit à genoux, comme devant un autel, devant la *tablilla* qui supportait la bière. Après une courte prière, quatre des frères *de paz y caridad* prirent la bière sur un brancard, et se mirent en marche. Toute la procession les suivit.

Lorsqu'on se trouva devant l'église de *San Juan,* la bière fut déposée sur les marches du portail. Toute la procession s'agenouilla, et pria encore à ce nouvel autel. Elle se remit bientôt en marche, dans le même ordre, puis descendit la rue de la *Cava Baja,* et remonta sur la place de la *Cebada,* dont elle fit le tour, s'arrêtant d'intervalle en intervalle, et chantant le *de profundis*.

Revenue en face de *San Millan,* la procession y rentra tout entière. La bière fut placée au milieu du chœur. Tous les cierges brûlaient sur le maître-autel, toutes les lampes sous les voûtes. Chacun s'était agenouillé, tenant à la main son falot ou son cierge; l'église se trouvait éclairée et inondée de clartés dans ses plus profondes chapelles. Moi, j'avais suivi la procession; je m'étais mêlé à ce pieux cortège; j'étais entré dans l'église; je m'étais mis à genoux parmi ces femmes et ces enfans, et je priais comme eux; et ma voix se confondait avec ces mille voix et celle de l'orgue qui chantaient ensemble. — Oh! cette cérémonie était vraiment

religieuse et sainte! Ces honneurs rendus à la dépouille mortelle du malheureux, sur le lieu même qui l'avait vu quelques heures auparavant si cruellement outragé! l'expiation du supplice confiée à des femmes et à des enfans! cette réparation, cette amende honorable, faites par les âmes pures! ce pardon demandé par l'innocence! — oh! tout cela était beau et touchant!

Je me sentais doucement ému et attendri, et, ne songeant plus à l'exécution du matin, il me semblait que j'avais suivi seulement le convoi d'un ami; que j'étais là, lui rendant les derniers devoirs. Je voyais le jeune homme, étendu dans sa bière ouverte, comme s'il fût mort d'une mort ordinaire. La robe de moine dont il était revêtu cachait l'empreinte des nœuds cruels qui avaient déchiré ses membres; on eût dit que sous le capuchon qui la voilait à moitié, sa figure avait repris quelque chose de sa grâce et de sa beauté. La lueur flottante des deux lanternes de la bière faisait jouer sur sa tête comme une auréole! — Et alors, moi, dont le doute a flétri déjà et desséché tout le cœur, moi, homme impie et sans foi, — j'avais une mystique vision! Je voyais, sous les traits radieux du jeune homme, une âme bienheureuse ouvrant ses ailes pour voler au ciel à l'appel de Dieu.

Toutes les voix se turent; tous les chants cessèrent. Le service était achevé et les prêtres rentraient à la sacristie. Les frères *de paz y caridad* se disposaient à enlever le corps. — Une femme vêtue de noir, qui, depuis que nous étions rentrés dans l'église était demeurée prosternée au pied de la bière, se leva soudain. Bien que sa mantille se fût, dans ce mouvement, détachée de sa tête, on put voir à peine son visage pâle que cachèrent en même temps de longues tresses noires qui se déroulèrent, tombant éparses autour d'elle, comme un second voile. Elle tenait un cierge de la main droite; de l'autre, elle saisit convulsivement la bière; puis secouant ses cheveux qui lui couvraient le front, et les rejetant derrière son épaule, elle se pencha sur le visage du mort et l'embrassa passionnément. Elle avait rassemblé sans doute et concentré dans ce baiser tout ce qui lui restait de force, d'âme, d'amour et de vie; car au même moment, ne se pouvant plus soutenir, elle tomba à la renverse.

A l'apparition de cette femme, il y avait eu d'abord des cris d'effroi, puis un profond silence de saisissement avait succédé. On entendit dans toute l'église, d'un bout à l'autre, le bruit que fit la tête de la malheureuse en frappant le pavé.

On s'était de tous côtés précipité vers elle ; on avait essayé de la ranimer ; — mais on avait vu d'abord qu'elle n'avait plus besoin d'aucun secours humain. — Moi-même, je m'approchai, en tremblant, je me penchai sur elle, pour la considérer de plus près, — car je n'avais pas encore osé la reconnaître ; mais c'était bien elle ! — La pauvre femme n'avait pas été long-temps veuve !

— La volonté du ciel soit faite, dis-je, en me relevant. Mieux vaut pour toi être morte, Mariquita. Tu eusses trouvé dur de vivre pour être appelée : — *la muger del ahorcado.*

Cette mort n'était qu'un contre-coup de l'exécution du matin. On emporta la bière et on la déposa selon l'usage, dans une petite cour attenante à l'église, où on laissa également le corps de la jeune femme. Ils furent sans doute aussi conduits l'un et l'autre, le lendemain, au *campo santo*, et l'on dut les y inhumer ensemble. C'était bien juste d'ailleurs. — L'époux avec l'épouse ! On avait marié deux mourans ; leur lit nuptial, ce devait être la terre, une même fosse.

La confrérie de *paz y caridad* avait accompli toute sa tâche. Elle s'en retourna, par la rue de Tolède, processionnellement, avec ses cierges, ses sonnettes et son crucifix, déposer le tout à *Santa-Cruz* jusqu'à la plus prochaine exécution.

—

Le témoin de ce long supplice de quatre jours, celui qui vient de raconter cette double agonie, cette double mort, c'est le même Anglais, le même *gentleman*, avec l'autorisation duquel on avait inséré, dans cette *Revue*, les *scènes d'une course de taureaux* à Aranjuez. Comme les raisons qui n'avaient pas jusqu'ici permis de le nommer n'existent plus, on déclare que les deux récits ont été, purement et simplement, écrits sous la dictée de lord John Feeling.

A. Fontaney.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

31 décembre 1831.

Après la pacification de Lyon, nous avons eu, comme on devait s'y attendre, les explications de tribune. Les communications du ministère, au lieu d'être simples, franches et paisibles, ont été maladroitement mêlées d'amères récriminations contre l'opposition, qui pouvait se défendre et n'y a pas manqué; puis contre le préfet, qui malheureusement ne siège pas à la chambre, et n'a pu demander la parole à M. Girod de l'Ain, pour réfuter, séance tenante, l'accusation haineuse portée contre lui par M. Périer.

Mais M. Dumolard avait tout entendu dans la tribune du conseil d'état; il est descendu précipitamment dans la salle des conférences, pour remettre à M. Odilon-Barrot des notes justificatives. A cet instant, M. Périer est passé et M. Dumolard lui a donné un démenti public. C'est un grand scandale, et qui ne s'accorde guère avec la dignité de la chambre. Mais aussi un homme de cœur, dont toute la France, il y a quelques jours à peine, admirait à l'envi le courage et le patriotique dévoûment, pouvait-il de sang-froid s'entendre accuser, devant l'élite de la nation, de faiblesse et de trahison? On dit que M. le président du conseil a porté plainte en diffamation contre M. Dumolard. C'est tout simplement une folie ajoutée à un scandale.

En attendant, nous avons eu les cinq lettres de M. Dumolard, où il explique à sa manière, et en ne ménageant pas les démentis, sa conduite personnelle et administrative depuis les premiers troubles jusqu'à l'entrée du prince royal.

Le ministre se doit à lui-même de relever le gant qui lui est jeté, et de se justifier à la face du pays. Jusqu'ici il ne l'a pas fait, et à coup sûr cependant le temps ne lui a pas manqué.

M. Mauguin s'est chargé de répondre à M. Périer; le début de son discours promettait mieux et plus qu'il n'a tenu. A notre avis c'est un grand tort, et souvent irréparable, de généraliser à tout hasard et à tout propos une discussion spéciale. La défense et l'attaque perdent en précision et en vigueur ce qu'elles gagnent en largeur et en étendue. Pourquoi ne pas s'en tenir aux événemens de Lyon? N'est-ce donc pas, je vous le demande, une assez belle et riche matière d'improvisation que la guerre civile organisée au sein de la seconde ville de France? A quoi bon quitter le terrein de la question pour évoquer de vieilles et inutiles haines, avec lesquelles on n'aura jamais le dernier mot? Que sert de raviver et de ramener au grand jour toutes ces hontes acquises dès aujourd'hui à l'histoire? car, malgré le beau résumé de M. Barrot, qui est venu donner à la tribune un extrait de sa plaidoirie, vraiment Souchet et M. Carlier n'avaient rien à faire avec M. Dumolard et le général Roguet. Si M. Barrot eût pris en main la discussion tout entière, sans nul doute il eût substitué à l'âpreté quelque peu déclamatoire de M. Mauguin sa logique lumineuse et savante, et il n'eût pas permis au président du conseil de venir se justifier personnellement, se disculper d'un crime qu'on ne lui imputait pas, quand il fallait défendre et démontrer son système politique; il n'eût pas laissé sans réponse cette question si pressante et si vraie : « Si vous blâmez, si vous n'avez pas voulu, pourquoi ne pas punir les coupables que la justice a désignés? » Mais M. Barrot se tient à l'écart, sans qu'on sache pourquoi; si l'ambition lui ferme la bouche, il pourrait bien se tromper.

Le rapport de M. Périer présentait plusieurs et d'étranges contradictions que l'opposition a signalées, et qui jusqu'ici sont demeurées inexplicables. Comment concevoir, en effet, que les mêmes motifs qui ont porté le ministre à laisser subsister le tarif, l'aient ensuite décidé à conseiller au préfet de le laisser tomber en désuétude? La logique qui a pu conduire M. Périer à cette monstrueuse inconséquence est assurément mauvaise, et, faute d'une prémisse dans le syllogisme, le sang a coulé! Quand on gouverne un pays, et surtout un pays comme la France, dans le temps où nous vivons, quand les passions et les partis sont aux prises, il faut y regarder à deux fois avant d'employer le télégraphe.

Il n'a pas dit non plus comment la mission de clémence donnée au duc d'Orléans se conciliait avec les pleins pouvoirs du maréchal Soult. Il fallait punir ou pardonner, et le pardon que la raison et la justice réclament s'arrangeait mal d'une entrée triomphale, mèche allumée. Entrer dans Lyon qui ouvre ses portes, comme dans une ville prise d'assaut! belle victoire vraiment! Avez-vous donc si grande envie de lutter de ridicule et de bravoure avec la restauration, et voulez-vous que l'on compare la prise de Lyon avec la prise de Pampelune et du Trocadéro?

Et que signifie le silence du maréchal Soult ? N'avait-il donc rien à dire sur son expédition ?

M. de Schonen a fait son rapport sur la liste civile. La minorité de la commission s'était prononcée pour le chiffre de 12 millions 500,000 francs, et la majorité pour 14 millions. M. de Shonen a déclaré se réunir à l'avis de la majorité. Quel que soit d'ailleurs l'avis des logiciens intrépides et intraitables tels que M. Cormenin, nous pouvons toujours nous consoler en nous disant : c'est 4 millions de gagnés ; car M. Thiers, dans l'ingénieuse harangue où il demandait grâce pour ces beaux jardins où, selon son dire au moins, Bossuet se promenait avec Racine, M. Thiers avait demandé 18 millions. Consolons-nous donc, c'est 4 millions de gagnés !

M. Decazes a fait son rapport à la chambre des pairs sur la révision de l'article 23. Malgré tout l'esprit qu'on lui attribue, et qu'il possède réellement, malgré les conseils officieux et empressés de M. Guizot, de M. de Broglie, qui, Dieu merci, ne lui ont pas manqué, il n'a pu réussir à donner une forme raisonnable, une expression sensée au double vœu qui partageait la commission. Avant ce rapport si long-temps attendu, et qui a si mal répondu à l'attente générale des amis et des ennemis du pouvoir, il y a eu au sein de la commission d'incroyables intrigues, et qui n'allaient à rien moins qu'à renverser M. Périer. Les défections ne se comptaient plus, c'était à en perdre la tête, à regretter la fournée ! Qui savait si on éviterait, même au prix d'un coup d'état, le mal qu'on voulait prévenir ? M. Molé, celui même qui a débuté par une brochure en faveur du pouvoir absolu, qui a fait dire à Napoléon ce mot si bien placé dans sa bouche : « Laissez-nous du moins la république des lettres » ; M. Molé, qui, après avoir servi et trahi l'empereur, est entré dans le ministère Richelieu, dans un ministère formé sous le patronage de la Russie ; M. Molé, mêlé à tant d'intrigues de salons, et qui, par sa versatilité, s'est fait des ennemis et des censeurs jusque dans le faubourg Saint-Germain ; M. Molé, qui, le lendemain de la dernière révolution, a été choisi par M. Guizot, voulait déposséder M. Périer ; c'est une grande ingratitude, un déplorable aveuglement, car enfin M. Périer continue M. Guizot, qui se faisait aider par M. Molé ; pourquoi cette subite répugnance à continuer pour M. Périer cette souple obéissance qu'il comprenait si bien il y a dix-sept mois ? Dans les tragédies du dix-septième et du dix-huitième siècles, dans les tragédies de l'empire, le troisième acte est toujours expliqué par le premier ; l'exposition, le récit, le confident, suffisent, et au-delà, à toutes les exigences de la curiosité. Mais où prendre, je vous le demande, l'explication de M. Molé. C'est le personnage le moins logique et le moins dramatique que je connaisse.

M. Molé n'est pas redevenu ministre, il a voté contre le projet : voilà tout. M. Decazes, il faut l'avouer, n'était guère moins embarrassé que M. Périer à la chambre des députés ; l'un et l'autre ont dit : « L'hérédité est le complément de la monarchie représentative. Je suis voué de cœur à l'hérédité ; mais la France est folle, et il faut céder pour un temps à sa folie ». Ce qui était ridicule au Palais-Bourbon ne l'est pas moins au Luxembourg. Il n'y avait

qu'une chose à remarquer dans le rapport de M. Decazes, et à peine s'en est-on occupé, tant l'attention publique est distraite, étourdie, insouciante quelquefois : c'était un amendement en faveur de la propriété, et contre les catégories; c'était tout simplement la ruine du projet, et si l'amendement eût été adopté et renvoyé à la chambre des députés, c'était à n'en plus finir.

M. de Fitz-James a prononcé un discours d'éclat, très adroit, semé de quelques trivialités, bardé de loin en loin de quelques raisonnemens usés et communs ; mais il a le sentiment et l'intelligence de sa position, et si son discours n'est pas utile au pays, au moins faut-il convenir qu'il ne pouvait se retirer d'une façon plus chevaleresque. Nous ne voulons pas contester la sincérité du noble duc, ni éprouver sa dialectique : mais nous reconnaissons volontiers qu'il n'a pas manqué d'habileté. La pairie, a-t-il dit, est impossible et absurde sans l'hérédité ; mais, dans l'état des esprits, en présence de l'opinion publique, l'hérédité n'est pas possible. Il faut donc l'abolir ; mais, sans la pairie, que devient la monarchie, que devient l'hérédité du trône, que devient la France ? La république est imminente : elle est à vos portes, et combien de temps la république durera-t-elle ? Par bonheur toutes ces questions oratoires ne sont pas des questions réelles et politiques ; mais elles devaient produire et ont produit sur la chambre une puissante impression. M. de Fitz-James n'a d'ailleurs négligé aucune des ressources que son caractère personnel, ses amitiés et ses souvenirs pouvaient lui offrir. Il a pris à témoin la gloire du maréchal Lannes, qu'il voudrait voir se perpétuer dans son fils. Il a eu des mouvemens que Châteaubriand ne désavouerait pas, et qu'il a inspirés. Quand il a demandé si le boulet qui avait emporté son aïeul n'était pas de fer et ne pesait pas le même poids que celui qui emporta tant de têtes glorieuses que nous révérons, on s'est rappelé involontairement l'éloquence de l'auteur de *René*. En résumé, c'est un discours mal écrit et diffus, plein de longueurs et de redites, et qui a remué l'assemblée mieux et plus profondément que les plus belles pages, comme tant d'autres discours mal écrits. Lisez les discours du général Foy : ils ne sont pas si purs que ceux de Benjamin Constant, et quelle différence à la tribune ! M. de Fitz-James renonce à la pairie et se porte candidat pour la chambre des députés. Nous ne pouvons qu'applaudir au parti qu'il prend.

MM. de Coigny, de Noailles, de Dreux-Brézé, n'ont rien fait et ne pouvaient rien faire pour une cause défaillante et perdue. Le duel de l'aristocratie et du ministère n'était qu'une misérable parodie. Les combattans n'étaient pas de bonne foi et regrettaient d'avance les coups qu'ils se portaient. Ce faux-semblant de guerre ne pouvait durer long-temps, et s'est terminé bien vite, comme nous l'espérions, par l'agonie et la résignation du vaincu : l'hérédité de la pairie est abolie.

Et cependant, en présence de ces débats, qui remettent en question la vie ou la mort de la nouvelle monarchie, l'archevêque de Paris adresse aux curés de son diocèse une circulaire larmoyante, pour leur conseiller, bien qu'à regret, de supprimer cette année la *messe de minuit*, un des scandales les plus

hideux de la restauration ; il regrette la prostitution des églises ; il regrette les outrages au-devant desquels allaient en foule des femmes sans pudeur et sans foi ; il regrette les débauches qu'on célébrait comme une fête, à un jour désigné par la religion aux prières et à la méditation.

Après les démentis échangés entre le *Courier* anglais et les journaux ministériels de Paris, il n'est plus permis de douter que la Russie refuse d'adhérer aux articles proposés par la conférence de Londres. Les sophismes les plus ingénieux ne réussiront pas à désabuser l'opinion publique sur les vraies intentions de Nicolas. L'obstination du roi de Hollande serait inconcevable sans les questions officieuses adressées au cabinet de La Haye par celui de Saint-Pétersbourg. « Combien de temps, mon cher ami, pouvez-vous rester encore sur le pied de guerre? — Un an. — A la bonne heure; nous pouvons donc attendre et voir venir ». En vérité, la diplomatie est descendue bien bas : depuis quinze mois que la conférence s'assemble, qu'a-t-elle résolu, et à quoi sert-elle? Dans quelques mois, si cela continue, on ne pourra plus prononcer sans rire le mot de *protocole*. Les diplomates seront le type du ridicule comme les Dandin sous Molière.

Nicolas se moque de l'Europe, intervient partout, et rejette avec un mépris insultant les conseils et les remontrances. Le jour anniversaire de la révolution polonaise, le 29 novembre, il a fait exécuter à Varsovie les principaux acteurs de l'insurrection. C'était bien la peine, vraiment, de nommer un ambassadeur ordinaire et un ambassadeur extraordinaire en Russie, pour en venir à ce point d'humiliation, de retenir à Paris le maréchal Mortier, parce qu'il ne convient pas à la cour de l'autocrate, et d'envoyer le duc de Mortemart, honoré de l'amitié du dernier roi. On dit que le duc de Mortemart renonce à son ambassade, et il a raison. De quels yeux oserait-il regarder ceux qui insultent si délibérément la nation qu'il représente? Quelles paroles oserait-il adresser à celui qui raille si cruellement les conseils de la France. Chaque tête qui tombe à Varsovie est un soufflet sur la joue du ministère. Ne savez-vous pas que deux ingénieurs envoyés en Russie pour fonder une école sur le modèle des nôtres, et récemment décorés de la Légion-d'Honneur, reviennent à Paris parce qu'ils n'ont pu obtenir de porter leur décoration? Voilà donc où en est venue la honte de la France? Et ne deviez-vous pas le prévoir en lisant la lettre insolente de Nicolas à Louis-Philippe? C'est vous qui l'avez voulu. Le jour où cette lettre est venue, vous deviez demander des explications à M. Pozzo di Borgo, ou lui donner ses passeports.

Et pourtant le ministère répète tous les matins dans ses journaux qu'il est assuré du désarmement européen! Mensonge ou folie, qu'importe? Mais si c'est folie, que signifient les charges de cavalerie exécutées sur le boulevard contre les étudians qui vont rendre visite à Langermann et Ramorino? Serait-ce par hasard pour désarmer la colère de Nicolas contre la France? Ou bien veut-on punir deux braves généraux d'avoir pris au sérieux cette mémorable séance de grammaire où la législature assemblée a préféré *l'assurance* à la *certitude*?

Pour complaire à cette fable du désarmement, n'a-t-on pas promis à lord Grey

que don Pedro ne donnerait pas de constitution au Portugal, et qu'on se portait garant de maintenir l'Espagne dans sa dévote servitude : aussi voyez comme Ferdinand fait cas de nos paroles. Il fait fusiller sans jugement Torrijos et ses compagnons; Louis-Philippe, la reine de France, écrivent au roi d'Espagne pour demander leur grâce, et le courrier arrive pour voir l'exécuteur des hautes œuvres promu au grade de lieutenant-général!

Mahmoud donne à nos ministres des leçons de sagesse et de prudence. Tandis que les journaux du ministère demandent et provoquent des lois d'exception contre la presse, le sultan fonde à Constantinople le Moniteur Ottoman. Il appelle sur les actes de son gouvernement la publicité que nos hommes d'état repoussent, la publicité qui les importune et les gêne, et dont ils voudraient se délivrer à tout prix.

Et cependant, tandis que se jouent toutes ces tragédies sanglantes et réelles, tandis que Bourquin et Cugnier empruntent 75,000 francs à Genève pour insurger le canton de Neufchâtel, sont repoussés et mis en fuite, traqués comme des bêtes fauves, nous avons à Paris même des comédies de paroles et de vanité : nous avons la lettre de M. Châteaubriand à qui le silence donne la fièvre, et qui supplie M. d'Argout de lui reprendre ses 900 francs de l'académie, comme si ce nouvel et vaniteux holocauste devait le placer au rang des héros ou des dieux. Achevez, M. le vicomte, achevez, je vous en prie, votre histoire de France que vous avez si bien commencée, dont nous avons déjà de si magnifiques fragmens, reposez-vous dans la contemplation du passé, des rêves et des déceptions de votre vie. N'est-ce donc pas assez pour vous d'être proclamé d'emblée et partout le plus grand nom littéraire de la France moderne? Travaillez à de nouveaux *René*, à de nouvelles *études;* mais n'occupez plus les journaux de votre personne.

Autre parodie! un membre de l'Institut, envoyé à Sunderland pour observer le choléra, écrit à l'Académie des sciences, qu'il a fait de bons dîners à Londres, et porté la santé de ses confrères; que le brouillard est insupportable, et qu'il sera de retour sous peu de jours. Que ne restait-il au coin du feu? Il eût fait son rapport comme Vertot a fait son *siège de Rhodes.*

A l'exemple de cet ingénieux et délicat docteur, nous terminerons l'histoire de la quinzaine par les nouvelles du théâtre, et les fantaisies de M. Fontaine. Les débuts de madame Raimbaux dans les rôles d'*Isabella* et de *Rosina* ont été heureux; après les tours de force de mademoiselle Sontag et les coquetteries effrénées de madame Malibran, le public devait accueillir avec plaisir et presque avec reconnaissance le chant pur, gracieux et toujours de bon goût de madame Raimbaux. Dans d'autres temps, son succès aurait été plus éclatant. Quand on improvisait au foyer de Favart des discussions en règle sur les premiers débuts de Rubini, quand le rhume de madame Fodor et son procès avec le *chargé* était un évènement, on aurait parlé de madame Raimbaux pendant quinze jours.

Henri Monnier a eu le bonheur d'échouer dans *Joseph Trubert;* il faut le féliciter d'avoir déchiré un habit qui n'allait pas à sa taille. Ce n'est pas avec

Arnal qu'il doit lutter. Il n'atteindra jamais à sa gaîté expansive. Il sait copier la nature avec une étonnante fidélité ; qu'il l'étudie donc et qu'il nous donne encore quelques-unes de ces silhouettes admirables, comme *M. Prudhomme* et *l'Amant de la Duthé*. Mais qu'il ne se confie pas aux coupletiers, ou il est perdu, perdu sans retour.

On ne sait pas encore si M. Fontaine profitera du conseil du *Journal de Paris*, et s'il comblera les bassins des Tuileries. En attendant il continue de gâter ce beau jardin, sans se soucier du blâme public; le voici maintenant qui veut nous consoler, en plaçant le *Spartacus* de M. Foyatier en regard du *Remouleur*. Ce morceau, qui n'a réussi que par l'exagération, comme un mélodrame sur une foule ignorante, fait aux Tuileries un piteux effet. Il paraît tel qu'il est, lourd, ramassé et mesquin. C'est une nature triviale et commune, l'exécution est ronde. On aurait pu mieux choisir pour nous dédommager du gaspillage d'un beau jardin. Je ne devine pas ce qu'on va mettre sur les piédestaux qui attendent.

Pourquoi les promeneurs de Paris n'adresseraient-ils pas une pétition à la chambre pour attaquer M. Fontaine, ou pour savoir au moins à qui l'on doit s'en prendre? Convertir les Tuileries en potager, en une melonnière! Le ridicule ne suffit pas à de pareils délits. Pourquoi ne ferait-on pas une caserne de Notre-Dame?

Nous devons nous attendre à tout, aujourd'hui que les travaux de Montmartre et de Vincennes sont ordonnés de manière à bombarder Paris au besoin.

Serait-il vrai, comme on le dit, que Nicolas vient d'envoyer à M. Périer le grand cordon d'un ordre russe avec une lettre de complimens sur la direction et la fermeté de sa politique? Nous attendons que cette nouvelle se confirme, pour y ajouter foi.

Revue des deux Mondes.

LETTRE

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

SUR

UN PROJET DE CRÉATION D'UN MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE.

On annonce qu'à l'imitation de l'Amérique du nord, la France va fonder un musée *ethnographique*, destiné à réunir les armes, les meubles, les instrumens de chasse et de pêche, les ornemens, les idoles des peuples sauvages et à demi civilisés. Une galerie des bâtimens nouveaux qui s'élèvent sur les ruines de l'ancien hôtel du Trésor, pour l'agrandissement de la Bibliothèque royale, paraît devoir être consacrée à cette collection naissante; un rapport sur l'institution projetée est demandé à M. Abel Remusat, et un journal attribue la pensée première de la fondation à une commission récemment nommée par M. le ministre des travaux publics pour l'organisation du matériel des bibliothèques.

Permettez-moi, monsieur, de réclamer rang d'ancienneté pour un projet de musée ethnographique ou de l'industrie universelle présenté en février 1829, à la direction des Beaux-Arts, par mon frère, Jules de Blosseville, compagnon de voyage du savant capitaine Duperrey. La seule différence essentielle entre les deux propositions se borne au choix du local; dans le projet de 1829, il s'agissait d'une annexe au musée Dauphin, maintenant musée naval, comme il s'agit ici d'une dépendance de la Bibliothèque royale, comme il pourrait être question d'un accroissement du Conservatoire des arts et métiers. Remarquons, en passant, que, depuis ce projet, un musée ethnographique paraît avoir été ouvert à Saint-Pétersbourg.

Je n'ai pu retrouver l'original du mémoire déposé à la direction des Beaux-Arts. En l'absence de mon frère, qui navigue dans le levant, je n'ai sous les yeux qu'un fragment de ses notes; il me sera cependant facile de reproduire les principaux argumens.

Jamais la civilisation n'a marché d'un pas aussi rapide ; la grande famille européenne, tendant par toutes les voies à l'invasion du monde entier, déplace chaque jour quelque peuplade de plus, qui disparaît devant elle soit par l'extinction totale, soit par le mélange du sang. Les insulaires même les plus éloignés de la route commune des navires reçoivent d'étranges missionnaires du monde civilisé, et, dans ce mouvement progressif, les arts européens, sortant de leur sphère naturelle, vont favoriser les peuples sauvages et remplacer sans transition les grossières ébauches de leur patiente industrie par les chefs-d'œuvre de nos perfectionnemens. Bientôt seront tombés dans l'oubli les procédés divers que l'homme, placé sous des climats différens, favorisé ou contrarié par la nature, doué de facultés plus ou moins étendues, invente pour soutenir son existence, l'entourer de quelques charmes et défendre sa liberté. La civilisation universelle oubliera aussi comment le génie des arts, qui se développe également à l'abri du besoin et dans les circonstances difficiles, a fait inventer des jeux et des instrumens de musique dont l'usage s'est répandu de peuplade en peuplade avec altération ou perfectionnement. Des échanges ont eu lieu, et les communications, même de sauvage à sauvage, ont contribué à la diffusion des lumières. Chez quelques nations, les arts ont rapidement atteints leur apogée pour décheoir ou rester stationnaires, et l'Europe n'a pu les connaître que dans l'état de routine ou de dégénération ; chez d'autres, notre amour-propre a dû se résigner à nous voir surpassés ou égalés d'avance ; partout enfin on a pu juger l'homme par ses œuvres, les peuples paisibles et industrieux par l'état avancé des arts utiles, les nations féroces et belliqueuses par l'énergie et la multiplicité des moyens de destruction.

Aujourd'hui l'aspect du globe entier offre une tendance générale à revêtir une physionomie à-peu-près européenne ; quelques années encore, et les arts auront sur tous les rivages un air de famille ; quelques produits naturels, particuliers aux climats, distingueront seuls les peuples divers. Déjà l'utile et le superflu de l'Europe pénètrent jusqu'au sein des continens ; les modes de Paris et de Londres exercent leur tyrannie jusqu'aux extrémités de l'univers ; les fers manufacturés de la Grande-Bretagne remplacent, dans les archipels les plus reculés, les chefs-d'œuvre de la patience sauvage, et dans leurs atroces combats les cannibales eux-mêmes abandonnent le casse-tête national pour les mousquets de Birmingham, tandis que des monarques inconnus de l'Europe succombent avant l'âge, dévorés par l'*eau de fer*, distillée sur les bords de la Tyne ou de la Charente.

Au milieu de tous ces avant-coureurs d'un niveliement dont le plus puissant génie ne saurait embrasser encore l'ensemble des résultats, combien n'est-il pas à propos de conserver à l'avenir les monumens d'un état industriel qui se modifie chaque jour ! Comment pourra-t-on savoir dans un siècle quels furent les arts d'un peuple qui existe aujourd'hui encore, mais pour disparaître demain ; les images long-temps adorées qu'une tribu renverse à la voix des missionnaires ; l'industrie d'une peuplade insulaire nouvellement révélée au monde pour entrer aussitôt en communauté de toutes les découvertes utiles ? Il existe, il est

vrai, des recueils savans, des relations pleines d'intérêt; où des voyageurs décrivent les principaux objets remarqués dans de lointaines contrées, lorsqu'elles conservaient encore leur caractère, leur aspect originels; plusieurs de ces curiosités sont même figurées dans quelques atlas; mais de telles recherches, restreintes à un petit nombre de localités, ne sont complètes pour aucun peuple, et ne suffiraient pas pour combler le vide qui va s'étendre. Le temps est venu de songer un peu à la postérité; il serait sans excuse, dans notre époque si remarquable de transition, où le globe entier achève de passer de la barbarie aux mœurs civilisées, de ne pas mettre à profit les courts instans qui nous restent pour transmettre aux âges les plus reculés la fidèle image de l'état des peuples pendant les derniers siècles.

Mais sur quelles preuves s'appuieront ces souvenirs que nous devons léguer? Quels récits, quelles dissertations, quelles peintures même pourraient suppléer à l'examen des œuvres des nations qui passent? Combien de doutes dont l'historien est agité seraient détruits, si un musée de l'industrie des anciens habitans de la terre avait pu braver les siècles. La science a retrouvé dans des climats conservateurs, jadis habités par des peuples qui réunirent de grandes lumières, des monumens domestiques de leur civilisation; l'Egypte surtout, et Portici ont offert aux regards des modernes le passé pris sur le fait. Mais, dans tous ces trésors dérobés aux ravages du temps, que nous reste-t-il pour constater la gradation et les périodes stationnaires de l'industrie des anciens peuples?

Heureux de pouvoir léguer à l'avenir quelques débris qui attestent les grands progrès de nos devanciers, dont nous voudrions en vain étudier l'expérience dans tous ses détails, préparons à nos neveux des notions plus étendues que les nôtres. Parmi les monumens fragiles, pour la plupart, que nous voulons préserver de l'oubli et de la destruction, les uns nous ont servi de modèles, les autres disparaissent successivement devant la supériorité de nos échanges.

Il serait déjà trop tard peut-être pour remplir ce devoir, si à différentes époques, il n'avait pas été rapporté en Europe et particulièrement en France, un nombre d'objets curieux des contrées les plus lointaines. Epars dans les bibliothèques et les musées de diverses villes, dans les cabinets de quelques amateurs instruits, pour être relégués dans les réduits les plus obscurs des garde-meubles de leurs héritiers, plusieurs d'entre eux n'offrent plus qu'une origine douteuse, et il faudra créer pour leur classement un genre nouveau d'érudition. Souvent mal appréciés de leurs possesseurs, réduits quelquefois au rang des jouets d'enfans, chaque année voit diminuer leur nombre et s'accroître à nos dépens quelques collections particulières de l'Angleterre et de l'Allemagne.

La création d'un musée ethnographique n'offre en perspective au gouvernement aucune difficulté sérieuse, et ne menace pas même de dispendieuses conséquences. Il suffit de désigner dans l'un de nos édifices publics un vaste local parmi ceux qui attendent une destination utile, de préparer des instructions pour les voyageurs du gouvernement, comme pour nos savans officiers de marine, et surtout de faire un appel à la générosité des possesseurs actuels

d'objets curieux. Une modique dépense annuelle suffira pour la conservation du musée, et la France aura créé presque sans frais, circonstance fort précieuse dans notre ère de parcimonie pour les arts, un établissement qui ne peut plus être sans modèle, mais qui sera probablement sans égal. Beaucoup de voyageurs négligent de rapporter de leurs courses des objets curieux qu'ils pourraient facilement réunir. Assurés désormais de voir le fruit de leurs peines, la preuve de leurs travaux conservés dans un lieu public et exposés aux regards de leurs concitoyens, ils se feront honneur de contribuer à l'accroissement du musée ethnographique.

Sèvres démontre aujourd'hui, de la manière la plus convaincante, la certitude d'un tel résultat. Le *Musée des arts céramiques*, fondé depuis peu d'années par M. Brongniart dans les salles de la manufacture de porcelaine, se remplit presque exclusivement des tributs des voyageurs français, et son développement rapide atteste quel succès est réservé à une collection fondée sur des bases plus larges et destinée à plus de publicité. Il sera visité par des hommes de toutes les parties du Monde, le musée qui, constituant les progrès de l'industrie universelle, doit révéler à l'avenir l'état comparatif des mêmes arts chez tous les peuples, et le tableau d'ensemble des arts d'utilité et d'agrément chez chacune des nations.

ERNEST DE BLOSSEVILLE.

M. Émile Deschamps va publier incessamment chez Urbain Canel, un poème intitulé : *Retour à Paris*. Le succès des *Études françaises et étrangères* promet d'avance aux amis de l'art et de la poésie une lecture intéressante. Ce poème, qui devait entrer dans le 3e vol des *Cent-Un*, en est le complément.

M. Lenormand doit publier prochainement en deux vol. in-12, l'*Homme sans nom*, de M. Ballanche, magnifique récit, qui se place à côté du beau poème d'*Antigone*, et qui doit aider puissamment à populariser la *Palingénésie*.

M. Charles Lemesle a publié, il y a quelques jours, un volume de M. Paul Foucher sous le titre de *Saynètes*.

Le libraire Moutardier vient de faire paraître *l'Écuyer d'Auberon*, de madame Waldor.

Aug. Aufray, passage du Caire, n° 54, a publié en même temps un volume in-18, de *Contes américains*, avec des vignettes de Henri Monnier, dans lequel se trouve un joli conte de miss Sedgwick, intitulé *la Manie d'écrire* (1).

(1) Nous avons remarqué dans ce même volume de *Contes américains*, celui de la *Méprise conjugale* qu'on attribue à Irving, et dont une *Revue* vient de s'emparer sans façon, sous le titre des *Deux Méprises*.

LE LORGNON.

UN VOL. IN-8°, CHEZ LEVAVASSEUR ET GOSSELIN.

Voici un livre qui n'est pas signé; mais le secret n'a pas été gardé, et ne devait pas l'être. Il ne faut vraiment pas beaucoup de finesse et de pénétration, pour deviner que l'auteur a comptè sur l'indiscrétion. C'est une tactique assez habile, et qui place la critique dans une fausse position. En ne se nommant pas on se donne pleine liberté, on multiplie au gré de ses caprices, les portraits, les railleries et les souvenirs. On demeure anonyme tant qu'on tient la plume, pour ne pas se gêner, on se dépouille de son sexe, on renonce aux réserves que le monde impose, on abdique au besoin, et pour quelques semaines seulement, la célébrité qu'on doit à ses charmes et à sa jeunesse; puis quand arrive le grand jour, au moment de lancer son ouvrage, on aide soi-même et de son mieux à la révélation du secret, et l'on espère ainsi embarrasser les gens les plus difficiles et les réduire au silence; on les défie de vous attaquer, on semble presque leur reprocher d'avance leur injustice et leur aigreur, on se fait un bouclier de sa franchise et de sa générosité.

Essayons pourtant de parler du *Lorgnon* comme si nous l'avions reçu et feuilleté au fond de l'Auvergne ou de la Bretagne, sans avoir parcouru les journaux, qui depuis quinze jours épuisent toutes les coquetteries de la réticence, toutes les flatteries ingénieuses de l'allusion; jugeons le nouveau roman, comme si nous n'avions lu ni le *Bonheur d'être belle*, ni le *Malheur d'être laide*, ni la *Vision de Jeanne d'Arc*, ni les *Stances au général Foy*, ni le *Dernier jour de Pompéi*, ni même *Corinne aimée;* oublions pour n'ébranler pas notre impartiale intégrité, les lectures et les improvisations de salon, qui, sous la restauration, avaient toute l'importance d'un évènement.

La *donnée* du *Lorgnon*, la *fable* repose sur une invention qui prétend à la *fantaisie* d'Hoffmann, et qui, à notre avis, est bien loin d'y atteindre. Le talisman qu'Edgar doit à l'amitié d'un savant Bohémien, n'est qu'un ressouvenir infiniment pâle de *maître Floh*, et quelle prodigieuse différence! Mais de bonne foi, nous aurions mauvaise grâce à insister sur la *machine* épique de l'auteur. Sauf le mystère qu'il a voulu mettre dans le titre, il est plus que probable qu'il n'y attache pas lui-même une grande importance. A proprement parler, le roman nouveau est ainsi fait, qu'on s'aperçoit, en lisant les dernières

lignes de la dernière page, qu'il n'y a pas de roman. L'auteur se sert d'Edgar, le véritable héros de son livre, comme un tisserand d'une navette; et les conversations, les épreuves, les illusions, les déceptions au travers desquelles il le fait passer avec une paresseuse complaisance, sont autant de mailles inoffensives, dont il sort comme il y est entré. Encore si ces aventures prétendues étaient vraies, ressemblaient au monde, nous rappelaient notre vie de tous les jours, ou nous tiraient de la réalité pour nous distraire par la rêverie ou l'imagination, nous n'aurions pas le droit de nous plaindre; plus d'un exemple imposant, *Gil-Blas*, *Roderick Random*, *Gulliver*, nous fermeraient la bouche, et revendiqueraient hautement les franchises de l'art et de la pensée.

A défaut d'aventures, si le livre était plein de ces *riens* si simples, si ingénus, si intimes et si attachans, qui font d'*Eugène de Rothelin*, d'*Adèle de Sénanges* des chefs-d'œuvre inimitables; si la situation choisie par l'auteur était approfondie et développée comme dans *Edouard* ou *Mademoiselle de Clermont*, vraiment nous ne serions pas assez mal avisés pour regretter les souterrains, les châteaux, les trappes et les clairs de lune d'*Anne Radcliffe*.

Mais, par malheur, il n'y a rien de tout cela dans le *Lorgnon*. C'est un recueil de conversations prétentieuses et maniérées, de *mots* ambitieux et obscurs comme il s'en trouve tant dans *le Legs* et *les Fausses Confidences*, mais qui ne rachètent pas leur obscurité par quelque trait bien fin, bien délié, et qui fasse honneur à l'observation de l'auteur. Les caractères sont impossibles et introuvables comme les noms sous lesquels ils se cachent; depuis madame de Clairange jusqu'à madame de Montbert, depuis M. de Fontvenel jusqu'à M. Narvaux, je n'en sais pas un que vous puissiez rencontrer n'importe où.

Pour la frivolité de ces personnages, vraiment elle est sans exemple, et n'a pas même le mérite de l'élégance. Leurs plaisirs ne sont pas de bon goût, ou tout au moins sont bien *mêlés*. M. *Cagnard*, *le Philtre* et *l'Orgie* sont fort étonnés, j'en suis sûr, de se trouver en compagnie de la *maréchale d'Ancre*. Le jeune officier qui dîne au *Café de Paris* avec M. de Lorville suit une petite couturière comme pourrait le faire un lycéen de seize ans. Quant aux cannezons de *mademoiselle de Latour* et aux gilets de *Blain*, je les estime et les révère, mais je ne conçois guère la nécessité d'indiquer dans un livre leur origine. Ma curiosité n'est pas si exigeante, et leur beauté me suffit.

Le secret de madame de Champlery, son *innocence* opposée à son *veuvage*, le *bouquet* et le *mot* qui l'accompagne, ne me semblent pas non plus très délicatement imaginés; c'était déjà une grande hardiesse que de se proposer une telle difficulté, mais il fallait pour la *tourner* une habileté non moins grande.

C'est avec un regret sincère que nous voyons l'auteur de *Madeleine* profiter si mal des leçons qu'elle a reçues de l'auteur d'*Anatole*, de *Léonie de Monbreuse*. Le *Lorgnon* ne vaut pas même le *Moqueur amoureux*. Puisse le poème de *Napoline* nous obliger bientôt à rétracter notre blâme, et à le remplacer par la louange, qui ne coûte jamais lorsqu'elle est sincère!

—

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE *considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation et les besoins actuels de la France,* par F. M. L. NAVILLE, *M. D. S. E.*, in-12. (1)

Ce noble plaidoyer en faveur de l'éducation publique a remporté le prix proposé par la société des méthodes d'enseignement sur une question analogue, et certes jamais thèse si grave ne fut soutenue avec plus de conviction, plus de conscience. Le titre de l'ouvrage indique la marche de l'auteur. Établissant d'abord cette vérité si simple, que l'homme n'a pas des facultés pour les enfouir, M. Naville montre comment l'exercice, le développement de ces facultés natives sont nécessaires, non-seulement à l'individu, mais au pays, mais à la société tout entière. L'homme n'est pas un être isolé, un enfant trouvé de la création, jeté dans le monde sans but, sans liens, sans destinée; la nature lui trace elle-même ses devoirs et sa destination; or, la nature se venge toujours des outrages faits à ses lois. Et que d'outrages n'ont-elles pas reçus, ne reçoivent-elles pas chaque jour dans ce qu'elles ont de plus sacré, de plus noble, l'éducation. Presque partout l'intelligence publique, comme une terre en friches que l'incurie du maître frappe de stérilité, presque partout l'intelligence publique est livrée en pâture aux superstitions et aux préjugés de l'ignorance.

Et, pour ne parler que de la France, à qui cet ouvrage est spécialement destiné, et où sur trente mille communes la moitié à peine a des écoles, n'est-il pas honteux de voir l'éducation se débattre encore dans ses langes, garrottée qu'elle est dans les entraves du monopole et de la routine. L'éducation primaire surtout, cette base de toute stabilité sociale, cette garantie de toute moralité publique, n'est-elle pas dans un état déplorable? Elle manque de la liberté qui féconde et vivifie tout.

C'est contre de si criants abus que M. Naville proteste de toute la force de ses convictions, avec toute l'autorité de ses lumières. La nécessité de l'éducation nationale une fois établie, et les sophismes de l'ignorance sapés dans leurs bases, dans l'intérêt de l'industrie, du commerce, du gouvernement, l'auteur attaque les méthodes actuelles et en propose de rationnelles, fondées sur la nature même des choses qui, développant les facultés dans leur ordre de naissance et de succession, les mette en état de marcher ensuite de front à la conquête du bonheur et de la vérité. Ce n'est pas qu'il veuille remplir le monde de pédans en *us*, loin de là; il distingue les connaissances en théoriques et pratiques, et admet différens degrés suivant la vocation de chacun : ainsi le maçon ne saura pas les mathématiques comme l'astronome, mais il en saura ce qui lui en faut pour exercer sa profession avec intelligence. Des exemples nombreux donnent à ses paroles une nouvelle autorité. L'état moral et politique des deux Amériques lui fournit des points de comparaison d'un intérêt actuel. Voyez

(1) Paris, Audin, quai des Augustins, n. 25.

celle du Nord où l'éducation est populaire, tout y est force, puissance, prospérité; celle du Sud au contraire, où l'ignorance espagnole est traditionnelle, n'offre que misère, faiblesse et anarchie.

Abandonnant la sphère des principes et des considérations générales, l'auteur descend sur le champ épineux des applications, et là on sent l'homme spécial. En effet, M. Naville est un pasteur génevois qui a consacré et consacre encore à l'éducation la plus grande partie de sa vie; il connaît donc pratiquement son sujet, et ses doctrines sont appuyées sur l'expérience. Nous ne le suivrons pas dans les détails minutieux où il a dû entrer, mais nous rendrons pleine justice à la justesse de ses vues, à la simplicité de ses moyens. Il passe en revue les différens états pour les deux sexes, et il en fait la base de l'éducation élémentaire; il s'élève contre ces pratiques surannées et funestes qui, sous le nom d'émulation, vont allumer des passions honteuses dans les jeunes âmes; il veut que le progrès soit la récompense du progrès, et que l'homme élevé, ennobli par l'étude, trouve en soi des motifs suffisans d'émulation. Il établit, sur une base juste et philanthropique les relations d'élèves à maîtres, de maîtres à parens, et demande que ceux-ci concourent de moitié avec l'état au salaire des instituteurs primaires.

Là encore de nombreux exemples; et à cette occasion, M. Naville paie un large tribut de respect et de reconnaissance à l'abbé Girard, qui, long-temps avant la méthode lancastrienne, avait fondé à Fribourg en Suisse un système d'éducation publique si simple et si salutaire à-la-fois, qu'il avait régénéré la jeunesse de toutes les classes, et promettait à la patrie d'excellens citoyens. Le clergé prit l'alarme, l'ouvrage fut abandonné, mais en dépit de toutes les intrigues, le nom de l'abbé Girard est resté en vénération. Espérons que les nouveaux évènemens de la Suisse auront animé le gouvernement d'un nouvel esprit, et qu'il prendra à tâche de poursuivre l'œuvre de régénération.

Nous voudrions espérer aussi que le gouvernement de France ne sera pas encore long-temps sourd au vœu public, rebelle à l'évidence. La réforme de l'éducation, surtout de l'éducation primaire, est urgente. Nous avons déjà dit que quinze mille communes manquent encore d'écoles, que celles qui existent sont insuffisantes et peu suivies, parce que l'impulsion n'est pas donnée. Il faudrait à la tête de l'éducation nationale un ministre à vues larges, qui portât une main hardie sur les abus et ouvrît des voies nouvelles; jamais époque ne fut plus propice, jamais on ne sentit plus vivement, plus généralement le besoin d'une réforme dans les mœurs publiques; et quelle est la base de toute réforme, sinon l'éducation primaire? Il y aurait long à dire sur tout ceci, et nous aurions bientôt dépassé nos limites; nous y devons rentrer, et nous le ferons pour remercier l'auteur de son excellent mémoire. Un Suisse, M. le professeur Vinet, remporta, il y a peu d'années, le prix offert par la société de la morale chrétienne sur la liberté des cultes. Un Suisse encore, M. Naville, a remporté aujourd'hui celui de l'éducation. Cette circonstance, que nous relevons avec plaisir, fait honneur à nos voisins de la république.

—

LE FEU DU CIEL, *par M.* LOUIS BOULANGER.

Le public n'a pas oublié la *Ronde du Sabbat* et la *Saint-Barthélemy* de M. Louis Boulanger. Tous les reproches adressés à l'auteur de *Mazeppa* n'ont pu fermer les yeux des artistes et des critiques sur le mérite éminent et réel de ces ardentes créations. Le *Feu du Ciel*, inspiré, comme la *Ronde*, par un poème de Victor Hugo, réunit à la verve de cette dernière planche une supériorité incontestable d'exécution. Le sujet est emprunté à la première des *Orientales*, et le peintre n'est pas demeuré au-dessous du poète.

Plusieurs fois déjà M. Boulanger a puisé à la même source que Victor Hugo, et il a raison selon nous; car, entre les imaginations poétiques de notre temps, il en est peu, sans doute, qui soient plus directement et plus immédiatement *pittoresques*. Les *Orientales* surtout parlent aux yeux bien plus encore qu'à la pensée. C'est, de tous les livres de l'auteur, celui où il a donné le plus d'importance à la partie *visible* de la poésie : ses précédens recueils, et surtout le dernier, s'adressent plus volontiers au cœur et à l'intelligence.

M. Louis Boulanger, qui sans doute a complété sa première inspiration par une lecture attentive de la *Bible*, nous paraît avoir compris parfaitement tout ce qu'il y avait de majestueux et de magnifique dans le désastre et l'incendie des deux villes coupables. Sa composition est immense et gigantesque, et ne sort pas des limites imposées à son art, comme les poèmes de Martin et de Danby.

Le poème de M. Boulanger est de la belle et grande peinture, qui rappelle plus volontiers les *Enfers* de Rubens que le *Jugement* de Michel-Ange. Mais cette fois-ci, il s'est tellement approprié la manière du maître, que son *Feu du ciel* est vraiment une production originale.

Il nous a semblé que les premiers plans auraient été d'un effet plus saisissant et plus sûr, si les dieux de granit, au lieu d'être charnus, modelés et vivans, malgré leurs proportions colossales, avaient été sculptés dans les formes raides et immobiles des idoles égyptiennes. L'opposition aurait été plus marquée, et l'action plus précise.

Mais cette critique, que nous croyons juste, et qui ne s'attaque qu'à un détail, ne diminue en rien le mérite et l'effet du *Feu du ciel*. C'est une belle et glorieuse réaction contre les hauberts, les corselets et les cuissards, dont la peinture se compose exclusivement depuis quelques années. C'est une création poétique, de recueillement et de solitude, destinée dès aujourd'hui à un grand succès, une belle estampe pour nos salons, et en même temps une œuvre de conscience et d'énergie qui portera ses fruits, un pas éclatant dans la carrière de l'auteur.

Le *Feu du ciel* doit consoler M. Boulanger de n'avoir pas paru au salon de cette année, et en même temps l'encourager et le soutenir jusqu'au salon de 1832.

NOUVEAU

PROCÉDÉ D'IMPRESSION DE LA MUSIQUE.

La romance qui paraît dans le numéro de ce jour n'a pas été imprimée par le moyen ordinaire. Son exécution est due à un nouveau procédé entièrement typographique. Il est dans l'esprit de notre *Revue*, qui n'est indifférente à aucun des perfectionnemens introduits dans les arts, d'arrêter l'attention de nos lecteurs sur une découverte à laquelle on doit déjà d'heureux résultats, et qui doit être d'une grande utilité dans l'avenir.

La *gravure* est depuis long-temps presque seule en possession de reproduire la notation musicale, et les divers essais tentés pour détruire ce monopole n'ont fait que mieux l'établir. Cependant le tirage des planches gravées est fort dispendieux, surtout lorsqu'il s'applique à des publications à grand nombre. Il était à desirer qu'on trouvât le secret d'une concurrence qui vînt favoriser la consommation.

La *lithographie* exécute à moins de frais; mais l'imperfection de ses résultats en limite beaucoup l'emploi. Elle ne présente en général ni netteté dans le dessin, ni correction dans le texte.

Ajoutons que ni la lithographie, ni la gravure ne permettent d'imprimer avec élégance et à des prix modérés les ouvrages mêlés de texte et de musique.

Dès la fin du quinzième siècle, peu de temps après la découverte de l'imprimerie, on appliqua l'art de Guttemberg et de Schoeffer à la reproduction de la notation musicale. Les énormes livres de plain-chant qui pèsent sur les pupitres de nos églises sont exécutés avec des caractères mobiles. Chaque type représente une ou plusieurs notes avec des fragmens de portée. Ces fragmens de portée sont rapprochés, et de cette juxta-position doivent résulter des lignes continues. Nous disons *doivent résulter*, parce qu'effectivement il n'en est rien. On voit toujours une lacune sensible entre deux caractères. De plus, dans cette exécution grossière, les caractères ne sont pas alignés, en sorte que les portées présentent sur leur longueur des étages infiniment peu gracieux pour l'œil.

Quand la notation musicale devint plus compliquée, les procédés furent perfectionnés, et les essais faits en Allemagne, en Angleterre et en France sont assurément fort estimables. Toutefois, on ne sortait pas de l'ornière: c'étaient toujours des notes ou des fractions de notes assises sur une fraction de portée, qu'on rapprochait pour obtenir une portée et des notes

entières; l'on réussissait si peu à rendre inaperçu le passage d'un caractère à l'autre, que l'on peut compter quelquefois, pour former une seule double croche, jusqu'à cinq ou six pièces distinctes.

L'art en était à ce point, et nous pouvons ajouter qu'à Paris même les moyens manquaient totalement pour citer dans le corps d'un ouvrage et imprimer d'une manière suffisamment nette un passage de musique, même le plus simple; de là l'absence en ce genre de livres élémentaires, de publications à la portée de tous.

M. E. Duverger s'inquiéta de la difficulté. Après de longues méditations, il reconnut qu'on était arrivé à toute la perfection qu'on pouvait atteindre en suivant une fausse route. Le vice fondamental, dans l'impression de la musique, était cet assemblage de lignes d'une courte dimension qu'on ne pouvait réunir d'une manière imperceptible, sorte de portée en mosaïque, dont on comptait sans peine les élémens. C'est sur cet objet qu'il concentra ses réflexions, et l'on peut voir, par le spécimen que nous donnons, quelle importante réforme a été introduite à cet égard. Les notes ont toute l'élégance, et les portées toute la continuité de la gravure.

Cette ingénieuse découverte est surtout précieuse pour l'impression des ouvrages didactiques, car elle offre une notable économie. Déjà plusieurs publications (1) de ce genre sont sorties des presses de M. E. Duverger, et nous pensons que cette exécution, en permettant de publier beaucoup de livres sur la musique, contribuera à la populariser en France.

—

Dans un savant ouvrage sur les *Colonies romaines* qu'on regrette de ne pas voir publier, M. Dureau-Delamalle, traitant la question de l'esclavage sous le rapport de la production, évalue la perte annuelle en esclaves à Saint-Domingue, avant la révolution, à dix pour cent, et à douze dans les colonies à sucre anglaises et hollandaises des Antilles.— Il est de fait que la culture du sucre, plus que toute autre, est meurtrière pour l'esclave. Or, nos colonies de la Martinique et de la Guadeloupe étant sucrières, il en résulterait que la proportion de douze pour cent peut leur être supposée, et qu'ainsi la vie moyenne de l'esclave aux Antilles serait d'environ huit ans. Cette induction ne suffit-elle pas pour faire prévoir la dépopulation prochaine, et la ruine inévitable de ces colonies déjà si languissantes?

—

La Revue donnera, dans sa livraison du 15 janvier, la seconde partie des scènes historiques de M. Alex. Dumas, qui n'ont pu entrer dans celle du premier.

—

(1) Parmi ces ouvrages, nous citerons les *Lettres à Clémence sur la musique.*

Stances,

Paroles de M. Sainte-Beuve,

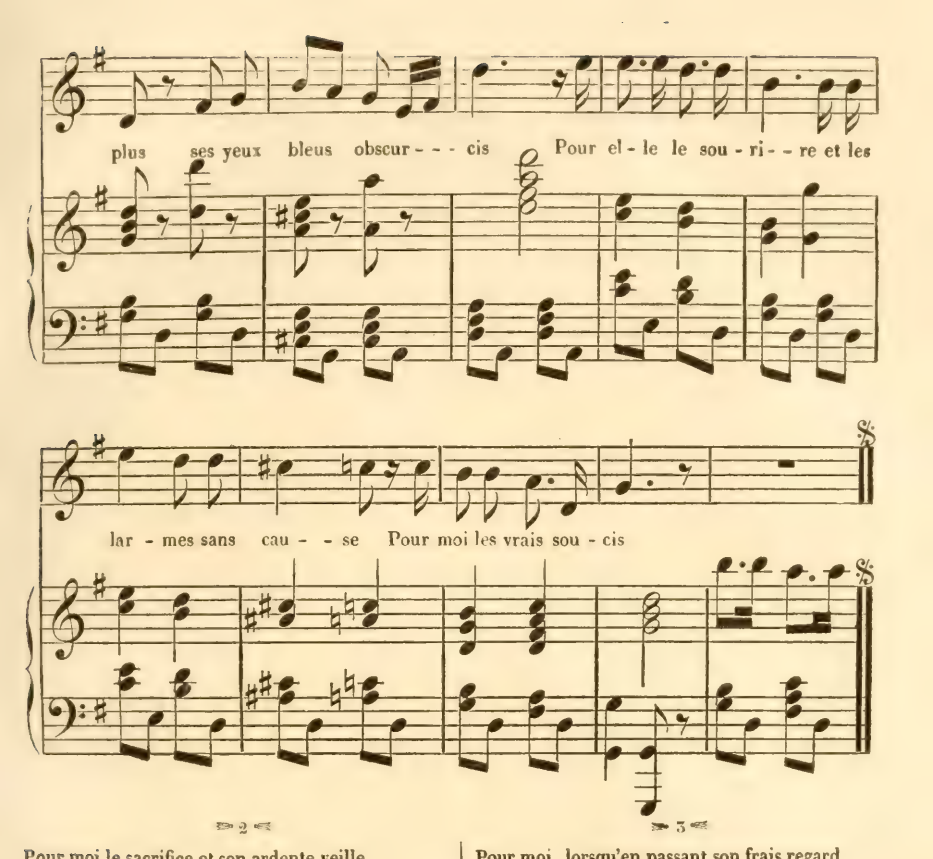
Musique de Mme Jules Mennessier-Rodier.

Andante.

Piano.

Oh! que son jeune

cœur soit pai-si - - ble et re- - -po- - - - - - - se Que rien n'attris - - te



2

Pour moi le sacrifice et son ardente veille,
Le silence et l'ennui de ne rien exprimer,
Comme un novice amant qui croit que c'est
merveille
Qu'on puisse un jour l'aimer.

3

Pour moi, lorsqu'en passant son frais regard
m'attire
Et dit avec bonheur : «Ami, ne viens-tu pas? »
Pour moi le lourd fardeau d'hésiter à lui dire
Mon cœur et ses combats.

4

Pour moi, de ne plus lire à sa face pâlie
Les signes orageux d'un ardent avenir;
Pour elle les trésors de la mélancolie,
La paix du souvenir.

5

Le bonheur souverain de gouverner une âme,
De la sentir à soi, muette à son côté;
Des gazons sous ses pas et son pur front de femme
Dans la sérénité.

6

Un sommeil sans remords avec l'essaim fidèle
Et les songes légers d'un amour sans effroi;
Amour! abeille d'or! oh! tout le miel pour elle,
Et l'aiguillon pour moi.

Par les procedés de E. Duverger, imprimeur, rue de Verneuil, N° 4.

ADMINISTRATION

FINANCIÈRE

DES ÉTATS-UNIS.

Un recueil périodique qui jouit d'une certaine réputation, la *Revue britannique*, a publié récemment sur les dépenses des États-Unis comparées avec celles de la France un long article, dans lequel elle n'hésite pas à faire pencher la balance en faveur de notre système de gouvernement qu'elle s'efforce de représenter comme plus économique. C'est à cet article que M. Fenimore Cooper a voulu répondre. Sa lettre est adressée au général Lafayette, qui l'avait engagé à signaler les erreurs de l'écrivain français (1); elle trouvait naturellement place dans notre *Revue*, et contribuera à répandre en France de justes notions sur l'administration intérieure de l'Union américaine.

(1) A MONSIEUR FENIMORE COOPER,

« Mon cher monsieur, vous avez déjà, dans une admirable publication, signalé les erreurs des voyageurs étrangers relativement aux États-Unis. Il vous

LETTRE

AU GÉNÉRAL LAFAYETTE

SUR

LES DÉPENSES PUBLIQUES DES ÉTATS-UNIS.

—

J'ai reçu hier soir, général, votre lettre, et le numéro de la *Revue britannique* du mois de juin. J'ai lu l'article qui établit une comparaison entre les dépenses du gouvernement des Etats-Unis et celles de la France, et je me hâte de céder à votre prière. Je comprends que votre desir est que, dans une réponse écrite, je donne mon opinion sur le mérite de cet article, surtout en ce qui concerne les finances de mon pays.

appartient pour l'honneur des institutions républicaines, de redresser certaines allusions publiées dans la *Revue britannique* ci-jointe ; outre notre commun intérêt américain dans cette matière, j'ai à cœur de détromper ceux de mes collègues français qui pourraient, en n'écoutant que leur conscience, s'opposer à des réductions dans le budget de cette année, égarés qu'ils sont par cette fausse idée, que les impôts en France, sont inférieurs à ceux du gouvernement des États-Unis d'Amérique : le temps me manque pour faire de minutieuses investigations, quoique à la première vue, j'aie été frappé de plusieurs méprises plus faciles à découvrir que celle de la belle résidence de campagne allouée au président ! Je prends la liberté de confier la tâche à de meilleures mains, et suis votre ami affectionné.

« LAFAYETTE.

« Paris, 22 novembre 1831. »

Aucun Américain ne peut, sans blesser les convenances, vous refuser aucune des informations de cette nature qui se trouvent à sa disposition; car vos droits à sa reconnaissance sont trop clairs et trop durables pour permettre à des sentimens d'hésitation d'intervenir dans l'exécution de ce qui est juste en soi, quand il vous plaît de le prier d'agir pour cette grande cause, à laquelle vous avez dévoué une vie longue et utile. Je regrette seulement que mes habitudes antérieures et la difficulté d'obtenir les renseignemens nécessaires à Paris m'empêchent de traiter complètement le sujet; mais, quant aux opinions qui me sont suggérées par la lecture de la *Revue britannique*, et aux faits que j'ai sous la main, je les mets entièrement à votre disposition. Vous en ferez l'usage que vous indiqueront votre expérience et votre sagesse.

Ce qui me frappe d'abord, c'est que l'article en question est un argument et non pas un jugement. Par suite de ce caractère partial, toutes les propositions et toutes les déductions peuvent être accusées d'inexactitude et quelquefois de contradiction. Je ne sais pas dans quel intérêt il a été écrit, mais je pense qu'il n'y a pas grand risque à dire qu'il ne l'a pas été dans l'intérêt du contribuable. Outre ces fautes, qui sont inséparables de la logique des partis, le rédacteur est tombé dans de graves erreurs de faits.

Le rédacteur de la *Revue britannique* commence ses remarques sur les finances des États-Unis, page 287, en disant : « Le budget fédéral des États-Unis, que l'on pourrait aussi appeler leur budget politique, ne s'est élevé, en 1829, qu'à 24,767,119 dollars (131,265,729 francs); *mais en temps de paix il s'élève à plus du double* ». Je présume que c'est une erreur d'impression, et que son intention était de dire, « *en temps de guerre* ». En admettant que cette assertion soit vraie, cela ne prouve-t-il pas que les États-Unis ont tellement borné leurs dépenses, qu'en temps de paix elles ne dépassent pas les dépenses additionnelles nécessitées par la guerre? Une nation, en temps de paix, est maîtresse de ses dépenses civiles ordinaires, tandis que celles que nécessite l'état de guerre dépendent de la politique des autres

puissances, et c'est précisément les dépenses de paix qui peuvent servir à constater le caractère économique d'un gouvernement, car celles-ci seulement sont soumises à sa volonté. L'assertion qu'en temps de guerre la dépense des Etats-Unis est doublée, est vague et sans valeur, puisqu'une guerre coûte plus qu'une autre. En 1799, les États-Unis étaient en guerre avec la France, et la dépense totale de l'année fut de 11,077,043 dollars, c'est-à-dire moins de la moitié de ce que le rédacteur de la *Revue britannique* donne pour la dépense de 1829, dans un temps de paix profonde! En 1803, les États-Unis ont eu la guerre avec Tripoli, et la dépense totale fut de 11,258,983 dollars. En 1813, l'une des années les plus dispendieuses que la république ait jamais connues, les États-Unis eurent la guerre avec l'Angleterre, et la dépense totale fut de 39,190,520 dollars. Cette somme elle-même, vous le voyez, est beaucoup moindre que « *plus du double* » de 24,767,119 dollars. Une guerre d'existence pourrait nous coûter le pays lui-même. Ainsi le rédacteur de la *Revue britannique* commence par une lourde méprise en ce qui concerne les faits, et par une évidente mauvaise foi.

Les écrivains de presque toutes les nations étrangères font un singulier usage de la position géographique et des institutions politiques des États-Unis. En ce qui concerne l'Europe, ces deux points présentent un caractère particulier, et l'on éprouve le besoin de rapporter toutes les singularités de physionomie, d'usages ou de résultats à l'une ou l'autre de ces causes, selon que cela s'accorde avec les vues de celui qui tient la plume. De cette manière, la violence, qui est quelquefois le fruit d'une *vie de frontières* et d'une société mal organisée parce qu'elle est jeune, est représentée comme la conséquence du républicanisme, tandis que la prospérité et le progrès, qui résultent des institutions, sont attribuées à l'enfance de la société. Le rédacteur de la *Revue britannique* n'a pas échappé à cette confusion de la cause et de l'effet. Je ne sache pas un seul grand résultat, dans l'histoire du système des États-Unis, qui tôt ou tard n'ait été attribué à quelque avantage de caractère purement fortuit. Heureusement il y a des faits éloquens pour réfuter ces théories. De quoi jouis-

sent, en particulier, les États-Unis, si ce n'est des avantages immédiatement attachés au caractère de la nation et aux institutions d'où ce caractère dérive? Quel privilège ont-ils à l'exclusion des autres contrées de l'hémisphère occidental? Que sert de souffler le chaud et le froid, de dire que les États-Unis sont prospères parce qu'ils sont jeunes, et que le Mexique, le Chili et le Pérou sont dans l'état contraire parce qu'ils ne sont pas vieux? Nous sommes entourés de sociétés plus jeunes et plus vieilles que la nôtre, et nous possédons au sein de notre Union presque chaque forme de société, depuis celle où tous les arts sont cultivés jusqu'à celle où l'arbre n'est pas encore abattu. Nous occupons vingt degrés de latitude et la même étendue de longitude; toutes les religions coexistent dans le pays, et nous possédons encore le fléau de l'esclavage domestique dans plusieurs des États, pour compléter le parallèle.

Dans ce tableau populaire des avantages du pays, la *Revue britannique* attribue la rareté des dépenses militaires, aux États-Unis, à leur position géographique. Il y a certainement quelque vérité dans cette opinion, mais les conséquences qu'on en déduit sont exagérées. S'il y a des avantages locaux de cette nature, il y a aussi de grands désavantages de même nature. L'étendue du pays comprend de lourdes dépenses, dont la France est plus ou moins exempte. Le poste militaire le plus éloigné est aussi loin de Washington que Saint-Pétersbourg l'est de Paris. Les troupes et les provisions doivent être transportées là périodiquement, fréquemment, à grands frais, à travers un désert. De plus, une large portion des dépenses annuelles du département de la guerre est consacrée à bâtir des forteresses, nécessité onéreuse à laquelle de vieilles nations échappent entièrement, ou du moins plus rare chez elles. L'Amérique doit son exemption des charges militaires surtout à ce fait, que les institutions étant fondées seulement dans l'intérêt des masses, la nation n'a pas besoin du secours de la force pour maintenir l'ordre. Mais pourquoi établir la moindre comparaison entre ces parties de dépenses nationales, qui dépendent de causes flottantes, et d'intérêts qui ne peuvent pas être les mêmes chez différentes na-

tions? Il y a des intérêts évidemment communs à tous les peuples civilisés, qui fournissent des preuves moins équivoques du caractère économique ou extravagant d'un gouvernement, qu'aucune de celles qui se rapportent à des causes si incertaines. Examinons ce sujet de plus près.

Le rédacteur de la *Revue britannique* donne la dépense des États-Unis pour l'année 1829, ainsi qu'il suit :

	dollars
Liste civile.	1,323,966 (1)
Relations extérieures.	207,060
Dépenses diverses.	1,570,656
Dette publique.	12,383,800
Marine.	3,312,931
Département de la guerre. . .	4,730,605
Pensions	952,836
Indiens.	589,159
	25,071,013

J'admets que cette somme a été dépensée sous le gouvernement fédéral dans l'année citée. Mais sur cette somme, près de la moitié, c'est-à-dire 12,383,800 dollars, doit être portée *au compte de la dette publique*, non pas uniquement pour acquitter l'*intérêt*, car 9,841,024 dollars ont été payés en *principal*. Vous savez que la totalité de la dette des Etats-Unis sera complètement éteinte dans l'année 1835. Cette dette provient de l'emprunt contracté pour la guerre de l'indépendance. La France n'a aucune charge de cette espèce, mais elle en a d'autres beaucoup plus douloureuses qui remontent à l'invasion de 1814. Ces faits montrent l'erreur qu'il y a à vouloir établir des comparaisons entre des dépenses qui ne sont pas communes aux deux nations. Pour instituer une enquête qui puisse démontrer les frais réels

(1) On entend par liste civile, en Amérique, le salaire de tous les officiers civils, les dépenses du congrès, les bureaux, etc., en un mot, les frais de toute l'organisation civile ordinaire du gouvernement, à l'exception des relations extérieures.

du gouvernement dans chacun des deux pays, j'établirai les faits aussi précisément que mes connaissances me le permettront en ce qui concerne les Etats-Unis, laissant à ceux qui sont mieux informés, l'accomplissement d'une semblable tâche à l'égard de la France, si toutefois la comparaison peut avoir quelque utilité.

Avant de commencer cette statistique, il sera nécessaire d'émettre, en forme de prémisses, un petit nombre de faits. La dette des Etats-Unis s'est accrue principalement par deux grandes causes: savoir, la guerre de l'indépendance, et la guerre avec l'Angleterre en 1812. En 1790, ou lors de l'organisation de l'Union, la dette fondée se trouva monter à 79,124,464 dollars. En 1812, elle fut réduite à 45,209,737 dollars, quoique trois guerres, celle avec la France, celle avec Alger et celle avec Tripoli, outre plusieurs luttes rudes et dispendieuses avec les Indiens, fussent intervenues. La guerre de 1812 augmenta tellement la dette, qu'elle se trouva être de 127,334,933 dollars en 1816. Le 1er janvier 1831, elle fut de nouveau réduite à 39,123,191 dollars. Le 1er janvier 1832, elle sera de 25 à 30 millions de dollars, mais je ne saurais en déterminer la quotité précise. 10 millions de dollars sont consacrés annuellement par une loi actuellement en vigueur à l'acquittement de la dette publique, et, comme l'intérêt ne peut pas, à présent, s'élever au-dessus de 1,500,000 dollars, il y a naturellement 8,500,000 dollars applicables, chaque année, à l'extinction du *principal*. Les remboursemens du principal sont nécessairement soumis aux conditions des différens emprunts, et il est arrivé que, dans quelques années, comme il n'y avait pas un nombre suffisant d'actions immédiatement rachetable (excepté du trois pour cent), les paiemens ont été différés jusqu'à ce que les termes des emprunts permissent le rachat. Cette circonstance a occasionné une irrégularité apparente dans la réduction réelle de la dette, dans différentes années. Le rédacteur de la *Revue britannique* donne les *recettes* des États-Unis en 1829 et les fixe à 24,766,119 dollars, et il fait monter la *dépense* à 25,071,013 dollars; il établit ainsi un excédant apparent de la dépense sur les recettes, de

303,894 dollars, ce qui donnerait à penser à un lecteur ignorant que les besoins réels du pays ont dépassé la totalité de son revenu. Mais, en examinant les calculs même du rédacteur, on s'aperçoit qu'en 1829, 12,383,800 dollars ont été effectivement payés pour le compte de la dette publique. C'est 2,383,800 dollars au-delà des exigences régulières de l'année pour cet objet, qui étaient de 10,000,000 de dollars, comme nous l'avions établi précédemment. L'excédant de paiement provenait de ce que la quotité nécessaire de la dette n'était pas rachetable l'année précédente (aux conditions convenables). Il peut être bon d'ajouter que, malgré cet excédant de paiement, il restait dans le trésor, le 1er janvier 1830, 5,755,704 dollars. Mais le sommaire suivant vous montrera la manière dont la dette a été payée pendant les dix dernières années.

PAIEMENT DE LA DETTE DES ÉTATS-UNIS.

	Payé en principal.	Payé en intérêts.	Total.
1821	3,279,821	5,087,272	8,367,093
1822	2,675,987	5,172,961	7,848,948
1823	607,331	4,922,684	5,530,015
1824	11,574,532	4,993,861	16,568,393
1825	7,725,034	4,370,309	12,095,343
1826	7,706,601	3,977,864	11,684,465
1827	6,515,514	3,486,071	10,001,585
1828	9,064,637	3,098,867	12,163,504
1829	9,841,024	2,542,776	12,383,800
1830	9,443,173	1,912,574	11,355,747

De 1821 à 1824, malgré les remboursemens partiels du capital, la dette s'accrut réellement par l'achat des Florides, comme elle s'était accrue en 1804, par l'achat de la Louisiane. Or ces deux acquisitions sont considérées comme lucratives, même dans le sens pécuniaire. Vous voyez qu'en 1824

16,568,393 dollars ont été payés pour l'acquittement de la dette. Les dépenses ordinaires et extraordinaires de la même année (en y comprenant les sommes payées à ceux qui avaient prêté pour l'achat de la Floride) se sont élevées à 15,390,145 dollars, ce qui, ajouté au paiement de la dette, donne un total de 31,958,538 dollars, pour les *paiemens* de l'année 1824. Les *recettes* de la même année ont été seulement de 20,540,666 dollars! Si le rédacteur de la *Revue britannique* était tombé sur cette année pour établir ses calculs, quelles dépenses ne nous aurait-il pas données, surtout en suivant son principe dévorant, en doublant toutes les dépenses en temps de guerre! Malgré cette lourde dépense, je trouve qu'à la fin de cette année, où les paiemens excédaient en apparence les recettes de plus de 11,000,000 de dollars, il restait au trésor 1,946,579 dollars! Il n'y a qu'une méthode raisonnable pour déterminer le caractère d'un gouvernement, en ce qui concerne l'économie, et c'est de trouver la somme totale de ses dépenses courantes, en mettant toujours la dette en dehors de la question. Mais cette méthode même n'est pas infaillible, puisqu'un pays qui a trop d'argent, peut, comme un individu, être amené à le dépenser pour des objets que dans d'autres circonstances il négligerait. Le gouvernement fédéral a employé des sommes considérables d'après ce principe. En 1817, il y avait une dette assez forte, c'est-à-dire de 123,491,965 dollars; de tous ceux qui avaient porté les armes dans la révolution, les blessés seulement recevaient une pension, comme cela se pratique chez les autres nations; des terres et des indemnités avaient été accordées long-temps avant, à tous ceux qui avaient servi régulièrement. En 1818, la dette étant réduite à 103,466,663 dollars, un secours fut alloué à tous les soldats de la révolution qui déclarèrent se trouver dans le besoin. En 1819, ce secours s'élevait à 1,847,900 dollars. En 1829, il n'était plus que de 689,384 dollars. Mais la certitude que la dette serait acquittée complètement en 1835, et l'excédant du revenu, ont décidé le pays à pensionner, sans réserve, tous ceux qui ont servi dans la révolution. Chaque particulier reçoit maintenant 8 dollars par mois, et ceci sans préjudicier à

ce qu'on donne pour les blessures ou les infirmités. Ainsi, quoique nous ne tenions sur pied qu'une armée de six mille hommes pour nous défendre contre nos ennemis, nous *payons* réellement une armée de *vétérans* qui compte plus de seize mille hommes. On voudra bien se rappeler plus tard que toutes ces charges sont mentionnées au budget.

Ainsi que l'a remarqué justement le rédacteur de la *Revue britannique,* la plus grande partie de l'argent des États-Unis provient des recettes des douanes. On dit que ces recettes seules, vu la prospérité extraordinaire du pays, dépasseront cette année la totalité des dépenses projetées. La *Revue britannique* pense que cette manière de lever l'impôt est inférieure à la méthode française, parce qu'elle est sujette à varier. Est-ce que la France ne tire pas des douanes tout ce qu'elle peut convenablement tirer? Si les États-Unis peuvent faire face à toutes leurs dépenses par cette seule imposition, c'est un avantage qui résulte d'un double fait, à savoir, l'étendue de leur commerce et la limitation de leurs dépenses. Qu'est-ce qui empêche les États-Unis d'établir des taxes directes, l'*excise* ou toute autre espèce d'impôt connu, en exceptant celui sur l'exportation, si ce n'est l'absence de volonté ou de nécessité à cet égard?

Les recettes considérables des douanes des États-Unis, prélevées sur la consommation, et qui équivalent presque au double de la dépense *courante* du pays, en y comprenant l'intérêt, mais en excluant le principal de la dette publique, doivent être attribuées à une cause particulière. La situation des États-Unis, en ce qui concerne le commerce et l'industrie, vous est bien connue. Tant que les guerres d'Europe nous ont donné un débouché pour les produits de la terre, nous avons été essentiellement une nation d'agriculteurs; les facteurs n'étant qu'une classe insignifiante, quant au nombre, comparativement aux producteurs. Mais quand la paix générale a eu réduit les prix en Europe, nous nous sommes trouvés dans la nécessité de chercher un nouvel emploi de nos facultés. Le pays avait depuis long-temps produit par l'agriculture au-delà de ses besoins, et il y avait nécessité de tourner son attention vers les arts de la vie, ou de ne rien

faire. Dans cette situation, deux avis se présentèrent naturellement. Ceux qui vivaient dans les états les plus populeux et fertiles en blés demandèrent protection pour leur industrie, au moyen de droits sur les importations, tandis que ceux qui vivaient dans les états qui possédaient déjà des monopoles, par la nature particulière de leurs produits, protestèrent contre cette mesure, en se fondant sur l'inopportunité et l'illégalité des monopoles en général. Une immense majorité de la nation se prononça en faveur des *droits* de protection, et le tarif s'est élevé, à différentes époques depuis la paix, dans ce dessein qu'on ne désavoue pas. On en voit le résultat dans le revenu. Cependant le moment approche où la dette sera payée, et probablement les recettes des douanes diminueront, par l'admission de plusieurs articles, tels que le thé, le café, les fruits secs, et même des objets fabriqués qui ne sortent pas de nos manufactures, à des conditions douces, ou même sans aucun droit absolument. Le pays s'occupe sérieusement de cette mesure, car il n'est pas dans la nature de ses institutions d'imposer long-temps des *droits* qui ne seraient pas suffisamment justifiés. Tant qu'il restait une dette à payer, le revenu devait être toléré; mais, en réservant la sécurité des manufactures, il sera probablement réduit aussitôt que cette dette aura été payée.

Il y a une autre espèce particulière de revenu qui, bien que d'une médiocre importance en lui-même, équivaut cependant au neuvième de la dépense totale du gouvernement fédéral, la dette exceptée : je veux parler de la vente des terres de l'état. S'opposer à ces ventes serait retarder l'amélioration du pays, et il est très clair que, si elles se font, elle doivent être productives. Ces produits ne sont pas des taxes, quoique je veuille les comprendre dans l'estimation des contributions personnelles, puisque celui qui paie obtient une ferme en retour. A cette somme, il faut en ajouter d'autres provenant de différentes espèces de propriété. Près d'un vingt-cinquième de la dépense courante est comblé par les dividendes de la banque.

En portant votre attention sur les circonstances mentionnées précédemment, vous verrez que ces détails étaient nécessaires à

l'intelligence du sujet. Je suis porté à croire que la loi qui accorde une pension à ceux qui ont porté les armes dans la révolution résulte en grande partie de l'excès de recettes sur les dépenses nécessaires, sous l'empire des circonstances que j'ai énumérées.

Il y a d'autres faits également liés à la situation particulière des États-Unis, même relativement à ces dépenses courantes, et qui ont besoin d'être exposés. La malle-poste effectue les transports, et à un taux de poste inconnu en Europe, et dans plusieurs cas gratis (1), dans un pays dont la surface égale celle de la France, des deux péninsules, de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Turquie d'Europe, quoique soutenue seulement par la correspondance d'une population égale environ à celle de la Prusse, et chargée littéralement du transport d'un millier de journaux. Une lettre parcourt une distance aussi grande que celle de Naples à Saint-Pétersbourg, pour 26 sols; un journal, d'un format double de celui d'un journal ordinaire de Paris, pour moins de 2 sous, et cela dans un pays où plusieurs routes sont nécessairement nouvelles, et où le travail est nécessairement cher.

Les États-Unis ont, en effet, trois mille milles de côte atlantique, et presque autant de côtes de lac; sur la totalité de la première côte, et sur une grande partie des secondes, on est obligé d'entretenir *des maisons éclairées, des fanaux, des lumières flottantes, des gardiens, de construire des jetées*, et de prendre d'autres précautions nécessaires à la sécurité de la navigation. Toutes ces dépenses, ainsi que les souscriptions destinées à encourager des améliorations d'une utilité nationale, sont portées au budget. Avant d'aller plus loin, vous me permettrez de vous donner l'extrait suivant de la *Revue britannique*.

« On ne manquera pas, sans doute, de se récrier sur la modération de ce budget, et de le comparer à l'énormité du nôtre. On enviera le bonheur d'une nation étrangère à la diversité de

(1) Il y a plus de huit mille maîtres de poste, dont chacun a le privilège de la franchise.

nos perceptions fiscales, et qui ne connaît, pour ainsi dire, qu'un seul genre de recettes, celui des douanes. On calculera qu'alors même que notre armée serait sur le petit pied de paix, notre budget serait encore de près d'un millard. D'où il résulterait qu'en France la moyenne des charges publiques est de 31 fr. par individu, tandis qu'aux États-Unis elle n'est que de 13 fr. Mais c'est là une pure déception. On ne réfléchit pas que les vingt-quatre états qui composent l'Union américaine ne sont pas des provinces ou des départemens; mais des états indépendans qui ont chacun leur budget à part comme ils ont leur constitution spéciale. Ainsi donc, pour connaître les dépenses publiques des États-Unis, il est nécessaire d'additionner les budgets spéciaux de chaque état avec le budget fédéral qui ne contient que les dépenses collectives de l'Union. Il faudrait aussi mettre en ligne de compte les dépenses des diverses comtés qui ne figurent ni dans le budget fédéral ni dans celui des États. Ajoutons que sur aucune de nos routes il n'est perçu de péage, et que les dépenses, pour leur entretien, sont toutes comprises au budget de l'état. Aux États-Unis, au contraire, un grand nombre de routes sont des routes à barrières sur lesquelles on ne circule qu'en payant. Il faudrait donc aussi cumuler, s'il était connu, le produit de ces péages avec les autres dépenses publiques. Avant de parler des budgets spéciaux, décomposons quelques articles du budget fédéral, et nous verrons que les traitemens qu'il supporte, loin d'être réglés avec économie, sont presque toujours supérieurs à ceux des fonctions analogues en France.

« Les sociétés politiques qui, en Europe, se sont récemment reconstituées sur de nouvelles bases, ont toutes jugé indispensable au maintien de leur repos de placer un roi au haut de leur hiérarchie sociale. Elles ont dû en même temps se résigner à supporter une assez forte dépense pour environner d'une splendeur nécessaire la famille investie de l'hérédité du pouvoir suprême. Le génie américain, qui a en quelque sorte l'espace pour exercer son ardeur, ne paraît pas jusqu'à ce jour avoir besoin de cette condition pour ne pas être turbulent et inquiet. Il

a des pans de forêts à abattre, des tribus sauvages à dompter, des champs immenses, innombrables à mettre en culture. Aucune dépense analogue à celle que nous nommons liste civile ne figure donc dans le budget fédéral, quoiqu'il y en ait une qui porte le même nom, mais qui désigne des dépenses d'une autre nature. Comme on l'a dit, un roi constitutionnel, dont aucun acte n'est valide sans le contre-seing d'un ministre responsable, règne et ne gouverne pas. Le président des États-Unis, qui gouverne, ne trouve donc d'analogue en France que dans le président du conseil, placé comme lui à la tête des affaires. Son traitement est de 25,000 doll. (132,500 fr.); celui du président du conseil, en France, est fixé à 120,000 fr. dans le budget de l'état. Le président des Etats-Unis a en outre un hôtel magnifique dans Washington, et une maison de plaisance dans le voisinage de cette ville. Toutefois il paraît que son traitement est insuffisant pour couvrir les dépenses auxquelles l'usage l'assujétit. Un de ces usages dispendieux, c'est qu'il donne par semaine, pendant la session, deux grands dîners qui sont loin de se faire remarquer par la simplicité que nous attribuons aux habitudes républicaines. Ces dîners et les autres frais de la représentation du président ont dérangé la fortune de plusieurs de ceux qui ont exercé cette haute magistrature. M. Jefferson et M. Monroe sont même morts à-peu-près insolvables. »

Ici nous pouvons apprécier le jugement de la *Revue britannique*. Que les Etats-Unis aient une double forme de gouvernement, c'est ce qu'on ne peut nier, et ceux qui sont familiarisés avec son action considèrent le fait comme d'une très grande importance pour leur tranquillité et l'amélioration du pays. Je ne puis pas entrer dans l'analyse minutieuse des lois et dépenses des vingt-quatre états. Eussé-je même les informations nécessaires, la tâche dévorerait un mois, et peu de personnes auraient la patience de me suivre dans les détails. Je me bornerai donc à mettre sous vos yeux le résultat général, en essayant de prévenir toute chicane.

Comme remarque générale et directement applicable au sujet, j'observerai d'abord, que la nécessité de maintenir un gou-

vernement sur une si vaste surface, donne un caractère particulier à la question. Le calcul devrait être fait relativement à la superficie plutôt qu'au nombre, puisque l'organisation est partout complète; et le maintien de l'ordre, l'administration de la justice, dans un tel système, ne coûteraient pas matériellement plus pour cent millions d'âmes qu'ils ne coûtent aujourd'hui pour moins de quatorze millions. Aucun service n'est double, et conséquemment, dans l'état du pays, aucun ne pourrait être omis sans préjudice pour les habitans. Ainsi, il est nécessaire de conserver trente cours de districts pour une population de moins de quatorze millions, tandis que, si la surface du pays n'excédait pas celle de la France, comparativement au nombre des habitans, trois ou quatre suffiraient. En outre, quoique les Etats-Unis tiennent sur pied une si petite armée active, ils donnent solde *entière* aux officiers nécessaires pour avoir à terre ou sur mer une grande armée ou une flotte imposante. Il faut encore ajouter les tributs payés aux Indiens, charge absolument inconnue en Europe, mais qui figure dans le budget américain pour la vingtième partie à-peu-près de ses dépenses ordinaires.

Je suis, vous le savez, citoyen de l'état de New-York. Comme je suis familiarisé avec les intérêts de la communauté à laquelle j'appartiens, et comme cette communauté se trouve être la plus étendue et la plus importante de toutes celles de l'Union américaine, ce sera un excellent exemple pour le sujet que nous traitons. En déterminant la contribution payée par un citoyen de New-York aux gouvernemens de l'Union et de l'État, nous ne serons pas loin de connaître celui de la plupart de ses concitoyens.

Les dépenses ordinaires et extraordinaires de l'état de New-York, ou ce que la *Revue britannique* affecte d'appeler son *budget*, quoique pendant les cinq dernières années ce budget n'ait rien eu à faire avec aucune taxe, peuvent s'élever à la somme moyenne de 350,000 dollars. Si je vous donnais les dépenses d'une année quelconque, je pourrais vous tromper; aussi ai-je essayé d'obtenir une *moyenne*. Je crois que la somme ci-dessus excède un

peu la vérité, mais je desire avoir raison sans la torturer. Les dépenses ordinaires sont habituellement estimées à 300,000 dollars environ, et des besoins particuliers peuvent même quelquefois les élever jusqu'à 400,000. Mais je suis sûr que 350,000 dépassent la dépense des cinq dernières années. La *Revue britannique* a extrait du *Registre annuel de New-York,* par Williams, une longue liste de fonctionnaires, et leur salaire, dans l'intention de montrer que les Américains paient plus que les Français pour certains services. Je suis bien aise que ce fait ait été publié, puisqu'il peut aider à relever une erreur très générale. Les gouvernemens américains sont beaucoup moins onéreux que ceux d'Europe, en ce qui concerne les impositions; c'est ce que savent toutes les personnes familiarisées avec la connaissance de ces deux parties du monde. Jusqu'à présent on s'est habitué à expliquer cette économie par la petitesse des moyens, et cette accusation a été si souvent, si long-temps, si hardiment soutenue, que mille, dix mille personnes, même en Amérique, y ajoutent foi. En fait, le gouvernement des Etats-Unis, sauf un petit nombre d'exceptions, paie ses employés mieux qu'aucun autre gouvernement de la chrétienté: cependant, considéré par rapport aux résultats, et si l'on tient compte de toutes les circonstances qui peuvent et doivent modifier la question, je crois qu'on trouvera que c'est encore, et de beaucoup, le moins cher de tous les gouvernemens connus. C'est dans ces deux vérités, financièrement parlant, que consiste, selon moi, son excellence. La *Revue britannique* a raison dans ses citations. Nous payons les sommes qu'elle dit, aux officiers de l'armée et de la marine, aux commis des bureaux, aux juges, aux membres du congrès, et à tous les autres. La conséquence est que ceux qui travaillent sont honnêtement récompensés; qu'ils sont placés au-dessus de la tentation de mal faire, de recevoir des présens, ou d'abuser autrement de leur situation, pour vivre; et en même temps que j'admets que l'homme n'est pas parfait en Amérique, pas plus qu'ailleurs, j'ajoute que cette politique produit d'excellens fruits. Mais à quoi sert d'établir les salaires particuliers de certains officiers, si l'on n'ajoute que, malgré leur taux élevé, ils sont tous

compris dans le budget? Le *Registre* de Williams pour 1831 donne la dépense totale du gouvernement fédéral dans le courant de l'année, et la fixe à 13,228,065 dollars, non compris la dette publique. Ce n'est pas tout-à-fait un dollar par personne dans le pays, et cependant, vous le voyez, nous trouvons moyen de donner à Walter Lowrie (secrétaire du sénat) 15,900 francs de salaire! La même chose est vraie relativement à l'état de New-York. Les salaires mentionnés par la *Revue britannique* sont compris dans le *budget* de 350,000 dollars, jusqu'aux salaires des législateurs eux-mêmes. Comme le service n'est pas seulement fait, mais en général bien fait, il doit y avoir quelque principe important qui concilie cette contradiction apparente.

Mais il est temps de vous donner quelques calculs de ma façon. Je les ai faits pour l'année courante et d'après l'autorité du *Registre* de Williams, soumis lui-même à la chance de quelques estimations additionnelles, comme je l'expliquerai.

	Dollars	
Dépenses ordinaires et extraordinaires du gouvernement fédéral. . .	13,228,065	
Intérêt de la dette. .	1,500,000	
Population le 1er juill.		
1831, 13,250,000. . .)	14,728,065	(111 $\frac{2,056,500}{13,250,000}$

Le quotient est exprimé en *cents*.

Dépenses ordinaires et extraordinaires du gouvernement fédéral. . .	13,228,065	
Dette, principal et intérêt, en vertu d'une loi. .	10,000,000	
Populat. 13,250,000.)	23,228,065, 00	(175 $\frac{4,056,500}{13,250,000}$

Le quotient est exprimé en *cents*.

Un *cent*, vous le savez, est la centième partie d'un dollar, ou, comparé au sou, comme 100 est à 93. J'ai omis tous les chif-

fres qui n'étaient pas absolument nécessaires pour les demandes et les réponses.

Comme la quotité de la population et l'estimation de la dépense sont presque équivalentes, nous supposerons que chaque habitant paie un dollar, cette année, pour les dépenses ordinaires et extraordinaires du gouvernement fédéral, *non compris la dette*. Ainsi nous aurons :

CONTRIBUTION DE CHAQUE HABITANT POUR LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL EN 1831.

Dépenses ordinaires et extraordinaires, comprenant le principal et l'intérêt de la dette. . . 175 1/3 *cents*, ou 9 fr. 9 s.

Dépenses ordinaires et extraordinaires, sans le principal, mais avec l'intérêt de la dette. . . . 111 1/6 *cents*, ou 6 fr.

Dépenses ordinaires et extraordinaires, la dette exceptée. 100 *cents*, ou 5 fr. 7 s.

Dans ces calculs, je donne la différence fractionnelle du *cent* et du sou, différence en faveur du sou. Nous allons maintenant tourner notre attention sur la dépense de l'état.

Dépenses ordinaires et extraordinaires de New-York, pour 1831. . . . . 350,000 dollars.

Population de l'état, 1er juillet 1831 :

2,000,000) 350,000,00(17 1/2 valeur en *cents*, ou 19 s.

Nous aurons alors ce qui suit :

CONTRIBUTION D'UN CITOYEN DE NEW-YORK, PAYÉE A L'ÉTAT ET AU BUDGET DE L'UNION.

A l'Union, y compris l'intérêt et le principal de la dette.	9 fr.	9 s.
A l'état.		19
	10	8
A l'Union, y compris l'intérêt de la dette. . . .	6	
A l'état.		19
	6	19

A l'Union, la dette exceptée.	5	7
A l'état.		19
	6	6

Je ne prétends pas dire que ces résultats sont à l'abri de toute critique, car je n'ai pas le moyen d'atteindre à cette exactitude littérale. Mais pour tous les besoins d'un calcul général, ils sont aussi près de la vérité qu'on peut l'exiger. Mon estimation de la quotité de la population est faite d'après des principes connus. L'Union a gagné 3,218,366 âmes de juillet 1820 à juillet 1830, c'est-à-dire annuellement un peu plus de 320,000 âmes. Il est très évident que l'accroissement dans un pays nouveau comme l'Amérique est proportionnel à la population primitive, et il est probable que, tandis que le chiffre d'accroissement était inférieur à 320,000 âmes dans les premières dix années, ce même chiffre était d'autant supérieur dans les dernières. En mettant l'accroissement annuel aujourd'hui à 400,000, je ne crois pas sortir des bornes de la vérité. Le recensement réel de juillet 1830 était de 12,856,497

Ajoutez 400,000

Ce qui donne 13,256,497 pour la population des Etats-Unis en juillet 1831.

Mes calculs sont faits sur une population moindre de 6,497. En ce qui concerne New-York, il y eut un recensement de l'état en 1825. Le résultat fut de 1,616,458. Le recensement de 1830 donna à New-York une population de 1,913,503.

1,913,503
1,616,458

297,045, accroissement de cinq années.

C'est un accroissement annuel de 59,409. D'après le même principe, nous pouvons supposer que l'augmentation annuelle de la population de l'état suffirait pour nous donner 2,000,000 en juillet 1831.

Le rédacteur de la *Revue britannique* donne pour l'état de

New-York un budget très différent du mien, quoiqu'il cite la même autorité. Il s'est évidemment trompé. Il a pris les comptes généraux de l'état pour sa dépense. L'état a plusieurs fonds, qui sont réellement sa propriété : il a une ressource spéciale, un fonds qui suffit presque à la moitié de ses besoins. Il y a environ dix ans, l'état commença une grande entreprise, qui, bien que suivie d'immenses avantages politiques et sociaux, présentait le caractère d'une spéculation d'argent. On traça le plan d'un système de canalisation, qui depuis a été réalisé. On emprunta de l'argent sur la foi de l'état, en donnant des sécurités particulières, telles que les revenus des sources salées, les droits d'enchère, et les recettes prélevées sur les canaux eux-mêmes. Sans ces gages donnés sur sa propriété, New-York n'aurait besoin d'imposer aucune taxe ni droit pour soutenir son gouvernement. Toutefois il n'y a eu aucune taxe à cet effet depuis 1826, à moins qu'on n'en ait établi une l'hiver dernier; car le reste de la propriété suffisait pour faire face à la plupart des besoins de l'état.

La dernière taxe directe, avant que je ne quittasse l'état, fut établie au taux d'un demi-millième par dollar. Vous savez que l'évaluation d'une propriété pour l'assiette d'un impôt chez nous se fait toujours comme pour une vente forcée, ce qui réellement réduit l'impôt de près de moitié. L'impôt de l'état, étant fixé au taux d'un deux-millième de dollar, ne pouvait certainement pas être de plus d'un trois-millième, eu égard à la valeur réelle de la propriété, si même il atteignait si haut. En calculant la quotité des impôts de l'état de New-York pour les dix dernières années, pendant lesquelles il y a eu des impôts d'un millième, d'un demi-millième, puis pas d'impôts du tout, je suis porté à penser que le citoyen n'a pas réellement payé annuellement plus de la dix-millième partie de sa propriété à cet effet.

Quant aux entreprises que j'ai mentionnées, elles ont très bien réussi, et si bien que, lorsque les conditions de l'emprunt permettront de rembourser la dette des canaux, New-York tirera de ses canaux seuls un revenu qui excédera quatre fois ses dépenses ordinaires. En outre, elle pourra de nouveau disposer de ses rentes sur les sources salées, c'est-à-dire qu'elle aura en

propriété un revenu cinq fois égal à celui nécessaire pour l'entretien du gouvernement de l'état.

Mais la *Revue britannique* fait grand bruit des charges du comté, de l'entretien du clergé, de la perte de temps par le service de la milice, des péages des routes à tourniquets. On ne peut que donner une idée générale de ces sortes de dépenses, puisque aucune localité n'est précisément soumise aux mêmes charges qu'une autre. La plupart de nos charges locales sont comme celles qu'on paie dans d'autres pays, bien que quelques-unes ne soient certainement pas de la même nature. Les exceptions pour ou contre nous se balancent. Ainsi nous n'avons pas d'octrois en Amérique. Il n'y a pas un officier salarié qui ne *soit porté* sur le *budget* ou sur la liste civile de l'état, excepté dans les cités et dans les grandes villes, et tous les salaires exceptés ne sont qu'une bagatelle. Les juges de comté ne sont pas payés, ou ne touchent que de très faibles gratifications. Les shériffs, les clercs, les coroners, les juges de paix, et autres fonctionnaires de même sorte, ne sont payés qu'en gratifications, selon les emplois qu'ils remplissent. Je crois que la même chose se pratique chez la plupart des nations, et probablement nos gratifications sont inférieures à celles usitées dans d'autres pays.

Le service de la milice est infiniment moins pénible qu'en France. La *Revue britannique* n'a nulle part commis d'aussi graves erreurs que dans ce qu'elle dit du service de la milice. Comme chaque état règle sa propre milice, en se conformant à quelques exigences générales, je ne puis pas entrer dans le détail des lois relatives à ce sujet. A New-York, le service ne comprend pas même la moitié du temps (cinq *jours*) mentionné par la *Revue britannique*, et la valeur du temps n'égale pas à beaucoup près le prix qu'elle y met. Elle a probablement pris quelques exceptions pour la règle. Si l'Américain pouvait demander pour son temps autant que le suppose la *Revue britannique*, alors les 13,500,000 habitans de l'Amérique pourraient payer plus que les 32,000,000 de la France; or il est certain que le temps n'a pas le tiers de la valeur qu'elle lui attribue en France. Mais le rédacteur est entièrement dans l'erreur. Il faut

une milice mieux disciplinée dans les cités qu'à la campagne, pour les besoins de la police, surtout à New-York, où il y a toujours un grand nombre d'étrangers, et pour faire face à tous les accidens qui pourraient survenir du dehors. Dans ce dessein, on a formé des corps qui sont appelés à la parade, je crois, pendant la durée du temps mentionné par la *Revue britannique*, ou plutôt à cinq jours différens dans l'année; cependant la plupart de ces jours ne sont que des demi-journées. Ces corps sont obligés de s'équiper eux-mêmes, et de plus sont soumis à un service beaucoup plus onéreux que celui du reste de leurs frères, quoique cependant leur service soit bien léger, comparé à celui de la garde nationale de France. Ils ne montent aucune garde, et ne font aucun service ordinaire, quel qu'il soit. Hors des garnisons, des vaisseaux de guerre, des prisons, il n'y a pas dans tout l'état de New-York quelque chose qui ressemble à une sentinelle. Ces corps uniformes sont composés de volontaires; aucun homme n'est obligé d'y entrer, et ceux qui y entrent, outre qu'ils satisfont leur orgueil militaire, ce qui est habituellement leur motif déterminant, après un service de quelques années, sont, comme cela arrive pour les autres exemptions, déchargés pour le reste de leur vie, excepté dans les cas d'invasion ou d'insurrection, de tout service dans la milice. Le milicien ordinaire ne va à la parade, à ma connaissance, que deux jours de l'année, et il n'est obligé de s'équiper de quoi que ce soit. Il est vrai qu'il doit paraître armé; mais dans un pays comme l'Amérique, ce n'est pas une grande charge, et rien n'est plus commun que de voir un homme, trop pauvre pour conserver des armes, en emprunter à celui qui en a plus qu'il ne lui en faut. Les armes ne sont exigées que pour l'exercice, et le gouvernement fournit tout ce qui est nécessaire au service réel. Il y a des arsenaux appartenant à l'état et aux États-Unis, dans différentes parties du pays, et l'argent nécessaire pour les construire et les remplir figure dans nos deux *budgets*. L'état de New-York à lui seul possède un train de 320 pièces de canon, et 11 arsenaux. La *Revue britannique* se trompe lorsqu'elle dit que le milicien n'est pas payé par le gouvernement pendant son service actif. Non-

seulement il est payé, mais il l'est beaucoup mieux qu'aucun soldat du monde. Le grand principe du gouvernement, qui est de ne rien donner à une vaine pompe ou à l'oisiveté, mais de payer justement l'homme qui rend des services réels à son pays, est aussi bien pratiqué dans ce cas-ci que lorsqu'il nous fait donner 15,900 fr. à Walter Lowrie, secrétaire du sénat. Le soldat des Etats-Unis, outre qu'il est bien vêtu, bien nourri, est pourvu de tout, reçoit 5 dollars par mois, c'est-à-dire, près de 18 sous par jour. Aussitôt qu'un milicien est appelé sur le champ de bataille, il devient soldat, il est armé, nourri et payé comme un soldat (1), l'intention de la loi étant de donner à celui qui sert, la compensation des travaux d'agriculture, ou de le mettre à même d'obtenir un remplaçant à des conditions raisonnables. Sans cette circonstance, la dette des Etats-Unis serait depuis long-temps éteinte, et nous n'en trouverions plus maintenant aucune trace dans le budget. Comme il n'y a rien de particulier dans la milice américaine, si ce n'est la légèreté du service, il est inutile d'en dire davantage.

Il est certain que l'état ne contribue en rien à soutenir la religion à New-York, ou du moins il ne la soutient pas dans le sens ordinaire qu'on donne à ce mot. Les salaires du clergé dérivent de deux sources : les revenus de propriétés appartenant à certaines corporations ecclésiastiques, et les contributions volontaires. La plupart des hauts salaires (je veux parler de ceux qui s'élèvent de 1,500 à 4,000 dollars, et ils sont en très petit nombre) proviennent ou d'une propriété, ou de la location des bancs fermés dans les églises, tandis que les salaires moins élevés dérivent de souscriptions directes. Selon Williams, il y avait 1382 prêtres établis à New-York en 1830. Nous dépasserons probablement la vérité en chargeant le peuple d'un impôt de 400 dollars pour le soutien de chaque prêtre. Sur la totalité, près de 400 sont méthodistes, et reçoivent, à ce que j'ai su, 100 dollars seulement chacun. Les mieux payés sont dotés. Les baptistes reçoivent rarement un salaire au-dessus de 300 dollars, et 600

(1) Le milicien n'est pas habillé, son service étant limité à six mois.

dollars sont regardés comme un salaire respectable dans un village de quelque étendue. Je me rappelle que le principal prêtre de Cooperstown, qui est une ville de comté, recevait 600 dollars. Cet argent provenait uniquement du revenu des bancs fermés. En un mot, je crois qu'en accordant une moyenne de 400 dollars, comme venant du peuple, je vais trop loin. Voici le calcul :

1,382
400

552,800 dollars.

Nous chargerons donc la nation d'un impôt de 552,800 dollars, pour le soutien du clergé. Les enterremens n'entraînent aucuns frais : les prières pour les vivans ou les morts (vous savez que les protestans ne prient jamais pour les derniers) sont gratuites, ainsi que les baptêmes : on ne paie rien pour le mariage. Le prêtre qui refuserait de remplir gratuitement une de ces fonctions pour un paroissien serait en grand danger de perdre sa place. Il est d'usage de faire un cadeau pour un mariage, mais c'est absolument volontaire. Un très petit nombre de gens riches font aussi un présent au baptême; mais le plus grand nombre des Américains regardent une donation à l'occasion d'un baptême avec une religieuse horreur. Il leur semble que c'est acheter le ciel. Aux funérailles dans les villes, un petit nombre de familles donnent des gants et une écharpe au prêtre, ainsi qu'aux médecins et aux porteurs du drap mortuaire; mais loin de payer un prêtre pour accomplir le devoir funèbre, cet usage excite une vive aversion, même chez moi, accoutumé comme je le suis aux autres pays. En un mot, un prêtre est considéré comme un ministre de Dieu, et on le paie pour qu'il puisse vivre; mais personne ne pense que celui qui ne paie pas n'ait pas autant de droit à son ministère que celui qui paie. Vous verrez que ces faits ont une haute portée dans la discussion qui nous occupe.

L'entretien des pauvres est une des charges locales les plus sérieuses. Il est très vrai que la France échappe à cette charge, légalement imposée; mais les pauvres existent. A New-York, les pauvres consistent en étrangers jetés sur nos côtes, ignorans du

pays, et ne voulant ou ne pouvant pas travailler; en orphelins demeurés sans moyens d'existence; en veuves chargées d'une nombreuse famille; en malades, en infirmes et en vicieux. La dernière classe n'est pas nombreuse. Le nombre entier des pauvres stationnaires, pour tout l'état, est fixé par Williams à 5,790. A ceux-ci il ajoute des pauvres d'occasion, qui traversent l'état, ou ceux qui demandent un secours momentané, et il les évalue à 12,348. Il donne la totalité de la dépense annuelle pour les pauvres de l'état, et la fait monter à 246,752 dollars. Il y a, vous le voyez, moins d'un pauvre pour cent habitans, quoique New-York ait plus que sa part de pauvres étrangers.

L'entretien des écoles publiques est une autre charge importante, ou plutôt c'est la plus lourde de toutes. 497,503 enfans ont été instruits dans les écoles de New-York durant l'année 1830. 580,520 dollars ont été payés pour les honoraires des professeurs; car, vu la disproportion de la population et de la surface, il n'y a pas moins de 9,062 écoles publiques pour une population de 1,913,503. Outre le nombre que j'ai énoncé, il y avait assez d'enfans dans les écoles privées pour faire un total de 550,000. Il est certain que près de 1, 3 50/100 de la population de New-York est aujourd'hui dans les écoles. Les professeurs des écoles publiques, à eux seuls, reçoivent cinquante pour cent de plus en honoraires que toute l'organisation du gouvernement de l'état ne coûte, en y comprenant les salaires du gouverneur, des juges, des législateurs, des secrétaires, etc.

Quant à ce que la *Revue britannique* dit des routes, je ne le trouve pas juste. Les routes à barrières ne sont qu'une petite portion des routes, et sont de la même nature que toute autre amélioration liée au progrès de la société. Si l'on établissait une balance entre les routes de New-York et toutes les routes de France, je suis persuadé que l'avantage serait en faveur des premières, même pour les résultats pécuniaires. Il n'y a rien qui subisse des modifications aussi sûres et aussi promptes dans un pays nouveau qu'une route. La plupart des routes à barrières de New-York ont été établies

par de grands propriétaires pour ouvrir des communications avec leurs biens, et il y en a très peu qui donnent l'intérêt légal. Les canaux, les rivières, les routes à rainures, et les autres améliorations, les déprécient. Quant aux routes de campagne, qui sont nombreuses, elles sont entretenues comme ailleurs par des contributions locales. La Pennsylvanie, citée par la *Revue britannique*, est précisément l'état où les barrières sont les plus nombreuses, les plus vieilles et les plus lucratives; mais les canaux et les chemins de fer les déprécient tous les jours. Une route à barrières est comme un pont à péage, un établissement conçu dans l'intérêt réciproque du capitaliste et de la société. La France a plusieurs ponts de cette nature. Il y en a trois qui servent de communication à deux quartiers de Paris, et l'on en construit un quatrième.

Ici les charges particulières au citoyen de New-York, distinctes de celles du Français, cessent, et les autres charges locales sont communes à tous les peuples civilisés. La supposition faite par la *Revue britannique* que ces charges locales excèdent celles de la France, ne me paraît pas juste; au contraire, à en juger par mon expérience personnelle des deux pays, je les crois matériellement inférieures. Que le citoyen de New-York consacre annuellement plus d'argent aux améliorations que le citoyen de France, c'est ce qui est probable; mais c'est une conséquence d'une nécessité plus impérieuse, et peut-être d'une plus grande richesse.

Récapitulons maintenant et additionnons :

	Dollars.
Budget de New-York.	350,000
Frais du clergé.	552,800
Salaires des maîtres d'école. . . .	580,520
Pauvres.	246,752
	1,730,072

Population. . 2,000,000) 1,730,072,00 (86 ;
le quotient étant exprimé en *cents*, ou ¼ fr. 12 s.

Nous pouvons maintenant donner un résultat plus général. Le citoyen de New-York paie aux budgets de l'Union et de l'État, et pour différens objets d'un intérêt général, ce qui suit :

Au gouvernement de l'Union, y compris l'intérêt et le principal de la dette.	9 fr.	9 s.
Au budget de l'état, dépense des écoles publiques, du clergé et des pauvres. . .	4	12
	14 fr.	1 s.

Ainsi, pour environ 14 francs par tête, les citoyens de New-York ont le bénéfice du gouvernement de l'Union et de l'état, paient annuellement un quart de leur dette nationale, soutiennent le clergé, soulagent les pauvres et ont la faculté d'envoyer leurs enfans à l'école. Dans ces calculs, je n'ai pas compris les frais de perception. Je n'ai aucun moyen positif d'en connaître la quotité, qui probablement augmenterait de quelques sous la contribution personnelle d'un citoyen de New-York; mais comme j'ai assimilé à des impôts des sommes provenant d'établissemens qui sont des propriétés réelles, en fait, je suis persuadé que, par cette raison, et aussi à cause de la libéralité de mes calculs, le citoyen de New-York jouit de tous ces avantages pour une somme réellement moindre que celle que j'ai énoncée, même en y comprenant les frais de perception. Je répète, comme un principe, que les autres charges locales sont les mêmes que celles connues ailleurs, qu'elles varient selon les circonstances, et qu'elles sont en général moindres qu'en Europe. La *Revue britannique* dit : « Les fonctions de maire ne sont pas, *comme en France,* toujours gratuites. Le traitement du maire de New-York figure au budget de cette ville pour une somme de 5,000 dollars (26,500 fr.). » Il n'y a en Amérique rien qui ressemble à un maire français. Le chef de la police dans chaque cité (aucune ville ne prend le nom de cité en Amérique, sans avoir une charte spéciale) s'appelle *mayor,* et reçoit un salaire. Ces salaires sont généralement très minimes. Celui de New-York, à coup sûr la plus grande ville de l'Union, n'a pas 5,000, mais 3,000 dollars. Ceux des autres cités de l'état

sont à peine rétribués. Il n'y a que cinq cités dans l'état, et par conséquent il n'y a que cinq mayors, et tous leurs salaires réunis ne dépassent pas la somme attribuée par la *Revue britannique* au mayor de New-York.

Toutes les comparaisons qu'on peut établir entre les impositions de cette nature, pour en apprécier le caractère plus ou moins onéreux, sont nécessairement relatives. Il y a telle communauté qui paie plus facilement qu'une autre les charges publiques, et après l'acquittement de l'impôt, il y a tel pays où les institutions assurent à l'argent un meilleur emploi que dans un autre.

Permettez-moi maintenant de porter votre attention vers l'extrait que j'ai fait de la *Revue britannique*. Le rédacteur paraît croire que, lorsque la population des Etats-Unis sera devenue aussi serrée qu'en France, les citoyens seront obligés de supporter une liste civile très différente de celle qui est maintenant portée sur leur *budget*. Cette idée a long-temps prévalu chez les publicistes d'Europe. Quant à moi, je pense que cent millions d'hommes seront plus capables de défendre leurs libertés et conséquemment leurs droits naturels que treize millions. Qu'une nation comprenne profondément ses privilèges, et il ne sera pas facile de l'en priver. L'expérience montre qu'il n'y a aucune règle absolue à ce sujet. La Belgique, le pays le plus populeux de l'Europe, a maintenant la constitution la plus libérale qui existe, la Suisse exceptée; et les cantons de Zurich, d'Argovie, et en partie de Saint-Gall, sont au nombre des portions les plus populeuses de la chrétienté. La Hollande, lorsqu'elle était république, était extrêmement peuplée, et l'Espagne aujourd'hui n'a pas une population aussi serrée que la plupart des états américains. En un mot, il est à peine possible d'imaginer dans un gouvernement paternel un état de choses tel que la masse ne soit pas intéressée à maintenir l'ordre. Tous les argumens tirés des excès d'une population européenne, qui se trouve tout-à-coup souveraine, ne me paraissent pas mériter d'être pris en considération. Si la réaction produite par la révolution de 1830 n'a pas été si violente que celle de 1789, c'est tout simplement parce que les abus à réformer étaient moindres, et on ne devrait pas

oublier que la constitution américaine est déjà tout entière dans l'intérêt de la nation. S'il y a la moindre déception à cet égard, c'est le résultat d'une erreur et non d'une volonté réfléchie.

Il n'y a aucune extravagance à supposer qu'en 1861 la population de New-York sera de 4,000,000, ce qui donnera proportionnellement une population presque égale à celle de la France. Mais je crois qu'on ne peut sans extravagance prévoir une liste civile onéreuse. Quant aux forêts à abattre, et à l'espace que nous possédons, si le rédacteur croit que ces deux circonstances ont une si grande influence sur notre économie, il doit bien se réjouir de l'acquisition d'Alger, puisqu'il est à coup sûr plus facile de passer le bras de mer qui sépare cette colonie de la France, que de traverser un désert, pour profiter de ces avantages.

Le rédacteur s'est trompé sur plusieurs faits, comme vous avez eu probablement occasion de l'observer. C'est presque perdre notre temps que de dire comment ces faits, qu'il y ajoute foi ou non, sont interprétés. De quelle importance est-il pour la question d'économie que le président ait dix maisons de campagne ou une, ou pas du tout (comme cela est véritablement), quand le *budget* donne la somme totale de la dépense? Je ne pense pas qu'aucun président des États-Unis ait jamais perdu un dollar dans l'exercice de ses fonctions, et il est très probable que si l'un d'eux avait exclusivement tourné son attention vers l'accumulation de l'argent, il se serait enrichi. On peut juger la teneur de l'article entier par les deux conclusions qui terminent l'extrait.

« Ces dîners et les autres frais de la représentation du président ont dérangé la fortune de plusieurs de ceux qui ont exercé cette haute magistrature. M. Jefferson et M. Monroe sont même morts à-peu-près insolvables. »

Nous avons eu sept présidens, Washington est mort riche, Adams dans l'aisance; M. Madison est connu pour jouir d'une belle fortune; M. Quincy Adams est dans le même cas; le général Jackson passe aussi pour riche. Ainsi l'expression : « *plusieurs de ceux* »

se réduit littéralement aux deux présidens nommés. Les embarras de M. Monroe et de M. Jefferson ne sont pas généralement attribués à l'exercice de la présidence. Tous deux, pendant une absence prolongée hors de leur pays, avaient probablement négligé leurs affaires. Je n'ai pas la moindre idée qu'un président ait jamais dépensé au-delà de son salaire pendant le cours de ses fonctions, et je ne pense pas qu'il soit du tout nécessaire qu'il dépense la totalité.

La *Revue britannique* pense qu'il n'y a aucune analogie entre le président des États-Unis et un roi; elle le compare plus volontiers à un président du conseil. A la vérité M. Andrew Jackson n'est pas roi, il n'y a pas un fait plus certain que celui-là. Je suis également sûr qu'il ne deviendra jamais roi. Mais l'objection posée par la *Revue* est-elle bien juste? Les Américains ne croient pas à la doctrine des pouvoirs séparés dans un gouvernement. Leur théorie dit que des forces opposées possédant une égale puissance ne peuvent pas coexister au sein d'une même communauté. Ils admettent qu'une société civilisée a plusieurs sortes d'intérêts majeurs, avec une infinité de nuances destinées à les réunir, à moins qu'ils ne soient séparés artificiellement; et ils soutiennent que le moyen le plus sûr d'empêcher la prédominance illégitime de l'un quelconque de ces intérets est de remettre le pouvoir aux mains de tous, avec la certitude que les parties respectives feront, de bon accord, des combinaisons telles que l'harmonie nécessaire sera conservée.

Ils disent que ce qu'on appelle l'équilibre des pouvoirs ou des trois formes de la souveraineté devient dans la pratique tout au plus un système d'*obstacles*, et ils ne croient pas à l'opportunité de faire indirectement ce qui peut être fait directement et mieux. Avec ces idées politiques, ils ont cherché à donner à leur gouvernement un ensemble sans lequel, à ce qu'ils croient, il ne peut y avoir aucune paix intérieure. Ils disent que les gouvernemens ont trois formes, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, et que ces formes, comme les intérêts de la société elle-même, admettent un millier de gradations. La monarchie est un gouvernement où prédomine l'autorité d'un seul; l'aris-

tocratie, celui où une minorité exerce la puissance; et la démocratie enfin prend la majorité pour volonté déterminante. Quant à supposer que la monarchie, l'aristocratie et la démocratie puissent coexister avec une puissance égale, ou avec quoi que ce soit qui ressemble à une puissance égale en dernière analyse, paisiblement et au sein de la même communauté, ils croient que c'est une chimère. Il est facile d'avoir les noms de ces trois formes; mais ils pensent qu'en réalité ils se détruiraient mutuellement. Ils ont préféré une démocratie, parce que tel était véritablement le gouvernement fondé par leurs pères. Ils ont opposé plusieurs obstacles à la précipitation ou à la corruption de la législature; ils ont imaginé des moyens pour empêcher ceux qui sont chargés de l'exécution des lois, de prétendre les faire. Leurs institutions sont pleines d'*obstacles;* mais ils ont évité la *balance des pouvoirs*, comme un moyen certain de multiplier des contestations dangereuses. Dans toutes les circonstances, ils ont pris le peuple comme arbitre en dernier ressort. Ils ont créé un président, auquel ils ont confié le commandement de leurs armées et de leurs flottes, l'exécution des lois, et en même temps la faculté de s'opposer à la volonté législative, selon les conseils de son expérience et de sa sagacité. Mais ils l'ont placé lui et sa magistrature également à la disposition du peuple. Le président des Etats-Unis peut user, et a récemment usé de son *veto;* car personne n'est jaloux de son application. Mais il y a bien long-temps qu'un roi d'Angleterre n'a osé exercer sa prérogative, car la conséquence inévitable serait un changement de ministère, ce qui équivaut quelquefois à un changement de roi. Les Américains peuvent réélire M. Jackson à la présidence, l'automne prochain, si cela leur plaît; et avant l'automne prochain, ils peuvent *constitutionnellement* détruire entièrement sa magistrature. Ils ont des sénateurs, des représentans, des juges, pour faire aller la machine du gouvernement; mais tous ces pouvoirs délégués sont à la disposition de la nation, en tant qu'elle représente les intérêts assemblés. Il en résulte définitivement la plus tranquille communauté que j'aie jamais visitée. Il est d'usage de dire que l'Amérique fait maintenant une grande expérience politique. Si le sentiment ordinaire de l'En-

rope à l'égard de la nouveauté de notre démocratie est vrai, l'Amérique fait maintenant deux grandes expériences à-la-fois, celle de la démocratie elle-même dans de grandes communautés, et celle de la réunion intime de plusieurs communautés en une seule. Si l'Union américaine devait se dissoudre demain, cela ne prouverait rien contre la démocratie, car la révolution de 1776 a suffisamment montré qu'une aristocratie ne pourrait pas conserver un pays si étendu, et celle sdu Mexique et de l'Amérique du sud ont prouvé qu'une monarchie est également insuffisante. Mais la démocratie n'est pas une expérience en Amérique; elle a réellement passé par une épreuve de deux siècles. N'ayant aucune foi dans la doctrine des trois pouvoirs, les Américains n'ont cependant pas reconnu la nécessité de se priver d'un agent aussi utile qu'un *officier* exécutif. Ils ont donc créé un président, en prenant soin qu'il fît peu de mal. Il est responsable, il est vrai, comme le président du conseil; mais chaque huissier de la chambre des députés est aussi responsable que le président du conseil. La vraie manière de considérer cette partie de la question, c'est de se demander qui est chargé de soutenir l'état officiel des deux pays, qui reçoit les ministres étrangers, qui représente la dignité de chaque nation, autant qu'on le juge nécessaire, au moyen du cérémonial et de la dépense. En Amérique, ce devoir est, par la constitution, expressément attribué au président. Il serait aisé de montrer la différence très réelle qui existe entre le président du conseil et le président des États-Unis sur des points plus matériels; mais, comme la question présente est seulement une question de dépenses, il suffit de savoir qu'il n'y a aucun état officiel, aucune cérémonie en Amérique qui ne rentre dans les devoirs légaux du dernier fonctionnaire.

Votre lettre m'a trouvé sérieusement occupé d'un travail qui ne s'accorde guère avec les calculs arides de cette discussion, et il est très probable que, pour faire droit à une requête si soudaine, mes facultés ont été insuffisantes. Mes calculs, je le répète, ne sont pas d'une exactitude littérale; mais j'ai pris soin de me tenir plutôt en deçà qu'au delà de la vérité. Je ne crois pas que les salaires du clergé, dans l'état de New-York, *reçus directement*

des congrégations, s'élèvent à 400 dollars, quoique les salaires eux-mêmes égalent peut-être cette somme. L'usage de payer le clergé sur les revenus des bancs est très général, et, le plus souvent, remplit l'objet qu'on se propose. Une centaine de bancs à 5 dollars forment un salaire de campagne très raisonnable. Chaque banc peut contenir six places. Ceci donnerait 12 *cents* par jour, au prix des chaises dans une église de France, c'est-à-dire tous les ans beaucoup plus que le prix du banc, sans compter les fêtes extraordinaires. Vous verrez, général, par cette simple explication, la difficulté de comprendre tous les détails des habitudes et des opinions d'une nation étrangère, et le danger d'écrire sur ce sujet sans l'avoir personnellement étudié de près.

Pour être juste, je dois ajouter que les calculs de la *Revue britannique* sont faits sur les chiffres de 1829 (quoique ces chiffres eux-mêmes soient quelquefois inexacts, comme pour la population), tandis que les miens sont faits sur les chiffres de l'année courante. Je m'en serais tenu à l'année 1829 si je l'avais pu; mais je ne le pouvais pas, et je me trouvais posséder le Registre de Williams pour 1831.

Dans un très petit nombre d'années, la dette des États-Unis sera payée, et New-York rentrera en possession de tous les fonds mis dans ses canaux. L'état pourra faire face à toutes ses dépenses ordinaires et extraordinaires, entretenir des écoles publiques, et distribuer au peuple assez d'argent pour payer son clergé, sans toucher à autre chose qu'à sa propriété. Il n'est aucunement probable qu'on suive une marche pareille, surtout à l'égard du clergé; mais, si cela était, le citoyen de New-York jouirait de tous les avantages que j'ai mentionnés, en échange d'une contribution de moins de 5 francs. Il n'y a qu'un abus insensé de ses avantages présens qui puisse empêcher New-York de posséder bientôt un revenu très supérieur à ses besoins, sans avoir à payer aucune taxe. Ce résultat doit se réaliser avant l'année 1840. A cette époque, la population des États-Unis dépassera probablement 17,000,000, et comme les pensionnaires de la révolution seront nécessairement morts, et

que les ventes de terre doivent se multiplier en proportion de la population, tout porte à croire que la contribution réelle sera réduite à 2 ou 3 francs par tête, à moins que des améliorations qui promettraient un immense bénéfice, ne décident la nation à l'adoption d'un système qui entraînerait une dépense immédiate. Les États-Unis possèdent 7,000,000 de dollars en actions de banque, ce qui donne un intérêt de 490,000 dollars. Si une bonne administration produisait un revenu supérieur aux besoins, après l'acquittement de la dette, l'excédant pourrait être appliqué au même emploi. Il n'y a rien de visionnaire à supposer, dans de telles circonstances, avec l'accroissement de la population et de la richesse publique, que dans vingt ans on pourrait avoir un fonds dont le revenu, réuni à la vente des terres, pourrait faire face à toutes les dépenses de la nation. Alors le citoyen de New-York ne sera plus forcé de rien payer pour le gouvernement, si ce n'est les charges de ville. Déjà même plusieurs de ces charges de ville sont payées par des fonds locaux. Il y a aussi des fonds pour la plupart des grandes charges du gouvernement à New-York. Le fonds général est pour les charges générales, telles que la liste civile, etc.; le fonds des écoles est pour les écoles publiques, et le fonds des canaux, engagé maintenant pour payer la dette des canaux, produit un excédant de près d'un million, au-delà de l'intérêt et des charges. Mais à l'exception du fonds des canaux, qui est un accident pécuniaire, et qui n'appartient pas proprement au gouvernement, j'ai, dans les calculs précédens, mis à la charge du citoyen les sommes mêmes qui proviennent annuellement de ces fonds. Ainsi le fonds des écoles donne un intérêt de plus de 100,000 dollars, le fonds général qui doit faire face aux dépenses ordinaires, et aux fondations spéciales, donne aussi un revenu de plus de 100,000 dollars. La dernière de ces sommes doit être défalquée des 350,000 dollars du *budget*, et la première, des 580,520 dollars comptés à la charge du citoyen pour l'entretien des écoles publiques. Mais j'ai traité ce sujet comme une question dont l'objet était de connaître le *montant* de la dépense, plutôt que les sources d'où l'argent provenait, quoiqu'on ne doive pas oublier

que ce qui est libéralité dans un homme riche, serait prodigalité dans un pauvre.

Dans tous ces calculs, j'ai supposé que les Etats-Unis consacrent annuellement à l'acquittement de l'intérêt et du principal de la dette, 10,000,000 de dollars; mais il est à ma connaissance que, la dernière ou les deux dernières années, vu l'excédant du revenu, on a employé à cette destination une somme plus considérable. Une lettre d'un correspondant d'Amérique, bien informé, à la date du 21 octobre 1831, contient ce paragraphe: « Nous allons ici aussi bien que vous pouvez le desirer. Tout le monde prospère, et notre seule crainte est que *bientôt nous n'aurons plus de dette nationale.* Au 1er janvier, le gouvernement aura en sa possession assez de billets et d'actions pour payer jusqu'au dernier dollar de la dette, et la banque n'aimerait rien tant que de décompter le tout, et de nous mettre à même de dire que nous ne devons rien. C'est là un terrible tableau pour ceux qui s'inquiètent d'un nouveau tarif. Nous avons eu une assemblée pour la liberté du commerce, et nous en aurons une autre la semaine prochaine pour le maintien du tarif. Entre ces deux avis, je suis porté à croire que nous nous arrêterons au vrai principe, à la réduction graduelle du tarif, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un moyen de nous procurer un revenu suffisant pour nos besoins. Ces besoins sont limités, et seront satisfaits avec 12,000,000 (dollars), tandis que le revenu de cette année sera de 30,000,000! »

Ainsi vous voyez que mes calculs ne sont en aucune façon trop favorables au pays. J'ai pris 1835 pour l'époque où la dette sera éteinte, parce que les conditions de l'emprunt donnent au créancier le droit de refuser son argent, au moins pour une partie de la dette, jusqu'au 1er janvier de cette année; mais comme l'indique mon correspondant, il sera facile au gouvernement de se dégager de cette dette, à l'exception de la responsabilité, en prenant des arrangemens avec la banque. Vous comprenez que les frayeurs de mon ami ne sont que des plaisanteries, car peu d'Américains sont assez ignorans en politique pour regarder une dette publique comme un bonheur public. Dans les gouverne-

mens factices, où l'intérêt de la masse est subordonné à des combinaisons artificielles et étroites, une dette peut être un moyen d'engager celui qui perd au système à endurer un dommage général et peut-être éloigné, pour assurer un intérêt pressant et particulier; mais dans un gouvernement comme celui des Etats-Unis, où chaque citoyen a un droit direct et inaliénable dans le pays, il serait aussi faux de dire que l'existence de la dette ne diminue pas sa richesse, qu'il le serait de dire que celui qui donne hypothèque sur son bien, en retire le même intérêt, après qu'il a signé l'acte d'aliénation, qu'avant qu'il ne l'eût engagé.

La fréquence et la quotité des cotisations destinées à des améliorations, dans toute l'étendue des Etats-Unis, trompent quelquefois les étrangers, en ce qui concerne l'impôt, surtout si leurs recherches sont dirigées dans un esprit d'hostilité, soit contre les institutions, soit contre le pays lui-même. Par ces cotisations, j'entends les sommes prélevées sur un bien réel, pour défrayer les dépenses de l'ouverture et du pavage des nouvelles rues dans les villes; de l'établissement des routes, de la construction des ponts, et de tous les travaux qui sont nécessaires pour convertir un désert en un pays civilisé.

Vu le progrès de l'Amérique, il est probable que ces cotisations excèdent matériellement celles que paient les autres nations pour le même objet. Mais ces charges sont consenties avec l'idée que la propriété qui se cotise reçoit un équivalent direct et certain dans l'accroissement de la valeur du bien même, idée qui est suffisamment justifiée par l'augmentation de la richesse publique, et la prospérité générale du pays. Vous saisirez promptement la différence qui existe entre New-York, par exemple, et la France, à ce sujet, en portant votre attention sur la proportion de l'accroissement de la population. La population de la ville de New-York a augmenté de la manière suivante : en 1790, elle avait 33,131 âmes; en 1800, 60,489; en 1810, 96,373; en 1820, 123,706; en 1825, 166,86; en 1830, 203,000, non compris le faubourg de Brooklyn, qui contient 13,000 habitans. Outre l'accroissement positif de sa population, la ville de New-York et Brooklyn couvrent autant de terrein

que Paris, et, en conséquence, la dépense du pavage, de l'ouverture des rues, etc., s'est trouvée à la charge d'un petit nombre de citoyens, comparativement, quoiqu'elle soit proportionnelle à l'étendue réelle de la ville. La même chose est vraie de toutes les autres cités, villes et villages de l'état, et de l'état lui-même. La population de l'état de New-York a augmenté de la manière suivante : en 1790, il avait 340,130 âmes; en 1800, 586,050; en 1810, 959,049; en 1820, 1,372,812; et aujourd'hui il a 2,000,000. La population de New-York occupait, en 1790, probablement tout au plus 10,000 milles carrés de territoire, tandis que maintenant elle couvre et améliore un terrein d'environ 35,000 milles. Toute la surface de l'état, non compris l'eau, est estimée à 43,000 milles carrés, et les parties inhabitées ont des routes de communication. Cest seulement en considérant la brièveté du temps durant lequel tant de choses ont été faites, l'accroissement de la population dans cet espace de temps, l'étendue de la surface sur laquelle tant d'améliorations ont été réalisées, qu'on peut se former une idée nette de la nature, des usages et des résultats de ces cotisations. Que ces cotisations réussissent constamment, c'est ce qu'il serait difficile de croire, puisqu'une telle supposition impliquerait l'infaillibilité des intentions et du jugement.

Je terminerai par un sommaire général de ce qu'un citoyen de New-York paie, d'après les calculs précédens, sans oublier que j'ai plutôt augmenté que diminué les charges.

Aux gouvernemens de l'Union et de l'état, y compris l'intérêt et le principal de la dette, les écoles, le clergé et les pauvres.	14 fr.	1 s.
A *ditto, ditto*, non compris les écoles, le clergé et les pauvres.	10	8
A *ditto, ditto*, non compris les écoles, le clergé, les pauvres et le principal de la dette publique.	6	19
A *ditto, ditto*, non compris les écoles, le clergé, les pauvres, l'intérêt et le principal de la dette.	6	6

Au budget de l'Union, non compris la dette.	5	7
Au budget de l'état.	0	19

J'ajouterai encore un calcul qui pourra servir de comparaison. Le *Calendrier national,* page 334, donne les estimations de 1831, ainsi qu'il suit :

Liste civile, relations extérieures, dépenses diverses, 2,585,182 dollars.

Ceci est la dépense totale du gouvernement de l'Union, non compris toutes les charges militaires, les Indiens, la marine, les pensionnaires, les améliorations intérieures, et la dette.

Population.	13,250,000
Liste civile.	2,585,152

C'est-à-dire pour chaque citoyen 1 fr. 1 s.

Contribution d'un citoyen de New-York pour la liste civile, les relations extérieures, les charges diverses, ou pour les dépenses civiles courantes des États-Unis, y compris les besoins de tous genres . . . . . 1 fr. 1 s.

Ditto, ditto, pour la même dans l'état. . .	0	19
Contributions d'un citoyen de New-York pour l'Union et l'état, pour les dépenses courantes et diverses.	2	00

Le dernier résultat ne comprend ni la dette, ni l'armée, ni la marine, ni les pensionnaires, ni les Indiens, ni les travaux militaires, ni le clergé, ni les pauvres, ni les écoles.

Je ne veux en aucune manière comparer ces faits aux charges supportées par la France, car je suis très sincèrement convaincu de l'inaptitude d'un étranger pour de telles investigations, et à défaut de cette conviction, l'exemple de la *Revue britannique* est encore trop présent à mon esprit pour ne pas me forcer à douter de moi-même pour une pareille tâche.

Je suis, général, etc.

FENIMORE COOPER.

1831. Novembre 25.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.

I.

Paris, 9 janvier 1832.

La société française est-elle sceptique?

Vous me demandez, monsieur, où en sont les opinions et les croyances des Français; la France vous est devenue, dites-vous, entièrement incompréhensible; à deux fois vous aviez cru saisir la direction de nos idées et de nos penchans. Sous la restauration, surtout dans les dernières années, il vous semblait que nous avions consenti à-la-fois à l'économie européenne décrétée par la sainte-alliance, à la dynastie des Bourbons, à l'imitation patiente et modeste de la vie parlementaire des Anglais et des travaux scientifiques des Allemands, et que pendant longues années nous enchaînerions de petites transactions à de pe-

tits progrès. Quand la tourmente de juillet eut emporté l'image que vous vous étiez faite de notre pays, vous vous êtes remis à en façonner une autre, en contemplant curieusement la France; elle s'était levée; vous pouviez mieux la reconnaître. Elle vous apparut rajeunie, changée, fière; au mois d'août 1830, vous la trouviez aussi grande qu'en 89 et 91, plus pure, plus forte, moins convulsive, plus mûre et plus calme dans son œuvre révolutionnaire, prête à passer des emportemens insurrectionnels au soin de fonder quelque chose. Vous reconnûtes aussi que le temps des emprunts à l'étranger était passé pour elle, qu'elle ne pouvait pas plus s'accommoder de la constitution anglaise que de la métaphysique allemande; qu'elle débrouillait, qu'elle allait saisir des pensées et des principes qui lui appartinssent, se trouver elle-même, et qu'au moment où elle se déclarait solidaire de la liberté européenne, elle saurait asseoir l'originalité de son propre génie.

Vous nous faisiez ainsi, monsieur, l'honneur d'attendre de nous de grandes choses; et comme les effets n'ont pas suivi votre attente, vous ne nous comprenez plus; ce n'est plus la France de la restauration, et ce n'est pas une autre France; à travers des nuages qui ne vous permettent plus de rien distinguer, vous entendez des cris discordans, des voix qui se combattent; dans cette confusion, vous ne savez plus que penser de nous, et vous ne pouvez plus rien augurer de notre avenir. Je vous ferai, monsieur, assez bon marché du présent; il est terne, il est triste, il est peu digne de nous; au surplus vous n'avez pas plus envie que moi de vous arrêter à l'analyse des événemens dont tous les jours nos feuilles politiques vous apportent la succession; je ne vous entretiendrai donc que des dispositions morales de notre pays.

La société française est-elle sceptique? a-t-elle dans son sein les principes d'une foi commune en quelque chose? Avant de répondre directement à cette question, permettez-moi, monsieur, de vous faire remarquer que, si par hasard nous nous trouvions en ce pays destitués de toutes croyances, ce serait pour

nous un accident tout-à-fait nouveau. Jusqu'ici la France a toujours été mue, dans les diverses périodes de son histoire, par des sentimens énergiques et affirmatifs : le doute lui est contraire, la neutralité impossible; religieuse ou philosophe, elle a toujours été dogmatique ; Rousseau est aussi croyant que Fénelon. Il semblerait à la première vue que, dans le dix-huitième siècle, on frappait au hasard, sans autre persévérance que celle de la colère; mais, sous l'incrédulité hostile qui maltraitait à toute heure, l'autorité religieuse et politique, respirait une foi puissante dans les droits et la dignité de l'homme. Comme Socrate, Voltaire *avait le diable au corps*. Quelle âme plus lyrique que celle de Diderot? Quel prêtre, à quelque communion qu'il appartienne, pourra se dire plus inspiré que lui? Si vous considérez des penseurs plus calmes et plus froids, d'Alembert et Condillac au moment où ils faisaient de la sensibilité une théorie approfondie, se montrèrent toujours persuadés de la puissance de la pensée, des facultés mentales et des idées elles-mêmes. Remontez, monsieur, un siècle encore, vous trouverez la France pleine de ferveur, d'enthousiasme et de dignité; la foi est partout, dans la personne de Louis XIV, dans la chaire de Bossuet, dans les cellules de Port-Royal, dans les écrits d'Arnaud et de Nicole, dans les controverses de Pascal et du père Daniel, dans les discussions sur la grâce et la prédestination, dans cette théologie, qui peut lutter de profondeur, d'analyse et de ténuité avec la métaphysique de vos philosophes, et qui s'exerçait sur les mêmes objets, Dieu et l'homme. Il n'y a pas, monsieur, jusqu'à nos sceptiques que n'ait animés toujours une passion secrète contre les préjugés et les institutions à l'agression desquelles ils se vouèrent. Montaigne, qui naquit treize ans avant la mort de votre Luther, travailla à la même œuvre; mais au lieu d'être fanatique, il est goguenard. Bayle, sous les artifices de son pyrrhonisme, a déposé contre les opinions qui faisaient autorité jusqu'à lui, les négations les plus affirmatives.

Il faudrait donc, monsieur, croire à une perturbation complète dans les habitudes morales de la nation française, si elle était véritablement livrée à l'indifférence, à l'apathie, au décourage-

ment. La maladie serait nouvelle; où pourrions-nous donc en découvrir le germe? Est-ce dans quarante années de force, de rénovation et d'exubérance? est-ce dans l'exaltation de juillet et d'août 1830? Dans le cours d'une santé florissante, un homme peut mourir d'un coup soudain, mais il ne commence pas subitement à sécher de langueur. La France est semblable à une âme de poète dans laquelle entretiennent un désordre orageux et sourd, et l'hymne qui vient de finir, et l'hymne qui va commencer.

La société française est si peu la proie d'une insouciance coupable sur ses opinions et ses destinées, que jamais elle n'a eu une foi plus vive dans la puissance des idées et des intérêts. D'abord et avant tout, elle sent qu'elle s'appartient à elle-même, et qu'elle a le droit de se considérer comme son principe et sa fin : aussi toutes les formes sociales n'ont plus à ses yeux qu'une valeur relative, c'est-à-dire qu'elle rapporte à elle; elle ne s'identifie plus dans quoi que ce soit, parce qu'elle se sent supérieure à tout; elle a un roi qui la représente, mais elle n'a plus de culte monarchique; elle peut avoir sur quelques points des inclinations républicaines, mais elle ne songe pas à précipiter sa course vers la république. A quoi croit-elle donc cette France? A elle-même et à Dieu. Pour le moment ne lui en demandez pas davantage.

Aussi est-ce avec une sérénité parfaite qu'un examen léger peut seul prendre pour une indifférence idiote, qu'elle voit autour d'elle tomber les vieilles institutions et se jouer les théories nouvelles; elle est la maîtresse du camp, elle regarde, elle juge. Je ne puis, monsieur, vous donner une idée plus juste de cette disposition de notre pays, qu'en vous priant de vous rapporter à ce principe métaphysique développé depuis Parmenide jusqu'à Schelling, qu'il n'y a qu'une chose, le *un*, et qu'au-dessous de l'unité, il n'y a que des formes éphémères et périssables. Eh bien! monsieur, cet idéalisme si cher à vos métaphysiciens, la France le pratique avec une rigueur merveilleuse; elle a dans sa conscience une philosophie, un *criterium* qui lui fait discerner avec un tact privilégié le fond

d'avec la forme, la cause sociale d'avec les intérêts particuliers. Sur ce point sa raison est plus développée que celle d'aucun peuple d'Europe; on épouvante encore l'Angleterre, en lui criant que la réforme de sa constitution implique le bouleversement de la société, l'Allemagne, en lui montrant la liberté politique prête à dévorer ses mœurs naïves et bibliques: mais la France a passé l'âge de ces terreurs; elle sait qu'il n'y a pas d'institutions dont la chute puisse entraîner la sienne.

Est-ce là, monsieur, une société malade, prête à se dissoudre et à mourir? Voyez-vous là quelque analogie avec le bas empire et Byzance? Le progrès de la raison française est si grand, qu'il échappe à l'observateur insuffisant ou préoccupé. La philosophie catholique voit la société emportée dans le même naufrage que le culte antique. L'éclectisme languit impuissant devant un spectacle qu'il lui est interdit de comprendre et d'expliquer; mais heureusement la fortune de la France n'est pas solidaire des systèmes surannés.

L'anarchie des intelligences dont on a fait tant de bruit depuis seize mois, n'est ni un si grand scandale, ni un mal si profond que nous l'ont représenté certaines déclamations. Mais, avant tout, à qui l'imputerons-nous, si ce n'est au peu de consistance et à la débilité des théories qui avaient affecté dans ces dernières années la direction des esprits? La philosophie, vous le savez, monsieur, ne vit comme la poésie que d'indépendance et de libre allure. Elle a besoin d'un horizon sans bornes et d'un ciel infini. Si on veut la confiner et, pour ainsi dire la garder à vue dans les limites et les liens d'un présent éphémère, elle languit, s'étiole et sèche sur sa tige; et puis encore si les circonstances auxquelles on a voulu accommoder les théories, disparaissent, elles emportent avec elles ces quasi-abstractions, fruit avorté d'une spéculation bâtarde. Un autre jour, monsieur, je vous parlerai avec quelque détail de la philosophie de la restauration; mais il faut relever dès aujourd'hui la solidarité qu'elle s'était faite avec le régime politique sous lequel elle vivait. M. Royer-Collard, qui croyait au dogme de la légitimité avec la bonnefoi la plus hono-

rable, en fit le principe non-seulement de sa politique parlementaire, mais de sa philosophie sociale, et il entraîna dans cette voie les esprits qui tournaient autour de lui. La charte de 1814 fut considérée non-seulement comme un instrument légal et utile, mais comme rationnellement excellente; M. Cousin imagina d'expliquer la charte par l'éclectisme, et réciproquement l'éclectisme par la charte. Mais la chose est trop curieuse, monsieur, pour n'en pas mettre sous vos yeux la preuve littérale; lisez et jugez : « Il semble au premier abord que la charte « consacre l'ordre social antérieur au dix-huitième siècle et que « le dix-huitième siècle a renversé. En effet j'y vois un roi, une « monarchie puissante, un trône fort et respecté; j'y vois une « chambre des pairs investie de privilèges, entourée de la véné- « ration universelle; j'y vois une religion d'état qui, prenant « nos enfans dès le berceau, enseigne à chacun de bonne « heure ses devoirs, sa destinée, et la fin de cette vie. Voilà « dans la charte un élément qui ne sort pas de la révolution « française. Il y est pourtant, et il faut qu'il y soit, il faut qu'il « s'y établisse de jour en jour davantage et qu'il regagne sans « cesse du respect et de la puissance. Mais n'y a-t-il que cet « élément dans la charte? Non. Je vois à côté du trône une « chambre des députés nommée directement par le peuple, et « intervenant dans la confection de toutes les lois, qui fonde « et autorise toutes les mesures particulières, de telle sorte que « rien ne se fait dans le dernier village de France où la chambre « des députés n'ait la main..... Nous avons donc ici d'une « part un élément de l'ancien régime et de l'autre un élément « de la démocratie révolutionnaire..... Ainsi je vois dans la « charte tous les contraires; c'est là ce que déplorent certaines « gens! Il en est qui n'admirent dans notre constitution « que sa partie démocratique, et qui voudraient se servir de « celle-là pour affaiblir tout le reste; il en est d'autres qui « gémissent de l'introduction des élémens démocratiques, et qui « tournent sans cesse la partie monarchique de la constitution « contre les élémens démocratiques qui lui servent de cortège. « Des deux côtés égale erreur, égale préoccupation du passé,

« égale ignorance du temps présent..... Mais grâce à Dieu tout « annonce que le temps, dans sa marche irrésistible, réunira peu-« à-peu tous les esprits et tous les cœurs dans l'intelligence et « l'amour de cette constitution qui contient à-la-fois le trône et « le pays, la monarchie et la démocratie, l'ordre et la liberté, « l'aristocratie et l'égalité, *tous les élémens de l'histoire de la « pensée et des choses* » (1). Voyez-vous, monsieur, la charte de Louis XVIII et de l'abbé de Montesquiou déclarée parfaite et définitive, élevée, pour ainsi dire, à l'état d'absolu, et comprenant, c'est la philosophie qui lui en donne le certificat, *tous les élémens de l'histoire de la pensée et des choses*. Et quelle sera la conséquence théorique de cette rare explication? « La consé-« quence de tout ceci est que si la constitution et les lois fran-« çaises contiennent tous les élémens opposés, fondus dans une « harmonie qui est l'esprit même de cette constitution et de ces « lois, l'esprit de cette constitution est, passez-moi l'expression, « un véritable éclectisme..... L'éclectisme est la modération « dans l'ordre philosophique, et la modération qui ne peut « rien dans les jours de crise est une nécessité après. L'*éclectisme « est la philosophie nécessaire du siècle* » (2). C'était sous le ministère de M. de Martignac que l'on prophétisait ainsi les destinées futures de l'éclectisme qui devait illuminer le monde entier vers 1850. La date est précise : « C'est ma conviction la plus intime, « mais je sais bien que ce n'est pas en un jour qu'on la commu-« nique ; je sais bien que je parle aujourd'hui en 1828, *et non « pas en* 1850 » (3). Vous pouvez vous rappeler, monsieur, que dans une de nos assemblées politiques, à la législative, un M. Lamourette exhorta tous les partis à une fusion générale ; son succès fut prodigieux; tout le monde s'embrassa ; M. de Jaucourt donna l'accolade à Merlin, Condorcet se jeta dans les bras de M. de Pastoret : mais hélas ! le lendemain chacun revint avec les mêmes dissentimens et les mêmes passions ; il ne resta

(1) *Introduction à l'histoire de la philosophie*, treizième leçon.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

de la motion de l'honnête député que des épigrammes et des chansons sur le *baiser Lamourette*. Paris s'en amusa tout un jour. Eh bien! monsieur, l'éclectisme n'est pas autre chose que le *baiser Lamourette de la philosophie*.

Jamais système ne fut confondu par un démenti plus accablant. Il avait enseigné l'excellence et l'éternité de la charte de 1814, la réunion de tous les partis, la conciliation de toutes les théories; il avait annoncé la suppression des passions; le ministère de M. de Martignac était l'aurore de cet âge de l'humanité dont l'éclectisme devait être la métaphysique et la religion. Aussi quelle déroute après les trois journées de juillet! Spectacle triste et pitoyable, que quelques hommes distingués jetés hors de leur voie, ne sachant plus où se prendre, brusquement déconcertés et démolis dans leurs espérances et leurs opinions, obligés de recommencer la vie, de rentrer en campagne après avoir changé de drapeau et perdu leur petite étoile.

Avant d'aller plus loin, monsieur, n'est-il pas évident que si une certaine anarchie des intelligences s'était déclarée dans les premiers momens de notre révolution, la philosophie de la restauration en serait quelque peu responsable, et surtout n'aurait pas le droit de nous en faire un reproche? Quoi! ses théories ont été si légères, qu'elles n'ont pu nourrir personne; si peu clairvoyantes, qu'elles ont toujours pris dans leurs prévisions et leurs desirs le contre-pied des évènemens; si empruntées à l'étranger, qu'elles menaçaient de corrompre la langue et le génie national; si découragées, qu'elles n'ont plus eu d'autre ambition que l'amnistie du silence, et il n'y aurait pas quelque compte à leur demander de leur usurpation d'un jour, et de leur chute irrévocable! Philosophes! si une foi vive avait animé vos écrits, si votre pensée eût étendu ses ailes et su diriger son vol au-dessus des empires qui tombent et des rois qui s'en vont, cette indépendance l'eût sauvée; elle fût sortie du combat et de la tempête, blessée peut-être, mais vivante, mais enthousiaste. Mais vos succès ont été mesurés sur vos mérites; vos doctrines ont été sur-le-champ rejetées avec dédain, comme une écorce aride; ceux qui en avaient entrevu la faiblesse constatèrent inconti-

nent la justesse de leurs soupçons, et désertèrent une école qui les avait trompés comme un faux ami.

Aussi, dès les premiers jours de notre révolution, tous les esprits jeunes et vigoureux cherchèrent, soit un aliment à leur pensée, soit un but au besoin d'agir qui les dévorait. Vous désirez beaucoup, monsieur, que je vous touche quelques mots tant du républicanisme que du saint-simonisme; je tâcherai de vous satisfaire dans d'autres lettres; mais remarquons ensemble sur-le-champ la foi vive, l'ardeur généreuse que décelaient ces doctrines républicaines et philosophiques; c'était une irruption vers la liberté et la vérité. On se poussait, on se pressait à leur conquête, si fort on était alors persuadé que rien n'est impossible à la volonté qui descend dans l'arène pour n'en sortir que victorieuse ou déchirée. Je ne recherche pas en ce moment la valeur et la portée des théories; mais je les appelle en témoignage de l'ardeur qui nous travaillait, de la sève qui nous alimentait le cœur. Jours d'espérance et d'enthousiasme, nous ne vous avons pas oubliés; nous vous avons déposés dans un coin de nos âmes, comme une source cachée, vive et pure.

Comment donc, à cet élan unanime, ont pu succéder tant d'opinions divergentes et tant d'apparences de découragement? Sous la charte de 1814, monsieur, la liberté n'était pour la France qu'une concession et une exception; on l'avait laissé vivre, car on n'avait pu faire autrement; on lui avait même octroyé une certaine existence légale; mais elle était toujours tenue en suspicion, et en état de surveillance; le principe de la monarchie légitime lui faisait une vie dure, la mulctait par de mauvais traitemens et des outrages. Cependant, monsieur, on s'accoutume à tout; la pauvre liberté consentit à être traitée comme la servante de Sara, pourvu qu'on lui permît d'exister et de temps en temps de se montrer féconde; elle prit d'humbles habitudes, et parfois des idées aussi médiocres que sa fortune. Voilà que tout-à-coup de l'extrême servitude elle passe sur le trône; on la salue et on l'adore comme le principe et la reine de la société. Son premier mouvement, dans cet avè-

nement qui l'étourdissait en l'exaltant, fut de saisir sa lance. Guerrière, elle eût été sublime, elle eût tout entraîné; législatrice et pacifique, elle balbutie encore et ne saurait se passer du temps.

On ne se souvient pas assez combien, sous la restauration, la liberté constitutionnelle fit de concessions et de sacrifices, descendit à des attitudes peu dignes, se présenta toujours en pétitionnaire obséquieuse. N'avait-on pas capitulé même avec le double vote? N'entendit-on pas un membre du cabinet rejeter le titre de ministre de la nation? On s'accommodait à tout avec une souplesse dont beaucoup ont encore conservé le pli. Voilà pour les mœurs politiques. Quant aux idées mêmes, la liberté n'était ni conçue ni représentée comme le principe de la sociabilité, comme un élément positif, comme un point générateur destiné à déduire toutes les conséquences et à les ramener à son propre centre. Non, on ne l'invoquait que comme une garantie, comme une défense contre un ennemi qui n'était autre que le pouvoir, et quand l'heure sonna brusquement de gouverner, personne n'était prêt, ni les hommes qui avaient manœuvré pendant quinze ans, ni les jeunes courages qui commençaient la vie par une insurrection.

Cependant la révolution française est appelée à fonder son règne; elle n'est pas une protestation bruyante et stérile, un emportement de colère; elle n'est pas non plus destinée à se faire la parodiste de la légalité anglaise, surtout au moment où celle-ci se prépare à passer des traditions historiques à un esprit plus général; elle n'est pas même obligée d'aller s'endoctriner à l'école américaine: elle est *elle-même*, elle est *sui generis*, elle est un ordre nouveau; différente du protestantisme religieux après lequel elle est venue, et dont elle doit honorer les efforts, elle a des principes positifs qu'elle débrouille en ce moment; quelques-uns prennent ce travail pour de l'anarchie, mais peut-être le métal sortira pur de tant de coups de marteau. Les temps homériques de la révolution sont passés; elle a eu son géant de tribune, ses Ajax de la montagne, son demi-dieu sous la pourpre. Elle est parvenue à une autre époque moins héroï-

que, mais non moins difficile; après avoir conquis et renversé, elle doit s'asseoir et gouverner; elle n'est plus un parti, si considérable qu'on puisse l'imaginer, elle est la nation.

J'en étais à cet endroit, monsieur, quand un de mes amis vient de m'apporter un livre nouveau de M. de Salvandy, en me le signalant comme une longue invective contre notre révolution, où elle est accusée d'être sauvage et barbare, où elle est insultée dans ses principes et ses représentans, où elle est traduite comme coupable de menacer la civilisation, la science, toutes les aristocraties, la propriété; sur ce dernier chef, j'ai même l'honneur d'être vitupéré comme auteur de mauvaises théories dans *ma Philosophie du droit*. Je viens de lire le *factum* (1). Il est, monsieur, tout-à-fait innocent malgré l'âpreté de sa rhétorique : M. de Salvandy n'est pas si méchant qu'il veut l'être ; c'est ainsi du moins qu'en juge notre public qui est resté froid, indifférent devant ce gros manifeste de cinq cents pages, sans l'acheter ni le parcourir. Aussi, monsieur, je ne vous en parlerais pas, si vous n'étiez Allemand, et si je ne pensais qu'à Berlin les *Seize mois* de M. de Salvandy, s'ils y arrivent, ou vous seraient incompréhensibles sans quelques explications, ou vous donneraient de notre pays des idées fausses et mensongères.

En vous disant, monsieur, que vous avez besoin de quelque commentaire pour entendre M. de Salvandy, je n'accuse pas votre pénétration; car ici même, monsieur, à Paris, au milieu des évènemens et de la polémique, je n'ai pas compris d'abord pourquoi un publiciste qui avait servi, non sans quelque honneur, la cause de la liberté, l'abandonnait; pourquoi ce désespoir qui veut être bruyant, cette désertion qu'on désirerait rendre éclatante : à force d'y songer, monsieur, je crois avoir trouvé le mobile qui a fait agir M. de Salvandy, c'est l'amour

(1) *Seize mois, ou la Révolution et les Révolutionnaires*, 1831. Ladvocat, libraire, quai Malaquais.

de la gloire; c'est pour la gloire que l'auteur d'*Alonzo* saura tout braver, même l'échafaud révolutionnaire; il a pris pour devise : *fais ce que dois, advienne que pourra;* c'est un martyr en expectative. Qui a donc pu porter cet ardent courage à une résolution si extrême? Il faut que vous sachiez à Berlin, monsieur, que depuis seize mois, ici, à Paris, nous nous occupions fort peu de M. de Salvandy; c'était un tort sans doute, mais que voulez-vous? Les révolutions ont leurs inconvéniens. L'auteur de la *Lettre à la girafe* ne put endurer un tel affront; les grands cœurs ressentent vivement les injures et ne peuvent supporter l'indifférence de l'univers. La vengeance, mais éclatante, mais terrible contre cette ingrate révolution, contre cette France qui poursuit sa course en oubliant de tresser des couronnes à ceux qui l'ont servie, la vengeance fut le cri de M. de Salvandy; il se jeta sur sa plume, et ne la déposa qu'après avoir inondé d'une encre noire et bouillante une demi-rame de papier.

Voilà le sentiment qui a mis à notre auteur les armes à la main, mais il me reste à vous découvrir, monsieur, le secret du livre même; je suis fier de l'avoir trouvé, mais j'aurai la générosité de ne pas vous faire languir, et de vous le livrer en deux mots. M. de Salvandy a voulu être le Burke de la France. Vous vous rappelez les *Réflexions sur la révolution de France*, par Edmond Burke, ce livre, toujours déclamatoire, souvent éloquent où le torysme anglais, ayant cette fois pour organe un grand orateur, invectiva contre notre première révolution, en méconnut le caractère, pour défendre et venger les vieilles institutions. Eh bien! monsieur, ce que le célèbre Irlandais avait fait en 91, M. de Salvandy a eu la noble ambition de l'entreprendre en 1831. Edmond Burke a fait cinq cents pages, et lui aussi, il en fera cinq cents; Edmond Burke est éloquent, injurieux, emphatique; M. de Salvandy, sur ces trois qualités aura au moins les deux dernières; Edmond Burke s'est érigé en champion des vieilles institutions et de l'aristocratie, M. de Salvandy brigue la même gloire, il consacrera sa plume à deux ou trois salons qui auront peut-être l'ingratitude de ne pas lire son dévoû-

ment. Maintenant, monsieur, méditez les *Seize mois*, si bon vous semble, vous en avez la clef.

Après la gloire, M. de Salvandy n'aime rien tant que les phrases; or, pour grouper ses phrases, il a trouvé deux principes, à savoir que la légitimité royale et aristocratique était la source de tous les droits et de tous les biens, et que la révolution française était la source de toutes les injustices et de tous les maux. Vous concevez, monsieur, tout le parti qu'un grand écrivain peut tirer d'une telle dualité, d'un tel contraste; vous voyez les tableaux, les tirades, les amplifications.

Si toute cette rhétorique n'aboutissait qu'à produire un livre médiocre, le mal serait léger; mais en dehors de la France, des hommes honorables qui ne la connaissent pas, peuvent ajouter foi à ces peintures, et voilà le danger. C'est un tort sans doute que d'aduler sa patrie; j'en connais un plus grand, c'est de la calomnier. Je regrette pour M. de Salvandy que sa plume ne se soit pas arrêtée, au moment de représenter la France comme folle et furieuse, la jeunesse comme ayant le goût des ruines et du sang, l'anarchie désignant déjà les têtes qu'elle se propose de faire tomber: l'enivrement de la déclamation ne saurait excuser de tels excès. Quand on écrit cette phrase: *il n'y a que deux systèmes, celui de Napoléon et celui de Marat, tendre la main à l'aristocratie, ou bien lui couper la tête;* quand on ne donne à son pays d'autre option que les antichambres ou la guillotine, on encourt plus que le ridicule, on encourt la réprobation du bon sens public.

M. de Salvandy m'accuse d'avoir écrit sur la propriété des principes faux et funestes. Vous avez lu cette théorie; vous savez combien elle est conservatrice, puisque j'y démontre, en m'autorisant de l'histoire, que, dans notre pays, la propriété a subi toutes ses révolutions violentes, et qu'elle n'attend plus que des perfectionnemens législatifs; vous savez que ma *Philosophie du droit* est une déclaration continuelle de la légitimité du droit de propriété et d'héritage; vous y avez lu cette phrase: *La philosophie de la révolution n'est pas subversive de la propriété, elle en est propagatrice; son vœu le plus cher est de la communi-*

quer à tous, et non de la troubler dans ses principes naturels(1). N'importe! M. de Salvandy ne s'en écriera pas moins : *Eh bien! un savant professeur de droit pose philosophiquement ces maximes, et la France les entend sans s'étonner!* Eh! de quoi, s'il vous plaît, s'étonnerait la France, si elle a le loisir de s'occuper des opinions individuelles? S'étonnerait-elle quand on démontre la légitimité de la révolution, la justice de la déclaration de l'Assemblée constituante, qui mit les biens du clergé à la disposition de la nation, la nécessité qui répondit à la guerre civile et à l'émigration dans les camps ennemis par une expropriation violente que j'ai qualifiée d'*accident hideux qui ne saurait devenir une loi que dans ces crises où une société se refait en se déchirant.* La France s'étonnera-t-elle à ces paroles de bon sens et de modération : « *C'est à ces extrémités où furent poussés nos pères, que nous devons un territoire divisé à l'infini, la propriété accessible à tous, la diminution progressive des prolétaires, la modestie si pure de notre dernière révolution, sa sobriété admirable dans la réaction et dans la vengeance.* Je prends empire sur moi-même, pour ne pas qualifier trop sévèrement la légèreté avec laquelle M. de Salvandy incrimine une théorie conservatrice et raisonnable.

Mais je veux vous donner un échantillon de l'instruction de ce publiciste. M. de Salvandy en est encore à regarder les douze Tables comme venant de Solon ou de Lycurgue. « Dans l'his-« toire, il fait beau voir les Romains, quand ils veulent changer les « lois qu'ils ont héritées de leurs aïeux, et qui ont assuré leur li-« berté comme leur grandeur, *appareiller patiemment une flotte « pour envoyer en course de découvertes dans la Grèce*, d'illustres « citoyens chargés de consulter les dieux, de presser les oracles, « de recueillir, comme les oracles de la sagesse antique, *les insti-« tutions de Solon ou de Lycurgue*, et les leçons d'un plus grand « maître encore, celles du temps(2). » Je vous cite ces phrases pour vous divertir à Berlin. Que dites-vous, monsieur, *de cette flotte appareillée patiemment, de Romains allant en course de décou-*

(1) Tome 1, page 332, *Révolution française.*
(2) Pages 41, 42.

vertes dans la Grèce, pour rapporter les institutions *de Solon ou de Lycurgue?* Vous le voyez : le publiciste vous laisse le choix, Sparte ou Athènes, à votre convenance. Il est clair que M. de Salvandy, en digne soutien de l'ancienne France, n'a jamais lu d'autres historiens que Rollin ou Vertot.

Assez sur ce *factum*. En deux mots, monsieur, je m'inscris en faux auprès de vous contre sa teneur. Ne croyez rien de ce qu'il vous dit. Quant à notre patrie, tenez-la pour vivante, pleine de foi en elle-même et d'avenir. Représentez-vous les générations fraîches et nouvelles, divisées par des nuances, mais prêtes à se réunir dans le dévoûment à la nation, dans l'abnégation de chacun à tous. La vie nationale n'a jamais été plus abondante : elle déborde au lieu de tarir. Vous pouvez tout attendre d'elle, tout, hormis le suicide.

LERMINIER.

INCENDIE A LA MER.[1]

On cheminait gaîment et assez vite. Le temps était superbe, et tout promettait à *la Julie* un des plus beaux voyages qu'elle eût faits encore. L'équipage attendait le déjeuner. Riches de cette poésie naïve qui colore les récits des matelots, heureux en tropes comme le peuple spirituel des halles de Paris, des narrations animées trompaient l'appétit des hommes qui avaient pris le quart du jour. Les passagers avaient paru sur le pont pour la première fois de la journée; celui-ci fumant, celui-là faisant dans sa tête le compte, cent fois recommencé depuis son départ du Havre, de sa toile vendue à la Havane; cet autre chantant, un quatrième triste et soupirant après

(1) Le récit qu'on va lire appartient à un ouvrage en deux volumes, intitulé *Scènes de la vie maritime*, que M. A. Jal se propose de publier prochainement. Ce livre, écrit pour les marins et les gens du monde, est composé de drames, descriptions, scènes, portraits, etc. Chaque chapitre est suivi de notes historiques, explicatives des termes de marine, littéraires et étymologiques.

(*N. du D.*)

la terre qu'il n'avait pourtant quittée que depuis vingt jours. Une femme, dans sa petite chambre, faisait sa toilette avec une coquetterie qui ne paraissait pas sans intention. Le lieutenant rendait compte au capitaine de la navigation calme de la nuit; et le second du navire, M. Dupuis, vieillard provençal, dévot jusqu'à la superstition, faisait sa prière aux pieds d'une image de la Vierge, dont la cire coloriée était recouverte d'une cage de verre. Cette vierge entrait dans l'inventaire d'une pacotille, et le second n'avait jamais voulu consentir à la voir emballer avec tous les objets profanes qu'on devait placer dans le faux-pont; il lui avait fait une sorte de niche près de la mèche du gouvernail, ayant grand soin de l'assurer contre le tangage et le roulis du bâtiment. On le raillait souvent sur ses attentions pour la madone, soigneusement voilée quand on était à table, apparemment de peur qu'elle n'entendît des propos inconvenans, ou qu'elle ne vît, le vendredi, le mousse servir une poule, tant fût-elle amaigrie déjà par le voyage. Il ne se fâchait pas, il prêchait, et l'on finissait par lui laisser le champ de bataille de la discussion, parce qu'il était bon homme; et puis, la foi sincère commande le respect, même aux incrédules. Je ne sais de méprisable qu'une sorte d'athée, celui qui tyrannise le croyant; c'est un homme cruel, que je hais à l'égal de l'inquisiteur.

Or, tout était dans cet état à bord de *la Julie;* la soupe coupée dans les gamelles allait être bientôt trempée, quand de l'écoutille de devant une vapeur puante sortit assez épaisse, et se répandit sur le pont qu'elle infecta.

— Qu'est ceci? dit M. Pierre, le maître d'équipage. C'est-il le cuisinier du diable qui nous fait la soupe aujourd'hui?

— Vous verrez que c'est notre sale coq qui aura fait tomber sa veste dans le feu, reprit un matelot en se bouchant le nez.

— Ou plutôt qui sera tombé lui-même dans la chaudière et la tête sur la braise, dit un autre marin, en faisant une grimace horrible.

— Oui, ajouta en riant le mousse, car ça sent le cochon qui grille.

— Qu'il cuise le dégoûtant, tant qu'il voudra, répartit mai-

tre Pierre, ce n'est pas moi qui boira le bouillon toujours!

— Je le crois, sacrebleu, bien; si on en jetait une cuillerée à la mer, elle empoisonnerait les requins à cent lieues à la ronde.

— Eh! coq de malheur, qu'est-ce que tu fais donc là-bas?

— Si c'est les aromates que tu mets dans la viande, je t'en dispense; j'aime le lard au naturel!

— Ah çà! il se moque de nous, le damné fabricant de ratatouilles! Voyez s'il répondra seulement!

Une voix étouffée, venant du grand panneau, interrompit ce colloque, où les jurons assaisonnaient les pensées et donnaient aux phrases cette accentuation énergique que les gens bien élevés trouvent de si mauvaise compagnie, tant qu'ils sont calmes, et sans doute aussi quand ils n'ont pas appétit. L'équipage de *la Julie* était fort peu délicat d'ordinaire sur le choix des adverbes d'expression, qui ajoutent au mouvement du langage; et il est juste de dire que ce n'était pas la faute de M. Dupuis, car il travaillait journellement à le réformer sur ce point, comme sur son indifférence religieuse, et il y perdait son temps et sa peine. L'équipage, dis-je, qui avait un vocabulaire habituel assez peu édifiant, jurait, sacrait, roulait les R en ballottant le nom de Dieu dans ses clameurs, à tel point que ce ne fut qu'après trois ou quatre cris : « Au feu! » que la voix du grand panneau et celle du matelot timonier, qui lui servait d'écho, parvinrent sur le gaillard d'avant.

— Au feu! Au feu! Et la voix se tut.

— Au feu! répéta-t-on de toutes parts.

— Où est le feu? dit le capitaine, qui monta à l'instant sur le pont, le visage tout effrayé.

— Le feu! bon Dieu! s'écria M. Dupuis. Sainte Vierge! ayez pitié de nous!

Le timonnier avait attaché la barre un peu au vent, et criant : « Au secours! » quand tout le monde criait : « Au feu! » il s'était empressé d'aller retirer du panneau la personne évanouie qui, la première, avait appelé l'attention des matelots sur l'évènement qui menaçait *la Julie*. C'était une femme dont la pâ-

leur mortelle ajoutait à la beauté. Le timonier n'eut pas le temps de remarquer ce que l'incident prêtait de charmes à la passagère mourante ; un jeune homme qui passait rapidement au pied du grand mât en fut frappé : « Qu'elle est belle ainsi ! » fut sa première parole, heureusement perdue dans le tumulte confus des voix qui criaient : « Au feu ! De l'eau ! Nous sommes perdus ! »

— Georges, dit le lieutenant, car c'était lui qui n'avait pu maîtriser l'exclamation admirative, qu'une seule oreille peut-être avait recueillie ; Georges, prends soin de madame ; porte-la derrière, et va chercher à ma chambre un flacon pour la faire revenir.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que, d'un seul bond, il s'était élancé au pied du mât de misaine. — Silence ! cria-t-il d'une voix puissante. N'y a-t-il ici que des enfans timides, des vieillards qui tremblent en récitant leurs litanies et des femmes qui syncopent ? Silence !

Tout l'équiqage se tut. Une seule voix répondit à celle du lieutenant ; ce n'était pas de l'avant qu'elle venait. — Adolphe !... fut tout ce qu'on entendit, et le lieutenant parut troublé.

— Que nul de vous ne bouge jusqu'à ce que je revienne, et qu'on se taise *partout !*

Ce dernier mot fut prononcé avec un accent particulier que personne ne put définir, ou ne chercha à analyser.

— Maître Pierre, reprit le lieutenant, descendez avec moi.

Cependant les passagers s'agitaient. Le capitaine faisait de vains efforts pour avoir l'air calme ; chacun interrogeait son visage et y lisait la terreur. M. Dupuis était plus rassurant ; la peur dont il était plein avait un caractère de résignation qu'on pouvait prendre pour de la confiance. A chaque question qui lui était adressée sur le péril présent, il répondait : — Nous nous sauverons. Elle n'abandonne jamais ceux qui ont recours à sa miséricorde. Prions la consolatrice des affligés.

— Oui, dit le lieutenant qui parut tout-à-coup à l'escalier de la chambre, l'œil rouge, et la face empourprée comme un

homme qui aurait échappé à l'asphyxie ; oui, prions, il est temps, car le feu est à bord et le navire aux mains de gens incertains, ou qui disent des patenôtres ! Prions, car l'incendie ne s'éteindra pas, à moins, ajouta-t-il, avec un sourire où il y avait moins de colère que de pitié, à moins que le crédit de M. Dupuis au ciel ne nous tire d'affaire. Il arracha alors sa cravate qui l'étouffait et la jeta au vent. — Mousse, donne-moi de l'eau, je suffoque.

Une femme s'élança, une carafe à la main. — Tenez, monsieur, buvez ; mais doucement et à petites gorgées. Il but, remercia d'un coup-d'œil cette femme (vous avez deviné laquelle); puis : — C'est bien. Maintenant, pensons sérieusement et sans crainte à l'état où est *la Julie*. Capitaine, je suis descendu dans la cale ; c'est là qu'est le feu. Il fait des progrès rapides, et nous ne saurions nous en rendre maîtres.

Un cri douloureux accueillit cette déclaration. Maître Pierre en réprima promptement l'explosion par un : « Paix donc ! » qui fit trembler la mâture. — Écoutez le lieutenant ; lui seul doit parler ici, parce que lui seul est brave. Il a parcouru la cale et le faux-pont tout entiers ; je n'ai pas eu la chose de l'y suivre, moi, Pierre, qui ne recule guère pourtant. L'haleine des cinq cent mille diables d'enfer n'est pas plus puante que l'odeur qui empeste le bâtiment. C'est une fumée épaisse et noire comme celle d'une pigoulière, et pas de flamme ! Satan n'y tiendrait pas.

— Dieu punit les parpaillots, dit tout bas M. Dupuis, en se signant ; mère des pêcheurs, priez pour nous !

— Le feu a commencé au pied du mât de misaine, reprit le lieutenant; qui, pendant le discours du maître d'équipage, avait bu un peu d'eau, présentée par madame Oppic, dont les soins pour le jeune officier redoublaient chaque fois qu'un symptôme de malaise passait sur son front, alternativement pâle et coloré. — C'est du vitriol qui l'a communiqué. Une caisse qui renfermait la bouteille, s'est apparemment brisée dans un coup de tangage ; voilà la cause de notre malheur.

— Du vitriol à bord ! C'est impossible. Qui a embarqué du

vitriol sans ma permission ? Si je savais qui, je le ferais jeter à la mer.

Le second se frappa trois fois la poitrine en levant les yeux au ciel.

— S'il faut jeter quelque chose à la mer, capitaine, c'est la colère, quand elle est inutile. Du sang-froid et pas de plaintes. Ce n'est pas le moment de récriminer ; le mal est fait. On a eu tort d'embarquer du vitriol ; on a eu un tort plus grand, c'est de l'emballer maladroitement, et de l'arrimer sans intelligence ; c'est quelque marin stupide qui aura fait cela.

Le second se frappa trois fois encore la poitrine.

— Mais n'en parlons plus, et voyons promptement ce que nous avons à faire. Que ferons-nous, capitaine ?

Le capitaine balbutia quelques paroles sans suite. — Il faudrait... il serait bon de..., la terre est si loin.

— A deux cents lieues à-peu-près, dit le lieutenant. Et vous, monsieur, quel est votre avis ? demanda-t-il au second.

— De nous confesser, n'est-ce pas, M. Dupuis ? reprit, avec un incroyable accent de gaîté moqueuse, un matelot qui entendait le vieillard murmurer tout bas des paroles dans une langue étrangère.

Un éclat de rire, qui passa au milieu de l'agitation grave à laquelle l'équipage était en proie, comme un rayon furtif du soleil perce les nuages que la tempête a amoncelés, tira M. Dupuis de sa méditation religieuse. — Il faut mourir si Dieu l'ordonne, répondit le second, à la double interpellation qui lui était faite! Mais Dieu ne permettra pas que tant de braves gens meurent à cause de moi, car c'est moi qui suis ce marin stupide qui a embarqué la caisse fatale et l'a mal arrimée. Si l'intercession de la vierge Marie est inutile ; si le ciel a condamné *la Julie* à périr par le feu, tout est dit, et c'est à la mort seulement que nous devons songer. Alors je vous demanderai pardon du tort que je vous fais à tous de la vie ; et j'espère...

Maître Pierre l'interrompit : — Vieux capucin, assez de prône. Il n'y a sous ta perruque qu'une tête vide ; prie, c'est bien, mais ne décourage pas nos gens.

La fumée sortait avec violence par toutes les voies ouvertes; l'incendie gagnait vers le grand mât. — Eh bien! nous restons les bras croisés! Ordonnez donc, capitaine, dit le lieutenant impatienté; nous attendons vos ordres.

Il se fit un mouvement parmi les passagers et les matelots, qui effraya le commandant de *la Julie*. — Lieutenant, dit l'un d'eux, c'est à vous de nous sortir d'embarras, car ces deux badernes nous brûleraient, comme si elles en avaient pris l'engagement avec l'armateur.

— Oh oui! Sauvez-nous, monsieur, sauvez-nous, s'écria madame Oppic en se jetant aux genoux du lieutenant et lui prenant la main d'une manière suppliante; je ne suis qu'une pauvre veuve, une pauvre marchande, mais soyez-en sûr, ma reconnaissance se signalera quand nous serons arrivés à la Havane. Puis elle se leva, l'entraîna avec force derrière le mât d'artimon, et d'une voix rapide, qui se faisait entendre à peine :

— Vous m'aimez, monsieur, je le sais, je l'ai compris. Eh bien! le danger où nous sommes veut que je sois vraie; je vous aime aussi. Oui, je vous aime, Adolphe, et je voudrais être marin pour vous tirer du péril où vous êtes... Ma chétive fortune est ici; si vous la préservez, elle est à vous. Mon cœur, ma main, tout ce que possède Desirée Oppic, vous appartient dès ce moment, si vous le voulez.... Croyez-vous que nous puissions éteindre l'incendie?

— Non.

— Il nous faudra donc périr ici?

— Peut-être.

— Que je meure au moins avec vous.

Le lieutenant réfléchit une minute : — Eh bien! oui, reprit-il après, tu mourras avec moi, Desirée. Dans ce moment solennel je te reconnais pour ma femme! Ton sort est lié au mien...

— Que faites-vous là, imbécilles, à me regarder? s'écria Adolphe en s'interrompant et se précipitant au milieu de l'équipage, qui paraissait glacé d'effroi. Parce qu'une femme devient folle, faut-il que vous deveniez fous?

Madame Oppic fondit en larmes, et M. Dupuis marmotta entre

ses dents : — Ayez pitié d'eux, Seigneur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font !

—Allons, reprit le lieutenant, qu'on monte ici tout ce qu'on pourra de vivres, d'objets les plus précieux, et nous aviserons ensuite à fermer l'abîme qui se creuse sous le pont.

Les matelots se hâtèrent. On hissa quelques quarts de salaisons, quelques barils d'eau, de la farine et du biscuit. Les passagers prirent en bas du linge, des couvertures, de l'argent. Quant à M. Dupuis, il mit une relique dans sa veste; il eût emporté sa madone, s'il n'eût craint que les matelots ne la jetassent par-dessus le bord. Lorsque ce déménagement fut fait, Adolphe dit au charpentier : — Il faut maintenant condamner les écoutilles, les fenêtres de la chambre, les pompes, afin de ne donner aucun nouvel aliment au feu. Étouffons l'incendie; le temps est beau; il nous faut peu de jours pour arriver à la plus prochaine des Antilles. Le ciel.... et M. Dupuis feront le reste.

— Impie! murmura le second.

Tout le monde se mit à l'œuvre. On calfata les panneaux avec ce qu'on eut d'étoupe; puis chacun donna ce qu'il avait : celui-ci ses chemises, celui-là la seule pièce de soierie qu'il eût sauvée, cet autre sa redingote, madame Oppic un châle précieux. Madame Oppic, heureuse désormais, et fière de la reconnaissance que tous témoignaient à son époux, allait d'une extrémité du navire à l'autre, légère comme une hirondelle, gaie comme un enfant, insouciante de l'avenir, comme si le présent était un passé déjà lointain, comme si demain ne pouvait pas être aussi terrible qu'aujourd'hui. Elle se multipliait, travaillait ainsi qu'un matelot, toujours près du lieutenant qui dirigeait son activité et grandissait ses forces par la confiance d'un prompt succès. Il fallait la voir, se faisant un marteau du coin d'un des petits canons dont était armé le gaillard d'arrière de *la Julie,* et un ciseau à calfater d'un côté brisé de la boucle d'acier qui avait tenu sa ceinture; elle ne laissait sans tampons aucunes des voies au travers desquelles s'échappait quelque filet de fumée. Au milieu de tous ces hommes agités par la crainte et l'espérance, cette belle jeune femme aux longs cheveux blonds flottant à

demi sur les épaules, au teint pâle, aux yeux noirs, quelquefois mouillés de larmes de joie et de douleur, encourageait les plus abattus par quelques saillies d'une vive imagination, priait sincèrement avec le second, qui récitait un latin inintelligible; consolait ceux dont l'incendie dévorait la fortune et qui n'avaient pas trouvé, comme elle, sur le cratère du volcan qu'on refoulait, une passion tendre pour remplir leur cœur, de douces illusions pour tromper les angoisses de leur agonie. Vous l'auriez prise pour une de ces ravissantes fées qui ne manquaient jamais autrefois (c'était le bon temps!) d'intervenir, quand le danger était pressant, pour aider et consoler les hommes. Elle était vive, rieuse, éloquente; un instant l'avait ainsi transformée : hier, timide, froide, parlant comme une petite bourgeoise; aujourd'hui.....

Personne ne comprenait cette métamorphose; en la voyant rire dans des circonstances si graves, on se disait : — La pauvre femme, elle a perdu la raison!

— C'est dommage, au moins; à vingt ans!

— Tant mieux; quand la mort sera ici, entre la flamme et l'eau, elle ne s'en apercevra point.

— Elle a prié, pensait M. Dupuis, et Dieu lui a donné la force!

— Elle aime, se disait avec bonheur le lieutenant, qui seul pouvait expliquer la conduite de madame Oppic; elle aime, elle est aimée! L'amour partagé rend si gai! il est si fort contre le malheur! C'est un génie; je l'ai éprouvé tout-à-l'heure, moi aussi; c'est lui qui m'a inspiré!

Et ce monologue, dont aucune syllabe ne vint sur ses lèvres, Adolphe le termina par un cri qui lui échappa malgré lui : — Je l'ai sauvée!

Tout le monde répondit à cette exclamation : — Il a sauvé *la Julie!* Il nous a sauvés!

Madame Oppic ne se trompa point sur le sens des paroles du lieutenant; elle se précipita vers lui et l'embrassa avec effusion.

— Ah! voilà qu'elle a un moment lucide, dit un passager.

Chacun imita le mouvement de la jeune femme; Adolphe fut

accablé de caresses. Maître Pierre, en lui baisant les mains, lui dit : — Vous êtes ben le fils de votre père, M. Adolphe; brave et savant. Sans vous, qu'allions-nous devenir? Nous aurions donné aux poissons une ration de chrétiens grillés; et c'eût été, ma foi, dommage.... pour cette jolie dame : car pour nous, c'est notre métier; bouillis ou rôtis, nous revenons à la cuisine de ces grands gosiers pavés de dents pointues! Aujourd'hui, demain, il n'importe pas! C'est pas l'embarras; j'avoue, lieutenant, que j'aimerais mieux mourir de l'eau que du feu; ça me paraît plus conforme. Le pompier meurt dans un incendie, c'est bien; mais le marin, c'est bête.

Il aurait ajouté beaucoup d'autres bonnes raisons aux raisons excellentes dont il appuyait son opinion, si le lieutenant ne l'avait interrompu :

— Tout n'est pas fini encore, maître Pierre. Le moyen de salut est trouvé peut-être, mais nous avons bien des précautions à prendre. Achevons notre ouvrage. Que tout ce qu'on a ici de couvertures, de matelas, de manteaux soit mouillé et appliqué sur les voies calfatées; que le pont soit immergé d'heure en heure; que les manœuvres de force soient faites avec ménagemens, de peur d'un trop grand ébranlement dans le mât de misaine, dont le pied doit être brûlé par le vitriol. Nous serons avertis, par la chaleur du pont, des progrès intérieurs du feu; quelque grande qu'elle soit, n'ayez pas peur; de l'eau partout et toujours; et *ouvre l'œil!* aux moindres fentes d'où s'échapperait un peu de fumée.

L'ordre fut exécuté promptement et avec intelligence.

— Maintenant, reprenons notre route! La Martinique est la terre la moins éloignée de nous, gagnons-la. A-t-on pensé aux instrumens qui étaient dans la chambre.

On chercha. Ils avaient été oubliés. Heureusement que, dans un coffre placé sur l'arrière du bâtiment, on trouva par hasard un octant, un quartier de réduction, du papier, une plume, de l'encre, enfin ce qui était à-peu-près nécessaire pour la conduite de *la Julie*. La navigation à l'ouest est facile quand on a atteint les vents alizés; et depuis quelques jours on avait dépassé le tro-

pique. La latitude était le point important. Un octant et le beau ciel de la torride suffisaient à cette difficulté. Le lieutenant se hâta de rassurer à cet égard les passagers, que cette circonstance effrayait.

L'équipage n'avait pas encore pu déjeuner, et l'espoir d'une nourriture abondante était perdu pour lui. Il fallut rationner tout le monde. Il était impossible de faire du pain, parce que l'eau douce manquait et que d'ailleurs on n'avait pas de bois pour chauffer le four. On fut contraint de se contenter de biscuit, hélas! en bien petite quantité.

Quand ce premier repas fut pris, et l'on peut croire que la gaîté ne l'assaisonna point, Adolphe appela sur l'arrière le capitaine et M. Dupuis : — J'ai à m'excuser, capitaine, dit-il, pour tout ce que j'ai fait aujourd'hui. Je viens loyalement avouer mon tort. Je sais que j'ai manqué à ce que je devais de déférence à vous et à votre second; je sais que je vous ai ravi en un moment le respect de l'équipage et la confiance des passagers; mais je vous ai vu hésiter, et....

— Qui vous a dit que j'hésitais, monsieur?

— Capitaine, ce n'est pas la première fois que nous courons la mer ensemble. Je vous tiens pour un brave homme que le danger n'effraie point, mais qu'il paraît déconcerter. Votre seconde pensée est toujours bonne; la première est lente, timide, et ici tout dépendait de la première résolution. Vous ne la preniez pas; il fallait pourtant....

— Il fallait peut-être attendre, monsieur, reprit le capitaine.

— Attendre, quand l'incendie serpentait dans la cale en ruisseaux dévorans! Attendre, quand le choc de l'air avec la matière attaquée par le feu pouvait tout perdre! Nous n'avons que trop attendu, capitaine, car qui sait si nous sauverons le navire?

— Votre jeunesse vous a fait oublier le respect que vous ne deviez. Je reconnais que vous avez pris des dispositions sages; mais pour ménager ma position, pour ne pas livrer mes cheveux blancs au mépris de l'équipage, ne pouviez-vous pas me communiquer votre projet?

— Maintenant que je suis plus calme, capitaine, j'avoue que je l'aurais dû. Mais si vous saviez quel puissant motif m'a fait agir ainsi, vous me pardonneriez.

— Je vous pardonne, Adolphe, quoique vous m'ayez déshonoré ; oui, vous m'avez déshonoré, ajouta-t-il une larme dans les yeux, et cependant j'ai bien servi autrefois ; plus d'un des vaisseaux de l'état le sait. Votre père m'a vu à Trafalgar, à Cadix et dans l'Inde ! Alors aussi j'étais jeune ; alors aussi j'avais l'esprit vif, le coup-d'œil prompt et sûr, l'âme vigoureusement trempée. On disait de moi ce qu'on dit de vous : C'est un bon officier ! Alors, il m'est arrivé de me moquer des vieillards, de me jouer de leur ancienne réputation, de chercher à les faire rougir de leur âge, de les avertir durement, comme vous l'avez fait aujourd'hui, monsieur, qu'il est temps de quitter le métier de la mer, quand on a perdu la force et l'énergie.

— Ah ! croyez bien, capitaine, dit le lieutenant en lui pressant cordialement la main ; croyez bien que je n'ai pas eu cette intention cruelle.

— Non ; mais l'effet est le même... je ne naviguerai plus !

Un soupir profond accompagna cette dernière parole, qui fit sur le cœur d'Adolphe une impression douloureuse.

— Pardon, cent fois pardon, capitaine !

— Vous m'avez puni bien sévèrement des présomptueuses actions de ma jeunesse. Puissiez-vous, Adolphe, ne jamais trouver un homme qui me venge de vous ! Retirez-vous à temps, quelque faible que soit votre fortune ; la misère vaut mieux que le cuisant chagrin qui suit un affront pareil à celui que j'ai reçu.

M. Dupuis n'avait pas mêlé un mot à cet entretien ; il avait aussi à se plaindre du lieutenant, mais il n'osait lui faire des reproches. Il se hasarda cependant après quelques minutes de silence à lui dire :

— Vous donnez des retraites plus vite, monsieur le lieutenant, et avec moins d'égards, que ne le fait le ministre. Deux en un instant ! Par les cinq plaies de notre Seigneur, cela est dur ! car, ce qui me reste de mieux à faire, s'il plaît au ciel par l'intercession de Marie que nous arrivions à la Martinique, c'est

d'aller à cent lieues de tout rivage de la mer, et d'y mourir comme un vieux congre (1) qui s'est échoué à la marée montante, et n'a pas eu la force de regagner la première lame au jusant.

Adolphe, abattu par la douleur du capitaine qu'il aimait, et sincèrement affligé, ne répondit pas d'abord au second de *la Julie*.

— Ah! reprit à part lui et à demi-voix, M. Dupuis, les jeunes gens s'imaginent qu'ils en savent plus que Dieu. Ils ne croient à rien, et ils regardent comme des fous ceux qui croient à quelque chose. Avec ça on fait de la jolie besogne!

Ce bourdonnement arracha le lieutenant à ses réflexions. — Mon Dieu, monsieur Dupuis, je sais bien que j'ai eu tort avec vous... Certainement j'ai foi à la Vierge et à tous les saints du paradis; mais j'ai foi aussi à la prudence humaine, et je crois qu'il ne faut lever les bras au ciel que lorsqu'on ne peut plus les mieux employer.

— Oh! monsieur Adolphe, que dites-vous là! c'est un blasphème plus gros qu'une montagne. Avec vos plaisanteries athées, vous nous ferez périr. Et tenez justement, ne voilà-t-il pas que le feu nous gagne; voyez la fumée sortir abondamment de partout.

C'était la vérité. La fumée se dégageait par un grand nombre de coutures que la chaleur du soleil et celle de l'incendie avaient ouvertes. Cette irruption assez soudaine effraya l'équipage, et un cri simultané: « Le feu! » la signala aux trois officiers, que l'on croyait tenir conseil et qui avaient ensemble l'explication à laquelle le lecteur vient d'assister.

— Mouillez le pont, dit le capitaine; et le lieutenant répéta aussitôt: — Allons enfans, mouillez le pont; le capitaine l'ordonne.

— Le capitaine! le capitaine! murmurèrent quelques voix qui témoignaient ainsi de leur étonnement irrespectueux. — Tiens! le capitaine, il se réveille donc!

— Taisez-vous, reprit vivement Adolphe, qui s'empressa de couvrir de son commandement la rumeur injurieuse, et

(1) Anguille de mer.

affecta les formes du respect, pour consoler le vieux marin. Obéissez! qui commande, quand le capitaine est sur le pont?

Les murmures recommencèrent.

— Vous les entendez, monsieur? dit le capitaine. Je vous sais gré de la réparation publique que vous vouliez me faire; mais c'est fini, je ne commande plus ici, c'est vous.

Il arracha alors le ruban rouge qu'il avait à sa boutonnière, et le jeta à la mer. — Je l'avais bien gagné pourtant! reprit-il en le voyant flotter, quand j'étais officier de manœuvre de *l'Impétueux*, quand je mouillais de mon sang la dunette du *Redoutable!* Puis, il ajouta avec amertume : — Je voudrais mourir aujourd'hui! pourquoi ce navire ne s'ouvre-t-il pas?

Il se baissa, et touchant de la main le gaillard sur lequel il se promenait d'un air égaré : — Il est bien chaud; mais pas assez! Ah! je voudrais voir la fumée sortir de chaque fente, grosse comme le grand mât!... Mon dieu!... que tous ces insolens soient dévorés avec moi!

L'eau qu'on jetait abondamment sur le pont ne suffisait pas à comprimer la fumée; elle s'échappait plus noire et plus dense près du panneau qui descendait à la chambre. A mesure qu'elle s'épaississait et qu'elle sortait par une nouvelle issue, le capitaine paraissait plus calme. Chaque bouffée était une cause d'émotion pénible pour tout le monde; pour lui, c'était un motif de joie. Il ne respirait plus que la vengeance; le lieutenant l'avait blessé, l'équipage avait rendu terrible l'agonie de son amour-propre. Le calfatage recommença; mais alors on parla de fuir dans des embarcations.

— Folie! dit le lieutenant, et où irez-vous? Encore une fois, vous êtes à deux cents lieues des îles. Si un navire passe près de nous, il est tout simple qu'il vous recueille; mais jusqu'à ce que nous en apercevions un, il faut rester ici.

Cet avis qui prévalut fit un bien incroyable au capitaine. Il sourit comme si une proie qui allait lui échapper venait de lui être rendue. Le second qui le regardait, sans se rendre compte de la situation violente où il se trouvait, dit en lui-même : — Rire dans un pareil moment! c'est bien étrange; il n'y a que le dia-

ble qui puisse rire quand des âmes de chrétiens sont en perdition.

Maître Pierre, voyant que la fumée gagnait l'arrière du bâtiment, pensa que le feu faisait des progrès dans ce sens, et, tout en cherchant parmi les manœuvres celle qu'il pouvait sacrifier à faire de l'étoupe, pour aider au caltafage, il fut frappé d'une pensée qui le fit frissonner. — Dites donc, vous autres, quand on a déménagé la chambre, quelqu'un a-t-il pensé au baril de poudre qui était dans la petite soute? — Un instant de silence succéda à cette interrogation du maître d'équipage. Silence affreux! On se regardait, on s'interrogeait, on cherchait partout. — Il n'est pas sur le pont, dit, après avoir fait un rapide, mais sûr inventaire, le mousse alerte qui, depuis le matin, avait donné vingt preuves de courage et d'intelligence. — *Jésus, Maria!* s'écria M. Dupuis, nous sommes donc perdus! car le feu gagnera la poudre, et nous sauterons.

Il n'y a peut-être pas dans aucune langue humaine d'expressions pour peindre le sentiment qui, à cette nouvelle, fit battre le cœur du capitaine : il avait la fièvre de la colère. Sa rage, qui s'était contenue, fit irruption à ce moment. — Nous sauterons, Dupuis, dit-il en éclatant de rire; tant mieux! j'ai toujours eu envie de faire un voyage en l'air.

Des malédictions accueillirent cette parole insensée. — Est-il vrai que nous ayons cette épouvantable chance, dit madame Oppic au lieutenant, que le souvenir de maître Pierre avait pétrifié? parlez, mon ami, parlez.

Adolphe gardait obstinément le silence. — J'entends, reprit la passagère; nous sommes condamnés à cette nouvelle appréhension.

— Oui, Désirée, répondit enfin le lieutenant, le barril est resté en bas. J'allais le prendre, quand je me suis senti défaillir au milieu de la fumée; je suis remonté avec l'intention de l'aller rechercher, et vous savez si depuis j'ai pu quitter le pont.

— Eh bien! cela de plus, dit tranquillement madame Oppic.

Et la fumée, loin de diminuer, semblait augmenter encore.

— Oh! mes amis, une excellente idée! nous n'avons plus ni chanvre, ni laine, ni étoffe quelconque, pour remplir les

joints du pont; mais nous avons de la farine. Faut la délayer avec de l'eau de mer : ça fera une pâte qui nous servira de brai.

Le matelot, qui venait de faire cette proposition, donna tout de suite l'exemple, et, en moins d'une heure, la fumée fut emprisonnée dans le faux-pont. Le mastic, constamment mouillé, durait assez long-temps. On le remplaçait quand la chaleur l'avait trop cuit. Son effet rassura un peu ceux que la crainte de l'explosion avait vivement alarmés. Il n'y avait guère à bord que trois personnes qui n'eussent pas de bien grandes terreurs : M. Dupuis, que soutenaient la prière et sa confiance en la vierge Marie ; le lieutenant, qui ne croyait pas à la très grande rapidité du feu, et ne la mesurait point à la distance que parcourait la fumée sous le pont; enfin madame Oppic, que la sécurité apparente d'Adolphe guérissait de la frayeur, et qui d'ailleurs avait fait le sacrifice de sa vie, parce qu'elle devait mourir avec quelqu'un dont elle pouvait être la dernière pensée. Le paroxisme de la fureur, à laquelle le capitaine s'était abandonné depuis que l'équipage l'avait outragé, céda enfin à quelques bonnes paroles d'Adolphe, et tout prit sur *la Julie* une attitude plus tranquille.

La nuit vint : on s'arrangea comme on put pour prendre quelque repos. Tant d'émotions successives avaient fatigué les plus forts; le sommeil vainquit les plus craintifs. On dormit sur le volcan, comme on aurait dormi, si aucune raison de trembler pour sa vie n'avait pu traverser les songes.

Le lieutenant veilla, et, avec lui, celle qu'il n'osait appeler tout haut encore du nom de sa femme. Entreprendrai-je de dire ce qui se passait au fond de ces deux cœurs, sans cesse ballottés entre l'espoir d'une existence future embellie par l'amour, et l'appréhension du dénoûment peut-être très prochain de ce drame où ils étaient acteurs? Long-temps madame Oppic resta assise sur le banc de quart à côté d'Adolphe sans lui adresser une parole; celui-ci avait l'œil attaché sur les coutures mastiquées, et il épiait attentivement la fumée qui heureusement ne sortait plus. Madame Oppic prit enfin la main de son mari; il ne s'en aperçut pas. — Qui vous préoccupe ainsi, monsieur?

dit-elle d'une voix émue. Le lieutenant garda le silence ; il n'avait pas entendu. Puis, tout-à-coup, sortant de sa rêverie : — Jacques, dit-il à un homme qui était debout contre le grand mât, du mastic; vite, vite, du mastic! »

Jacques arriva promptement.

— Tiens, là-bas, Jacques; près du canon. Ne vois-tu pas?

— Non, lieutenant; je ne vois rien.

— Rien!.. je vois, moi! C'est que je vois pour deux; c'est tout simple!

— Il est sûr, lieutenant, que je vois à peine pour un, puisque je suis borgne. Mais l'œil que m'ont laissé les Anglais à Algésiras n'est pas mauvais, allez! et je défierais votre longue vue, pour ce qui s'appelle distinguer de jour et de nuit un vaisseau à l'horizon.

— Oui, Jacques, tu distinguerais un vaisseau au milieu de la brume, un oiseau dans les nuages, un petit poisson à dix brasses dans l'eau troublée, tout ce que tu voudras; mais tu ne vois pas cette colonne de fumée.

En disant ces mots, il se précipita, et, les deux genoux sur le pont, il boucha un trou imperceptible.

— Diable, lieutenant, vous avez de bons yeux! C'est affaire à à vous. Il sort d'une fente gros de fumée ce qu'il en sortirait du tuyau de la pipe d'un colibri, si un colibri a une pipe comme tout le monde, et vous l'apercevez!

— Il faut bien veiller quand on a une grande responsabilité, Jacques; et tu ne sais pas quelle est la mienne!

— Je sais que vous avez presque répondu du navire; je dis du navire, et je pourrais dire de son écorce, car dedans tout brûle sans doute. Et puis il y a une chose dont vous ne pouvez pas répondre, c'est que le feu ne prendra pas au baril de poudre.

Adolphe tressaillit involontairement.

— Ce ne sera pas de votre faute, au moins, si nous sautons; et c'est consolant pour vous. Personne après n'aura de reproche à vous faire, pas même ma pauvre Marianne que j'ai laissée à Ingouville... C'est par rapport à elle que je serais fâché de mourir

si tôt... Marianne, voyez-vous, lieutenant, c'est ma femme; elle est jolie et jeune comme notre passagère que voilà, sauf le respect que je dois à madame.

Adolphe se retourna et vit madame Oppic derrière lui; elle paraissait agitée. Georges continua :

— Vous n'êtes pas marié, monsieur Adolphe, et alors ça vous serait égal de mourir, pas vrai? Un garçon, qu'est que ça fait? ça ne fait de tort à personne, à moins qu'il n'ait sa vieille mère! Un homme marié, c'est ben différent. Il y a un an, je n'aurais pas eu la moindre peine à m'en aller là-haut ou là-bas, dame, je ne sais pas lequel; maintenant je barguignerais, oui, à appareiller pour l'autre monde. C'est drôle, comme ça vous attache, une femme! Le cœur de l'homme, sans comparaison, est le fond où la femme jette l'ancre. Marianne a trouvé là un bon mouillage, sans me vanter, lieutenant.

— Oui, tu es un brave homme, Jacques, je le sais, et ta femme doit être heureuse.

— Oh! que oui, qu'elle est heureuse; quand je suis à terre, s'entend! C'est une bonne créature, et, pour le mal que je vous veux, je vous en souhaiterais une comme ça... Mais que je suis bête de parler de mariage, pendant que nous sommes si près d'aller dans l'éternité sans feuille de route.

— Vous croyez donc, monsieur Jacques, que nous sommes perdus sans ressource? dit madame Oppic vivement.

— Perdus! ça se pourrait ben; car nous sommes ici à la grâce de Dieu et de Notre-Dame-de-la-Garde. Voyez-vous, c'est un coup de dé; nous pouvons gagner, mais il y a dix à parier contre un que nous devons perdre.

— Gardez votre peur et vos prévisions pour vous, reprit Adolphe d'un ton sévère.

— Excusez, lieutenant; mais ce n'est pas la peur qui me fait parler ainsi. Madame me demande mon idée sur le danger où nous sommes; je lui dis ce que je pense, parce que dans des momens comme ceux-ci il ne faut pas mentir et tromper une personne qui p't-être ben n'est pas fâchée d'avoir un moment pour régler ses comptes avec la terre...

— Jacques! s'écria le lieutenant, vous tairez-vous?

Cette parole, prononcée avec autorité, imposa silence au matelot, dont le bavardage avait fait un mal visible à ses deux interlocuteurs. Adolphe alla se rasseoir sur le banc de quart où le suivit madame Oppic, qui, penchant sa tête sur l'épaule de son mari, lui dit en pleurant : « Quelle nuit de noces, mon ami!

— Affreuse, en effet!

— Et sans lendemain, peut-être!

— Non, reprit avec inspiration Adolphe qui sortit de l'abattement dans lequel il était plongé depuis long-temps, comme d'un sommeil que le cauchemar a rendu douloureux; non, le mal n'est pas si grand que tu le crois, et que j'ai eu la faiblesse de le croire moi-même un moment! Nous ne périrons pas ici ». Il ajouta avec tendresse : — Rassure-toi... Que de délicieuses nuits suivront cette nuit d'angoisses et de terreurs! Eh mais, cette nuit n'a-t-elle pas son charme?

— Je commence à le croire, Adolphe.

— N'est-ce rien que de pouvoir parler d'amour en présence d'un péril aussi imminent? N'y a-t-il pas quelque chose de grand et de beau dans cette situation de deux amans qui deviennent époux, n'ayant, pour témoins de leur union, que Dieu et la mort?

— Oui, cela est grand pour vous qui avez une âme forte; mais pour une femme faible, et que l'amour soutient à peine au-dessus du précipice!... Je ne puis me défendre d'un sentiment pénible qu'il faut que tu me pardonnes, Adolphe : maintenant, j'ai peur. D'abord j'étais pleine de confiance, parce que je te voyais tranquille; je t'ai vu tout-à-l'heure doutant du sort et de toi-même; j'ai frémi. De funestes pressentimens m'accablent.

— Je te l'ai dit, Desirée, rassure-toi. Vois, que le ciel est beau! la mer et le vent sont favorables à notre navigation; rien n'annonce un changement qui puisse nous alarmer. La brise nous seconde, et ne soulève pas les lames de manière à fatiguer le bâtiment et à faire craindre pour sa mâture. Si les circonstances où nous sommes restent les mêmes, si nous veillons toujours avec

soin à comprimer l'incendie, avant peu de jours, nous aborderons une des Antilles. *La Julie* marche bien, tu le sais.

— Oui, mais si nous trouvons la tempête! reprit en soupirant, madame Oppic.

Puis, elle ajouta avec un de ces accens de l'âme, que la plume est impuissante à caractériser : — S'il me fallait mourir avant d'être ta femme, Adolphe!...

Un regard qui brilla au milieu de la nuit comme un éclair magique, accompagna cette parole et porta dans le cœur du lieutenant une angoisse où le bonheur d'être si énergiquement aimé était combattu par de sinistres craintes. Adolphe fit cependant effort sur lui-même pour se débarrasser des idées dont il était obsédé, et que l'amour assombrissait encore; il affecta la gaîté, et donnant à madame Oppic son premier baiser d'époux, lui dit en riant : — Folle que tu es! tiens, voilà la signature du contrat.

Quel effet produisit sur ceux qui l'entendirent cet embrassement inattendu? Ce n'était ni le temps, ni le lieu de faire des commentaires; on en fit pourtant, mais si bas, qu'aucune imprudente parole n'en arriva aux oreilles du jeune officier. Que lui importait d'ailleurs le jugement des hommes dans une circonstance pareille? M. Dupuis qui était appuyé sur le plat-bord, et regardait machinalement ce qui se passait vers le banc de quart, prononça entre ses dents quelques mots latins et se signa deux fois. C'était un exorcisme qu'il proférait. Il était trop bon, trop indulgent pour soupçonner la vertu de madame Oppic, et accuser Adolphe; il croyait à un maléfice du diable, et il cherchait à en combattre les funestes conséquences. Le pauvre homme fut pris d'un tremblement que le jour ne fit pas cesser; l'espèce d'allucination sous l'influence de laquelle un baiser donné l'avait mis se dissipa à peine, lorsque tous les passagers lui eurent affirmé que le démon n'était pour rien dans la scène dont il avait été effrayé, et que c'était la chose du monde la plus naturelle de voir deux jeunes gens s'aimer et se le témoigner. — Mais, pas quand l'éternité est là, près de commencer pour eux, objecta le second, à moins qu'ils ne soient fous.

— L'amour est une folie, répliqua un vieux marchand juif, dont l'idée fixe était la fortune qu'il poursuivait depuis soixante ans sur toutes les mers, sans l'avoir rencontrée encore.

— Vous avez raison, M. Samuel, il n'y a de sagesse que dans l'amour de Dieu.

— Et de l'argent, M. Dupuis.

La seconde journée fut plus calme que la première ; on commençait à s'accoutumer à l'idée de ce danger dont les progrès cachés échappaient à toutes les suppositions. Il semblait que vingt-quatre heures passées dans des transes douloureuses avaient dû user les sensibilités les plus délicates, et qu'avoir survécu un jour, c'était avoir conquis tout un avenir. La gaîté reparut sur la plupart des visages ; les plaisanteries reprirent leur cours ; on souffrit en riant ; on compta les privations auxquelles on était condamné, mais sans amertume et philosophiquement ; personne ne pensa à reprocher à M. Dupuis son inconcevable maladresse, dont il s'était confessé tout haut la veille, et qu'il rappelait naïvement à chaque plainte qu'il entendait, en demandant grâce pour cette faute ; les souvenirs de périls, au moins égaux à celui qu'on courait, et qui avaient épargné cependant les voyageurs, revenaient dans des conversations vives qui faisaient le tour du navire ; et après les récits, les chansons. Oui, les chansons !... Le capitaine ne partageait pas l'espèce de joie à laquelle tout le monde se livrait ; il était grave, réfléchi, abattu. On le vit plusieurs fois cacher sa figure dans ses deux mains, et l'en retirer toute baignée de larmes. Adolphe allait de temps en temps causer avec lui, et lui prodiguer les soins d'une piété vraiment filiale ; inutiles efforts, trop semblables à ces complimens de condoléance qu'on adresse aux malheureux dont ils redoublent le chagrin. On remarqua que madame Oppic était plus aimable qu'elle ne l'avait paru avant l'incendie ; elle ne tarissait pas de propos agréables ; elle était pleine de bienveillantes attentions. Ce n'était plus la passagère qui recherchait timidement un appui, dont une femme seule à bord d'un bâtiment a tant besoin ; c'était une sorte de reine, qui, sans le vouloir, sans s'en douter, exerçait une autorité d'esprit dont chacun avait à se

louer. Elle partageait l'empire que le lieutenant gardait toujours, quoi qu'il eût pu faire pour le restituer aux deux officiers qui lui étaient supérieurs. Certains passagers en rirent peut-être, le plus grand nombre comprit cela très bien.

Un peu avant la soirée, le mousse s'aperçut que la cafetière à l'huile était vide, et qu'il n'y avait plus de quoi garnir la lampe de l'habitacle. Naviguer le jour seulement, et mettre en panne aussitôt que la nuit viendra, c'est se condamner par nécessité à doubler à-peu-près le temps du séjour à la mer; c'est augmenter les chances d'accident. Cette réflexion si simple vint à tous les esprits. Un remède fut promptement trouvé au mal. (Les marins sont-ils jamais embarrassés?) Maître Pierre monta dans la grande hune, et du milieu des haubans dit au capitaine : « J'aurai là-haut ce qu'il nous faut; espérez un peu avant de vous tourmenter, capitaine; nos gens ont sans doute des provisions entre le ton du grand mât et la caisse du mât de hune : je vais les chercher ». Un gabier se hâtait de monter pour en éviter la peine au maître d'équipage; mais Pierre était arrivé, que le matelot n'atteignait pas encore la dixième enfléchure. Pierre se laissa affaler par un galhauban pour être plus tôt en bas, et il présenta à tout l'équipage, qui attendait le résultat de son exploration dans la cachette des gabiers, un petit pain de suif de trois ou quatre livres. « V'là notre affaire; il y a de quoi faire une vingtaine de chandelles.

— Oui, dit Adolphe; mais les mèches!

— C'est, pardieu, vrai; les mèches! du fil de caret donc! reprit maître Pierre.

— Tenez, tenez, j'ai mieux que cela, dit en éclatant de rire madame Oppic; voilà du coton.

— Du coton! ma foi ça se trouve ben; et où qu'il est ce coton? répliqua Jacques, qui avait déjà effilé un morceau de bitord.

— En voilà, messieurs; c'est le bonnet de M. le lieutenant. Madame Oppic tira en effet de la veste du lieutenant un bonnet de coton qui se trahissait par une belle houppe, sortie audacieusement de sa poche extérieure. — Vous permettez, n'est-

ce pas, monsieur Adolphe? et elle le lança à Jacques. Adolphe avait à peine eu le temps de s'apercevoir du larcin; il se retourna étonné du côté de sa femme, qui, sans lui laisser dire un mot, s'approcha de son oreille et lui dit : « Faites ce sacrifice à tous, et à moi en particulier.... Je n'aime pas les bonnets de coton.

Chacun fit sa chandelle, et madame Oppic comme les autres, bien qu'on l'eût engagée à épargner ses jolies mains. — S'il nous en reste une, se prit à dire gaîment Adolphe, nous la brûlerons à la bonne Vierge.

C'était une provocation à M. Dupuis, qui n'y répondit pas. — La vierge Marie n'aime peut-être pas l'odeur du suif, reprit maître Pierre.

M. Dupuis, offensé cette fois : — L'odeur du suif ne l'incommode pas plus que celle de méchans chrétiens comme vous n'incommode Lucifer quand ils rôtissent.

Madame Oppic fit un signe à Adolphe et au maître d'équipage, et cette conversation, qui déplaisait au dévot Provençal, n'alla pas plus loin.

.... A force de soins, et grâces à une continuité de beau temps, le huitième jour après la rupture de la caisse de vitriol, *la Julie* attérit à la Martinique. Elle fit des signaux pour prévenir le commandant d'un bâtiment de guerre, mouillé sur la rade de Saint-Pierre, que le feu était à bord, et qu'elle avait besoin de prompts secours. Une chaloupe, munie d'une pompe à incendie et de vivres frais, fut expédiée aussitôt par l'officier militaire. L'équipage de *la Julie* était exténué de fatigue et de faim. Les matelots de la chaloupe manœuvrèrent le navire pour l'entrer dans la baie. Un chirurgien présida au premier repas, et modéra l'ardeur des pauvres affamés. Tout le monde fut débarqué et conduit à terre; puis, pour éteindre le feu qui n'avait pas discontinué, on alla échouer le bâtiment près de la côte. On fit à l'un de ses flancs, un peu au-dessus de la quille, une large ouverture qui remplit d'eau la cale où l'acide sulfurique avait promené sa substance incendiaire. Quelques jours après, on épuisa cette eau, et l'on songea à retirer les marchandises : mâture et mar-

chandises, tout était calciné. La plupart des étoffes brûlées avaient conservé leur forme. On ne trouva intactes que peu de pièces de toiles, placées vers l'arrière du grand mât. Le feu s'était arrêté, ou, pour mieux dire, il n'était pas arrivé encore à la soute, qui renfermait le baril de poudre, dont l'absence sur le pont avait causé de si grandes inquiétudes. Presque toute la fortune de madame Oppic avait été détruite; il ne lui resta que pour 6,000 fr. environ de dentelles, comprises dans un petit ballot que par hasard on avait tiré du faux-pont au moment du déménagement. C'était une faible dot pour Adolphe; mais il n'avait pas songé à une dot quand il avait accepté l'offre de la femme qu'il aimait.

Vous pouvez croire que les passagers étaient sur la plage quand cette exploration affligeante fut faite. Les larmes coulèrent plus d'une fois. Tant qu'avait duré le voyage auquel l'incendie semblait à toute heure devoir mettre un terme fatal, on s'était cru trop heureux si l'on sauvait sa vie; lorsqu'on eut touché la terre, l'espoir d'une préservation pour quelques parties de fortune frappa toutes les têtes. Le sacrifice qu'on avait déjà fait, on en vint à le marchander; on trouva le ciel avare, injuste, implacable; on se perdit en plaintes, en malédictions, en blasphèmes. Madame Oppic ne pleura pas; elle avait sauvé le plus précieux des biens pour elle. Adolphe était content aussi; cependant sa pacotille brûlée lui revint un instant en mémoire. M. Dupuis, tranquillement assis à terre, entouré de son manteau, regardait d'un œil sec et indifférent la scène qui se passait autour de lui. — Il faut être bien philosophe pour ne pas laisser échapper un soupir à l'aspect d'un si grand désastre, dit le lieutenant, que cette apparence de résignation étonnait.

—C'est peut-être plus que de la philosophie, mon ami, reprit madame Oppic.

Le vieux Samuel furieux : — De la philosophie! madame; dites de l'imbécillité!

Cette insulte n'émut pas M. Dupuis, qui était comme ravi en extase, et absolument insensible. Le Juif s'avança alors vers lui, et le secouant avec force : — Eh bien! tête chrétienne,

voilà pourtant le résultat de tes sottises inspirées! Pleure donc au moins avec nous!

— Moi pleurer! monsieur Samuel; non : je rends grâces à la Vierge, qui nous a préservés de la mort.

— Oui! ta Vierge!... s'est-elle su seulement préserver elle-même? Où est-elle? Elle a fondu avec les bougies du capitaine.

— La voilà, dit naturellement le second, qui n'avait pas joué une comédie dont il voulait que le dénoûment eût de l'éclat.

Et pour la montrer, il souleva son manteau, sous lequel était cachée la statuette de cire, qu'il était allé chercher à bord un quart d'heure auparavant.

— La voilà! répétèrent tous les assistans, que cette apparition confondit.

C'était elle en effet. M. Dupuis sourit de l'impression que la vue de cette image, intacte quand tout avait péri, produisait sur tous ses compagnons, et d'un ton convaincu il prononça ces mots, après lesquels Samuel lui-même se découvrit avec respect : — Il fallait un miracle pour nous sauver : le miracle s'est fait.

A. JAL.

NOTES.

La *scène* qu'on vient de lire n'est point historique ; les principaux détails le sont pourtant. Le drame appartient à l'auteur. Le fait sur lequel il est fondé se reproduisit deux fois au commencement de la restauration, sur des navires partis du Havre, l'un en 1816, l'autre en 1817. Le second de ces bâtimens était un brick nommé *la Jeune Sophie*, commandé par M. Devaux. Il allait aux îles de France et de Bourbon. Le premier était aussi un brick dont je ne sais pas le nom ; il se rendait à la Havane. L'incendie de *la Jeune Sophie* eut lieu dans des circonstances plus terribles encore que celles où j'ai placé *la Julie*. La mer était très mauvaise ; les vents menaçaient le bâtiment dans sa mâture, que le feu travaillait par en bas, et dans sa voilure, qui ne pouvait pas être changée, parce que les voiles de rechange avaient été enfermées avec le reste dans l'entrepont. Quatre jours après celui (5 août 1817) où l'incendie éclata, les bordages étaient réduits à une épaisseur de trois lignes environ ; ils avaient perdu plus de trois pouces et demi. Le capitaine Devaux, qui était à cent lieues de toute terre quand le feu se manifesta à son bord, se décida à aller chercher la Trinité, île déserte qui ne pouvait offrir aucune ressource aux naufragés, mais sur laquelle on débarquerait pour se sauver de la mort, que tout rendait imminente. Le 10 août, à quatre heures du soir, il fit côte, en effet, dans une des baies de l'île, et saborda son navire à la flottaison, pour le remplir d'eau et éteindre l'incendie. Le bâtiment fut brisé par les vagues. Treize personnes qui n'avaient pu mettre encore le pied sur le rocher de la Trinité, se jetèrent dans la chaloupe, à-peu-près sans vivres, et y restèrent deux jours, n'ayant plus pour se nourrir qu'un peu de beurre salé infecté par le vitriol. Le 20 août, le capitaine, son lieutenant M. Girette, M. d'Amerval l'armateur de *la Jeune Sophie*, et cinq matelots, se décidèrent à tenter les chances d'une pénible navigation pour aller à Rio-Janeiro demander du secours pour leurs compagnons qu'ils laissaient sur l'île. La chaloupe franchit heureusement les deux cent quarante lieues qu'elle avait à faire, malgré les

difficultés que lui opposait une mer très houleuse. Pendant que M. Devaux obtenait à Rio qu'un navire portugais irait prendre à la Trinité les dix-neuf personnes qui y étaient restées, ces malheureux étaient sauvés par un brick américain qui passait par hasard auprès de l'île.

Le bâtiment dont le nom m'est inconnu, mais dont j'ai suivi à-peu-près l'histoire, se trouvait, je ne sais pourquoi, hors de sa route, quand une caisse renfermant de l'huile de vitriol se brisa et mit le feu dans le faux-pont. J'ignore quelle fut, dans cette circonstance difficile, la conduite du capitaine et de son second; je n'ai voulu calomnier ni l'un ni l'autre en prêtant seulement au troisième officier du navire l'énergie nécessaire pour sauver l'équipage. Je n'ai pas cherché à raconter ce qui fut, mais à peindre ce qui a pu être; il entrait dans mon plan de faire une chose générale : je dois avertir cependant le lecteur que j'ai entendu dire qu'un des officiers du brick était un homme fort dévot, et que, par un hasard étrange, la vierge de cire qui lui appartenait fut préservée de la destruction. Cette particularité m'a été affirmée par M. Fleuriau, capitaine de vaisseau, qui commandait alors en qualité de lieutenant le brick de guerre *l'Euryale*, en station à la Martinique, et par mon camarade M. Aubry-Bailleul, lieutenant de vaisseau, alors aspirant de première classe, qui commandait l'embarcation envoyée par le capitaine de *l'Euryale* au secours du brick incendié. Le lieutenant qui joue le principal rôle dans la scène qu'on vient de lire, était, je crois, fils de M. Robin, qui s'acquit dans la dernière guerre une bonne renommée comme capitaine de vaisseau. Il est inutile d'ajouter que le personnage de la passagère n'est point historique, pas plus que ceux des matelots dont les noms se trouvent dans mon récit. La farine transformée en mastic, le suif des gabiers roulé en chandelles, et le bonnet de coton du lieutenant servant à faire des mèches, sont des détails qui m'ont été donnés pour vrais.

— A bord d'un bâtiment de guerre, le premier soin, quand le feu se déclare, est de mettre des factionnaires aux sabords et aux embarcations, pour empêcher la fuite des hommes qui seraient pris par la peur. Il faut que tout le monde coure les mêmes chances, et que chacun participe aux fatigues que l'événement prépare à l'équipage. Je pourrais citer un grand nombre de cas remarquables d'incendies qui prouvent ce qu'il y a d'élévation et de courage chez les hommes de mer, dans les plus graves occurrences; je me contenterai d'en mentionner un des plus récens. En 1829, à Smyrne, le feu prit dans la soute au charbon du vaisseau *le Conquérant*, le 30 octobre, à onze heures du soir. On vint aussitôt avertir M. l'amiral de Rigny, qui avait son pavillon à bord. Il descendit dans la batterie basse, où on parlait de fermer les sabords pour empêcher quelques matelots de s'en aller à la nage. Le général s'y opposa en disant tout haut : « Qu'on laisse tous les sabords ouverts, monsieur le commandant; je suis sûr qu'il n'y a pas ici un homme assez lâche pour fuir et laisser ses camarades dans le danger ». On ne songea plus qu'à l'incendie, dont à deux heures du matin on s'était rendu complètement maître. Tout se passa avec tant de calme, qu'aucun des bâtimens français et étrangers qui étaient

sur la rade de Smyrne ne s'aperçût que quelque chose d'extraordinaire agitait l'intérieur du *Conquérant*. L'ordre ne cessa pas de régner un moment dans ce grand désordre ; l'équipage fut admirable de zèle, d'obéissance, d'adresse et de dévoûment. Aussi M. le vice-amiral de Rigny écrivit-il, le 5 novembre 1829, au ministre de la marine : « Je puis dire qu'il n'y a eu d'autre confusion que « celle qui résultait de l'empressement de tous à se porter aux endroits les plus « dangereux. Je dois ce témoignage au commandant, aux officiers et à tout « l'équipage ; mais je citerai particulièrement le lieutenant de vaisseau Alix, « second du vaisseau (et j'appelle sur lui la bienveillance de votre excellence), « le maître canonnier Thomas, le maître charpentier Bouzian, et le second « maître Daniel. » (1)

Affaler (s'). Se laisser glisser le long d'un mât ou d'un cordage. Tout le monde a vu des enfans quitter si rapidement les hauteurs d'un mât de cocagne ; c'est ainsi que les matelots s'affalent le long des mâts de perroquets et d'embarcations, et le long des principaux cordages. Ce mot est de la même famille qu'*aval* (en descendant), *avalanche*, c'est la vieille expression des mariniers : *avaler*, descendre.

Alizés. Les vents alizés sont des vents réguliers qui, entre les tropiques, soufflent presque toujours de l'est à l'ouest. On conçoit que *la Julie* étant, au moment de son malheur, à l'est, c'est-à-dire, *au vent* des Antilles, il y a peu de difficultés pour elle à gagner la Martinique. C'est une navigation vent arrière, ou vent en poupe, comme on dit dans le monde poétique, qui n'est pas marin.

Appareiller. Un bâtiment qui met à la voile pour quitter le mouillage *appareille*. Ce mot vient du latin *apparare*, apprêter, faire des préparatifs. L'appareillage comprend, en effet, les apprêts que font les gens du navire pour le sortir d'une rade ou d'un port, et le mener à la mer.

Arrimer. C'est le même mot qu'*arranger*. Il est employé pour désigner l'action de disposer toutes les parties de la charge d'un vaisseau dans son intérieur. Par extension, les marins disent de tout ce qu'ils arrangent qu'ils l'*arrriment*. Si je voulais me donner un régal d'étymologiste, je ferais venir *arrimer* du latin, *ad*, dans, et *rimam*, trou, qui exprimeraient par leur réunion l'idée

(1) Ce dernier fut assassiné quelque temps après à Smyrne, dans une rencontre avec des Maltais qui lui fit beaucoup d'honneur. Sa mort est le sujet d'un des chapitres des *Scènes maritimes*.

de remplir le vide de la cale d'un bâtiment en armement. Peut être serait-il moins raisonnable de voir *arrimer* dans *arithmos*, nombre, *rithmos*, mesure, ou *armos*, arrangement.

Artimon. Le nom du mât le plus rapproché de l'arrière d'un navire à trois mâts verticaux; le nom de la voile qui s'attache à ce mât. Cette voile a une forme qui se rapproche de celle du trapèze; sa fonction est de forcer l'avant du vaisseau à se rapprocher de la ligne ou lit du vent. C'est un auxiliaire du gouvernail dans ce service.

Baderne. Terme de mépris en usage pour caractériser les marins âgés qui n'ont plus l'énergie nécessaire au métier, ou ceux qui sont incapables de fortes résolutions. C'est le synonyme de *ganache*. D'où vient-il? je n'ose dire qu'il sorte du mot anglais *bad*, qui signifie *mauvais, qui ne vaut rien;* il est plus simple de le trouver dans *baderlo*, musard, mot italien dont nous avons fait *badaud*.

Banc de quart. C'était un large banc à dossier destiné à l'officier de service; il était placé en avant du mât d'artimon. Ce banc n'existe plus à bord des bâtimens de guerre français; on l'a remplacé par une espèce de petit plancher à *caillebotis* (treillis en bois) appliqué à la muraille du navire, sur le gaillard d'arrière, entre le grand mât et le mât d'artimon. Ce plancher a conservé le nom de *banc de quart*, quoique sa forme n'ait aucune analogie avec celle de l'ancien banc.

Barre du gouvernail. On l'appelait autrefois *timon*, et ce nom lui est resté sur les rivières. Elle est de bois ou de fer, manœuvrée à l'aide d'une roue, d'une corde qui passe dans deux poulies fixées à chacun des bords du navire, ou seulement à la main. La barre change de forme, de matière et d'installation selon le bâtiment. Quelques navires, mais ce sont ceux d'une petite dimension, ont leur barre implantée extérieurement dans la tête du gouvernail; on conçoit aisément que la combinaison des chaînes ou *drosses* qui la font mouvoir doit être tout-à-fait contraire à celle des agens qui la dirigent quand elle est dans l'intérieur du bâtiment, ou qu'il faut la compliquer pour que la manœuvre du gouvernail soit la même.

Bitord. Cordage composé de deux ou plusieurs fils de caret tordus ensemble. Son nom dit assez que dans l'origine il n'admettait que deux fils (*bis tortus*).

Brai. Matière résineuse qui sert à enduire la coque des bâtimens et à remplir les coutures ou intervalles qui séparent deux bordages adjacens.

Brise. Vents légers, accidentels, qui apparaissent à de certains momens, ou à des heures fixes dans de certaines localités, et qui ont peu de durée. Les brises sont quelquefois fortes, quelquefois même violentes; elles prennent alors le nom assez beau de brises *carabinées*.

Caisse d'un mat C'est la base quadrangulaire du mât de hune et du mât de perroquet.

Cale (la). Partie de l'intérieur du bâtiment comprise entre la curlingue (pièce qui recouvre la quille) et le premier plancher (le faux-pont).

Calfater. Remplir d'étoupes les coutures du bâtiment. Les calfats sont l'objet de mille plaisanteries. L'exercice de leur profession exigeant peu d'intelligence; le bruit qu'ils font en frappant de leur marteau sur le ciseau, qui a son point d'appui au corps retentissant du navire; ce bruit les empêchant de communiquer par la parole avec leurs camarades, les matelots ont établi *à priori* la stupidité des calfats.

Capitaine. Celui qui commande le bâtiment; c'est le mot latin *caput* francisé.

Coq. Matelot qui fait la cuisine à l'équipage. Son nom est aussi antique que celui du capitaine. Le coq descend du cuisinier romain *Coquus;* il y a loin de ce pauvre et malpropre serviteur aux cuisiniers d'Apicius, de Lucullus ou de Néron.

Écoutille. Ouverture quadrangulaire qui sert à la communication d'un pont à l'autre. Cette trappe, pratiquée dans l'épaisseur du plancher, reçoit ordinairement un escalier ou échelle à marches plates et larges, assez incliné pour que, au moment du roulis, la personne qui descend ou qui monte perde le moins possible l'équilibre.

Équipage. Les Anglais l'appellent *ship's people,* le peuple du vaisseau, comme les Hollandais *scheeps volk.* L'équipage se compose de tous les hommes embarqués pour le service du bâtiment, à l'exception de l'état-major. Le mot *équipage,* appliqué aux harnais du cheval, vient évidemment de *equum parare,* préparer ou parer le cheval; tout ce qui ensuite est devenu costume complet, parure, ensemble d'outils et ustensiles, s'est appelé équipage; on a eu équipage de guerre et de chasse, équipage de canon : on a pu avoir équipage de navire, pour exprimer le gréement, et, par extension, les hommes. Plaute dit quelque part, en parlant d'un navire : *Equus ligneus,* le cheval de bois.

Enfléchures. Échelons en cordes attachés aux divers haubans de chaque mât.

Faux-pont. Le pont ou plancher qui recouvre la cale, et, par extension, la partie du navire comprise entre ce plancher et le pont supérieur.

Gabier. Matelot chargé du service des hunes. Les hunes s'appelaient autrefois *gabies,* de l'italien *gabia*, cage. C'était, en effet, de petites cages ou huttes où les gabiers se tenaient pour faire la vigie ou veille.

Gaillard, autrefois *tillac.* Partie du pont qui recouvre une des extrémités du bâtiment; sa position le nomme : ainsi, il y a le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière; ils communiquent par deux chemins appelés passe-avants.

Galhauban. Long cordage descendant du capelage ou tête du mât de hune et du mât de perroquet, jusqu'au point d'attache des bas-haubans. Il aide les haubans dans leurs fonctions.

Habitacle. Sorte d'armoire qui renferme deux boussoles ou compas de route.

Haubans. Les cordages principaux du gréement d'un navire. Ils servent de points d'appui latéraux aux mâts.

Hunes. Voir *Gabier*.

Jusant. Le reflux. Action périodique de la mer, qui se retire pendant six heures, après avoir monté pendant le même temps.

Lame. Vague se dit très rarement; *lame* est plus marin. Les deux mots expriment la même chose, une partie de la surface de la mer soulevée par le vent, allant çà et là (*vagans*), sans forme positivement déterminée, et inconstante (*vaga*), ayant quelquefois l'épaisseur et les ondulations d'une lame de métal flexible (*lamina*).

Lieutenant. Le troisième officier à bord d'un bâtiment de commerce.

Maître d'équipage. Premier officier marinier d'un navire; il commande aux matelots, et tous les officiers lui commandent. Il a spécialement soin du gréement du vaisseau.

Mèche du gouvernail. La pièce principale du gouvernail. Elle est en chêne. Sa tête est percée pour recevoir la barre.

Misaine. Nom du mât vertical qui se trouve sur l'avant du bâtiment; nom de la voile attachée à la vergue que le mât de misaine porte à sa tête. C'est le mât d'artimon que les Anglais appellent *mizen;* les Hollandais désignent par *fok* la voile de misaine. Ce même mot, employé à désigner des choses diverses, laisse beaucoup de doutes sur son étymologie. Misaine vient peut-être de *mesos*, milieu, qui aurait d'abord désigné le mât ou la voile du milieu du navire, et qui ensuite aurait été appliqué arbitrairement à la voilure de l'avant ou de l'arrière.

Mouillage. Endroit où un bâtiment jette l'ancre.

Octant. Instrument propre à de certaines observations astronomiques, telles que les hauteurs et les distances des astres.

Ouvre l'oeil! Attention!

Panneau. Espèce de couvercle pour les écoutilles. Par corruption, on appelle panneaux les écoutilles elles-mêmes.

Panne. État du navire qui ne marche pas, parce qu'on a orienté ou dirigé les voiles de telle sorte que le vent donnant dans les unes et sur les autres, les premières tendent à faire aller le bâtiment de l'avant, et les autres à le faire culer ou aller de l'arrière. C'est dans la combinaison de ces deux efforts que consiste la panne.

Pigoulière. Bateau et chaudière où l'on fait chauffer le brai. L'un et l'autre sont toujours fort sales; aussi est-il permis de croire que pigoulière vient de l'anglais *pig*, cochon.

Pont. Plancher qui met à l'abri, pendant les mauvais temps, le fond ou creux du bâtiment contre l'envahissement de la mer, qui tombe à bord du navire en grosses lames appelées *paquets*. Les ponts partagent le vaisseau en plusieurs étages.

Quart. Garde du bâtiment. Elle se partage en cinq intervalles de temps, quoique le nom de *quart* indique qu'en effet elle doit comporter la quatrième partie du jour. La nécessité a fait le partage par cinq. Mais les cinquièmes ne sont pas égaux; ceux de la nuit, égaux entre eux, sont plus petits que ceux

du jour, et cela parce que le service de nuit est plus fatigant que l'autre. Ainsi, le premier quart est de midi à six heures; le deuxième de six heures à minuit; le troisième de minuit à quatre heures du matin; le quatrième de quatre heures à huit heures; le dernier de huit heures à midi. Chaque partie de l'équipage fait un quart, à tour de rôle. Les officiers ne font d'ordinaire, et quand ils sont assez nombreux, que des quarts de quatre heures; cette différence, entre la durée du service des matelots pour la garde du bâtiment et celle du quart des officiers, est toute simple. Si la fatigue corporelle est un peu moins grande pour ces derniers, l'attention constante que leur impose la responsabilité est une charge qui pèse sur eux bien autrement que le travail manuel des matelots. Le *grand quart* est celui de six heures à minuit, parce que l'équipage qui quitte le service à minuit doit le reprendre à quatre heures, et n'a eu, par conséquent, que quatre heures de repos au lit. Le *quart du jour* commence à quatre heures du matin.

Quartier de réduction. Instrument de carton fort imparfait qui sert à mesurer la route, et à déterminer la position du bâtiment.

Quille. Pièce de bois à laquelle s'attachent les pièces principales de la carcasse du navire; elle sert de point d'appui à tout l'édifice. C'est la partie du bâtiment qui, par conséquent, est la plus profondément enfoncée dans la mer.

Roulis. Mouvement de droite (*tribord*) à gauche (*babord*) et de gauche à droite, occasioné par le soulèvement de la lame. Quand la mer est creuse, c'est-à-dire quand les lames sont hautes et font de grands vallons entre leurs montagnes, le roulis d'un bâtiment petit ou peu chargé est considérable, à ce point que parfois, dans sa rotation, le navire descend l'extrémité de ses basses vergues jusqu'au plan de l'horizon.

Second. L'officier qui est immédiatement après le capitaine; son nom le dit du reste.

Soute. Magasin grand ou petit, formé par des compartimens établis dans l'intérieur de navire.

Tangage. Mouvement de l'avant à l'arrière que fait un bâtiment lorsque, soulevé par une lame qui le prend à la poupe ou à la proue, il tend à reprendre la position horizontale. Le tangage, quand il est fort, fatigue beaucoup le vaisseau, dont il désunit les différentes parties.

Timonier. Matelot qui est à la barre du gouvernail.

Ton d'un mat. La partie supérieure du mât, autour de laquelle les haubans et les étais sont attachés comme des colliers ou des cravates.

CHRONIQUES DE FRANCE.[1]

❀

PERRINET LECLERC.

III.

> Pied à terre, enfans, et comptez sur les épaules de ce truand vingt-cinq coups du fourreau de vos épées.

Six mois environ s'étaient passés depuis la scène que nous avons essayé de décrire dans le chapitre précédent; la nuit s'abaissait sur la grande cité, et, du haut de la porte Saint-Germain, on voyait lentement et tour-à-tour, selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés, s'effacer dans la brume, les tours et les clochers dont se hérissait le Paris de 1417. Ce furent d'abord les clochetons aigus du Temple, et de

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1831.

Saint-Martin, qui, vers le nord, se confondirent avec l'ombre accourant rapide et épaisse comme une marée; bientôt elle atteignit et enveloppa les aiguilles aiguës et dentelées de Saint-Gilles et Saint-Luc, qui de loin semblaient au milieu du crépuscule deux géans prêts à lutter, gagna Saint-Jacques-la-Boucherie, qui n'apparut plus dans la brume que parce qu'il y traçait une ligne verticale plus foncée, puis se joignit au brouillard qui se levait de la Seine, et qu'un vent bas et pluvieux enlevait par immenses flocons; l'œil put distinguer encore un instant, à travers un voile de vapeur, le vieux Louvre et sa colonnade de tours, Notre-Dame la métropolitaine et le clocher élancé de la Sainte-Chapelle, puis, comme un cheval de course, l'ombre s'élança sur l'université, enveloppa Sainte-Geneviève, gagna la Sorbonne, tourbillonna sur les toits des maisons, s'abaissa dans les rues, dépassa le rempart, se répandit dans la plaine, alla effacer à l'horizon la ligne rougeâtre que le soleil avait laissée, comme un dernier adieu à la terre, et sur laquelle quelques minutes auparavant se détachait encore la silhouette noire des trois clochers de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Bientôt, au milieu de cette masse noire que formait Paris, jaillirent de place en place des lumières tremblantes, si nombreuses et si irrégulières, qu'on eût cru voir éclore tour-à-tour sur la terre les étoiles qui manquaient au ciel; puis les mille bruits divers que forme pendant le jour la voix bruyante de Paris, s'affaiblirent peu à peu, se relevant de temps en temps par éclats pour diminuer encore, jusqu'à ce qu'il ne fussent plus qu'une rumeur confuse, qui elle-même dégénéra petit à petit en ce bourdonnement vague et sourd, pareil à la respiration qui, pendant son sommeil, s'échappe de la poitrine d'un géant.

Cependant, sur la ligne de remparts qui étreint comme une ceinture le colosse endormi, on distingue de cent pas en cent pas des gardes chargés de veiller à sa sûreté : le bruit mesuré et monotone de leur marche ressemble, si nous poursuivons la comparaison, à la pulsation du pouls qui annonce que la vie est là, quoiqu'elle revête un instant l'apparence de la mort; de temps

en temps le cri de *sentinelles, veillez!* part d'un point, et comme un écho parcourt de jalons en jalons toute cette ligne circulaire, pour revenir s'éteindre à l'endroit d'où il est parti.

Sous l'ombre projetée par la porte Saint-Germain dont la masse carrée s'élève au-dessus des remparts, une de ces sentinelles se promène plus triste et plus silencieuse que les autres. A son accoutrement demi militaire, demi bourgeois, il est facile de deviner que, quoique momentanément celui qui le porte remplisse les fonctions d'un soldat, il appartient à cette corporation d'ouvriers, qui, par l'ordre du connétable d'Armagnac, a fourni cinq cents hommes pour la garde de la ville; de temps en temps il s'arrête, s'appuie sur la pertuisanne dont il est armé, fixe un regard vague sur un point de l'espace, puis, avec un soupir, reprend la marche circonscrite d'un factionnaire nocturne.

Tout-à-coup son attention fut attirée par la voix d'un homme qui, du chemin qui bordait les fossés extérieurs, demandait l'ouverture de la porte Saint-Germain; l'individu attardé paraissait compter sur la complaisance du gardien, qui, seul, ne pouvait, passé neuf heures du soir, en permettre l'entrée, que sous sa responsabilité personnelle. Il faut croire qu'il ne s'était pas trompé sur l'influence qu'il se flattait d'exercer, car le jeune factionnaire eut à peine entendu sa voix, qu'il descendit le talus que le rempart formait intérieurement, et alla frapper à une petite fenêtre que dénonçait la clarté d'une lampe, en criant assez haut pour être entendu de l'intérieur: — Mon père, levez-vous vite, et allez ouvrir la porte à messire Juvénal des Ursins. »

La lampe annonça par ses mouvemens que ces paroles avaient été entendues; un vieillard sortit de la maison une lanterne d'une main et un trousseau de clés de l'autre, et s'avança, accompagné du jeune homme qui l'avait appelé, sous la voûte formée par la porte massive.

Cependant, avant de mettre la clé dans la serrure, et comme si l'assurance donnée par son fils n'était pas suffisante, il s'adressa à l'individu qu'on entendait marcher en frappant du pied de l'autre côté de la herse.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Ouvrez, maître Leclerc; je suis Jean Juvénal des Ursins, conseiller au parlement de notre sire le roi. Je me suis attardé chez le prieur de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et comme nous sommes de vieilles connaissances, j'ai compté sur vous.

— Oui, oui, murmura Leclerc, aussi vieilles connaissances que peuvent l'être un vieillard et un enfant. C'était votre père, jeune homme, qui pouvait parler ainsi, car nous sommes nés tous deux dans la ville de Troyes en 1340, et une connaissance de soixante-huit ans méritait mieux que la nôtre le titre que vous lui donnez.

En disant ces paroles, le gardien faisait tourner deux fois la clé dans la serrure, fixait dans une position perpendiculaire la barre de fer horizontale qui fermait la porte, et, de ses deux mains, poussant l'un, tirant l'autre, entre-baillait les battans massifs qui donnèrent à l'instant passage à un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans.

— Merci, maître Leclerc, dit-il en frappant sur l'épaule du vieillard avec un geste mêlé d'affection et de respect; merci, et comptez sur moi dans l'occasion, comme j'ai compté sur vous.

— Messire Juvénal, dit le jeune factionnaire, puis-je réclamer ma part dans cette promesse, comme j'ai eu ma part dans le service que mon père vient de vous rendre? car, sans moi qui l'ai prévenu, vous eussiez couru grand risque de passer la nuit de l'autre côté des murailles.

— Ah! c'est toi, Perrinet; et que fais-tu dans cet accoutrement, à cette heure de la nuit?

— Je monte la garde par l'ordre de M. le connétable, et comme j'étais libre de choisir l'endroit de ma faction, je suis venu demander à dîner à mon vieux père....

— Et il a été le bienvenu, ajouta le vieillard; car c'est un digne garçon, qui craint Dieu, respecte le roi, et aime ses parens.

Le vieux Leclerc tendit à son fils une main ridée et tremblante. Celui-ci la serra dans les siennes; Juvénal prit l'autre.

— Je vous remercie une seconde fois, mon vieil ami; ne restez pas plus long-temps dehors; j'espère qu'un second importun ne viendra pas mettre votre complaisance à l'épreuve.

— Et il aura raison, messire des Ursins; car, fût-ce notre seigneur le dauphin Charles, que Dieu conserve, je crois que je ne ferais pas pour lui ce que j'ai fait pour vous. C'est une grande responsabilité, dans ces temps de troubles, que la garde des clés d'une ville. Aussi, quand je veille, elles ne quittent pas ma ceinture, et, quand je dors, mon chevet.

Après avoir donné à sa louange cette preuve de vigilance, le vieillard secoua une dernière fois les deux mains qu'il tenait, ramassa la lanterne qu'il avait posée à terre, et reprit le chemin de sa maison, laissant les jeunes gens seuls.

— Que voulais-tu me demander, Perrinet? reprit Juvénal en s'appuyant sur le bras du jeune vendeur de fer que nous avons introduit dans le chapitre précédent, et que nous retrouvons ici.

— Des nouvelles, messire; vous qui êtes maître des requêtes et conseiller, vous devez savoir tout ce qui se passe, et je suis bien inquiet, car on dit que de grandes choses sont arrivées du côté de Tours où est la reine.

— Vraiment, dit Juvénal, tu ne pouvais mieux t'adresser, et je vais t'en raconter de toutes fraîches.

— Remontons, si vous voulez bien, sur le rempart; le connétable fera probablement sa ronde de nuit, et, s'il ne me trouvait pas à mon poste, mon vieux père pourrait perdre sa place, et moi gagner quelques coups de ceinturon sur les reins.

Juvénal s'appuya familièrement sur le bras de Perrinet, et tous deux reparurent sur la plate-forme déserte un instant.

— Voici comme les choses se sont passées, reprit Juvénal. (Son auditeur paraissait lui prêter la plus vive attention.) Tu sais que la reine était prisonnière à Tours, sous la garde de Dupuy, le plus soupçonneux et le moins aimable des geôliers. Cependant, malgré sa vigilance, la reine avait trouvé moyen d'écrire au duc de Bourgogne et de réclamer son secours. Celui-ci comprit bien vite quelle puissante alliée lui serait Isabeau de

Bavière, puisque, aux yeux de beaucoup, sa rébellion contre le roi devenait dès-lors une protection chevaleresque accordée à une femme.

Comme on n'observait pas aussi soigneusement Madame et la duchesse de Bavière que la reine, cette dernière avait, par leur moyen, des nouvelles du duc, et lorsqu'elle apprit qu'il avait mis le siège devant Corbeil et que ses gens avaient pénétré jusqu'à Chartres, elle ne désespéra pas de se sauver.

En conséquence, elle feignit une dévotion profonde à l'abbaye de Marmoutiers, et elle engagea Madame à prier Dupuy de permettre que les princesses et leurs femmes y allassent à la messe. Dupuy, tout brutal qu'il était, n'osa refuser à la fille de son roi une grâce qui ne lui parut d'aucune conséquence. La reine accoutuma insensiblement son geôlier à la voir aller faire ses dévotions à Marmoutiers. Elle parut ne plus remarquer l'insolence de cet homme : elle lui parla doucement. Dupuy, satisfait de voir plier devant sa volonté l'orgueil d'une reine, commença à s'humaniser. Il souffrit qu'elle allât à l'abbaye toutes les fois qu'elle le voulait, en prenant la précaution d'être toujours avec elle et de mettre sur la route des corps-de-garde de distance en distance, bien qu'il lui parût inutile de s'astreindre à tant d'exactitude, à cinquante lieues qu'il était de l'ennemi. Mais la reine remarqua que ses gardes, convaincus de l'inutilité de leurs soins, faisaient leur service avec une extrême négligence, et que si on les attaquait à l'improviste, on en aurait bon marché. Elle forma dès-lors le projet de se faire enlever à Marmoutiers par le duc de Bourgogne : elle lui manda, par un de ses serviteurs, toutes ces particularités. Il les goûta, et la reine par un nouveau message lui désigna le jour où elle devait se rendre à cette abbaye.

L'entreprise était hasardeuse, il fallait traverser cinquante lieues de pays sans être découvert. Si le duc de Bourgogne tentait ce coup de main avec peu de monde, Dupuy avait assez de gardes pour résister; s'il y allait à grande assemblée, il paraissait impossible qu'il ne fût pas averti, et alors il pouvait enlever la reine et la faire passer dans le Maine, le Berry ou l'Anjou. Le

duc de Bourgogne ne se rebuta pas. Il comprenait trop que le seul moyen de soutenir son parti, était de s'autoriser du nom de la reine, et il prit des mesures si justes, qu'il arriva à son but sans être découvert, et voici comment :—

L'attention de Perrinet Leclerc parut redoubler.

— Il choisit dans son armée dix mille hommes de cheval, parmi les hommes les plus vaillans et les chevaux les plus robustes : il fit repaître abondamment les uns et les autres, et la nuit du huitième jour du siège de Corbeil il se mit à leur tête, et prit le chemin de Tours. On marcha toute la nuit dans un profond silence, et l'on ne s'arrêta qu'une heure avant le jour pour faire manger les chevaux, puis on recommença à marcher quinze heures de suite, mais avec beaucoup plus de diligence que la nuit ; à la fin du jour on s'arrêta encore, on n'était qu'à six lieues de Tours. Cette armée avait jeté l'étonnement dans tous les lieux où elle avait passé ; on était surpris de son silence et de sa vitesse ; mais le matin du second jour, comme le duc de Bourgogne craignait, malgré les précautions qu'il avait prises, que les gardiens de la reine ne fussent prévenus, il arriva sur les huit heures du matin à Marmoutiers, entoura l'église et ordonna au sire Hector de Saveuse d'y pénétrer avec soixante hommes. Lorsque Dupuy aperçut cette troupe qu'il reconnut pour bourguignonne, à la croix rouge qu'elle portait, il ordonna à la reine de le suivre, voulant la faire sortir par une petite porte latérale où son carrosse l'attendait, mais elle s'y refusa formellement : il fit alors un signe aux deux autres gardiens qui essayèrent de l'enlever de force, mais elle se cramponna à la grille du chœur près duquel elle était agenouillée, passant son bras à travers les barreaux, et jurant sur le Christ qu'on la tuerait plutôt que de l'arracher de là. Les dames et princesses qui l'accompagnaient, couraient çà là, implorant du secours et criant à l'aide, si bien que le sire de Saveuse, voyant qu'il n'y avait pas à balancer, fit un signe de croix pour que Dieu, dans la maison duquel il se trouvait, lui pardonnât cette action, puis il tira son épée, et ses gardes en firent autant.

A cette vue, Laurent Dupuy comprit bien que tout était

perdu pour lui; il se sauva par la petite porte, s'élança sur un cheval, et rentra bride abattue dans la ville de Tours, à laquelle il donna l'alarme, et qui se mit incontinent en défense.

Aussitôt qu'il fut disparu, le sire de Saveuse s'avança vers la reine, et la salua respectueusement au nom du duc de Bourgogne.— Où est-il? demanda-t-elle.

— Devant le portail de l'église, où il vous attend.

La reine et les princesses s'avancèrent alors vers la porte d'entrée, au milieu d'une haie d'hommes d'armes, qui criaient « vive la reine et monseigneur le dauphin! » Le duc de Bourgogne en l'apercevant descendit de son cheval, et mit un genou en terre.

—Mon très cher cousin, lui dit-elle en s'approchant gracieusement de lui et en le relevant, je dois vous aimer plus qu'aucun homme dans le royaume. Vous avez tout laissé pour vous rendre à mon mandement et vous m'avez délivrée de ma prison. Soyez assuré que jamais je n'oublierai ces choses : je vois bien que vous avez toujours aimé monseigneur le roi, sa famille, le royaume et la chose publique.

Et ce disant, elle lui donna sa main à baiser.

Le duc lui répondit quelques mots de respect et de dévoûment, laissa près d'elle le sire de Saveuse et mille chevaux, et, avec le reste de son armée, s'avança rapidement vers Tours, avant que cette ville fût revenue de son étonnement. On ne lui fit aucune résistance, et pendant que la plupart de ses gens se glissaient par les endroits les plus bas, le duc fit son entrée par les portes, que les soldats de Dupuy avaient abandonnées. Ce malheureux fut lui-même au nombre des prisonniers, et servit d'exemple à la postérité, qu'on ne doit jamais manquer de respect aux têtes couronnées, en quelque extrémité qu'elles soient réduites. —

— Que lui est-il donc arrivé? demanda Perrinet.

— Il fut pendu sur le midi, répondit Juvénal.

— Et la reine?

— Elle revint à Chartres, puis repartit pour Troyes en Champagne, où elle tient sa cour. Les états-généraux de Char-

tres, qui sont composés de ses créatures, l'ont déclarée régente, de sorte qu'elle a fait faire un sceau, où sont d'un côté les armes écartelées de France et de Bavière, et de l'autre, son portrait avec ces mots : *Isabelle, par la grâce de Dieu, reine régente de France.*

Ces détails politiques paraissaient intéresser fort peu Perrinet Leclerc, tandis qu'au contraire, il semblait desirer en connaître d'autres, qu'il hésitait à demander; enfin, après un instant de silence et comme il vit que messire Juvénal s'apprêtait à prendre congé de lui, il lui demanda d'un ton qu'il essaya de rendre aussi indifférent que possible.

— Et dit-on qu'il soit arrivé quelque accident aux dames qui accompagnaient la reine.

— Aucun, répondit Juvénal.

Perrinet respira. — En quel endroit de la ville la reine tient-elle sa cour?

— Au château.

— Une dernière question, messire : vous qui êtes un savant, qui connaissez le latin, le grec et la géographie, dites-moi, je vous prie, vers quel côté de l'horizon il faut que je me tourne pour regarder la ville de Troyes?

Juvénal s'orienta un moment, puis prenant de la main gauche la tête de Perrinet, il la tourna vers un point de l'espace, qu'il indiquait en même temps de sa main droite.

— Tiens, lui dit-il, regarde entre les deux clochers de Saint-Yves et de la Sorbonne, un peu à gauche de la lune qui se lève derrière ce dernier; vois-tu une étoile plus brillante que les autres?

Perrinet fit signe qu'il la voyait.

— On la nomme Mercure. Eh bien! en traçant une ligne verticale de l'endroit où elle te paraît suspendue jusqu'à la terre, cette ligne, vue d'ici, partagerait en deux la ville dont tu me demandes la position.

Perrinet laissa passer sans observation ce qui lui paraissait peu clair dans la démonstration astronomico-géométrique du jeune maître des requêtes, et ne s'attacha qu'à ce point, qu'en

regardant un peu à gauche du clocher de la Sorbonne, ses yeux seraient fixés vers l'endroit du monde où respirait Charlotte. Peu lui importait le reste; cet endroit n'était-il pas pour lui le monde tout entier?

Il remercia d'un geste Juvénal, qui s'éloigna gravement, enchanté d'avoir donné à son jeune compatriote cette preuve d'une science dont l'affectation était, avec la manie de vouloir persuader qu'il descendait de la famille Orsini (1), le seul défaut que l'on pût reprocher à cet impartial et sévère historien.

Perrinet était resté seul adossé contre un arbre, et quoique la partie de Paris qu'on nommait alors l'université fût devant ses yeux, comme son esprit l'emportait au-delà, elle disparut complètement de sa pensée; bientôt, comme si son regard eût percé réellement l'espace, il ne vit plus à l'horizon que la ville de Troyes, dans la ville que le vieux château, et dans le château qu'une chambre, celle qu'habitait Charlotte; encore s'ouvrait-elle pour lui comme ces décorations de théâtre, fermées de tous côtés, excepté de celui qui se trouve en face du spectateur, et là, dans cette chambre dont il se figurait la couleur de la tenture, la forme des meubles, libre des soins que lui imposait sa place près de la reine, une jeune fille blonde et gracieuse, éclairant de ses vêtemens blancs l'appartement sombre qu'elle habite, comme ces anges de Martin et de Danby, qui, portant leur lumière en eux, illuminent de leurs rayons le chaos qu'ils traversent et sur lequel n'a pas encore lui le premier soleil.

A force de rassembler toutes les puissances de son esprit sur une seule pensée, cette apparition était devenue pour lui une réalité; et si son imagination lui eût présenté, au lieu de sa Charlotte calme et rêveuse, Charlotte courant quelque danger, certes il eût étendu les bras et se fût précipité en avant, croyant qu'il n'aurait eu qu'un pas à faire pour la protéger.

Perrinet était tellement absorbé dans cette contemplation,

(1) Le père de Juvénal tirait son nom de l'hôtel des Ursins, que lui avait donné la ville de Paris, et sur le portique duquel étaient sculptés deux jeunes ours jouant.

qui pourrait faire croire à ceux qui l'ont éprouvée qu'il existe dans certains momens et dans certaines organisations un don réel de la double vue, qu'il n'entendit point le bruit que fit en montant la rue du Paon une troupe d'hommes à cheval, qui, un instant après, déboucha à quelques pas de lui sur le rempart à la sûreté duquel il était chargé de veiller.

Celui qui commandait cette ronde nocturne fit signe à sa troupe de s'arrêter, et s'avança seul sur la muraille. Là sa vue chercha de tous côtés la sentinelle qui devait y être, et ses yeux s'arrêtèrent sur Perrinet, qui, dans la même position, continuant le même rêve, n'avait rien distingué de ce qui se passait autour de lui.

Le commandant de la petite troupe marcha alors vers cette ombre immobile, et enleva du bout de son épée le bonnet de feutre qui couvrait la tête de Leclerc.

La vision s'évanouit avec la rapidité d'un palais doré qui s'écroule et disparaît sous la secousse d'un tremblement de terre; une espèce de commotion électrique courut par tout son corps, et, par un mouvement instinctif, il écarta de sa pertuisane l'épée qui le menaçait, en criant : — A moi, les écoliers!

— Tu n'es pas encore bien éveillé, jeune homme, ou tu rêves tout haut, dit le connétable d'Armagnac, tandis que la lame de son épée coupait comme un jonc la lance garnie de fer que Leclerc avait présentée à la visière de son casque, et dont le bout se ficha en terre en tombant.

Leclerc reconnut la voix du gouverneur de Paris, jeta le tronçon qui restait entre ses mains, croisa les bras sur sa poitrine, et attendit avec calme que le connétable fixât la punition qu'il savait avoir méritée.

— Ah! messieurs les bourgeois, continua le comte d'Armagnac, on vous confie la garde de votre ville, et c'est ainsi que vous vous acquittez de votre devoir! Hola! mes maîtres, ajouta-t-il en se retournant vers sa troupe, qui fit un mouvement pour s'approcher de lui, trois hommes de bonne volonté!

Trois hommes sortirent des rangs.

— Que l'un de vous achève la faction de ce drôle, dit-il.

Un soldat descendit silencieusement de son cheval, en jeta la bride au bras de l'un de ses camarades, et alla prendre sous l'ombre de la porte Saint-Germain la place qu'y occupait Leclerc.

— Quant à vous, continua le connétable en s'adressant aux deux autres soldats qui attendaient ses ordres, pied à terre, enfans, et comptez sur les épaules de ce truand vingt-cinq coups du fourreau de vos épées.

— Monseigneur, dit froidement Leclerc, c'est une punition de soldat, et je ne suis point un soldat.

— Faites ce que j'ai dit, ajouta le connétable en mettant le pied à l'étrier.

Leclerc marcha à lui, et l'arrêta par le bras.

— Réfléchissez, monseigneur.

— J'ai dit vingt-cinq; pas un de plus, pas un de moins, reprit le connétable, et il se mit en selle.

— Monseigneur, dit Leclerc en se jetant à la bride du cheval, monseigneur, c'est une punition de serf et de vassal, et je ne suis ni l'un ni l'autre; je suis homme libre et bourgeois de la ville de Paris : ordonnez-moi quinze jours, un mois de prison, et je m'y rendrai.

— Vous verrez, dit le connétable, qu'il faudra choisir à ces misérables une punition selon leur goût! Arrière!

A ce mot, il piqua son cheval, qui fit un bond en avant, et assenant sur la tête nue de Leclerc un coup de poing avec son gantelet de fer, il l'étendit aux pieds des deux soldats qui devaient être les exécuteurs de l'ordre qu'il venait de donner.

C'était toujours avec plaisir que de pareils commandemens étaient reçus par les gens de guerre, lorsque le patient était un bourgeois. Il y avait entre les soldats et les corporations une haine réelle que les rapprochemens politiques, qui de temps en temps s'opéraient entre eux, ne pouvaient parvenir à éteindre; aussi était-il bien rare que, le soir, un écolier et un soldat se rencontrassent dans une rue écartée sans que l'un jouât du bâton, et l'autre de l'épée. Nous sommes forcés d'avouer que Perrinet Leclerc n'était point un de ceux qui dans l'occa-

sion cédaient le haut du pavé pour éviter ces sortes de rencontres.

Ce fut donc une véritable bonne fortune pour les gens d'armes du connétable que l'exécution dont les avait chargés leur maître, de sorte que, lorsque Perrinet roula à leurs pieds, ils se jetèrent tous deux sur lui, si bien qu'en revenant de son étourdissement, il se trouva nu jusqu'à la ceinture, les poings liés en croix au-dessus de sa tête, et attachés à une branche d'arbre, de manière à ce que la pointe de ses pieds seulement touchât la terre; puis les soldats détachèrent leurs épées du ceinturon, posèrent les lames sur le gazon, et avec le fourreau élastique et pliant, ils commencèrent à frapper, en alternant avec autant de flegme et de régularité que les bergers de Virgile.

Le troisième soldat s'était approché et comptait les coups.

Les premiers résonnèrent sur ce corps ferme et blanc sans qu'ils parussent produire aucune impression sur celui qui les recevait, quoiqu'à la lueur de la lune on pût distinguer les sillons bleuâtres qu'ils y traçaient; bientôt chaque fourreau, en se pliant comme un cerceau sur le dos meurtri, enleva avec lui une lanière de chair. Insensiblement le bruit des coups changea de nature : d'aigu et sifflant qu'il était d'abord, il devint sourd et mat, comme s'ils tombaient sur de la boue; puis, vers la fin de l'exécution, les soldats furent obligés de ne plus frapper que d'une main, l'autre étant occupée à garantir leur visage de la rosée de sang et des parcelles de chair qui jaillissaient sous chaque volée.

Au vingt-cinquième coup, ils s'arrêtèrent, religieux observateurs de leur consigne. Le condamné n'avait pas jeté un cri, pas proféré une plainte.

Alors, comme c'était fini, un des hommes d'armes reprit son épée, et la remit tranquillement dans le fourreau, tandis que l'autre, à l'aide de la sienne, coupait la corde entre la branche et les mains du patient.

Aussitôt que la corde fut coupée, Perrinet Leclerc, qui ne restait debout que soutenu par elle, tomba, mordit la terre et s'évanouit.

IV.

C'est infernal ! dit Charlotte.

Un mois après que ces choses s'étaient passées à Paris, de grands évènemens politiques s'accomplissaient à l'entour de cette ville.

Jamais la monarchie française n'avait été menacée d'une ruine plus prochaine qu'en ce moment : trois partis déchiraient le royaume à belles dents, et c'était à qui en tirerait à lui les plus riches lambeaux.

Henri V, roi d'Angleterre, accompagné des ducs de Clarence et de Glocester ses frères, était, comme nous l'avons dit, débarqué à Touques, en Normandie ; il avait aussitôt attaqué le château de ce nom, qui, après quatre jours de combats, avait capitulé ; de là il était allé mettre un siège régulier devant Caen, que défendaient deux seigneurs de mérite et de nom, Lafayette et Montenais. Leur résistance opiniâtre ne servit qu'à faire prendre la ville d'assaut. Le souvenir récent des victoires d'Honfleur et d'Azincourt, se mêlant au bruit de ces nouveaux triomphes, la consternation se répandit dans la Normandie ; plus de cent mille personnes émigrèrent, et se sauvèrent en Bretagne, si bien que le roi d'Angleterre n'eut besoin, pour conquérir Harcourt, Beaumont-le-Roger, Évreux, Falaise, Bayeux, Lisieux, Coutances, Saint-Lo, Avranches, Argentan et Alençon, que de se montrer devant ces villes, ou d'y envoyer des détachemens. Cherbourg seul, défendu par Jean d'Angennes, l'arrêta plus de temps devant ses murs que ne l'avaient fait ensemble toutes les villes que nous avons nommées ; mais cette place se rendit enfin à son tour, et avec elle toute la Normandie, dont elle est la porte, tomba sous la domination de Henri V d'Angleterre.

De son côté, la reine et le duc occupaient la Champagne, la

Bourgogne, la Picardie et une partie de l'Ile-de-France : Senlis tenait pour les Bourguignons ; et Jean de Villiers, seigneur de l'Ile-Adam, qui commandait pour le roi à Pontoise, ayant eu à se plaindre du connétable qui le traitait avec hauteur, avait livré cette ville, située à quelques lieues de Paris seulement, au duc de Bourgogne, qui y avait envoyé un renfort, et en avait maintenu l'Ile-Adam gouverneur.

Le reste de la France, où commandait le connétable sous le nom du roi et du dauphin, était d'autant moins capable de résister long-temps à tous ses ennemis, que le comte d'Armagnac, obligé de concentrer toutes ses troupes sur la capitale du royaume, n'avait pu exécuter ce mouvement sans que les bourgeois de la ville et les paysans des environs n'eussent beaucoup souffert du passage et du séjour des soldats, qui, manquant de solde et de vivres, existaient à leurs dépens. Le mécontentement était donc général, et le connétable avait presque autant à craindre de la part de ses alliés que de celle de ses ennemis.

Le duc de Bourgogne, désespérant de s'emparer de Paris par la force, essaya de tirer parti du mécontentement général que le connétable avait soulevé contre le gouvernement du roi, et de lier des intelligences dans la place. Des agens qui lui étaient dévoués pénétrèrent déguisés dans la ville, et une conspiration se forma pour lui livrer la porte Saint-Marceau. Un homme d'église et quelques bourgeois qui demeuraient près de là, en avaient fait faire de fausses clefs, et avaient envoyé un message au duc pour convenir du jour et de l'heure de l'entreprise. Il en chargea le sire Hector de Saveuse, qui lui avait déjà donné, en enlevant la reine à Tours, une preuve de son habileté et de son courage ; et lui-même, avec six mille hommes, se mit en marche pour le soutenir.

Tandis que cette armée s'avance silencieusement pour tenter ce coup hasardeux, nous introduirons le lecteur dans la grande salle du château de Troyes en Champagne, où la reine Isabeau tient sa cour, entourée de la noblesse bourguignonne et française.

Certes, qui la verrait ainsi sur un fauteuil doré, dans cette

chambre gothique, où tout le luxe de la maison de Bourgogne est déployé; qui la verrait, dis-je, sourire à l'un, tendre gracieusement sa belle main à l'autre, jeter quelques douces paroles à un troisième, et qui, descendant au fond du cœur de cette orgueilleuse princesse, y pourrait lire les sentimens de haine et de vengeance qui le bouleversent, serait effrayé du combat qu'elle doit soutenir, pour enfermer tant de passions dans son sein, et pour que son front calme présente avec elles un si étonnant contraste.

Ce jeune seigneur, debout à sa droite, auquel elle adresse la parole le plus souvent parce qu'il est le dernier arrivé à sa cour, est le sire Villiers de l'Ile-Adam. Lui aussi, sous un sourire gracieux et de douces paroles, cache des projets de vengeance et de haine dont il a déjà mis une partie à exécution, en livrant au duc de Bourgogne la ville confiée à sa garde. Seulement, comme le duc a pensé que, traître une fois, il pourrait l'être deux, il n'a point voulu qu'il l'accompagnât dans le coup de main qu'il tente sur Paris, et, comme à un poste d'honneur, il l'a laissé près de la reine.

De chaque côté d'elle et un peu en arrière, s'appuyant, dans une pose demi respectueuse, demi familière, sur le dossier de son fauteuil, causant à demi-voix et suivant une conversation particulière, nos anciennes connaissances, les sires de Giac et de Graville, qui, ayant payé rançon, se sont trouvés libres de revenir offrir à leur belle souveraine leur amour et leurs épées. Chaque fois qu'elle se retourne de leur côté, son front se rembrunit, car ils étaient les frères d'armes du chevalier de Bourdon, et souvent le nom de ce malheureux jeune homme, prononcé tout-à-coup par eux, lui semble un écho douloureux et inattendu de la voix qui crie vengeance au fond de son cœur.

A sa gauche et aux pieds des marches qui élèvent le fauteuil royal comme un trône, le baron Jean de Vaux raconte aux seigneurs de Chateluz, de l'An et de Bar, comment, avec son parent Hector de Saveuse, ils ont, quelques jours auparavant, surpris dans l'église de Notre-Dame de Chartres le sire Hélyon de Jacqueville, dont ils avaient juré la mort, et comment, pour

ne pas tacher de son sang le marbre de l'autel, ils l'ont traîné hors de l'église, et là, malgré les prières, malgré l'offre d'une rançon de 50,000 écus d'or, ils lui ont fait de si profondes blessures, que dans les trois jours il en est mort.

Derrière chacun de ces seigneurs, et sur une ligne circulaire, se tient une foule de pages richement vêtus aux couleurs de leurs maîtres ou à celles de leurs dames, parlant aussi, mais plus bas qu'eux, de chasse et d'amour.

Au milieu du bourdonnement général que faisaient tous ces chuchottemens, parmi lesquels chacun suivait une conversation particulière, de temps en temps la voix de la reine s'élevait; tout rentrait dans le silence, et chacun entendait distinctement la question qu'elle adressait à l'un des seigneurs qui se trouvaient là, et la réponse que faisait celui-ci. Puis la conversation générale reprenait aussitôt son cours.

—Vous prétendez donc, sire de Graville, dit la reine en se retournant à demi pour adresser la parole au jeune seigneur de ce nom, que nous avons indiqué comme étant placé derrière elle, et en occasionant par le seul son de sa voix une de ces interruptions dont nous avons parlé; vous prétendez donc que notre cousin d'Armagnac a juré par la Vierge et le Christ de ne point porter vivant la croix rouge de Bourgogne, que nous, sa souveraine, avons adoptée pour le signe de ralliement de nos braves et loyaux défenseurs.

— Ce sont ses propres paroles, madame la reine.

— Et vous ne les lui avez pas renfoncées dans la bouche avec le pommeau de votre épée ou la coquille de votre poignard, sire de Graville, dit d'un ton où perçait un peu de jalousie Villiers de l'Ile-Adam.

— D'abord, je n'avais ni poignard ni épée, vu que j'étais son prisonnier, seigneur de Villiers. Puis, un si grand homme de guerre ne laisse pas, tel brave que l'on soit, d'imposer un certain respect à qui se trouve face à face avec lui.— D'ailleurs je sais quelqu'un à qui il a dit une fois de plus dures paroles encore que celles que je viens de rapporter : celui-là était libre; il portait à son côté une dague et une épée, et cependant

il n'a point osé, ce me semble, mettre à exécution le conseil qu'il donne aujourd'hui avec une audace à laquelle l'absence du connétable doit ôter quelque peu de son prix aux yeux de notre royale souveraine.

Le sire de Graville se remit à causer tranquillement avec Giac.

L'Ile-Adam fit un mouvement; la reine l'arrêta.

—Est-ce que nous ne ferons pas manquer le connétable à son serment, sire de Villiers? dit-elle.

— Écoutez, madame, répondit l'Ile-Adam; je fais vœu comme lui, par la Vierge et le Christ, de ne pas manger à une table, de ne pas coucher dans un lit que je n'aie vu de mes yeux le connétable d'Armagnac porter la croix rouge de Bourgogne, et, si je manque à ce vœu, que Dieu n'ait miséricorde de mon âme ni dans ce monde ni dans l'autre.

— Le sire de Villiers, dit le baron Jean de Vaux en tournant la tête, et en le regardant ironiquement par-dessus son épaule, fait un vœu qu'il n'aura pas grand'peine à accomplir, car il est probable qu'avant que le sommeil et l'appétit ne lui viennent, nous apprendrons ce soir que monseigneur le duc de Bourgogne est entré dans la capitale, et, cela étant, le connétable sera trop heureux de présenter à deux genoux les clefs de ses portes à la reine.

— Dieu vous entende, baron, dit Isabeau de Bavière. Il est temps enfin que ce beau royaume de France retrouve un peu de paix et de tranquillité, et je suis bien aise que l'occasion se soit présentée de reprendre Paris sans courir les chances d'un combat, où votre courage nous assurait certainement la victoire, mais dans lequel chaque goutte de sang versé fût sortie des veines de l'un de mes sujets.

— Messeigneurs, dit Giac, à quand notre entrée dans la capitale?

Au même instant on entendit un grand bruit au-dehors, comme serait celui d'une troupe considérable d'hommes à cheval qui reviendraient au galop. Des pas précipités résonnèrent sous le péristyle; les deux portes de la chambre s'ouvrirent; un che-

valier armé de toutes pièces, couvert de poussière, la cuirasse hachée et bosselée de coups, s'avança jusqu'au milieu de la salle, et jeta avec un blasphème son casque ensanglanté sur une table.

C'était le duc de Bourgogne lui-même.

Tous ceux qui se trouvaient là poussèrent un cri de surprise, et restèrent effrayés de sa pâleur.

—Trahis! dit-il en frappant son front de ses deux poings armés de gantelets de fer; trahis par un misérable marchand pelletier! Voir Paris, le toucher! Paris, ma ville, en être à une demi-lieue, n'avoir qu'à étendre la main pour la prendre, et échouer! échouer par la trahison d'un malheureux bourgeois, qui n'a pas eu un cœur assez large pour enfermer un secret! Eh! oui, oui, messieurs! Vous me regardez d'un air étonné! Vous me croyiez à cette heure, n'est-ce pas, frappant à la porte du palais du Louvre ou de l'hôtel Saint-Paul! Eh bien, non! Moi! Jean de Bourgogne, qu'on a surnommé Sans-Peur, j'ai fui! Oui, messeigneurs, j'ai fui! et j'ai laissé sur la place Hector de Saveuse, qui ne pouvait fuir, lui! et j'ai laissé dans la ville des hommes dont les têtes tombent en ce moment en criant: *vive Bourgogne!* et je ne puis les secourir! Comprenez-vous, messieurs? C'est une horrible revanche à prendre, et nous la prendrons, n'est-ce pas? et à notre tour? Eh bien! à notre tour nous donnerons besogne au bourreau, et nous verrons tomber des têtes qui crieront: *vive Armagnac!* Et à notre tour, enfer et démons! à notre tour! Oh! malédiction sur ce connétable! Cet homme me rendra fou, si je ne le suis déjà!

Le duc Jean poussa un éclat de rire horrible à entendre, puis il fit un tour sur lui-même, frappant du pied, tirant ses cheveux à pleines mains, et alla rouler, plutôt que s'asseoir, sur les marches du fauteuil de la reine.

Isabeau, effrayée, se rejeta en arrière.

Le duc de Bourgogne la regarda, appuyé sur ses deux poings et secouant sa tête, sur laquelle son épaisse chevelure se dressait comme la crinière d'un lion.

—Reine, lui dit-il, c'est cependant pour vous que se font toutes

ces choses. Je ne parle pas de mon sang (et il passa sa main sur son front, ouvert par une blessure), il m'en reste encore assez, comme vous le voyez, pour n'avoir pas à regretter celui que j'ai perdu; mais pour celui de tant d'autres, avec lequel nous engraissons les plaines des environs de Paris à y faire pousser des moissons doubles; et tout cela, Bourgogne contre France, sœur contre sœur! Tandis que l'Anglais arrive, l'Anglais, que rien n'arrête, que personne ne combat! Oh, savez-vous, messieurs, que nous sommes insensés! »

Chacun comprenait que le duc était dans un de ces momens de violence qui ne permettent ni interruption ni conseils; aussi chacun le laissait-il parler, sachant qu'il en reviendrait bientôt à sa haine contre le roi et le connétable, et à son projet favori, la prise de Paris.

— Quand je pense qu'à l'heure qu'il est, continua-t-il, je pourrais être à l'hôtel Saint-Paul, où est le dauphin, entendre cette brave population de Paris, dont après tout plus des trois quarts est à moi, crier *vive Bourgogne!* que vous, ma reine, vous pourriez donner par toute la France de véritables ordres, signer de vrais édits; que je verrais ce damné connétable demandant grâce et miséricorde : oh! cela sera, continua-t-il en se dressant de toute sa hauteur; cela sera, n'est-ce pas, messeigneurs; cela sera, car je le veux; et si un seul de vous me dit non, celui-là en aura menti par la gorge.

— Monsieur le duc, dit la reine, calmez-vous. Je vais faire appeler un médecin pour panser votre blessure, à moins que vous n'aimiez mieux que moi-même....

— Merci, madame, merci, répondit le duc; c'est une égratignure; et plût au ciel que mon brave Hector de Saveuse n'en eût pas davantage!

— Et quel coup a-t-il donc reçu!

— Le sais-je! Ai-je eu seulement le temps de descendre de cheval pour aller lui demander s'il était mort ou vivant? Non; je l'ai vu tomber avec un trait d'arbalète planté au milieu du corps comme un échalas dans une vigne. Pauvre Hector! c'est le sang d'Hélyon de Jacqueville qui retombe sur lui! Mes-

sire Jean de Vaux, prenez garde à vous! Vous étiez de moitié dans le meurtre; vienne un combat, et peut-être serez-vous de moitié aussi dans la punition.

— Grand merci! monseigneur, dit Jean de Vaux; mais, cela arrivant, mon dernier soupir sera pour mon noble maître le duc Jean de Bourgogne, ma dernière pensée pour ma noble maîtresse la reine Isabeau de Bavière.

— Oui, oui, mon vieux baron, dit en souriant Jean-sans-peur, qui peu-à-peu oubliait sa colère, je sais que tu es brave, et qu'à ton dernier moment, si Dieu ne veut pas de ton âme, tu es homme à la disputer au diable lui-même, et à en rester propriétaire, malgré les petites peccadilles qui donnent bien à Satan quelques droits sur elle.

— Je ferai de mon mieux, monseigneur.

— Bien; mais si la reine n'a rien à nous ordonner, mon avis, messieurs, est que nous prenions un repos qui ne nous sera pas inutile demain. C'est tout une guerre à recommencer, et Dieu sait quand elle finira.

La reine Isabeau de Bavière se leva, indiquant d'un geste qu'elle approuvait la proposition du duc de Bourgogne, et elle sortit de la salle, appuyée sur le bras que lui avait offert le sire de Graville.

Le duc de Bourgogne, aussi oublieux déjà de ce qui venait de se passer que si c'était un rêve, les suivait, riant avec Jean de Vaux, et paraissant totalement insensible à la douleur de la blessure qui ouvrait sur son front ses lèvres rouges et saignantes. Chalelux de l'An et de Bar venaient ensuite, puis enfin de Giac et l'Ile-Adam. Ils se rencontrèrent à la porte : « Et votre vœu, dit en riant Giac.

— Je l'accomplirai, répondit l'Ile-Adam, et ce à compter de ce soir. Ils sortirent.

Quelques minutes après, cette salle pleine un instant auparavant de bruits confus et de clartés étincelantes, était redevenu le domaine du silence et de l'obscurité.

Si nous avons réussi à donner à nos lecteurs une connaissance exacte du caractère d'Isabeau de Bavière, ils se représenteront

facilement que la nouvelle que venait de lui annoncer Jean de Bourgogne, et qui lui enlevait toutes ses espérances, avait fait sur elle un effet tout contraire à celui que nous lui avons vu produire sur celui du duc; du sang-froid du combat, ce dernier était passé à la colère de la réflexion, qui s'était évanouie à son tour dès qu'elle avait pu s'évaporer en paroles. Isabelle, au contraire, avait écouté le récit avec le calme calculé d'une âme haineuse, mais politique; c'était du fiel encore sur son cœur déjà plein de fiel, ou tant de passions s'amassaient en silence, cachées à tous les yeux, pour en sortir enfin toutes à-la-fois, comme du cratère d'un volcan sortent au jour de l'irruption, avec ses propres entrailles, tous les corps étrangers qui, dans ses intervalles de repos, y a jetés la main des hommes.

Seulement en rentrant chez elle, son visage était pâle, ses bras roidis, ses dents serrées. Trop agitée pour s'asseoir, trop tremblante pour se tenir debout, elle saisit avec une convulsion nerveuse une des colonnes de son lit, laissa aller sa tête sur le bras qui la soutenait, et à demi penchée, la poitrine oppressée et ardente, elle appela Charlotte.

Quelques secondes se passèrent sans qu'elle obtînt de réponse, ni qu'aucun bruit dans la chambre voisine annonçât qu'elle eût été entendue.

— Charlotte! répéta-t-elle en frappant du pied, et en donnant à sa voix une expression sourde et inarticulée, qui faisait ressembler ce mot au cri d'amour ou de rage d'une bête fauve, plutôt qu'à un nom prononcé par une bouche humaine.

Presque aussitôt la jeune fille qu'elle appelait parut, craintive et tremblante, sur la porte; elle avait distingué, dans cet accent bien connu de la maîtresse, tout ce qu'il y avait de colère et de menace.

— N'entendez-vous pas que je vous appelle, dit la reine, et faut-il toujours vous appeler deux fois?

— Mille pardons, ma noble maîtresse, mais j'étais là..... avec....

— Avec qui?

— Avec un jeune homme que vous connaissez, que vous

avez déjà vu.... auquel vous aviez la bonté de vous intéresser.

— Qui? qui donc?

— Perrinet Leclerc.

— Leclerc, dit la reine, d'où arrive-t-il?

— De Paris.

— Je veux le voir.

— Lui aussi, madame, voulait vous voir et demandait à vous parler, mais je n'osais....

— Fais-le entrer, te dis-je. Tout de suite! à l'instant! Où est-il?

— Là, dit la jeune fille, et, soulevant la tapisserie, elle appela : Perrinet Leclerc! Celui-ci s'élança plutôt qu'il n'entra dans l'appartement; la reine et lui se trouvèrent face à face.

C'était la deuxième fois que le pauvre vendeur de fer allait traiter d'égal à égal avec l'orgueilleuse reine de France; deux fois, malgré la différence de leurs conditions, les mêmes sentimens les amenaient des deux extrémités de l'échelle sociale vis-à-vis l'un de l'autre. Seulement, la première fois c'était l'amour, et la seconde, la vengeance.

Perrinet! dit la reine.

— Madame! répondit celui-ci en la regardant fixement, et sans que le regard de sa souveraine fît baisser le sien.

— Je ne t'ai pas revu, ajouta Isabeau.

— A quoi bon? Vous m'aviez dit, si on le transportait vivant dans une autre prison, de le suivre jusqu'à la porte; si l'on déposait son corps dans un tombeau, de l'accompagner jusqu'à la tombe, et mort ou vivant, de revenir vous dire : *Il est là!* Reine, ils ont prévu que vous pouviez sauver le prisonnier ou déterrer le cadavre, et ils l'ont jeté vivant et mutilé dans la Seine.

— Pourquoi ne l'as-tu ni sauvé ni vengé, malheureux?

— J'étais seul, ils étaient six; deux sont morts. J'ai fait ce que j'ai pu. Aujourd'hui je viens faire davantage.

—Voyons, dit la reine.

— Ah! le connétable, vous l'exécrez, n'est-ce pas, madame? Paris, vous voudriez le reprendre; et à un homme qui vous offrirait à-la-fois de vous livrer Paris, et de vous venger

du connétable, vous accorderiez bien une grâce, heim!...

La reine sourit, avec une expression qui n'appartenait qu'à elle. — Oh! dit-elle, tout ce que cet homme me demanderait!... tout, la moitié de mes jours, la moitié de mon sang. Où est-il seulement?

— Qui?

— Cet homme!...

— C'est moi, reine.

— Vous! toi! dit Isabeau étonnée.

— Oui, moi.

— Et comment?

— Je suis fils de l'échevin Leclerc; mon père garde la nuit sous son chevet les clefs de la ville, je puis aller un soir chez lui, l'embrasser, me mettre à sa table, me cacher dans la maison au lieu d'en sortir, et la nuit, la nuit, m'introduire dans sa chambre, voler les clefs, ouvrir les portes.

Charlotte poussa un léger cri, Perrinet ne parut pas l'entendre, la reine n'y fit point attention.

Oui, cela est vrai, dit Isabeau réfléchissant.

— Et cela sera comme j'ai dit, reprit Leclerc.

— Mais, dit timidement Charlotte, si au moment où vous prendrez les clefs, votre père se réveille.

Les cheveux de Leclerc se dressèrent sur sa tête, la sueur coula de son front à cette idée; puis après un instant, il porta la main à son poignard, le tira à demi, et prononca ces seuls mots : — Je le rendormirai.

Charlotte poussa un second cri, et tomba sur un fauteuil.

— Oui, dit Leclerc, sans faire attention à sa maîtresse presque évanouie; oui, je puis être traître et parricide, mais je me vengerai.

— Que t'ont-ils donc fait? dit Isabeau en se rapprochant de lui, en lui prenant le bras, et en le regardant avec le sourire d'une femme qui comprend la vengeance, quelque atroce qu'elle soit, quelque chose qu'elle coûte.

— Que vous importe, reine? C'est mon secret à moi. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que je tiendrai ma promesse, si vous tenez la vôtre.

— Eh bien donc, que veux-tu? Est-ce Charlotte que tu aimes?

Perrinet secoua la tête avec un rire amer.

Est-ce de l'or? je t'en donnerai.

— Non, dit Perrinet.

— Est-ce de la noblesse, des honneurs? Si nous prenons Paris, je t'en donne le commandement et te fais comte.

— Ce n'est point cela, murmura Leclerc.

— Qu'est-ce donc? dit la reine.

— Vous êtes régente de France?

— Oui.

— Vous avez droit de vie et de mort?

— Oui.

— Vous avez fait faire un sceau royal qui peut conférer votre pouvoir à celui qui est porteur d'un parchemin scellé par lui?

— Eh bien?

— Eh bien! il me faut ce sceau au bas d'un parchemin, et que ce parchemin me donne une vie, une vie dont je pourrai faire ce que je voudrai, dont je ne devrai compte à personne, que j'aurai le droit de disputer même au bourreau.

La reine pâlit.

Ce n'est ni celle du dauphin Charles, ni celle du roi?

— Non.

— Un parchemin et mon sceau royal, dit vivement la reine.

Leclerc prit sur une table l'un et l'autre, et les lui présenta. Elle écrivit :

« Nous, Isabeau de Bavière, par la grâce de Dieu, régente de « France; ayant, à cause de l'occupation de monseigneur le roi, « le gouvernement et l'administration du royaume, cédons à Per- « rinet Leclerc, vendeur de fer au Petit-Pont, notre droit de vie « et de mort sur...

— Le nom? dit Isabelle.

— Sur le comte d'Armagnac, connétable du royaume de France, gouverneur de la ville de Paris, répondit Leclerc.

— Ah! dit Isabeau, en laissant tomber sa plume ; c'est pour

le tuer au moins, que tu me demandes sa vie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu lui diras à l'heure de sa mort que je lui prends son Paris, sa capitale, en échange de l'existence de mon amant qu'il m'a prise — troc pour troc, tu le lui diras, j'espère.

— Pas de condition, dit Leclerc.

— Pas de sceau alors, dit la reine, en repoussant le parchemin.

— Je le lui dirai; faites vite.

— Sur ton âme!

— Sur mon âme!

La reine reprit la plume, et écrivit en continuant :

« Cédons à Perrinet Leclerc, vendeur de fer au Petit-Pont, « notre droit de vie et de mort sur le comte d'Armagnac, con- « nétable du royaume de France, gouverneur de la ville de Pa- « ris; renonçant à tout jamais à réclamer aucun droit sur la per- « sonne et la vie dudit connétable. »

Elle signa, et appliqua le sceau à côté de la signature.

— Tiens, dit-elle, en présentant le parchemin.

— Merci, répondit Leclerc en le prenant.

— C'est infernal! s'écria Charlotte.

La jeune fille, blanche et pure, semblait un ange forcé d'assister au pacte que font entre eux deux démons.

— Maintenant, ajouta Leclerc, un homme d'exécution avec lequel je puisse me concerter et m'entendre; noble ou vilain, peu m'importe, pourvu qu'il ait pouvoir et volonté.

— Appelle un valet, Charlotte.

Charlotte appella; un valet parut.

— Dites au seigneur Villiers de l'Ile-Adam que je l'attends à l'instant même, et ramenez-le ici.

Le valet s'inclina et sortit.

L'Ile-Adam, fidèle à son vœu, s'était jeté sur le parquet, tout habillé dans son manteau de guerre, il n'eut donc qu'à se lever pour être en état de paraître devant la reine.

Cinq minutes après il se trouvait en sa présence.

Isabeau s'avança vers lui, et sans faire attention à son salut respectueux :

— Sire de Villiers, dit-elle, voici un jeune homme qui me livre les clefs de Paris ; j'ai besoin d'un seigneur de courage et d'exécution, à qui je les remette. J'ai songé à vous.

L'Ile-Adam tressaillit ; ses yeux s'enflammèrent ; il se retourna vers Leclerc, étendant la main pour presser la sienne, lorsqu'il s'aperçut à la mise du vendeur de fer quelle était la basse extraction de celui à qui il allait donner cette marque d'égalité. Sa main retomba le long de sa cuisse, et sa figure reprit l'expression de hauteur habituelle qui un instant l'avait abandonnée.

Aucun de ces mouvemens n'échappa à Leclerc, qui resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, lorsque l'Ile-Adam lui tendit la main, comme lorsqu'il la retira.

— Gardez votre main pour frapper l'ennemi, sire de l'Ile-Adam, dit en riant Leclerc, quoique j'aie quelque droit à la toucher ; car, ainsi que vous, je vends mon roi et ma patrie. Gardez votre main, seigneur de Villiers, quoique nous soyons frères en trahison.

— Jeune homme, s'écria l'Ile-Adam.....

— C'est bien, parlons d'autre chose. Me répondez-vous de cinq cents lances ?

— J'ai mille hommes d'armes dans la ville de Pontoise, que je commande.

— La moitié de cette troupe suffira, si elle est brave. Je l'introduirai avec vous dans la ville. Là cesse ma mission. Ne me demandez rien de plus.

— Je me charge du reste.

— Eh bien ! partons sans perdre un instant, et le long de la route je vous instruirai de mes projets.

— Bon courage ! seigneur de l'Ile-Adam, dit Isabelle.

L'Ile-Adam mit un genou en terre, baisa la main que lui tendait sa noble maîtresse, et sortit.

— Rappelez-vous votre promesse, Perrinet, dit la reine. Qu'il sache, avant de mourir, que c'est moi, son ennemie mortelle, qui lui prends Paris, en échange de la vie de mon amant.

— Il le saura, répondit Leclerc en enfonçant dans sa

poitrine le parchemin, et en boutonnant son pourpoint par-dessus.

— Adieu, Leclerc, dit à demi-voix Charlotte.

Mais le jeune homme ne l'entendit pas, et s'élança hors de l'appartement, sans lui répondre.

Que l'enfer les conduise, et qu'ils arrivent au but, dit la reine.

— Que Dieu veille sur eux, murmura Charlotte.

Les deux jeunes gens descendirent aux écuries; l'Ile-Adam choisit ses deux meilleurs chevaux, chacun sella, brida le sien, et sauta dessus.

— Où en trouverons-nous d'autres quand ceux-ci seront morts? dit Leclerc; car au train dont nous allons les mener, ils ne nous conduiront guère qu'au tiers de la route.

— Je me ferai reconnaître aux postes bourguignons qui se trouveront sur notre passage, et l'on m'en donnera.

— Bien!

Ils enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs montures, leur jetèrent la bride sur le cou, et partirent comme le vent.

Certes, celui qui, à la lueur des étincelles qu'ils faisaient jaillir dans leur course, les eût vu dans l'ombre de cette nuit grisâtre glisser ainsi côte à côte, chevaux et cavaliers dévorant l'espace, crinières et cheveux au vent; aurait raconté, pendant longues années, qu'il avait assisté au passage d'un nouveau Faust et d'un autre Méphistophèles se rendant sur des coursiers fantastiques à quelque réunion infernale.

V.

> Tous criaient : « Notre-Dame de la paix! vive « le roi! Vive Bourgogne! Que ceux qui veu- « lent la paix s'arment et nous suivent. »

Le moment était, on ne peut mieux choisi par Perrinet Leclerc pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de li-

vrer Paris; l'exaspération des bourgeois était à son comble, et tout le monde accusait le connétable, qui chaque jour redoublait de rigueur et de cruauté envers les Parisiens, de malheurs qui étaient ceux du temps. Ses gens d'armes maltraitaient les citoyens, sans qu'ils pussent avoir justice de leurs mauvais traitemens; depuis que leur général avait été forcé de lever le siége de Senlis, ils étaient plus furieux encore à cause de leur défaite. Personne ne pouvait sortir de la ville, et si quelqu'un, par hasard, voulait le faire malgré les ordres donnés, s'il était surpris par les soldats, il était dévalisé ou frappé; puis, s'il allait se plaindre au connétable ou au prévôt, ils répondaient : « C'est bon; qu'alliez-vous faire là? » Ou bien : « Vous ne vous plaindriez pas ainsi, si c'étaient vos amis les Bourguignons », et autres choses pareilles.

Le *Journal de Paris* raconte que les vexations s'étendaient jusqu'aux serviteurs de l'hôtel du roi. Quelques-uns d'entre eux étant allés au bois de Boulogne chercher des arbres pour fêter le 1er mai, les gens d'armes qui gardaient Ville-l'Evêque et qui appartenaient au connétable, les poursuivirent, en tuèrent un et en blessèrent plusieurs. Ce n'était pas tout : comme on manquait d'argent, le connétable résolut d'en faire par tous les moyens possibles. Il fit prendre les ornemens des églises et jusqu'aux vases de Saint-Denis. Les campagnes ravagées ne fournissaient plus de vivres. On faisait travailler aux remparts et aux machines de guerre de pauvres ouvriers, qu'on ne payait pas, et qu'on battait et appelait canaille, s'ils avaient l'imprudence de réclamer leur salaire. Ces vexations, qui toutes venaient originairement du comte d'Armagnac, occasionaient le soir des rassemblemens dans les rues de la capitale. Les bruits les plus ridicules y circulaient et y étaient accueillis avec des cris de haine et de vengeance ; mais bientôt une troupe d'hommes d'armes paraissait à l'extrémité de la rue, dont elle tenait toute la largeur, mettait l'épée à la main, les chevaux au galop, et, frappant et écrasant tout ce qui se trouvait devant elle, dissipait ces attroupemens qui allaient se reformer autre part.

Dans la soirée du 28 mai 1418, un de ces rassemblemens encombrait la place de la Sorbonne. Des écoliers, armés de bâtons ; des bouchers, leur couteau au côté ; des ouvriers, tenant à la main les instrumens qui leur servaient dans leurs travaux, et qu'à la rigueur et entre les mains d'hommes aussi exaspérés on pouvait regarder comme des armes, en formaient la majeure partie. Les femmes aussi y jouaient un rôle actif, et qui n'était pas toujours sans danger pour elles ; car les gens d'armes frappaient indistinctement hommes, femmes, enfans, vieillards, qu'ils se défendissent ou non, qu'ils vinssent en ennemis ou en curieux, et posaient dès cette époque les principes d'un art dont les gouvernemens modernes paraissent avoir retrouvé toutes les traditions.

— Savez-vous, maître Lambert, disait une vieille femme en se tenant sur celle de ses deux jambes qui était la plus longue, afin d'arriver à la hauteur du coude de celui auquel elle s'adressait ; savez-vous pourquoi on a pris de force la toile chez les marchands ? Dites : le savez-vous ?

— Je présume, mère Jehanne, répondit celui auquel elle s'adressait, et qui était un potier d'étain bien connu pour ne pas laisser passer un de ces attroupemens sans s'y mêler ; je présume, dis-je, que c'est pour faire, comme le dit ce damné connétable, des tentes et des pavillons pour l'armée.

— Eh bien ! vous vous trompez : c'est pour coudre toutes les femmes dans des sacs et les jeter à la rivière.

— Ah ! dit maître Lambert, qui paraissait beaucoup moins indigné que son interlocutrice de cette mesure arbitraire ; ah ! vous croyez !

— J'en suis sûre.

— Bah ! si ce n'était que cela, dit un bourgeois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut donc de plus, maître Bourdichon, reprit notre ancienne connaissance, la mère Jehanne.

— Ce ne sont pas les femmes que les Armagnacs craignent, ce sont les corporations d'hommes ; aussi tous ceux qui font partie de pareilles associations doivent-ils être égorgés. Ceux

d'entre eux qui, d'avance, ont prêté serment de vendre plutôt Paris aux Anglais que de le rendre aux Bourguignons seront épargnés.

— Et à quoi les reconnaîtra-t-on, interrompit le potier d'étain, avec une précipitation qui annonçait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle.

— A un écu de plomb portant d'un côté, une croix rouge, et de l'autre le léopard d'Angleterre.

— Moi, dit un écolier en montant sur une borne, j'ai vu un étendard aux armes du roi Henri, il avait été brodé au collége de Navarre, qui n'est composé en entier que d'Armagnacs, et les maîtres devaient le planter sur les portes de la ville.

— A sac, à sac le collége, dirent plusieurs voix qui heureusement s'éteignirent l'une après l'autre.

— Moi, dit un ouvrier, ils m'ont fait travailler vingt-cinq jours à leur grande machine de guerre qu'ils appellent la griète, et quand j'ai été demander mon argent au prévôt, il m'a dit : « Canaille, n'as-tu donc pas un sou pour acheter une ficelle et t'aller pendre ? »

— A mort! à mort! le prévôt et le connétable! vive les Bourguignons!

Ces cris eurent plus d'écho que ceux qui les avaient précédés, et furent bientôt répétés par toutes les bouches.

Au même instant, on vit briller, à l'extrémité de la rue, les lances d'une compagnie franche, composée de Génois au service particulier du connétable.

Alors commença l'une de ces scènes dont nous avons parlé, et que nous n'avons pas besoin de peindre, certains que nous sommes que chacun de nous peut s'en faire une idée. Hommes, femmes et enfans se mirent à fuir en jetant des cris affreux. La troupe se déploya dans toute la largeur de la rue, et comme un ouragan chasse les feuilles d'automne, balaya devant elle ce tourbillon de créatures humaines, frappant les unes de la pointe de leurs lances, écrasant les autres sous les pieds de leurs chevaux, fouillant chaque recoin de maison, chaque enfoncement de portes, avec un acharnement et une inhumanité que

déploient presque toujours les gens de guerre, quand ils ont affaire aux bourgeois.

Au moment où les gardes avaient paru, tout le monde, comme nous avons dit, avait cherché à fuir, à l'exception d'un jeune homme couvert de poussière, qui, depuis quelques minutes seulement, s'était mêlé à l'attroupement : il s'était contenté de se retourner du côté de la porte contre laquelle il s'était appuyé, et introduisant la lame de son poignard entre le pêne de la serrure et le mur, il avait, en l'employant comme un levier, fait céder la porte, était entré dans l'allée et l'avait refermée sur lui. Puis, dès que le bruit des chevaux, qui allait s'affaiblissant, lui eut appris que le danger était passé, il avait rouvert cette porte, avancé la tête sur la place; et voyant qu'à l'exception de quelques mourans qui râlaient, elle était libre, il avait pris tranquillement la rue des Cordeliers, qu'il descendit jusqu'au rempart Saint-Germain, et, s'arrêtant devant une petite maison, qui y attenait, il pressa un ressort caché dont le jeu la fit ouvrir.

— Ah! c'est toi Perrinet, dit un vieillard.

— Oui, mon père, je viens vous demander à souper.

— Sois le bien-venu, mon fils.

— Ce n'est pas tout, mon père, il y a une grande émeute parmi la populace de Paris, et les rues sont mauvaises de nuit. Je voudrais coucher ici.

— Eh bien! répondit le vieillard, n'y as-tu pas toujours ta chambre et ton lit, ta place au foyer et à la table? et m'as-tu jamais entendu me plaindre que tu les vinsses prendre trop souvent.

— Non, mon père, dit le jeune homme, en se jetant sur une chaise, et en appuyant sa tête dans ses mains; non, vous êtes bon et vous m'aimez.

— Je n'ai que toi, mon enfant, et tu ne m'as jamais fait aucun chagrin.

— Mon père, dit Perrinet en se levant, je me sens souffrant; permettez que je me retire dans ma chambre, je ne pourrais pas souper avec vous.

— Va, mon fils, tu es libre, tu es chez toi.

Perrinet ouvrit une petite porte qui amenait avec elle les trois premières marches d'un escalier, dont la continuation était pratiquée dans l'intérieur du mur, et se mit à monter lentement cette espèce d'échelle sans détourner la tête, sans regarder son père.

— Cet enfant est triste depuis quelques jours, dit en soupirant le vieux Leclerc; et il se mit seul à la table, où l'arrivée du jeune homme lui avait fait mettre un second couvert.

Pendant quelque temps, il écouta, au-dessus de sa tête, les pas de son fils; puis n'entendant plus rien, il pensa qu'il dormait, murmura quelques prières pour lui, et rentrant dans sa chambre, se mit au lit, après avoir pris la précaution de glisser, selon son habitude, les clefs dont il avait la garde, sous le traversin où reposait sa tête.

Une heure à-peu-près s'écoula sans que le silence qui régnait dans la maison du vieil échevin fût troublé; tout-à-coup un léger grincement se fit entendre dans la première pièce, la porte, dont nous avons déjà parlé s'ouvrit, et les trois escaliers de bois craquèrent successivement sous les pas de Perrinet, pâle et retenant son haleine; lorsqu'il sentit le plancher sous ses pieds, il s'arrêta un instant pour écouter. Aucun bruit n'annonçait qu'il eût été entendu. Alors il s'avança sur la pointe des pieds, en s'essuyant le front avec la main, vers la chambre de son père; la porte n'en était point fermée, il la poussa.

La lanterne qui servait au vieillard, lorsque par hasard il était forcé de se lever pour aller reconnaître à la porte quelque bourgeois attardé, brûlait sur la cheminée, et sa pâle lueur jetait assez de clarté pour que l'échevin, s'il s'éveillait, pût reconnaître qu'il n'était pas seul dans sa chambre; mais Leclerc craignit, s'il soufflait cette lumière, de heurter, dans l'obscurité, quelque meuble dont le bruit pourrait tirer son père du sommeil où il était plongé; il préféra donc la laisser brûler.

C'était une chose effrayante à voir que ce jeune homme, les cheveux hérissés, le front ruisselant de sueur, la main gauche posée sur son poignard, s'appuyant de la droite à la muraille, s'arrêtant à chaque pas pour donner au parquet le temps de

s'assurer sous ses pieds, avançant lentement, mais avançant enfin vers ce lit que ne quittait pas une seconde son regard étincelant, suivant pour y arriver une ligne circulaire comme celle du tigre, et tressaillant au bruit des battemens précipités de son cœur, qui contrastait avec le souffle calme du vieillard; enfin le rideau à demi tiré lui cacha la tête de son père, il fit quelques pas encore, étendit la main, la posa sur la colonne du lit, s'arrêta un instant pour respirer, puis ramassant son corps plié sur ses jarrets, il glissa sa main humide et tremblante sous le chevet, gagnant une ligne par minute, retenant son haleine, insensible aux douleurs que cette position forcée faisait courir par tous ses membres, car il comprenait que de la part du père un mouvement, un soupir faisait le fils parricide.

Enfin il sentit le froid du fer, ses doigts crispés touchaient les clefs, il les passa dans l'anneau qui les rassemblait, les attira lentement à lui, les reçut dans sa seconde main, les serra de manière à ce que leur cliquetis ne pût être entendu; puis avec les mêmes précautions qu'il avait prises en entrant, il se dirigea vers la sortie, possesseur du trésor qui devait assurer sa vengeance.

A la porte de la rue, les jambes lui manquèrent, et il tomba sur les marches de l'escalier qui conduisait au rempart; il y était à peine depuis quelques minutes, que la cloche du couvent des cordeliers sonna onze heures.

Perrinet se releva au onzième coup; le seigneur de l'Ile-Adam et ses cinq cents hommes devaient être à quelques pas seulement du rempart.

Leclerc monta rapidement l'escalier; lorsqu'il fut au haut, il entendit le bruit d'une cavalcade qui se dirigeait de son côté: elle venait de la ville.

— Qui vive! cria la sentinelle

— Ronde de nuit, répondit la voix rude du connétable.

Perrinet se jeta ventre à terre, le détachement passa à deux toises de lui; la sentinelle fut relevée et une autre laissée à sa place; le détachement s'éloigna.

Perrinet rampa comme un serpent vers le milieu de la ligne

que le soldat parcourait dans sa faction, puis quand celui-ci passa devant lui, il se leva tout-à-coup, et avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense, de pousser un seul cri, il lui enfonça jusque la coquille, son poignard dans la gorge.

Le soldat ne poussa qu'un soupir et tomba.

Perrinet traîna le cadavre à un endroit ou la saillie de la porte rendait l'ombre plus épaisse, et son casque sur la tête, sa pertuisane à la main afin d'être pris pour lui, il s'approcha du bord de la muraille, fixa long-temps ses regards sur la plaine, et quand il se furent habitués à l'obscurité, il crut apercevoir une ligne noire et épaisse qui s'avançait silencieusement.

Perrinet approcha ses deux mains de sa bouche et imita le cri du hibou.—Un cri pareil lui répondit de la plaine : c'était le signal convenu.

Il descendit et ouvrit la porte : un homme était déjà adossé au-dehors contre le battant : c'était le sire de l'Ile-Adam que son impatience y avait poussé en avant des autres.

— C'est bien, tu es fidèle, dit-il à demi-voix.

— Et vos hommes?

— Les voici.

En effet la colonne, commandée par le seigneur de Chevreuse, le sire Ferry de Mailly et le comte Lyonnet de Bournonville, apparut au coin de la dernière maison du faubourg Saint-Germain, introduisit sa tête sous la herse levée, et comme un long serpent, se glissa par cette ouverture dans l'intérieur de la ville. Perrinet referma la porte derrière elle, remonta sur le rempart et jeta les clefs dans les fossés pleins d'eau.

— Que viens-tu de faire? lui dit l'Ile-Adam.

— Je viens de vous ôter la possibilité de regarder en arrière, répondit-il.

— Allons donc en avant, reprit celui-ci.

— Voici votre chemin, dit Leclerc en lui indiquant la rue du Paon.

— Et toi?...

— Moi!.... j'en prends un autre.

Et il s'élança dans la rue des Cordeliers, gagna le pont

Notre-Dame, traversa la rivière, redescendit la rue Saint-Honoré jusqu'à l'hôtel d'Armagnac, s'effaça derrière l'angle d'un mur, où il demeura aussi immobile qu'une statue de pierre.

Pendant ce temps, l'Ile-Adam avait joint la rivière, l'avait remontée jusqu'au Châtelet, et arrivé là, avait partagé sa petite troupe en quatre bandes : l'une, commandée par le seigneur de Chevreuse, se dirigea vers l'hôtel du Dauphin, qui logeait rue de la Verrerie ; la seconde, conduite par Ferry de Mailly, descendit la rue Saint-Honoré pour investir l'hôtel d'Armagnac et surprendre le connétable, que l'Ile-Adam avait ordonné, sous peine de mort, qu'on ne lui amenât que vivant ; la troisième, sous les ordres de l'Ile-Adam lui-même, s'avança vers l'hôtel Saint-Paul où était le roi ; la quatrième, qui obéissait à Lyonnet de Bournonville, demeura sur la place du Châtelet, afin de porter secours à celle des trois autres qui en aurait besoin. Tous criaient : « Notre-Dame de la paix, vive le roi ! vive Bourgogne ! que ceux qui veulent la paix s'arment et nous suivent ! »

A ces cris et tout le long de la route, des fenêtres s'ouvraient, des têtes effrayées se dessinaient pâles dans l'ombre, écoutaient ces vociférations, reconnaissaient les couleurs et la croix de Bourgogne, répondaient par des cris de *mort aux Armagnacs ! vive les Bourguignons !* et peuple, bourgeois, écoliers, suivaient en armes et en tumulte chacune de ces bandes.

Ce fut certes une grande imprudence aux chefs qui les commandaient d'avoir ainsi donné l'éveil, car le plus précieux des prisonniers qu'il comptaient faire leur échappa. Tanneguy Duchatel, au premier bruit, courut chez le dauphin, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, pénétra jusqu'à la chambre où il était couché, et le trouvant accoudé sur son lit, et écoutant la rumeur qui arrivait déjà jusqu'à lui, sans perdre une minute, sans répondre à ses questions, l'enveloppa dans les couvertures de son lit, le jeta sur ses épaules robustes, comme une nourrice son enfant, et l'emporta. Robert Le Masson, son chancelier, lui tenait un cheval prêt, il y monta avec son précieux fardeau, et dix minutes après, la Bastille imprenable se referma sur eux,

mettant à l'abri sous ses épaisses murailles, le seul héritier de la vieille monarchie française.

Ferry de Mailly, qui s'avançait vers l'hôtel d'Armagnac, ne fut pas plus heureux que le seigneur de Chevreuse; le connétable, que nous avons vu commandant quelques hommes de ronde, entendit les cris des Bourguignons, et, au lieu de rentrer à son hôtel, après avoir reconnu que toute défense était inutile, il songea à sa vie. Il se réfugia dans la maison d'un pauvre maçon, lui avoua qui il était, et lui promit une récompense proportionnée au service qu'il réclamait de lui : celui-ci le cacha et promit de lui garder le secret.

La troupe qui croyait le surprendre s'approcha donc de l'hôtel d'Armagnac, en garda toutes les issues, et se mit à enfoncer la porte principale. Au moment où elle céda, un homme se détacha de la muraille en face, écarta tout le monde, et s'élança le premier dans l'hôtel; Ferry de Mailly n'y entra que le second.

Pendant ce temps, le seigneur de l'Ile-Adam, plus heureux, investissait l'hôtel Saint-Paul, et, après un faible combat avec les gardes, pénétrait dans l'intérieur des appartemens, et parvenait jusqu'à celui du roi. Ce pauvre et vieux monarque, dont se raillaient des serviteurs qui depuis long-temps n'obéissaient plus à ses ordres, paraissait avoir été ce soir complètement oublié par eux; une lampe mourante éclairait à peine son appartement; quelques restes d'un feu, qui ne pouvaient suffire à chasser le froid et l'humidité de cette vaste chambre, tremblaient sur l'âtre et dans un coin de la large cheminée gothique; sur un escabeau de bois grelottait un vieillard à demi nu.

C'était le roi de France.

L'Ile-Adam se précipita dans la chambre, alla droit au lit qu'il trouva vide, et, en se retournant, aperçut le vieux monarque qui, de ses mains ridées et tremblantes, assemblait quelques restes de tisons.

Il s'avança respectueusement vers lui, et le salua au nom du duc de Bourgogne.

Le roi se retourna, laissant ses mains étendues vers le feu, regarda vaguement celui qui lui parlait, et dit :

— Comment se porte mon cousin de Bourgogne, il y a longtemps que je ne l'ai vu?

— Sire, il m'envoie vers vous pour que toutes les calamités qui désolent votre royaume prennent une fin.

Le roi se retourna vers le feu sans répondre.

— Sire, ajouta l'Ile-Adam, qui vit que dans ce moment de démence le roi ne pouvait ni comprendre ni suivre les raisons politiques qu'il allait développer; sire, le duc de Bourgogne vous prie de monter à cheval, et de paraître à mes côtés dans les rues de la capitale.

Charles VI se leva machinalement, s'appuya sur le bras de l'Ile-Adam, et le suivit sans résistance, car il ne restait plus à ce pauvre prince ni mémoire ni raison. Peu lui importait donc ce qu'on ordonnait en son nom, et entre les mains de qui il tombait. Il ne savait plus même ce que c'était qu'Armagnac ou Bourguignon.

L'Ile-Adam, avec sa royale capture, se dirigea vers le Châtelet. Le capitaine avait compris que la présence du monarque au milieu des Bourguignons serait un signe d'approbation royale pour tout ce qui allait se passer : il remit donc son prisonnier entre les mains de Lyonnet de Bournonville, en lui recommandant une surveillance active, mais pleine d'égards.

Cette mesure politique accomplie, il prit au galop la rue Saint-Honoré, descendit à la porte de l'hôtel d'Armagnac, dans l'intérieur duquel on n'entendait que cris et blasphèmes; et, s'élançant sur l'escalier, heurta avec tant de violence un homme qui le descendait, que tous deux se retinrent l'un à l'autre pour ne pas tomber. Ils se reconnurent.

— Où est le connétable? dit l'Ile-Adam.

— Je le cherche, dit Perrinet Leclerc.

— Malédiction sur Ferry de Mailly, qui l'a laissé échapper.

— Il n'est pas rentré dans son hôtel.

Et tous deux s'élancèrent dehors comme deux insensés, prenant chacun de leur côté la première rue qu'ils trouvèrent devant eux.

Pendant ce temps, un carnage affreux s'exécutait. On n'en-

tendait que ces cris : *à mort, à mort les Armagnacs, tuez, tuez tout.* Des corporations d'écoliers, de bourgeois et de bouchers, parcouraient les rues, enfonçant les maisons qu'on savait appartenir aux partisans du connétable, et découpaient ces malheureux à coups de hache et d'épée. Des troupes de femmes et d'enfans achevaient avec leurs couteaux ceux qui respiraient encore.

Le peuple avait nommé, aussitôt qu'il s'était vu délivré du joug du connétable, Vauxdebar, prévôt de Paris, en remplacement de Duchatel. Le nouveau magistrat, trouvant les Parisiens agités d'une telle rage, n'osait pas leur résister, et disait à l'aspect de ces massacres : « Mes amis faites ce qu'il vous plaira ». Aussi ce ne fut bientôt qu'une horrible boucherie. Des Armagnacs s'étaient réfugiés dans l'église du prieuré de Saint-Éloy, quelques Bourguignons découvrirent leur retraite et la signalèrent à leurs camarades. Vainement pour les protéger, le sire de Villette, abbé de Saint-Denis, s'avança sur la porte, revêtu de ses habits sacerdotaux et tenant la sainte hostie en main. Déjà les haches teintes de sang dégouttaient sur sa chasuble et tournoyaient sur sa tête, lorsque le seigneur de Chevreuse le prit sous sa protection, et l'emmena. Son départ fut le signal d'une tuerie générale dans l'intérieur de l'église; on n'entendait que des cris, on ne voyait flamboyer que haches et épées, les morts s'entassaient dans la nef, et de ce monceau de corps humains, coulait, comme une source au bas d'une montagne, un ruisseau de sang. L'Ile-Adam qui passait entendit ces vociférations, s'élança à cheval sous le portail : « C'est bon, dit-il en les voyant à l'œuvre ; voilà qui va bien, et j'ai là de bons bouchers!... Enfans n'avez-vous pas vu le connétable? »

—Non, non! dirent vingt voix à la fois.— Non! mort au connétable! Mort aux Armagnacs! et la destruction continua.

L'Ile-Adam tourna bride, et alla chercher son ennemi ailleurs.

Une scène du même genre se passait à la tour du palais. Quelques centaines d'hommes s'y étaient réfugiés, et tentaient de s'y défendre. Au milieu d'eux, le crucifix à la main, étaient les évêques de Coutances, de Bayeux, de Senlis et de Xaintes; l'assaut ne dura qu'un instant, les Bourguignons escaladèrent la tour

malgré une pluie de pierres ; puis une fois maîtres du palais, ils égorgèrent tous ceux qui s'y étaient renfermés.

Au milieu de ce carnage, un homme plus pâle, plus haletant, plus couvert de sueur que les autres, se précipita tout-à-coup.

— Le connétable, dit-il, le connétable, est-il ici?

— Non, répondirent en foule les Bourguignons.

— Où est-il?

— On ne sait pas, maître Leclerc, le capitaine l'Ile-Adam a fait proclamer qu'il donnerait mille écus d'or à celui qui lui apprendrait où il était caché.

Perrinet n'en écouta pas davantage s'élança vers l'une des échelles dressées contre la tour, et s'y laissant glisser se trouva dans la rue.

Une troupe d'arbalétriers génois avait été surprise près du cloître Saint-Honoré, et quoiqu'ils se fussent rendus, et qu'on leur eût promis la vie, on les égorgeait après les avoir désarmés; ces malheureux recevaient la mort à genoux en criant miséricorde : c'était à qui les frapperait. Deux hommes cependant, une torche à la main, se contentaient de leur arracher leurs casques, de les examiner les uns après les autres, puis ils laissaient à ceux qui les suivaient le soin de les tuer, se livrant à cette recherche avec la minutie de la vengeance. Ils se rencontrèrent au milieu de la foule, et se reconnurent.

— Le connétable? dit l'Ile-Adam.

— Je le cherche, répondit Perrinet.

— Monsieur Leclerc, dit en ce moment une voix. —

Perrinet tourna la tête, et reconnut celui qui lui adressait la parole.

— Eh bien! Thiébert? dit-il, que me veux-tu?

— Pouvez-vous me dire où je trouverai le seigneur de l'Ile-Adam?

— C'est moi, dit le capitaine. »

Un homme, vêtu d'un pourpoint taché de plâtre et de chaux, s'avança.

— Est-il vrai, dit-il, que vous ayez promis mille écus d'or à qui vous livrerait le connétable.

— Oui, dit l'Ile-Adam.

— Venez me les compter, continua le maçon, et je vous indiquerai le lieu où il est caché.

— Tends ton tablier, dit l'Ile-Adam, et il y jeta des poignées d'or; maintenant où est-il?

— Chez moi, je vais vous y conduire.

Un éclat de rire retentit derrière eux; l'Ile-Adam se retourna pour chercher Perrinet Leclerc; celui-ci avait disparu.

— Allons vite, dit le capitaine, guide-moi.

— Un instant, reprit Thiébert, tenez-moi cette torche, que je compte.

L'Ile-Adam tremblant d'impatience, éclaira le maçon qui compta les écus les uns après les autres, et jusqu'au dernier; il en manquait une cinquantaine.

— Je n'ai pas mon compte, dit-il.

L'Ile-Adam, jeta dans son tablier une chaîne d'or qui valait six cents écus. Thiébert marcha devant lui.

Un homme les avait précédés; c'était Perrinet Leclerc.

A peine avait-il entendu le marché de sang que faisaient Thiébert et le capitaine, qu'il s'était élancé à perdre haleine dans la direction de la retraite du connétable; il s'arrêta devant la porte de la maison de Thiébert; elle était fermée en dedans, son poignard lui rendit le même service que sur la place de la Sorbonne, et la porte s'ouvrit.

Il entendit quelque bruit dans la seconde chambre : — Il est là, dit-il!...

—Est-ce vous, mon hôte? murmura à demi-voix le connétable.

— Oui, répondit Leclerc, mais éteignez votre lumière, elle pourrait vous trahir.

Et il vit, à travers les fentes de la cloison, que le connétable venait de suivre ce conseil.

— Maintenant, ouvrez-moi.

La porte s'entrebailla, Perrinet s'élança sur le connétable qui jeta un cri, le poignard de Leclerc venait de lui traverser l'épaule droite.

Une lutte de mort s'engagea entre ces deux hommes.

Le connétable, qui se croyait en sûreté sur la foi de Thiébert, était sans armes et à demi nu. Malgré ce désavantage, il eût facilement étouffé Leclerc dans ses bras robustes, sans la blessure, qui paralysait le mouvement de l'un d'eux; néanmoins, de celui qui lui restait, il enveloppa le jeune homme, l'étreignit sur sa poitrine, et pesant sur son adversaire de tout son poids et de toute sa force, il se laissa tomber avec lui, espérant lui briser le crâne sur le pavé.

Effectivement, il y eût réussi, si la tête de Perrinet n'eût porté sur le matelas qu'on avait jeté par terre pour servir de lit.

Le connétable jeta un second cri.

Perrinet, qui n'avait pas lâché son poignard, venait de le lui enfoncer dans le bras gauche.

Il lâcha le jeune homme, se releva en chancelant, et alla tomber à reculons sur une table qui se trouvait au milieu de l'appartement, perdant par ses deux blessures son sang et ses forces.

Perrinet se releva, le cherchant et l'appelant, lorsque tout-à-coup une troisième personne, une torche à la main, parut à la porte de la chambre, et éclaira cette scène.

C'était l'Ile-Adam.

Perrinet se jeta de nouveau sur le connétable.

— Arrête!... dit l'Ile-Adam, sur ta vie, arrête!

Et il lui saisit le bras.

— Seigneur de l'Ile-Adam, l'existence de cet homme m'appartient, lui dit Leclerc; la reine me l'a donnée, voilà son sceau, laissez-moi donc.

Il tira le parchemin de sa poitrine, et le montra au capitaine.

Le comte d'Armagnac, renversé sur la table, rendu incapable par ses deux blessures, de faire aucune résistance, regardait ces deux hommes: ses deux bras blessés pendaient et saignaient.

—C'est bien, dit l'Ile-Adam, je ne veux pas sa vie; ainsi tout est pour le mieux.

— Sur votre âme! dit Leclerc en l'arrêtant encore.

— Sur mon âme! mais j'ai un vœu à accomplir; laisse-moi faire.

Leclerc croisa les bras, et regarda ce qui allait se passer; l'Ile-Adam tira son épée, prit l'extrémité de la lame à pleine main,

de manière à ce que la pointe dépassât d'un pouce seulement le petit doigt, et s'approcha du connétable.

Celui-ci, voyant que tout était fini pour lui dans ce monde, ferma les yeux, renversa la tête en arrière, et se mit à prier.

— Connétable, dit l'Ile-Adam, en lui arrachant la chemise qui couvrait sa poitrine.

— Connétable, te souviens-tu d'avoir juré un jour par la Vierge et le Christ, de ne point porter vivant la croix rouge de Bourgogne.

— Oui, répondit le connétable, et j'ai tenu mon serment, car je vais mourir.

— Comte d'Armagnac, reprit l'Ile-Adam en se baissant vers lui, et en lui labourant la poitrine de la pointe de son épée, de manière à y tracer une croix sanglante, tu en as menti par la gorge : car tu portes vivant la croix rouge de Bourgogne. Tu as faussé à ton serment, et moi j'ai tenu le mien.

Le connétable ne répondit que par un soupir. L'Ile-Adam remit son épée dans le fourreau.

— Voilà tout ce que je voulais de toi, dit-il; maintenant, meurs comme un parjure et comme un chien. A ton tour, Perrinet Leclerc.

Le connétable rouvrit les yeux, et répéta d'une voix mourante :

— Perrinet Leclerc!

— Oui, dit celui-ci en se jetant de nouveau sur le malheureux comte d'Armagnac près d'expirer, oui, Perrinet Leclerc, celui que tu as fait déchirer de coups par tes soldats. Il paraît que vous avez fait chacun un serment, ici? Eh! bien, moi, j'en ai fait deux : le premier, connétable, c'est que tu apprendrais à ton lit de mort que c'était la reine Isabeau de Bavière qui te prenait Paris en échange de la vie du chevalier de Bourdon : le voilà accompli, car tu le sais. Le second, comte d'Armagnac, c'est que tu mourrais en l'apprenant; et celui-là, ajouta-t-il en lui enfonçant sa dague dans le cœur, celui-là je l'ai rempli aussi religieusement que le premier. Dieu soit en aide, dans ce monde et dans l'autre, à qui tient honnêtement sa parole. »

ALEX. DUMAS.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

14 janvier 1831.

La Russie, la Prusse et l'Autriche demandent du temps pour adhérer aux protocoles du *Foreign Office*. En attendant leur adhésion, on a dansé aux Tuileries. La cour avait envoyé trois mille invitations. On ne comptait pas moins de huit cents femmes, des femmes d'agens-de-change et de banquiers pour la plupart, et, sans la précipitation qui avait présidé à l'ordonnance de la fête, si on eût laissé à madame la marquise de Dolomieu le temps nécessaire pour les *présentations*, le bal eût été encore beaucoup plus nombreux, et peut-être eût-on trouvé moyen de faire quelques recrues au faubourg Saint-Germai; car aujourd'hui vraiment la bouderie de la vieille cour n'a plus ni sens ni portée. Et que peut-elle vouloir davantage? M. de Broglie n'a-t-il pas récemment déclaré à la tribune que le roi déchu ne devait pas prendre le titre d'ex-roi, mais bien s'appeler encore dans tous les actes publics le roi Charles X; que les Bourbons étaient exclus et non pas bannis? Le discours de M. de Broglie doit rassurer les consciences timorées, et guérir le frisson qui gagnait déjà toutes les jeunes épaules des jolies comtesses habituées aux plaisirs du bal et de la flatterie. Quant à moi, je les tiens pour folles, si, en terminant la lecture de la séance, elles n'ont pas commandé trois toilettes et deux paires de bracelets. N'ont-elles pas d'ailleurs pour une troisième restauration les mêmes et graves excuses qui ont justifié le ralliement à l'empire?

Les salles du palais étaient mal éclairées. La salle des Maréchaux surtout, une des plus belles à coup sûr, était, dans le haut, d'une obscurité impénétrable, et à tout moment on pouvait s'attendre à en voir descendre quelques chauve-souris.

Tout le monde a remarqué la tristesse du roi et son embarras très réel au milieu des contradictions qu'il avait été obligé de rassembler chez lui. M. de Montalivet et M. Odilon-Barrot! L'écolier étourdi qui était venu lire à la tribune un discours mal étudié, mal compris peut-être de l'orateur lui-même, et le censeur austère qui avait imposé pour *pensum* au ministre imberbe une protestation signée par cent soixante-quatre députés, et qui, sans doute a valu au futur intendant de la liste civile plus d'une verte réprimande!

Encore si M. de Salvandy eût été là pour improviser ou pour réciter, le dos à la cheminée, comme il l'a dit de lui-même, quelques-unes de ces hautes conversations, faites de deux ou trois articles de journaux cousus ensemble, vaille que vaille, de ceux-là même qui ont fait dire de lui un mot prétentieux peut-être, mais qui, à coup sûr, l'est beaucoup moins que l'auteur d'*Alonzo : c'est l'ombre de Châteaubriand au clair de lune.*

Mais il était encore tout essoufflé de son dernier factum, tout haletant d'avoir crié à la France? « Tu es perdue si tu continues à te passer de moi. » Et puis qu'aurait-il pu dire? Ses délicates prophéties sur le bal du Palais-Royal et les volcans du royaume de Naples n'étaient plus de mise. Il n'avait d'autre parti à prendre que d'apporter avec lui son dernier volume, pour en lire à la dérobée les plus beaux passages avec l'accent qu'il sait y mettre, et qui fait les délices des tribunes réservées.

Cependant s'il avait étudié Lenôtre comme il prétend avoir étudié l'histoire, il avait beau jeu à dire au roi: « Sire c'est un bal champêtre? » Qu'est-ce en effet que le saut de loup que M. Fontaine vient de creuser devant le château, si non un potager? Le Spartacus de Foyatier, avec ses longs bras, sa tête monstrueuse, et ses épaules carrées, et le laboureur de Lemaire, qui ressemble à tout excepté à de la sculpture, n'y peuvent rien, et ne plaisent pas même autant à l'œil qu'une haie vive semée de mûres sauvages. Puisse l'inventeur de tant de désastres, celui même qui avait dessiné les panneaux de la voiture du dernier sacre, profiter de nos conseils et de nos regrets!

Je ne sais pas au juste combien de pages M. Gisquet prétendait occuper dans l'histoire de France avec la conspiration des tours de Notre-Dame. Mais si modestes qu'aient pu être ses espérances et son ambition, il en sera pour ses frais d'invention et de sagacité. Il prouvera sans doute qu'il n'y est pour rien; à la bonne heure, et nous serons les premiers à féliciter M. Gisquet de sa réhabilitation, s'il parvient à se disculper dans cette affaire, un peu mieux et plus adroitement que dans celle des fusils; mais il n'empêchera pas qu'un *Salvator* futur en composant un tableau avec sa conspiration, ne mette au bas et à gauche *Gisquet invenit*; ce qui veut dire pour les dames, Gisquet l'a découverte: mais aussi je vous le demande, concevez-vous l'indiscrétion *du Times* qui raconte à ses abonnés l'échauffourée de Notre-Dame, quarante-huit heures avant que le crime

ne sont consommé! Fouché et Savary s'entendaient mieux que cela en conspirations! et dans les rapports qu'ils ont signés, je ne lis nulle part rien d'aussi bouffon que l'affaire de Notre-Dame! Six livres de poudre et dix livres de pain! quelles munitions! *Goichot* en montrerait à M. Gisquet! Si M. Gisquet entend ses intérêts, comme nous le souhaitons, ne pourrait-il pas demander aux tribunaux l'envoi d'une commission rogatoire dans les bureaux du *Times?* à moins cependant que la cour n'exige ce qu'il a refusé une première fois, la communication des pièces.

Le procès des *Amis du peuple* est à coup sûr une des plus ridicules parodies qui se puissent imaginer. Ni la cour, ni le barreau, ni les accusés n'ont à se féliciter de leur conduite. M. Delapalme et M. Godard ont montré une colère qui ne sied jamais à la justice. Quand on sent à sa tempe sanglante ou sur sa poitrine meurtrie le pied d'un brigand, je conçois qu'on pousse des cris de rage; mais en présence d'un ennemi impuissant et garotté, que signifie la colère? La gravité paisible n'est-elle pas un des premiers devoirs imposés aux ministres et aux magistrats? Y a-t-il rien de plus déplacé que les emportemens de M. Périer?

MM. Raspail, Trélat, Blanqui et Bonnias espéraient peut-être meilleure fortune de leur éloquence. En menaçant le président de le tutoyer, ils comptaient peut-être le convertir à la république. Malgré l'acquittement du jury et la rédaction illégale de l'arrêt qui les condamne, autant pour les doctrines qu'ils ont professées que pour les insultes adressées au tribunal, on ne peut que les plaindre, mais non pas les absoudre. Où en serions-nous, bon Dieu! s'il était permis au premier étourdi, qui rêve à sa manière l'application de Vertot et de Saint-Réal, de tancer les juges, de les traiter en camarades, de leur faire la leçon?

Quinze mois de prison sont bien longs sans doute, mais quand on ne prétend à rien moins qu'à fonder un nouveau gouvernement, on joue sa tête, on le sait d'avance, et en pareil cas, la résipiscence ne saurait être faite trop à loisir. C'est un déplorable spectacle que des jeunes gens, appelés pour la plupart aux premiers rangs de la science et de la société, et préoccupés de je ne sais quelle vanité puérile, se montrant à la foule étonnée comme une famille de Brutus!

Aujourd'hui que le duel s'efface tous les jours de nos mœurs, et ne se conserve plus guère qu'à la chambre comme une tradition de régiment, on a lieu de s'étonner des provocations faites à M. Jules Janin pour son feuilleton de lundi dernier. Il avait dit ce qu'il pense de la comédie à couplets. Il avait versé sur les coupletiers tout le fiel de son dédain et de son ennui. Il était dans son droit, et tant qu'il ne touchait pas à l'honneur privé des cent soixante-huit personnes qui vivent à Paris sur les rimes boiteuses et le rhythme estropié du couplet, personne ne devait se croire offensé. Autrement je ne vois pas pourquoi chacun des ministres qui gouvernent n'enverrait pas un cartel tous les matins aux journaux de l'opposition. On serait bientôt obligé de voter le traitement d'un maître d'armes attaché au président du conseil et à ses collègues

Comme si deux pouces d'acier ou deux onces de plomb enrichissaient une rime ou ajoutaient à l'intérêt d'une scène! Heureusement les témoins ont fait comprendre sur le terrein aux deux adversaires, tous deux hommes d'esprit, que l'oubli était leur premier devoir.

Rien n'est d'ailleurs moins personnel qu'une interpellation qui atteint d'un seul coup cent soixante-huit personnes.

Le vaudeville est une des grandes calamités de notre littérature; après Campistron et la tragédie de l'empire, c'est un des plus affreux désastres qui aient jusqu'ici dévasté notre langue. Si le public continuait de sourire quelques années encore aux imbroglios musqués du boulevard Bonne-Nouvelle et de la rue de Chartres, je ne répondrais pas que dans dix ans on continuât de parler français. Meure le couplet ou la langue! le sang n'a rien à faire dans la question, pas plus que le message du président Jackson dans le rapport de M. Thiers.

M. Kesner, caissier du Trésor, connu depuis long-temps pour sa haute probité, a disparu, et tenté de s'asphyxier à sa maison de Montmorency. Dans une lettre adressée au ministre des finances, il accuse un déficit de 1,800,000 francs. La vérification n'est pas encore achevée. On est arrivé à temps pour le sauver, et sa fortune suffira pour combler le déficit. C'est un grand malheur, et qui inspire une sympathie générale.

Je n'ai plus que deux grandes nouvelles à vous apprendre pour compléter l'histoire de la quinzaine. Madame Malibran est *enrhumée*, et M. Bériot, à ce que dit un critique qui se prétend bien informé, n'attend pour égaler Paganini qu'un auditoire des Quinze-Vingts. Il paraît que le violiniste belge a réussi à persuader à ses adeptes, que sa santé, sa jeunesse et ses belles manières sont la seule différence qui le sépare du violiniste génois. C'est un éloge maladroit, et qui rappelle la fable de l'*Amateur de jardin.*

Je ne parle pas du dîner offert par M. de Talleyrand au prince Czartoryski, qu'il a connu premier ministre d'Alexandre. M. Liéven a failli se fâcher; quelle haute leçon! C'est la première fois peut-être que le *faiseur* et *défaiseur* de rois se souvient d'une vieille amitié, et cette imprudence a compromis les protocoles du Foreign-Office. Souvenez-vous donc de vos amis! vous voyez ce qu'il en coûte, et ce qu'on risque.

Revue des deux Mondes.

LE MANUSCRIT VERT,

PAR

GUSTAVE DROUINEAU.[1]

M. Gustave Drouineau n'est pas content de la société moderne, et cela se conçoit sans peine. Je sais des colères très excusables, et qui n'ont pas à faire valoir, pour qu'on les accepte, les mêmes griefs; je trouve donc tout simple que l'auteur du *Manuscrit vert* se scandalise des vices qu'il coudoie tous les jours, qu'il prenne feu et fureur à la vue des crimes de tous genres qui se multiplient dans une grande ville aussi facilement, aussi fatalement que la glace se brise, se broie et se fond sous le pied des passans, sous la roue des calèches et des fiacres.

Le chicaner sur son indignation et son mépris, ce serait vraiment ne pas savoir vivre, et à moins d'être sorti la veille du couvent ou du collège, et d'avoir quitté depuis vingt-quatre heures seulement l'Évangile ou le *De officiis*, on aurait mauvaise grâce à ne pas prendre M. Drouineau pour ce qu'il est, à ne pas comprendre du premier coup la mission qu'il s'est donnée et qu'il commence.

Quant au courage qu'il s'attribue dans l'accomplissement de sa mission, je l'en remercie de grand cœur, car il a pu croire, en traçant les premières lignes de son livre, qu'il allait au-devant du ridicule, et que chacune de ses paroles religieuses et austères serait suivie du glapissement d'une raillerie

[1] 2 vol. in 8°, chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

hautaine et impie, que son dédain, en marquant, comme d'un fer rouge, le siècle à l'épaule, lui arracherait un cri d'angoisse et de rage.

Mais qu'il se rassure et qu'il se tranquillise. Sa vertu demeure entière, mais elle n'aura pas les honneurs du martyre. Au temps où nous vivons, entre l'heure de la bourse et celle du Théâtre-Italien, entre la lecture des journaux et la séance de la chambre, entre la promenade et le bal, il ne se trouvera pas une colère qui veuille répondre à la sienne.

Le siècle est impie, à la bonne heure, ou tant pis! selon qu'on croit ou qu'on ne croit pas. Les religions s'en vont avec les monarchies; cultes et lois, tout s'enfouit sous les mêmes ruines; les rois et les dieux sont emportés dans le même naufrage; mais qu'y faire, et que voulez-vous? De plus habiles et plus forts que vous ont dépensé le meilleur de leur génie pour arrêter le torrent. M. de Châteaubriand a tenté de refaire le christianisme par la poésie, et le siècle n'en a tenu compte. Sans la main toute puissante de Napoléon, les églises seraient demeurées désertes et fermées; le saint ciboire et la patène n'auraient pas reparu sur l'autel, ou peut-être, comme les statues de Séjan dont Juvénal nous a conté les métamorphoses, seraient devenus bracelets, bagues et pendans-d'oreille. Sans le premier consul, le *génie du christianisme* aurait été comme non avenu, et malgré les beautés poétiques de la religion chrétienne, la poésie aurait continué de se passer de la religion; grâce à la double volonté des deux hommes à qui nous devons *René* et la bataille de Marengo, nous avons eu deux mensonges de plus: des prières sans foi et le sacre de l'empereur, deux grandes impiétés!

L'abbé de Lamennais, qui devait naître en 1682, au temps où Bossuet publiait son *Histoire des variations*, et qui n'avait pas sous sa main Louis XIV ou Napoléon, ni, pour promulguer sa parole, un huissier royal en bottes éperonnées et la cravache à la main, ou le canon de Saint-Roch, a voulu reconstruire la société par la religion, et asseoir la raison sur les marches du trône pontifical. Mais à l'exception de quelques rares et studieux esprits qui prennent encore souci des grandes et graves pensées, et qui ont encore le courage de les regarder passer, mais non pas de les suivre, à peine si le *Traité de l'indifférence* a provoqué quelques chuchoteries de controverse, et n'étaient les belles pages de M. Damiron, éloquente apologie de la raison contre l'autorité, habile restitution de la logique cartésienne, à peine si le siècle saurait que M. de Lamennais ressemble à J.-J. Rousseau par toutes les hautes qualités de l'imagination et du style.

Joseph de Maistre a eu le même sort. Peut-être n'y a-t-il pas en France deux cents personnes qui aient lu *le Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

M. Drouineau a eu meilleure espérance, et il a fait le *Manuscrit vert*. Il ne prétend, comme il l'annonce dès les premières pages, à rien moins qu'à rétablir le règne de la vertu et de la foi. Pour atteindre ce but élevé, pour réaliser cette vaste pensée dont on ne peut contester l'éclat et la dignité, quel que soit d'ailleurs le succès de sa tentative, il avait à choisir entre le sermon, le plaidoyer, la satire ou le poème: il a pris le roman.

Et je crois qu'il a eu raison, car le roman se prête à tout. C'est une épopée en déshabillé et qui se permet toutes les allures, qui ne répudie ni les familiarités vagabondes de la causerie, ni les formes arrêtées et précises du poème, ni les démonstrations sôritiques de l'église ou du barreau, ni les interpellations flétrissantes de Juvénal. Le roman, qui a suffi à Cervantes, à Lesage, à Fielding, à W. Scott, devait suffire aux desseins de M. Drouineau; je ne sache pas une pensée qui, prise par une certaine face, ne puisse servir à construire un roman, pourvu que vous la preniez à l'heure de sa naissance, à ses premiers développemens. Plus tard il n'est plus temps. Au hasard des journées, la pensée s'altère et revêt à notre insu une forme fatale et immuable. Voilà pourquoi on fait avec les romans d'Edimbourg des drames si pitoyables, pourquoi le plus habile romancier ferait avec les plus beaux drames de Shakespeare de pitoyables romans.

Mais l'analyse du *Manuscrit vert* n'est ni simple ni facile. La fable inventée par l'auteur n'embrasse pas moins de seize ans. L'action commence avec la restauration et ne s'achève qu'après les journées de juillet. S'il fallait suivre les innombrables personnages qu'il a groupés autour des caractères principaux, la critique serait réduite à les cataloguer comme les volumes d'une bibliothèque. Nous aimons mieux en extraire le symbole philosophique, et dire que M. Drouineau nous a montré dans Emmanuel, le héros du livre, le spiritualisme religieux persécuté, abreuvé de dégoûts, mais heureux et content au sein même de la persécution; et dans Cornélie la débauche et la prostitution comme dernières conséquences du matérialisme et de l'impiété.

Tous les épisodes du poème sont placés sur la route comme autant de phares lumineux destinés à conduire le lecteur vers le port, où, selon M. Drouineau, se trouve la paix sereine et paisible.

Toutefois l'unité épique de ces deux volumes est loin d'équivaloir à l'unité philosophique que nous indiquons. Les chapitres se succèdent, mais ne s'appellent pas. Seulement, après tant de livres faits sous jambe, on éprouve une sorte de plaisir à voir que l'auteur prend le sien au sérieux, et relit ce qu'il écrit. Nous l'en remercions.

Lalagée que M. Drouineau a féminisée je ne sais trop pourquoi, innocente comme une idylle de Gessner, et Loyse de Matarieux, vicieuse comme les marquises de Laclos, sont pour moi deux anachronismes et deux invraisemblances. On commence à comprendre aujourd'hui que la richesse et la pauvreté ne sont pas synonymes de vice et de vertu. Le contraire est trop souvent et trop malheureusement vrai, et depuis le *fœcunda malorum paupertas* de Lucain, rien n'est changé sur la terre.

L'auteur du *Lorgnon*, qui a vu les salons, ne s'en est pas souvenu pour les peindre. Il est probable que M. Drouineau n'a guère observé le monde dont il parle. Il n'y a pas une duchesse aujourd'hui qui ose dire à son amie : « Prends un vieux mari pour avoir un jeune amant. A peine ose-t-elle se l'avouer à elle-même; et si la bourgeoisie est, par sa position laborieuse, forcée à la plus grande

vertu, il faut avouer aussi que les loisirs de l'opulence ont moins de vices que les nécessités de la misère.

Y a-t-il un journaliste aujourd'hui qui joue son opinion sur un bol de punch ou sur une bouteille de Johannisberg? Je ne le crois pas, et cependant j'ai connu et je connais encore bien des journalistes.

Le plus grand défaut du *Manuscrit vert*, qui se lit d'ailleurs avec intérêt, c'est une continuelle aspiration vers le style *fait;* avec plus de naturel et de laisser-aller, le livre serait meilleur.

Des deux vignettes dessinées par Tony Johannot et gravées par Porret, il y en a une qui ne vaut absolument rien, celle du premier volume, et une autre celle du second, qui est charmante. Je sais bien que l'anatomie pittoresque condamne le dessin des hanches de la femme renversée, mais toute la *façon* de cette délicieuse illustration est si légère, si souple, il y a tant de choses faites de rien, précises et du premier trait, que la critique est désarmée. Si la réputation de Porret était encore à fonder, la gravure de cette dernière vignette suffirait pour lui assurer la première place et bien au-dessus de Thompson, d'Andrew, de Godard et de Cherrier.

— Le succès des *Feuilles d'automne*, de M. Hugo, a été tel qu'en moins d'un mois plusieurs éditions in-8° ont été épuisées. Eugène Renduel vient d'en faire paraître une nouvelle en deux volumes in-18.

Le même libraire mettra en vente, le 25 de ce mois, un nouveau roman maritime de M. Eugène Sue, *la Salamandre*, en deux volumes in-8°, avec vignettes.

— M. Dumont, dont le salon littéraire au Palais-Royal, n° 88, est un des plus fréquentés, vient de publier *Charles II*, roman historique de M. Régnier Destourbet, en quatre volumes in-12. Nous ne doutons pas que ce roman n'ait tout le succès qu'en attend son auteur. C'est un livre vif, amusant, sans prétention, et qui fait assez bien connaître les intrigues qui troublèrent les dernières années de la vie de Charles II. S'il y avait quelque chose qui pût compromettre ce succès, c'est la préface d'assez mauvais goût qui précède le livre.

— M. Emmanuel Arago vient de publier un volume de poésies chez Paulin, place de la Bourse. Nous en rendrons compte.

— Le libraire Gosselin va publier l'*Histoire de la démonologie et de la sorcellerie*, par Walter Scott, en deux volumes in-12; *Ali-le-Renard* ou *la Conquête d'Alger*, roman historique, par Eusèbe de Salle, en deux volumes in-8, avec vignettes.

HISTOIRE

DES

EXPLORATIONS DE L'AMÉRIQUE.[1]

Il convient d'embrasser ici d'un seul coup-d'œil les progrès de la géographie et de la navigation dans les régions australes de l'Amérique. L'année 1667 vit la première apparition des Français dans le grand Océan, et leur premier voyage autour du monde. Jean de la Feuillade, en revenant des Moluques et de la Chine, perdit son vaisseau à l'entrée occidentale du détroit de Magellan, mais les débris servirent à la construction d'un petit navire qui arriva à Rouen (2). Le faux avis de l'existence d'un

(1) Une circonstance indépendante de notre volonté a retardé la publication de cet article. *Voyez* la livraison de mai 1831.

(2) Rappelons à cette occasion qu'un autre Français, Malherbe de Vitré, qui voyagea de 1581 à 1608, avait pris part sur ces côtes aux expéditions espagnoles, et qu'après des aventures singulières, il était revenu dans sa patrie ayant fait le tour du monde de l'est à l'ouest, moitié par mer et moitié par terre.

établissement anglais attira, en 1675, Antonio de Vea dans les îles Chiloé et Chonos; et sept ans plus tard Narborough explora avec un grand soin la Patagonie, le détroit, et le Chili méridional. Les découvertes de La Roche à la même époque se réduisirent sans doute à celle de l'île Beauchesne et à la vue des îles Malouines et de la presque-île de San Josef. En 1683, le retour de plusieurs pirates donna naissance à l'expédition de l'amiral Degennes qui conduisit inutilement une escadre jusqu'au cap Forward. Vers 1685, le jésuite Nicolas Mascardi périt en pénétrant dans le pays de Poyas, entre celui des Araucanos et le détroit. Un projet des Français pour s'établir dans le détroit de Magellan eut pour seul résultat l'entreprise de Beauchesne, qui, en 1698, visita le Chili, les îles Gallapagos, et revint par le cap de Horn. Des cartes levées avec un soin extraordinaire par l'ingénieur de Labat, et des recherches d'histoire naturelle attachent ici, pour la première fois, un vernis scientifique à un voyage maritime, fait sous les auspices d'un gouvernement. Les récits de Beauchesne séduisirent un grand nombre de ses compatriotes, qui fréquentèrent la côte occidentale d'Amérique pendant la guerre de la succession, avec d'autant plus d'avantage, que l'envoi des flottes espagnoles était interrompu. Jusqu'à la paix d'Utrecht, le Pérou et le Chili furent visités par trois espèces de voyageurs, des Français commerçant, des flibustiers semant le ravage, et des savans tels que Frezier, Feuillée et Le Gentil, animés du zèle le plus louable pour le progrès des connaissances. La route du Cap était universellement préférée, ses tempêtes déterminèrent le seul capitaine Marcant à chercher une autre route avec sa faible tartane, et lui firent découvrir le canal de Santa-Barbara.

La paix d'Utrecht ralentit les expéditions; la nouvelle guerre de 1740 attira l'amiral Anson dans le grand Océan, et ses peintures effrayantes du cap de Horn firent abandonner cette route pendant long-temps. En 1748, la côte de Patagonie fut examinée soigneusement par Olivarez et Quiroga, et sa stérilité les empêcha d'y fonder un établissement. Plus tard (1773), Falskener explora l'intérieur de cette contrée, dont les naturels excitèrent

long-temps tout l'intérêt du merveilleux. Les colonies formées par les Français et les Anglais aux Malouines, firent connaître ces îles, grâce aux récits de Bougainville, de Pernetty, de Byron et de Mac-Bride. Les voyages successifs autour du monde de plusieurs navigateurs célèbres détruisirent d'abord la chimère de l'île Pepys, et ensuite celle de la terre de la Roche; ils rendirent familière la navigation du détroit. En 1756, le navire espagnol *le Lion* retrouve cette île, que Vespuce paraît avoir vue le premier, et que les Anglais nommèrent Géorgie. Cook parut enfin pour découvrir la Thulé australe et les ports de la Terre-de-Feu et des États, après s'être avancé plus près du pôle voisin qu'aucun homme ne l'avait fait avant lui. L'année 1779 vit ses premières tentatives d'établissement à la baie Saint-Julien, et ensuite au port Desiré, sur la côte patagonienne. Enfin, de 1786 à 1788, Antonio de Cordoba et Fernando Miera procurèrent des renseignemens sur la forme, le sol, les produits, le climat et les habitans du détroit. Sans parler ici de Malaspina, la dernière exploration paraît être celle de Moraleda, qui, de 1787 à 1796, examina la partie méridionale du Chili, les îles Chonos et celle du Chiloé, dans l'espérance de trouver une communication nouvelle entre les deux mers.

Tandis que des peuples rivaux pénétraient dans le grand Océan par la route du sud, l'existence présumée du passage du nord, fondée principalement sur les relations de Corte-Real, devint la cause de plusieurs expéditions qui jetèrent un vif éclat sur la fin du XVIe siècle. Les recherches se dirigèrent d'abord vers le nord-est. En 1553, Chancellor, suivant les anciennes traces du Norwégien Other, pénétra dans la mer Blanche, auprès d'Archangel, et se rendit à la cour du czar, monarque aussi peu connu de l'Europe que le grand khan du Cathay. Les Anglais ne parvinrent avec leurs vaisseaux qu'à l'embouchure de l'Oby, et par terre qu'à Boukhara. Les richesses de la Perse et de l'est devinrent un attrait si puissant, que des tentatives vers le nord-ouest furent dirigées avec une nouvelle ardeur sous les auspices d'Élisabeth, protectrice active de la marine.

Animés aussi par la découverte récente du Japon, plusieurs

marins célèbres déploient dans ces recherches de 1576 à 1596 toutes les ressources d'une audace peu commune. Forbisher reconnaît les parties méridionales du Groënland, ou Meta-Incognita, oublié depuis 1406, traverse le détroit qui garde son nom, et se désabuse sur les prétendues richesses des régions polaires. Le mauvais succès de ses trois voyages produit du découragement; mais Drake, plus heureux dans d'autres mers, ranime l'ardeur de la nation, et Davis découvre l'étendue de mer qui sépare le Groënland de l'île de Cumberland, tandis que le Hollandais Barentz aperçoit le premier le Spitzberg et l'île Cherrie. Ces pénibles travaux, abandonnés pendant quelque temps, sont repris en 1618. Hudson atteint, sur la côte orientale du Groënland, au 73e degré, s'élève jusqu'au 82e, puis pénètre dans la baie profonde qui rappelle le souvenir de ses découvertes, perfectionnées l'année suivante par Button. En 1611-3, Jean Magen aborde à l'île qui porte son nom, et pendant dix années la pêche de la baleine contribue dans ces parages aux progrès de la géographie. Baffin, Smith, Bylot et Hall explorent les contours de la mer de Baffin, et restent persuadés qu'elle n'offre aucune issue ni vers le nord ni vers l'ouest. En 1619, John Munk le Véridique parvient le premier dans la baie Welcome, ou Mare Christianeum; en 1631, James découvre un golfe au fond de celle de Hudson, et bientôt après James et Fox atteignent les glaces immobiles dans le bras de mer qui sépare les îles de Cumberland et de Southampton. Enfin, en 1668, Gillam Desgroseilliers et Radisson examinent avec attention les rivages de la baie de Hudson, et construisent un fort où leurs descriptions attirent une colonie anglaise : la France avait refusé de recueillir les avantages que ces lieux offraient pour établir des communications maritimes avec le nord du Canada.

Le souvenir de leurs colonies négligées de L'Œsterbygd attire les Danois dans ces parages glacés; en 1578, Mogens Heinson fait un voyage inutile qui trahit sa timidité et l'ignorance du temps; mais, en 1605, Gotske Lindenau et Hall examinent les côtes du Groënland à l'ouest du cap Farewell; c'est sans aucun succès que Carsten Richardson dirige ses efforts vers le même

but, et les deux expéditions de Dannell, en 1652-3, se bornent à la reconnaissance de quelques points de la côte orientale.

Des Norwégiens avaient pu s'exiler dans ces froides et ingrates régions, qui les attirèrent de nouveau en 1721, sous la conduite du pieux Egede; mais il fallait des climats plus doux pour séduire les autres peuples de l'Europe. L'île de Sable et les environs du cap Canseau avaient été, en 1518, le théâtre malheureux des essais de colonisation du baron de Lery, et quarante ans après, ces parages devaient être aussi funestes à La Roche; mais ce n'est véritablement que de l'année 1540 que datent les premiers établissemens des Français dans l'Amérique septentrionale. D'abord ces entreprises lointaines, dirigées vers le Canada, eurent pour but d'offrir un asile aux protestans réformés, et pour attrait la recherche des trésors et des mines qu'on supposait exister dans cette partie du continent. Ainsi, vers cette époque des troubles religieux de la France, Cartier et Roberval, agens de l'amiral Coligny, veulent se fixer au cap Breton, et bâtissent ensuite un fort sur les rives du Grand Fleuve. Vingt ans après, le Dieppois Jean Ribaut fonde à la Floride une colonie de religionnaires sur la rivière de Mai (Rio-San-Matheo), et ses malheureux compagnons découvrent les monts Apalaches. Melendez de Avilez satisfit, par un massacre horrible, la jalousie politique et religieuse des Espagnols: le généreux Dominique de Gourgues n'accorda pas la vie aux bourreaux de ses compatriotes; mais leurs cruels rivaux, demeurés maîtres de la Floride, et séduits par les propriétés du Sassafras, se fixèrent sur le golfe du Mexique, à San-Marcos, San-Matheo, San-Jose et San-Agostino, puis plus tard à Pensacola. Leur tranquillité n'y fut troublée pendant long-temps que par les ravages des amiraux Drake et Forbisher. Les derniers voyages de cette époque furent ceux de Courtpré-Ravillon vers le Saint-Laurent, en 1591, et de Chauvin, qui, en 1600, rapporta des fourrures du Canada.

Après le règne guerrier et les controverses religieuses de Henri VIII, la minorité orageuse d'Edouard VI, et l'alliance de Marie avec la famille d'Espagne, les Anglais, gouvernés par Elisabeth, se souviennent des découvertes des Cabota, au moment

même où les Français, sortis des horreurs de la guerre civile, reportent leurs vues sur le Nouveau-Monde. Le goût des aventures se répand dans les premières classes de la société; la fondation de colonies éloignées, la recherche de pays nouveaux deviennent pour la noblesse d'Angleterre de nouvelles sources de gloire, et la couronne excite ces entreprises par la concession de prérogatives inouïes dans les nouveaux établissemens. En 1583, Humphrey Gilbert pénètre dans le Saint-Laurent, qui refuse de lui donner accès dans une autre mer, devient le promoteur des pêcheries qui se forment à Terre-Neuve, et périt après deux campagnes qui furent malheureuses, parce qu'il dirigea sa route trop au nord. Aussitôt Philip Amadas et Arthur Barlow abordent plus bas, sur une côte dépourvue de bons ports; le 4 juillet, jour mémorable, ils prennent possession de l'île Wokoken, dans la Virginie. Après les essais infructueux de Ralph-Lane et de Richard Granville, l'illustre Walter-Raleigh, digne héritier des projets de Gilbert, y forme un établissement qu'on transporte d'abord à l'île Roanoak, et ensuite à Croatoan. Cette troisième tentative eut les plus tristes résultats; mais on dut au savant Harriot une bonne description du pays environnant. Les premiers colons quittèrent leur île, et ceux qui leur succédèrent, abandonnés par la mère-patrie, périrent par la famine et les armes des sauvages. Enfin, en 1603, à la mort d'Elisabeth, il n'existait plus un seul Anglais sur le sol de l'Amérique.

En 1602, Gosnold, dont le nom n'est pas assez connu, s'écartant de la route timide des îles Canaries et des Antilles, avait navigué directement vers le cap Cod, et réuni les élémens d'un commerce avantageux. Son exemple fut bientôt suivi : des navires anglais entrèrent dans la Chesapeak et la rivière de Connecticut; ce fut alors par ses récits exacts, qu'on connut tous les avantages qu'offraient ces pays fertiles et tempérés : ils furent appelés aussitôt à de hautes destinées, et le roi Jacques les divisa en deux provinces, en excitant ses sujets à les peupler. Personne ne favorisa mieux ses desseins que Richard Haklugt, qui publia toutes les relations de voyages faits en Amérique, et contribua de tous ses moyens à sa colonisation.

En même temps Samuel de Champlain remonta le fleuve Saint-Laurent, explora la rivière Saguenay, parvint au premier rapide chez les Iroquois, et apprit l'existence de ces lacs, semblables à des mers, qu'il devait visiter par la suite. Dans les années suivantes, Québec fut fondé et dut son accroissement à Pongravé. Demons et de Poutrincourt formèrent une colonie à Port-Royal, dans la baie de Fundi, et cherchèrent inutilement la rivière et la ville fabuleuse de Norimbègue. Leur établissement fut aussitôt détruit par Argall. Newport et Smith *le voyageur* élevèrent, en 1607, dans la Chesapeak, Jamestown et plusieurs villes destinées à être le centre des riches plantations de la Virginie et du Maryland. En 1610, John Amy porta des colons à Terre-Neuve. Cette époque fut remarquable pour les progrès de la géographie, car Smith, dans les merveilleux voyages qu'il entreprit au milieu de mille dangers, dans l'intérêt de sa petite colonie, fit connaître avec une scrupuleuse exactitude les contrées environnantes, en remontant jusqu'aux sources de toutes les rivières. Les îles Bermudes commencèrent à être habitées. Les Suédois, les Danois et les Hollandais, profitant de la découverte de la rivière d'Hudson, se fixèrent dans la Nouvelle-Belgique ou les États de New-York et de Pennsylvanie. En 1620, New-Plymouth devint le siège d'un faible établissement qui prit rapidement de l'importance, et où s'élevèrent Salem et Boston. La Nouvelle-Angleterre et le Massachussets trouvèrent leur première origine dans l'émigration de cent vingt puritains écartés par la tempête. Locke et Penn ne donnèrent leurs lois si différentes à la Caroline et aux quakers de la Pennsylvanie qu'en 1670 et 1681.

Les Espagnols avaient cessé depuis long-temps d'étendre leurs prétentions sur le continent entier, et ils n'eurent jamais de démêlés par la suite qu'avec les colons anglais qui s'approchèrent de la Floride. Une autre tentative leur donna plus d'ombrage, lorsqu'en 1698 des Écossais fondèrent, à l'isthme de Darien, leur établissement de la Nouvelle-Calédonie, qui, situé sur la route des trois mondes, pouvait acquérir une prodigieuse importance. Les réclamations de la cour de Madrid

et d'autres obstacles ne lui laissèrent que deux ans de durée.

Les premiers colons des États-Unis échouèrent dans leurs vains projets. Séduits uniquement par l'espoir d'amasser de riches trésors et de parvenir aux Indes orientales, ils durent être bientôt découragés et victimes de cette illusion détruite; leur premier établissement tomba dans l'oubli. A ces ambitieux exigeans succédèrent des hommes avides seulement de la liberté de penser, résolus par enthousiasme à braver les dangers de la mer, les rigueurs d'un climat inconnu, les armes des sauvages et la stérilité du sol le plus ingrat. En même temps on se familiarisa avec l'idée de former des colonies purement agricoles, dont on n'exigeait que des avantages égaux à ceux de la mère-patrie. Les dissensions civiles de la métropole firent fleurir la Nouvelle-Angleterre, les persécutions religieuses lui créèrent une population. On vit alternativement les royalistes et les parlementaires, les cavaliers et les têtes rondes, les wighs et les torys, les non-conformistes, les congrégationalistes, les quakers, les papistes, chercher un refuge en Amérique. Ainsi, sans y porter toujours la tolérance, des Allemands, des Hollandais, des aventuriers, des Juifs, des Indiens, des nègres et des criminels formèrent un mélange hétérogène dont les élémens actifs se combinèrent pour devenir la souche d'un grand peuple qui ne devait avoir qu'une courte enfance. La Nouvelle-Angleterre devint en quelque sorte un terrein neutre où toutes les théories, toutes les opinions politiques et religieuses eurent des représentans, où, sous la puissance d'une monarchie et la fédération d'une république, on fit l'essai des formes de gouvernement les plus opposées, depuis la démocratie de Penn jusqu'à l'aristocratie de Locke! arène de toutes les passions, où des victimes de l'arbitraire prirent les armes pour la tyrannie, où les partisans de la justice dépouillèrent sans remords les maîtres du sol, où tant d'hommes changèrent de rôles et de caractères, où tant de prétentions s'éteignirent! vaste théâtre, témoin des plus grandes contradictions, où la même intolérance qui les avait bannis de l'Europe, força les émigrés de se disséminer et de se fuir, comme si la terre allait manquer à la liberté! Et cependant la fusion

de tous les principes s'opéra par degrés, les fils n'héritèrent point du fanatisme et des préjugés de leurs pères, l'oppression devint ensuite un lien commun ; en présence du danger, les dernières animosités disparurent, et ce que la discorde semblait devoir séparer, finit par être appelé l'*Union*.

Constitués sous l'obligation si souvent oubliée de convertir les Indiens et d'user d'une grande tolérance, les divers états mal circonscrits entre eux ne durent s'étendre d'abord qu'à cent milles dans l'ouest ; ensuite la mer du Sud ou d'autres états chrétiens furent leurs limites, et ils finirent par n'avoir pour bornes que les deux océans. Dès aujourd'hui nous calculons l'époque où ce vaste espace deviendra trop resserré pour une population toujours croissante. Mais les premiers planteurs ne s'écartèrent que lentement des rivages ; il se passa beaucoup d'années avant que la colonisation dépassât les monts Alleghanys, et atteignant les vallées de l'Ohio, rejoignît les découvertes des Français. Ces découvertes, exécutées presque entièrement par terre, circonscrivaient les possessions anglaises par un grand arc, qui, s'étendant de la région des palmiers à celle des glaces, appuyait ses extrémités sur les fleuves majestueux du Saint-Laurent et du Mississipi, qui coulaient soumis à nos lois ; position importante pour la politique, où la France eût élevé une barrière puissante contre l'agrandissement des colonies anglaises, sans les résultats de la guerre de 1754.

En effet, pour explorer avec succès l'Amérique septentrionale, les Français avaient su profiter du cours plus favorable des fleuves et de la navigation des lacs qui facilitait les progrès des voyageurs vers le centre du continent. D'abord les jésuites s'étaient répandus dans les solitudes des forêts canadiennes ; après eux, les nouveaux colons s'étaient avancés dans l'intérieur pour choisir les cantons les plus propres à la culture. Les premiers défricheurs, précédant le torrent de l'émigration, avaient reculé les limites des colonies ; enfin les chasseurs des compagnies, en poursuivant les animaux des forêts, avaient rappelé les excursions des Paulistes du Brésil. Aucune entreprise ne fut plus remarquable que celles du fameux de La Salle, de Joliet, de Mar-

quette, de Tonti, d'Hennepin et de Dacan, qui, partis en 1670 des établissemens français du Canada supérieur, naviguèrent sur les grands lacs, et quittant ceux de Frontenac et de Michigan, découvrirent les sources de l'Ohio, et s'avancèrent vers l'ouest jusqu'à la rencontre du Mississipi, qu'ils explorèrent vers son embouchure et vers sa source. Ces fertiles provinces reçurent le nom de Louisiane, et les Français y pénétrèrent avec peine par l'océan, sous la conduite d'Iberville. En suivant le cours de ce fleuve, dont ils avaient colonisé les bords, ils connurent avec détail les belles contrées qu'il arrose, et apprirent des Indiens l'existence de la rivière Colombia. Des ouvriers évangéliques bravèrent partout le martyre pour la gloire de la religion et de la France; leurs courses ne s'arrêtèrent quelquefois qu'aux montagnes Rocheuses. Des villes furent bâties, la Nouvelle-Orléans s'éleva en 1717, l'île Royale fut occupée, et Louisbourg devint momentanément le boulevard du Canada. La suprématie française fut reconnue par les Tchactas, les Alibamons, les Illinois, les Iroquois, les Algonquins et les Natchez. Des missionnaires récollets pénétrèrent chez les tribus les plus barbares avec tout le courage de l'apostolat, et répandirent des germes de civilisation dans les forêts de l'Acadie et du Canada. Les colons mirent le même zèle à explorer le cours du Missouri et de l'Arkansas, en s'approchant du territoire de la Nouvelle-Espagne, où d'autres Européens consolidaient leur puissance sur les ruines de l'empire aztèque.

Le Nouveau-Mexique avait été découvert par le franciscain A. Ruis, qui, profitant des rapports des Indiens, avait pénétré des mines de Santa-Barbara dans la province de Tiguas, où il avait trouvé la mort en 1580. Ensuite Antonio de Espejo, marchant à sa recherche, avait conduit plus loin une expédition guerrière : traversant les provinces de Cibola et de los Hubates, il avait rencontré les rivières del Norte, de las Vacas et de las Conchas, et rejoint les traces de Coronado. En 1599, Juan de Onate poussa ses conquêtes vers le nord, parvint en 1602 au grand lac de Conibas, et fut le premier fondateur des établissemens qui se formèrent au commencement du XVIIe siècle, sur les

bords du Rio Bravo del Norte, et eurent Santa-Fé pour capitale en 1682.

A la côte ferme les conquêtes avaient eu peu de succès, elles avaient inspiré au contraire la plus vive horreur pour le nom espagnol; on essaya le système des missions, les capucins s'établirent en 1651 à Cumana, et les Franciscains cinq ans après à Piritu. Les capucins d'Aragon se fixèrent à Venezuela, et leurs armes évangéliques y furent plus heureuses que cent cinquante années de combats continuels : ils convertirent une foule de tribus, fondèrent plusieurs villes et des *réductions*. En même temps les Français, les Anglais et les Hollandais se disputaient la possession de la Guyane. Des missionnaires franciscains, gagnant du terrein pied à pied, traversaient l'Orénoque, et s'étendaient dans un espace de cinq cents lieues jusqu'aux rives du Rio Negro, précédant les religieux capucins qui fondèrent ensuite des missions dans ces contrées si peu connues encore de nos jours, et en couvrirent les plaines de nombreux troupeaux.

C'est dans cette vaste portion de l'Amérique, comprise entre l'Amazone, l'Orénoque, les Cordilières et l'Atlantique, que fut placé le berceau de la fable géographique la plus célèbre, celle du pays d'Eldorado, source inépuisable de richesses. A l'époque de la découverte, les Péruviens, les Indiens de Venezuela et ceux de Bogota en parlèrent simultanément. Sa recherche excita le zèle avide de plusieurs hommes entreprenans, et les découvertes qu'elle occasiona en firent un épisode remarquable dans l'histoire de la géographie. Tous les rapports semblaient s'accorder pour mettre ce pays au centre de la Guyane. Les plus grands efforts furent tentés du côté de Venezuela, et l'expédition la plus saillante eut pour chef le chevalier allemand Philip de Hutten, qui conduisit en 1541-5 une petite troupe d'Espagnols de la côte de Caraccas jusqu'aux environs du lac Parimé auprès d'une ville des Omaguas, dont il exagéra l'importance. Une entreprise moins heureuse encore fut dirigée vers cette opulente région, une vingtaine d'années après, par Pedro Malaver de Silva. En 1586, Antonio Berrio y Oruna, séduit par la même espérance, descendit de la cordilière de Bogota dans les

plaines de l'est, s'arrêta sur les bords de l'Orénoque, et y fonda la ville de San-Thome, dont le siège fut successivement éloigné de l'embouchure du fleuve pour la soustraire aux dévastations des Hollandais, jaloux de ses échanges avec les Indiens. Plus tard Walter Raleigh, cet homme si instruit, si capable et si célèbre par son zèle malheureux pour la découverte des pays négligés, celle des mines et les progrès du commerce, porta ses vues vers l'Eldorado; en 1695 et 1616, il visita les rivages de la Guyane et le cours de l'Orénoque : on sait qu'il paya ses services de sa tête. L'espoir d'arriver à ce pays attrayant avait déjà donné naissance aux expéditions fameuses de Gonzalo Pizarro, de Belalcazar, de Quesada; il devait exciter plus tard celle de Soares vers la province de Charcas, et il avait conduit Federman de Venezuela à Santa-Fé de Bogota. Enfin, pour terminer le récit de ces courses ingrates vers un but chimérique, il faut parler ici d'Antonio Santos, qui, en 1780, partit de San-Thome sur la foi d'un prétendu Indien de Parimé. Après cinq cents lieues de chemin, son guide l'abandonna, ses compagnons périrent, et il tomba seul dans les mains des Portugais. Ajoutons qu'un second Eldorado et une immense ville de Quivira avaient été placés dans un royaume de Tatanax au nord de Cibora, mais que si l'existence n'en fut pas moins fabuleuse, sa recherche fut poursuivie avec bien moins d'activité.

La fin du XVIe siècle avait vu se former les associations de boucaniers et de flibustiers, de ces hommes de tous les pays, qui, sous le nom de *frères de la côte*, s'unissaient contre un ennemi commun, dont les richesses tentaient leur cupidité jalouse. Ce furent leurs réunions croissantes et leurs succès multipliés qui jetèrent dans les Antilles les bases des colonies anglaises et françaises, pour lesquelles on doit distinguer trois époques principales : en 1525, l'occupation simultanée de l'île Saint-Christophe par les deux nations; de 1635 à 1641, l'établissement de la puissance française à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Tortue et à Saint-Domingue, et enfin en 1655, la conquête de la Jamaïque par les Anglais soumis à ce Cromwell que, par une inconcevable fatalité, Charles Ier avait empêché vingt ans plus tôt

d'émigrer en Amérique. Les prétendus droits des Portugais n'étaient pas mieux respectés que ceux des Espagnols. En 1555, Villegagnon avait voulu donner à Rio Janeiro un asile aux calvinistes; son peu de succès et un pareil échec à Paraiba en 1583 n'avaient pas découragé la France et Coligny. En 1612, Razilly et La Ravardière fondèrent à Maranham une petite colonie qui n'eut qu'une courte existence. Ces établissemens contribuèrent surtout à faire connaître la partie septentrionale du Brésil, en donnant naissance aux excursions et aux récits de Rifaut, Deveaux, Moquet et La Planque, qui parcoururent ces côtes jusqu'en 1620, et pénétrèrent dans l'Amazone.

Le commencement du XVIIe siècle vit perfectionner les travaux des navigateurs et des conquérans, et fonder au Brésil, ainsi que dans l'Amérique septentrionale, de nouvelles colonies qui devinrent autant de foyers d'explorations et de découvertes. Au Brésil, le gouvernement portugais défendit de pénétrer dans l'intérieur, et le cours des rivières se prêtait à ses vues étroites, mais il ne put arrêter les expéditions étonnantes des Paulistes. A la renommée de ces chasseurs d'hommes, de ces chercheurs d'or, de ces mamelucks américains, descendans de malfaiteurs déportés, il n'a manqué que des historiens pour conserver les traces multipliées de leurs voyages; on les verrait dans ces récits partir de Saint-Paul et pénétrer jusqu'à Quito, Santa-Cruz de la Sierra, les capitaineries de Piauhi et Goias, et traverser les provinces centrales qui nous sont encore inconnues. L'ensemble de leurs grandes excursions se présente dans un vague obscur; cependant quelquefois elles eurent un but précis, et plusieurs de ces aventuriers ont arraché leurs noms à l'oubli par la rencontre des mines les plus précieuses. Aux Paulistes vagabonds, aux jésuites zélés et à d'audacieux Portugais, appartiennent les principales découvertes dont l'histoire a conservé les époques authentiques. En 1603, Gabriel Soares, en cherchant le pays d'Eldorado, part du Maranham, traverse le Rio San-Francisco, et atteint la province de Charcas; Pedro Coelho pénètre dans la capitainerie de Seara, et arrive à la Sierra de Ibiapaha. En 1626-8, tandis que la Hollande disputait avec succès

au Portugal l'empire du Brésil, les jésuites parviennent à la Sierra de los Patos et au pays de Caro. Dix ans après, Teixeira et F. Christoval d'Acuna partent de la ville nouvelle de Para, et se rendent à Quito, ils remontent et descendent l'Amazone, examinent tous ses affluens, et apprennent des Indiens que les eaux de ce fleuve communiquent avec celles de l'Orénoque. De grands projets de communications intérieures sont formés, et les jésuites se fixent entre l'Amazone et le Napo. En 1657, on explore le cours du Rio Negro et du Tocantins; la province de Goias est visitée.

Avant la fin du XVIIe siècle, les Portugais, séparés de l'Espagne et vainqueurs de la Hollande, connaissaient la capitainerie de Piauhi, la Sierra de Sabara, le cours du Rio Parnaiba, du Rio Doce et de l'Uraguay, et les sources du Tocantins. Ils avaient trouvé des mines d'or et de pierres fines, la province de Minas Geraes était conquise, et ils dominaient sur la rive gauche de la Plata par leur colonie du Saint-Sacrement.

Le siècle suivant compléta ces découvertes, et ne laissa au XIXe que le soin d'y former des établissemens pour en recueillir les fruits. Les jésuites espagnols quittaient le Pérou et Santa-Cruz de la Sierra pour pénétrer vers l'intérieur; les Portugais au contraire partaient de Minas Geraes et de Saint-Paul. En 1700, les villes de Mariana et de Villa Rica sont fondées; en 1716, on remonte pour la première fois le Pilcomago: un Pauliste trouve les mines de Cuyaba, et en 1734, un autre découvre celles de Matto Grosso et les Campos dos Parecis. En 1742, Manoel Félix de Lima, en suivant le cours du Sarare, du Guapore et du Madeira, descend du pays de los Moxos à l'embouchure de l'Amazone; des communications s'établissent entre Matto Grosso, Gram, Para et Goias. Cinq ans après, Joam de Sousa et Azevedo descendent l'Arinos et le Tapayos. Pendant cet espace de temps, on avait remonté le Rio Negro, et construit un fort non loin du Cassiquiary. Bientôt Villa Real et Villa Bella furent fondées ainsi qu'un établissement sur le Rio Branco. Enfin, en 1791, le cours de l'Araguaya facilita les relations des capitaineries de Gram, de Para et de Goias; les pères Sobreviela et Girval, en explorant les

rivières de Guallaja et d'Ucayale, firent connaître tous les avantages des communications du Pérou avec l'Océan atlantique par le fleuve des Amazones. L'attention se porta vers le même temps sur l'autre extrémité du Brésil, lorsqu'en 1767 finit cet empire évangélique du Paraguay, que les jésuites avaient fondé en 1580.

A cette époque la connaissance des côtes du Nouveau-Monde était devenue aussi complète que celle de l'extérieur de l'ancien continent. L'ignorance de leurs limites boréales était la même, et leurs rivages les plus rapprochés restaient également inconnus. Mais dès que le Kamtchatka fut découvert, et que le cosaque Lemoen Deschnew et les Tchoutskis eurent donné des renseignemens sur la position relative de l'Asie et de l'Amérique, on dut s'attendre à voir résoudre d'une manière définitive le problème de l'union ou de la séparation des deux mondes. Pierre-le-Grand s'occupa de cette importante solution, sa volonté puissante lui survécut, et en 1728, Vitus Behring découvrit le fameux détroit dont la réalité fit oublier la fable de celui d'Anian. Dans ce premier voyage, il n'aperçut pas le continent américain, où l'on prétend que Gwosdew et Tryphon Krupishew abordèrent en 1730 au soixante-sixième degré, c'est-à-dire près de l'entrée de Kotzebue. Ce ne fut que treize ans après, qu'accompagné de Tschiricow, de Steller et de Delisle de la Croyère, il découvrit les côtes du N. O., la péninsule d'Aliaska et les îles Shumagin; alors les excursions des Russes de la Sibérie commencèrent à se diriger vers ces parages, ils explorèrent bientôt les îles Aléoutiennes et des Renards, découvrirent celle de Mednoi Ostroff, et s'élevèrent aussi loin vers le nord que les glaces le leur permirent. On dut ces reconnaissances à l'ardeur entreprenante des capitaines Navodtsikoff, Serebranikoff, Tolstyk, Drusimin, Glotoff, Synd, Krenitzin, Levashef, Solovieff, et du géographe Houdiakoff. Cette activité des Russes n'avait pas pour mobile une simple curiosité; en 1768, le fameux Cheleghoff prit possession de Kodiack, et fonda le premier comptoir de la compagnie d'Amérique.

Les rivages qui séparaient les découvertes des Russes des possessions des Espagnols ne devaient pas rester plus long-temps in-

connus ; et ceux-ci, qui venaient enfin d'adopter la route du cap de Horn, après une coupable inaction d'un siècle et demi, ordonnèrent, sous la conduite de Juan Perez, Vicente Vila, Bruno Heceta, Juan de Ayala, La Bodega y Quadra, Çanizares, Arteaga et Maurelle, des expéditions qui eurent pour résultat l'établissement des présides de Monterey et San-Diego, en 1763 ; la découverte des beaux ports de Noutka et Bucazeli, de l'embouchure de l'Ascension ou de la Colombia, et de quelques baies entre le quarante-septième et le cinquante-huitième parallèle. D'autres entreprises conduisirent ensuite les Espagnols, en 1779, jusqu'aux établissemens avantageux que leurs rivaux venaient de former au nord pour le commerce des fourrures. Un retard empêcha les premiers de devancer Cook dans sa belle reconnaissance ; les autres restèrent dans les ports pendant les hostilités d'Amérique, jusqu'après la paix de Versailles, et ne sortirent qu'en 1788.

A peine aurions-nous maintenant des données positives sur ces régions du N.-O., si d'autres peuples n'en avaient pas entrepris la reconnaissance, et si l'emploi des procédés rigoureux, le talent et la publicité, n'avaient remplacé les méthodes vicieuses, la lenteur et la réticence ; si enfin une rivalité tardive n'eût stimulé les Espagnols. Il restait encore, sur la possibilité d'un passage, des doutes que l'Angleterre était intéressée à résoudre, et le capitaine Cook, qui avait déjà perfectionné l'hydrographie de Terre-Neuve et du Canada, parut, en 1778, sur les côtes opposées du même continent, où il acquit, sur cette partie de l'Amérique, les premiers renseignemens certains. Il examina les points principaux, découvrit William's Sound et Cook's River, visita les Aléoutiennes, la presqu'île d'Alaska ; et, s'élevant au nord aussi loin que l'avaient fait les Russes, il fut empêché par les glaces de revenir en Europe par une route polaire. La Pérouse vint bientôt réparer quelques omissions de Cook, fit des découvertes signalées par la fin tragique de plusieurs de ses compagnons, et vérifia celles que les Espagnols n'avaient fait qu'indiquer. Billings, Saristchew et Sauer s'occupèrent ensuite avec le plus grand soin d'examiner la chaîne des îles Aléoutiennes,

et particulièrement Kosiak et Ounalashka, où ils firent de bonnes observations astronomiques. Cook et La Pérouse apprirent à l'Europe quels succès étaient promis à qui voudrait rivaliser avec les Russes dans le commerce des fourrures, et des spéculateurs hardis accoururent dans ces parages, où la dépouille des animaux des mers et des forêts leur présentait des sources de richesses. Parmi les navigateurs commerçans qui explorèrent ces côtes avec talent et activité, plusieurs rendirent d'éminens services à la géographie; on aime à rappeler les noms de James Hanna, Lowrie, Guise, Meares, Douglas, Berkeley, Portlock, Dixon, Duncan, Colnett, Kendrick, Gray, Marchand et Chanal.

Les Espagnols se voyaient punis de leur sécurité et de leur apathie. Cook avait terminé son voyage quand deux corvettes, qui, dès 1776, sous les ordres de Quadra et de Maurelle, avaient dû reconnaître la côte nord-ouest d'Amérique jusqu'au soixante-dixième degré, parurent sous le mont Saint-Elie, devant la baie du prince Guillaume, et à l'entrée de la rivière de Cook. D'autres expéditions attendirent que la paix fût consolidée de l'autre côté du continent; et ce ne fut qu'en 1788 que Martinez et Lopez de Haro confirmèrent les inquiétudes de leur gouvernement, en visitant les premières factoreries des Russes. Martinez fonda l'année suivante un établissement à Noutka, dont le port, maladroitement négligé, semblait être devenu le rendez-vous de tous les vaisseaux étrangers qui bravaient sur ces bords nouveaux les prétentions de l'Espagne. Un troisième armement sortit bientôt de San-Blas; Elisa et Fidalgo ajoutèrent de nouvelles reconnaissances à celles de leurs prédécesseurs.

Les Anglais avaient eu la prétention d'aborder partout en découvreurs, et il était assez naturel qu'ils ne cherchassent pas à sonder à cet égard les mystères des Espagnols. Quelque conflit devait résulter de cette ignorance volontaire, du moment où les deux nations viendraient à convoiter la même proie. Ce fut aussi ce qui arriva en 1789, quand la possession de Noutka fut sur le point d'allumer la guerre entre les deux puissances. La cour de Madrid usa d'une grande modération en abandonnant

ses droits positifs sur la découverte de Juan Perez, aux menaces de l'insatiable cabinet de Londres, qui, en invoquant les travaux postérieurs de Cook, se proposait déjà de monopoliser le commerce des fourrures.

Les années qui précédèrent la révolution française forment une époque bien remarquable, où toutes les expéditions maritimes furent conduites avec des connaissances et des talens qui serviront éternellement de modèles. Ce fut alors que les mers du grand Océan virent les vaisseaux célèbres et malheureux de La Pérouse et d'Entrecasteaux. C'est au milieu de cette courte période que brillent les belles explorations de Malaspina, de Vancouver, de Broughton, de Galiano et de Valdez.

Malaspina tiendra toujours le premier rang parmi les explorateurs modernes de l'Amérique; l'envie et la captivité ne sauraient le priver de la gloire qu'a méritée le hardi et savant navigateur qui explora le Nouveau-Monde depuis le Rio de la Plata jusqu'au cap de Horn, et depuis ce fameux promontoire jusqu'à l'entrée du prince Guillaume, en faisant partout usage des instrumens les plus parfaits et des méthodes les plus exactes. La modestie de Malaspina le forçait à reconnaître qu'il avait laissé des lacunes à remplir sur la côte nord-ouest. Il fit confier cette tâche au mérite éclairé de Galiano et de Valdès, qui allaient rencontrer un rival sur ces côtes, si long-temps négligées, et dont l'exploration avait été subitement le but d'efforts puissans, mais isolés.

Des travaux, ouvrage de tant de mains différentes, présentaient des lacunes et un défaut d'ensemble qui, au milieu d'une masse de faits positifs, permettaient encore au doute de régner, et à l'esprit de système de spéculer sans opposition. Une exploration complète et méthodique était devenue nécessaire. Secondé par Broughton, Vancouver consacra trois années à l'examen le plus détaillé de côtes sinueuses, d'îles multipliées, de canaux tortueux, de labyrinthes trompeurs. Rectifier, vérifier, découvrir, ne laisser rien d'important à faire après lui, tel fut le but que cet habile capitaine se proposa, et tel fut celui qu'il atteignit presque entièrement. La savante marine espa-

gnole de cette époque rivalisa de talent et de précision avec les marins de l'Angleterre, et l'on a justement apprécié les belles reconnaissances de Galiano et de Valdès, ainsi que leur noble harmonie avec leurs émules. L'histoire conserve aussi le souvenir des travaux de Caamano, qui détruisit les dernières rêveries de Fuente par un examen soigneux du littoral qui s'étend du cinquante-et-unième au cinquante-sixième parallèle boréal. Depuis, un grand nombre de navires de toute nation ont fréquenté ces mers, et l'on a obtenu des perfectionnemens successifs, qui s'étendent chaque jour.

Sans s'occuper de ses prédécesseurs, chaque capitaine des cinq nations exploratrices a baptisé dans sa langue, et d'après son amour-propre, les terres qui lui étaient personnellement inconnues. Les noms les plus opposés se groupent sur les mêmes îlots, sur les mêmes points de la côte N.-O. Nulle part la nomenclature géographique n'offre plus de confusion; on ne proposera pas ici d'arrangement pour sortir de ce dédale de rivalités, mais l'occasion est favorable pour offrir une autre remarque; quoique tardive, elle nous absoudra jusqu'à un certain point du reproche d'ingratitude. Les découvreurs du Nouveau-Monde sont des êtres entièrement historiques, je dirais même presque fabuleux, dont les noms n'appartiennent qu'à l'érudition, tandis qu'ils devraient être populaires. De même qu'aucun état de l'Amérique n'a élevé de monument à Colomb et à Cortez, de même aucun cap, aucune rivière ne rappellera à la postérité le souvenir des hardis navigateurs de l'Espagne. La reconnaissance due à ces grands hommes pourrait-elle être plus dignement consacrée qu'en les donnant eux-mêmes pour patrons à ces promontoires, à ces ports, à ces fleuves, qu'ils découvrirent pour nous au milieu de mille dangers, et sur lesquels planent encore leurs ombres négligées?

Trois peuples se sont partagé la domination du nord de l'Amérique: la France a pris sa part de l'exploration, mais sans toucher aux dépouilles; les Anglais ont étendu leur pouvoir nominal jusqu'à la mer du pôle, et leurs factoreries jusqu'aux montagnes Rocheuses; les Américains, établis dans le vaste territoire

d'Oregan, et maître des côtes entre les quarante-deuxième et cinquante-quatrième degrés de latitude, appellent leurs concitoyens à peupler les déserts qui les séparent; et les Russes, possesseurs du contour de la mer de Behring, ont déjà colonisé la rivière de Cook, la baie de Yacoutal, et les îles Ounalashka, Saint-George, Saint-Paul, Kodiah et Sitka. Leurs navigateurs, Lisianskoy, Golownin, Etolin, Krenitzin, Hagemeister, Chramtschenko, Oustiagoff et Stanikowitch, ont perfectionné l'hydrographie de ces parages, dont l'intérieur laisse encore tant à desirer. A ces noms il faut ici réunir ceux de Kotzebue et de Wassilief, qui ont tenté, par le détroit de Behring, le passage du nord. Le premier a découvert une vaste baie, le second a rencontré l'île Nuniwak, et pénétré dix-neuf milles au-delà de ce cap glacé, nouvelle colonne d'Hercule; mais, s'il avait été plus heureux que Cook, il devait être à son tour dépassé par la corvette et la chaloupe de Beechey, du voisinage desquelles Franklin eut le malheur de douter. Nous n'aurons pas cité la belle campagne du Rurick sans payer un tribut d'hommages à la mémoire de son libéral armateur, de ce comte Romanzoff, le premier sujet qui rivalisa avec les rois par la noble entreprise d'un voyage maritime de découvertes.

On s'était écarté des établissemens de la Louisiane et du Canada pour pénétrer à une distance considérable dans l'intérieur de l'Amérique; mais les parties boréales de ce continent n'étaient connues que par les rapports des coureurs indiens, lorsque leurs descriptions d'un fleuve qui coulait auprès de riches mines de cuivre donnèrent naissance au voyage de Hearne, qui explora en 1770 le pays au nord de la baie de Hudson, visita la rivière annoncée, et fut le premier Européen qui contempla la mer glaciale américaine. Vingt années s'écoulèrent, et Mackenzie, partant du fort Chipiouyan sur le lac des Montagnes, se porta à l'ouest de la route de Hearne, et atteignit la continuation des mêmes rivages à l'embouchure du fleuve qui conserve son nom. Plus tard il vit aussi ceux du grand Océan, lorsque après avoir dépassé les montagnes Rocheuses, il descendit la rivière des Saumons jusqu'à ces plages récemment explorées par

Vancouver, où le nom de Cook était encore vivant dans le souvenir de la peuplade. Le premier des habitans de l'ancien monde, il traversa l'Amérique septentrionale d'une mer à l'autre *dans ces latitudes élevées;* car nous ne saurions oublier la pénible route d'Alvar Nunez Cabeça-de-Vaca, des rives de la Floride à la mer de Cortès. Les excursions intéressantes et hasardeuses de Hearne et de Mackenzie répandirent beaucoup de lumières sur la nature de ces froides et humides régions entrecoupées de rivières, de lacs et de marais que Franklin, Robertson, Long, Keating, etc., viennent de nous faire connaître plus complètement, et souvent même avec détail.

C'est ici qu'il nous faut regretter que M. de Châteaubriand n'ait pu exécuter le généreux projet qu'il avait formé, d'entreprendre à la manière de son pays, c'est-à-dire avec ses propres ressources et son seul génie, la reconnaissance terrestre du passage nord-ouest. Il voulait gagner les rivages de l'Océan Pacifique, les suivre vers le nord, et côtoyer ensuite de l'ouest à l'est les mers hyperboréennes. Si un plan aussi gigantesque se fût exécuté alors, le premier des écrivains de l'époque eût été aussi le premier des voyageurs.

Sans s'élever aussi loin au nord, plusieurs fleuves navigables présentaient des facilités pour tracer une nouvelle ligne d'exploration à travers le continent. Lewis et Clarke en profitèrent en 1804, et ce fut en suivant le cours du Missouri, du Jefferson, du Kouskouski, du Lewis et de la Colombia, qu'ils arrivèrent sur les bords du grand Océan, où s'éleva temporairement le fort Clatsop. L'année suivante, Pursley partit du Kentucky et pénétra le premier par cette route dans le Nouveau-Mexique, Pike explora la Louisiane occidentale, et suivit les rives du Kansas, de l'Arkansas et de la rivière Rouge. Pus tard, le major Long parcourut les mêmes contrées, en se rapprochant davantage du Nouveau-Mexique. Les directions principales de sa route furent celles de la Plate, de l'Arkansas et de la rivière Canadienne, qui le conduisirent au pied de la Cordilière, dont il fixa le premier les limites orientales. Dans une troisième course, il remonta le Mississipi et la rivière Sanglante, dont Beltrami vient de décou

vrir les sources véritables dans le lac de Julie. En 1812, Hunt, Crooks et Stewart dépassèrent aussi les montagnes Rocheuses. Enfin, William Harmon, en se dirigeant vers la Nouvelle-Calédonie, traversa les espaces peu connus qui s'étendent du 47e au 58e parallèle. En même temps, les bassins de la Multnomah, de la Plate et du Tacoutché-Tessé furent visités par des chasseurs.

La colonisation, gagnant d'une mer à l'autre, ne doit laisser, avant peu d'années, aucune reconnaissance importante à faire dans ces régions. Les plus remarquables de notre époque sont celles du désert de Nuttal et des lacs de Timpanagos et de Tecuayo. Ces lacs, dont la position était mal connue et l'existence même douteuse, ont été retrouvés par ces caravanes de marchands qui, partant de Saint-Louis du Missouri, gagnent Santa-Fé et Taos, pour se répandre ensuite sur les bords de la Multnomah, de la Colombia et de leurs nombreux tributaires, où la chasse des castors les attire. Déjà ces contrées, si long-temps interdites aux voyageurs, ne leur offrent plus de nouveautés que dans les détails. Les cartes exactes de notre époque n'auront de grands changemens à subir que pour marquer les progrès de la civilisation. La Nouvelle-Californie, pays fertile et pittoresque, est la seule province de l'Amérique septentrionale dont la géographie intérieure n'ait fait aucun pas depuis de nombreuses années, malgré ses missions et sa poste. Elle n'offre encore qu'un espace vague où paraît à peine l'itinéraire ancien d'Escalante.

Quant aux véritables découvertes, il ne restait plus à faire, au XIXe siècle, que les plus difficiles et les plus dangereuses vers l'un et l'autre pôle. Au nord, les récompenses toujours croissantes du parlement anglais avaient attiré en 1746 W. Moor, F. Smith et Ellis dans la baie Welcome et la rivière Wager, et en 1761 Christopher dans le Chesterfield-Inlet. En 1776, Phipps tenta la route du pôle, et s'arrêta près de Spitzberg par 80°48' de latitude. Kerguelen fut, sans succès, le seul représentant de la France dans ces parages. Toutes ces tentatives n'avaient eu aucun résultat décisif; mais de nos jours, les voyages de Parry succédant à ceux de Ross et de Buchan, qui avaient prouvé la

véracité de Baffin, ont fait flotter sur l'île Melville le pavillon de la Grande-Bretagne, isolé le Groënland, montré jusqu'où les marins pouvaient reculer les bornes de l'audace, et prouvé que la solution pratique du passage nord-ouest ne dépendait que d'une saison favorable. Les périlleuses excursions de Franklin, de Richardson, de Back et de Vood, d'abord à l'embouchure des rivières de Cuivre et de Mackenzie, et ensuite sur tout le littoral de l'Amérique polaire, ont contribué puissamment à éclaicir le problème en fournissant sur l'Océan boréal des lumières presque complètes qui rendront peut-être superflues de nouvelles expéditions maritimes. Les derniers pas de Franklin ont foulé le sol à cent lieues de la chaloupe de Beechey, et en franchissant une faible distance, Richardson aurait rejoint les dernières bornes posées par Parry. Cependant celui-ci, renonçant à traverser avec un vaisseau les glaces éternelles, leur demandait en vain de s'arrêter pour lui permettre l'accès du pôle. Ces îles flottantes, entraînant vers le sud l'intrépide voyageur, semblaient être les gardiennes d'un sanctuaire inaccessible aux hommes. En 1816, le navire *le Neptune* n'en avait été séparé que par un espace de cent trente lieues; c'était un grand motif d'espoir.

La recherche des colonies danoises de L'Œsterbygd avait donné naissance, en 1786, aux expéditions de Lœwenorn, d'Egede et de Rothe, que l'accumulation des glaces rendit infructueuses. En 1823, Scoresby, plus favorisé, put enfin tracer la plus grande partie des rivages orientaux du Groënland, qu'il fut porté à considérer comme un archipel rendu compact par les effets de son climat. Clavering eut aussi quelques succès dans les mêmes parages; mais il ne fut pas plus heureux que Buchan et Franklin ne l'avaient été en 1818, en voulant renouveler l'entreprise de Phipps.

Toutes les entreprises polaires reposaient nécessairement sur l'idée que l'Amérique était détachée de l'Asie; cependant cette grande question resta irrésolue jusqu'au dernier moment. Malgré des mécomptes semblables dans les systèmes anciens qui avaient réuni l'Inde à l'Afrique méridionale, et les prétendues terres

australes à l'Amérique, quelques géographes, et le sage Burney à leur tête, joignaient les deux mondes au fond de la mer de Behring. Enfin, de même que les voyages de Willoughby et de Chancellor avaient isolé l'Amérique de l'Europe, ceux du baron de Wrangel et du lieutenant Anjon, en 1822, la séparèrent définitivement de l'Asie.

Au sud, des pêcheurs de phoques, et les navigateurs anglais et russes Smith, Powell (1), Bellingshausen et Weddell, se sont appprochés du pôle en faisant espérer qu'on l'atteindrait un jour. Ils ont rencontré la Nouvelle-Shetland, la terre de la Trinité, le groupe de Powell, les îles Alexandre et Pierre, et celles de Traversay. Les Américains du nord ont aussi parcouru ces mers glaciales dont les rochers stériles offraient de précieuses fourrures; leur ardeur n'a pas connu d'obstacles, leurs voyages se sont multipliés sans relâche: ils ont acquis sur ces régions les connaissances les plus étendues; mais l'intérêt mercantile a commandé le silence, et, loin d'envier la gloire de publier leurs succès, souvent ils ont fait serment de les taire.

La distance qui sépare l'Europe de l'Amérique fut d'abord mal appréciée; l'époque n'est pas encore éloignée où il fallut diminuer de soixante, et même de cent quarante lieues sur quelques points, la largeur de l'Atlantique, tandis qu'au contraire les cartes des côtes opposées envahissaient plusieurs degrés du grand Océan. Les premiers navigateurs remplirent une assez belle tâche en faisant connaître seulement les rivages de l'Amérique; mais ils ne purent pas donner à leurs travaux une grande exactitude, et ils ne tracèrent, à proprement parler, qu'un cadre immense, dont les divers détails furent successivement remplis, lorsque les peuples rivaux profitèrent de leurs découvertes. Dans l'hémisphère méridional, les Espagnols et les Portugais fournirent la partie la plus importante de ce travail; mais d'autres nations acquirent toutefois, dans certaines localités, des connaissances plus complètes que les conquérans et les possesseurs du pays. Ainsi, les Normands de la France pilotèrent sou-

(1) *Voyez* sur Powell une Notice publiée dans notre numéro de janvier 1831.

vent les Portugais eux-mêmes dans les ports du Brésil. Les Hollandais et les Anglais parurent les premiers à l'extrémité australe du continent, et des flibustiers, tels que Davis, Dampier, Grogniet, Sharp, Woodes-Rogers, Cowley, Wafer, etc., connurent bien mieux que les Espagnols les moindres enfoncemens de la mer des Antilles, beaucoup de points des rivages du Pérou, du Mexique et de la Californie. Pour preuve de cette vérité, ne consulte-t-on pas encore leurs itinéraires dans le Darien, lorsqu'on propose de couper cet isthme?

Il devint nécessaire, quand la navigation se perfectionna et prit de l'étendue, d'en diminuer les dangers en corrigeant les erreurs des cartes. Alors tous les peuples à l'envi firent exécuter dans leurs propres colonies des travaux qui ne furent point d'abord parfaits, mais qui reçurent des améliorations successives, auxquelles l'admirable invention des montres marines contribua puissamment. Les Espagnols particulièrement, dont les connaissances géographiques avaient décru depuis la fin du XVIIe siècle, furent contraints de lever de nouveaux plans pour remplacer ceux que les étrangers falsifiaient, et diriger leurs marins dans des voyages qui reprenaient le caractère de découvertes. D'immenses richesses hydrographiques furent réunies et conservées dans un dépôt que dirigèrent successivement, depuis 1797, Espinosa, Bauza et M. de Navarrete, le digne éditeur et commentateur de Colomb et de ses émules. Les Français furent conduits au même résultat par un autre but : d'abord ils voulurent fixer la longueur de leurs traversées par la largeur de l'Atlantique; puis après, les épreuves des montres marines donnèrent naissance aux premières explorations exactes. Les vigies multipliées sur les anciens routiers forment ici un épisode qui se rattache à notre histoire. Quelques-unes durent leur origine à des méprises timides qui se renouvellent de nos jours, tandis que d'autres furent le fruit de l'avarice dans un moment où l'on récompensait leurs découvreurs; enfin on peut attribuer le plus grand nombre au système de quelques Hollandais qui voulurent effrayer des rivaux par les périls de la mer, et forcer en même temps leurs pilotes à la vigilance.

Parmi les expéditions hydrographiques de perfectionnement consenties avec libéralité par les états de l'Europe, on doit citer successivement, après les belles reconnaissances de Malaspina et Vancouver, celles où se distinguèrent les Ulloa, les Candler, les Fleurieu, les Verdun, les Borda, les Chabert, les Tiscar, les Fidalgo, les Noguera, les Chastenet-Puységur, les Concha, les Ojarvide, les Ferrer, les Melendez, les Churruca, les Cevallos, les Herrera, les Barcaeztegui, les Colmenares, les Quartara, les Moraleda Y Montero, les Cortès, les Isasvirivill, les Lyon, les Scoresby, les Roussin, les Givry, les Monnier, les Holbrook, les Bullock, les Forster.

Si mon cadre me l'eût permis, j'aurais voulu montrer que les cartes marines servirent toujours de base aux cartes terrestres, que les marins furent partout les premiers géographes et les premiers astronomes du Nouveau-monde. J'aurais représenté l'époque de la réforme qui appartient à la seconde moitié du dernier siècle, époque de gloire pour l'astronomie, l'horlogerie et la gravure, où la navigation, devenue savante, stimula le zèle des officiers qui voulurent diriger eux-mêmes la route de leurs vaisseaux avec autant de soin que leurs brillantes évolutions. J'aurais peint la chute du pilotage, espèce d'art conjectural, dont l'infaillibilité était féconde en excuses. J'aurais déploré avec le naufrage d'une foule d'erreurs celui de beaucoup de vérités sans appui qu'elles avaient compromises par leur alliance. Je me serais étendu sur le but et le résultat des différens travaux dont j'ai simplement nommé les auteurs. Les uns avaient été entrepris uniquement pour détruire quelque erreur très dangereuse, et placer des points principaux, véritables pierres d'attente de la géographie, d'abord avec beaucoup de difficultés par le secours des opérations les plus savantes, puis ensuite sans aucune peine et avec plus de précision, à l'aide des merveilleux chronomètres. Nous eussions vu s'exécuter plus tard les belles explorations de petites localités; et enfin, nous eussions rappelé comment avec les connaissances et les méthodes perfectionnées on pouvait acquérir, dans l'espace d'une ou de deux années, sur d'immenses développemens de côtes, des matériaux complets et originaux

qui condamnaient à l'oubli toutes les œuvres séculaires de la routine ou du tâtonnement. Je ne négligerai pas cependant d'insister sur cette vérité, que depuis cinquante années seulement il existe des cartes *ressemblantes*. Nous devons nous faire honneur également du commerce éclairé des gouvernemens et des peuples qui se communiquent à l'envi leurs découvertes et leurs travaux, et sollicitent même ceux des étrangers sur leurs propres rivages, en reconnaissant la supériorité de leurs lumières et de leurs observations.

La marche que suivit le progrès des découvertes dans l'intérieur des terres eut des rapports directs avec la richesse des pays visités, leur climat, la civilisation de leurs habitans et le cours des rivières qui les arrosent. Ainsi, le Pérou et le Mexique possédaient d'immenses richesses métalliques en exploitation qui offraient aux Espagnols un appât irrésistible; des peuples civilisés et puissans en avaient la jouissance; pour la leur enlever, il fallut les vaincre, et pour que les fruits de la conquête fussent durables, elle dut comprendre la totalité du pays en éteignant tout espoir d'un retour de fortune. Les lumières des Péruviens et des Mexicains ne servirent qu'à rendre leur servitude plus complète et plus prompte. Les ressources qu'ils possédaient, les communications qu'ils avaient établies, facilitèrent les succès de leurs vainqueurs; ces armes furent tournées contre eux. On suppléa au nombre par la ruse, on sema des divisions, la guerre civile fut organisée, l'épithète d'indispensable justifia les actes les plus atroces, et l'on fit subitement irruption dans toutes les parties du territoire. Presque partout les conquérans se reposèrent sur leurs lauriers; la découverte de mines nouvelles, des espérances fondées ou trompeuses leur rendirent seules de l'activité.

Quelques peuplades ne furent accessibles qu'aux zélés missionnaires qui pénétrèrent avec la plus grande difficulté dans les pays montagneux de Tarma et de Huanaco, chez les Payansas, les Setebos, les Callisecas et les tribus d'*Indios bravos*. Dans d'autres provinces, les progrès furent encore plus lents et plus pénibles; des montagnes inaccessibles, des rivières débordées,

une nature toute sauvage, opposèrent les plus puissans obstacles. La multiplicité des gouvernemens rendit les victoires moins décisives et les négociations plus difficiles. Il fallut alors s'avancer d'embuscade en embuscade, gagnant du terrein pied à pied, harcelé dans toutes les marches par des troupes de partisans.

Ce fut ainsi qu'au Nouveau-Mexique et au Chili la domination étrangère ne s'établit que par degrés; il y fallait découvrir et créer. Le sol cachait les richesses, et les peuples indigènes n'en trahissaient pas imprudemment l'existence. De même la Côte-Ferme, la Nouvelle-Grenade et la Plata pouvaient avantageusement entretenir avec la métropole des rapports faciles, et en tirer de continuels renforts; cependant on ne connut long-temps que leurs rivages et les bords des grands fleuves, qui furent seuls colonisés dans l'origine des établissemens. Au Brésil, les Européens, fixés d'abord en petit nombre, furent réduits à se contenter de l'habitation des côtes. Les rivières qui arrosent l'intérieur de cet empire n'étaient accessibles que par le fleuve des Amazones, et cette circonstance naturelle leur enlevait les nombreux avantages qu'elles auraient pu offrir à l'exploration et à la conquête. Aucune difficulté n'était capable d'arrêter les Paulistes; mais le souvenir de leurs premières excursions se perdit, et les Portugais ne furent attirés sur leurs traces que par la découverte tardive des mines les plus riches.

Dans l'Amérique septentrionale, les contrées du Canada, de la Nouvelle-Angleterre et de la Louisiane, qui furent si long-temps négligées, devinrent, après des essais maladroits, le théâtre d'une colonisation toute particulière, dont l'agriculture et la chasse formèrent la base. Les productions de la terre y furent moins riches qu'au Pérou, au Brésil et au Mexique; mais l'industrie et l'activité y furent plus grandes et plus sages. La proximité de l'Europe, la direction favorable des fleuves, l'enchaînement des lacs, la profondeur des golfes, la fertilité d'un sol vierge, auraient suffi sans doute pour assurer l'accroissement et la prospérité de ces colonies; mais ce qui détermina surtout leur supériorité, ce qui leur valut les premiers droits à une existence politique, ce fut leur climat tempéré, cette hospitalité de

la nature qui permet à une population toute européenne d'y cultiver les arts anciens et les habitudes énergiques de la mère-patrie, avantages du premier ordre qui prirent ensuite tous leurs développemens, sous l'influence de cette sage liberté, qui est fille des lumières.

Après les conquêtes des usurpateurs, les explorations des missionnaires, les marches des chasseurs, des aventuriers et des coureurs de bois, les découvertes partielles furent dues aux progrès de la colonisation. Les maîtres du pays en prirent successivement une connaissance plus étendue, et des cartes furent ébauchées. La guerre du Canada et celle de l'indépendance vinrent donner ensuite un grand développement aux connaissances géographiques. La compagnie de la baie d'Hudson fit en même temps explorer d'immenses solitudes, et les frères Moraves apportèrent la civilisation au Labrador et au Groënland.

Pendant plus de deux cents ans, la géographie de l'Amérique ne fut redevable de ses progrès qu'à un esprit aventureux de découvertes et de conquêtes, à la soif de l'or, au zèle évangélique, à l'amour de la liberté; mais le desir de travailler au progrès des sciences est un caractère qui ne s'attache à des entreprises que depuis le dix-huitième siècle. Nous avons déjà donné des éloges aux explorations maritimes des Français, des Espagnols et des Anglais, hâtons-nous d'ajouter qu'en même temps que des gouvernemens faisaient examiner à leurs frais le littoral de l'Amérique dans l'intérêt de la navigation, l'utilité publique et la soif des connaissances guidèrent des hommes d'un grand mérite au-delà des mers, dans des contrées mal connues, dignes d'exercer leurs talens et ceux de quelques observateurs qu'elles virent naître, parmi lesquels on aime à nommer Velasquez, Gama, Zalazar et Alzate. La simple curiosité fut aussi le mobile d'une foule de voyageurs plus ou moins éclairés, mais dans un champ aussi vaste, le moindre travail offrit un résultat utile.

Les académiciens français et espagnols dirigèrent leurs recherches sur les contrées équatoriales, où il mesurèrent un arc du méridien. Azara, Ovaglie, Molina, Havestad, Miers et

Head visitèrent le Paraguay et le Chili; Chap, Droz et Velasquez se rendirent dans la Californie pour y observer le passage de Vénus. Pages voyagea utilement de la Louisiane à Acapulco. Les pères Dutertre et Labat s'occupèrent des Antilles françaises. Bartram, Mellish, Hall, Carver, Châteaubriand, Volney, Michaud, La Rochefoucauld, Well, Mactaggart, Flint, Sidon, et particulièrement M. Warden, l'historien exact du Nouveau-Monde, décrivirent les États-Unis et le Canada, dont Rittenhouse, Ellicott, Desbarres, Gauld, Ward, Romans, Taber, Ramage, Manderson, Demaine et Blunt, perfectionnèrent les cartes d'une manière remarquable. Les pères Sobreviela et Narciso y Barcelo publièrent l'état des missions du Pérou; Maldonado dressa l'excellente carte du royaume de Quito, et Costanzo celle de la Sonora. Mac-Kinnen donna de curieux détails sur les Antilles anglaises et ces îles Lucayes, qui, vues les premières par Colomb, demandent encore une exploration nautique. La Côte-Ferme fut dépeinte par de Pons; Espinosa et Bacoza tracèrent une ligne de positions astronomiques entre Valparaiso et Buenos-Ayres. Lister Maw descendit l'Amazone; MM. de Humboldt, de Bonpland et Sonneschmidt firent connaître le Mexique, la Nouvelle-Grenade et le Pérou aux Espagnols eux-mêmes. Mawes, Von Spix, Von Martius, le prince de Wied Neuwied, Langsdorf, Koster et Saint-Hilaire, firent de l'intérieur du Brésil le but de leurs courses savantes. Cass et Schoolcraft parcoururent avec fruit la région des grands lacs du Canada jusqu'à celui du Cèdre rouge ou de Cassina. Aujourd'hui, les plus intéressantes excursions deviennent le résultat des relations suivies qui s'établissent entre le bassin du Missouri, le Mexique et le territoire d'Oregon. L'analyse en formerait un ouvrage, il faut résister au desir de citer beaucoup d'itinéraires remarquables.

Aucun de ces voyages n'a été plus utile au progrès des lumières, et ne portera plus de fruits dans l'avenir, que celui de M. de Humboldt, qui, à ses propres richesses, sut réunir une grande masse de connaissances perdues pour le monde. Personne avant lui n'avait exigé que la hauteur des lieux parût sur

les cartes avec leur position précise; c'est d'après son exemple que cette troisième donnée géographique est devenue de rigueur. Comme une carte marine perd tout son prix quand elle n'indique pas la profondeur des eaux, de même il fit sentir que la représentation d'un pays n'offre une grande utilité qu'en figurant tous ses reliefs avec exactitude, aux yeux du cultivateur, du militaire et de l'ingénieur.

Depuis qu'une révolution triomphante a attiré sur son théâtre une foule immense d'étrangers cosmopolites, militaires, spéculateurs, naturalistes, chaque jour voit publier, sur toutes les parties de l'Amérique, des remarques curieuses, des faits nouveaux, des aperçus plus ou moins délicats, des détails statistiques plus ou moins exacts, mais fort peu de données positives sur la géographie pure. On a sujet de regretter tous les jours, au milieu de cette surabondance de matériaux, que l'astronomie soit si rarement au nombre des connaissances des voyageurs. On doit attendre beaucoup plus des perfectionnemens apportés aux cartes par les officiers de nos stations navales, et du concours d'opérations systématiques que plusieurs des nouveaux états se proposent d'ordonner. Cette espérance s'est déjà complètement réalisée pour la Caroline, la Virginie, le Missouri et l'Illinois. Applaudissons aussi à ces jeunes républiques de la Plata et de Bolivia, qui s'empressent, en élevant des observatoires, de rivaliser avec les vieux états d'Europe. Voyons enfin dans la navigation des fleuves, dépouillée de ses lenteurs et de ses périls par l'admirable application de la vapeur, dans l'exploitation des mines reprise avec ardeur, et dans l'ouverture d'une foule de canaux et de routes, des ressources incalculables pour les progrès de la géographie de l'Amérique. Espérons que cette science ne sera pas retardée par les discordes intestines et les rivalités des républiques; elle a souvent profité des succès militaires lorsque la civilisation était aux prises avec la barbarie, mais la guerre civile fut toujours son ennemie mortelle.

Dans cette Europe nouvelle, dont la rivalité nous menace et nous excite, l'avenir de la géographie est brillant et promet des merveilles; il ne s'agit plus seulement de connaître le pays, on

veut le modifier et l'embellir. De nos jours, les cartes subissent moins de changemens, et vieillissent moins vite par les découvertes nouvelles des voyageurs que par les travaux rapides de l'industrie. Tandis que la civilisation s'improvise, que les villes s'élèvent avec une promptitude magique, que les plaines cultivées remplacent spontanément les forêts séculaires, que partout l'agriculture succède à la chasse, on voit des rivières artificielles traverser des terreins arides et s'élancer au-dessus des montagnes, la Floride devenir une île, Cuba se diviser et les deux océans se réunir pour rapprocher tous les pays du globe.

Un démenti formel a été donné à un poète illustre de l'antiquité, et l'Océan a cessé d'être insociable depuis que la navigation a établi entre les peuples les plus éloignés des communications actives et régulières qui font disparaître les distances. Maintenant on peut savoir par expérience quels destins bornés eussent été le partage d'un globe compact dans lequel des haines, des rivalités, des trajets difficiles, des transports dispendieux, auraient offert des obstacles aussi puissans à la civilisation qu'au commerce. Quels sont nos rapports avec ces contrées qui nous touchent, avec cet ancien monde, plus nouveau pour nous que celui de Colomb? L'Afrique, toujours enfant ou retombée dans l'enfance, continue de nous éloigner par son fanatisme et sa barbarie; l'Asie, vieille et stationnaire, nous repousse avec persévérance par ses préjugés et sa sagesse. Tout ce que nous avons obtenu de ces pays, nous ne le devons même qu'à la mer. Autrefois, c'était par elle que Rome se rapprochait de l'Indostan; et, de nos jours, l'ancien empire du Mogol est plus voisin des îles britanniques que des frontières de la Russie. Que le Bengale, que la Chine cessent d'être accessibles à nos vaisseaux, que les profondeurs de la mer des Indes se dessèchent, et aussitôt les rivages qu'elle baigne nous deviendront étrangers. Si l'Atlantique n'eût jamais existé, il est certain qu'aujourd'hui l'Amérique ne rivaliserait point avec nous, et n'essaierait pas de nous rendre ce que nous lui avons donné : nous n'en connaîtrions probablement l'intérieur que par les récits d'un autre Marco-Polo; nous ne jouirions pas de ses produits, et l'espèce

humaine serait encore bien éloignée du degré de perfection qu'elle doit atteindre. Auprès de ces nombreux désavantages des pays méditerranéens, de cette sorte d'exclusion qui leur est réservée, et devant les rapides progrès de la civilisation et de la géographie, toujours unis à ceux de la marine, hésiterons-nous à considérer l'Océan comme le lien véritable de toutes les sociétés?

JULES DE BLOSSEVILLE,

Lieutenant de vaisseau.

EXCURSIONS

D'UN

OFFICIER ANGLAIS DANS LE VENEZUELA,

PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE. (1)

L'AUTEUR de ce voyage, parti d'Angleterre en 1817 avec plusieurs volontaires comme lui, alla offrir son bras à la cause des patriotes de l'Amérique du Sud, sous les ordres de Bolivar. Après avoir atteint les Florides, et s'y être embarqué sur un brick français, *la Félicité*, il se dirigea vers l'embouchure de l'Orénoque.

« La terre, dit-il, est remarquablement basse, jusqu'à une grande distance dans l'intérieur, le long de la côte de la Guyane, et on la découvre à peine du haut du mât, à moins d'en être très

(1) *Campaigns and Cruizes in Venezuela*. London, 1832.

près. Elle présente alors un aspect très singulier, car à l'horizon indécis, on n'aperçoit que le sommet des arbres élevés qui couvrent le pays : ce phénomène est dû aux vapeurs aqueuses que la chaleur pompe du sol. »

Les savanes de cette côte, et le grand nombre d'entrées du fleuve, dont sept sont navigables, rend difficile à trouver celle qui peut recevoir les grands bâtimens; les Indiens mêmes, qui habitent les bois des environs se perdent au milieu de ce dédale de creeks. *La Félicité* passa la barre, et entra dans le plus grand canal avec bon vent; sans cela, aucun bâtiment ne pourrait remonter le courant de l'Orénoque, qui est de quatre milles à l'heure; mais il existe sur ce fleuve une brise qui souffle pendant le jour, en sens opposé à son courant. « L'aspect de l'Orénoque est magnifique, et du pont de notre bâtiment glissant sur les eaux, nous étions saisis d'admiration devant le panorama mouvant qui nous entourait. Les rives sont couvertes des deux côtés de forêts impénétrables, et d'arbres majestueux que le *béjuco*, plante grimpante, gigantesque, aussi grosse qu'un câble, enchaîne les uns aux autres; des arbres morts séculaires sont tenus debout par ces plantes immenses que l'on confond souvent avec les énormes serpens d'eau qui sont aux aguets dans les marais d'où elles s'élancent. Bien d'autres plantes parasites s'élèvent encore, ornées de fleurs brillantes et de différentes couleurs, et formant des festons sur les arbres auxquels elles sont suspendues. Parmi les branches gambadent des singes de toute espèce qui suivent le bâtiment, en sautant d'un arbre à l'autre à l'aide du *béjuco*, nommé pour cela par les Indiens, *échelle de singe*. Le plus remarquable est l'*araguato*, qui est grand, rouge, et voyage toujours par compagnie, les mères portant leurs petits sur le dos. Ces singes sont très dangereux pour les plantations, et détruisent plus de racines et de fruits, qu'ils n'en mangent ou n'en emportent. Leurs cris pendant la nuit sont beaucoup plus forts qu'on ne pourrait le croire en les voyant, et souvent on les confond avec ceux des panthères ou d'autres bêtes féroces. »

Sacopano est le premier village où arriva *la Félicité*. Il est entièrement habité par les Indiens, qui passent presque tout le

jour dans leurs canots, et vivent de poissons et de tortues; mais le premier endroit important sur l'Orénoque est la ville et le fort de *Guyana la Vieja,* à 180 milles en ligne directe de *Punto de Barima*. L'auteur et ses compagnons, qui étaient les premiers Anglais qui fussent venus se joindre à Bolivar, furent très bien reçus par des habitans de cette ville; on donna un bal à l'occasion de leur arrivée. Ils y laissèrent *la Félicité*, et le gouverneur leur fit donner des bateaux pour remonter jusqu'à Saint-Thomas. Cette ville est la capitale de la Guyane et se nomme ordinairement *Angostura*, à cause du rétrécissement du fleuve dans cet endroit, où il n'a que 2 milles de large, et 60 à 70 brasses, ou 350 pieds de profondeur. L'Orénoque y est très rapide, et ne peut se traverser sans danger surtout pendant l'inondation. On pourra se former une idée de la masse d'eau immense que décharge ce fleuve, quand on saura qu'il monte à *Angostura* de 90 pieds au-dessus de son niveau habituel, et que le courant est de 3 milles à l'heure. Le pays est alors inondé à plusieurs lieues des deux côtés du fleuve, et donne aux savanes l'aspect d'une mer intérieure. Les bœufs et les chevaux sauvages, qui abondent dans ces plaines, sont chassés, par les eaux, de leurs pâturages habituels, et se réfugient sur des terreins plus élevés, et quand ils s'aventurent dans ces nouveaux marais infestés d'innombrables alligators et de serpens d'eau, un grand nombre de poulains et de jeune bétail y trouve la mort.

La chaleur étant très forte à Angostura, les voyageurs reçurent avec joie l'ordre de s'embarquer dans une petite flottille de chaloupes canonnières, et de bateaux qui allaient porter des troupes, à l'armée que le général Bolivar rassemblait dans les *Llanos* ou plaines de l'Apuri.

Les bords du fleuve au-dessus d'Angostura ont un caractère différent de celui qu'ils ont au-dessous. Le pays est plus élevé et dépourvu de bois. La vue s'étend souvent sur d'immenses savanes dont elle ne peut mesurer l'étendue, égayées par d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux. Les bateaux passaient sans cesse au milieu de petites îles ombragées par de grands arbres, et couverts de la végétation la plus éclatante. Pendant

la sécheresse, ces îles sont pleines de cerfs qui y viennent à la nage, pour s'y mettre à l'abri du soleil, des panthères, et des jaguars qui infestent les bords du fleuve. Les serpens d'eau sont aussi très nombreux dans cette partie de l'Orénoque, et les voyageurs en rencontrèrent souvent nageant d'une île à une autre, et à leur grande terreur, il y en eut plusieurs qui sautèrent par dessus les bateaux, sans tenter cependant de leur faire aucun mal. Ces serpens sont vert clair, ont cinq à six pieds de long, et nagent avec un tiers de leur corps environ hors de l'eau. Les patrons des embarcations évitent autant que possible de passer sous les arbres qui avancent sur le fleuve, de peur que le mât n'en détache quelques-uns des branches; le serpent à sonnettes se trouve souvent parmi eux; il a huit pieds de long, et est gros en proportion. — Nos voyageurs eurent beaucoup à souffrir des moustiques, pendant la nuit qu'ils passèrent à terre; la fumée de leur feu ne les en préservait pas. Les Indiens leur conseillèrent de se retirer tranquillement à cent pas environ de la compagnie, et de se coucher par terre en silence : cela leur réussit complètement, mais ce n'est pas un moyen à employer sur les bords de l'Orénoque, car la crainte de quelques panthères dans le voisinage, ou la visite d'un alligator ou d'un serpent d'eau, vous ôte toute envie de dormir, et vous force bientôt à aller rejoindre le feu que vous avez quitté.

Parmi les plantes médicinales et vénéneuses qui croissent sur les bords de l'Orénoque, une des plus singulières est une sorte de *bejuco,* qui, bien administrée, est un remède contre les morsures des serpens. On en fait des cataplasmes qu'on applique sur la blessure. Bien plus, cette plante semble priver les reptiles de leur puissance, et leur ôter la faculté de se servir de leurs dents; car, lorsque les Indiens en ont quelques feuilles dans la main, ils les prennent sans la moindre crainte. Le *tremblador* ou l'anguille électrique se trouve aussi fréquemment dans ce fleuve et les rivières des environs. Elle a cinq pieds de long et est plus grosse que les anguilles ordinaires. Sa couleur est vert foncé, tacheté de jaune depuis la tête jusqu'à la queue. Quelques instans après avoir été prise, elle donne à celui qui la tient une si

forte secousse, qu'on ne peut la garder dans la main ou laisser le pied dessus.

Après avoir quitté l'Orénoque et remonté la rivière *Cabullari*, les voyageurs entrèrent dans la rivière *Araüco*, et abordèrent au village de *Caüjaral*, charmés de voir finir l'ennuyeux trajet par eau et de n'avoir plus à voyager que par terre. La navigation est fastidieuse sur cette petite rivière. Les arbres d'un bord à l'autre y font un dôme si épais, qu'ils empêchent de pénétrer la brise, qui est si raffraîchissante sur l'Orénoque.

« Les alligators, dit l'auteur, sont énormes dans ces rivières retirées, et, par le grand nombre que nous y trouvâmes, je pense qu'ils les préfèrent aux grands fleuves. Nous eûmes par conséquent maintes occasions d'observer leurs formes et leurs habitudes. Cet animal, nommé par les Indiens *cayman*, n'est pas aussi actif qu'on l'a représenté jusqu'à présent. Dans l'eau même, où ses mouvemens devraient être plus faciles à cause de sa conformation, ils sont loin d'être rapides, et il compte beaucoup plus sur la surprise, pour saisir sa proie, que sur sa vivacité. Il est très gauche et lourd dans sa démarche, et évidemment incapable de poursuivre sur terre aucun animal avec chance de succès. On le trouve rarement éloigné de la rivière ou de l'étang qu'il fréquente, et en général, quand les marais sont desséchés par les chaleurs, il préfère rester dans un état complet de torpeur, dans la boue, plutôt que de s'aventurer à la recherche de l'eau. Quoiqu'il soit amphibie, c'est cependant l'élément qui lui convient le mieux, car il y passe la plus grande partie de son temps, et, en cas d'alarmes, c'est là qu'il se retire. On le voit souvent endormi à sa surface, et par la forme de sa tête, il peut respirer dans cette position, pendant que le reste du corps est sous l'eau. C'est une erreur que de le croire obligé d'aller à terre pour dévorer sa proie. Il peut s'en dispenser en sortant la tête hors de l'eau. Rien de plus terrible à voir qu'un groupe de grands alligators occupés à dévorer un cheval que le courant emmène. La violence avec laquelle ils arrachent des membres entiers, le bruit produit par leurs défenses, quand ils ferment leurs énormes mâchoires, ne peut

s'exprimer. Quand ils sont surpris à terre, ils ne peuvent ni attaquer ni se défendre, et on les tue avec une lance sans qu'ils opposent la moindre résistance. Le cayman dépose environ trente œufs dans le sable, d'une forme ovale et de six pouces de long. Les Indiens et nous-mêmes en mangions, quand les provisions devenaient rares, malgré l'odeur désagréable de musc qui distingue cet animal, et qui infecte l'air dans les lieux qu'il habite. On voit souvent dans l'eau les alligators porter leurs petits sur le dos. Lorsqu'il y a beaucoup de bruit ou de mouvement dans la rivière, causé par une troupe de chevaux, par exemple, qui la traverse à la nage, ou par beaucoup de personnes qui se baignent dans le même endroit, il n'y a pas grand danger d'être surpris par les alligators, quoiqu'il y en ait probablement des centaines dans le voisinage. Ils restent à guetter les chevaux faibles et les poulains qui restent en arrière, et il est rare qu'ils ne réussissent pas à en arrêter un ou deux. Le cayman est très redoutable une fois qu'il a goûté de la chair humaine, et, de même que toutes les bêtes féroces, il brave dès-lors tous les dangers, pour se procurer cet aliment, qu'il préfère à tous les autres. On dit alors qu'il est *cebado*. Il se met à l'affût des baigneurs qui restent imprudemment assis sur le bord de la rivière, ou des blanchisseuses occupées à y travailler, et il se laisse doucement descendre avec le courant, levant les yeux et les narines au-dessus de l'eau de temps en temps, afin de s'assurer s'il est assez près de sa proie pour l'attaquer. S'il réussit à l'approcher sans avoir été vu, ce qui arrive souvent, il frappe sa victime d'un coup de queue sec et violent, et il est rare qu'elle ne tombe à l'instant dans l'eau, où il la dévore. Il y a quelques exemples cependant de personnes qui ont échappé au cayman, en ayant la présence d'esprit de lui crever les yeux, ce qui le force à lâcher prise. Il est sans doute inutile de dire qu'il serait imprudent de se fier à ses doigts, quoiqu'une fille indienne, à ce que l'on prétend, se soit sauvée un jour de cette manière. Quand un Indien traverse à la nage une rivière connue pour être fréquentée par un alligator dangereux, il se munit d'un fort bâton de dix-huit pouces de long environ, aiguisé aux deux bouts.

S'il est attaqué quand il est dans l'eau, il le présente à la gueule ouverte du cayman, et l'animal, tâchant de le saisir, se perce le palais et la mâchoire inférieure avec ses pointes, de manière à ne pouvoir s'en débarrasser. Il reste alors au choix de l'Indien de le tuer en toute sûreté ou de le laisser se noyer, ce qui lui arrive bientôt, ne pouvant fermer la gueule. Pendant la campagne de Morillo, dans le pays d'Apuri, nous étions trois qui voyagions ensemble, chargés de dépêches pour le général Paez. N'ayant pu nous procurer un canot pour traverser un petit bras de l'étang de *Canavichi*, nous fûmes obligés de le passer avec nos chevaux à la nage, portant, comme cela se pratique ordinairement, nos selles sur la tête. Mes deux compagnons étaient les deux frères Gamarra, nés à Varinas. Le plus jeune, lieutenant des lanciers de Paez, tarda tellement sur le rivage, que nous avions déjà traversé quand il entra dans l'eau. Environ à moitié de la distance, nous vîmes un énorme cayman, connu pour habiter cet endroit, sortir de dessous des arbres. Nous criâmes à notre compagnon ; mais il était trop tard pour qu'il pût reculer. Quand l'alligator fut si près, qu'il était au moment de le saisir, Gamarra lui jeta sa selle à la tête. Le vorace animal prit le tout à-la-fois entre ses énormes mâchoires, et disparut pendant quelques instans ; mais, s'apercevant bientôt de son erreur, il ressortit de l'eau devant la tête du cheval, qui, le voyant alors pour la première fois, fut épouvanté et renversa son cavalier. Celui-ci était très bon nageur, et s'était presque échappé en plongeant et se dirigeant de notre côté, quand, en sortant la tête de l'eau pour respirer, l'alligator sortit aussi et le saisit par le milieu du corps. Cette scène horrible, qui se passa sous nos yeux, sans que nous pussions nous y opposer en rien, finit comme on peut le deviner : l'alligator, ayant noyé notre malheureux compagnon de voyage, reparut avec son cadavre sur le sable de la rive opposée, et se mit à le dévorer. »

Les voyageurs, en descendant à *Caüjaral*, prirent des chevaux et se dirigèrent sur *San Juán de Pallára*, où devaient se trouver des troupes. De cette petite ville, ils se rendirent à San

Fernando, d'où, après avoir traversé l'Apuri, ils joignirent Bolivar près la ville de *Calobozo*.

« Il était entouré, dit l'auteur, d'un groupe d'officiers d'état-major et de colonels de différens corps, dont les costumes et les figures de différentes couleurs offraient un contraste vraiment singulier. Je fus heureux de voir enfin cet homme célèbre, dont l'énergie et la persévérance ont donné la liberté à une grande partie de l'Amérique du Sud ; il est probable, en effet, que ces colonies seraient encore entre les mains des Espagnols sans son patriotisme, qui délivra la Colombie, et guida ses troupes au secours du Pérou, d'où il chassa également l'ennemi commun. Quand je vis Bolivar, il avait trente-cinq ans ; il n'était pas grand, mais bien proportionné, et sa figure était assez maigre. Il portait un casque, une veste de drap bleu avec des revers rouges et trois rangées de boutons d'or bombés, de gros pantalons bleus, et, pour chaussure, des sandales dont les semelles étaient de fibres d'aloës nattées. Il avait en main une petite lance avec une petite bannière noire, sur laquelle était brodé un crâne blanc et des os croisés, avec cette devise : *Muerte ó libertad.* Les officiers qui l'entouraient étaient presque tous de couleur, excepté les généraux Paëz et Urdaneta. Peu d'entre eux portaient une veste. Leur habillement consistait en une chemise, faite de mouchoirs de différentes couleurs, très large et avec de grandes manches ; des pantalons blancs déchirés, venant à peine au-dessous du genou, et un chapeau de *cogollo* ou feuilles de palmier, surmonté de plumes de couleur ; ils étaient presque tous nu-pieds, mais portaient de larges éperons d'argent avec des molettes de cinq pouces au moins de diamètre. »

Dès le lendemain de leur présentation à Bolivar, nos Anglais assistèrent à un combat, où plus de six cents Espagnols furent tués; et les créoles ne perdirent pas de temps à se revêtir des uniformes bleu de ciel et blancs des *husares de la reyna.*

Le récit des combats livrés par Bolivar, auxquels l'auteur prit part, occupent une grande place dans ce voyage; mais nous ne parlerons que de ses observations sur le pays et ses habitans. Bolivar étant parti pour San Fernando, le laissa dans la pro-

vince de *Varinas*. — Les Llanos de *Varinas* consistent en une grande étendue de terres basses, situées entre l'Orénoque et l'Apuri, et ne sont pas cultivées. Dans toutes les directions et aussi loin que la vue peut s'étendre, croît une herbe très haute qui sert de pâture à d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux. Ce sont les descendans de ceux que les Espagnols introduisirent dans l'Amérique du Sud après la conquête, car les habitans n'avaient en fait d'animaux domestiques, avant cette époque, que le *llama* et le *guanaco*, et, en fait de sauvages, aucun autre que le *danta*, espèce de tapir. Les bœufs et les chevaux se sont tellement multipliés, qu'on en trouve en abondance depuis la Californie jusqu'à la Patagonie. Dans les *Llanos de Venezuela* particulièrement, et dans les *pampas* de Buénos-Ayres, où la richesse des pâturages et l'étendue des plaines sont immenses, leur nombre est incalculable.

« Ils étaient si nombreux dans quelques endroits, qu'un détachement de cavalerie était obligé de précéder l'armée en marche, pour faire jour à l'infanterie et à l'artillerie. Ces hordes de chevaux offrent un beau spectacle quand l'arrivée d'une armée vient répandre l'alarme au milieu de leurs déserts. Au lieu de fuir comme les cerfs et les animaux timides, ils galopent autour des étrangers, sur une masse compacte de plusieurs milliers à-la-fois, comme pour les reconnaître, et s'avancent hardiment à quelques pas de la ligne, où ils s'arrêtent à examiner les troupes, soufflant avec bruit à travers leurs naseaux, et montrant leur étonnement et leur déplaisir, surtout à la vue de la cavalerie. Ces immenses troupeaux sont toujours conduits par quelques chefs, vieux et robustes, dont les crinières flottantes et les longues queues indiquent assez qu'ils n'ont jamais été soumis à l'homme; les jumens et les poulains se tiennent sur le dernier rang. Il y a aussi des troupeaux d'ânes, de cochons et de chiens sauvages. Ces derniers sont devenus si nombreux en certains endroits, qu'ils inspirent des craintes aux voyageurs isolés; ils sont de l'espèce chien-tigre de Cumana, si renommé pour défendre les troupeaux contre les panthères et les jaguars.

« Comme il n'y a pas de chemins dans les plaines, un étranger

trouve difficilement sa route d'une ferme à l'autre. Ces fermes sont situées environ à un jour de distance l'une de l'autre, pour donner assez de pâturages à leurs troupeaux, afin qu'ils ne se confondent pas avec d'autres; les habitans se guident sur des palmiers qui s'élèvent de loin en loin et forment des espèces d'îles dans cet océan. On ne vous fait d'autre cérémonie, quand vous arrivez à une de ces fermes, que de vous adresser le salut habituel *Ave Maria purissima*. Votre cheval est désellé et mis en liberté, et on s'inquiète peu qu'il s'égare ou non; car il y en a toujours à portée une grande quantité, qui est considérée comme propriété publique. On vous donne de l'eau pour vous laver les pieds, et chacun, étendant son manteau et sa couverture à l'ombre, se couche en appuyant sa tête sur sa selle, en guise d'oreiller. »

La manière de traire les vaches dans ces fermes est assez singulière.

« Comme elles sont entièrement sauvages, les fermiers attendent qu'elles aient vêlé; ils amènent à leur ferme tous les vaux qui sont dans les environs, et les vaches les suivent. Au moment où le veau tète, on s'approche de sa mère, et en lui passant une corde à une des jambes de devant, on peut la traire en toute sûreté. Il y en a cependant qui ne se prêtent pas à cette mesure. On a recours alors à un autre moyen qui réussit parfaitement. On leur jette un *lazo* autour du cou, et passant l'extrémité au-dessus des branches fourchues d'un arbre, qu'on laisse toujours debout à cet usage, on la hisse jusqu'à ce que les pieds de derrière touchent à peine la terre. »

Quand les *Llaneros* veulent se procurer des chevaux, ils poussent ensemble une horde de *chucaros*, et chaque homme qui a besoin d'un cheval, choisit celui qu'il préfère, et le prend avec son *lazo*. Deux hommes tiennent fortement cette lanière jusqu'à ce que le cheval tombe presque étranglé par ce licou, qu'il resserre de plus en plus à mesure que ses efforts pour s'échapper sont plus grands; alors on lui assène sur la tête quelques vigoureux coups de bâton qui achevent de l'étourdir. Dès qu'il est insensible, on lui attache les jambes, on lui

met un *bozal* (baillon ou mors) avec un *tapojo* (bandeau) qui couvre ses yeux, quand cela est nécessaire, et on le selle de suite. On se sert d'abord d'une corde très mince pour licou, le cheval ne pouvant souffrir un mors dans la bouche sans se cabrer et se renverser sur son cavalier. Puis on lui délie les jambes, on dénoue la corde qui lui serrait le cou, et bientôt il revient à lui, se lève, mais reste immobile et tremblant, jusqu'à ce que ses yeux soient découverts. Quand le cavalier est monté, et bien en selle, il enlève le *tapojo*, et alors commence la lutte entre la force et l'activité de l'animal sauvage épouvanté, combattant pour sa liberté, et le talent d'équitation sans égal du *Llanero*. Le cheval paraît d'abord si étonné et si confus, qu'il n'ose se mouvoir; mais bientôt les cris et les coups des compagnons de son cavalier le réveillent. Alors les efforts qu'il fait pour se débarrasser de son fardeau sont extraordinaires et dangereux pour celui qui le monte. Les chevaux de l'Amérique du Sud cependant sont rarement vicieux, ils ne se roulent, ni se frottent contre les arbres, moyens qu'emploient quelques chevaux pour se débarrasser de leur cavalier. Les *Llaneros* ont un mot technique, pour exprimer la première lutte du cheval sauvage, *corcovear* (1), et représentent par cette image la manière dont l'animal courbe son dos, et fait un certain nombre de bonds devant lui, frappant la terre avec ses quatre pieds à-la-fois. Il semble se gonfler exprès aussi, pour ne donner aucune élasticité à ses mouvemens, et faire sentir au cavalier la violence de chaque coup. Souvent l'épine du dos, et les reins se ressentent fortement de ces secousses, et pour y obvier, les *Llaneros* serrent leur *ruano* ou couverture autour de leur taille. Tant que le cheval continue à faire ses sauts, le cavalier fait un usage fréquent du bâton sur la tête, et bientôt toute la vivacité de l'animal cède à la violence du remède. Au bout de deux jours, il

(1) *Corcovear.* Nous manquons de verbe en français pour traduire ce mot, qui équivaut à notre expression *faire le gros dos*, et dérive de *corcova*, bosse.

commence à trotter lentement et de mauvaise grâce; c'est alors un symptôme certain de sa domesticité.

Le sol des *Llanos* est très fertile, et les inondations annuelles y contribuent beaucoup; mais il faut les brûler en automne quand les herbes qui ont huit et dix pieds de haut sont sèches. Le feu se met à plusieurs endroits à-la-fois, et on ne peut se figurer la magnificence de cet océan de flammes qui détruit tout ce qu'il rencontre. Sur les derrières du feu, qu'on reconnaît aux racines et aux troncs fumans, sont rassemblés de nombreux vautours, et *gallinazos* qui trouvent une abondante pâture dans la multitude de serpens, de grosses grenouilles et d'autres petits animaux surpris et brûlés par les flammes. Le général Paez se servit une fois de ce moyen contre ses ennemis : les flammes délogèrent les Espagnols; ceux que la fumée n'étouffa pas, ou dont les cartouches n'éclatèrent pas dans leurs gibernes, devinrent une proie facile pour ses lanciers.

Notre voyageur retourna à Angostura, et entra comme *ayudante de brigada* dans les *lanceros de la Vitoria*, et les *carabineros del Oriente*.

Les *Llanos altos* se trouvent dans la province de *Barcelona*, leur sol et leur aspect sont différens des basses savanes de *Varinas;* des fruits de toutes espèces naissent dans ses plaines, et la *guyava*, le *mericuri* et le *maniroti* y sont communs. La *guanavana*, fruit très rafraîchissant, s'y trouve aussi avec abondance, ainsi que l'ananas sauvage.

« L'arbre nommé *coco de mono*, ou noix de singe, ainsi nommé, parce que ces animaux en sont très friands, est un arbre empoisonné, très dangereux pour les voyageurs qui n'en ont pas été prévenus, et qui en prennent par la fausse idée que ce qu'un singe ou un oiseau peut manger, ne peut être nuisible à l'homme. Ce fruit ressemble beaucoup à une amende. J'étais en reconnaissance avec une compagnie de cavalerie que je commandais. Harassé à la suite d'une longue marche, et n'ayant rien à manger, nous nous assîmes sous un de ces arbres. Trouvant le goût de ce fruit très agréable, nous en prîmes abondamment, soit crû, soit en le faisant rôtir. Mais nous en sentîmes bientôt les cruels effets; de violens maux de cœur nous

assaillirent, et nous courûmes le risque de perdre la vie; car nous n'avions aucune médecine à prendre, l'armée n'étant pas même munie d'une pharmacie: nous n'avions que de l'eau bourbeuse de marre à boire. Un sergent allemand, et un homme ou deux moururent le soir, et ceux qui survécurent, perdirent leurs cheveux et continuèrent à éprouver pendant plusieurs mois des nausées continuelles, produites par l'huile essentielle de la noix; tout ce que nous mangions nous semblait infecté de ce goût désagréable. » Après avoir eu la fièvre jaune à *Angostura*, l'auteur rejoignit l'armée à *Guadualito*, petite ville sur les limites des plaines de *Varinas*. Le sol y étant sablonneux et couvert d'épines dans plusieurs parties, rendait les marches de l'infanterie très pénibles et très difficiles. Le manque d'eau, car c'était l'été, obligeait souvent la cavalerie à abandonner ses chevaux, et chacun portait sa selle sur son dos, jusqu'à ce qu'il trouvât une nouvelle monture. Le phénomène du mirage se voit souvent dans ces immenses plaines désertes, mais les chevaux et le bétail ne se laissent pas prendre comme les hommes à ses fausses apparences; ils savent toujours reconnaître, par quelques indications imperceptibles à l'homme, le voisinage de l'eau. Ils soufflent alors avec force dans cette direction, et soudain leur fatigue se change en activité; on n'a plus besoin d'éperons, on ne peut les retenir ni les conduire autre part, que là où les guide leur instinct.

« Une armée souffrant de la soif offre l'aspect d'une déroute complète à l'approche de l'eau. Il est impossible, dans ces occasions, de faire garder aucune subordination; chacun quitte son rang, et court en avant avec ces yeux hagards qui dénotent les tourmens de la soif. Ce serait la destruction certaine d'une armée, si l'ennemi, étant en possession de l'eau, elle venait à s'en approcher de cette manière. Cette eau est verte assez ordinairement, et les insectes y pullulent; souvent les cadavres des chevaux, ou d'autres animaux qui ont eu juste assez de force pour y arriver et y mourir, flottent à la surface; ajoutez à cela, que les bœufs et les mulets de l'armée s'y jettent à-la-fois, et s'y roulent quand leur soif est apaisée, et on pourra se faire une idée de la boisson réservée au dernier arrivant. »

L'auteur décrit ce qu'avaient à souffrir les soldats au passage de certaines rivières où se trouve un poisson nommé *carribi*.

« Un grand nombre fut mordu aux jambes et aux cuisses par ce petit poisson. Il n'a jamais plus de trois pouces de long, et sa forme est la même que celle du *goldfish*, auquel il ressemble par la brillante couleur orange de ses écailles. Quoique ces *carribi* soient si petits, ils sont tellement voraces, et se réunissent en quantités si prodigieuses, qu'ils sont très dangereux, et un *Llanero* les redoute plus qu'un *cayman*. Leur bouche est très grande en comparaison de leur corps, et s'ouvre comme un moule à balles. Elle est armée de dents larges et pointues comme celles du requin en miniature, de sorte qu'ils emportent la peau là où ils mordent. Lorsqu'ils attaquent une bête ou un homme, ils leur enlèvent en un instant la chair de dessus les membres, et le goût du sang qui se répand dans l'eau, les rassemble par myriades. »

L'aspect du pays commence à varier en approchant des montagnes, et le voyageur se réjouit, fatigué des plaines immenses qu'il a traversées. Le terrein devient de plus en plus inégal, et des ruisseaux rapides remplacent les étangs et les marres d'eau stagnante. Les plantations deviennent plus fréquentes, et les maisons sont bâties avec plus de soin. Le froid commence aussi à se faire sentir, surtout avant le jour, quand le vent qui souffle a passé sur le haut des Cordillières. — Les troupes de Bolivar aperçurent bientôt à travers les ouvertures des montagnes qui y conduisaient, les sommets de neige des Andes; plus on regarde ces barrières élevées, moins on peut concevoir la possibilité de les franchir. Les sentiers étroits qui conduisent aux *Paramos*, courent à travers de sauvages montagnes, entièrement désertes, et couvertes d'immenses forêts qui, plongeant sur la route, empêchent le jour d'y pénétrer.

« Les arbres y sont immenses; les nuages s'arrêtent dans leurs branches, et l'eau dégoutte sans cesse de leur feuillage. Les sentiers y étaient si glissans, que les chevaux et les mulets s'y abattaient sans cesse, et le bruit des torrens et des cascades ne

contribuait pas peu à nous effrayer. — Tant qu'on reste dans ces forêts, on n'y souffre pas du froid ; mais dès qu'on les quitte pour entrer dans les *Paramos*, ou chemins dénudés, et sans abri à travers les pics inaccessibles, le vent est froid et pénétrant, et gèle ceux même qui sont bien couverts.

« L'aspect sauvage des Andes du haut de ces montagnes est magnifique. Quoiqu'elles y paraissent entièrement couvertes de neige, il y en a peu cependant dans les *Paramos*, excepté sous les rochers où elle est à l'abri, car les coups de vent qui soufflent continuellement à travers les passes des monts, l'empêchent de s'y loger. Il y a aussi sur les côtés de quelques-uns de ces pics élevés, des précipices de rochers nus sur lesquels la neige ne peut s'attacher ; mais quand on se trouve à cette hauteur, l'aspect général est celui de montagnes incrustées de glace, et brisées dans beaucoup d'endroits, d'où se précipitent des cascades continuelles. Il n'y a pas de chemins tracés, car le sol y est rocailleux et stérile, et ne présente en végétation que quelques noirs lichens ; on ne peut pas cependant s'y égarer, car le chemin est jonché d'ossemens d'hommes et d'animaux qui ont tenté le passage des *Paramos* pendant le mauvais temps. Une multitude de petites croix s'élèvent sur les pierres placées par de pieuses mains, en mémoire des voyageurs qui y ont péri. Des morceaux de harnais, des malles, et différens autres objets qui ont été abandonnés, s'y rencontrent aussi fréquemment. Un sentiment profond de solitude et d'éloignement du monde s'empare alors de votre âme, et s'accroît encore par le silence de mort qui règne autour de vous ; aucun bruit ne se fait entendre, si ce n'est le vol du condor, et le murmure monotone et éloigné des cascades. Les nuages passent sans cesse si vite et si épais, qu'ils cachent entièrement à la vue les montagnes et les forêts les moins élevées ; et quelquefois ils obscurcissent tellement le chemin, que le danger de le perdre, ou de faire un faux pas fait trembler ; souvent il faut se coucher par terre pour échapper à la violence du vent, dont l'impétuosité est excessive. Le ciel, vu de ces hauteurs, est d'un bleu foncé, et semble plus rapproché, que vu des vallées ; et quoique le disque du soleil soit sans

nuage, ses rayons semblent ne pouvoir échauffer, et leur lumière est pâle comme celle de la lune. »

Les pauvres soldats de Bolivar périrent en grand nombre dans ce passage. Ceux qui se couchaient de fatigue devenaient bientôt livides, et mouraient dans un état complet de stupeur, comme frappés d'apoplexie. L'extrême raréfaction de l'air à cette hauteur peut avoir contribué à ce fatal résultat. La nuit passée dans ce *Paramo* fut affreuse; on ne pouvait se procurer du bois pour faire du feu, et d'ailleurs, les coups de vent continuels l'auraient éteint. Officiers et soldats s'assirent serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud; il en mourut beaucoup.

La descente des Andes n'est pas aussi à pic que du côté des *Llanos*. Elle est aussi plus courte. Lorsqu'on atteint les vallées qui sont abritées, la température y devient délicieuse. — Bolivar arriva à *Tunja*, et avec ses soldats harassés de fatigue, il battit les troupes espagnoles de *Barreira*.

« A cette époque, Zamano, le cruel et bigot vice-roi de la Nouvelle-Grenade, ayant été instruit de l'approche de Bolivar, fit dresser l'échafaud sur la place, en face des fenêtres du palais, et exécuter tous ceux qu'il soupçonnait de ne pas être entièrement dévoués au gouvernement espagnol. Au nombre des victimes, les Colombiens n'oublieront pas l'infortunée *dona Apollinaria Zallobariata*, mieux connue sous le nom de *la Paula*, qui fut condamnée à mort et fusillée avec son fiancé, par ordre de Zamano. Elle était jeune, d'une beauté ravissante et d'une des meilleures familles de Bogota. Attachée avec ardeur à la cause de la liberté, elle se dévoua à l'entreprise hasardeuse de faire parvenir à Bolivar des notes sur les forces, les dispositions et les plans de l'armée espagnole. Elle s'assurait de ces nouvelles par la bouche même des officiers espagnols aux *tertulias* ou aux *conversaziones* du soir chez elle, où elle recevait beaucoup de monde, et où sa conversation, son chant et sa guitare faisaient le charme de la société. Elle parvint à savoir où étaient les avant-postes, et par un messager fidèle elle en fit avertir Bolivar; mais un de ses paquets fut arrêté, et le porteur menacé de la mort : elle fut trahie. Une cour martiale la jugea : elle fut

condamnée à être fusillée avec son amant, quoiqu'on ne pût donner aucune preuve qu'il fût du complot. Ils restèrent pendant douze heures en *capilla*, avant d'être exécutés. Le prêtre qui assista *Apollinaria* la menaça des peines éternelles, si elle refusait de dénoncer ses complices; mais elle n'en avoua d'autre que le messager qu'elle avait employé. On fit sortir les deux amans de prison ensemble, et on les attacha l'un à l'autre sur deux *banquillas*, entourées de troupes. Quand le piquet de grenadiers s'approcha, on leur offrit leur pardon, à condition qu'ils dévoileraient leurs complices; mais ils déclarèrent ne vouloir rien dire, et que Bolivar allait bientôt les leur faire connaître. Le prêtre se retira; et sentant son cœur défaillir pour la première fois, cette malheureuse jeune fille s'écria : *Conque verdugos teneis valor de matar una mujer!* « eh bien! bouchers, vous avez donc le cœur de tuer une femme. » Mais elle se couvrit aussitôt la figure avec sa *saya*, et, en l'étendant, on lut ces mots, brodés en or sur sa *basquina : Viva la patria!* Le signal fut donné du balcon du vice-roi, et les deux fiancés périrent ensemble. »

Bolivar ne se fit pas attendre long-temps à Bogota, où il entra avec son armée, aux acclamations de tous les habitans.

« Cette ville est située au pied d'une montagne presque inaccessible. Les maisons y sont bien bâties, mais n'ont qu'un étage, avec une cour intérieure (*patio*) dans le style mauresque, contenant des fontaines et des orangers. Les escaliers sont larges, et ont presque tous sur le carré la peinture du géant saint Christophe portant Notre-Seigneur enfant à travers la mer Rouge (qui, par parenthèse, est peinte en vermillon), et se servant d'un palmier pour canne. Les chambres du premier communiquent toutes ensemble autour du *patio*, ce qui donne une grande fraîcheur à la maison. A toute heure de la journée, on offre du chocolat et des confitures aux personnes qui viennent faire une visite, puis de l'eau glacée, et on les arrose de parfums au moment où elles se retirent. — Les dames de Bogota sont gaies et gracieuses, et ressemblent aux Andalouses. Le climat, qui n'y est pas aussi chaud que dans les autres parties de l'Amérique du Sud, leur permet de faire de l'exercice,

et elles y gagnent une fraîcheur de teint qu'on trouve rarement dans le pays. L'habillement des Bogoteñas se compose de la *saya,* de la *mantilla* et du *sombrero*. La *saya* recouvre les habits qu'on porte dans la maison ; elle est en casimir noir, avec trois larges franges de dentelle noire et des petits glands de soie ; elle est si collante sur le corps, qu'elle en dessine toutes les formes, et qu'elle empêche de faire de grands pas. Quand une femme a un ruisseau à traverser dans la rue, elle est littéralement obligée de le franchir à pieds joints. La *mantilla* pend du haut de la tête, et recouvre le cou et les épaules ; le *sombrero* est un chapeau de feutre noir, de forme très basse. »

Notre voyageur quitta Bogota pour rejoindre les armées rassemblées dans les différentes parties de Venezuela. —

« Après avoir passé Neyva, il faut descendre de cheval, car le sentier est si étroit, qu'il n'y a pas de place pour les genoux du cavalier, et comme il y fait très glissant, on serait sûr de se briser les os au moindre faux-pas de l'animal. Le feuillage des arbres qui couvrent ce chemin est si épais, qu'on marche presque dans l'obscurité ; si l'on rencontre des bœufs ou des mulets chargés, on est obligé de grimper sur les côtés, en se tenant à des plantes ou à des racines, jusqu'à ce que les animaux aient passé. Des Indiens nommés *charquis* portent les fardeaux et les voyageurs dans ces passages dangereux. Lorsque c'est un homme, ils le font placer dans un fauteuil attaché à leurs épaules. Le voyageur s'y asseoit à son aise, et de manière à éviter toute espèce de mouvement, qui pourrait ébranler le porteur, et lui faire perdre l'équilibre ; aussi les *charquis* se font-ils toujours payer plus pour porter un homme que pour un fardeau, alléguant avec raison qu'ils courent plus de danger avec ce qui remue qu'avec ce qui est immobile. Ils ont soin aussi de temps en temps de l'engager à ne pas changer de position, souvent même ils insistent pour qu'il se bande les yeux dans les passes dangereuses. Ils se font payer double pour transporter une femme. Leur dos est toujours déchiré comme celui des bêtes de somme. Ils sont très sobres dans ces voyages, et malgré leur passion pour les

liqueurs, ils les refusent, sachant bien que de leur activité et de leur fermeté dans ces chemins dépendent leur vie et celle des voyageurs. »

Après avoir passé à *Popayan*, l'auteur arriva à *San Buenaventura* sur l'Océan Pacifique, et s'y embarqua sur un bâtiment anglais, loué par le général Sucre, pour le transporter lui et les siens à *Guayaquil*.

Cette ville a une population de 25 à 30,000 âmes, et se compose de *Ciudad vieja* et *Ciudad nueva*. Les rues en sont très sales et impraticables dans la saison des pluies. — « Les femmes de toutes classes à *Guayaquil* nagent très bien, et se baignent en grand nombre, au lever et au coucher du soleil, sans aucun abri, et sans aucun vêtement. Elles ne se gênent pas le moins du monde, quoiqu'il y ait beaucoup de curieux sur la côte, et que les bâtimens marchands soient à l'ancre très près du rivage. On ne pourrait réellement trouver une place plus exposée pour se baigner que celle choisie par les *Guyaquileñas*, mais ces dames s'excusent en disant qu'elles sont si nombreuses dans l'eau, qu'il serait impossible d'y reconnaître personne.

« Dans les belles soirées, on voit, quelque temps après le soleil couché, le sommet du *Chimborazo*, le pic le plus élevé des Andes. Les rayons du soleil, en éclairant le haut de cette montagne, lui donnent l'aspect d'un nuage rouge de forme conique. Dès qu'il fait nuit, les flammes du cratère de *Cotopaxi* se font voir à l'est comme une brillante étoile rouge, et les détonations de ce volcan, malgré l'énorme distance qui les sépare, s'entendent en même temps à *Guayaquil* et à *Popayan*. »

L'auteur, ne pouvant suivre l'armée pour cause de maladie, entra comme officier de marine dans l'escadre du Chili, sous le commodore Cochrane, et s'embarqua sur *l'Independencia* pour *Acapulco*. Il parle de la grande quantité de tortues du golfe de *Fonseca*.

« La quantité qui flotte à la surface est réellement incroyable; dès que nous pouvions mettre un canot à la mer, nous étions sûrs de les prendre par douzaines à-la-fois. Nous avions à bord plusieurs *Canacas* (habitans des îles Sandwich), qui

sont, comme on sait, d'excellens nageurs. Ils plongeaient dessous les tortues pendant qu'elles se chauffaient au soleil, les retournaient et les retenaient jusqu'à ce qu'un canot vînt à eux. »

D'*Acapulco* il redescendit à *Valparaiso*, qui fut ravagé, quelques mois après son arrivée, par un affreux tremblement de terre.

« L'archipel de Chiloë même en ressentit la commotion ; c'était le plus fort qu'on eût éprouvé dans le pays, de mémoire d'homme. Le jour avait été lourd et calme, et comme on le remarqua plus tard, la mer avait été houleuse dans le port sans aucune apparence de vent au dehors. La première secousse arriva à dix heures et demie du soir. Elle ne fut heureusement pas très forte, de sorte que les habitans avertis purent sortir de leurs maisons. Une autre secousse succéda à la première après un court intervalle, et fut si violente, qu'en quelques secondes toutes les églises de *Valparaiso* ne furent plus qu'un monceau de ruines. Le palais du gouverneur et presque toutes les habitations furent détruites; celles qui restaient debout, étaient lésardées en tous sens. Le *ruido* qui accompagnait ce tremblement de terre était effrayant; il ressemblait à des éclats de tonnerre souterreins. Le craquement des églises et des maisons qui s'écroulaient, les cris des habitans, les hurlemens des chiens, dont les rues étaient pleines, formaient un concert terrible que nous, en mer, où nous courions peu de danger, ne pouvions entendre sans frémir. Tous les soldats de marine débarquèrent aussitôt pour protéger la douane et les marchandises éparses des négocians. Nous pûmes contempler alors les horreurs qui avaient accompagné le tremblement de terre. Beaucoup de personnes avaient été tuées dans leur lit; d'autres, échappées dans les rues, avaient été écrasées sous des pans de murs. C'était une horrible confusion; toute place un peu vaste était remplie de fugitifs, frappés de terreur et à moitié nus, car on n'avait pas songé à se vêtir. En même temps des bandes de *rotozos* couraient dans les rues et profitaient de cette occasion pour voler dans les maisons. — Lorsque le premier danger fut passé, quoique d'autres secousses se fissent encore sentir, les habitans se retirèrent sur les montagnes environnantes, où, rassemblés autour des prêtres,

ils se confessaient à haute voix et disaient leur chapelet avec la plus grande dévotion. Un grand nombre de ceux qui semblaient les plus inquiets sur le sort de leurs parens et de leurs amis, n'avaient pas oublié, au milieu de leurs alarmes, de conserver les images de leurs saints et leurs crucifix, souvent de grandeur naturelle, qu'ils portaient sur leurs épaules malgré leur pesanteur. Les bateaux du port qui servent à charger et décharger les marchandises, amarrés à cent pas du rivage, restèrent soudainement à sec. On craignit alors que, comme à Callao, la mer ne se retirât pour rentrer après avec force dans le port, mais ce malheur n'arriva pas. »

Santiago est la capitale du Chili, et la route pour y arriver de *Valparaiso* passe sur deux hautes montagnes nommées *Cuestas*. Les habitans de cette ville sont hospitaliers et recherchent la société des étrangers. Leurs plaisirs favoris sont la danse et la musique; ils sont aussi grands joueurs, le *monte* est leur jeu le plus ordinaire. La *sala* ou salon, dans lequel on reçoit ordinairement, est meublé dans les maisons élégantes de la ville; mais ordinairement il n'y a qu'un *estrado* ou plate-forme, faisant face à la porte, de six pouces de haut, de quatre ou cinq pieds de large, couvert de nattes ou de tapis, sur lesquels s'asseoient à part les femmes de la maison et celles qui viennent les visiter. Les hommes se placent sur des chaises, dans différentes parties de la chambre; ils fument leurs cigares, parlent politique et adressent rarement la parole aux femmes, qui, de leur côté, fument aussi leurs *cigarillos*, faits de tabac roulé dans des morceaux de feuilles de maïs. Les dames du Chili ont une prédilection marquée pour les étrangers, parce qu'au mépris des habitudes du pays, ils s'associent à leurs jeux, à leurs conversations, et les accompagnent en chantant. Du reste, la société des femmes du Chili, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique du Sud, est de beaucoup préférable à celle des hommes. Jamais les femmes ne portent de bonnets; elles couvrent leur tête en sortant avec un châle; leurs beaux cheveux noirs sont, en effet, un bien plus bel ornement que toutes les coiffures possibles. Les rues de *Santiago* sont bien pavées, et sur les côtés elles sont dallées en porphyre de *San*

Christoval. La plupart des maisons y sont belles. La *plaza major* est spacieuse et très propre; une fontaine de bronze s'élève au centre, entourée d'un bassin de pierre de taille, autour duquel il y a constamment une foule d'*aguateros* ou porteurs d'eau, qui y remplissent leurs tonneaux.

« De l'autre côté de la rivière *Mapacho,* qui traverse la ville, s'élève la montagne de *San Christoval*, dont la forme est conique. La croix qui est au sommet est si grande, qu'on la voit très distinctement de toutes les parties de la ville; à la célébration annuelle de la fête de la Cruz, on y voit un grand nombre de cierges qui y brûlent en son honneur. Cette croix indique la place où fut commis par un noble Chilien, le marquis de ***, un crime accompagné de circonstances atroces. Le meurtrier n'est mort que depuis peu d'années, et sa famille est une des plus respectées de celles de *Santiago.* Il aimait une jeune femme de la ville, mais il en était si jaloux, qu'il ne lui avait jamais présenté personne, pas même ses amis intimes. Un d'eux, piqué de ce manque de confiance, résolut de se venger du marquis en excitant sa jalousie. Il alla rendre visite à la jeune dame au moment où il savait que son amant était au *Coliseo,* et tâcha de lui persuader de l'y accompagner; ne pouvant réussir, il parvint, sous prétexte de l'examiner, à se faire donner une bague, dont le marquis lui avait fait récemment présent. Il lui déclara alors que si elle refusait de venir au spectacle, il s'y rendrait avec la bague; ce qu'il fit, malgré les supplications de la pauvre dame. Étant entré dans la même loge que le marquis, il n'eut pas de peine à attirer son attention sur le cadeau bien connu, et il donna des réponses si évasives aux questions qui lui furent adressées, que celui-ci ne douta plus de l'infidélité de sa dame et de la trahison de son ami. Il quitta aussitôt le théâtre, et, s'étant rendu chez elle, il la pria de l'accompagner en voiture, pour aller à un bal que donnait, disait-il, un de ses amis. Arrivés au pied du mont *San Christoval,* il renvoya sa voiture et s'éloigna des maisons. Alors tirant son épée, il força l'infortunée à l'accompagner sur le haut de la montagne où il l'assassina, sans l'informer même, comme il l'avoua plus

tard, de la cause de sa jalousie. Il revint en ville, annonçant que sa maîtresse s'était enfuie; mais des enfans découvrirent son corps quelques jours après; on trouva aussi sur la montagne, et dans le même endroit, une boucle de diamans qui appartenait à l'assassin. Malgré tant de preuves à sa charge, le marquis ne fut condamné qu'à payer une modique somme d'argent à la mère de sa victime, qui était veuve. Il reparut dans le monde, et se maria quelques mois après. »

La frégate *l'Independencia* sortit de *Valparaiso* pour donner la chasse à un bâtiment américain, et arriva à *Callao*. Notre voyageur se rendit de cette ville à *Lima*, qui n'en est qu'à une petite distance.

« Le pavé de *Lima* est très mauvais et fait de larges pierres rondes placées sans aucune régularité, ce qui le rend très fatigant. Le palais des anciens vice-rois, qui occupe une des faces de la *plaza major*, est un grand et triste édifice. La cathédrale est belle, mais c'est le seul bâtiment digne de remarque. Les joailliers, et faiseurs d'épaulettes d'or, travaillent ordinairement en plein air, sous les arcades, et malgré le mauvais état des affaires, leur commerce ne semble pas s'être ralenti. Une grande fontaine s'élève au milieu de la place, et c'est son plus bel ornement, mais il est rare qu'on puisse la voir, étant toujours entourée d'*aguateros* et de mulets. Le nombre d'églises, de couvens et d'autres saints établissemens est réellement incroyable; il n'y a pas de rue où on n'en rencontre, et cela donne à Lima, vu du port, un aspect magnifique, mais qui change à mesure qu'on en approche. Les marchés de Lima sont toujours bien approvisionnés, et l'amour des fleurs y conduit sans cesse les *Limeñas*. On en porte vendre en ville une telle profusion, que la *plazuela* a l'air d'un véritable jardin. Toutes les femmes de l'Amérique du Sud ont la passion des fleurs, et elles achètent souvent à un prix exorbitant celle qu'elles nomment *clavel*. Il n'est pas rare de les voir payer une seule fleur de ce genre 10 à 12 dollars, et même un doublon, si elle est d'une couleur rare, et tout cela pour la porter une soirée dans leurs cheveux. Presqu'aucune fleur du tropique n'a d'odeur; pour y remédier, on

parfume le bouquet avec des eaux odoriférantes; la rose du Pérou même a besoin de cette ressource de l'art. On offre toujours une fleur à une personne en visite dans une maison, et il est rare au Chili qu'on manque à cette marque d'attention. *Le vaso de mistura* est la manière favorite de jouir des essences des fleurs, mêlées aux parfums artificiels. Les femmes s'occupent à les préparer après la *siesta:* elles enlèvent, des bouquets de leurs esclaves ou de leurs *cortejos,* les pétales des fleurs d'oranger, de citronnier, de jasmin, de grenadier, des roses, etc.; elles jettent à pleines mains ce mélange de fleurs dans un grand vase, et arrosent chaque couche avec une essence différente, des rapures de bois de sandal, des clous de girofle, etc. Cette *mistura* est toujours placée auprès d'elles, afin de pouvoir, quand elles le desirent, en jeter dans la chambre, ou de leurs *virandas* en répandre sur leurs connaissances qui passent dans la rue. »

La *mantilla* des *Limeñas* est un grand manteau de soie noire, ayant un large bord de dentelle de même couleur, qui couvre la tête, le cou, les bras et toute la figure, excepté un œil. C'est un déguisement si complet, qu'un mari a peine à reconnaître sa femme, surtout si, pour garder un plus strict incognito, elle met une des vieilles *sayas* de ses esclaves. Néanmoins, malgré leur desir de rester inconnues, rarement elles peuvent s'empêcher de montrer comme par hasard une bague de diamans, ou quelque autre bagatelle, comme une preuve non équivoque de leur rang dans la société. Les dames de Lima, comme toutes celles de l'Amérique du Sud, sont remarquables par la petitesse de leurs pieds. Les *Quiteñas,* ou habitantes de Quito, portent des souliers beaucoup trop grands pour leurs pieds, et les remplissent de laine ou de coton, pour ressembler aux Européennes, car elles regardent un petit pied comme la marque d'une origine indienne. »

La guerre finit sur les côtes de l'Océan Pacifique par la prise de quelques bâtimens de guerre espagnols qui avaient doublé le cap Horn, *l'Independencia* fut vendue; notre officier, qui la montait, revint à Callao, et eut occasion de remarquer pendant le trajet un phénomène assez curieux dont avaient déjà parlé quelques voyageurs.

« Nous avions bon vent en suivant la côte, et nous vîmes souvent les Cordillières couvertes de leurs neiges éternelles; c'est un objet qui ne manque jamais d'attirer l'attention même des naturels. Ils ont sans cesse les yeux fixés dessus. Les pics les plus éloignés et les plus élevés ne se voyaient qu'un instant après le lever du soleil, ou à son coucher; souvent nous pûmes remarquer le profil de quelque pic lointain sur le disque du soleil à mesure qu'il s'élevait, mais soudain la montagne s'évanouissait dans les airs, et devenait invisible par sa grande distance. Nous observâmes ce même phénomène au lever de la lune, il était plus magnifique encore en ce qu'aucune autre montagne ne se voyait dans ce moment, excepté le pic placé entre nous et cette planète. »

A la fin de 1829, l'auteur de ce voyage demanda un congé pour revenir en Europe, et après quatre mois de mer et avoir doublé le cap Horn, il arriva à Portsmouth au printemps de 1830. Nous regrettons de ne pouvoir donner quelques détails personnels sur cet officier, non-seulement parce qu'il a combattu avec constance pour une cause sacrée, mais parce que son ouvrage, qu'il n'a pas voulu signer, est celui d'un observateur impartial et éclairé. C'est un des livres les plus intéressans qui aient été publiés récemment sur l'Amérique du Sud.

E. N.

HENRY FIELDING.

Henry Fielding n'est guère connu en France que par une mauvaise imitation de *Tom Jones*, publiée en 1750 par Laplace, et précédée d'une lettre burlesque adressée à l'auteur par le traducteur. Entre autres choses curieuses et dignes d'être méditées, on y lit en toutes lettres que si Henry Fielding avait eu le bonheur d'écrire pour le peuple le plus spirituel de la terre, il n'aurait pas manqué de supprimer dans son livre tous les passages de mauvais goût que son judicieux imitateur a fait disparaître. Après un certain nombre de complimens, dont Laplace ne néglige pas de s'attribuer une bonne part, il conclut en priant Fielding de lui voter des remercîmens pour le service immense qu'il lui a rendu en corrigeant ses principales fautes.

Ceci s'écrivait en 1750. Quatre-vingts ans plus tard, l'année dernière, un homme d'esprit et de goût, qui sans doute alléguerait au besoin d'excellentes excuses, faisait subir aux *Contes* d'Hoffmann la même mutilation officielle; outre l'élégance et la facilité du style qui le distinguent de Laplace, il a mis d'avance les rieurs de son côté, en ne confiant pas au public sa supercherie, et surtout il a eu le bon sens de ne pas troubler les manes d'Hoffmann pour les prier de le remercier.

Or, il n'est guère possible aujourd'hui de prévoir où et quand

s'arrêtera cette manie de corriger toute chose, de tout refaire à notre mode, de rétrécir ou d'écourter à coups de ciseaux les meilleurs et les plus beaux livres des nations voisines, et même ceux de notre pays; car je ne parle pas seulement d'Homère et de Tasso, arrangés par le prince Lebrun, ni de l'Orlando accommodé au goût du comte de Tressan; j'entends parler aussi des contes délicieux de Marguerite de Navarre, que l'inépuisable complaisance de M. Van-Praet chercherait vainement dans la bibliothèque de la rue de Richelieu. Marguerite elle-même a passé par le supplice des *moderniseurs;* et aujourd'hui un exemplaire de ses récits naïfs et joyeux, écrits dans la langue railleuse et fine qu'on parlait de son temps, est devenu une rareté bibliographique, dont la valeur intime n'est guère appréciée, malheureusement, que par un petit nombre d'érudits tels que Nodier, Crapelet ou Sainte-Beuve.

En ce qui concerne Fielding, il faut dire que Laplace a éliminé un bon tiers de l'ouvrage, et arrangé les deux autres. On n'aurait donc du romancier anglais qu'une idée très incomplète, si l'on s'en rapportait à l'imitation populaire que nous avons nommée. Il existe, il est vrai, deux autres traductions du même ouvrage, assez littérales et assez complètes, l'une de M. Laveaux, et l'autre de M. Chéron; mais ni l'une ni l'autre ne se font lire, et toutes deux sont absolument comme non avenues.

Fielding naquit en 1707 d'une famille noble. Il était fils du général Edmund Fielding, troisième fils lui-même de l'honorable John Fielding, cinquième fils de William, comte de Denbig, mort en 1655. Il était allié d'assez près à la famille ducale de Kingston, célèbre surtout par l'esprit et la beauté de lady Mary Wortley Montague. La mère de Henry Fielding était fille du juge Gold. Il fut le seul enfant mâle de ce mariage; mais il eut trois sœurs du côté maternel, l'une desquelles, Sarah Fielding, a écrit l'*Histoire de David Simple* et quelques autres ouvrages littéraires. Le général Fielding se remaria, et eut de sa seconde femme une famille nombreuse.

La première éducation d'Henry Fielding fut confiée au révérend M. Oliver. Il passa des mains de ce premier maître au col-

lège d'Eton, où il puisa de bonne heure un amour sérieux pour les deux antiquités classiques. Destiné par son père au barreau, il fut envoyé à Leyde pour étudier la jurisprudence, et tous ses biographes affirment d'un témoignage unanime, qu'il se livra à cette étude avec une ardeur assidue. Au bout de quelque temps, il possédait tout le savoir et toute l'habileté nécessaires pour faire un excellent avocat. Une circonstance imprévue dérangea tous ses projets et tout son avenir. Son père, chargé d'une nombreuse famille, et d'ailleurs insouciant sur la conduite de ses affaires, ne lui fit pas parvenir à temps la somme nécessaire pour continuer ses études. Fielding fut obligé de quitter Leyde et de revenir à Londres, à peine âgé de vingt ans. Si le général eût été un homme rangé, ménager de son bien, et sérieusement occupé de l'éducation de ses enfans, les plaideurs d'Angleterre auraient eu un avocat de plus; mais nous n'aurions pas *Tom Jones*.

Livré à lui-même, libre de toute surveillance, abandonné au milieu de toutes les dissipations et de tous les dangers d'une grande capitale, Fielding contracta sans peine et bien vite des habitudes ruineuses et déréglées. Son père, il est vrai, lui avait promis une pension annuelle de 200 livres sterling; mais, comme Fielding le dit lui-même quelque part, *la paraît qui voulait*. Dès ce moment, à l'âge de vingt ans, il commença une lutte qui a duré jusqu'à la fin de sa vie, pendant vingt-huit ans, une lutte énergique et courageuse contre la misère et la détresse.

A cette époque le théâtre avait exercé le talent de Wicherley, de Congreve, de Vanburgh et de Farquhar. N'ayant d'autre alternative, comme il le dit lui-même, que d'être *écrivain ou cocher de louage*, Fielding travailla d'abord pour la scène, et dans l'espace de neuf ans, de 1727 à 1736, il fit représenter successivement, et sans trop d'éclat, dix-huit comédies ou *farces*, aujourd'hui complétement oubliées, à l'exception peut-être de la tragédie burlesque de *Tom Thumb*, qu'on relit quelquefois, de *l'Avare* et du *Médecin malgré lui*, imitées de Molière, et de *la Femme de Chambre intrigante*, empruntée à Destouches.

A quoi faut-il attribuer l'évidente médiocrité des ouvrages

dramatiques de Fielding, et par quelle fatalité malheureuse peut-on s'expliquer que le plus habile romancier de l'Angleterre se soit si long-temps trompé sur sa vraie vocation?

Y aurait-il donc entre le drame et le roman des différences plus nombreuses et plus réelles encore que les analogies apparentes, et d'ailleurs incontestables, qui les rapprochent l'un de l'autre? Cervantes et Lesage ont passé par la même épreuve que Fielding. Avant *don Quixote* et *Gil-Blas,* ils ont long-temps et vainement essayé leur talent sur la scène. Or, qu'en est-il resté? *Numance* et *Turcaret!* Mais *Numance* elle-même est plutôt un fragment épique dialogué, qu'un drame dans le vrai sens du mot; et quant à *Turcaret*, on conviendra sans peine que le roman satirique touche à la comédie par trop de côtés pour décider la question en faveur de Lesage. Que ceux qui, après avoir lu l'admirable récit de *Clavijo* dans les *Mémoires de Beaumarchais*, seraient tentés d'en conclure la double aptitude épique et dramatique de l'auteur, réfléchissent un instant sur l'intervalle immense qui sépare *le Mariage de Figaro* de *la Mère coupable.*

Pour peu qu'on y songe, en effet, on s'aperçoit bien vite que selon la nature spéciale des organisations, selon les habitudes des premières années, selon la direction particulière donnée aux idées par les évènemens de la vie active et réelle, l'esprit est porté par une prédilection invincible et fatale vers le drame ou le roman. A de certaines intelligences qui se mêlent au monde et qui le regardent attentivement, qui s'instruisent paisiblement des anecdotes sans nombre, imperceptibles en apparence, dont toute la vie est faite et tissue, qui forment en se croisant, quand on y regarde de près, la trame de toutes nos journées, qui se plaisent à étudier les caractères jusque dans leurs moindres détails, qui n'assistent jamais à l'incident le plus trivial sans demander compte à toutes les physionomies des sentimens qu'elles trahissent naïvement, ou qu'elles essaient de cacher, mais qu'un œil attentif réussit à surprendre; à ces sortes d'intelligences le roman convient avant et mieux que toutes choses. Leur vie de tous les jours, si animée qu'elle soit d'ailleurs, n'exclut pas

de longues et fréquentes solitudes. Ils aiment à pénétrer les causes, à déduire et à conclure, dans le recueillement, les relations mystérieuses des choses que l'inattention ou l'insouciance considèrent comme absolument étrangères entre elles. Le récit avec ses nombreux épisodes, avec ses péripéties multipliées, hâtées ou suspendues au gré de leurs caprices, les charme particulièrement. Le costume et la physionomie des acteurs, le paysage où la scène se passe, les rides du front, les plis des lèvres, le regard, le geste, jusqu'aux moindres contractions musculaires, rien n'échappe à la curiosité de leurs descriptions. Ils mènent à loisir l'action qu'ils inventent et qu'ils brodent; ils s'arrêtent quand il leur plaît de s'arrêter; ils ont des haltes, des points d'orgue pour se reposer ; à l'exemple d'Hippocrate et de Montesquieu qui attribuent au climat une si puissante influence sur le développement des maladies et des institutions, ils font intervenir la nature extérieure dans les mouvemens des passions. Ils sont et doivent être romanciers.

Il se rencontre aussi des esprits d'une trempe énergique, qui se mêlent à la vie, mais d'une autre façon, plus hardiment, plus vivement que les autres; qui se souviennent moins, mais qui agissent davantage; qui se préoccupent plus volontiers des rôles que des caractères, qui étudient la marche d'un évènement, sa physionomie extérieure et corticale, bien plus que ses ressorts intimes, ses causes primitives. A ceux-là, à ces imaginations aventureuses, ce qu'il faut, c'est une action rapide et pressée, dégagée de toutes les épisodes vrais ou vraisemblables, qui ne concourent pas directement à l'accomplissement définitif d'un fait unique et souverain, qui domine la fable et qui la relie, qui la resserre et l'étreint, et qui ne permet pas à une seule parcelle de toute la composition de s'en distraire et de s'en écarter. Un dialogue incisif et hardi, de paroles rare, plein d'idées soudaines et nécessaires, qui aille droit au but, qui marche vers la conclusion, qui obéisse comme un héros d'Eschyle, ou comme un soldat musulman, aux lois d'une fatalité irrésistible; telles sont les conditions auxquelles de pareils esprits peuvent être satisfaits. Menées à bout dans leurs dernières conséquences, et

sur différens points du globe, ces dispositions ont donné Shakespeare, Corneille, Schiller, Goëthe et Alfieri. La vie de taverne et de braconnier, d'aventures et de joyeuse insouciance, la vie grave et recueillie, une contemplation maladive, une suite non interrompue de tous les genres de bonheur, le goût tardif des études âpres et ardues, après des courses au galop de plusieurs centaines de lieues, suffisent, et au-delà, pour expliquer les différences qui distinguent Othello, Cinna, don Carlos, Goetz de Berlichinghen et Myrrha.

Et ainsi on ne doit pas s'étonner si Fielding n'a pas réussi au théâtre; sa vocation et son génie le destinaient à d'autres succés. Quoi qu'il en soit, comme il menait à Londres la vie d'un homme d'esprit et de plaisir, il trouvait dans ses ouvrages dramatiques des ressources, précaires il est vrai, mais rapides, pour subvenir à ses besoins sans cesse renaissans. Il fut même, pendant une saison, directeur d'une troupe de comédiens, réunis à la hâte, et auxquels il voulait faire jouer ses pièces dans la petite salle d'Hay-Market. Mais cette entreprise ne réussit pas, et la troupe fut promptement dispersée. Obligé de flatter les animosités politiques, Fielding se permit, dans deux de ses comédies, *Pasquin* et *le Registre historique*, des attaques violentes contre Robert Walpole; et il contribua beaucoup, par la liberté de ses satires, à l'établissement de la censure dramatique. Cette mesure excita en Angleterre de nombreux murmures et d'amères réclamations; mais elle n'a pas été abolie, et ne promet pas de l'être de si tôt. Il est douteux en effet que les *chevaliers* d'Aristophane, avec les mœurs politiques que le temps nous a faites, fussent possibles aujourd'hui. On peut raisonnablement contester la convenance et l'opportunité de mettre aux prises, dans l'enceinte d'un théâtre, les haines des partis, lorsqu'il existe tant d'autres voies paisibles et assurées pour la libre manifestation de la pensée. La comédie *ancienne* d'Athènes avec ses personnalités nominales, avec ses invectives acérées, qui ressemblent bien plus à un soufflet qu'à une plaisanterie, n'est plus acceptable, et contredirait trop formellement la politesse délicate et grave de nos relations sociales. Que la satire, expression inévitable du mé-

pris et de l'ironie, si elle veut envahir la scène, se contente de la comédie *moyenne* ou *nouvelle;* qu'elle prenne les caractères existans en changeant les noms, ou que partant d'un caractère réel comme d'un type vrai, mais étroit et mesquin, elle se décide à l'idéaliser, à l'agrandir, à déduire et à traduire toutes les conséquences logiques et possibles, dont il est le principe et le germe, qu'il contient et qu'il peut développer; et à ces conditions, elle obtiendra, sans aucun doute, un succès plus difficile, mais plus durable et plus beau.

En 1736, Fielding épousa une jeune personne de Salisbury, miss Craddock, belle, aimable, et possédant une fortune de 1500 livres sterling. Vers le même temps à-peu-près, il hérita, par la mort de sa mère, d'une terre de 200 livres de revenu, située à Stower, dans le comté de Derby. Une pareille fortune, qui de nos jours serait en Angleterre assez médiocre, pouvait à cette époque lui permettre de vivre dans l'aisance et honorablement. Mais Fielding n'était pas guéri de l'imprévoyance habituelle et constante, qui a fait de toute sa vie une loterie perpétuelle, où la sécurité du lendemain servait d'enjeu pour les plaisirs de la journée. Il réalisait personnellement, et avec une littéralité déplorable, le vice tel que l'ont défini les économistes, en ne tenant compte que de l'étroite spécialité qui les préoccupe; il sacrifiait sans cesse et à tout propos l'avenir au présent. Il quitta Londres pour aller s'établir dans son nouvel héritage; il prit un équipage, une livrée brillante, des chevaux de main, des meutes; il tint table ouverte, et mit au rang de ses premiers devoirs une hospitalité homérique. Dans la religieuse manie de *Boswellisme* qui les possède, ses biographes n'ont pas négligé de consigner une remarque très insignifiante en apparence, mais réellement d'une haute importance, quand il s'agit d'expliquer la ruine d'un homme. La livrée de Fielding était d'un jaune vif, et par conséquent exigeait de fréquens renouvellemens. Au bout de trois ans, il se trouva sans terres, sans rentes et sans demeure.

Cette nouvelle misère, qu'il prévoyait tous les jours, qu'il avait vue venir sans crainte, ne réussit pas à l'abattre; il se remit à l'étude des lois; et après les épreuves ordinaires, il obtint

le titre d'avocat. Il eut alors une profession; et comme il avait employé à l'étude de la jurisprudence toutes les hautes facultés de son esprit, on pouvait espérer pour lui d'éclatans et légitimes succès; mais il ne put triompher du préjugé que sa vie antérieure ne justifiait que trop. Les personnes qui, par leur position sociale, auraient pu hâter et favoriser ses débuts, refusèrent toujours de s'employer pour lui. Personne ne voulut croire qu'un homme d'esprit et de plaisir, habitué aux dissipations et aux déréglemens de tout genre, pût apporter, dans les affaires sérieuses et dans la discussion des intérêts, une attention suffisante; Fielding n'eut pas une seule cause à plaider. Bientôt de violens accès de goutte, souvenirs amers de sa vie passée, le forcèrent absolument de renoncer à l'exercice de sa profession, et ne tardèrent pas à miner sa santé.

Il eut de nouveau recours au théâtre, et il essaya de faire représenter la suite de sa *Vierge démasquée*. Mais, comme un des rôles de la pièce tournait en ridicule un homme de qualité, le lord trésorier refusa son autorisation. Fielding fut alors réduit à vivre de pamphlets, de traités éphémères, d'essais de tous genres; à quelque heure qu'il l'invoquât, sa plume était toujours prête, et l'aidait à soutenir sa famille.

Au milieu de cette vie laborieuse et précaire, il eut le malheur de perdre sa femme, qu'il aimait tendrement. Cette perte inattendue l'affligea si profondément, que ses amis craignirent un instant pour sa raison. Bientôt la nécessité de lutter contre le besoin réussit à le distraire de sa douleur. Il reprit le cours de ses travaux littéraires; et, vers 1741 ou 1742, il parut comprendre, pour la première fois, sa vraie vocation; il écrivit son premier roman, et voici dans quelles circonstances :

En 1740, Richardson avait publié *Pamela*, le plus faible, à coup sûr, de tous ses ouvrages; ce livre obtint alors un succès éclatant; non-seulement on le vantait dans le monde comme un modèle achevé de toutes les perfections, mais les ministres le citaient dans la chaire sacrée, comme aujourd'hui le révérend Irving cite les poésies de Wordsworth. Le succès de *Pamela* donna naissance à l'*Histoire de Joseph Andrews*, et ce dernier

livre, commencé avec l'intention de parodier le premier, devint, sous la plume de Fielding, une production originale et complète par elle-même, bien supérieure à l'ouvrage qu'elle voulait tourner en ridicule. *Pamela* est aujourd'hui à-peu-près oubliée, et *Joseph Andrews* se relit toujours avec plaisir. On a fait, il est vrai, sur le personnage d'Abraham Adams, les mêmes critiques que sur celui de *Don Quixote*. L'excellent curé, comme l'incomparable chevalier de la Manche, est trop souvent battu; le rire qu'il provoque est trop souvent troublé par la compassion qu'il excite. Mais, malgré ce défaut qu'on ne saurait nier, *Joseph Andrews* a remporté sur *Pamela* la même victoire que *Don Quixote* sur les livres de chevalerie. Dans la préface, Fielding déclare qu'il a imité le style de Cervantes; et, en effet, l'imitation est frappante. Mais on s'aperçoit aussi qu'il a mis à profit la lecture de Scarron, et qu'il emprunte au *Roman comique* le langage tragi-comique, perpétuelle caricature de l'épopée classique. On peut même, sans injustice, l'accuser d'avoir poussé trop loin l'emploi de ce moyen, qui dégénère quelquefois en pédantisme.

Le succès de *Joseph Andrews* irrita singulièrement Richardson. On sait que l'illustre auteur de *Clarisse* vivait d'hymnes et d'encens, comme une idole. Trop fier pour paraître s'occuper seulement de la façon dont Fielding l'avait traité, il se plaignit à ses admirateurs des deux sexes de la malheureuse prédilection de l'auteur pour tout ce qui est bas et trivial. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans sa correspondance : « Pauvre Fielding! Je ne pus m'empêcher de dire à sa sœur à quel point j'étais étonné et affligé de voir combien il aimait et recherchait tout ce qui est bas et vil. Si votre frère, lui dis-je, était né dans une écurie ou eût été un coureur de mauvais lieux, on l'aurait pris pour un génie, et l'on eût désiré qu'il eût reçu le bienfait d'une éducation soignée et l'entrée de la bonne compagnie. »

Après de telles paroles, faut-il s'étonner si Richardson répétait à qui voulait l'entendre que Fielding était absolument dépourvu de talent et d'invention; que sa réputation passerait,

que le goût en ferait bientôt justice; qu'on aurait honte de l'engouement qu'il avait excité; qu'avant dix ans il serait complètement oublié.

Il ne paraît pas que Fielding ait songé un seul instant à se venger de cette amère injustice et de ce dédain injurieux; et, quels que soient les motifs qui l'aient déterminé, dans l'origine, à parodier *Pamela*, soit qu'il ait voulu profiter d'un succès pour y greffer une plaisanterie, soit que par une malice naturelle il se soit trouvé porté à ridiculiser ce que ses contemporains adoraient comme souverainement beau, et à ruiner par ses sarcasmes ce qu'ils croyaient à l'abri de toutes les railleries, au moins est-il vrai qu'il abandonna le premier le combat; et, dans le cinquième numéro du *Journal Jacobite*, il rend hautement justice au mérite éminent de *Clarisse*, la meilleure, la plus profonde et la plus poétique de toutes les compositions de Richardson, celle qui, avec l'*Histoire de Clémentine* dans Charles Grandisson, lui assure l'immortalité.

La noble générosité de Fielding nous oblige à prendre parti pour lui. S'il fut le premier à attaquer, au moins faut-il avouer qu'il combattit avec des armes loyales, et que l'intérêt de sa vanité ne le rendit pas injuste.

Après la publication de *Joseph Andrews*, Fielding se remit à écrire pour le théâtre, et fit jouer le *Jour de Noces*. Le manuscrit d'une autre comédie composée vers le même temps, *les Pères*, fut perdu par sir Charles Hanbury Williams, et ne fut retrouvé qu'après la mort de l'auteur. La pièce fut jouée au bénéfice de sa famille.

Les biographes de Fielding rapportent, avec de très légères variantes, une anecdote qui prouve à quel point il se souciait peu de sa réputation dramatique. Un jour qu'on répétait le *Jour de Noces*, Garrick, chargé d'un rôle important dans la pièce, et déjà fort en faveur auprès du public, fit remarquer à Fielding un passage qui lui paraissait devoir déplaire au public. Il témoigna même la crainte d'être sifflé, et de ne pouvoir pas achever la soirée. Il concluait naturellement en lui conseillant de supprimer le passage dangereux. — *Non parbleu*, répliqua

Fielding; *s'il y a une mauvaise scène, laissez-la leur trouver.*

La pièce fut jouée sans aucune correction. La prophétie de Garrick ne tarda pas à se réaliser, et l'acteur, effrayé des sifflets, se retira dans la chambre verte (le foyer), où Fielding vidait joyeusement une bouteille de champagne. Il achevait son dernier verre lorsqu'il aperçut Garrick à travers les nuages d'une épaisse fumée de tabac. — *Hé bien!* s'écria-t-il, *qu'est-ce qu'il y a? Que siffle-t-on en ce moment?* — *Ce que l'on siffle?* répliqua l'acteur, *la scène que je vous avais conseillé de supprimer. Je vous l'avais bien dit. Ils m'ont tellement bouleversé, que je ne serai pas capable de me remettre de toute la soirée.* — *Ah! diable!* répliqua Fielding, avec un sang-froid inaltérable; *ils l'ont donc trouvée?*

Vers 1743, Fielding publia un volume de Mélanges, où se trouve, entre autres choses, le *Voyage de ce Monde dans l'autre,* composition pleine d'une gaîté originale et fine, particulière à l'auteur, mais où l'on ne voit pas bien clairement le but qu'il s'est proposé. Ce fut dans la même année que parut l'*Histoire de Jonathan Wild-le-Grand.* Ce livre est d'un médiocre intérêt : c'est la peinture grossière et monotone du vice dans toute sa hideur. Il est permis de croire qu'il n'a donné ce titre à son ouvrage que pour spéculer sur la renommée populaire de ce brigand fameux. Contre l'ordinaire de Fielding, on n'y trouve, au milieu des tableaux les plus immoraux, rien qui puisse rappeler au lecteur de meilleurs sentimens. Après avoir fermé le volume, on ne conserve guère dans sa mémoire que le souvenir d'une seule scène, celle entre Jonathan et l'aumônier de Newgate.

Outre ces travaux purement littéraires, Fielding s'employait activement aux controverses politiques de son temps. Il dirigea le *Journal Jacobite,* que nous avons cité à propos de Richardson. Cette feuille ainsi nommée par antonomase, se proposait d'éteindre les derniers restes des sentimens jacobites, déjà vaincus et réfutés d'une façon si péremptoire aux champs de Culloden. Le *Vrai Patriote* et le *Champion* furent à-peu-près entièrement rédigés par Fielding. Sa plume soutint avec chaleur ce

qu'on appelait alors la cause des whigs, c'est-à-dire la révolution de 1688, et la famille de Hanovre. Son zèle et son dévoûment demeurèrent long-temps ignorés et sans récompense, tandis que les fonds secrets allaient enrichir des écrivains d'un rang inférieur dont le nom même est aujourd'hui perdu. Enfin, vers 1749, grâce à l'intervention de M. Littleton, qui depuis reçut le titre de lord, Fielding obtint une petite pension, et la place, alors peu honorable, de juge de paix, pour Westminster et Middlesex, avec la liberté d'en tirer tous les profits possibles au moyen des exactions de tous genres.

A cette époque, les juges de paix de Westminster n'avaient d'autre salaire que leurs épices, et ainsi ils étaient directement intéressés à envenimer toutes les querelles soumises à leur juridiction, afin de tirer des voleurs et des filoux une subsistance honteuse et misérable. Fielding n'avait jamais été très délicat ni très difficile sur le choix de ses sociétés; et probablement celles que sa place le condamnait à fréquenter habituellement ne durent pas lui inspirer des goûts très relevés. On trouve dans la *Correspondance d'Horace Walpole avec George Montague*, page 58, le passage suivant : « Rigby m'a fait un tableau frappant de naturel. Fielding, à toutes ses autres occupations, a joint, grâce à M. Littleton, celle de juge de paix de Middlesex; Peter Bathurst et Rigby conduisirent l'autre soir chez lui un domestique qui avait voulu tuer ce dernier. Fielding leur fit dire qu'il était à souper, et qu'il fallait revenir le lendemain matin. Ils ne se rendirent pas à cette excuse assez libre, et montèrent chez lui. Ils le trouvèrent à table avec un aveugle, une fille publique et trois Irlandais. Devant eux étaient un morceau de mouton froid et un os de jambon dans le même plat, et sur une nappe des moins propres. Il ne se dérangea en rien, et ne les invita même pas à s'asseoir. Rigby, qui l'avait vu venir si souvent chez sir C. Williams emprunter une guinée, et Bathurst, chez le père duquel il avait été trop heureux d'avoir son couvert, ne respectèrent pas davantage cette fière indifférence, et prirent eux-mêmes des sièges. Alors il s'occupa des fonctions de sa charge. »

Il faut faire dans le récit de cette anecdote, si humiliante qu'elle soit d'ailleurs, la part de l'exagération aristocratique d'Horace Walpole. Réduite à sa juste valeur, elle est loin assurément d'être honorable. Mais on a lieu de se consoler en songeant que Fielding sut conserver des principes inaltérables et purs au milieu des occasions sans nombre de corruption et de débauche que sa charge lui offrait tous les jours.

Il a écrit quelque part, et personne ne l'a jamais contredit : « Je dois avouer que mes affaires privées au commencement de l'hiver ne m'offraient pas une perspective bien gaie. Je n'avais pas arraché du public et des pauvres les sommes que des gens toujours prêts à piller ont eu la bonté de me soupçonner d'avoir exigées. Au contraire, en tâchant d'apaiser, au lieu d'exciter les querelles des commissionnaires et des mendians; ce qui, je rougis en le disant, n'a pas été fait par tout le monde, et en refusant de recevoir un shilling de l'homme qui à coup sûr n'en avait pas un second dans l'univers, j'ai réduit un revenu d'environ 500 livres à un peu moins de 300, et encore le plus clair de cette somme reste à mon clerc. »

Fielding ne se montra pas seulement désintéressé dans l'exercice de sa charge; mais il faut dire encore à sa louange qu'il chercha par tous les moyens imaginables à ralentir les progrès de la dépravation. Il a fait sur la multiplication des filous et des voleurs des recherches ingénieuses et profondes, et plusieurs de ses idées à ce sujet ont été adoptées par les hommes d'état. Il publia aussi une recommandation au grand jury de Middlesex, et il a laissé un manuscrit *sur les lois de la couronne*. Dans un ouvrage sur la taxe des pauvres, il expose le projet de retenir les indigens dans leurs paroisses respectives, et de les secourir à domicile. Sir Frederick Morton Eden, qui a écrit après lui sur ce sujet, rend hautement justice au savoir et à l'énergie que Fielding a déployés dans ce traité.

Ce fut au milieu de cette vie précaire, et des ennuis inséparables de son emploi, que Fielding écrivit l'ouvrage qui a fondé sa gloire, et qui assure à son nom l'immortalité. *Tom Jones* fut publié en 1750; on se demande avec étonnement comment il a

pu trouver le temps d'écrire ce chef-d'œuvre ; car, outre le mérite admirable de cette composition, il ne faut pas oublier que le texte original est d'une étendue double à-peu-près de celle d'*Ivanhoë*.

L'ouvrage est dédié à l'honorable Littleton, et la dédicace donne à entendre que, sans le secours de ce généreux protecteur, et celui du duc de Bedford, le livre n'aurait pas été achevé, et que l'auteur leur a dû son existence, tandis qu'il était occupé à l'écrire. Cette page d'une si poignante amertume n'a de comparable que la préface de *Melmoth*. Mais, en obéissant à son caractère sombre et hautain, Maturin parle de la faim avec d'autres paroles. « Je sais, dit-il, que plusieurs personnes considérables ont blâmé l'auteur de ce livre, ministre de la religion, de profaner son caractère en composant des ouvrages d'imagination. A cela j'ai à répondre pour ma justification que, si ma profession me donnait de quoi manger, je ne composerais pas de romans. » Qu'il y a loin de cet aveu et de cette apologie à la préface mise en tête de l'édition de Shakespeare, publiée en 1622, huit ans après la mort de l'auteur, par ses camarades Heminge et Condell! Les joyeux comédiens préviennent le public, qu'ils sont convaincus à l'avance du mérite de leur publication ; puis ils ajoutent qu'ils se soucient peu des éloges qu'on pourrait donner au poète, et que la seule chose qui leur importe, c'est qu'on achète ses œuvres. Il était peut-être impossible qu'un juge de paix, un ministre et un comédien tinssent un autre langage!

Il paraît que Ralph Allen, l'ami de Pope, fut aussi un des bienfaiteurs de Fielding; mais il insista pour n'être pas nommé : on assure qu'avant de connaître l'auteur personnellement, il lui envoya 200 livres en un seul don.

Walter Scott a judicieusement et nettement indiqué la différence profonde qui sépare *Tom Jones* des romans de Richardson. Pour la première fois, dit-il, l'Angleterre eut un ouvrage d'imagination, fondé sur l'imitation fidèle de la nature. Et, en effet, quel que soit le mérite éminent de *Clarisse*, on ne peut nier qu'une foule d'incidens ne soient invraisemblables, et que plusieurs caractères ne soient exagérés. Ce qui frappe au con-

traire dans *Tom Jones*, c'est une vérité constante, une vraisemblance qui ne se dément jamais : c'est la nature prise sur le fait, finement observée, et rendue avec une délicatesse sans exemple. C'est en cela surtout que ce livre se distingue de tous les livres du même genre qui l'ont précédé ou suivi.

Le succès de *Tom Jones* ne fut pas un seul instant indécis, et Millar, l'éditeur, en retira de si grands bénéfices, qu'il ajouta généreusement 100 livres sterling aux 600 qu'il avait données pour acquérir le manuscrit.

L'éloge et la critique de ce roman ont été épuisés en Angleterre par le docteur Murphy, le docteur Blair et l'auteur d'*Ivanhoë*, et en France par Laharpe et Suard. Cependant, comme les impressions et les souvenirs laissés par cette lecture immense varient nécessairement suivant le caractère personnel du lecteur, il n'est peut-être pas impossible de présenter à ce sujet des remarques nouvelles et vraies, malgré leur nouveauté.

Et, d'abord, chacun des livres de l'ouvrage est précédé d'une explication, d'un *proœmium* apologétique ; car Fielding, qui regardait, et avec raison, l'histoire de *Tom Jones* comme un genre de littérature absolument nouveau dans son pays, a cru devoir justifier à plusieurs reprises les formes et le plan de sa composition. Ces *proœmia*, que Laplace a supprimés comme des longueurs inutiles et oiseuses, ne sont pas les parties les moins curieuses et les moins fines de l'ouvrage. Dans les premières pages qui précèdent le premier livre, l'auteur explique les raisons qui l'ont décidé à présenter à son convive littéraire le menu du banquet qu'il va lui offrir, et il suit la comparaison de son récit avec un exploit culinaire si finement, si spirituellement, qu'on ne trouve rien dans toute la littérature anglaise qui se puisse mettre en parallèle, si ce n'est peut-être quelques stances du livre le plus spirituel que l'Angleterre ait jamais produit : je veux parler de *Don Juan*.

Quant au mérite général du roman, considéré en lui-même, il faut dire qu'il est aussi spirituel que *Gil Blas*, aussi amusant que *Don Quixote*, et qu'il réunit à ce double avantage un intérêt plus habilement et plus constamment soutenu. Chose rare

dans les ouvrages de ce genre! il y a dans *Tom Jones* un commencement, un milieu et une fin. Les aventures se succèdent comme dans Lesage et dans Cervantes; mais la succession de ces aventures n'est pas, comme chez l'auteur français et chez l'auteur espagnol, purement fortuite, il y a une raison logique, une rigoureuse déduction qui les enchaîne; on trouverait difficilement un épisode ou une page parasite, si l'on excepte l'histoire du *Vieillard de la Colline*, liv. VIII, chap. XI, absolument étrangère au récit principal, comme l'histoire de Léonora, dans *Joseph Andrews*, et d'ailleurs amenée dans l'intention évidente de suivre un usage introduit par Cervantes et accepté par Lesage; toutes les parties de l'ouvrage tendent avec une égale rapidité vers un but unique et commun, la réunion de Tom et de Sophie.

Les différens caractères que Fielding a mis en action sont d'une vérité complète et saisissante. La bonhomie et l'indulgence de M. All-Worthy, le dévoûment du garde-chasse Black George, mêlé d'une sordide avarice, sont et demeureront des modèles inimitables. Blifil égale en profondeur et en dissimulation la création si justement admirée de l'*Iago* de Shakespeare. Sophie est assurément une des héroïnes les plus accomplies et les plus aimables nées de l'imagination des romanciers. La naissance de son amour pour Tom, l'histoire de l'oiseau tombé dans l'étang, tous les détails qui se rattachent aux premières années des deux amans, éclatent par une simplicité naïve et grave. Le personnage de M. Western, gentilhomme campagnard, sa passion égoïste et despotique pour sa fille, la rudesse de ses manières, son goût pour la chasse et le vin; son indulgence pour les premières faiblesses de Tom Jones, fondée sur l'analogie de leurs talens et de leurs goûts, forment, en se réunissant, un type vivant et complet comme Molière en savait créer.

On a sévèrement blâmé en Angleterre la liaison de Tom Jones avec lady Bellaston. On a prétendu que cet incident avilissait le héros; mais je ne saurais me ranger à cet avis. C'est à mon sens un trait qui ajoute à la vraisemblance, et, comme tel, j'y renoncerais difficilement, et je le verrais disparaître à regret.

Il faut remercier la critique allemande, et en particulier Bouterwek, d'avoir établi nettement la différence qui sépare l'art, sous toutes ses formes, de la morale dogmatique. Les enseignemens de la littérature et de la poésie ne doivent jamais être qu'implicites et détournés.

Sous ce rapport, *Tom Jones* n'est pas plus immoral que *Gil Blas*. Le style de Fielding est, comme celui de Lesage, d'un naturel exquis, et ses moindres pensées, ses expressions en apparence les plus indifférentes, sont tellement à leur place, et viennent si à propos, qu'on pourrait difficilement concevoir que l'ordre en fût changé sans préjudice. C'est le style d'une conversation élégante et polie ; rarement celui d'un récit fait avec la prétention de produire un effet donné. C'est une abondance paisible et uniforme, mais sans diffusion et sans prolixité. Pour retrouver de nos jours les traces de cette manière simple et pure, il faut aller chercher en Angleterre Mackenzie et Julia de Roubigné, et en France la prose contenue et arrêtée de Mérimée.

Il faut dire de *Tom Jones* ce qu'on a dit avec raison de *Don Quixote* et de la *Divine Comédie*. La vie d'un homme ne contient pas deux œuvres pareilles. C'est la condensation et le résumé de toute une existence. C'est le résultat et la conclusion de plusieurs années de passions et de pensées, la formule dernière et complète de la philosophie personnelle que l'on s'est faite sur tout ce que l'on a vu et senti. Et comme le poème de Dante représente sous une forme exquise les hommes et les choses de son temps, comme il renferme et retrace les différens aspects de la vie à l'époque où vivait le poète florentin, *Tom Jones* a aussi le même caractère : morale et dissolution, apologie et satire des mœurs du temps, licence des classes élevées, tout s'y trouve réfléchi. On ne recommence pas impunément un pareil récit, on est fatalement condamné à le copier. On conçoit que Molière, Calderon et Shakespeare aient glorieusement multiplié leurs œuvres dramatiques. Il n'y a rien dans leur théâtre qui accuse la même faiblesse et le même épuisement que *les Eaux de Saint Ronan* et *Redgauntlet*. Un seul roman contient trois drames aux moins.

Cervantes, Fielding et Lesage, les trois premiers romanciers de l'Europe, n'ont fait qu'un roman; car le *Bachelier de Salamanque, Guzman d'Alfarache* et même le *Diable Boiteux* ne sont que de pâles copies de *Gil Blas*.

Amelia fut le dernier ouvrage important de Fielding; mais on doit dire, malgré le mérite très réel de cette composition, qu'elle est très inférieure à la précédente. Deux personnages seulement rappellent la vigueur et la précision de l'auteur de *Tom Jones*, le colonel Bath et le docteur Harrison.

Amelia fut publié en 1751, par Millar. Le manuscrit fut payé 1,000 guinées. Mais, comme le libraire, doué d'un tact plus fin que la plupart de ses confrères, jugeait ce roman inférieur à *Tom Jones*, il imagina, pour en accélérer le débit, un stratagème assez habile. Dans une vente de livres qu'il fit avant la publication de cet ouvrage, il offrit aux autres libraires les différens articles de son magasin aux termes d'escompte ordinaires. Mais quand il fut question d'*Amelia*, il mit l'ouvrage à part comme étant si avidement demandé dans le commerce, qu'il ne pouvait le donner aux conditions d'usage. La ruse réussit; le succès d'*Amelia* ne fut pas moindre que celui de *Tom Jones*, et le libraire n'eut bientôt plus rien à craindre.

En 1752, Fielding entreprit le *Journal de Covent Garden* sous la direction d'un pseudonyme, Alexandre Drawcansir, l'un des personnages de la *Répétition* du duc de Buckingham, parodie populaire des pièces de Dryden. Il était merveilleusement propre à ce genre de travail; il avait l'érudition, les connaissances variées, la vivacité d'esprit, la souplesse et la docilité de mémoire, qui sont les armes naturelles et nécessaires d'un journaliste; mais il fut bientôt en guerre avec le docteur Hill et avec Smollett, tous deux engagés dans des entreprises périodiques du même genre. Cette polémique, menée avec aigreur par les deux partis, ne fut pas de longue durée.

Cependant la santé de Fielding s'affaiblissait tous les jours; il fut bientôt atteint d'une hydropisie; le duc de New-Castle, alors premier ministre, réclama ses conseils et son assistance pour

mettre fin aux vols secrets, et pour une somme de 600 livres sterling, Fielding s'engagea, et réussit à détruire plusieurs bandes de fripons qui infestaient Londres et les environs.

Son corps épuisé ne put résister à ces derniers efforts. Il essaya vainement les eaux de Bath, et enfin les médecins lui conseillèrent de chercher un climat plus doux. Il obéit à leur avis, et partit pour Lisbonne. Au moment de quitter l'Angleterre, il écrivit d'un main défaillante les lignes qu'on va lire :

« Aujourd'hui, mercredi 24 juin 1754, le soleil le plus triste que j'aie jamais vu s'est levé, et m'a trouvé éveillé dans ma maison à Fordhook; à la clarté de ce soleil, j'allais, pensais-je, voir pour la dernière fois, en leur disant un dernier adieu, ces objets chéris pour lesquels je me sentais la tendresse d'une mère. Je n'étais nullement endurci par la doctrine de l'école philosophique, qui m'avait appris à supporter la douleur et à mépriser la mort. Dans cette situation, ne pouvant vaincre la nature, je m'abandonnai entièrement à elle, et elle me rendit aussi complètement sa dupe qu'a jamais pu l'être la femme la plus faible. Sous le prétexte de me permettre de jouir encore une fois, elle m'amena à chercher pendant huit heures la société de mes petits-enfans; et, sans aucun doute, j'ai plus souffert dans ce court intervalle que dans toute ma maladie. A midi précis, je fus avertis que la voiture m'attendait; aussitôt j'embrassai mes enfans l'un après l'autre, et je montai dans le carrosse avec un peu de résolution; ma femme, qui se conduisit véritablement comme une héroïne et comme un philosophe, quoiqu'elle soit en même temps la mère la plus tendre, me suivit, ainsi que sa fille aînée; quelques amis m'accompagnèrent, d'autres prirent congé de moi, et j'entendis faire sur ma fermeté un concert d'éloges auquel je savais bien n'avoir aucun droit. »

Nous voyons, dans ce dernier passage, que Fielding s'était remarié. Mais aucun de ses biographes ne fait mention de ce second mariage, et nous n'avons pu réussir à trouver un seul détail qui s'y rapporte. Miss Craddock était morte avant que la première page de *Tom Jones* fût écrite. Il est probable que la seconde femme de Fielding n'eut pas une grande influence sur

sa destinée ; car, dans le cas contraire, l'Angleterre, qui excelle dans la biographie, et qui a même dépassé l'érudition allemande, dans ce genre de travail, la patrie de Boswell, le plus merveilleux des biographes, n'aurait pas manqué de nous en instruire.

Son habileté à saisir et à peindre les portraits ne l'abandonna pas dans ses derniers momens, et l'on trouve dans son *Voyage à Lisbonne*, dont nous avons extrait le passage précédent, les portraits de l'hôtesse grondeuse de l'île de Wight, de l'officier petit-maître qui visite le navire, comparables au curé Abraham Adams et au squire Western. Fielding mourut à Lisbonne, en 1754. Il a emporté son secret avec lui ; et le seul de tous les écrivains anglais qui lui ressemble, Tobias Smollett, est bien loin de son maître et de son modèle.

En achevant cette dernière page, je ne puis me défendre de consigner ici un synchronisme important dans l'histoire littéraire. En 1749, la même année où M. Littleton obtint pour Fielding une place de juge de paix, la ville de Francfort vit naître Goëthe, l'auteur de *Wilhelm Meister*. Ce rapprochement, puéril en apparence, éveille de sérieuses réflexions sur la destinée diverse de ces deux hommes de génie : la misère et la détresse de l'homme à qui nous devons *Tom Jones*, comparées au bonheur paisible et inaltérable du ministre d'état de Weimar, renferment à coup sûr une haute leçon, plus concluante que tous les essais passés et à venir, sur les dangers de l'imprévoyance et de la prodigalité.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

« Vous êtes à l'âge où l'on se décide ; plus tard on subit le joug « de la destinée qu'on s'est faite, on gémit dans le tombeau qu'on « s'est creusé, sans pouvoir en soulever la pierre. *Ce qui s'use le « plus vite en nous, c'est la volonté.* Sachez donc vouloir une fois, « vouloir fortement ; fixez votre vie flottante et ne la laissez plus « emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séchée. » Ce conseil donné quelque part à une âme malade par le prêtre illustre dont nous avons à nous occuper, pourrait s'adresser à presque toutes les âmes en ce siècle où le spectacle le plus rare est assurément l'énergie morale de la volonté. Le XVIIIe siècle, lui, en avait une et bien puissante au milieu de ses incohérences; il la déploya dans des voies de révolte, il l'épuisa à des œuvres de destruction. Notre siècle, à nous, en débutant par la volonté gigantesque de l'homme dans lequel il s'identifia, semble avoir dépensé tout d'un coup sa faculté de vouloir, l'avoir usée dans ce premier excès de force matérielle, et depuis lors il ne l'a plus retrouvée. Son intelligence s'est élargie, sa science s'est accrue; il a étudié, appris, compris beaucoup de choses et de beaucoup de façons ; mais il n'a plus osé, ni pu ni *voulu* vouloir. Parmi les hommes qui se consacrent aux travaux de la pensée et dont les

sciences morales et philosophiques sont le domaine, rien de plus difficile à rencontrer aujourd'hui qu'une volonté au sein d'une intelligence, une conviction, une *foi*. Ce sont des combinaisons infinies, des impartialités sans limites, de vagues et inconstans assemblages, c'est-à-dire, sauf la dispute du moment, une indifférence radicale. Ce sont, en les prenant au mieux, de vastes âmes déployées à tous les vents, mais sans une ancre quand elles s'arrêtent, sans boussole quand elles marchent. Cette excroissance démesurée de la faculté compréhensive constitue une véritable maladie de la volonté, et va jusqu'à la dépraver ou à l'abolir. Elle l'abolit dans le sein même de l'intelligence qui se glace en s'éclaircissant, qui s'efface, s'étale au-delà des justes bornes, et n'a plus ainsi de centre lumineux, de puissance fixe et rayonnante. On veut comprendre sans croire, recevoir les idées ainsi que le ferait un miroir limpide, sans être déterminé pour cela, je ne dis pas à des actes, mais même à des conclusions. Les plus vifs, les plus passionnés tirent de cette succession mobile une sorte de plaisir passager, enivrant, qui réduit sur eux l'impression de chaque idée nouvelle au charme d'une sensation; ils s'éprennent et se détachent tour-à-tour, ils épousent presque un système nouveau comme Aristippe une courtisane, sachant qu'ils s'en lasseront bientôt : c'est une manière d'épicuréisme sensuel et raffiné de l'intelligence. On ne s'y livre pas d'abord de propos délibéré; on se dit qu'il faut tout connaître et qu'il sera toujours temps de choisir. Mais, l'âge venant, cette vertu du choix, cette énergie de volonté qui, se confondant intimement avec la sensibilité, compose l'amour, et avec l'intelligence n'est autre chose que la foi, dépérit, s'épuise, et un matin, après la trop longue suite d'essais et de libertinage de jeunesse, elle a disparu de l'esprit comme du cœur. On dirait que la quantité de volonté vive, fluide et non réalisée jusque-là, n'étant plus tenue en suspension par la chaleur naturelle à l'âge et la fermentation ignée de la vie, se précipite et s'infiltre plus bas en s'égarant. Déchue en effet des régions supérieures où une prévoyance féconde ne l'a pas su fixer, la volonté trop souvent dans sa dispersion vers cet âge se met misérable-

ment au service de mille passions, de mille caprices de vanité ou de volupté, de mille habitudes vicieuses, inaperçues longtemps, et qui se démasquent soudainement dans notre être avec une autorité acquise. On voit alors, spectacle douloureux! de vastes et hautes intelligences se souiller; l'amour des places, de l'or, de la table, des sens, les saisit ou se prolonge en elles. Le népotisme les envahit, l'intrigue les attire et les morcèle, la jalousie les ulcère; leur vœu secret et leur but habituel ne se peuvent plus avouer désormais sans honte. Chez les plus nobles, c'est encore l'amour de leur renommée qui domine, et on les voit en cheveux gris s'acharner jusqu'au bout à cette guirlande puérile. Grands hommes à tant d'égards, ils ne sont plus des hommes dans le sens intime de l'antique sagesse; ils ne nous offrent plus des intelligences servies par des organes, mais des intelligences qui mentent à des organes qui les trahissent. Qu'ils sont rares ceux qui, dans l'ordre de la pensée, se fixent à temps et adhèrent sans réserve à la vérité reconnue par eux perpétuelle, universelle et sainte; qui, non contens de la reconnaître s'y emploient tout entiers, y versent leurs facultés, leurs dons naturels; riches leur or, pauvres leur denier, passionnés leurs passions; orgueilleux s'y prosternent, voluptueux s'y sèvrent, nonchalans s'y aiguillonnent, artistes s'y disciplinent et s'y oublient; qui deviennent ici-bas une volonté humble et forte, croyante et active, aussi libre qu'il est possible dans nos entraves, une volonté animant de son unité souveraine la doctrine, les affections et les mœurs, véritables hommes selon l'esprit; sublimes et encourageans modèles!

Je sais qu'en parlant à dessein de celui des hommes de notre temps qui offre peut-être le plus magnifique exemple de cette union consubstantielle et sacrée de la volonté avec l'intelligence sous le sceau de la foi, de celui dont l'esprit et la pratique, toute la pensée et toute la vie, se sont si docilement soumises, si ardemment employées aux conséquences efficaces de doctrines en apparence délaissées, et aussi compromises qu'elles pouvaient l'être; — je sais que nous avons à nous garder nous-même de cette étude inféconde, et de cette admiration curieuse sans résul-

tat, dont nous venons de signaler la plaie. La meilleure façon de donner à connaître de telles activités morales, ce n'est pas en effet de les interpréter ni de les peindre, c'est surtout d'acquiescer à l'ensemble de vérités qu'elles restaurent, et de rendre témoignage au principe fondamental dont elles se déclarent les simples organes. Mais ces sortes d'adhésions, pour être valables et sincères, ne doivent se manifester que dans leur temps, et jusqu'à cet invincible éclat intérieur, on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure, je dirai même, trop de pudeur. Il y a, nous l'avons éprouvé, dans beaucoup d'esprits jeunes et ouverts, une facilité périlleuse à adopter, à professer prématurément des doctrines qu'on conçoit, qu'on aime, mais dont certaines parties laissent encore du trouble. C'est une aberration intellectuelle qui mène également, et par une pente rapide, à l'indifférence, une autre forme plus spécieuse qu'elle revêt, une autre injure au caractère sérieux et trois fois saint de la Vérité.

L'abbé de La Mennais, avec cette éloquente énergie de conviction qui ne s'est pas relâchée un seul instant depuis, apparut tout d'un coup au siècle en 1817 par son premier volume de l'*Essai sur l'indifférence;* les deux ou trois écrits qu'il avait publiés auparavant l'avaient laissé à-peu-près inconnu. Une grande confusion, à cette époque, couvrait l'état réel des doctrines; l'émotion tumultueuse des partis pouvait donner le change sur le fond même de la société. M. de La Mennais ne s'y méprit pas. Il pénétra plus avant, et, sous les haines politiques déchaînées, il vit indifférence religieuse dans la masse, indifférence dans le pouvoir, indifférence même dans toute cette portion considérable du clergé et du royalisme qui mettait le temporel en première ligne. Du milieu de cette immense langueur, de cette espèce d'atonie à nombreuses nuances, il séparait, en l'exagérant, la *faction* philosophique issue du dix-huitième siècle, la *Révolution* antagoniste, selon lui, du christianisme, et endoctrinant contre Dieu le peuple. En ceci, les suites l'ont bien prouvé, M. de La Mennais se trompait de plusieurs façons. Outre qu'il ne discernait pas alors le côté sensé, pur et légitime de l'opposition libérale, et lui faisait injure sur ce point, il lui faisait trop

d'honneur sur un autre, en lui imputant une portée philosophique, une conception analogue à celle du dernier siècle; chez elle encore, il aurait pu apercevoir justement, même à travers les quolibets anti-jésuitiques (malheureusement utiles), du plus populaire de ses journaux, une nuance un peu crue, parfois un peu sale, une variété épaisse et grossière de l'indifférence. Quoi qu'il en soit, cette indifférence du siècle se révéla comme fait capital à M. de La Mennais, et il résolut de la contrarier par toutes les faces, de secouer de terre sa lâcheté assoupie, de l'insulter dans l'arène, comme on fait au buffle stupide, de la toucher au flanc de la pointe de cette lance trempée au sang du Christ. C'était mieux présumer d'elle qu'elle ne méritait : le succès ne fut pas ce qu'il devait être. Il y eut pourtant une vive sensation, comme on dit, mais stérile chez la plupart, et le nom de M. de La Mennais est resté pour eux un épouvantail ou une énigme. Le clergé, du sein duquel il sortait, se laissa aller unanimement d'abord ; il eut l'air de comprendre; il salua, il exalta d'un long cri d'espérance son athlète et son vengeur. Tandis que pour cette tâche, en effet, M. de Bonald était trop purement métaphysicien, M. de Châteaubriand trop distrait et profane, M. de Maistre d'une lecture peu accessible et alors presque inconnu, voilà que s'élevait un théologien ardent, unissant la hauteur des vues au caractère pratique, écrivain, raisonneur et prêtre, empruntant à Port-Royal, aux gallicans et à Jean-Jacques les formes claires, droites et françaises de leur logique et de leur style, les emplissant par endroits d'une invective de missionnaire, catholique d'ailleurs en doctrine comme Duperron et Bellarmin. Le surnom de *Bossuet nouveau* circula donc en un instant sur les lèvres du clergé. Au dehors, ce fut surtout de l'étonnement; on n'admettait pas qu'un prêtre parlât sur ce ton aux puissances et qu'il se posât plus haut qu'elles avec cette audace d'aveu. Les uns le prenaient pour un converti effervescent qui voulait faire du bruit; les plus ingénieux et les plus subtils interprétaient son livre comme un retour fougueux après une jeunesse orageuse. Tel fut le premier effet. Mais lorsque, deux ans après, parut le tome second de l'*Indifférence*, et que

l'auteur développa sa théorie de la certitude, puis les applications successives de cette théorie au paganisme, au mosaïsme et à l'église, l'attention publique, détournée ailleurs, ne revint aucunement; sur ce terrein il n'y eut plus guère que le clergé, les théologiens gallicans et les personnes familières aux controverses philosophiques qui le suivirent. Encore la masse scolastique du clergé et la coterie intrigante, ce qui tenait à la Sorbonne défunte ou à l'antichambre, se mit à s'effrayer et, par intérêt ou routine, mitigea singulièrement ses précédens éloges, s'acheminant peu-à-peu à les rétracter. M. de La Mennais, abandonné à mesure qu'il avançait, dut conquérir en apôtre, un à un, et dans les rangs jeunes et obscurs, ses véritables disciples. Il en rencontrait plus aisément peut-être, et de mieux préparés, hors de France, chez les autres nations catholiques, où les mêmes petites embûches n'existaient pas. Quant aux philosophes qui s'inquiétaient des théories nouvelles, M. de La Mennais ne réussit qu'avec peine à conduire leur orgueil cartésien au-delà de son second volume : ils se prêtèrent difficilement à rien entendre davantage; cette infaillible certitude, appuyée au témoignage universel, leur semblait une énormité trop inouïe. D'ailleurs, le christianisme antérieur qui s'en déduisait, renversait tous leurs préjugés sur le dogme catholique, dont, en effet, la plus large idée à nous, fils du siècle, nous était venue la veille par les conférences de Saint-Sulpice. Ils envisagèrent donc M. de La Mennais comme un novateur audacieux en religion, un hérétique sans le savoir; et, au point de vue philosophique, comme ruinant toute certitude individuelle sous prétexte de fonder celle du genre humain. Mais au moins, ces personnes l'avaient étudié et l'appréciaient à beaucoup d'égards. Dans le reste du public distingué, faut-il le dire? on n'ignorait pas que l'auteur de l'*Indifférence* était un prêtre de talent, ultramontain. La plupart et des plus spirituels (j'en ai entendu), se demandaient : « Croit-il réellement? Est-ce tactique ou conviction? » et dans leur bouche facile, habituée aux feintes, ce doute n'exprimait pas une trop violente injure. On était fait à le voir de l'opposition; mais on le confondait avec l'extrême

droite dévote, avec les légitimistes absolus, desquels, au contraire, son principe fondamental le séparait. Son beau livre des *Rapports de la religion avec l'ordre civil et politique*, celui des *Progrès de la Révolution*, ses *Lettres à l'archevêque de Paris*, ne détrompaient qu'imparfaitement, parce qu'il n'y avait que les personnes déjà au fait de l'homme qui les lussent avec réflexion et avidité. Aussi quand l'*Avenir* parut après juillet, beaucoup d'honnêtes gens s'étonnèrent, comme d'une volte-face, de ce qui n'était que la conséquence naturelle d'une doctrine déjà manifeste, une évolution conforme aux circonstances nouvelles qu'avait dès long-temps prévues l'œil du génie.

M. de La Mennais n'est pas et n'a jamais été homme du jour; on peut même dire qu'il n'est pas homme de ce siècle, en mesurant le siècle au compas rétréci de nos habiles, qui en ont fait quelque chose qui contient, tantôt six mois, tantôt cinq ans, au plus quinze. Il vit, il a toujours vécu à-la-fois en deçà et au-delà, enjambant dans l'intervalle ces taupinières. C'est un des esprits les plus avancés en même temps et les plus antiques, antique en certaines places, le dirai-je? jusqu'à sembler suranné avec charme, progressif jusqu'à devenir alors téméraire, si l'humilité ne le rappelait. Par sa naissance, par son éducation et sa première vie dans une province la plus fidèle de toutes à la tradition et à l'ordre ancien, par le genre de ses relations ecclésiastiques et royalistes dans le monde lorsqu'il s'y lança, par la nature de son scepticisme lorsqu'il fut atteint de ce mal, par la forme soumise et régulière de son retour à la foi, par tout ce qui constitue enfin les mœurs, l'habitude pratique, l'union de la personne et de la pensée, l'allure intérieure ou apparente, la qualité saine du langage et l'accent même de la voix, M. de La Mennais, à aucune époque, n'a trempé dans le siècle récent, ne s'y est fondu en aucun point; il a demeuré jusqu'en ses écarts sur des portions plus éloignées du centre et moins entamées; dans toute sa période de formation et de jeunesse pieuse ou rebelle, il a fait le grand tour, pour ainsi dire, de notre Babylone éphémère, et si plus tard il est entré dans l'enceinte, ç'a été avec un cri d'assaut, muni d'armes sacrées, se hâtant aux régions

d'avenir et perçant ce qui s'offrait à l'encontre au fil de son inflexible esprit. Et qu'on ne dise pas qu'il doit mal connaître notre foyer actuel de civilisation, pour l'avoir traversé sur une ligne si droite, dans une irruption si rapide! Il l'avait conclu à l'avance, il l'avait déterminé du dehors, pour les points essentiels, avec cette géométrie transcendante d'une doctrine sainte aux mains du génie; il en avait induit les diversités d'erreurs et de vices avec les propres données de son cœur, moyennant cette double corruption qui se remue ici-bas en tout esprit et en toute chair, orgueil et volupté. Il n'eut donc qu'à vérifier d'un coup-d'œil la cité du jour, et s'il perdit, en y marchant, quelques préjugés de détail, si très souvent il eut à rabattre en ce sens qu'il lui avait attribué d'abord plus qu'elle n'avait, sa direction prescrite n'en fut pas déviée; il ne fit plutôt que s'affermir. Et certes, il la connaît mieux cette cité de transition qu'il a laissée en arrière, et qu'il ne voit aujourd'hui que comme un amas de tentes mal dressées, il la connaît mieux que nos myopes turbulens qui, logés dans quelque pli, s'y cramponnent et s'y agitent; qui du sein des coteries intestines de leurs petits hôtels, s'imaginent qu'ils administrent ou qu'ils observent, savent le nom de chaque rue, l'étiquette de chaque coin, font chaque soir aux lumières une multitude de bruits contradictoires, et avec l'infinie quantité de leurs infiniment petits mouvemens n'arriveront jamais à introduire la moindre résultante appréciable dans la loi des destinées sociales et humaines.

C'est en Bretagne à Saint-Malo, au mois de juin 1782, que naquit d'une famille d'armateurs et de négocians, Félicité Robert de La Mennais; cette famille venait d'être anoblie (sous Louis XVI je crois) pour avoir nourri à grands frais la population dans une disette. Sa première enfance jusqu'à huit ans fut extrêmement vive et pétulante. Il mettait en émoi tous ses camarades du même âge par ses malices, ses saillies et ses jeux. Ses maîtres à l'école ne savaient comment le maintenir tranquille sur son banc, et on ne trouva un jour d'autre moyen que de lui attacher avec une corde à la ceinture un poids de tourne-broche. Vers huit ou neuf ans, cette perpétuelle activité se tourna en entier du côté de

l'étude, de la lecture et de la piété. Il commença de s'appliquer au latin, mais bientôt les évènemens de la révolution le privèrent de maîtres; il était à peine capable de sixième; son frère, un peu plus avancé que lui, le guida pendant quelques mois et le mit presque tout de suite aux *Annales de Tite-Live*. Après quoi le jeune Félicité ou *Féli*, comme on disait par abréviation(1), livré à lui-même et altéré de savoir, lut, travailla sans relâche et se forma seul. C'était à la campagne, chez un oncle qui avait une belle bibliothèque : l'enfant s'y introduisait, enlevait les livres et les dévorait; il ne se couchait qu'avec son volume. Pièces de théâtre, romans, histoire, voyages, philosophie et sciences, tout y passait, tout l'intéressait; mais il goûtait les *Essais de morale* de Nicole, plus que le reste : à dix ans, il avait lu Jean-Jacques, mais sans en rien conclure contre la religion. On voit d'où lui viennent les habitudes solides et anciennes de son style. Il s'essayait dès-lors à de petites compositions, sur le *Bonheur de la vie champêtre* par exemple. Vers douze ans, il apprit le grec et parvint à le savoir très bien sans autre secours que les livres. Sa dévotion, malgré tant de lectures mélangées, continuait d'être pure; il allait souvent en secret adorer le Saint-Sacrement dans des chapelles d'alentour. Mais plus tard ayant été placé chez un curé du pays à l'époque de sa première communion, les développemens qu'il entendit éveillèrent sa contradiction sur quelques points; l'amour-propre se mit en jeu; les argumens philosophiques qu'il avait lus lui revenaient en mémoire. Pourtant en 1796 ou 97, il envoyait au concours de je ne sais quelle académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. L'âge des emportemens et des passions survint; il le passa, à ce qu'il paraît, dans un état, non pas d'irréligion (ceci est essentiel à remarquer), mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le jeune homme une opinion très probable qu'il défendait dans le monde, qu'il produisait en con-

(1) Ses disciples entre eux l'appellent encore maintenant M. Féli.

versation, mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Ce retour imparfait n'eut lieu toutefois qu'après un premier cahos et au sortir des doutes tumultueux qui avaient pour un temps prévalu. Quant à ce qui touche le genre d'émotions auquel dut échapper difficilement une âme si ardente, et ceux qui la connaissent peuvent ajouter si tendre, je dirai seulement que, sous le voile épais de pudeur et de silence qui recouvre aux yeux même de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrait de loin, en le voulant bien, de grandes douleurs, comme quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif, qui du même coup brisa cette âme et la rejeta dans la vive pratique chrétienne d'où elle n'est plus sortie. Toutes conjectures d'un ordre inférieur doivent tomber comme grossières et dénuées de fondement. Pour ceux qui cherchent dans les moindres détails des traits de caractère, ajoutons que M. de La Mennais, quand il était dans le monde, avait une passion extrême pour faire des armes et qu'il donnait souvent à l'escrime des journées entières : ce sera un symbole de polémique future, si l'on veut. Entre son retour complet à la religion et la tonsure, entre la tonsure et son entrée définitive dans les ordres, plusieurs années se passèrent pour M. de La Mennais; il ne fut tonsuré en effet qu'en 1811, et ordonné prêtre qu'en 1817. Dès 1807, nous voyons paraître de lui une traduction exquise du *Guide spirituel*, petit livre ascétique du bienheureux Louis de Blois. La préface, aussi parfaite de style que tout ce que l'auteur a écrit plus tard, respire un parfum de grâce céleste, une ravissante fraîcheur de spiritualité. Les *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, qui furent imprimées un an après, en 1808, mais que la police de Bonaparte arrêta aussitôt, appartiennent au contraire à la lutte hardie de l'apôtre avec le siècle, et en sont comme le premier défi. M. de La Mennais s'y élève déjà contre l'indifférence glacée qui ne prend plus même à la religion assez d'intérêt pour la combattre. « Aujourd'hui, dit-il, il en est des « vérités les plus importantes comme de ces bruits de ville, dont « on ne daigne même pas s'informer ». C'est au matérialisme philosophique qu'il rapporte particulièrement ces effets, et il

en poursuit la source chez *M.* de Voltaire, chez *M.* de Condillac et jusque chez *M.* Locke. Le style s'y montre en beaucoup d'endroits ce qu'il sera plus tard; mais les idées théoriques, trop peu dégagées, ne le soutiennent pas encore; il y a excès de crudité dans les formes. L'auteur, dès ce temps, n'espère rien que d'un nouveau clergé : il propose des synodes provinciaux, des conférences fréquentes, de libres communautés entre les prêtres de chaque paroisse, en un mot l'association sous diverses formes et tous les moyens de renaissance. La réforme pratique que le prêtre Bourdoise opéra dans les mœurs de son ordre, après les désastres de la Ligue, excite son émulation; il se croirait heureux, après des désastres pareils, d'en provoquer une du même genre et d'en inspirer le besoin. « O Bourdoise, s'écrie-« t-il, où êtes-vous? » La *Tradition de l'Eglise sur l'Institution des Evêques,* publiée en 1814 aux premiers jours de la restauration, avait été composée, à partir de 1811, au petit séminaire de Saint-Malo, où M. de La Mennais était entré en prenant la tonsure. Il y enseignait les mathématiques, et c'est à ses heures de loisir, sur les cahiers de son frère, fondateur et supérieur du séminaire, qu'il rédigea cet ouvrage de théologie. Il n'en fut donc pas le seul, l'essentiel auteur, et il faut expliquer ainsi l'espèce de contradiction, d'ailleurs fort légère, qu'on s'est plu à faire remarquer entre certaines opinions énoncées par lui dans la suite et un ou deux passages du discours préliminaire de ce livre. Dès cette époque, ses principes étaient fermement assis sur les questions vitales de liberté : il écrivait à un ami au sujet d'un des premiers mensonges de la restauration : « Je viens de « lire le projet de loi *napoléonnienne* sur la liberté de la presse. « Cela passe tout ce qu'on a jamais vu. Buonaparte opprimait la « pensée par des mesures de police arbitraire; mais une sorte de « pudeur l'empêcha toujours de transformer en ordre légal le « système de tyrannie qu'il avait adopté. Voyons ce qui en ré-« sulte pour moi. Premièrement Girard (*l'imprimeur*) sera obli-« gé de déclarer qu'il se propose d'imprimer un livre sur l'insti-« tution des évêques, lequel formera tant de feuilles d'impres-« sion. 2° L'impression finie, et avant de commencer la vente,

« il faudra qu'il remette un exemplaire au directeur de la li-
« brairie. 3° Le premier venu, Tabaraud par exemple, peut
« former plainte devant un tribunal, et déférer le livre comme
« un *libelle diffamatoire*, auquel cas l'édition sera saisie, en
« attendant jugement. Il n'est pas même bien clair que la saisie
« ne puisse pas avoir lieu, malgré le privilège de nos soixante-
« six feuilles, sous le prétexte que je remue des questions qui
« peuvent troubler la *tranquillité publique*. Ce serait bien pis, si
« je n'avais qu'un petit pamphlet de quatre cent quatre-vingts
« pages in-8°: il n'y aurait pas moyen de se tirer d'affaires. Heu-
« reux celui qui vit de ses revenus, qui n'éprouve d'autre besoin
« que celui de digérer et de dormir, et savoure toute vérité dans
« le pâté de Reims, que nul n'oserait censurer en sa présence.
« J'ai bien peur que l'heureuse révolution ne se borne à l'échange
« d'un despotisme fort contre un despotisme faible. Si mes
« craintes se réalisent, mon parti est pris, et je quitte la France
« en secouant la poussière de mes pieds. » Le lendemain il écrivait encore au même: « Je regrette bien de ne pouvoir
« savoir, avant de partir, ce que tu penses du projet, qui
« me paraît renfermer la plus vexatoire, la plus sotte, la plus
« impolitique et la plus odieuse de toutes les lois. N'as-tu pas
« admiré dans le discours de M. de Montesquiou comme quoi les
« Français ont trop d'esprit pour avoir besoin de dire ce qu'ils
« pensent? Quelle ineptie et quelle impudence!

En 1815, pendant les cent-jours, M. de La Mennais se réfugia en Angleterre. Jusqu'à l'âge de 27 ans, il n'avait jamais voyagé sauf quelques semaines qu'il passa à Paris vers l'âge de 15 ans : il y avait fait de plus longs séjours dans les dernières années. Parti pour l'Angleterre au dépourvu, il y manqua de ressources, et sans l'aide de l'abbé Caron, également réfugié, avec lequel il lia connaissance il n'aurait pu réussir à entrer comme maître d'étude dans une institution où il se présenta.

C'en est assez, je pense, pour bien marquer le point de départ et la continuité toute logique de la carrière chrétienne de M. de La Mennais, pour expliquer en lui certaines préoccupations qui choquent et le peu de ménagement de quelques sorties. Il n'a

jamais vécu en effet de cette vie qui fut la nôtre, de cette atmosphère habituelle de philosophie et de révolution où plongea le siècle. Jamais la lecture de Diderot ne le mit en larmes, et ne se lia dans sa jeune tête avec des rêves de vertu; jamais les préceptes de d'Alembert sur la bienfaisance ne remplacèrent pour son cœur avide de charité l'épître divine de saint Paul; Brissot, Roland, les Girondins, ne lui parlèrent à aucune époque comme des frères aînés et des martyrs. Ses passions profanes eurent sans doute elles-mêmes un caractère d'autrefois; il les combattit, il les balança long-temps, il les cicatrisa enfin par des croyances. Prêtre après des années d'épreuves et d'acheminement, son fameux *Essai sur l'indifférence*, qui fit l'effet au monde d'une brusque explosion, ne fut pour lui qu'un développement complet et nécessaire. L'auteur s'y place sans concessions, et aussi haut que possible, au point de vue unique de l'autorité et de la foi; c'était en effet par où il fallait ouvrir la restauration catholique. Au milieu d'imperfections nombreuses, et dont M. de La Mennais est le premier à convenir aujourd'hui, telles que des jugemens trop acerbes, d'impraticables conseils de subordination spirituelle de l'état à l'église, et une érudition incomplète, quoique bien vaste, et arriérée en quelques parties, ce grand ouvrage constitue la base monumentale, le corps résistant d'où s'élèveront et s'élèvent déjà les travaux plus avancés de la science chrétienne. Tout ce qui est de l'ordre purement théologique et moral y présente une texture de vérité absolue, une immuable consistance qui ne vieillira pas. Cette fameuse théorie de la certitude contre laquelle on s'est tant récrié, et que nous n'avons pas la prétention d'approfondir ici, n'a rien de choquant que pour l'orgueil, si on la considère sincèrement, et qu'on la sépare de quelques hardiesses tranchantes qui n'y sont pas essentielles. M. de La Mennais ne nie pas la raison de l'individu, et la certitude relative des sensations, du sentiment, et des connaissances qui s'y rapportent. Il ne dit pas le moins du monde, comme le suppose l'auteur d'ailleurs si impartial et si sagace d'une histoire de la philosophie française contemporaine : « Voilà « des personnes dignes de foi, croyez-les; cependant n'oubliez

« pas que ni vous, ni ces personnes, n'avez la faculté de savoir « certainement quoi que ce soit. » Mais il dit : « En vous isolant « comme Descartes l'a voulu faire, en vous dépouillant, par une « supposition chimérique, de toutes vos connaissances acquises « pour les reconstruire ensuite plus certainement à l'aide d'un « reploiement solitaire sur vous-même, vous vous abusez; vous « vous privez de légitimes et naturels secours; vous rompez avec « la société dont vous êtes membre, avec la tradition dont vous » êtes nourri; vous voulez éluder l'acte de foi qui se retrouve « invinciblement à l'origine de la plus simple pensée; vous de- « mandez à votre raison sa propre raison qu'elle ne sait pas, vous « lui demandez de se démontrer elle-même à elle-même, tandis « qu'il ne s'agirait que d'y croire préalablement, de la laisser « jouer en liberté, de l'appliquer avec toutes ses ressources et son « expansion native aux vérités qui la sollicitent, et dans les- « quelles, bon gré mal gré, elle s'inquiète, pour s'y appuyer, du « témoignage des autres, de telle sorte qu'il n'y a de véritable « repos pour elle et de certitude suprême, que lorsque sa pro- « pre opinion s'est unie au sentiment universel. » Or, ce sentiment universel, hors duquel il n'y a de logique que le pyrrhonisme, et de sensé que l'empirisme, existe-t-il et que dit-il? Est-il saisissable et manifeste? commença-t-il avec le commencement? s'est-il perpétué dans les âges, et savons-nous où l'interroger aujourd'hui? Ce sont des questions immenses dans lesquelles M. de La Mennais procède par voie d'information historique et de témoignage. Les temps antérieurs à Moïse et les formes nombreuses de la gentilité, la révélation spéciale du législateur hébreu, la révélation sans limite de Jésus et l'Eglise Romaine qui en est la permanente dépositaire, se déroulent tour-à-tour devant lui, et composent les pièces principales de ce merveilleux enseignement : tout le programme de la future science catholique est là. M. de La Mennais n'a fait qu'en ébaucher vigoureusement les grandes masses, et comme ce n'est pas une perfection apparente qu'il cherche, il y a des côtés de ce beau livre qu'il n'achèvera jamais. D'autres le feront; l'Orient pour cela, et l'époque pélasgique sont à mieux connaître. Mais ce qu'il y a

d'incomplet dans l'exposition de l'auteur, ce qu'il y aura toujours d'inconnu dans la science historique future, n'est pas un motif, on le sent, pour que l'adhésion individuelle demeure indéfiniment suspendue. Car ce n'est pas avec une raison lucide seulement qu'il convient de se livrer à cette investigation trop variable selon les lumières; c'est avec des qualités religieuses de l'esprit et du cœur qui soutiennent dans le chemin, le devinent aux places douteuses et en dispensent là où il ne conduit plus. Dieu aidant, il n'est pas indispensable d'avoir marché jusqu'au bout pour être arrivé, et même on ne mériterait pas d'arriver du tout, si après un certain terme on avait besoin de marcher toujours.

Le style de l'*Essai sur l'indifférence* qui s'est épuré, affermi encore, s'il se peut, dans les deux écrits subséquens de l'auteur (*la Religion considérée dans ses rapports, etc.*, et les *Progrès de la révolution*), possède au plus haut degré la beauté propre, je dirai presque la vertu inhérente au sujet; grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine, style sérieux, convaincu, pressant, s'oubliant lui-même, qui n'obéit qu'à la pensée, y mesure paroles et couleurs, ne retentit que de l'enchaînement de son objet, ne reluit que d'une chaleur intérieure et sans cesse active. Il y a nombre de chapitres qui nous semblent l'idéal de la beauté théologique telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de la *Cité de Dieu* ou de l'*Histoire universelle,* mais ici plus frugale en goût que chez saint Augustin, plus dilatée en doctrine que chez Bossuet. Ceux qui disent que le style de M. de La Mennais manque d'onction, n'ont pas prononcé avec lui ces belles, ces humbles prières dont il interrompt par instans et confirme sa recherche ardente; ils n'ont pas tenu compte de cette intime connaissance morale qui, sous l'austérité du précepte ou du blâme, décèle encore la tendresse secrète d'un cœur.

En étudiant la politique de M. de La Mennais, M. Ballanche a remarqué qu'elle donne la clef de celle de Fénelon et qu'elle explique, qu'elle justifie par un développement logique évident cet ultramontanisme vaguement défini, à-la-fois si libéral à la

cour de France et si difficilement agréé à celle de Rome. C'est un rapport de plus de M. de La Mennais avec Fénelon. Tous les deux, hommes d'avenir, prêtres selon l'esprit, sentant à leur face le souffle nouveau du catholicisme, ils ont, conformément à l'ordre de leur venue et à la tournure particulière de leur génie, exprimé diversement les mêmes vœux, les mêmes remontrances touchant la conduite temporelle des peuples. Si M. de La Mennais explique et précise Fénelon, s'il est en ce moment l'aurore manifeste, bien que laborieuse, du jour dont Fénelon était comme l'aube blanchissante, Fénelon aussi, par ses signes précurseurs et la bienfaisance de son étoile catholique sous le despotisme de Louis XIV, garantit, absout, recommande à l'avance M. de La Mennais, et doit disposer les plus soupçonneux à le dignement comprendre. Sous la restauration comme sous Louis XIV, le dogme politique en vogue, la prétention formelle des gouvernans était la légitimité, c'est-à-dire l'inadmissibilité du pouvoir en vertu de certains droits de naissance, et nonobstant toute manière d'user ou d'abuser. Cette doctrine servile, vraiment idolâtre et charnelle, avait pris corps à partir du protestantisme, anglicane avec Henri VIII et Jacques Ier, gallicane avec Louis XIV, et elle avait engendré collatéralement le dogme de la souveraineté du peuple, qui n'est qu'une réponse utile à coups de force positive et de majorité numérique. Dans le moyen âge, il n'en allait pas ainsi : la puissance spirituelle régnait; les princes, fils de l'église, tuteurs au temporel, administraient les peuples robustes encore en enfance ; s'ils faisaient sentir trop pesamment le sceptre, au cri que poussaient les peuples, le Saint-Siège s'émouvait et portait sentence. Mais au moment où commença de se prononcer l'émancipation des peuples, le Saint-Siège devint inhabile, les princes et les sujets se montrèrent récalcitrans ; ces derniers s'entendirent pour ne plus recourir à l'autre, sauf à vider bientôt leurs différends réciproques sans arbitre et dans un duel irréconciliable. Tout cela se fit par degrés, selon les temps et les pays; il y eut chez nous une ère transitoire, qui eut sa splendeur sous Louis XIV, sa mourante lueur sous la restauration, et durant laquelle, tout en reconnaissant la puissance spirituelle,

en lui rendant hommage en mille points, en se signant *ses fils aînés*, on se posa en face d'elle comme pouvoir indépendant, à jamais légitime de père en fils sur la terre. La plupart des théologiens prêtèrent leurs subtilités à ce système bâtard; quelques autres par ressouvenir du passé, deux ou trois par sentiment d'avenir, s'élevèrent pour le combattre; tels Fénelon et M. de La Mennais. Je m'attache à celui-ci. La difficulté pour lui était grande: il comprit assez vite dans son essor progressif, qu'après une révolution comme la nôtre, l'émancipation des peuples était signifiée hautement et que la paternité tutélaire des Boniface VIII et des Grégoire VII ne pouvait se rétablir, même en supposant acquise la docilité des rois. Il sentit que dans l'âge futur régénéré l'union de l'ordre de justice et de vérité avec l'ordre matériel n'aurait plus lieu que par un mode libre et nouveau, convenable à la virilité des peuples; il avait hâte d'ailleurs de voir tomber ces liens adultères qui, enchaînant un timide ou cupide clergé à un pouvoir enivré de lui-même, retardaient l'éducation spirituelle si arriérée et le ravivement du christianisme. Mais, ayant en face de lui un pouvoir temporel qui se disait à tout propos très chrétien et un parti libéral, révolutionnaire, à qui il supposait au contraire des intentions très anti-chrétiennes, il n'eut d'autre marche à suivre que d'opposer d'un côté aux champions de la souveraineté du peuple *quand même*, la souveraineté de l'ordre d'esprit et de justice, et d'un autre côté, de parler aux défenseurs soi-disant chrétiens de l'obéissance passive le langage catholique sur l'admissibilité des pouvoirs et la suprématie d'une seule loi. Mais, on le sent, la position restait toujours un peu fausse : s'il était victorieux séparément contre les légitimistes purs et les purs disciples du contrat social, on avait droit de lui demander, à lui, où il plaçait le siège de cette loi suprême, et, comme c'était à Rome, on pouvait lui demander encore par quel mode efficace il la faisait intervenir dans le temporel; car alors elle intervenait nécessairement, le roi de France étant le fils aîné de l'église et la confusion des deux ordres s'accroissant de jour en jour par les efforts de sa piété égarée. M. de La Mennais ne prétendait

certes pas que le temps des dépositions de rois dût revenir, et s'il citait la bulle de Boniface VIII, c'était comme *memento* du dogme à des absolutistes qui se disaient chrétiens; toujours y avait-il quelque difficulté alors à embrasser, je ne dis pas la droiture, mais le fond et le but de sa tendance politique. La révolution de Juillet en brisant, du moins en droit, le système insoluble de la restauration, a permis à M. de La Mennais de se produire enfin politiquement dans une pleine lumière; après sa mémorable série dans l'*Avenir* sur la réorganisation catholique et sociale, il n'est plus possible à un lecteur de sens et de bonne foi de garder l'ombre d'un doute aujourd'hui. Je trouve dans son livre des *Progrès de la révolution* ces lignes écrites en 1829 et dont il est piquant de se souvenir; « Les ministres, depuis « quatorze ans, n'ont eu a tâche que de fixer ce qui existait, « quel qu'il fût, en résistant aux exigences des libéraux et des « royalistes. Un *statu quo* universel a été toute leur politique. « Ils semblent avoir ignoré que le monde aujourd'hui est tra- « vaillé de l'insurmontable besoin d'un ordre nouveau qu'il « s'efforce de réaliser sans le connaître; qu'on n'arrête point le « mouvement progressif de la société, qu'on le dirige tout au « plus, et que dès-lors il faut, sous peine de mort, que le gou- « vernement se décide entre les principes qui s'excluent. Les « systèmes mitoyens n'ont d'autre effet que de tourner contre « lui tout ce qui dans l'état est doué de quelque action..... trou- « verait-on, quelle que soit d'ailleurs la nature de ses opinions, « un homme, un seul homme qui veuille ce qui est, et ne veuille « que ce qui est? jamais au contraire on n'aspira avec une si « vive ardeur, à un nouvel ordre de choses: tout le monde l'ap- « pelle, c'est-à-dire appelle sans se l'avouer et s'en rendre compte, « une révolution.... oui, elle viendra, parce qu'il faut que les « peuples soient tout ensemble instruits et châtiés; parce qu'elle « est indispensable selon les lois générales de la providence pour « préparer une vraie régénération sociale. La France n'en sera « pas l'unique théâtre, elle s'étendra partout où domine le libé- « ralisme, soit comme doctrine, soit comme sentiment, et sous « cette dernière forme, il est universel. Mais après la crise dont

« nous approchons, on ne remontera pas immédiatement à « l'état chrétien. Le despotisme et l'anarchie continueront long- « temps encore de se disputer l'empire, et la société restera sou- « mise à l'influence de ces deux forces également aveugles, éga- « lement funestes, jusqu'à ce que d'une part elles aient achevé « la destruction de tout ce que le temps, les passions, l'erreur « ont altéré au point de n'être plus qu'un obstacle au renouvel- « lement nécessaire; et, de l'autre, que les vérités d'où dépend « le salut du monde, aient pénétré dans les esprits et disposé « toutes choses pour la fin voulue de Dieu. »

Vers le même temps où l'esprit de M. de La Mennais acceptait si largement l'harmonie du catholicisme avec l'état par la liberté, il tendait aussi à se déployer dans l'ordre de science et à le remettre en harmonie avec la foi. Pendant les intervalles de la controverse vigoureuse à laquelle on l'aurait cru tout employé, serein et libre, retiré de ce monde politique actif où le *Conservateur* l'avait vu un instant mêlé et d'où tant d'intrigues hideuses l'avaient fait fuir, entouré de quelques pieux disciples, sous les chênes druidiques de la Chesnaye, seul débris d'une fortune en ruines, il composait les premières parties d'un grand ouvrage de philosophie religieuse qui n'est pas fini, mais qui promet d'embrasser par une méthode toute rationnelle l'ordre entier des connaissances humaines, à partir de la plus simple notion de l'être : le but dernier de l'auteur dans cette conception encyclopédique est de rejoindre d'aussi près que possible les vérités primordiales d'ailleurs imposées, et de prouver à l'orgueilleuse raison elle-même qu'en poussant avec ses seules ressources, elle n'a rien de mieux à faire que d'y consentir. La logique la plus exacte jointe à un fonds d'orthodoxie rigoureuse s'y fraie une place entre Saint-Martin et Baader. Nous avons été assez favorisé pour entendre durant plusieurs jours de suite les premiers développemens de cette forte recherche : ce n'était pas à la Chesnaye, mais plus récemment à Juilly, dans une de ces anciennes chambres d'oratoriens, où bien des hôtes s'étaient assis sans doute depuis Mallebranche jusqu'à Fouché; je ne me souvenais que de Mallebranche. Pendant que lisait l'auteur, bien souvent

distrait des paroles, n'écoutant que sa voix, occupé à son accent insolite et à sa face qui s'éclairait du dedans, j'ai subi sur l'intimité de son être des révélations d'âme à âme qui m'ont fait voir clair en une bien pure essence. Si quelques enchaînemens du livre me sont ainsi échappés, j'y ai gagné d'emporter avec moi le plus vif de l'homme.

Entre les disciples les plus chers de M. de La Mennais, il en est deux surtout dont la destinée se lie à la sienne, et qu'on ne peut s'empêcher de nommer à côté de lui. Tous deux en effet complètent, couronnent leur illustre maître, et, par une sorte de dédoublement heureux, nous présentent chacun une de ses moitiés agrandie et plus en lumière. L'abbé Gerbet a la logique aussi certaine, mais moins armée d'armes étrangères, une lucidité posée et réfléchie, persuasive avec onction et rayonnante d'un doux amour: l'abbé Lacordaire exprime plutôt le côté oratoire militant avec de la nouveauté et du jeune éclat, il a l'hymne sonore toujours prêt à s'élancer de sa lèvre, et la parole étincelante comme le glaive du lévite.

L'imagination de l'abbé de La Mennais est restée ardente jusqu'à quarante ans : il eût aimé s'en laisser conduire dans le choix et la forme de ses écrits. Son vœu à l'origine, son faible secret ne fut autre, assure-t-il, que celui des poètes, une solitude profonde, un loisir semé de fantaisie comme l'ont imaginé Horace et Montaigne, ou encore le vague des passions indéfinies, ou l'entretien mélancolique des souvenirs. Il y eut un temps de sa vie où il chérissait la rêverie et la fuite du monde, au point de sauter par-dessus un mur à la campagne pour ne pas rencontrer un domestique de la maison qui venait par le sentier ordinaire. Mais l'action lui parut un devoir, il se l'imposa, et il attribue à l'effort violent qu'elle exige de lui l'espèce d'irritation, d'emportement involontaire, qu'on a remarqué en plusieurs endroits de ses ouvrages, et qu'il est le premier à reconnaître avec candeur. Pour plus de garantie contre le relâchement et par une sorte de sainte inquiétude, il s'est voué à un exercice infatigable dans la rude voie où la grâce l'a glorifié; c'est un trapiste de l'intelligence; l'application opiniâtre de la pensée catholique aux diver-

ses portions du domaine scientifique et social, tel est le champ qu'il laboure chaque matin dès avant l'aurore. Ainsi les inclinations flatteuses et les langueurs si chères s'en sont allées dans un perpétuel sacrifice. Il reste pourtant des saisons et des heures où revient sur les cœurs mortels un souffle inexprimable du passé qui fait crier les cicatrices et menace de les rompre. Nulle ressource, même pour le fort, n'est de trop en de tels momens; ce qu'il y a de plus haut, et ce qu'il y a de plus humble; composer la *Théodicée*, et lire son bréviaire.—M. de La Mennais n'a rien écrit en fait de pure imagination ou de poésie que de petits fragmens, des espèces d'Hymnes ou de Proses, qui sommeillent dans ses papiers. L'un de ces morceaux est, je crois, sur la *Lune*. En voici un autre qu'il composa durant une insomnie la veille de la Toussaint : nous ne pouvons mieux finir :

LES MORTS.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du Temps; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils? qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité, où sont-ils? qui nous le dira? *Heureux, etc., etc.*

Semblable à un rayon d'en haut, une Croix dans le lointain apparaissait pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas! Où sont-ils? etc., etc.

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide? Nous ne le savons pas, nul ne le sait, et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux, etc., etc.*

Il y en avait aussi qui semblaient dans un recueillement pro-

fond écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout-à-coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils, etc., etc.

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête; on compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils, etc., etc.

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur; l'angoisse soulevait leur poitrine, et comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils, etc., etc.

Des lieux inconnus, où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur; Seigneur, écoutez mes gémissemens, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense!*

Et l'autre : *Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons : Saint, saint, saint! le Seigneur Dieu des armées! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire!*

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

SAINTE-BEUVE.

A UNE JEUNE FILLE.

Enfant, vous êtes blonde et tout-à-fait charmante;
On dirait à vous voir, timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée,
Épanchant les douceurs.
Vous riez bien souvent d'un ineffable rire;
Tout ce que vous pensez, vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux!
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme,
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous!
Oh! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie.
Le soir, dans le jardin,
Lorsque près d'une amie à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main;
Vous parlez bien long-temps d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.

Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : le Seigneur vient d'ouvrir une tombe,
Et vous pressez le pas,
Mais, vous aimez surtout la musique et la danse;
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance,
Et bondit avec vous;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie,
Hélas! à presque tous!
Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant! mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles;
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles
Et la fane à son tour.
Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraiche encor, qu'à peine un sourire la touche,
Changeront de couleur;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.
Et pourtant, il le faut; c'est ainsi qu'est la vie.
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie,
Depuis le gai matin,
Jusqu'au soir où marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

Mme MENNESSIER-NODIER.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

31 janvier 1832.

Je ne sais pas vraiment si l'avenir nous réserve un historien qui puisse élever un monument comparable aux *Annales*. Il est bien entendu que je ne veux parler ni du consulat ni de l'empire, car où trouver dans Xénophon ou dans Thucydide, dans Tite-Live ou dans Tacite, une plus grande et plus majestueuse figure que le général qui débuta par la campagne de l'Adige, et qui finit par la journée désastreuse de Waterloo? Mais pour ceux qui, à tort ou à raison, cherchent dans les évènemens une succession logique, un développement progressif et régulier, un enchaînement dramatique et animé, c'est-à-dire l'évolution fatale et nécessaire de la cause à l'effet, ce doit être à coup sûr une douleur sérieuse de voir des esprits éminens et dévoués, au moins il faut le croire, à de sincères convictions, épuisant le meilleur de leur force à ralentir le flot qui doit les emporter, et se faire un lit de leurs ossemens.

Qu'est-ce en effet que le spectacle de la France et de l'Europe, que signifient les cinquante-cinq protocoles du Foreign-Office, à quoi servent les milliers de paroles échangées entre lord Palmerston, M. de Lieven et M. Talleyrand? Faudra-t-il dire des plénipotentiaires de Londres ce que Cicéron disait des aruspices, ce qu'on pensait peut-être à Memphis des hiérophantes? Ne peuvent-ils se regarder sans rire de mépris ou de pitié, pour eux ou pour nous, qu'importe? Est-ce un jeu dont nous payons la *mise*, où les parieurs seuls risquent leur en-

jeu, où la main qui tient les cartes ne risque rien? Ou bien la conférence mérite-t-elle seulement d'être comparée au jeu de Philidor? On parle de parties engagées entre Edimbourg et Paris, qui ont duré plusieurs années, où la marche d'un *fou*, d'un *cavalier*, d'une *tour* ou d'un *roi*, a prolongé le combat presque aussi long-temps que le système de Copernic, de Newton, ou de Fresnel; mais jusqu'à présent la conférence n'est pas en reste, et défie toute comparaison.

Les *habiles*, comme ils se nomment entre eux, n'ont-ils cotisé leur génie que pour arrêter l'histoire qui veut à toute force se continuer et se poursuivre? La consultation de ces grands docteurs se propose-t-elle autre chose que d'imposer au malade une *diète* d'épuisement, pour prévenir plus sûrement le retour de sa folie?

Toutes ces questions, je l'espère, seront bientôt résolues. Mais dans le cas où le *renouvellement* ne pourrait pas s'échanger contre une *quittance*, je suis encore à deviner qui l'on chargera du rôle d'huissier. Est-ce Guillaume d'Angleterre qui signifiera à Guillaume de Hollande le *protét* européen? ou bien continuera-t-on encore de lui donner du temps? En sera-t-il de l'ultimatum du 31 janvier comme de celui du 8 août, pour les affaires de la Grèce, et réserve-t-on au préfet anglais le sort du préfet russe? Faudra-t-il mettre dans la balance la tête de Léopold, après celle de Capo-d'Istrias?

Quoi qu'il arrive, c'est aujourd'hui une rude besogne de vouloir écrire l'histoire du temps, jour par jour, comme faisait Pierre l'Estoile. Nous n'avons pas, comme lui, la ressource des procès de magie et sorcellerie; il n'y a plus guère aujourd'hui qu'une superstition qui demeure entière et debout, celle de l'incrédulité. Or, les choses qui se préparent, ne promettent pas de s'achever sitôt, grâce aux conseillers officieux qui ajournent jusqu'aux répétitions de la pièce.

En attendant que la toile se lève, et que nous puissions juger le drame, scène par scène, acte par acte, et critiquer à loisir le plan, la fable et les détails, sauf à chercher ensuite sur qui doit porter la responsabilité de l'œuvre, notre pensée ne peut s'en prendre qu'au talent des acteurs, pour en estimer la valeur et la portée, aux querelles des coulisses et du foyer, pour en rire, et nous en amuser. Si quelque fée bienfaisante pouvait nous transporter à-la-fois et dans le même instant à Saint-Pétersbourg, à Vienne et à Londres; si nous pouvions, à la même heure, écouter ce qui se raconte chez le comte de Nesselrode, le prince de Metternich et lord Grey, notre feuilleton, à coup sûr, aurait un bien autre intérêt; mais que voulez-vous? la chose est impossible, et la plus active correspondance ne saurait y suppléer. Il faut donc rester chez nous, et puisque la *Gazette impériale*, la *Gazette d'Augsbourg* et le *Courier* mentent à qui mieux mieux, et ne livrent pas les secrets de leurs patrons, puisque toutes leurs belles paroles ne contiennent pas *le secret de la comédie*, il faut nous en tenir à la France.

Nous avons à enregistrer la fin d'un scandaleux procès, l'instruction de deux procès nouveaux qui, à défaut de scandale, ont le mérite de la folie, et deux

bals, auxquels ont présidé des intentions diverses, un bal diplomatique, et un bal philanthropique.

Les plaidoiries de MM. Hennequin, Lavaux et Dupin touchent à leur conclusion. Je m'en félicite et je m'en réjouis, mais je ne sais pas encore qui je dois remercier. Après les lettres incroyables de la baronne de Feuchères et de l'archevêque de Paris, après leurs burlesques discussions à propos d'une visite et d'un bouquet, nous avons eu pour la cinquantième fois l'autopsie d'un vieillard; on a de nouveau rouvert devant nous ces plaies dont le sang n'avait pas encore eu le temps de se cailler, mais que la terre devait protéger et détruire; on a fouillé dans la correspondance intime d'un prince dont la seconde enfance méritait, à ce qu'il semble, plus de respect. Mais on n'a tenu aucun compte de cette belle maxime antique : *Maxima debetur pueris reverentia.* Il faut rendre cette justice à Me Hennequin, qu'il n'a négligé aucune des ressources de son sujet. Il ne s'est rien refusé. Il a remué avec un plaisir immonde toute la fange où le cadavre était enfoui; il a si bien agité la vase qui reposait au fond du lac, que les émanations fétides en sont venues jusqu'à nous. Les plus perfides insinuations lui ont semblé de bonne guerre, et il ne les a pas regrettées.

Singulier bienfait d'une civilisation avancée, qui livre aux arguties d'un avocat l'honneur de toute une dynastie, en même temps qu'ailleurs, sur d'ignobles tréteaux, un coupletier rime des quolibets sur l'ombre de Napoléon!

Mais il n'a reculé devant aucun scrupule, et après cette inconcevable harangue, il est arrivé à l'auditoire le plus grand malheur qui se puisse imaginer, il ne s'est pas trouvé dans un cœur assez de sang pour applaudir ou s'indigner. Tout s'est passé dans le plus profond silence, au milieu de l'indifférence la plus absolue, comme s'il se fût agi d'une fête de paroisse ou de la percée d'une nouvelle rue.

Et soyez sûrs que toute cette vase aura été remuée en pure perte, que le cadavre va retourner à la tombe et servir de pâture aux vers, sans que la justice des hommes soit éclairée. Sa mort demeurera un mystère comme celle de son fils; le crime de Saint-Leu et celui de Vincennes resteront enveloppés des mêmes ténèbres. On ne saura pas le bras qui a frappé. Mais la mémoire du duc d'Enghien est au moins protégée par un dévoûment honorable; on peut le plaindre et le regretter, mais on comprend que Napoléon, ayant à jouer sa tête contre la sienne, ait retiré son enjeu et gagné la partie; le duc de Bourbon ne laisse pas même à ses héritiers le souvenir de ses derniers momens. On ne saura pas comme a fini sa vie. Je ne connais de comparable à sa mort que celle d'un maréchal de France aux bras d'une danseuse, et encore a-t-on le nom de la Phryné qui a reçu ses derniers soupirs!

Viennent maintenant les conclusions de M. Didelot, et madame de Feuchères achetera quelques châteaux de plus en Écosse et en Suisse!

Les procès du *Globe* et du *National* ne tourneront qu'à la confusion du ministère public. Il faut dire des mandats de comparution lancés contre MM. Enfantin, Olinde Rodrigues et Armand Carrel ce que l'ancien évêque d'Autun

disait de la conduite d'un homme d'état : *C'est plus qu'un crime, c'est une faute!*

Les griefs qu'on allègue ne soutiendront pas dix minutes l'assaut de la discussion. Comment M. Persil ose-t-il invoquer contre les prédicateurs de la salle Taitbout un article du code qu'il a sciemment laissé tomber en désuétude? Céderait-il d'aventure à quelques rancunes personnelles? Obéirait-il au souvenir des critiques sévères qu'il a subies de la part du *Globe* à différentes reprises, ou faudrait-il expliquer sa conduite par une colère venue de plus haut? S'agirait-il de punir dans les personnes de MM. Enfantin et Olinde Rodrigues l'analyse du budget par M. Pereire? Nous refusons de le croire, et cependant, quant à présent, il ne se présente guère d'autre explication.

Que si le gouvernement trouvait dans l'enseignement saint-simonien de réels dangers pour la société, ne pouvait-il aviser à d'autres moyens pour prévenir le mal? Était-il donc si difficile d'opposer la discussion à la discussion, la réfutation au dogme? A quoi bon prodiguer dans une affaire de logique les escadrons de la garde municipale, qui ne doivent protéger que les feux d'artifice et le bœuf gras?

Mais M. Persil a mieux aimé faire parader la cavalerie rue Monsigny; et M. Gisquet, par un échange naturel de politesse, ne pouvait refuser son armée à celui qui avait bien voulu se charger de sa conspiration des tours Notre-Dame. Le procès et la conspiration auront même destinée.

Quant à la saisie du *National*, c'est de la part du pouvoir une incroyable préoccupation. L'article de M. Armand Carrel avait nettement posé et résolu la question du flagrant délit en matière de presse et de publication. Avec la chaleur et l'énergie qu'on lui connaît, il avait montré les conséquences d'une légalité prétendue poussée à ses dernières limites. Il avait rappelé le flagrant délit du 26 juillet 1830, le lendemain des ordonnances; il établissait d'une façon victorieuse que la presse ne pourrait sans folie provoquer à la rébellion sans la certitude du succès; que dans le cas de provocation, l'intérêt même du journaliste s'oppose à ce qu'il se dérobe aux poursuites judiciaires; qu'il est toujours là pour répondre de sa parole, pour l'expliquer et la défendre, pour la soutenir et la compléter. Jusque-là tout était bien, et la plus habile procédure ne pouvait trouver un appel au désordre dans une série de raisonnemens qui ne voulait établir que le respect de la loi, et la nécessité de la résistance dans le cas où la loi viendrait à être violée dans la personne de l'écrivain. On peut blâmer ou approuver à son gré la conclusion de l'article. On peut trouver hardi ou maladroit le duel que M. Armand Carrel propose au pouvoir et à ses agens. Mais cette question ne relève pas du tribunal. On sait que le rédacteur en chef du *National* est un homme de cœur et de courage, capable de tout ce qu'il promet. Toute sa vie en fait foi.

Mais de la part de M. Persil, il n'y a certes aucun courage à lancer contre le *National* un mandat de saisie et de comparution. C'est tout simplement une maladresse.

Que le gouvernement repousse les attaques et les censures de la presse avec

des armes loyales, qu'il descende avec elle sur le terrein de la discussion, qu'il essaie d'amener l'opposition à son avis, de la convaincre et de l'absorber, et le bon sens n'aura rien à reprendre dans sa victoire.

Le bal de M. le Président du Conseil a été brillant et rappelait les plus belles fêtes de l'empire. M. Périer avait eu le bon esprit d'inviter à cette solennité les principaux membres de l'Opposition, aussi bien que les soutiens du ministère.

Tout le corps diplomatique s'était donné rendez-vous au bal de l'Intérieur. Ces messieurs ont paru en général assez dédaigneux de la société qui les entourait. Il y avait dans leur sourire et leurs manières plus de bienveillance polie que d'animation affectueuse. Il ne faut pas s'en étonner, et le contraire serait à coup sûr beaucoup plus surprenant. Comment voulez-vous que lord Granville, le comte d'Appony, le comte Pozzo di Borgo, habitués qu'ils sont dans leur patrie à ne hanter que l'aristocratie, accoutumés sous la restauration à ne coudoyer ici même que des ducs et des marquis, se résignent du premier coup à voir danser devant eux, dans le salon même où ils discutent les intérêts de l'Europe entre une *waltz* et une galoppade, des gens de rien, des *hommes nouveaux*, comme on disait dans la vieille Rome, au temps même de la république. On a beau décider au palais Bourbon qu'à l'avenir personne en France ne pourra être poursuivi pour s'être paré d'un faux titre de noblesse, la Russie et l'Autriche ne tiennent aucun compte de cette décision; et puisque nous n'avons pas encore trouvé moyen d'obliger l'Europe à changer d'ambassadeurs, il faut nous contenter de ceux qu'elle nous envoie.

Et si l'on veut réfléchir un instant, on ne s'étonnera pas sans doute que le corps diplomatique, qui n'a pas les mêmes raisons que le président du conseil pour ménager l'opposition, ne l'accueille pas comme lui le sourire sur les lèvres.

Le faubourg Saint-Germain a boudé M. Périer, qui peut-être le lui rend bien. On ne comptait guère dans les salons que des comtes et des ducs de la façon de Napoléon. Mais cette noblesse-là n'est pas de *pur sang*, et ne vaudra guère que dans trois siècles, si dans trois siècles il existe encore quelque part une noblesse.

Les toilettes étaient riches plutôt qu'élégantes et gracieuses. C'était une sorte de vanité grave et calculée, plutôt qu'une profusion étourdie et joyeuse du bruit qu'elle fait. C'était le même éclat qu'en 1808. Mais à vingt-quatre ans de distance, les mêmes colliers et les mêmes bracelets, les mêmes rubis et les mêmes diamans, placés sur d'autres épaules, aussi fraîches et aussi pures, aussi jeunes et aussi belles, semblaient avoir changé de nature, et ne retrouvaient plus leur charme et leur puissance. Et pourquoi? je vous le demande. C'est qu'en vingt-quatre ans la nation a passé par de terribles et douloureuses épreuves; c'est que ses cheveux ont blanchi, que son sang est glacé ou attiédi, qu'elle a vu disparaître, une à une, ses plus chères et ses plus douces illusions, qu'elle ne croit plus guère aujourd'hui aux rêves dont elle se berçait en 1808. La gloire! Elle en est lasse et rassasiée; de la liberté! elle en a goûté, elle sait

ce que c'est; elle s'est convaincue par elle-même qu'elle aurait beau faire, qu'il se trouverait toujours le lendemain de la bataille des *bravi* d'une nouvelle espèce, pour visiter les morts, et rapporter sans coup férir les dépouilles opimes. Elle est arrivée au plus cruel et au plus amer de tous les désabusemens; elle en est venue à douter d'elle-même, de l'avenir. Grâces au ciel, elle croit encore à son droit, et la raison la sauvera.

L'incendie qui s'est déclaré sur les deux heures du matin, et qui heureusement n'a dévoré que les manteaux et les pelisses, n'a pas même interrompu la fête. La waltz a continué jusqu'au matin.

Le bal de l'Opéra, malgré la relation officielle du *Moniteur*, était loin d'être brillant. Pour ma part, je le déclare, dût-on m'accuser de pruderie, il m'a semblé que, sauf le nombre immense des assistans, la salle de la rue Lepelletier ressemblait bien plus à une guinguette qu'à un salon de bonne compagnie. La décoration de la scène et du foyer était mesquine et de mauvais goût. Le public des danseurs était traité assez cavalièrement. On avait enlevé les portes des loges comme pour une représentation gratuite. Une danseuse ne pouvait y entrer pour se reposer, sous peine de s'enrhumer. Les glaces et les rafraîchissemens étaient détestables, et rappelaient la *noce* de Plantade. Si on eût servi du thé, je ne sais pas ce qui fût arrivé. Au reste, les promeneurs ne se gênaient pas : j'en ai vu se couvrir la tête en plein foyer.

La composition des quadrilles était singulièrement mêlée, plusieurs femmes invitées se sont retirées confuses en voyant leurs vis-à-vis. C'est une belle chose à coup sûr de secourir les pauvres, mais ce n'est pas une raison pour laisser sa femme et sa fille *balancer* en face d'une courtisanne ou d'une femme plus qu'équivoque. On dira qu'il était impossible de prévenir ce malheur très réel assurément. Il y avait cependant un moyen victorieux de l'empêcher, c'était que les dames patronesses ne fissent pas du placement de leurs billets une affaire de vanité, et prissent la peine de savoir à qui elles les donnaient.

Autrement, si en croyant aller au bal, on se trouve dans la rue, ou pire encore, à l'avenir on restera chez soi.

Sur les dix heures, le roi et la famille royale sont arrivés, et ont été salués par d'unanimes acclamations. La promenade du roi et de son fils dans la salle a été à-peu près silencieuse et devait l'être. C'était politesse et justice. A quoi bon traverser le bal en se faisant précéder d'un état-major?

Vers trois heures, les rangs se sont éclaircis, et la fête a pris un caractère nouveau et acceptable. On savait à qui parler, on se trouvait. La *waltz* et la galoppade exécutées sur une échelle immense offraient un grand et magnifique spectacle. Seulement les hommes étaient trop nombreux, et jetaient de la monotonie sur les groupes de promeneurs.

Il y avait des jeunes gens bienheureux et chez qui la vanité doublait le plaisir du bal. Tenir dans ses bras une femme jeune et belle, et se voir l'objet de mille regards, entouré, envié! de trois heures à cinq heures ils ont dû tout oublier, mais ils se souviendront de leur rêve.

A l'Opéra comme à l'Intérieur, le faubourg Saint-Germain a boudé, et n'est pas venu, ou n'a envoyé qu'un très petit nombre de représentans.

Je ne veux rien dire des douze mélodrames et vaudevilles qu'on a joués sur les théâtres de Paris. A quoi bon vous raconter le travestissement de *Han d'Islande*, les quolibets et les sales équivoques de M. Paul de Kock, passant des magasins de modes et de la loge des portiers sur les tréteaux du boulevard Montmartre, remaniés par l'auteur même, rimés et découpés pour le goût du public, sorte de manteau qui montre la corde et qu'on fait teindre pour le remettre à neuf? Vous parlerai-je de la *Vengeance italienne*, qui commence par un duel et qui finit par un mariage, où les officiers français sont braves comme un couplet de Radet en 1802, et galans comme les marquis de 1760? Agonie et pitié, voilà tout!

Attendons *Louis XI*.

Revue des deux Mondes.

ANTIQUITÉS

MONUMENTALES DE LA FRANCE [1],

TOME I (MONUMENS CELTIQUES).

L'intensité de la vie politique est telle au centre de la France, que tout intérêt scientifique ou littéraire en est absorbé. Est-ce à dire qu'il en soit ainsi dans les provinces ?.... Grâce au ciel, il y reste encore place pour les travaux paisibles de l'érudition, pour les études désintéressées. Si l'on veut respirer et se rafraîchir un instant de la brûlante atmosphère où nous vivons, c'est de ce côté qu'il faut regarder.

Voici un livre éminent par la science, éminent par le patriotisme : c'est le résumé d'un cours professé *gratuitement* par un des savans archéologues et naturalistes de la société de Normandie. J'aime la réunion de ces deux titres. La science profite à ne point isoler l'un de l'autre, l'homme et la nature. Le sol de la France et son histoire, voilà le double objet des travaux de M. de Caumont. En même temps qu'il nous donne une excellente *carte géologique* du Calvados, il publie la première partie de son *Cours des antiquités monumentales de la France*, partie celtique. Les trois autres (romaine, germanique, féodale) doivent suivre de près. Si l'on songe que les antiquités celtiques dominent dans nos provinces de l'ouest, les romaines dans celles du midi, les germaniques dans l'Alsace et la Lorraine, on comprendra le double intérêt de cette importante publication. Chaque époque historique ayant ainsi marqué de son empreinte une partie du pays, une histoire de l'art en France est un voyage archéologique.

La partie celtique, que nous annonçons, donne l'idée la plus favorable de celles qui doivent suivre. L'auteur a évité avec une sagesse remarquable l'écueil

(1) Chez Lance, rue Croix-des-Petits-Champs.

de la celtomanie. L'on ne trouvera dans son ouvrage que des notions exactes. Il a réduit considérablement les exagérations auxquelles se sont livrés la plupart de ses prédécesseurs. Je ne citerai que ces fameuses pierres de Carnac, que plusieurs auteurs (entre autres Higgins, *Celtic Druids*, in-4°) ont portées au nombre de quatre mille. M. de Fréminville n'en compte que douze cents : c'est la version suivie par M. de Caumont. Il en réduit aussi la hauteur. Les plus élevées ont, non pas vingt-cinq pieds, comme on l'a dit, mais tout au plus quinze. L'auteur de cet article a eu occasion de vérifier lui-même l'exactitude de ces assertions.

La sévère critique de M. de Caumont lui a fait écarter la plupart des conjectures arbitraires qu'on a formées sur la destination de ces monumens. J'aurais voulu qu'en repoussant les hypothèses scientifiques, il eût traité moins sévèrement les traditions populaires. Je lui aurais su gré de rapporter quelques-uns des souvenirs historiques qui ont consacré les monumens analogues de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Ces pierres, muettes chez nous, ont encore une voix dans les îles britanniques. On conserve celle sur laquelle était couronné le lord des îles, et l'on y voit encore la trace de ses pieds. La pierre des rois de Munster subsiste près la cathédrale de Caslel; celle des rois d'Écosse à Westminster. A en croire les Irlandais, elle était d'abord dans leur île; selon d'autres, dans l'île sainte des tombeaux à Iona. De là elle fut transportée dans le comté d'Argyle, puis à Scone où l'on couronnait les rois d'Écosse. Enfin Édouard Ier l'a enlevée, et l'a placée à Londres. C'est un vieil adage chez les Écossais : *la race libre de l'Écosse fleurira, si l'oracle n'est point menteur; partout où sera la pierre de destinée, ils prévaudront par le droit du ciel.* — L'oracle n'a point menti : l'Écosse, mariée à son ancienne rivale, est entrée en partage de la domination des mers.

En Irlande, une tradition moins sérieuse a consacré ces monumens. La fille d'un roi s'était enfuie avec son amant; poursuivie par son père, elle passait de village en village, et cherchait tous les soirs un nouvel asile. Tous les soirs, les hôtes lui dressaient un lit sur la roche, et ces pierres monumentales sont restées pour porter témoignage de leurs fugitives amours.

En Écosse et dans les Orcades, la plupart de ces pierres portent des noms historiques et sont considérées comme des tombeaux. Les montagnards révèrent encore la pierre d'Ossian (Clachan Ossian). Ce fut un grand scandale quand le major Wade déplaça ce monument sacré, qui se trouvait dans la ligne d'une route militaire. Les montagnards indignés vinrent en grand nombre recueillir quelques ossemens et douze fers de flèches qu'on avait trouvés sous la pierre. Ils les emportèrent au son du piobrach, et les placèrent dans un cercle de larges pierres au sommet d'un roc, dans les déserts du Glen Ammon occidental. Au centre, ils dressèrent un roc énorme, un *cairn* (comme ils disent), et appelèrent le tombeau du barde, *cairn na luseoig*, le cairn de l'hirondelle.

MICHELET.

GILBERT.

—

CHRONIQUE DE L'HÔTEL-DIEU (1780),

PAR M. SAINT-MAURICE. 1

Je n'ai jamais été d'avis qu'un poète ou un artiste pût fournir un sujet de drame ou de roman. Le *Sternbald* de Tieck, malgré les belles pages qu'il renferme, la *Corinne* de madame de Staël, malgré les descriptions de l'Italie plutôt éclatantes que vraies, qui forment un bon tiers de l'ouvrage, le *Shakespeare amoureux* d'Alexandre Duval, malgré le succès très légitime qu'il a obtenu, grâce à la vivacité brève de l'action, n'ont pas réussi à changer mon opinion. La vie de l'intelligence, prise en soi, ne comporte guère que de belles odes ou d'admirables élégies. Depuis Horace jusqu'à Lamartine, depuis Callimaque jusqu'à Byron, depuis Kalidasi jusqu'à Victor Hugo, il est plusieurs fois arrivé aux poètes éminens de se prendre eux-mêmes comme matière poétique, et par un retour profond de s'étudier, de se donner en spectacle, et d'attirer sur leur âme nue et majestueuse les regards d'une foule ignorante et frivole. Vus de cette sorte, le poète et l'artiste offrent à l'imagination un argument poétique d'un haut intérêt. Mais au-dela de l'ode ou de l'élégie, au-delà *du poète mourant*, au-delà de l'*égoïsme* lyrique à qui nous devons les plus belles stances du *pélerinage*, je ne crois pas que l'art ou la poésie personnifiée puissent se suffire à eux-mêmes.

La vie réelle n'a rien à faire avec les caprices et les fantaisies d'un cerveau qui prend au sérieux ses moindres pensées, qui se compose à son usage tout un monde de rêveries et de mensonges, qui décompose et analyse, qui transforme et modifie pour son plaisir et pour les besoins de sa volonté les accidens du sommeil et de la veille. Michel Ange ou Milton, pris à l'heure de poésie, et livrés aux héros de la rue ou du salon pour leur tenir tête, n'auront pas d'autre

(1) Chez Denain, rue Vivienne.

rôle à jouer que celui d'Alceste, et n'échapperont pas au ridicule et à la moquerie.

A coup sûr personne ne peut prétendre à sympathiser plus vraiment avec la destinée de Gilbert que M. Alfred de Vigny. L'auteur de Cinq-Mars a pu dire du satirique méconnu et persécuté ce que Didon disait des malheurs d'Enée ; et voyez pourtant ce qu'il a trouvé dans la mort de Gilbert ! une admirable élégie, rien de moins ou rien de plus.

Le Gilbert de M. Saint-Maurice, malgré la préface ambitieuse qui le précède, ne présente aucun renseignement nouveau. C'est une promesse trompeuse comme les promesses d'ambassadeur ou de ministre ; de roman, il n'y en a pas l'ombre. Il n'y a dans huit cents pages qu'une situation unique, Gilbert qui meurt de faim et de folie, et encore ne comprend-on pas que son cerveau se dérange ou que ses entrailles crient, puisque l'auteur prend soin de nous dire que son héros touche une pension de cinquante louis, et possède l'affection d'une femme belle et jeune. En 1780, comme aujourd'hui, et mieux qu'aujourd'hui, il y avait là de quoi être heureux. L'archevêque de Paris, le curé de Charenton, le chanoine Marion, sont tout au plus des personnages de mélodrame ou de vaudeville, mais ne relèvent pas l'histoire ; Imbert et Greuze qui ne paraissent qu'un instant sur la scène, témoignent que M. Saint-Maurice n'a guère fréquenté les journalistes et les peintres. La dernière scène qui se dénoue à l'amphithéâtre, accuse la même ignorance à l'égard des médecins. Les études anatomiques se font sérieusement, et ne ressemblent pas à des espiègleries d'écoliers.

Et cependant ce livre, écrit d'un style commun, en périphrases arrondies, n'est pas absolument sans intérêt. C'est une réalité plate et triviale, bien au-dessous du sujet. Mais à ce qu'il semble, l'auteur n'a regretté pour l'accomplissement de sa tâche, ni travail, ni réflexion ; il a fait de son mieux, et ce n'est pas sa faute, s'il n'a pas plus de poésie en tête, s'il en est encore en 1832, aux épigrammes de Voltaire, aux déclamations de Diderot, et s'il n'a pas retrouvé le secret du style de *Candide* ou de *Jacques le fataliste*. — Il devrait s'en tenir à l'histoire, et laisser là le roman où il n'entend rien.

RHAPSODIES,

PAR PETRUS BOREL. (1)

C'EST un genre de poésie absolument nouveau, et qui jusqu'ici, que je sache, était sans exemple dans notre littérature. Nous avions la poésie lyrique, élégiaque, satirique, didactique, descriptive, épique et dramatique. Misères que tout cela ! M. Petrus a inventé la poésie lycanthropique. Il ne prétend à rien moins qu'au titre de loup garou. Songerait-il d'aventure à quelque nouvelle *jaquerie ?* Je n'en sais rien, et ses confidences, qu'il ne regrette pas, Dieu merci, ne m'ont rien appris à cet égard. *Il a besoin*, comme il dit dans sa préface, *d'une somme immense de liberté ;* et, quand la France ne lui suffira plus, *il lui restera le Missouri !* A la bonne heure ! lycanthropique ou missourienne le nom ne fait rien à l'affaire. Mais quels sont les principes de cette nouvelle poésie ? Si j'ai bien compris l'introduction ou prodrome des *Rhapsodies*, ces principes se réduisent à deux points, que je vous donne en cent à deviner, et je gage que vous jetterez votre langue aux chiens, comme le correspondant de madame de Sévigné. Eh bien ! j'ai pitié de votre ignorance, et je veux aider votre pénétration. Je vous livre le secret de M. Petrus Borel. Les deux principes de sa poétique sont l'*adultère* et le *Papel español por cigaritos*, à moins toutefois que je n'aie pas réussi à saisir le sens mystérieux des paroles de l'auteur.

En appliquant sa théorie, le poète arrive à de singuliers résultats, et qu'on ne pouvait guère prévoir. Il commence par remercier un architecte de ses amis de lui avoir donné du chenevis. Erreur grossière et impardonnable ! Je ne sais pas trop comment la nature lycanthropique de l'auteur s'accommode du chenevis. C'est là tout simplement de la poésie ornithologique, ou les traités d'histoire naturelle ne savent ce qu'ils disent. Passons. Il complimente son poignard, et lui dit mille choses tendres et passionnées, comme à la plus belle et la plus adorée des maîtresses. Ceci se conçoit. Il raconte l'origine d'une comtesse en style que je ne sais trop comment qualifier. Ce n'est pas précisément l'élégance naïve d'une complainte ; ce n'est pas non plus la grossièreté

(1) Chez Levavasseur, Palais-Royal.

franche de la caserne; ce n'est pas l'obscénité des maisons sans nom, armée d'équivoques à double tranchant; c'est une sorte de langage hybride qui tient de tout cela. Mais je ne conseille pas aux femmes de lire l'*Origine d'une comtesse;* autant vaudrait pour elles passer une heure à la salle Saint-Martin, avec les escrocs et les prostituées.

Il y a cependant dans les *Rhapsodies* un sentiment honorable et dont je remercie l'auteur, c'est celui d'une pauvreté fière. Mais s'il ne fréquente pas les vicomtesses, comme il s'en vante, pourquoi ferait-il aux poètes ses confrères un crime d'aimer les armoiries, le blason, le velours et la soie? Chacun son goût. A M. Petrus Borel le chenevis, la poésie lycanthropique et son bon poignard; à d'autres ce que l'auteur des *Rhapsodies* appelle un luxe *pachalique*. N'était la lycanthropie, j'aimerais mieux *pachalesque*.

A travers toutes ces folies, j'ai entrevu quelques lueurs d'un talent vrai. Par malheur, dans ses manies de nature et de rudesse, le poète lycanthrope préfère trop souvent la boue et la fange aux rochers et aux chênes.

Mais où diable a-t-il été nommer son livre *Rhapsodies?* Ceci est de l'*homérisme* pur. Puisque M. Petrus Borel excommunie à l'avance ceux qui croiront et ceux qui ne croiront pas à son mérite poétique, il eût été plus simple, en application de sa théorie, d'appeler son recueil : *Papel por cigaritos?* Que vous en semble? Il n'y a là rien de *pachalique*. Les pachas ne fument qu'avec des *narghilé*.

LA VIEILLE FRONDE,

PAR M. HENRY MARTIN.

—

Le succès de la trilogie historique de M. Vitet a sans doute paru à M. Henry Martin le dernier mot de la poésie dramatique. De plus habiles docteurs que lui s'y sont laissé prendre; et un critique d'une singulière sagacité, qui a rendu à la littérature d'incontestables services, a long-temps soutenu contre l'avis des poètes et des artistes, que le dernier effort de l'art et de la poésie était la réalité complète.

Aujourd'hui que cette théorie a fait son temps, on commence à comprendre les erreurs auxquelles elle a conduit. Les statuaires et les peintres avouent d'un accord unanime que le *modèle* le plus habilement copié ne saurait suffire

au mérite et à l'intérêt d'un tableau ou d'une statue; et les esprits sérieux, qui ont bien voulu suivre tous les accidens de la question, reconnaissent enfin qu'à différentes conditions, *les Etats de Blois*, *Mallet* et *les Espagnols en Danemark*, trois sortes de réalité, diversement poétisées, mais plus réelles que vraies, ne satisfont pas à toutes les exigences de la poésie dramatique. En attribuant à MM. Vitet, Dittmer et Mérimée, la part de talent dont ils ont fait preuve, il reste prouvé que les ingénieuses restitutions de l'histoire de la ligue, le dialogue vif et pressé des généraux de l'empire, les mouvemens énergiques et passionnés de Juan Diaz et de mademoiselle Leblanc, ne remplissent pas le cadre du théâtre.

M. Vitet, selon toute probabilité, ne dépassera jamais la tâche dont Mazois lui avait donné l'exemple. Quant à MM. Dittmer et Mérimée, s'ils venaient à poursuivre une plus haute vocation, ils se hâteraient de changer de méthode. Ils comprendraient bien vite la nécessité, l'un de l'unité logique et pittoresque, et l'autre du développement.

Après ces brèves considérations, il ne nous reste plus rien à dire de M. Henry Martin, sinon que sa *Vieille Fronde*, sous le double rapport de l'érudition et de l'exécution des détails, est très inférieure aux *Barricades*, la plus faible des compositions de M. Vitet. C'est tout simplement un anachronisme, et la critique n'a pas à s'en occuper.

LES MALHEURS DU PAUVRE. [1]

—

Ce petit poème, ou plutôt ce recueil de quelques élégies nous vient de province. La bienfaisance des dames d'Angers s'étant émue pour les misères de la classe souffrante, et chacune ayant voulu contribuer à ce soulagement par un don, madame Janvier, femme du célèbre avocat de ce nom, et auteur d'un rare et délicieux recueil, qui parut presque incognito, il y a deux ans, sous le titre de *Poésies d'une femme*, a payé sa dette avec son talent. Le choix de la plupart des sujets est emprunté aux douleurs mêmes dont elle a l'âme préoccupée. Une réalité simple, un élan naïf et entraînant, beaucoup de liberté, d'abandon et de verve qui s'épanche, des couleurs toujours faciles, toujours observées, parfois des beautés d'instinct saisissantes, comme ce trait qui est sublime, pour peindre l'excès de l'angoisse d'une mère affamée,

Elle doutait de Dieu, son enfant dans ses bras;

(1) Chez Denain, rue Vivienne, n° 16.

telles sont les qualités qui recommandent ce joli volume, orné d'ailleurs de lithographies fort convenables, par M. Ch. Aubry, professeur à l'école de Saumur. Au milieu des accens de pitié pour les douleurs déchirantes, comme sous les gracieux contrastes de la femme du monde, on sent chez madame Janvier une puissance d'âme, une énergie sensible, que son talent ne réfléchit sans doute qu'imparfaitement et un peu au hasard, mais dont il fait concevoir une noble idée.

— Sous le titre de *Retour à Paris*, M. Emile Deschamps vient de publier un petit poème détaché d'un recueil intitulé *Révélations*, qui paraîtra dans le courant de l'année. La grâce vive et scintillante, l'ingénieux badinage entremêlé de sensibilité, qui caractérisent tant d'autres productions poétiques de M. Deschamps, se retrouvent dans celle-ci avec un côté de développement plus large et plus intime, qui deviendra sans doute l'un des mérites nouveaux du prochain recueil. (1)

JEANNE VAUBERNIER.

—

Il était une fois un vaudeville tout petit, tout gentil, tout frétillant et tout pimpant, brodé, galonné, poudré, guirlandé, la bourse sur l'épaule, l'épée au côté et le chapeau sous le bras. Quelque ignorant sorcier lui fit honte de sa gentillesse, et lui dit qu'à présent il ne convenait pas d'avoir une allure légère et sans façon, qu'il fallait faire la grosse voix, froncer le sourcil, porter grand manteau, grand chapeau, bonnet rouge et triple cocarde; parler de hache, de sang et de bourreau : aussi fit-il. Il se laissa métamorphoser en drame lugubre, monta sur une guillotine pour se grandir, s'appuya d'un côté sur l'exécuteur des hautes œuvres, de l'autre sur les Polonais, et fit le gros mélodrame de toute sa force et de tous ses poumons; mais il arriva qu'un sifflet magique, ah! quel sifflet! le frappa d'un souffle si prolongé, si obstiné, mais en même temps si flûté, si harmonieux, si rempli d'égards pour ce qu'il y avait en lui de gracieux, que le joli petit vaudeville reprit sa forme gentille, retomba sur ses pieds au bruit de tous ses grelots, et demeura pour toujours ce qu'il était sous le nom de *Jeanne Vaubernier*.

Oui, ce n'était autre chose, on le voit à présent, et on ne peut toujours le voir; mais si le drame eût duré un jour de plus, on n'eût jamais revu le vaudeville selon toute apparence, et en vérité c'eût été dommage.

(1) Urbain Canel et Guyot.

Je crois que cette petite pièce, en passant de l'état forcé d'histoire à l'état d'anecdote qui lui était naturel, a gagné en durée de représentations et de réputation, autant à proportion qu'il perd en durée d'actions. Grâces soient rendues aux hommes vraiment courageux, qui ont ainsi coupé à leur jolie grisette l'extrémité traînante de sa queue par trop longue. La grisette marchera maintenant plus légèrement et ne laissera d'autres impressions au public que celles qui sont vraies, justes, simples et bien saisies, et non les craintes communes et usées que l'on avait tentées dans les deux derniers actes supprimés, et qui auraient infailliblement tué la pièce, si une pièce quelconque pouvait tomber quand son premier rôle est joué avec autant de perfection que l'a été celui de la Dubarry.

Dans la quantité d'auteurs qu'a le bonheur de posséder cette pièce naguère biographique, il est impossible de démêler à qui appartient le mérite du sacrifice; mais le public, qui l'a obtenu par le moyen magique dont j'ai parlé, jouit à présent, chaque soir, paisiblement d'une anecdote en trois actes, dont nous allons dire un mot.

Au premier acte, Jeanne est assise au milieu de ses compagnes, joue au gage touché, perd, et raconte son histoire, celle de son couvent, de ses amitiés, d'un petit amour aussi pour un petit niais nommé Mathon, qui l'invite à un bal bourgeois au quatrième étage, tandis que le comte Jean Dubarry médite de la faire inviter au bal de la cour. Jeanne est déjà fille autant qu'on peut l'être dans son ton, ses allures, son impertinence, son mépris pour le sentimental jouvenceau, et son amour du plaisir. Elle persifle une ancienne compagne devenue marquise de Saint-Sorlin; puis prend le bras de l'intrigant Toulousain, ce comte Jean qui l'enlève au comptoir pour la jeter dans un carrosse, et de là à la cour. — Voilà ce qu'on appelle un acte. — Madame Dorval y est de l'originalité la plus imprévue; sa gaîté sérieuse fait rire sans qu'elle sourcille, par la brusquerie des réparties, le ton, le geste hardi, la franche bonhomie, le *laisser-aller* de la démarche et toute l'insouciance d'une joyeuse grisette prête à tout ce qu'on veut, pourvu qu'on l'amuse.

Or, pendant la métamorphose du Vaudeville en drame, disons tout bas, qu'on avait fait paraître dans cet acte, à travers les vitres, la figure d'un jeune et joli bourreau, mais n'en parlons plus, il n'en est plus question, c'est fini, tout est oublié.

Le second acte est la première entrevue de Jeanne et du roi. Sous le masque, la nuit et les charmilles, elle continue la conversation commencée par madame de Saint-Sorlin, et lui souffle le cœur royal. La petite bourgeoise paraît encore sous ses beaux habits et son panier de grande dame, et tout effrontée qu'elle est, elle est tentée de s'enfuir lorsqu'il s'agit de parler à Louis XV; elle se hasarde enfin, et alors elle parle son petit langage piquant et hardi. Il n'y a rien de bien remarquable dans ce que la pièce lui fait dire, mais le ton qu'elle y met est d'une nouveauté et d'un esprit qu'on ne saurait trop louer. *Ceci, si le roi m'aimait, je serais ravie, enchantée; mais je voudrais que de son côté, le roi fût aussi ravi, enchanté.* Ceci est une citation. — Cela n'est pas

fort à la lecture, il le faut confesser, mais allez l'entendre, et vous verrez comme l'habileté consommée d'une actrice fait quelque chose de rien.

Au troisième acte, arrive enfin une scène dramatique. — Il était temps. La Dubarry est en pied; et avec un admirable sang-froid, mène de front l'amour généreux du roi, et l'amour intéressé du duc d'Aiguillon. Un billet qu'elle écrit à celui-ci tombe en mains ennemies, comme mille billets de comédie, et entre les mille celui des fausses confidences; d'Aiguillon, venu mal-à-propos, est caché comme dans *Tartufe* sous cette éternelle table que vous savez, placée à droite, près du fauteuil de velours. La Dubarry lui passe plume et encre, et il écrit, là-dessous, la lettre dont le billet est censé la réponse.—Le roi est convaincu, trompé et content.

Le faible Louis XV qui l'avait élevée à lui, comblée de faveurs, entourée d'adorations est trahi par elle, et livre le portefeuille et les destinées qu'il contient, à celui qui partage avec lui sa populaire maîtresse. — Voilà la morale; —en fallait-il une autre?

Et pourtant, faut-il l'avouer? avant le coup magique auquel nous devons tant, on voyait encore la présentation de la Dubarry, la mort de Louis XV, annoncée par une petite bougie éteinte; puis, on sautait à la vieillesse de la favorite, Zamore était devenu une sorte de Marat (le pauvre garçon, je l'aime bien mieux à présent!), il faisait périr sa maîtresse pour se venger de ce qu'on l'avait appelé nègre, parce qu'il avait la peau noire. Il est vrai que sa maîtresse avait des angoisses de terreur telles qu'on n'en a peut-être jamais vu de plus naturelles sur la scène; elle courait d'un sans-culotte à l'autre, criant, plaidant, pleurant ou riant avec un ton de bon compagnon pour les familiariser à elle; elle leur disait la cachette de ses bijoux, leur prenait les mains, elle aurait bu de l'eau-de-vie et trinqué avec eux pour se sauver. C'était beau! c'était très beau de la part de l'actrice, mais courtisans, nègre, marquise, bourreau, juges, tout était trop mauvais pour ne pas être emporté par le souffle violent et salutaire qui a laissé le gracieux vaudeville tel qu'il est aujourd'hui, riant, jouant et parfumant de la bonne odeur de sa poudre les planches étonnées de l'Odéon, qui n'est plus désert.

Après tout, ce qui restera de cette pièce soit biographique, soit anecdotique (l'un vaut l'autre à-peu-près), c'est la création originale du rôle de la Dubarry, comme l'a conçu et exécuté madame Dorval. La meilleure actrice dans la meilleure comédie n'a jamais fait mieux. Il n'y a qu'un esprit observateur et juste qui puisse sortir aussi complètement de la routine théâtrale et entrer aussi hardiment dans la vraie, franche et bonne nature. On n'avait fait que la soupçonner comédienne, on l'a vue cette fois et elle a été redemandée, applaudie avec transport par ce jeune public du vieux faubourg Saint-Germain qui, au sortir de ses études sérieuses, vient les continuer dans ses plaisirs même, en examinant de près ces acteurs du boulevard, dont les travaux ont été très grands et sont enfin appréciés. Formés dans un genre dédaigné, ils ont su être vrais, naturels et touchans dans des ouvrages faux de style, exagérés de situations, et où il n'y avait de bien qu'une sorte de *libretto* banal

Publié par Jules Renouard, libraire à Paris, 1832

Lithographie de Engelmann et Cie à Paris

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

AU CENTRE DE L'AFRIQUE

ÉQUATORIALE.

Un vif intérêt s'est, dans tous les temps, attaché aux récits des voyages faits dans les contrées lointaines et inconnues. L'homme du monde, blasé sur des habitudes sociales qui, tous les jours, se reproduisent autour de lui avec une fastidieuse monotonie, écoute, avide de sensations nouvelles, ces descriptions de peuples à figure étrange, et de mœurs plus étranges encore. Le savant enregistre avec empressement les faits qui viennent remplir de regrettables lacunes, et fournir peut-être l'anneau intermédiaire qui manquait à une longue chaîne de connaissances ingénieusement systématisées.

Depuis un demi-siècle, l'Afrique intérieure a, plus que toute autre partie du globe, occupé la curieuse attention des amateurs de découvertes; tant de contrées inconnues sont renfermées en ce continent immense, qu'il sera, pour de longs siècles

encore, la mine la plus féconde à exploiter dans l'intérêt des connaissances ethnographiques et géographiques, des sciences physiques et de l'histoire naturelle.

Cette espèce de vogue des découvertes en Afrique a porté d'heureux fruits, car elle a provoqué de nouvelles explorations, et sans parler des efforts qu'elle a pu obtenir de gouvernemens amis des sciences autant que des intérêts commerciaux, nous lui devons d'avoir inspiré à des hommes courageux et désintéressés cette ardeur de gloire qui fait braver tous les périls, surmonter tous les obstacles.

C'est à elle que nous devons les mémorables voyages de Caillié et de Douville, qui, sans autre appui qu'un noble courage, ont su accomplir à eux seuls des explorations du plus haut intérêt.

Une nation voisine, notre émule sans doute plutôt que notre rivale, peut se vanter de ses constans efforts pour l'avancement des découvertes en Afrique, et citer avec orgueil les expéditions des Mungo-Park, des Clapperton et des Lander; mais c'est à la France seule qu'il est réservé de citer des expéditions non moins remarquables exécutées par de simples citoyens, avec leurs propres ressources, et sans autre perspective que celle d'acquérir un peu de renommée.

Je n'ai point à répéter ici quels travaux et quelles fatigues ont fait de l'obscur Caillié l'un des voyageurs les plus célèbres de notre époque; mais je viens dire quelques mots de l'exploration de Douville, non moins digne d'intérêt par son importance et ses dangers, plus remarquable par les matériaux de tout genre dont elle vient enrichir le domaine des sciences.

Déjà pendant douze années, Douville avait sillonné de ses voyages les mers et les terres d'Amérique et d'Asie : il avait, d'un côté, parcouru le Pérou, le Chili, surtout la Patagonie; de l'autre il était allé, par la Turquie et la Syrie, visiter l'Inde. Maintenant il revient d'Afrique.

Un itinéraire de plus de deux mille lieues soigneusement tracé chaque jour sur une carte routière en douze énormes rouleaux, et décrit dans un journal continu de plus de quinze cents

pages in-folio, où se trouvent consignés plus de cinq cents observations astronomiques, un millier de mesures barométriques de hauteurs, plusieurs milliers d'observations météorologiques, des centaines de relevés de population; outre cela, une soixantaine de dessins d'histoire naturelle, et autant consacrés aux scènes de la vie domestique ou des usages publics et privés des peuples que le voyageur a visités; enfin, plus de vingt caisses d'échantillons géologiques et zoologiques, contenant aussi quelques centaines d'objets divers choisis parmi les produits les plus intéressans de l'industrie des indigènes; voilà les résultats matériels de la curieuse exploration de Douville. Je me trompe, j'en oubliais un encore : seize blessures, dont sa tête et son front gardent les indélébiles cicatrices, doivent compléter cette énumération générale, et joindre leur éloquent témoignage à tant de pièces justificatives de ses efforts et de ses travaux.

C'est au centre même de l'Afrique équatoriale que notre hardi voyageur a porté ses pas; les étapes les plus éloignées qu'il parcourut au-delà n'ont laissé dans sa mémoire que d'incomplets souvenirs, car il était mourant alors, il n'avançait plus qu'étendu sur un brancard, porté sur les épaules de ses serviteurs désolés, qui s'empressèrent de lui faire reprendre la direction des côtes d'Angôla. Sans cet irrésistible obstacle, Douville eût continué sa route au nord, et sept journées de marche l'eussent conduit jusqu'aux fameuses montagnes que les peuples équatoriaux appellent, eux aussi, les Montagnes de la Lune, et au revers desquelles sont les mystérieuses sources du Nil d'Egypte. Browne avait appris dant le Dâr-Four qu'elles se trouvent au pays de *Donga :* il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce nom appartient à la langue Abunda qui se parle au sud de l'Equateur, et qui signifie le *Haut-Pays*.

Bomba est le nom géographique qui marque le terme le plus reculé du voyage de Douville : c'est la résidence du puissant souverain qui règne chez les peuples Ninéanay avec le titre de Mouéné-Emougy; avant d'arriver chez cette nation, il avait rencontré les Molouas sujets du Mouata Yanvo; et lorsqu'il prit

sa route de retour, le premier état qu'il traversa fut celui de Sala, dont la capitale, Missel, est la résidence d'un souverain qui porte le titre de Mikoko. C'est à dessein que je rapproche ici tous ces noms, déjà parvenus jusqu'à nous par les anciennes relations, afin de rappeler, en même temps, qu'ils nous avaient été transmis absolument isolés de toute autre lumière, et seulement sur la foi des nègres qui, après les avoir eux-mêmes entendus dans l'intérieur, les avaient rapportés aux établissemens portugais.

Parcourons, en effet, toutes ces relations depuis les notes d'Odoardo Lopez, publiées à la fin du XVIe siècle par Pigafetta, jusqu'aux mémoires de Feo Cardozo, livrés à l'impression en 1825, joignons-y les indications que Bowdich a extraites de tous les documens portugais qu'il a pu consulter, et encore les vagues informations recueillies par Valentia : à travers mille contradictions, nous y découvrirons que les récits des pombeiros ou trafiquans nègres ont signalé un royaume dont les peuples se nomment Anzikos; suivant d'autres, Anziko est le nom du souverain, et sa capitale est aussi appelée Anziko, ou bien Monsol ou Mussel; et le souverain porte, en même temps, le nom de Makoko ou Mikoko, qui sert également à désigner ses états; sa résidence est à trois cents lieues des côtes. Or, à cette capitale on voit arriver, de beaucoup plus loin, des commerçans qui appartiennent au royaume de Nimiémay ou Ninéanay, ou Mano-Emougy ou Mohéné-Mougy, noms qui sont aussi appliqués, les uns au peuple, les autres au souverain; leurs limites s'étendent jusqu'aux confins de Monbaza sur la côte orientale; ces peuples ont aussi des relations de commerce avec les Somâlys de la grande péninsule que termine le cap Gardafouy. De vagues récits mettent dans la même région une contrée de Giring-Bomba. A six cent quatre-vingts lieues de la côte d'Angôla, est le comptoir de Cassange, d'où un mulâtre s'est rendu, en 1808, après deux mois de chemin, chez les peuples Moulouas, dont le souverain est Mouata-Yamvo, époux d'une princesse qui gouverne directement une partie distincte du royaume et fait sa résidence à une quarantaine de lieues de Yamvo; leur pouvoir s'é-

tend sur la nation de Cazembe, laquelle leur paie un tribut en sel, qu'elle tire de la côte orientale; leurs états offrent de grands lacs et des rivières profondes, où naviguent des peuples qui habitent au nord-est.

Voilà le résumé complet de toutes nos connaissances antérieures sur ces contrées équatoriales; aujourd'hui nous avons, dans les journaux, les cartes et les échantillons rapportés par le courageux Douville, les élémens d'une description détaillée de ces pays, et des peuples qui les habitent, de leur constitution physique, de leur distribution statistique sur le sol, de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs croyances, de leurs lois; nous connaîtrons la position précise, la grandeur et la population de leurs villes; la hauteur absolue, les formes, la constitution géognostique de leurs montagnes; la situation de leurs lacs, le cours de leurs rivières, la température de leurs climats, leurs produits naturels et industriels : nous aurons, en un mot, de ces parties centrales dont aucun Européen ne s'était approché à moins de deux cents lieues de distance, des notions plus certaines que nous n'en possédons sur une grande partie des contrées littorales du même continent.

Esquissons à grands traits les routes que le voyageur français a parcourues (1).

Débarqué à Saint-Philippe de Benguêla en décembre 1827, il ne tarda point à se rendre à Saint-Paul de Loanda, d'où il partit pour l'intérieur en remontant le fleuve Zenza, connu des marins sous le nom de Bengo, que lui ont imposé les Portugais à son embouchure; il traversa les pays d'Icolo et de Golungo, parcourut les provinces des Dembos et d'Encogé, et revenu dans le Haut-Golungo, il se dirigea vers les provinces d'Ambacca et de Pungo-Andongo, puis s'avança dans les pays sauvages de Haco, de Tamba et de Baïlundo, presque inconnus encore; de là retournant à l'ouest, il vint reprendre haleine à Benguêla.

(1) Ces routes sont tracées sur la petite carte ci-jointe, qui offre un tableau résumé des conquêtes géographiques résultant de cette expédition mémorable.

S'élançant de nouveau vers les pays sauvages, au mois d'août 1828, il se rendit à travers un désert dans les états de Nâno, puis dans ceux de Bihé, au-delà du Rio Cubango, au nord-est des peuples Moganguèlas; ce fut le terme le plus méridional de sa course : il était alors à plus de cent cinquante lieues dans l'est de Benguêla, et par une latitude de 13°37' sud. De là il chemina au nord pour arriver dans les états de Cunhinga, dont le nom seul était connu des Portugais. Traversant ensuite, à plus de cent quatre-vingts lieues en ligne droite de son embouchure, le fleuve Couenza, dont il apprit que la source était à une trentaine de journées de là vers le sud-est, il entra sur le territoire de Dala-Quiçua; et dirigeant d'avance deux cent quatre-vingts nègres de sa suite vers le pays de Cassange, il revint lui-même vers l'ouest, par Libolo et Quissama, faire une nouvelle pause à Loanda.

Ce n'étaient là que des préludes à un plus grand voyage; il repartit au mois de février 1829 : des provisions, des marchandises, des interprètes et des pombeiros avaient été dirigés sur Ambriz, où il se rendit lui-même. Prenant sa route à l'est à travers les peuples Muchicongos, les états de Holoho et de Ginga, il passa encore sur les terres de Dala-Quiçua, et tournant au nord il vint retrouver ses nègres chez le jaga de Cassange. Il espérait obtenir de ce souverain les moyens de passer le Couango ou Zaïre, mais il éprouva un refus formel; un avis officieux lui fit prendre alors le parti d'aller, à quatorze journées plus haut, dans les états de Baka, tenter d'obtenir le passage à force de présens; sauf, en cas de refus, à remonter encore vingt-deux journées, jusqu'à Houndé, où le fleuve serait guéable. Baka se laissa gagner, et notre voyageur traversa le Zaïre à plus de trois cents lieues au-dessus du point qu'avait pu atteindre l'infortuné Tuckey.

Laissant à l'ouest les Muchingis, il s'avança dans les états de Humé, qui s'étendent loin au sud-est, et il alla explorer le grand lac Kouffoua ou mer Morte, qui comme l'Asphaltide de Judée, est le produit évident d'une catastrophe volcanique, et se trouve entouré de roches bitumineuses distillant le naphte et

exhalant une odeur insupportable, qui leur a valu le nom de Montagnes puantes. Vers l'ouest s'écoule une masse d'eau bientôt partagée en sept bras, tous plus ou moins directement tributaires du Zaïre; à l'est s'échappe aussi une grande rivière, qui descend vers l'Océan oriental.

Le voyageur traversa ensuite les états de Ngnana-Mucângama, et dépassant le faîte qui sépare les déclivités vers l'Océan atlantique de celles qui s'abaissent vers la mer des Indes, il atteignit le pays des Molouas, chez lesquels il ne rencontra plus que des fleuves dirigés à l'est. Il vit Tandi-a-Voua, résidence de la reine, et il fit halte à Yanvo, capitale et demeure du mouata ou souverain; ce fut le terme le plus oriental de son voyage : il était alors à 25°37'7" à l'est du méridien de Paris, et à 17' seulement au sud de l'équateur, là il rencontra des nègres de Cazembé et de Quilimané, tributaires des Molouas, auxquels ils apportent le sel de Mozambique.

Après un long séjour dans les états du Maouta-Yanvo, le voyageur se rendit dans le pays de Bomba, au nord-ouest, chez les peuples Ninéanay, sujets du Mouata ou Mouéné-Emougy; il demeura long-temps dans la ville du Mouéné-Hây ou premier prince de l'état, assez éloignée encore de la capitale, à laquelle cependant notre courageux compatriote, bien qu'accablé par une dangereuse maladie, voulut tenter de se rendre; il traversa plusieurs rivières et s'avança jusqu'à deux journées de Bomba; mais alors il ne lui restait qu'un souffle de vie, il n'éprouvait qu'une vague sensation des sites qu'il parcourut, et il fut rapporté à Mouéné-Hây, sans avoir eu la satisfaction de déterminer par des observations précises le point extrême de son immense excursion : il avait dépassé le parallèle de 3° au nord de l'équateur.

Il reprit alors la route du sud-ouest; du royaume de Bomba, il passa dans celui de Sala, appartenant au Mikoko, qui règne à Missel, sous l'équateur, à 19°30' environ à l'est du méridien de Paris. Il traversa ensuite les états de Kankobella, et c'est dans la ville de ce nom qu'il repassa le Zaïre, à plus de cent cinquante lieues au-dessus du terme de l'exploration de Tuckey;

il prit alors par les terres de Holoho, des Mossossos, de Loanda, de Bamba et des Muchicongos, pour regagner Ambriz. Là il profita du départ d'un négrier pour aller refaire en Amérique sa santé délabrée.

En portant une vue d'ensemble sur les traits principaux du sol que notre voyageur a parcouru, on remarque une ascension progressive par terrasses, depuis la côte jusqu'à un faîte central dirigé nord-nord-ouest et sud-sud-est, traçant le partage des eaux entre les bassins de l'Atlantique et de l'Océan indien, et s'élevant lui-même graduellement à mesure qu'il se prolonge au midi, jusqu'à un nœud principal au pied duquel prend naissance le Zaïre. A cent cinquante lieues seulement des côtes, les plateaux intermédiaires étagés dans cette direction atteignent onze cents toises de hauteur absolue, tandis qu'on ne mesure la même hauteur sur les combes plus boréales qu'à plus de trois cent cinquante lieues du littoral : ici l'étage supérieur n'arrive qu'à treize cents toises; et le mont Zambi, qui semble terminer comme un cap immense cette épine dorsale du plus compacte des continens terrestres, s'élance à onze cents toises encore au-dessus de la terrasse circonférente. Suivant la règle commune, de la crête principale descendent vers la mer des chaînons transversaux plus ou moins hérissés de pics ou de dômes culminans, qui dans leur correspondance mutuelle en lignes collatérales au faîte, tracent les gigantesques parapets des terrasses successives, sans embarrasser le cours des fleuves qui s'échappent par leurs vastes interstices.

La chaude température du littoral décroît à mesure que l'on monte les gradins de cet amphithéâtre; sous l'équateur même, le thermomètre de Réaumur n'atteint, à midi, que 24° dans la saison la plus chaude de l'année; et le voyageur eut froid sur le sommet du Zambi, à quelques milles seulement au sud de la ligne. Aussi la fraîche végétation des zones tempérées décore-t-elle les plateaux supérieurs, pendant que les premiers étages offrent les riches productions intertropicales.

Les hommes qui peuplent ces contrées sont en général fort laids, et cette laideur est surtout remarquable chez les Muchi-

congos et Mahungos. Au milieu d'un visage de coupe presque circulaire, se montre à peine un nez épaté; de grosses lèvres proéminentes accusent, loin du nez, une bouche énormément large, sous laquelle le menton projette en avant le sommet d'un angle facial fort aigu; deux petits yeux perçans animent d'une expression singulière ces figures étranges, que couronne une chevelure crépue, et qu'accompagnent de longues oreilles. Ajoutez à cela, chez les femmes, de grosses fesses, dont elles font un siège à leurs nourrissons, et de pendantes mammelles qu'elles jettent à ceux-ci par dessous leurs bras. Les Bihens et les Cassanges s'éloignent moins des types européens : leur nez est moins plat, leur visage plus ovale; chez les Molouas, au contraire, le visage est déprimé dans sa hauteur au dépens du front et de l'écartement du nez et de la bouche; chez les Ninéanay, le nez n'a presque aucune saillie.

La vie est, chez ces peuples, courte et rapide; la puberté précoce; à quatre ou cinq ans le fils quitte la maison paternelle pour se fonder lui-même une demeure; à vingt ans la femme a cessé d'être féconde; quarante ans est le terme ordinaire de la vie, et un homme de quarante-cinq ans est un vieillard que l'on cite pour son grand âge. C'est par lunes que, dans l'intérieur, ils mesurent le temps; et l'âge de chaque individu est constaté par le nombré d'entailles faites de lune en lune sur l'arbre planté au jour de sa naissance : nulle part Douville n'a pu compter plus de quatre cent cinquante entailles : un Moloua, qui avait vu passer quatre cent quatre-vingt-deux lunes, lui fut désigné comme un phénomène de longévité. Sur les côtes, la vie est moins brève d'une dizaine d'années; mais rien n'en constate la durée, et les documens portugais fournissent seuls des lumières à ce sujet.

Cette vie si courte est cependant oisive et paresseuse : le *far niente* est le plus délicieux des passe-temps; filer ou tisser quelques pagnes, c'est tout ce que peut leur nonchalance, et c'est à leurs femmes qu'ils abandonnent les travaux pénibles et le soin de pourvoir aux besoins communs. La polygamie est d'usage chez eux; elle est même obligatoire pour les chefs, et certains

princes sont tenus par les lois d'entretenir un nombre de femmes considérable; tel est Mucangama, qui en doit avoir sept cents au moins, et Cassange, qui n'en peut avoir moins de huit cents.

Comme chez tous les peuples qui sont encore dans l'enfance de la civilisation, les superstitions exercent sur eux un grand empire, et président à toutes leurs actions, publiques ou privées. Leur culte est le fétichisme; mais en sondant quelque peu leurs idées religieuses, on est tenté de croire que leur fétichisme n'est pas plus grossier que ne le fut celui de l'antique Egypte : des moutons, des serpens sacrés, ou quelques figurines de bois à face humaine ou réputée telle, reçoivent en effet leurs hommages; mais ils reconnaissent un Dieu suprême, invisible, immatériel, que d'après quelqu'un de ses attributs ils appellent *Lamba lianquita*, le Dieu tonnant; *Lamba liangouli*, le Dieu tout-puissant, ou de quelque autre nom analogue, suivant la contrée : ce n'est que par une sorte d'incarnation, déterminée par certaines cérémonies, que l'esprit divin réside dans les fétiches. Dans un pressant danger d'être lui-même la proie du serpent sacré de Mouéné-Hây, Douville eut le malheur d'être forcé à le tuer, ce qui attira sur sa tête bien d'autres périls.

Aux dieux, nommés plus haut généralement regardés comme bienfaisans, ils offrent des sacrifices, et, il faut le dire, des sacrifices humains. Chez eux comme chez les peuples de l'antiquité, les victimes servent aux festins des sacrificateurs et des assistans. Les nations de Cassange, de Humé, de Mucangama, des Muchingis, des Molouas, de Bomba, de Sala, d'Oungêno, sont toutes anthropophages. A Cassange, Douville eût risqué d'être lui-même l'hostie d'une de ces horribles solennités, s'il ne se fût tenu sur ses gardes et entouré de forces défensives respectables. La victime, assommée ou décapitée à l'improviste, est partagée en quatre portions, dont une appartient au souverain, une autre aux prêtres, la troisième aux nobles, et la dernière au peuple; le cœur plongé dans l'eau bouillante, sert aux augures : il est réservé pour le Dieu, ainsi que la tête, qu'on place dans les temples. Il est fort remarquable que le chef portugais du comptoir de Cassange, a droit, en sa qualité, à la moitié de la portion des nobles, que

cette part lui est exactement apportée, et qu'il la reçoit; il l'abandonne ensuite au peuple.

Je borne à ces grands traits l'esquisse générale que j'ai voulu tracer des pays et des peuples qu'a visités Douville : ce sont les récits mêmes du voyageur qu'il faut interroger sur les détails de mœurs ou de topographie, d'histoire naturelle ou de statistique.

Nous citerons la partie de son voyage dans le Bihé et Cunhinga, qu'il a bien voulu nous communiquer. Les états indépendans du souverain de Bihé sont situés sur un plateau élevé au centre de l'Afrique, à plus de cent lieues de la côte occidentale, entre les 9 et 14e degrés de latitude sud, et les 16 et 20 degrés à l'est du méridien de Paris.

A.....

LE BIHÉ.

Le 27 août, après trois jours de fatigues employés à traverser une forêt touffue où il n'y avait pas de chemin frayé, j'arrivai sur les bords du Catumbela, dont je suivis le cours, afin d'éviter un petit désert. Le sable y est brûlant et mobile. Un vent assez fort agitait sa surface quand je le découvris. Je passai un jour à le parcourir. Je n'y aperçus d'autres végétaux que quelques arbustes épineux, dont les feuilles étaient desséchées et noires. Dans quelques endroits bas, on rencontre de l'eau à quatorze ou quinze pouces de profondeur. Quand j'en puisais dans un verre, elle faisait effervescence pendant plus d'une minute, et avait le goût d'une dissolution de chaux. Je crois que c'est celle du Catumbela qui s'infiltre à travers le sable, car partout où j'en ai vu, j'ai reconnu que le sol était plus bas que le niveau des eaux du fleuve.

En longeant le Catumbela, nous rencontrâmes, le deuxième jour, des femmes qui venaient puiser de l'eau. Elles étaient d'un

village appartenant au soba Nano. Elles m'invitèrent à y aller passer la nuit, pour éviter l'attaque des panthères qui infestent les environs ; mais comme c'était trop loin de la rivière, je me déterminai à camper près du lieu où on la passe, afin de la traverser le lendemain, et d'arriver de bonne heure chez le soba. D'ailleurs j'avais à redouter la débauche à laquelle les porteurs n'auraient pas manqué de se livrer dans un lieu renommé pour la bonne qualité du *oualo,* suivant ce que les femmes nous apprirent. (1)

On avait à peine fini d'établir le camp, lorsqu'une grande foule se montra sur la rive opposée. Un de mes interprètes, que j'envoyai accompagné de vingt hommes armés pour reconnaître ces nègres et les empêcher de débarquer sur notre rive, s'ils paraissaient avoir des intentions hostiles, revint bientôt m'apprendre que c'était le soba Nano qui venait me faire visite, et qu'il était suivi de plusieurs de ses macotas et de ses sujets.

Je le fis prier de ne passer le fleuve qu'avec quelques-uns de ses nobles, afin d'éviter les disputes qui pourraient s'élever entre son peuple et mes porteurs, parce que, n'étant campé que pour la nuit, toutes les marchandises étaient éparses, et confiées au soin de chaque homme, qui ne manquerait pas de tuer quiconque essaierait de le voler. J'ajoutai que le lendemain j'irais coucher dans sa banza.

Il vint accompagné seulement de deux macotas. Il ne montra aucune défiance, car les blancs ont la réputation de respecter ceux qui ne les attaquent pas. Il ne resta qu'un moment, et lorsqu'il partit, je lui fis donner deux bouteilles de tafia et quatre pièces d'indienne, ce qui le rendit fort gai. Il me quitta en me disant qu'il m'attendrait le lendemain. Quelque temps après il m'envoya un mouton gras, une binda (calebasse) de oualo et quatre pintades.

Les rugissemens du lion et de la panthère nous tinrent continuellement sur l'alerte. Nous dormîmes peu; cependant la nuit

(1) Le *oualo* est une boisson que les habitans estiment beaucoup, et qu'ils font avec la racine et la graine de deux plantes différentes.

se passa sans accident. Mais quand le jour parut, un nègre, s'étant écarté pour une cause quelconque dans une partie de la forêt très épaisse qui se dirigeait vers le sud, fut saisi par des panthères, qui le mirent en pièces avant qu'on eût pu le secourir.

Nous passâmes le Catumbela de bonne heure, et dans le plus grand ordre, afin d'éviter toute surprise. A midi nous arrivâmes dans les maisons que le soba m'avait fait préparer. Elles étaient bien fournies de bois, d'eau et de oualo. Les femmes étaient presque nues. Elles ornent leur chevelure de grains de verroterie et de rubans. Un morceau de pagne, attaché au sommet de la tête, leur pendait sur les épaules.

Ces nègres se frottent le corps avec la graisse des animaux qu'ils mangent. Cette coutume est nécessaire pour empêcher la peau de se gercer dans un pays où le soleil est si ardent.

Les hommes sont grands, robustes et bien faits. Ils portent autour des reins les peaux des animaux qu'ils tuent à la chasse. Ils se couvrent le dos, les épaules d'une autre peau dont ils nouent les pattes sous leur menton. Ils ont la tête rasée à l'exception d'une mèche de cheveux qu'ils laissent au-dessus de chaque oreille. Ils ont ordinairement le fusil sur l'épaule, la hache au côté droit, une giberne sur l'estomac, la tabatière à gauche; ils s'asseyent peu, parlent debout à ceux avec qui ils ont quelque affaire à traiter, et s'occupent continuellement de la chasse.

Leur manière de chasser le lion est assez remarquable. Quand ils ont découvert les traces d'un de ces animaux, ils creusent des fosses très profondes au pied du tronc d'un arbre auquel ils attachent une chèvre ou un mouton. Ils recouvrent ensuite avec soin ces trous, et vont se cacher dans un lieu d'où ils peuvent épier le moment où le lion viendra pour enlever sa proie; quand ils s'aperçoivent qu'il est tombé dans le piège, ils vont lui tirer quelques coups de fusil; mais il ne se hasardent pas à descendre dans la fosse avant de s'être assurés qu'il est mort. Cependant ils ne s'éloignent pas, de crainte que les hyènes n'accourent pour dévorer le cadavre. Il n'est pas étonnant que les nègres de cette *banza* (ville) aiment beaucoup la chasse au lion, car on maintient scrupuleusement une loi ancienne qui oblige le soba à donner

quatre pièces d'étoffe à l'homme qui lui apporte la peau d'un de ces animaux. Celui qui en tue huit est ennobli.

Naturellement ces nègres vénèrent beaucoup le dieu de la chasse; ils lui sacrifient toutes les semaines quelques quadrupèdes ou au moins un oiseau. Ils croient à la métempsycose et à la fatalité. Ils mangent peu et boivent beaucoup. Ils ont un grand respect pour leur chef, et lui désobéissent rarement. Du reste, ils sont très irascibles et très vindicatifs; ce sont des brigands fiefés, qui saisissent toutes les occasions d'aller piller sur les terres de leurs voisins, qui attendent sur les routes les marchands d'esclaves pour les dépouiller.

Les nègres de Nano reconnaissent qu'il y a un dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui crée tous les jours les enfans venant au monde, mais ils font peu de cas de lui, parce qu'il ne préside ni à la conservation, ni à la destruction des choses, qu'ils ne l'entendent jamais parler, et que de plus il paraît ne pas s'occuper d'eux. Ils respectent et vénèrent au contraire beaucoup leurs idoles qui tous les jours rendent des oracles, répondent quand on les consulte, et prédisent les maux futurs.

Gangazumba est le fétiche que ce peuple honore le plus. On le représente sous la forme d'un vieillard dans l'acte de copulation avec un jeune garçon. Le prêtre de ce dieu est un homme âgé, qui ne peut avoir de femmes, et qui vit avec un adolescent. Il rend des oracles. Le temple est petit, et ordinairement à côté de celui de Quibuco, dieu de la chasse, qui est vaste et orné. Une jeune fille qui dessert ce dernier est l'organe des décisions du dieu, qui est aussi très vénéré. Comme les prédictions des prêtres et des prêtresses sont quelquefois confirmées par l'évènement, le peuple y a une confiance si grande, qu'il croit que son bonheur dépend entièrement de sa stricte et rigoureuse obéissance aux oracles.

Il y a d'un côté de la porte d'entrée de chaque maison une petite chapelle, nommée la *maison des maladies;* on y place les images des dieux qui en préservent, et de petits vases avec les médicamens employés pour guérir les malades. De l'autre côté, on fait également une petite chapelle en paille, supportée sur

un bâton d'environ deux pieds et demi de haut, et renfermant deux vases avec des médicamens, ainsi que la figure du dieu qui préserve du scorbut, maladie très commune dans toutes ces contrées, et qui, je crois, est causée par l'usage de la viande sèche ou salée, qui fait la nourriture journalière de ces peuples.

Malgré la brièveté de mon séjour dans cette banza, je pus me convaincre des mauvaises qualités des habitans. Le soba quitta peu ma tente, parce qu'il profitait des momens où il ne me voyait pas occupé pour me demander à boire. Je ne voulus pas l'avertir de mon départ afin d'éviter l'ennui des adieux. Nous levâmes le camp de grand matin, et avant qu'on ouvrît les portes de la banza, nous étions déjà loin.

Le pays entre Nano et Quiaca est assez montueux, boisé et bien arrosé. Vis-à-vis de la banza de Quiaca, qui est à soixante-sept toises au-dessous de Nano, on aperçoit d'énormes blocs de granit isolés, dont l'ensemble forme des masses assez considérables. Les nègres de Quiaca l'emportent en malice sur ceux de Nano, de plus ils sont menteurs et insolens; mais ils compensent en quelque sorte ces mauvaises qualités par leur respect pour les morts. Beaucoup de familles ont leur cimetière particulier. Une veuve reste trois mois couverte de quelques lambeaux d'étoffe bleue; elle se montre peu pendant ce temps, et n'assiste à aucune fête. Elle doit sortir trois fois le jour, à des heures marquées, pour faire connaître à tout étranger qu'elle a perdu son mari, et qu'elle sera bientôt libre de son sort. Ce n'est qu'à l'expiration de ce terme qu'elle peut se donner à un autre homme.

De Quiaca j'allai à Quibandu, qui n'en est pas fort éloigné. Quoique indépendans pour l'administration de leurs états, les sobas de ces petits territoires doivent fournir leur contingent d'hommes pour la guerre, quand le soba du Bibé le requiert.

J'arrivai de très bonne heure chez Quibandu qui m'attendait avec impatience; il espérait que ma présence le préserverait de la visite de l'armée de Baïlundo, qui devait passer près de la banza, en retournant dans ses foyers. Aussitôt que je fus informé de l'approche de l'armée ennemie, je dépêchai vers le général qui la commandait, un interprète et dix hommes, pour lui de-

mander sa protection ; dès que ce chef eut reçu mon présent, il annonça à mon interprète qu'il se proposait de venir en personne me faire visite, et donna des ordres très positifs pour qu'on me respectât, ainsi que tout ce qui m'appartenait. Il m'envoya vingt de ses soldats pour accompagner et protéger ma caravane, et vingt autres pour me suivre partout et exécuter ce que je leur prescrirais. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que la présence de ces soldats empêcha les maraudeurs de piller.

Le corps d'armée se dirigea sur Quibera, où il ne s'arrêta que pour prendre des vivres frais, que chaque ville amie doit fournir.

Les nègres de Quibandu me parurent en général beaucoup plus grands que ceux que j'avais vus jusqu'alors ; comme ceux de Nano, ils s'entourent les reins de peaux de bêtes ; leurs cheveux sont coupés en forme de casque; et lorsqu'ils ont le fusil sur l'épaule, ils doivent inspirer de la terreur à leurs ennemis.

J'avais observé que plus je m'avançais vers la capitale du Bihé, plus je voyais des hommes de grande taille; bientôt aussi je m'aperçus qu'ils devenaient de plus en plus farouches, ce qui ne doit pas surprendre quand on sait qu'ils passent leur vie dans les forêts à la poursuite des bêtes féroces, ou bien à se faire continuellement la guerre de peuplade à peuplade. Ils doivent à ce genre de vie l'air belliqueux qui les distingue des autres peuples. Les femmes sont presque toujours en dispute entre elles, elles en viennent souvent aux voies de fait; elles ont dans le regard, le maintien et le geste, la même fierté que les hommes, et certes elles ne leur cèdent pas en méchanceté. Je fus assez étonné de trouver le froment parmi les végétaux que ces nègres cultivent; il est vrai qu'ils ne savent pas en tirer un meilleur parti que ceux de Pungo Andongo; ils se servent d'un pilon pour l'écraser. Le travail nécessaire pour que le froment nourrisse convenablement est plus pénible que celui qu'exige le maïs. On se contente donc ici de ce dernier, quoique l'on reconnaisse que la farine du premier est plus délicate. Le produit de la petite quantité de froment récolté dans le Bihé montre quelle quantité on pourrait obtenir, si l'on en semait des champs considérables. J'ai compté plusieurs épis qui avaient de quatre-vingt à

quatre-vingt-dix grains. L'on peut regarder soixante-dix comme le terme moyen. C'est à la hauteur de plus de sept cents toises au-dessus du niveau de l'océan que j'ai vu du froment pour la première fois dans ces contrées.

La banza de Quipeio, où j'allai ensuite, est à six cent cinquante-six toises au-dessus du niveau de l'océan. L'air y est frais et la chaleur toujours modérée. Dans le mois de septembre, le thermomètre y marque ordinairement 17° à huit heures de matin, 19° à midi, 20 à deux heures après midi, et 16° à huit heures du soir. Pendant la nuit, le froid y est sensible. La rosée y est si abondante, que le matin on pourrait croire qu'il est tombé de la pluie.

Je ne m'arrêtai pas long-temps chez ce soba; pendant trois jours, je parcourus de vastes forêts très épaisses, dans lesquelles nous vîmes un assez grand nombre de zèbres et de traces d'éléphans. Nous y cheminâmes fort tranquillement, et les porteurs, malgré leur lassitude, étaient joyeux. En y pénétrant, j'observai que le terrein s'élevait sensiblement; la rapidité de quelques ruisseaux l'annonçait. Le troisième jour de marche, la différence était d'environ trois cents toises. La végétation était plus belle que dans les cantons voisins de la côte, le sol me parut plus fertile, un gazon verdoyant et touffu le couvrait.

Quand j'arrivai dans la banza du soba du Bihé, je vis avec satisfaction qu'il m'avait fait préparer quelques maisons pour me loger. Il avait très bien reçu mes envoyés, il les avait admis à sa cour, et leur avait indiqué une demeure chez un de ses principaux nobles.

Je fis donner à ce soba un baril de tafia, dix pièces d'étoffes et quelques ornemens pour ses femmes. Il m'envoya aussitôt un de ses nobles, pour me remercier en son nom et m'annoncer sa visite.

Il ne tarda pas à venir. Il était accompagné d'une grande foule, et de presque tous ses nobles. Il m'offrit des vivres, entre autres quelques pintades et un jeune taureau. Il fit ensuite un signal aux joueurs d'instrumens, qui exécutèrent des

morceaux de leur composition. Le peuple se mit à danser. Lorsque la danse finit, le soba se leva et partit fort content de moi.

Mes barils d'eau-de-vie me procuraient la visite de ce chef le matin et le soir. Il ne venait cependant jamais sans me faire demander préalablement si je pouvais le recevoir. Il choisissait de préférence l'heure de mes repas, s'asseyait à ma table, ne mangeait rien, mais buvait beaucoup. Il ne cessait de m'interroger en conversant avec moi; il desirait surtout connaître les lois européennes; il ne pouvait concevoir que mon pays fût assez peuplé pour qu'il fût nécessaire de cultiver toutes les terres, il s'étonnait davantage de ce que le nombre des propriétaires était moins considérable que celui des gens qui travaillaient. Il regardait cet ordre de choses comme injuste et blâmable. Il refusait de croire que les hommes se livrassent à des travaux pénibles, tandis que les femmes en étaient exemptes. Il ne pouvait non plus s'imaginer qu'un homme ne prît qu'une femme. « Pourquoi, me demandait-il, condamne-t on une « grande partie de la population à être malheureuse? » Il resta fort surpris en apprenant que le nombre des individus dans les sexes était à-peu-près égal. Lorsque je lui eus expliqué la grandeur des états européens, il m'accabla de questions. « Pourquoi, « me dit-il, vos nations sont-elles si puissantes? Pourquoi vos « rois sont-ils entourés de tant de pompe? Pourquoi y a-t-il « plus d'ordre chez vous que dans nos pays? Pourquoi avez-« vous de nombreuses manufactures? Pourquoi, possédant tant « de biens, voulez-vous encore posséder des territoires dans nos « contrées? etc., etc. » Plus je lui apprenais de choses nouvelles, plus sa curiosité redoublait. Il ne paraissait jamais satisfait. Ce vif desir de connaître nos mœurs me prouva que ce n'était pas un homme ordinaire, et j'eus lieu de me convaincre que si l'envie de boire de l'eau-de-vie entrait pour beaucoup dans les motifs qui l'amenaient près de moi, il ne souhaitait pas moins s'instruire, car il ne négligeait aucune occasion de venir causer avec moi.

La banza du Bihé est un des grands marchés aux esclaves

de ces contrées; l'autre est à Cassange. L'homme qui vient vendre des esclaves, doit s'adresser d'abord au soba pour obtenir la permission de trafiquer. Ensuite il va au marché, qui est situé en dehors de la banza, et consiste en une centaine au moins de maisons éparses à diverses distances de la palissade d'enceinte de la capitale. Ces maisons ont été bâties par les mulâtres qui viennent au Bihé faire la traite pour le compte des négocians portugais. Chacune est entourée de magasins pour recevoir les marchandises, de cabanes pour loger les esclaves, d'un jardin où des plantes potagères sont cultivées, et d'une cour où les affaires se terminent. La réunion des bâtimens et des dépendances de chaque maison porte le nom de *pombo*. Le prix commun du plus bel esclave est de 80 pannos, équivalant à-peu-près à 80 francs. Le panno est une mesure de longueur, qui correspond à trente pouces français; elle varie suivant les lieux. La valeur de l'esclave au Bihé est exprimée par 80 pannos de toile de coton; mais le paiement ne s'effectue pas seulement avec cette sorte de marchandise. L'acheteur forme un assortiment dans lequel entre ordinairement un fusil pour 10 pannos, un flacon de poudre pour 6, du tafia pour 10 à 15, suivant la volonté de l'acheteur; de la bayette, espèce de drap léger, pour 16; enfin, de la toile de coton pour le reste. Toujours le vendeur reçoit en cadeau de l'acheteur une quantité d'aiguilles et de fil proportionnée au nombre des esclaves qu'il livre. Un ami de ce dernier, qui sert d'entremetteur pour conclure le marché, a pour sa peine un bonnet de laine rouge. Quelquefois du gros plomb, des couteaux, de la verroterie, plusieurs feuilles de papier, un gilet ou une casaque de bayette entrent dans le marché pour un certain nombre de pannos, qui alors sont déduits de la quantité de bayette ou de toile de coton. Cette toile est blanche, bleue, rayée, ou à carreaux de différentes couleurs. Sa largeur est de trente-six pouces; elle vient d'Angleterre, où on la fabrique exprès, d'après un modèle que l'on suit avec une exactitude rigoureuse, car le nègre qui examine chaque pièce séparément et très attentivement, rejetterait celle qui présenterait une ligne de différence dans la laisse. Il porte toujours avec lui une mesure

consistant en un bout de corde, qu'il promène tout le long de l'étoffe qu'on lui propose. Il ne manque pas de demander quelques pannos d'indienne à fleurs ou des mouchoirs : ordinairement on lui en accorde quatre. L'indienne est l'espèce de toile qu'il préfère; cependant elle est moins large que les autres. Les bayettes sont bleues, rouges, ou jaunes, toujours unies.

Voici comment se négocie un marché d'esclave, n'importe son sexe. Le vendeur n'en offre jamais qu'un à-la-fois, à moins que ce ne soit une mère avec ses enfans en bas âge. Il arrive au *pombo*, accompagné de son ami ou entremetteur : l'un ou l'autre présente un captif, sans vanter sa marchandise, à moins que ce ne soit une jeune fille vierge. Dans ce cas, il fait valoir cette particularité au mulâtre, pour exiger un prix plus élevé. Celui-ci commence par verser aux deux nègres une ample rasade de son meilleur tafia; c'est le préliminaire indispensable de la négociation; parfois elle dure très long-temps, et même une demi-journée. Quand on est d'accord sur le prix et sur l'assortiment des objets qui le représentent et qui sont inspectés, le mulâtre scelle le marché en donnant une bouteille de tafia, qui est encore du meilleur; elle est vidée à l'instant. Le mulâtre profite de l'ivresse des deux nègres pour glisser dans ce qu'il leur livre des marchandises de qualité inférieure; et s'il est convenu de donner du tafia, il le mélange de moitié d'eau au moins.

Pendant que le marché est en débat, le mulâtre a la faculté d'examiner aussi minutieusement qu'il le desire, l'esclave qu'on lui offre; mais ce n'est qu'au moment où la livraison des objets donnés en échange est achevée, que le prisonnier quitte les côtés du vendeur pour passer dans la possession de l'acheteur. Cependant celui-ci n'a pas le droit de délier la corde qui garrotte ses mains, sous peine de le voir devenir de nouveau la propriété du vendeur : c'est ce dernier qui doit faire cette opération. Alors l'esclave passe dans les magasins du mulâtre.

Le nombre de captifs amenés annuellement au marché du Bihé est d'environ six mille, dans la proportion d'une femme

pour deux hommes. On y compte toujours au moins une cinquantaine de mulâtres qui restent là pour les acheter. Ils les expédient pour Angola ou Benguela, en troupes plus ou moins nombreuses, sous la conduite de pombeiros accompagnés d'une escorte de quelques nègres, qui se recrutent en chemin. On a vu des bandes de ces malheureux se révolter contre ceux qui les menaient, et recouvrer leur liberté.

Quoique les cases des mulâtres soient assez éloignées les unes des autres, le soba ne manque jamais d'aller presque tous les jours faire visite à ces marchands; comme il perçoit un droit sur chaque tête esclave, il est bien aise de s'assurer par lui-même qu'on ne le fraude pas. Ses nobles ont aussi le plus grand soin de veiller à ce qu'on paie cet impôt, parce qu'il leur en revient une part considérable. Quiconque est surpris essayant de s'exempter du paiement de ce droit est condamné à donner la valeur de dix esclaves, payable sur-le-champ. Les marchands sont très unis entre eux : ils ne cherchent pas à se supplanter dans leurs achats; ils se soutiennent mutuellement, et s'il s'élève quelque altercation entre eux et les habitans du Bihé, ils se réunissent pour en imposer à ceux-ci. L'un d'eux a le titre de capitaine du marché, et décide ordinairement les différends qui s'élèvent entre eux et le soba.

La manière dont les Bihens font la guerre tient à la nature du terrein. Comme on ne peut marcher qu'un à un, sur une seule ligne, dans les sentiers tortueux, les combats se livrent presque d'individu à individu. L'épaisseur des forêts et des herbes permet de se cacher en toute sûreté. Assez souvent les deux armées font simultanément cette manœuvre; mais les attaques ordinaires, comme chez les autres nègres, se font par surprise et à la faveur de la nuit. Ils s'approchent pendant le jour d'une banza, en évitant soigneusement d'être aperçus, et au milieu des ténèbres ils escaladent les remparts et tombent à l'improviste sur l'ennemi. Ils parviennent toujours ainsi à saisir des femmes, des enfans et du bétail. Quand, en approchant des remparts, ils reconnaissent que les habitans sont sur leurs gardes, ils se préparent à livrer un assaut régulier; ils entourent la

banza et s'efforcent d'y pénétrer par la force des armes. Ces nègres combattent avec courage et ne quittent le champ de bataille qu'à la dernière extrémité. Lorsqu'ils le peuvent, ils choisissent une plaine pour livrer bataille, se forment en bataillons carrés et tirent sur l'ennemi, dont ils essuient le feu avec un sang-froid imperturbable. Ils manient le fusil avec une adresse remarquable et le chargent avec plus de promptitude que les Européens. Ils manœuvrent avec assez d'habileté, et j'avais pensé que, pour ces évolutions, ils avaient été instruits par des Européens ou des soldats déserteurs des possessions portugaises. Cette conjecture me fut confirmée ensuite par les renseignemens que j'obtins.

Les Bihens passent ordinairement plus de six mois de l'année à la guerre. Chez eux, ils vont tous les jours à la chasse. Le milieu de la journée est employé à boire avec des amis. Assis à l'ombre, ils se content les histoires et les faits les plus remarquables de leurs guerres passées. Les femmes prennent aussi part à ces copieuses libations. Les Bihens sont fort superstitieux. Le dieu Hendé (Amour) est l'objet de leur vénération particulière. Son temple est toujours placé à côté de celui du dieu de la chasse, mais il est plus grand. Un jeune garçon et une jeune fille le desservent. L'homme qui pense à prendre une femme va le consulter; la jeune fille qui veut un mari lui fait des présens, et le supplie de la rendre féconde. Si le dieu agrée son hommage, il le déclare par la bouche de son prêtre, ou de sa prêtresse, si c'est un homme qui souhaite que son amie lui donne des enfans. La jeune fille qui vient implorer le dieu entre seule dans le temple. Elle se couche dans le lit de la fécondité. C'est là que le prêtre lui fait toute les frictions usitées. Après quelques heures passées dans ce lieu, elle rejoint son amant, qui l'attend à la porte du temple, et qui la reçoit avec des transports de joie. Il entre ensuite, si c'est la première femme qu'il prend, dans la partie du temple où se tient la prêtresse, pour recevoir d'elle les instructions nécessaires pour rendre sa femme heureuse. Quand il a rejoint celle-ci, il entre avec elle dans le temple au son de la musique;

la porte se ferme sur eux; ils consomment le mariage. Lorsqu'ils reviennent vers leurs parens et leurs amis qui les attendent, la musique recommence et les conduit chez eux. Le peuple les suit en dansant et en faisant les gestes les plus grotesques. La journée se passe en divertissemens. A minuit, on sacrifie une victime aux esprits malfaisans, pour prévenir les maux qu'ils pourraient causer aux nouveaux mariés. Les fêtes durent huit jours, pendant lesquels on se livre à toutes sortes de débauches. Tous les habitans du lieu où se fait le mariage y sont invités.

Comme ailleurs, les femmes se montrèrent assez curieuses de me voir, parce que ces peuples me prenaient pour un souverain très puissant. Du reste, elles sont accoutumées à la vue des mulâtres, qu'elles regardent comme blancs; mais elles ne les estiment pas autant qu'un blanc d'outre-mer.

La capitale (1) du Bihé est sur un plateau élevé, qui semble appartenir à la chaîne des hautes montagnes que l'on voit dans l'est. J'ai déjà fait observer que depuis la côte le terrein monte continuellement. A Bihé, sa pente vers le nord est très prononcée. Les rivières coulent de ce côté avec rapidité, quoiqu'elles décrivent de nombreuses sinuosités dans un espace assez peu étendu.

Les maisons de la banza sont bâties en bois récrépi de mortier, et couvertes en paille. Leur forme est carrée; le foyer est au centre; la fumée s'échappe par le toit, qui est conique. Chaque femme a sa maison particulière, et chaque nègre a aussi une maison où il conserve son oualo, ses provisions et quelques bestiaux. On ne ferme ces maisons qu'avec une perche, pour empêcher les animaux d'y entrer. On ne craint pas les voleurs. Ils subissent la peine de l'esclavage, ce qui rend ce délit très

(1) Cette banza est située par les 17° 14' 30" longitude E. et les 13° 27' lat. S. La chaleur moyenne pendant les jours les plus chauds est de 16° à huit heures du matin, 23° à midi, 27° à deux heures, 21° à huit heures du soir, 18° à dix heures, 14° à quatre heures du matin. Dans les jours les plus froids, il y a environ 8 ou 10° en moins.

rare entre les habitans du même village; mais voler un blanc passe pour un acte méritoire et digne d'éloges.

Les forêts des environs de la banza sont remplies de panda. J'y observai aussi un autre arbre, dont le bois jaune est employé pour teindre les pailles dont les nègres font des tissus. La végétation est brillante et le sol très fertile. La farine de maïs et la chair des bêtes sauvages tuées à la chasse font le fond de la nourriture de ces nègres, quoiqu'ils aient des animaux domestiques. Bien que la chaleur ne soit pas très forte dans le Bihé, puisque ce canton est très élevé, le mouton, comme dans les pays voisins de la côte, où le climat est brûlant, est couvert de poil. La chèvre est plus petite qu'en Europe, les boucs ont des cornes très petites, mais pointues. Le bœuf et la vache sont de taille médiocre. Les nègres montent les bœufs comme les chevaux. Ces animaux marchent vite et ont le pas très sûr.

Les singes que j'ai rencontrés sont assez petits, ont le nez noir et le reste du visage bleu. Le chat sauvage est à peine de la grosseur des chats européens, mais il est extrêmement féroce. L'animal connu sous le nom de lion est de la grandeur de nos loups et n'a point de crinière. La panthère est aussi beaucoup plus petite que celle que j'ai vue dans le royaume d'Angola. Les rats seuls sont d'une grosseur prodigieuse et très nombreux; les cochons en sont très friands. L'éléphant ne diffère pas de ceux que j'avais vus dans les pays plus au nord. Les aigles sont très grands et de couleur grise, ils ont sur la tête une touffe de plumes. L'épervier est également très gros. Les poules communes sont d'une petitesse remarquable; les pintades sont fort grosses.

A mon arrivée au Bihé, mes porteurs étaient si las, qu'ils boitaient. Depuis quelques jours, ils avaient montré une soumission extrême à mes ordres, dans les marches forcées que j'avais ordonnées pour traverser les forêts. Je leur laissai volontiers le temps de se reposer; et pour les récompenser, je leur donnai un demi-baril de tafia et un jeune taureau, dont le soba m'avait gratifié. Ils me témoignèrent leur reconnaissance par des acclamations. Lorsqu'ils furent remis de leurs fatigues, je pensai à les congédier selon mes engagemens. Le soba me promit de m'en

choisir parmi ses sujets, dont il répondrait. La suite m'a prouvé qu'il ne s'abusait pas.

La grande quantité de ballots de marchandises que je trouvai dans la banza, où je les avais envoyés depuis six mois avant mon départ de Loanda, exigeait beaucoup de porteurs. Je n'eus pas de peine à me les procurer. Comme ceux que je renvoyais s'étaient montrés très satisfaits, ce fut à qui, parmi les habitans de la banza, entrerait à mon service. Le soba n'eut que la peine de choisir.

J'avais lieu d'être très satisfait de ce chef. A l'arrivée des nègres qui portaient mes marchandises, il leur avait indiqué des maisons pour les déposer, et il avait défendu à ses sujets de rien demander à mes pombeiros. Il avait veillé à ce que ceux que j'avais chargés du soin de cette caravane ne fissent pas des dépenses extraordinaires. Ses attentions et sa prévoyance méritaient d'être récompensées.

J'étais enchanté de la bonne mine de mes nouveaux porteurs. Grands, robustes, agiles, courageux, l'œil fier et le regard intrépide, ils auraient inspiré de la confiance au voyageur le plus timide. Quelques peaux autour de leurs reins, la giberne devant l'estomac, la massue et la hache ou l'arc à la main, le fusil sur l'épaule, ils avaient réellement l'air martial. Avec de tels hommes j'augurai favorablement de mon entreprise. Voyant l'empressement de tout mon monde pour continuer le voyage, j'annonçai ma détermination au soba. Quoiqu'il éprouvât des regrets de me voir partir, il me souhaita toute espèce de prospérités en recevant mon présent d'adieu, il m'accompagna même à-peu-près à une demi-lieue pour boire une bouteille à ma santé.

En allant du Bihé vers le nord, on traverse de nombreux villages. Le mélange de la langue bunda avec la benguela indiquait que les habitans avaient des communications avec les peuples qui habitent plus au nord. Dans le quatrième village, j'aperçus des vieillards nègres assis sous des arbres, qui ne témoignèrent aucune curiosité quand je passai. Ils avaient l'air rêveur et ne parlaient pas. Je fis arrêter ma caravane, et j'allai m'asseoir à côté d'eux. Après une courte conversation, je leur offris un verre de

tafia. Ce procédé parut leur causer une surprise qu'ils ne cachèrent pas. Je leur adressai quelques questions sur leur pays, et insensiblement, sans avoir l'air de chercher des informations qu'ils auraient refusé de donner, j'appris ce que je desirais savoir. L'un d'eux me raconta qu'à l'époque de la conquête du pays d'Angola par les Portugais, le Bihé formait une partie du royaume du *Humbé Iénéné,* qui s'étend fort loin vers le sud-est. Le Humbé Iénéné ne vit pas sans regret son allié, le roi d'Angola, en guerre avec les Portugais, et voulut même armer tous ses sujets pour voler à sa défense. Il prévoyait que la ruine de ce prince entraînerait celle de plusieurs autres, qui seuls ne pourraient résister aux Européens; mais il pensait que, réunis tous ensemble, ils pouvaient écraser ces étrangers. Tous les habitans des provinces du Humbé, à l'exception de ceux du Bihé, prirent les armes et se mirent en marche, mais ils furent bientôt rappelés pour combattre leurs frères. En effet le chef qui gouvernait le Bihé, avait répondu, au nom du peuple, qu'il saurait faire respecter le territoire de son souverain, si on voulait l'envahir, mais qu'il ne voulait pas s'exposer aux chances d'une guerre contre une nation qui ne les avait attaqués, ni inquiétés. D'ailleurs, ajouta-t-il, elle vaincra probablement; alors fière de ses succès, elle fondra sur ceux qui auront provoqué les hostilités. Dans ce cas, on aura lieu de tout craindre de la part de ces hommes armés de la foudre, surtout lorsque le desir de la vengeance les animera. Ce gouverneur observa encore que les nègres auraient leurs dieux pour eux en se contentant de défendre leur pays, que s'ils s'éloignaient de ces protecteurs, ils devaient craindre d'en être abandonnés, et seraient peut-être forcés d'aller mendier sur un sol étranger un coin de terre pour y vivre, et qu'ainsi n'appartenant plus à une nation, ils seraient regardés comme des vagabonds que chacun pourrait faire prisonniers.

Cette réponse déplut naturellement au Humbé. Il voulut qu'on fît esclave quiconque refuserait de prendre les armes. Cette injonction sévère alluma la guerre civile. Les provinces du nord marchèrent contre celles du sud, qui voulaient exécuter

les ordres du Humbé. Celui-ci vint même à la tête de son armée, pour encourager de sa présence ses partisans. Quoiqu'il fût bien supérieur en nombre aux révoltés, il fut défait et forcé de demander la paix. Les vainqueurs, qui se préparaient à le poursuivre et à le chasser de ses états, lui dictèrent les conditions.

Le Bihé comprenait les provinces septentrionales du royaume du Humbé; elles n'égalaient ni par leur étendue ni par leur population celles qui étaient restées fidèles à leur souverain. Ainsi c'était par leur courage que les habitans avaient réussi à conquérir leur liberté. Ils se choisirent un chef qui, dès ce moment, fut indépendant et ne reconnut plus de supérieur; leur pays forma un état qui prit le nom de Bihé, d'après celui du territoire principal. Le succès de cette entreprise excita chez ce peuple le desir des conquêtes, et avant de mettre bas les armes, il voulut s'agrandir. Un différend entre deux petits cantons limitrophes, qui se déclarèrent la guerre, lui donna l'occasion de les conquérir l'un après l'autre. Mais les Bihens, loin de réduire en esclavage les peuples qu'ils soumettaient, leur conservèrent leur liberté et les incorporèrent à la nation. Cette nouvelle manière de traiter les vaincus fit de nombreux amis aux Bihens. Plusieurs petits pays voisins ambitionnèrent l'honneur d'appartenir à ce nouvel état, qui devint puissant et fut universellement redouté et respecté.

Pendant quelques années, les Bihens eurent à soutenir des guerres continuelles; cependant les hostilités eurent leur terme, et on ne prit plus les armes que pour aller à la chasse. Toutefois de temps à autre les Bihens montrent qu'ils n'ont pas oublié que leur puissance leur permet de se mesurer avec leurs ennemis; d'ailleurs le desir de se procurer des étoffes et du tafia les excite à attaquer des pays très éloignés, pour y faire des esclaves. Aujourd'hui ils ne cherchent plus à agrandir leur territoire, puisque cela ne les rendrait pas plus formidables. La seule nouvelle de l'approche de leurs armées met en fuite les peuples les plus plus courageux et les plus forts qui se cachent dans les forêts.

La conversation de ces nègres me fit naître l'envie de passer

le reste de la journée parmi eux. Je les encourageai à parler en leur faisant verser de temps en temps quelques verres de tafia. Mon attention à les écouter les encouragea tellement, qu'ils répondirent à toutes mes questions. La causerie ne finit que quand les vieillards, à force de boire du tafia, devinrent complètement ivres.

N'ayant aucune raison de faire un plus long séjour dans ce lieu, je partis le lendemain de bonne heure, en me dirigeant vers le nord.

. . . . . .

Je trouvai que la pente du terrein, depuis la banza de Bihé jusqu'à Cassondé, était de deux cent quatre-vingts toises. Evidemment nous avions suivi celle des montagnes, dont le nœud est à l'est du Bihé. A peine si on rencontre quelque petit coin de terre cultivée; cependant on ne peut juger, d'après cette circonstance, de la population de ces contrées, car le nègre consomme pour sa subsistance quatre fois moins que le blanc. Le soba Cassondé me témoigna de la bienveillance : il m'apprit qu'il dépendait du souverain Cunhinga, qu'il lui payait un tribut en vivres et en animaux féroces. Ce chef avait de grands troupeaux de chèvres, et vivait fort paisiblement.

Moins nombreux que les habitans du Bihé, ceux de ce canton ne paraissaient pas avoir l'humeur aussi martiale; mais ils avaient l'air plus sauvage. Leur langue diffère beaucoup de celle du Bihé, et offre des expressions qui lui sont particulières. J'appris qu'elles appartenaient à la langue d'un peuple vivant plus à l'est. Toutefois je comprenais leurs discours, et mes interprètes n'éprouvaient aucune difficulté à causer avec eux, quand ils voulaient répondre, car ils sont un peu taciturnes. Leur œil est vif et menaçant. Ils ne se rasent que le haut de la tête. Ils me parurent peu adonnés à la superstition et disposés à n'écouter les ordres de leurs dieux qu'en ce qui flattait leurs passions ou leurs caprices. Ils sont très vindicatifs. Experts dans la connaissance des plantes vénéneuses, ils savent s'en servir contre leurs ennemis; très inconstans dans leurs goûts et leurs affections, ainsi que dans leurs habitudes, ils émigrent pour de simples contrariétés d'une partie du territoire dans une autre;

adroits à attaquer les peuples voisins, ils vont souvent enlever les femmes dans leurs villages, mais ils ne les gardent pas long-temps. Dès que le charme de la nouveauté est passé, ils les renvoient chez elles, où leurs maris, peu inquiets sur leur sort, attendent avec patience leur retour, et cherchent à se consoler de leur absence, en enlevant celles des villages voisins.

Le soba Cassondé, qui s'était montré très affable, m'invita pour le lendemain à la fête du *Nanqui:* c'est le dieu protecteur de sa peuplade. Il vint me chercher avec beaucoup de pompe, me conduisit devant le temple du dieu, et me fit asseoir à son côté. Mon interprète seul se plaça près de moi : tous mes porteurs restèrent assez éloignés. J'étais comme eux sans défiance.

La fête commença. Deux jeunes filles assez jolies, qui étaient les prêtresses du dieu, s'assirent devant la porte du temple. Le soba leur adressa la parole, et les somma de déclarer si mon arrivée dans le pays était de bon ou de mauvais augure, si je venais pour faire du bien ou du mal, si on devait me laisser aller en avant ou me sacrifier..... Je vis tout de suite le danger de ma position. Mes porteurs le comprirent également : ils étaient déjà debout et voulurent pénétrer jusqu'à moi. Tout annonçait qu'il faudrait en venir aux mains. C'était le moment de montrer de la résolution, afin de prévenir une catastrophe. Je commandai à mes porteurs de se réunir et de garder le silence.

Les jeunes filles eurent assez long-temps l'air troublé : elles ne proféraient pas une seule parole ; enfin le calme reparut sur leur visage, elles déclarèrent que l'étranger était l'ami du dieu, et que tout le mal qu'on lui ferait retomberait sur son auteur. Tous les habitans des *senzalas* voisines étaient venus armés à cette fête, pour exécuter sur-le-champ l'ordre du dieu, car ils avaient supposé qu'il prononcerait la mort de l'étranger. Ils furent très mécontens de l'oracle, murmurèrent tout haut; mais ils finirent par s'apaiser, en voyant que mes porteurs étaient disposés à lui opposer une défense vigoureuse. Un heureux hasard avait amené la veille une des prêtresses près de ma tente. Selon mon usage, je lui fis un cadeau, qui consistait en verroterie et une pièce de mouchoirs et quelques aunes de rubans : ce fut proba-

blement ce qui me sauva la vie. Depuis mon entrée dans les pays habités par les nègres indépendans, j'avais toujours eu la précaution de gagner l'amitié des ministres des dieux, sachant que leur protection me serait extrêmement utile chez des peuples plongés dans la superstition la plus grossière.

J'étais allé à la fête sans aucune défiance : je me reposais sur les témoignages d'amitié que le soba m'avait donnés. Je sus depuis qu'aussitôt qu'il avait appris mon arrivée prochaine dans sa ville, il avait tout préparé pour mon sacrifice. Les broches étaient déjà sorties du temple; le bûcher que j'avais aperçu était destiné à me rôtir; les coupes pour recevoir mon sang étaient placées sur les billots des sacrifices; enfin la fête devait être d'autant plus solennelle et plus magnifique, que tous mes nègres devenaient esclaves, et que l'on partagerait toutes mes marchandises. Il est vraisemblable que toute résistance aurait été inutile au milieu d'un village très peuplé, et dont la population était grossie par celle de tous les lieux voisins, attirée par le desir de prendre part au festin qui se ferait de ma chair, et au partage de ce que je possédais.

Rentré dans ma tente, j'envoyai en secret de nouveaux présens aux prêtresses, et je fis offrir de jolies verroteries au dieu, afin d'obtenir des oracles qui me protégeassent contre les attaques que l'on voudrait diriger contre moi, quand je partirais de la résidence de ce misérable soba, qui savait si bien dissimuler.

Je me mis en route d'assez bonne heure le lendemain matin. Nous avions à peine parcouru deux lieues dans la forêt, que nous rencontrâmes une troupe de nègres en embuscade, assez loin de leurs maisons. Ils attaquèrent les gens de notre avant-garde, qui, sans se déconcerter, déposèrent leurs ballots, et répondirent par une décharge de coups de fusil; cependant, comme ils étaient peu nombreux, ils auraient fini par succomber, si leurs camarades n'étaient arrivés à leur secours. Beaucoup de bandits furent blessés; on fit prionnières des femmes et des filles, qui s'étaient cachés dans la forêt. Deux de mes porteurs furent grièvement blessés par des flèches: heureusement

les effets du poison furent bientôt arrêtés par l'application de plantes salutaires. Arrivés aux habitations des nègres, qui nous avaient assaillis, nous les trouvâmes entièrement abandonnées. Nous y prîmes les vivres dont nous avions besoin. Mes porteurs voulaient y mettre le feu, après avoir enlevé le bétail et la volaille; mais je réussis à leur persuader qu'il ne faut jamais pousser son ennemi au désespoir. On lia les mains des prisonniers, on les attacha ensemble avec des cordes, et on les obligea de porter nos provisions. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, tant hommes que femmes et enfans. Je défendis qu'on les maltraitât; parce que je savais que le chef Cunhinga, chez qui je devais passer, ne manquerait pas d'être informé de notre aventure. Il était présumable que les circonstances seraient exagérées et défigurées; que vraisemblablement l'on me donnerait tort, et qu'il était important que les prisonniers confirmassent la vérité. Je défendis que l'on les laissât communiquer avec personne; je plaçai même près d'eux un de mes interprètes, qui devait me rapporter tout ce qu'ils diraient ou ce qu'ils essayeraient de faire. Ayant continué notre route nous allâmes camper près d'un village dont les habitans, peu nombreux, étaient passablement sauvages.

Le début de mon voyage dans le pays de Cunhinga n'était pas encourageant. J'avais lieu de craindre de fréquentes attaques. Je pris des informations sur l'étendue du territoire de ce chef, afin de prendre la route la plus courte et la plus facile pour en sortir. Je connus bientôt que je suivais la bonne direction, puisque ses états, qui s'étendent très loin vers l'est, se terminent vers le nord aux rives du Couenza.

Nous avions à l'est et à l'ouest des montagnes qui se dirigeaient du nord-est au sud-ouest, et au nord, celles qui depuis plusieurs jours se dessinaient à l'horizon; elles étaient assez proches pour que nous pussions juger de leur hauteur. Nous allâmes camper à leur pied dans l'intention de les traverser le lendemain. Je reconnus qu'elles étaient des ramifications de celles dont j'avais vu les cimes dans l'est, quand j'étais dans la banza du Bihé. Elles sont de formation primitive. Les gros blocs de granit qui se montraient à découvert dans plusieurs endroits de la plaine, me

parurent avoir été détachés des sommets et avoir roulé dans les lieux où je les apercevais. En gravissant ces montagnes, nous découvrîmes deux buffles, qui, étonnés de notre approche, sautèrent, en fuyant, dans un précipice. Des nègres, que nous rencontrâmes, nous apprirent que nous n'étions pas très éloignés de la banza du soba Hango, qui habitait au milieu de la forêt située de l'autre côté de la montagne. Ils s'offrirent à nous servir de guides, et me donnèrent des informations très utiles sur ce chef et sur son peuple, qu'ils me dépeignirent comme très enclins à attaquer un voyageur blanc. L'occupation ordinaire de ces nègres était d'aller attendre sur la route du Bihé les marchands portutugais, pour les piller. Malgré la distance à parcourir, l'idée du danger, loin de les effrayer, redoublait leur courage. Nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure près de la banza de Hango. Je ne voulus pas y faire entrer ma caravane.

Ce chef, lieutenant-général et parent de Cunhinga, jouissait de toute son amitié, et était son conseiller dans les affaires importantes. Je lui fis un cadeau assez considérable, afin d'éviter tout acte hostile, qui n'eût pas manqué de me coûter la vie. Il me reçut amicalement; mais d'après les renseignemens que mes guides m'avaient donnés, je me tins sur mes gardes. Il me parla beaucoup de Cunhinga : il me le peignit comme un chef très puissant, et il me représenta le danger que je courais, en me dirigeant vers sa banza, sans en avoir préalablement obtenu la permission, parce qu'il pourrait me regarder comme un ennemi, surtout après ce qui s'était passé avec les habitans d'un village de ses sujets, dont plusieurs étaient allés se plaindre. Profitant de ces avis, je fis préparer un présent que j'envoyai à Cunhinga; mes émissaires devaient lui annoncer mon arrivée sur ses terres, et mon intention de passer dans sa banza, enfin l'assurer de mon amitié. Je partis le lendemain pour la résidence de Cunhinga, sans attendre le retour de mes envoyés. A peu de distance de la banza de Hango, je les rencontrai; ils avaient marché toute la nuit, et revenaient accompagnés de quelques nobles de Cunhinga, chargés de reconnaître la force de ma caravane, de s'informer du but de mon voyage, et de m'enjoindre d'attendre les ordres de leur maître.

Je les chargeai de nouveaux présens pour lui, en leur déclarant que je venais en ami, et que je lui demandais sa protection durant mon séjour dans ses états, afin d'éviter le renouvellement des scènes violentes dont j'ai parlé. Je leur contai l'histoire du combat que nous avions soutenu. J'ajoutai que je continuerais à m'avancer vers la banza, et que je m'arrêterais avant d'y arriver, parce que j'avais la certitude que leur chef ne refuserait pas de voir un ami qui lui apportait des cadeaux. Ils partirent après avoir bu une bouteille de tafia, et le lendemain je les rencontrai assez près de la banza. Ils venaient m'annoncer que leur chef me permettait de parcourir ses états, et m'assurèrent de sa protection.

C'était bien ce que je desirais, mais je n'en restai pas moins sur mes gardes. Je savais combien je devais craindre un soba puissant dont la cupidité était excitée par la vue de richesses qui lui semblaient immenses, parce qu'il ne possède rien. J'établis mon camp près de la ville, refusant les maisons que le soba m'avait fait préparer, car elles étaient si bien fortifiées, qu'elles ressemblaient à des citadelles dans lesquelles j'aurais été comme prisonnier.

Ce puissant chef, aussi curieux de me voir que de recevoir des présens, ne tarda pas à venir me faire visite. Il jugea qu'il pouvait mettre le cérémonial de côté pour arriver tout de suite au but qu'il se proposait. Comme je savais que ces sobas ne se font aucun scrupule d'emporter ce qui leur convient, je le reçus à l'entrée de ma tente, sous une autre dressée pour l'occasion, afin de me garantir des rayons du soleil. Ce monarque noir me parut bouffi d'orgueil et infatué de sa petite puissance. Je lui remis les prisonniers que j'avais amenés. Il approuva ma conduite lorsque je lui eus rapporté comment ils étaient tombés en mon pouvoir; il les déclara esclaves, et les confia aussitôt à la garde de quelques-uns des nobles qui l'entouraient. Je lui fis des présens, il en parut assez content; cependant il promenait des regards d'envie sur les marchandises qu'il apercevait dans mon camp, et en sortant, il eut l'air de ne s'éloigner qu'à regret. Peu de temps après, il m'envoya du bétail et du oualo, et

me fit offrir de nouveau ses services et sa protection. Un de ses fils et son neveu vinrent ensuite, par son ordre, pour veiller à ce que chacun me traitât avec respect. La présence de ces deux personnages ôtait à quiconque aurait voulu me faire du tort l'espoir de n'être pas connu. Je fus satisfait de cette marque d'attention qui garantissait ma sûreté. Quelques présens me gagnèrent la confiance des deux jeunes gens. Ils m'avouèrent que Cunhinga était réellement irrité contre les prêtresses du dieu *Nanqui,* pour avoir déclaré que sa volonté était que l'on me protégeât; cet oracle avait obligé Cunhinga de s'abstenir de tout mauvais procédé envers moi, pour éviter que le peuple pût jamais l'accuser d'être la cause des malheurs qui dans la suite pourraient affliger le pays. Ce peuple, excessivement superstitieux, est soumis aveuglément aux volontés des sorciers; il sacrifie des victimes humaines, tantôt pour apaiser la colère des dieux, tantôt pour satisfaire ses goûts sanguinaire. Regardant les blancs comme ses ennemis, parce qu'il a entendu dire que ses pères les haïssaient, il songe à leur faire du mal, non pour venger une injure particulière, mais parce qu'ils chassèrent jadis le roi d'Angola de ses états. Il les reconnaît néanmoins comme tellement supérieurs aux nègres, que deux de ceux-ci n'oseraient pas s'avancer contre un blanc. Les nègres du Cunhinga sont plus petits et moins courageux que ceux du Bihé. Ils sont bien faits et robustes. Accoutumés à vivre au milieu des forêts, ils ne songent qu'au vol et à la rapine. Ils ne s'épargnent pas entre eux, pour s'approprier une bagatelle qui leur fait envie.

Les dieux ont des temples qui sont déserts. On les consulte plutôt par coutume que par respect. Ngnuvulu, le grand dieu de la foudre, inspire une terreur excessive à ces nègres, par les ravages qu'il cause fréquemment. Une des superstitions les plus remarquables est celle du tronc de la divination, ou vérité dévoilée, mais sur laquelle je n'ai pu recueillir que des notions très imparfaites.

Bandu est le dieu de la santé; mais très souvent, tandis qu'on lui offre des sacrifices, le malade meurt avant qu'on ait eu le temps de lui administrer les médicamens qui auraient pu lui sauver la vie.

De même que dans le royaume d'Angola, on ne balaie pas la maison pendant la durée des fêtes funèbres. Si c'est un homme qui est décédé, sa principale femme reste dans le fond de la maison immobile, et d'heure en heure elle entonne la chanson des morts. Quand la principale femme d'un homme meurt, le mari reste assis près du corps sans proférer une parole. A minuit, on sacrifie une victime aux esprits ou Zambi; on apporte dans une moitié de calebasse le sang fumant, et on le place à côté du défunt. On prie les esprits de ses ancêtres que l'on suppose présens, de lui être favorables, et lorsque ce sang est froid, on le fait cuire et on le donne au parent du mort, qui le mange en priant ses dieux de le faire passer dans le sien, et de le rendre heureux le reste de sa vie.

Les danses commencent autour de la maison. Tous les parens du défunt boivent et mangent en lui souhaitant une félicité éternelle. De temps en temps, on l'appelle par son nom et on le prie de se souvenir de ceux qu'il laisse sur la terre, d'intercéder pour eux, de leur préparer dans l'autre monde des maisons commodes, de jolis jardins, et surtout des habitations situées sur les bords de rivières limpides et ombragées.

Le lendemain, on pose le mort sur une natte neuve au milieu de la maison; on range ses dieux autour de lui; on place de la nourriture et de l'ouâlo sur un petit banc à côté de lui; on l'invite à manger, et on prie les esprits de ses ancêtres d'être témoins qu'il n'a manqué de rien pendant sa vie, puisqu'il a tout en abondance après sa mort. Si c'est un homme, toutes ses femmes, excepté la première, vont s'asseoir à la porte, et chantent de temps en temps la chanson des morts.

Le second jour, à minuit, on sacrifie la seconde victime, et on jette au feu les vivres que l'on avait servis au défunt. On offre le sang de la seconde victime aux dieux protecteurs qui entourent le cadavre. Chacun boit une goutte de ce sang; on fait rôtir la chair de l'animal, et on la mange. On laisse figer ce qui reste du sang, et on le fait sécher au soleil. Le lendemain, à midi, on éloigne les idoles; on place devant elles le sang desséché dont on a fait une boule, et on approche le corps de la porte de la

maison. L'odeur qu'il répand ne permet plus alors de rester dans son voisinage. On allume un grand feu au milieu de l'habitation, et on jette de temps en temps des herbes odoriférantes dans les flammes, pour que le parent qui est dans le fond de la maison ne soit pas incommodé. Lorsque la nuit vient, on suppose que l'esprit a entièrement abandonné le cadavre, et qu'il se prépare à partir pour l'autre monde. Les danses redoublent, les cris de joie se font entendre à tout moment. Le lendemain matin, on enveloppe le cadavre dans un linceul de toile bleue. On lui met dans les mains des haricots et du maïs. On lui plie les jambes en arrière, on lui croise les bras sur la poitrine, on pose ses idoles à côté de lui, et après lui avoir coupé tout le poil, que l'on renferme avec soin dans une feuille d'arbre et que l'on donne au plus proche parent, on noue la toile bleue; et on place le tout dans une natte attachée à un grand bâton qui sert à le porter au lieu de sa sépulture. On égorge un animal, on le rôtit, et après s'être bien divertis pendant quelques heures, les hommes prennent le corps et le portent en terre. Au même moment, la principale amie du défunt, accompagnée des autres femmes, quitte la maison, va au plus prochain ruisseau accomplir l'étrange cérémonie de la *purification*. Debout au milieu de l'eau, elle se dépouille de sa *tanguai* (espèce de pagne), et lance les lianes dont elle est couverte dans le courant. D'autres femmes lui rasent les cheveux de la tête et le poil de toutes les parties du corps. Elle prend elle-même ces dépouilles et les jette dans l'eau en prononçant des paroles mystérieuses. De plus elle se lave la bouche avec l'eau du ruisseau, et reste au milieu du courant jusqu'à ce que les herbes dont elle a bu une infusion produisent leur effet. Elle se croit alors purifiée et redevenue ce qu'elle était avant d'avoir connu un homme; elle se couvre d'une étoffe bleue commune, et va occuper pendant deux lunes une cabane que l'on a construite, durant les jours de fête, en face de sa première habitation; celle-ci reste tout ce temps dans le même état qu'au moment du décès du maître, parce qu'elle est persuadée qu'il y revient toutes les fois que son amie chante la chanson des morts, ce qu'elle fait trois fois le jour.

Les hommes qui sont allés enterrer le corps de leur parent, lui élèvent un monument grossier, et passent le reste de la journée à danser et à chanter autour de la tombe. A la nuit, ils disent ADIEU au défunt, et retournent vers son ancienne demeure, qui, jusqu'au matin, offre une scène non interrompue de débauches et de désordres.

Pendant le temps du veuvage, la principale femme ne travaille pas; les autres lui apportent sa nourriture. Ce n'est qu'après l'expiration de deux lunes qu'elle peut accepter un autre mari. Ce terme arrivé, les neveux du défunt se partagent ses biens : les fils n'héritent de rien. Lorsque les neveux ont enlevé ce qui leur convient, on brûle la maison, ainsi que la petite cabane qu'a occupée la principale veuve. Les parens se réunissent; chacun apporte quelque chose pour la fête à laquelle prennent part toutes les veuves, qui peuvent alors se remarier. C'est à qui s'enivrera le mieux à cette fête, qu'on nomme pour cela la *fête d'oubli*. Dans les pays civilisés de l'Europe, une veuve chargée d'enfans trouve rarement à se remarier; à Cunhinga c'est tout le contraire : elle rencontre d'autant plus facilement un mari, qu'elle a plus d'enfans, parce que ceux-ci sont obligés de travailler pour leur beau-père, et deviennent responsables de ses crimes. Dans le pays de Cunhinga, un enfant est circoncis une heure après sa naissance; on recueille le sang qui découle de la plaie; le père l'offre aux dieux protecteurs de sa maison. Il en verse sur le seuil de la porte et dans le feu, et en frotte la marmite qui doit servir à cuire la nourriture de son fils. Lorsque la plaie est guérie, le père porte l'enfant au temple de NGURULU IENÈNE, et le prie de le prendre sous sa protection; dès ce moment, il ne s'occupe plus de lui jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'aller à la chasse.

Ce peuple ne déclare jamais la guerre sans consulter d'abord son dieu. Le souverain, revêtu de ses habits de cérémonie et des marques distinctives de sa dignité, suivi de ses nobles et de toute la multitude, se rend au temple de *Ngurulu ienène;* on sacrifie une victime, quelquefois même un homme, lorsque l'on croit que le dieu l'exige. Le prêtre se place sur une

grande pierre qui est au milieu du temple, s'agite beaucoup pendant quelque temps; puis prenant un air grave, il prononce quelques mots entrecoupés et insignifians, que l'on recueille avec soin. Lorsque le dieu a cessé de parler par la bouche de son ministre, celui-ci explique l'oracle. C'est d'après son discours que se décide la paix ou la guerre.

L'habitude a rendu ce peuple tellement habile à connaître les différentes heures du jour, qu'une montre très bien réglée n'indique pas mieux et plus sûrement qu'il ne fait la marche du temps. La hauteur du soleil, la direction et la longueur de l'ombre des plantes pendant le jour, la place des étoiles pendant la nuit, sont ses guides. Ces nègres regardent la lune comme l'emblème de la vie de l'homme. Il grandit, disent-ils, et prend des forces pendant quelque temps, puis dépérit et disparaît entièrement de la surface de la terre, pour reparaître ensuite dans un corps nouveau. Ils ont en conséquence un grand respect pour cette planète, qu'ils regardent comme la protectrice de la vie, et lui offrent une victime chaque fois qu'elle reparaît.

La température de ce canton est très variable et peu favorable aux Européens. La différence du jour à la nuit est si grande, que le nègre même en est incommodé. (1)

La banza de Cunhinga, située par les 9° 49′ 49″ latitude sud, et les 18° 13′ 46″ longitude est, est au milieu d'une plaine arrosée par le ruisseau Cubango, entre deux rangées de montagnes qui se dirigent du nord-est vers le sud-ouest.

Le soba ne manqua jamais de me faire de nombreuses visites, il se montra fort empressé à me servir, et ses sujets n'essayèrent jamais de me faire des avanies. Me voyant ramasser des pierres assez ordinaires, le soba m'offrit de me faire conduire dans un lieu où j'en trouverais de plus jolies, à condition que je le paierais. J'y consentis, et il me donna un guide qui me mena dans les

(1) Thermomètre à quatre heures du matin 10°, à huit heures 23°, à midi 18°, à deux heures 23°, à huit heures 19°, terme moyen les jours d'orage. A quatre heures du matin 9°, à huit heures 16°, à douze heures 24°, à deux heures 27°, terme moyen les beaux jours.

montagnes nord-ouest de la banza. Je parcourus pendant un jour la partie inférieure de ces hauteurs, et je trouvai une grande quantité d'améthystes, de belles agathes, de pétrifications de dendrites fort jolies.

Le soir, nous dressâmes des cabanes pour passer la nuit dans ces montagnes. Mes guides, pour gagner mon amitié, me montrèrent la plante avec laquelle ils empoisonnaient leurs flèches; ils s'empressèrent même de m'apprendre comment ils s'en servaient. Le suc que l'on exprime des feuilles ne communique aucun goût désagréable à l'oualo ou à l'eau; mais il cause une mort presque subite. Ce poison cause aux parties vitales un engourdissement qui paralyse leurs fonctions. A l'insu des nègres, je ramassai plusieurs feuilles de cette plante, afin de m'assurer de la propriété qu'ils lui attribuaient. De retour chez moi, j'en exprimai le suc dans un ragoût de viande que mon cuisinier m'avait préparé, et je le donnai à des chiens. Ils n'avaient pas encore fini de manger, qu'ils tombèrent sans mouvement. Le fils et le neveu du soba, qui entrèrent dans ma tente au même moment, connurent, par le genre de mort de ces animaux, qu'ils avaient été empoisonnés avec le suc du nangué. Ils devinrent furieux, et m'adressèrent des menaces terribles. Je prévis alors les conséquences que pouvait avoir pour moi cette simple expérience chez un peuple cruel, qui profiterait avec joie de cette circonstance pour m'assassiner. Il me restait un seul moyen de salut, je l'employai. Je présentai aux deux jeunes gens un verre de tafia, après en avoir bu la moitié. Je me fis apporter quelques pièces d'étoffe, et les leur offrant, je les engageai à les accepter comme une marque de souvenir des services qu'ils m'avaient rendus. Je vis leur colère diminuer, et j'ajoutai que je n'avais donné ce ragoût aux chiens que pour connaître la vertu du nangué, à laquelle je ne croyais pas. L'un d'eux se leva aussitôt, et prenant les deux chiens, il les précipita dans la rivière, pour que leurs maîtres ignorassent comment ils étaient morts, et ne pussent même pas me soupçonner. Je versai ensuite à boire à mes hôtes, et je vis qu'ils étaient très satisfaits de moi.

Je voulus ensuite connaître la vertu d'un bois appelé *uka*,

qui a la propriété d'enivrer. Je mis une once de ce bois, coupé très menu, infuser dans une demi-pinte d'eau bouillante. Quatre heures après, cette eau avait le goût de l'esprit-de-vin très fort. Je donnai environ deux onces de cette infusion à mon cuisinier, sur qui j'avais déjà fait plusieurs essais, et qui ne s'y refusait pas. Un quart d'heure après, il chanta comme un homme qui commence à ressentir les effets du vin ou d'une liqueur spiritueuse, bientôt il fut obligé de se coucher; il s'endormit, et son ivresse dura jusqu'au lendemain matin. Je voulus aussi faire moi-même l'épreuve. Je bus une cuillerée de l'infusion; quelques minutes après, je ressentis un grand étourdissement, tout paraissait danser autour de moi; j'éprouvais un malaise général, et je restai dans cet état pendant environ deux heures. Je voyais tout ce qui m'entourait avec indifférence, et je ne me serais pas défendu, si l'on était venu m'attaquer. Quand je repris mes sens, je conservai pendant plusieurs heures une pesanteur qui engourdissait mes facultés intellectuelles.

Comme je ne perdais pas de vue la continuation de mon voyage, je demandai des porteurs au soba, afin de renvoyer ceux que j'avais pris au Bihé, le souverain de ce pays ne me les ayant donnés que pour aller jusque chez Cunhinga. Ce dernier m'envoya un bon nombre d'hommes. Je fis un choix; mais au moment de renvoyer ceux du Bihé, vingt-sept de ceux-ci me proposèrent de rester avec moi jusqu'au temps où je reviendrais dans leur pays. Cette marque d'amitié était d'un heureux présage pour le succès de mon entreprise. J'étais sûr d'avoir de zélés défenseurs en cas d'attaque, puisque le sort de ces nègres dépendait du mien. Ceux qui m'avaient suivi depuis le Haco étaient certainement satisfaits, puisqu'ils ne parlaient pas de retourner chez eux. Je renvoyai les autres nègres du Bihé sous la sauvegarde de deux nobles de Cunhinga, qui les escortèrent, et je les chargeai d'un présent pour leur souverain.

Le 1er octobre 1828, je sortis de la banza de Cunhinga. Les femmes de ce soba l'accompagnaient quand il vint me dire adieu : c'était pour avoir quelques cadeaux. Lorsque la caravane fut en marche, le soba m'exprima combien il regrettait de voir

tant de richesses s'éloigner de son pays. Il suivit mes nègres des yeux, et je le vis plusieurs fois tenté de donner l'ordre de les faire rester.

Nous avions devant nous les montagnes dont j'avais visité une partie quelques jours auparavant. Après quatre heures de marche dans une épaisse forêt, nous arrivâmes près d'un petit ruisseau qui se précipite avec grand fracas d'une hauteur appartenant au chaînon que je devais traverser pour atteindre les rives du Couenza. Quand je rejoignis mes porteurs, je les trouvai couchés à terre et presque épuisés de fatigue. Ils n'avaient pas construit de cabanes pour se garantir de l'humidité de la nuit; aucun ne voulait travailler à préparer le souper pour les autres, mais je pensai que ces nègres s'accoutumeraient insensiblement à la fatigue. J'ordonnai que le lendemain on partît de bonne heure; nos guides étaient intelligens, ils nous assuraient que nous pourrions, avant la nuit, parvenir aux bords du Couenza. Comme il n'était pas tard, je parcourus la montagne avec mes porteurs du Bihé, sur lesquels je pouvais compter.

Le lendemain, nous arrivâmes en peu de temps sur le revers de la montagne, suivant des ravins que mes guides connaissaient bien. A dix heures, nous étions à deux lieues du Couenza. Je voulus aller coucher dans un village bien peuplé, et situé sur sa rive méridionale. Je laissai prendre le devant à la caravane qui semblait n'avancer qu'à regret, et je parcourus la pente de la montagne. Je remarquai que les vallées sont profondes et très escarpées; leurs parois ne présentent partout que des calcaires rougeâtres. Mes porteurs étaient si épuisés de fatigue, qu'aucun ne parut prendre garde à moi quand j'arrivai au milieu d'eux. Ceux du Bihé, qui voulaient m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage, m'assurèrent que ceux de Cunhinga ne pourraient pas continuer de me servir, et que dans peu de jours ils ne seraient pas en état de marcher. Ils avaient eu beaucoup de peine à les faire avancer. Je résolus donc de m'en procurer d'autres, et j'envoyai deux de mes interprètes avec huit nègres chez les chefs voisins qui demeurent au nord de Couenza, et ne sont pas soumis à Cunhinga; je ne me croyais pas en sûreté tant que mes

marchandises seraient dans ses états, et le lendemain de bonne heure, nous commençâmes à passer le fleuve.

En attendant mes nouveaux porteurs, je traversai plusieurs fois le Couenza pour examiner sa rive méridionale. Les habitans du village dont j'ai parlé n'avaient point le caractère pervers des nègres de Cunhinga. Ils ne cherchèrent ni à me voler ni à me causer le moindre dommage; ils m'accompagnèrent même dans mes excursions, et me conduisirent chez le sorcier le plus fameux de ces contrées, qui demeure à une petite distance de chez eux. C'est dans sa maison que tous les nègres du royaume d'Angola, de Benguela, des états de Humbé, Grandé, Bihé, Baïlundo, Cunhinga, Cutato, Tamba, Quigné, et autres, vont faire l'épreuve des coupes pour reconnaître la vérité. Cela s'appelle *boire le balungo*. La réputation de cet homme s'étend dans tout le Congo, et n'est égalée que par celle du devin de Cassange. Tous deux passent pour converser familièrement avec les dieux qui leur révèlent la vérité.

J'étais entré chez lui, mais il ne me permit pas d'y rester pour assister à l'opération qui allait commencer. Il m'appela profane et ennemi des nègres; il conseilla même à ceux qui m'accompagnaient de m'assassiner.

Je retournai chez lui le lendemain; mais instruit de ce que j'avais à craindre de ses insinuations perfides, je lui fis un joli présent, dans lequel entra une casaque de bayette rouge bordée de jaune. Il devint alors très complaisant. Il me permit de voir les coupes qu'il avait préparées pour deux nègres qui étaient venus le consulter. Je les goûtai. L'une contenait une décoction de l'écorce du panda sans aucun mélange; mais quoique je reconnusse la même liqueur dans l'autre coupe, la petite quantité que j'avalai me causa dans la gorge une chaleur et une irritation qui m'occasionnèrent une toux violente pendant quelques minutes.

Cependant les nègres qui devaient subir l'épreuve arrivèrent et prirent les coupes avec beaucoup de courage; mais ils avaient à peine bu ce qu'elles contenaient, que l'un d'eux tomba, et parut agité de convulsions terribles. Ses parens donnèrent aussi-

tôt quelques pièces d'étoffes au magicien qui lui administra un contre-poison. Environ deux heures après, le malheureux reprit connaissance; mais il avait l'air de souffrir beaucoup.

En retournant dans mon camp, je traversai un petit ruisseau, dans lequel je trouvai des topazes et des morceaux de cristal de roche. Les forêts étaient remplies d'herbes aromatiques.

Mon interprète arriva le troisième jour au matin, avec une troupe de porteurs. Comme je voulais retourner dans le royaume d'Angola pour en visiter les provinces méridionales, je fis partir le plus grand nombre de mes gens pour Cassange, sous la conduite d'un interprète dont j'avais reconnu l'intelligence et la fidélité. Je lui donnai mes meilleurs pombeiros et des nègres du Bihé, ne réservant pour me suivre que ceux dont j'avais un besoin indispensable.

DOUVILLE. (1)

(1) Le voyage de M. Douville au centre de l'Afrique formera trois vol. in-8° qui sont sous presse, avec un atlas in-4°, composé d'une carte détaillée de l'Afrique équinoxiale et de 20 planches coloriées. On peut souscrire dès à présent chez l'auteur, rue du Bac, n. 77.

(*N. du D.*)

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.

II.

DE LA PHILOSOPHIE DE LA RESTAURATION. — M. ROYER-COLLARD.

Paris, 3 février 1832.

Il faut que je commence aujourd'hui, monsieur, à vous tenir les promesses que je vous ai faites. C'est, sans doute, une tâche délicate que de vous écrire sur des contemporains, que d'agiter des questions qui, pour être générales, n'en touchent pas moins à des intérêts particuliers et fort succeptibles. Toutefois en y réfléchissant, je m'affermis dans mon dessein; ne saurait-on porter dans les débats, tant philosophiques que politiques, une franchise indépendante, sachant se modérer elle-même, cherchant

pour juge non pas une coterie restreinte et fermée, mais le public qui, dans son impartialité, est accessible à tous, refusant le refuge et les licences de l'anonyme, pour se placer elle-même sous le frein de sa responsabilité propre. La liberté de la presse, cette faculté démocratique qu'a chacun de parler à tous, est une arme qui veut être maniée au grand jour; elle n'est ni un jouet futile, ni une escopette destinée à frapper dans l'ombre.

Dans ma première lettre, monsieur, j'ai été avec vous au plus pressé; je vous ai mandé que la France n'était ni prête à se dissoudre, ni atteinte d'un scepticisme mortel, ni folle, ni idiote; vous avez pu voir que l'incertitude dans laquelle elle vous paraît flotter devait être imputée au peu d'appui et de consistance qu'elle a trouvés dans les théories qu'on lui a présentées, pendant ces quinze dernières années, comme l'expression de la vérité et du siècle. Mais il nous faut examiner avec plus de détails la philosophie de la restauration, sans quoi nous ne saurions apprécier avec justesse ce qui s'est manifesté depuis.

La philosophie de la restauratiou a trouvé son expression la plus complète et la plus juste dans un homme qui jouit, à bon titre, de l'estime de tous, et dont je vous parlerai avec d'autant plus de plaisir que j'aurai beaucoup à louer sa conscience et son talent; M. Royer-Collard. Si vous voulez bien comprendre, monsieur, la valeur qu'a eue pour nous ce philosophe distingué, il faut que vous dépouilliez un peu vos idées allemandes. Ainsi, vous me demandez la liste des ouvrages de M. Royer-Collard; vous vous le représentez comme vos Fichte, vos Schelling, vos Hegel, ayant beaucoup écrit et devant sa vaste renommée à une succession d'ouvrages; il n'en est pas ainsi; M. Royer-Collard a peu écrit, et ne parle pas beaucoup : nous n'avons de lui, jusqu'à présent, qu'un discours prononcé en 1813 qui résume son enseignement, et quelques fragmens que M. Jouffroy s'est donné la peine de recueillir avec l'industrie la plus patiente et la plus modeste. Je redoublerai votre étonnement en vous apprenant que l'enseignement de M. Royer-Collard n'a duré que deux ans, n'a roulé que sur une question, sur la perception des

objets extérieurs, et cela d'après les doctrines de Reid et de l'école écossaise.

Ne vous hâtez pas, monsieur, d'accuser notre facilité à élever des réputations; la renommée de M. Royer-Collard comme métaphysicien n'est pas usurpée, mais elle veut vous être expliquée. Quand, en 1811, ce philosophe commença contre l'école de Condillac une petite réaction, elle fut peu aperçue; c'était au moment où l'empereur et la France allaient expier par de communes disgrâces leurs communes prospérités. En 1814 M. Royer-Collard passa de l'enseignement à une carrière politique. Les jeunes gens de l'école normale, sur lesquels il exerçait son patronage, parlèrent de son enseignement avec reconnaissance, et le firent considérer comme la première date d'une nouvelle réforme dans la philosophie. Ils s'empressèrent à l'envi de relever d'un homme grave, considérable, en crédit : d'ailleurs M. Royer-Collard travailla lui-même à augmenter sa réputation de métaphysicien par sa notabilité cemme homme politique; cette dernière rejetait l'autre dans un lointain majestueux et favorable; et l'homme parlementaire grandit beaucoup le philosophe.

Je suis obligé de convenir avec vous, monsieur, qui me demandez de tout un compte positif, que la carrière philosophique de M. Royer-Collard se réduit à l'importation d'une théorie de Reid; mais, monsieur, cette importation fut faite de bonne heure, en bons termes, en style remarquable : lisez le discours prononcé en 1813, et les fragmens peu nombreux qui servent d'escorte à cette composition d'autant plus précieuse qu'elle est unique, vous y trouverez nne diction philosophique, noble et sévère, un tour de phrase qui a de l'autorité; il est vrai qu'on y découvre déjà le germe des défauts que plus tard M. Royer-Collard porta dans le genre politique, je veux dire une précision plus apparente que réelle, plus dans les mots que dans les pensées, quelque chose d'ambitieux et de sec, de contraint et de stérile; néanmoins les qualités l'emportent sur les imperfections, et l'on sent que M. Royer-Collard eût été un écrivain philosophe éminent, s'il eût commencé à écrire jeune, ou si plus tard il eût pu en trouver le loisir.

Il est évident que, dans le champ de la philosophie, M. Royer-Collard n'a pas même soupçonné l'étendue de la nouvelle carrière qui s'ouvrait à notre siècle; il n'a rien mesuré de l'œil, rien ébauché : où sont les principes positifs dont il pouvait descendre à une application sociale et politique? Sans doute la question qu'il a étudiée a son importance; je répéterai avec lui les paroles qui terminent son discours de 1813 : « C'est un fait « que la morale publique et privée, que l'ordre des sociétés et « le bonheur des individus sont engagés dans le débat de la vraie « et de la fausse philosophie sur la réalité de la connaissance. « Quand les êtres sont en problème, quelle force reste-t-il aux « liens qui les unissent? on ne divise pas l'homme, on ne fait pas « au scepticisme sa part; dès qu'il a pénétré dans l'entendement, « il l'envahit tout entier. » Je l'accorde, mais on ne triomphe pas non plus du scepticisme par de petits commentaires sur un problème isolé, par une pensée qui vivote au jour le jour, sans unité, sans systéme, sans avenir. Eh! si le scepticisme s'empare de l'entendement tout entier, il veut donc être combattu puissamment et partout, et sous toutes les faces; destinée de l'homme, institutions sociales, révolutions des peuples : *On ne divise pas l'homme*, j'y souscris; mais aussi on ne le conquiert qu'à la condition de l'envahir tout entier, âme, intelligence, imagination.

Au surplus, la philosophie politique de M. Royer-Collard se ressentit immédiatement du néant de sa métaphysique, bien qu'elle lui ait été de beaucoup supérieure, et qu'elle soit le véritable fondement de sa célébrité. Il ne saurait entrer, monsieur, ni dans vos intentions ni dans les miennes, d'explorer la carrière tant ministérielle que parlementaire de l'ancien président de l'instruction publique. Elle gagnerait, je crois, à être examinée; M. Royer-Collard n'a jamais agi et parlé que mu par une conviction sincère; mais nous n'avons souci que des doctrines et des principes.

Est-il impossible aujourd'hui d'apprécier la restauration avec

quelque impartialité? Faut-il donc attendre un demi-siècle pour juger cette petite époque de quinze ans? Non, la justice de l'histoire est plus prompte et plus facile, pour nous surtout que notre âge a rendus complètement étrangers aux débats de ce temps qui est passé. Pendant les luttes de 1820, pendant les conspirations généreuses de La Rochelle et de Bedfort, nous terminions nos études de collége; plus tard nous n'étions pas animés d'une haine sauvage contre la légitimité et la maison de Bourbon; nous apportâmes à son égard une indifférence entière, et une méfiance fort éveillée, résolus de l'attendre à ses œuvres, n'ayant qu'un culte, la France, qu'un but, notre avenir. Mais les trahisons sourdes envers le pays, les folies audacieuses vinrent bientôt nous arracher à cette impartialité un peu doctorale.

Or, monsieur, quand la maison de Bourbon remonta sur le trône, elle se dit ramenée par la Providence, elle ne l'était que par la fatalité, par des circonstances âpres et cruelles qui blessaient la patrie au cœur; jamais retour de rois ne se fit sous des auspices plus tristes; cependant, même après Waterloo, l'équité du pays consentit à ne juger les Bourbons que sur leurs actes, et puisqu'ils semblaient irrésistiblement poussés au trône sur les débris de notre naufrage, à les éprouver. Le problème était capital. Comment la vieille dynastie effectuerait-elle la médiation entre la France du passé et l'autre France, qui n'avait d'autre antiquité que vingt-cinq ans d'émancipation et de lutte? D'une part, détruire la Charte; de l'autre, ramener la Charte aux principes mêmes de la révolution française; telle était la double solution qu'on offrait à la dynastie.

Alors se produisit un terme moyen, un milieu, une combinaison, un accouplement entre la liberté et la légitimité. Un système de transaction fut imaginé, qui s'appela exclusivement *impartialité et raison:* toutes les opinions étaient citées à ce tribunal pour se voir réprimandées de la prétention de vouloir être entières, extrêmes et conséquentes, et on ne les renvoyait jamais que remises au régime de l'éclectisme. Ce procédé eut pendant plusieurs années toute l'utilité d'un expédient qui vient à propos : la France profita tant qu'elle put de cette tentative

de conciliation; non-seulement elle se prêta à cette ouverture, mais elle s'y précipita. Ainsi, M. Royer-Collard fut nommé, en même temps, dans sept collèges; l'honneur était insigne; mais peut-être celui qui s'en trouva l'objet se l'exagéra-t-il encore; il se crut le représentant de l'opinion française : il n'en était qu'un instrument. Ainsi, monsieur, il serait injuste de méconnaître que la philosophie politique de M. Royer-Collard ait été, pendant un moment, utile au pays qui avait l'instinct de se saisir à tout pour sortir des embarras qui l'enveloppaient, mais il n'en faut pas moins chercher les causes intérieures qui minaient le système.

Quand la révolution de 1789 nous eut écrit un nouveau droit public, le principe de la sociabilité française se trouva changé. Auparavant le roi était la règle de tout, alors ce fut la nation; dans l'ancien ordre, la nation s'identifiait tellement avec le roi, qu'elle disparaissait pour ne vivre que dans sa personne; dans le nouveau, le roi était le représentant et le délégué de la nation qui seule était investie de la souveraineté. Révolution fondamentale, déclaration solennelle que la nation était devenue majeure, et avait changé les conditions de la royauté. Napoléon, à son avènement, se garda bien de n'y pas adhérer. La maison de Bourbon, au contraire, revint avec la résolution de nous contester et de nous ravir cette conquête. Proclamer qu'elle n'avait jamais cessé de régner, qu'elle ressaisissait le sceptre en vertu de son droit, de son épée et de la grâce de Dieu, octroyer une constitution en manière d'édit de réformation, se considérer comme la source unique de toute souveraineté, voilà les prétentions qu'elle rapportait de l'exil, et qui se résumaient toutes dans un mot, la *légitimité :* prétentions folles, sans doute, témoignage d'ignorance et de vertige, mais qui, au moins trouvaient une explication et une sorte d'excuse dans l'opiniâtreté des habitudes de sang et de race. Que M. de Boulainvilliers, s'il vivait de nos jours, ne veuille rien rabattre de ses maximes historiques, j'aurai plus d'indulgence que de colère pour les préjugés incorrigibles de ce gentilhomme publiciste. Que M. de Bonald, qui a voué sa métaphysique à la défense des vieilles

choses, et qui a voulu trouver dans la législation primitive la règle de la législation du siècle, ait dogmatisé sur la légitimité, je le conçois encore. Mais voici venir un penseur indépendant, libéral, qui, au lieu de combattre cette chimère, l'adopte, la sanctionne, la développe, la raffine; au lieu d'exterminer le paralogisme, il l'embrasse avec amour, et il travaille à en faire une vérité. Ici éclatent la bonne foi et l'aveuglement de M. Royer-Collard, car ce publiciste n'est pas homme à parler sans conviction; la légitimité n'est pas pour lui une concession parlementaire, un passeport utile pour traverser des circonstances délicates; la France dans son bon sens l'entendait ainsi; mais M. Royer-Collard croyait fermement au dogme qu'il professait, il en parlait en prêtre convaincu. Vous allez voir, monsieur, combien l'erreur de cette honorable personne fut fertile en inconvéniens.

La légitimité dont la maison de Bourbon faisait son titre était précisément son écueil; elle lui donnait à croire que la France lui devait tout, et qu'elle ne devait rien à la France : il fallait donc que les partisans éclairés de la vieille dynastie combattissent à toute heure cette chimère : la légitimité dans la mysticité de son dogme représentait la primauté du passé sur le présent, de la vieille constitution française sur la nouvelle; elle était la condamnation de l'esprit nouveau, et par le défi insensé qu'elle lui porta, elle se mit elle-même dans la nécessité de l'exterminer ou de disparaître devant lui. Il échappa entièrement à M. Royer-Collard que rien n'était plus contraire à la nature des choses que le mariage métaphysique de la légitimité et de la liberté sur un pied complet d'égalité, et qu'achetât-il quelques momens de repos par cette illusion, les deux termes qu'il voulait amalgamer au titre d'un droit égal se retrouvaient bientôt ennemis et prêts à combattre. Il ne fallait pas se séparer de la révolution française, mais embrasser sa cause, la rendre de jour en jour plus pure et plus sainte, plus philosophique et plus positive; il fallait comprendre que le principe à faire triompher était celui de la sociabilité même, de la supériorité de la société française elle-même sur tout gouvernement et sur toute dynastie; la

souveraineté nationale n'a pas d'autre sens; c'est la déclaration que les gouvernemens et les rois ne sont que les premiers agens des volontés de leurs siècles; il dépend d'eux d'être des serviteurs intelligens. La société française ne sera paisible et satisfaite que par le triomphe incontesté, et la pratique efficace de son droit qui domine tous les autres : écrit en juillet, il veut être développé. Il est triste que ce résultat de notre civilisation n'ait pas trouvé un appui dans le talent de M. Royer-Collard, qui, au contraire, a jeté de l'incertitude dans les esprits par sa théorie artificielle, sans base et sans racine, qui a fortifié de son autorité les partisans purs du droit exclusif de l'ancienne dynastie, qui a mis enfin en suspicion les principes et les intérêts de la révolution française.

Dans l'esprit de M. Royer-Collard, la royauté était la source de toute souveraineté et de toute civilisation pour la France; la légitimité primait tout. Cette vue, que notre histoire a démentie depuis 1789, entraîna ce publiciste à d'étranges propositions : ainsi, en 1816, il nia que la Chambre des députés fût une représentation nationale; elle n'était qu'un pouvoir auxiliaire de la royauté; autrement si elle était une représentation, il faudrait donc la considérer comme la seule image du pays. Et M. Royer-Collard poussait la conséquence, car il disait : « Le « jour où le gouvernement n'existera que par la majorité de la « Chambre, le jour où il sera établi en fait que la Chambre « peut repousser les ministres du roi, et lui en imposer d'autres « qui seront ses propres ministres, *ce jour-là c'en est fait, non pas « seulement de la Charte, mais de notre royauté, de cette royauté « indépendante qui a protégé nos pères, et de laquelle seule la « France a reçu tout ce qu'elle a jamais eu de liberté et de bon- « heur; ce jour-là nous sommes en république* (1). » Quelques jours après, M. Royer-Collard revint encore sur ce point, et dit : *Vous allez tirer de la Charte une monarchie ou une république* (2). Je suis de son avis, et les faits ont tiré de la Charte une

(1) Discours, à la Chambre des députés, du 12 février 1820.

(2) Discours du 25 février même année.

république, c'est-à-dire le principe de la souveraineté de la majorité de la nation. Mais le célèbre publiciste commentait mal la Charte, en voulant nous ramener aux conditions de l'ancienne monarchie; ce n'était pas moins que nier et méconnaître les conquêtes et les travaux de notre révolution. Et voici quelle était la dernière conséquence de cette erreur : « La « monarchie légitime et la liberté sont les conditions absolues de « notre gouvernement, parce que ce sont les besoins absolus de la « France. *Séparez la liberté de la légitimité, vous allez à la bar-* « *barie;* séparez la légitimité de la liberté, vous ramenez ces « horribles combats où elles ont succombé l'une et l'autre » (1). Et c'est un penseur qui condamne une société à la barbarie, parce qu'une dynastie disparaît, et qui veut abîmer la cause de la sociabilité dans un naufrage de rois! Faut-il donc lui démontrer que les usurpations sont des progrès pour une société, parce qu'elles témoignent l'énergie et la puissance de sa volonté qui a secoué la fatalité historique. Si les rois proscrits sont dignes de respect et de pitié, c'est qu'ils sont marqués au front du signe de la destinée; elles sont sacrées les victimes expiatoires de l'émancipation des peuples.

Cependant, monsieur, les nobles instincts de M. Royer-Collard le ramenaient à la défense des droits et des intérêts populaires, quand il les voyait menacés par des entreprises insensées. Il a même célébré, sous la restauration, les progrès de la démocratie avec des paroles plus profondes que n'en sut alors trouver aucun publiciste contemporain. Mais par une étrange inconséquence cette démocratie, dont on avait préconisé le développement progressif, devient suspecte et condamnable au moment même où elle se révèle plus puissante encore que ne l'avaient imaginé quelques-uns de ses défenseurs. Veuillez, monsieur, peser ces paroles de M. Royer-Collard; elles vous révèleront toute la faiblesse de sa philosophie politique. « Il y a des siècles que la

(1) Discours sur la loi des élections, 1820.

« démocratie marche chez nous du même pas que la civilisation, « et la révolution de juillet est venue animer, hâter son pro- « grès. De la société où elle règne sans adversaire, déjà elle a « fait irruption dans le gouvernement en élevant cette Cham- « bre à une autorité qui ne connaît plus guère de bornes..... « Quand mon noble ami, M. de Serres, s'écriait, il y a dix « ans, la démocratie coule à pleins bords, il ne s'agissait encore « que de la société; nous pouvions lui répondre, et nous lui ré- « pondions : Rendons grâce à la Providence de ce qu'elle ap- « pelle aux bienfaits de la civilisation un plus grand nombre de « ses créatures. Aujourd'hui c'est du gouvernement qu'il s'agit. « La démocratie doit-elle le constituer seule, ou y entrer si « puissante qu'elle soit en état de détruire ou d'asservir les au- « tres pouvoirs? En d'autres termes, l'égalité politique est-elle « la juste et nécessaire conséquence de l'égalité civile? *Je ne « raisonnerai point :* j'en appelle à notre expérience. Deux fois « la démocratie a siégé en souveraine dans notre gouvernement; « c'est l'égalité politique qui a été savamment organisée dans la « constitution de 1791 et dans celle de l'an III. Certes, ni les lu- « mières ne manquaient à leurs auteurs, ni les bonnes et pa- « triotiques intentions, je le reconnais. Quels fruits ont-elles « portés? Au dedans l'anarchie, la tyrannie, la misère, la ban- « queroute, enfin le despotisme. Au dehors une guerre qui a « duré plus de vingt ans, qui s'est terminée par deux invasions, « et de laquelle il ne reste que la gloire de nos armes. C'est que « la démocratie dans le gouvernement est incapable de pru- « dence, c'est qu'elle est de sa nature violente, guerrière, ban- « queroutière » (1). En vous transcrivant ce passage, monsieur, je regrette que M. Royer-Collard l'ait écrit; c'est trop d'amertume, d'injustice, de colère sourde, et de méprise tant sur la nature des choses que sur notre histoire contemporaine : M. Royer-Collard annonce qu'il ne raisonnera pas; j'en suis fâché, car c'était plus que jamais le cas de raisonner : en raisonnant, ce philosophe aurait vu que la cause de la démocratie

(1) Discours prononcé, le 4 octobre 1831, sur l'hérédité de la pairie.

n'était autre que celle de la sociabilité même; il n'aurait pas relégué la démocratie dans la société pour lui interdire le gouvernement; cette admirable politique n'est guère qu'une antidate de cinquante années; elle mériterait les suffrages de M. le duc d'Aiguillon ou de M. de Maurepas. Rétablissons les choses. La démocratie, c'est-à-dire la majorité de la nation, augmente incessamment ses droits à mesure qu'elle augmente ses lumières. Elle a commencé par obtenir l'affranchissement de sa condition civile; elle travaille, en ce moment, à la conquête de la direction sociale; n'ayez pas peur, elle ne l'obtiendra véritablement, et ne la gardera que lorsqu'elle en sera digne. Ces essais dont M. Royer-Collard a fait une peinture disgracieuse, malveillante et infidèle, témoignent de ce travail de la société française pour parvenir à s'incorporer dans son gouvernement. Si la démocratie s'est montrée violente, guerrière, banqueroutière, elle préludait, elle faisait son apprentissage, elle l'a payé assez cher pour en tirer quelque parti et ne pas s'arrêter en chemin. Il était digne d'un philosophe de comprendre cette marche irrésistible; enseignez la démocratie, ne la flattez pas, donnez-lui des conseils austères, mais reconnaissez son droit de mesurer sa puissance à ses lumières.

Distinguer radicalement la société du gouvernement est une vieillerie féodale, une réminiscence involontaire de l'époque où la société se composait des vaincus, où le vainqueur gouvernait : alors on disait du gouvernement ce que Beaumarchais écrivait de la noblesse : *qu'un grand nous fait toujours beaucoup de bien quand il ne nous fait pas de mal.* Alors le gouvernement avait son intérêt, la société le sien; alors la minorité gouvernante était suppliée ou sommée par la majorité qui obéissait, de lui donner au moins des *garanties*. M. Royer-Collard a souvent répété que les gouvernemens sont des *garanties*, et qu'à ce titre seul ils doivent être estimés. C'est chercher la règle de ce qui doit être dans ce qui a été; c'est ne voir que le côté négatif du pouvoir, c'est en méconnaître l'initiative, dont la conquête et le maniement appartiennent à l'intelligence; c'est là le droit divin de notre siècle.

La philosophie politique de M. Royer-Collard manque donc au fond de profondeur et de portée; elle s'enveloppe de formes métaphysiques, mais elle n'a pas la force de la vraie spéculation, elle flotte entre des souvenirs historiques et la bonne volonté d'une philosophie rationnelle; elle n'a ni la poésie du passé, ni l'indication des routes futures; c'est un je ne sais quoi consciencieux et honnête, auquel la puissance a manqué.

En effet, monsieur, ce qui recommandera long-temps M. Royer-Collard, je ne dis pas à la dernière postérité, mais à son époque, c'est la probité de ses intentions, une droiture qui l'a souvent animé d'une éloquence noble contre les folies de la contre-révolution; ce publiciste est excellent quand il résiste à une erreur. La défensive convient à son talent; c'est ainsi que dans un discours qu'il prononça, le 12 avril 1825, sur la loi du sacrilège, il a trouvé de belles paroles sur le spiritualisme chrétien, *sur ces sociétés qui vivent et meurent sur la terre,* sur la vérité qui n'est pas de ce monde, *sur cette loi impie et matérialiste qui ne croit pas à la vie future et qui anticipe l'enfer.*

Des amis un peu imprudens ont comparé le style de M. Royer-Collard à celui de Pascal; je lui trouverai plutôt quelque analogie avec celui de Nicolle. Il y a dans Pascal une indépendance et une hauteur de pensées qui dépassent les proportions du publiciste contemporain. Dans son scepticisme, dans son combat pour conquérir la foi, dans sa douleur de n'en pas goûter tous les charmes, Pascal est parfois un poète aussi audacieux que Byron; on peut surprendre chez lui une mélancolie effrénée, qui passe par-dessus le christianisme pour se plonger dans un désespoir sans bornes et sans rivages. Mais Nicolle est incapable de pareils écarts : sobre et modeste, doué d'une sagacité exacte, animé d'une résignation régulière, il ne dépasse jamais l'horizon auquel ses yeux sont accoutumés; pas d'élan de curiosité chez cet excellent janséniste, pas de pétulance d'imagination, pas d'éclats de douleur ou d'enthousiasme; il chemine dans la vie et dans ses livres avec une monotonie qui est pour lui une affaire de conscience. C'est avec Nicolle que je trouve à M. Royer-Collard plusieurs traits de ressemblance, et je ne se-

rais pas éloigné de croire qu'il ne se soit formé à l'école du jansénisme de Port-Royal.

Voilà qui pourrait expliquer combien peu ce publiciste a compris la révolution et l'empire; il n'a vu passer qu'avec une humeur chagrine tant de scènes et d'acteurs, de catastrophes et de victoires; l'histoire de nos dernières quarante années n'a été pour lui qu'une interruption malencontreuse et irrégulière de la légitimité; Napoléon qu'un usurpateur de mauvais ton des droits de Louis XVIII. Pas davantage, M. Royer-Collard ne semble adhérer au mouvement social dont il est le spectateur. Il s'écrie tristement : *Assez de ruines*, sans entrevoir pourquoi ces ruines. L'esprit nouveau qui souffle autour de lui l'impatiente et l'irrite; il s'écrierait volontiers à cette jeunesse pétulante : Que voulez-vous donc, générations jeunes, impatientes et folles? Vous voulez marcher encore, mais nous sommes las, et d'ailleurs nous sommes arrivés. Venez tranquillement vous asseoir à côté de vos pères. Que tous se reposent; soyez raisonnables et sages; laissez-nous faire et laissez-nous dire, alors tout ira bien.

Mais, monsieur, cette jeunesse est assez imprudente pour ne pas écouter ce conseil; elle respecte l'âge et le talent; elle se souvient des services rendus, mais elle ne se croit pas solidaire des destinées d'un système *émérite*, épuisé. Est-ce la faute des générations nouvelles si elles ne trouvent à leur arrivée que des tentes éphémères que les tourmentes du siècle ont mises en lambeaux, et si elles sont obligées de se demander entre elles où est le ciment pour construire un édifice qui puisse abriter au moins les enfans de nos enfans?

Vous devez surtout être frappé, monsieur, de la stérilité à laquelle vient aboutir la carrière philosophique de M. Royer-Collard. Pas un ouvrage, pas même une tentative; une collection peu nombreuse de discours politiques qui nous offrent sans doute de belles pages, mais où domine une métaphysique fastueuse, étroite, et quelquefois un peu pédantesque : ce n'est pas ainsi qu'on parvient à imprimer un mouvement, à jeter l'ancre dans son siècle. M. Royer-Collard, dans son discours à l'académie fran-

çaise, dit qu'il a reçu avec reconnaissance la faveur qu'elle lui a accordée, *faveur que Bossuet et Montesquieu ont recherchée*. Mais Bossuet et Montesquieu, qu'il était au moins imprudent à l'orateur de rappeler, ont laissé quelque chose, ce me semble : l'un a été le soutien et l'organe de la religion qui s'incorporait alors avec la monarchie ; l'autre s'est fait l'historien des lois sociales ; tous deux n'ont dû leur gloire contemporaine et leur immortalité qu'à des travaux positifs, nombreux et durables. L'humanité est ainsi faite, elle n'accorde véritablement son estime qu'à la fécondité et à la force; elle ne présume pas ce qui n'a point été fait; elle n'aime pas les grands hommes manqués; elle ne donne pas la gloire à crédit; elle a même si peu de goût pour ces sortes d'avances, qu'elle attend souvent le tombeau pour y graver son suffrage comme une épitaphe, tant elle a besoin d'être sûre que celui qu'elle couronne ne démèritera pas.

Dans le dix-huitième siècle, que M. Royer-Collard et son école ont pris en quelque pitié, on avait la simplicité de croire que de grandes renommées ne s'obtenaient que par de grands travaux. Voltaire consumait sa vie à passer de l'histoire au drame, de la poésie à la philosophie, de sa lutte avec Racine à la défense de Sirven et de Calas; Diderot savait assujétir sa fougue à l'intelligence des arts mécaniques et à la rédaction de la moitié de l'*Encyclopédie*.

Rousseau, ce pauvre Rousseau, si dédaigné par les théoriciens de la restauration, quand il eut à quarante ans pris conscience et possession de lui-même, ne se reposa plus; il multipliait les productions originales ; il s'imaginait qu'on n'acquiert de l'autorité sur son siècle et quelque droit au souvenir de la postérité qu'en payant de sa personne, qu'en se donnant tout entier; son génie était comme une source vive et toujours jaillissante où ses contemporains pouvaient venir rafraîchir leurs fronts brûlans et retremper leurs membres fatigués; son âme n'avait pas un endroit qui ne se ressentît et ne saignât des douleurs de son siècle; victime *endolorie* suivant une expression qu'il inventa lui-même, elle était déchirée d'un amour divin pour l'humanité;

Immortale jecur.

Mais, monsieur, de nos jours on se fait une renommée, et une renommée fort satisfaisante, sans tant de soucis et d'embarras. Deux moyens, dans ces dernières années, menaient sûrement à la gloire : une traduction et une préface. Par une traduction, vous évitez d'abord de vous compromettre vous-même, et cependant vous faites connaître votre nom; il est vrai que vous êtes derrière quelqu'un, mais on vous y voit; vous pourrez même affecter à propos quelque air de supériorité sur l'auteur que vous aurez traduit; cela fera bien, donnera de vous une haute idée et d'immenses espérances. Enfin, quand le temps sera venu, quand tout sera mûr et préparé, l'homme de génie s'affranchira de toute entrave, il déploiera ses ailes, il enfantera quoi? une préface. Ah! la préface, voilà le grand œuvre! Là on se donne pleine carrière, on censure de haut ce que les autres ont fait, on indique ce qu'il aurait fallu faire, on promet de l'entreprendre un jour, on annonce un magnifique ouvrage, auquel on est censé travailler toute sa vie. Plusieurs ont dû leur célébrité à ces démonstrations d'une impuissance altière.

Par malheur, le temps de la réussite est passé pour ces arrangemens industrieux; l'air des révolutions est trop vif pour les tempéramens frêles. *Le temps,* dit Shakespeare, *a sur son dos une besace où il jette les aumônes qu'il va recueillant pour l'oubli, énorme géant, monstre nourri d'ingratitude.* Cette activité terrible du temps semble avoir redoublé de nos jours, surtout quand il ne trouve sur sa route pour remplir sa besace que des entreprises avortées et des gloires infirmes. On a dit que notre dernière révolution avait tué la littérature, oui, la petite, mais non pas la grande. La révolution a déconcerté, en effet, certaines illustrations; désormais il sera plus difficile de conquérir la célébrité; les coteries sont désorientées, ont perdu presque tout leur crédit ; le pays qui s'était prêté avec une grâce trop généreuse à décerner

et à prodiguer son suffrage comme une décoration, est devenu aujourd'hui plus défiant et plus sévère.

Maintenant, monsieur, vous comprenez dans quel dénuement de principes et d'idées la philosophie de la restauration nous a laissés : la route qu'elle avait prise était fausse. Il fallait la quitter, en chercher une nouvelle; j'aurai maintenant à vous entretenir des premiers essais tentés dans d'autres voies.

LERMINIER.

UN TOUR DE MATELOT,

SOUVENIRS DES PONTONS DE CADIX.

— Vous êtes mat, monsieur le major.

— Demain, je prendrai ma revanche, répondit le gros officier supérieur, après s'être bien convaincu qu'il n'y avait plus moyen de défendre son roi.

— Ce n'est pas, reprit Euryeul, votre revanche aux échecs qui m'inquiète, vous la prendrez de reste. Mais notre revanche de Baylen, quand la prendrons-nous? Quand serons-nous libres, pour rendre à ces coquins d'Espagnols les coups de canon qu'ils ont lancés sur les vaisseaux de l'amiral Rosily?

— Patience, mon cher ami, dit le major en rangeant avec calme et méthode les pièces du jeu d'échecs dans leur boîte de bois de rose; patience! et il souriait aux vives paroles de l'officier de marine.

— J'espère depuis assez long-temps. Vous êtes bien ici, peut-

être; moi, je m'y trouve mal! Si j'aime à être sur un navire, ce n'est pas quand il est ponton.

Euryeul regarda le major avec des yeux brillans de colère, et il se tut.

Celui-ci ne riait plus; mais il coupa court à la conversation, en se levant pour aller fumer sur le pont.

Cet Euryeul était un officier auxiliaire de la marine, enseigne provisoire, qui provenait d'un des bâtimens français que les forts de Cadix et le blocus anglais avaient forcés de se rendre. C'était un homme ardent, loyal, plein de résolution et de persévérance (1). Il avait affaire à un militaire d'une toute autre trempe. Le major était du nombre de ces officiers, comme il y en eut peu, grâce au ciel, dans l'armée française, mais comme il s'en trouva plusieurs aux pontons de Cadix, à qui une position élevée semblait avoir ravi toute leur énergie.

Ceux-là constituaient un parti qu'il faudrait appeler le parti de la peur, s'ils ne lui avaient eux-mêmes donné le nom respectable de parti de la prudence. Après tout, il ne faut pas être trop sévère pour ces *politiques*. Ce n'étaient pas des jeunes gens, mais des hommes déjà fatigués de la vie des camps, que Napoléon avait menés à sa suite de l'Egypte en Prusse, et qu'il avait envoyés en Espagne faire une détestable guerre.

Plusieurs approchaient de l'époque où le repos est doux, et où on le cherche volontiers quand on n'a pas de ces hautes ambitions, qui ne se trouvent satisfaites que par de grandes fortunes et les premiers rangs dans la hiérarchie militaire. Quelques-uns avaient pris assez gaillardement leur parti d'un malheur qui les menait sans marches forcées, sans chances meurtrières, à la retraite où ils aspiraient; car la captivité entrait en ligne de compte avec les services actifs pour la retraite.

Ces messieurs attendaient que le dieu des batailles protégeât la France dans la Péninsule, et vînt les tirer des pontons. Ils riaient de l'exaltation de leurs jeunes compagnons d'infortune qui ne savaient pas se résoudre comme eux à l'ennui de la pri-

(1) M. Euryeul est mort.

son flottante, et aux chagrins de l'oisiveté, pendant que les soldats français, occupés de combats journaliers, couraient librement l'Europe le sabre au poing. Ils s'étaient arrangés une vie qui ne ressemblait pas mal à l'existence végétative des rentiers de petites villes. Fumer, boire, manger et jouer était toute leur occupation; jouer surtout, car pour le reste, il fallait de l'argent. Certains privilégiés avaient la ceinture bien garnie; leurs malles pleines d'or avaient été sauvées du pillage, ils pouvaient se donner des joies gastronomiques : c'était le petit nombre. Les officiers supérieurs recevaient par jour une piastre forte, et avec cela ils pouvaient se nourrir convenablement, mais voilà tout. Les officiers des grades subalternes ne touchaient que deux piécettes (environ 40 sous) de prêt journalier; pour ceux-là, la pitance était courte. Ils vivaient cependant.

L'impatience de la chaîne qui les retenait, leur pesait d'autant plus que le malheur avait de ces inégalités que l'on conçoit mal, quand on est moins bien traité que les autres par le sort dans des positions qui devraient être semblables. Ce n'était pas en regardant au-dessus d'eux que les officiers inférieurs souffraient le plus. Ils n'étaient pas jaloux; ils méprisaient trop ces hommes que l'espèce de bien-être où ils se trouvaient avait rendus égoïstes jusqu'à la lâcheté peut-être; mais quand ils entendaient leurs compatriotes entassés sur la frégate *la Horca*, mouillée près de *la Vieille-Castille* (le ponton des officiers) (1); quand ils entendaient ces pauvres matelots et soldats pousser des cris de rage, et appeler une nourriture qu'on leur refusait inhumainement;

(1) Les pontons étaient mouillés dans la baie de Cadix, un peu en arrière des remparts de la ville. Une ligne de vaisseaux anglais et de bâtimens espagnols de diverses grandeurs, formait le demi-cercle où étaient les vieux vaisseaux dégréés, qui servaient de prisons aux Français. Des cannonières placées autour de chaque ponton, le gardaient de près pour rendre son enlèvement impossible. Le régime des pontons de Cadix était horrible; plus cruel peut-être encore que celui des pontons anglais. Il y a, dans toute l'histoire de la captivité de nos compatriotes sur les bastilles flottantes, des moines qui y ont joué un rôle épouvantable.

quand ils voyaient flotter sur la rade les restes sanglans de quelques hommes, que des Français avaient dévorés parce que le gouverneur de Cadix n'avait pas envoyé pendant plusieurs jours le biscuit des rations avares, leurs cœurs se soulevaient; ils rêvaient la délivrance de tous ces malheureux, et lorsqu'ils se retrouvaient face à face avec des timides qui les dénonçaient quelquefois aux gardiens espagnols, pour n'être pas compromis par eux, oh! alors ils ne pouvaient se contenir. Leurs reproches devenaient amers; leur ironie était déchirante; leurs regards portaient l'insulte au front où ils s'attachaient; leur politesse, quand ils y descendaient, avait quelque chose d'aigre et de cruel; enfin, c'était la guerre, une guerre sourde qui éclatait seulement en railleries, en saillies brutales, en feints élans de gaîté cachant de poignantes épigrammes, et à qui il manquait quelques pieds de terre et du fer pour un duel à mort.

Euryeul était dans cette disposition d'esprit familière à tout ce qui soupirait après la liberté, à bord de *la Vieille-Castille*, quand le major l'avait engagé à jouer aux échecs. Quelques paroles échangées pendant la partie, quelques allusions aux malheurs communs, que l'embarras de certaines pièces dans la guerre sur l'échiquier amenait assez naturellement sur les lèvres d'un homme chagrin; les réponses du major, annonçant peu de sympathie pour les idées d'évasion que l'enseigne de vaisseau cherchait, par des demi-mots, à faire entrer dans le cœur de son partener; tout cela ne contribua pas à modérer l'irritation d'Euryeul. Il quitta donc le lieutenant-colonel, et alla trouver un de ses camarades qui pouvait le comprendre.

C'était un jeune capitaine des marins de la garde, homme d'entreprise et de raison, capable de concevoir un plan hardi, capable aussi de le bien exécuter, bon marin, bon officier de troupes; ne connaissant aucune crainte, fort d'un grand sang-froid, hardi jusqu'à la témérité; que vous dirai-je? un de ces hommes qu'on traite de fous jusqu'au jour où ils ont réussi; un de ces hommes qui arrivent infailliblement, quand la mort ne les arrête pas en route. Il est arrivé. Aujourd'hui, le capi-

taine de 1810 est un des officiers-généraux les plus distingués de la marine; c'est le contre-amiral Grivel.

— Il faut en finir avec ces badernes qui nous contrecarrent, dit Euryeul au capitaine Grivel. Je viens encore d'avoir une espèce d'explication avec un d'eux. Je vois qu'ils veulent rester ici, et qu'ils feront leur possible pour ne pas nous laisser partir. Qu'en dites-vous?

— J'ai un projet en tête, Euryeul; laissez-moi faire : je les mettrai bientôt au pied du mur. Ils se sauveront avec nous, au risque de quelques déchirures à leur peau, pour laquelle ils ont tant de ménagemens, ou, parbleu! nous partirons sans eux et malgré eux. Ce soir, sans plus de retard, je leur dirai ce que j'ai dans l'âme, et nous verrons.

Le soir venu, le capitaine ayant rencontré dans leur chambre quelques officiers supérieurs :

— Messieurs, leur dit-il, j'ai une communication à vous faire?

— Des nouvelles de l'empereur, ou de l'armée d'Andalousie?

— Non, des nouvelles de *la Vieille-Castille*.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau à bord?

— Oui, messieurs, il y a dans ma tête une pensée mûrie, à laquelle je viens vous associer.

— Quelque extravagance encore, bonne tête!

— C'est ce qu'il faudra voir, messieurs. Voici ce dont il s'agit. Nous sommes las de la vie inerte à laquelle on nous a condamnés. Nos malheureux amis des autres pontons souffrent plus que nous, et ils partagent sans doute nos desirs de liberté. Cette liberté n'est peut-être pas difficile à retrouver : il faut enlever les pontons et nous jeter à la côte, où nous attend l'armée.

— Voilà une belle proposition; mais comment l'exécuter?

— Ah! parlez-moi des gens qui s'embarrassent de tout, reprit le capitaine Grivel. Il est certain que ce n'est pas la chose la plus simple du monde, et que nous courons de grands dangers.

— Fort grands en effet, interrompit un des sages de la prison, car c'est la mort, si nous échouons.

— La mort! eh bien! oui, c'est la mort! je le sais. Le gouverneur de Cadiz ne nous laisse aucune alternative : son ordonnance est positive, expresse ; mais je me moque, moi, de l'ordonnance de M. le gouverneur. Empêche-t-elle tous les jours des matelots et des soldats de se jeter à la nage, dans l'espoir de gagner la côte? Combien se sont échappés ainsi!

— Et combien ont péri! dit un colonel.

— Beaucoup sans doute. Tout ce qui a été capturé en état d'évasion a été tué. Un ponton et des soldats pour fusiller, j'aime presque autant cela qu'un ponton avec des soldats pour me faire mourir à petit feu. La mort, disiez-vous tout-à-l'heure! oui, mais la liberté! Voilà les deux enjeux de la partie que je veux jouer et où je vous propose de vous intéresser. Heureux qui pariera pour moi! Je le dis d'avance : j'ai foi en ma pensée ; et puis, si la fortune nous trahit, quelques grains de poudre et une balle! mais j'aurais tenté. Si une chose m'étonne, c'est que vous, messieurs, qui jouez toute la journée, qui vous donnez les émotions d'un quinola gorgé à la bonne, d'un échec et mat, ou d'une misère des quatre as, vous ne vous sentiez pas une belle passion pour la partie que je vous offre.

— Eh! quelle apparence de réussir! Les vaisseaux anglais et les canonnières espagnoles nous gardent de tous les côtés.

— On passe au milieu d'eux.

— Ils tireront sur nous, nous tueront beaucoup de monde, et en définitive nous reprendront.

— Alors tout sera dit. Mais supposez que le diable soit le plus fort, encore quelques-uns de nous s'échapperont-ils. Tenez, faisons-lui largement sa part; donnons les deux tiers du tout. Un tiers se sauvera donc. N'est-ce rien que le tiers? Tant pis pour qui sera genopé. (1)

— Se sauver me paraît une excellente chose; mais échouer

(1) Une *genope* est une espèce d'amarrage, faite avec un petit cordage, sur deux manœuvres pour les joindre, les retenir l'une à l'autre, les empêcher de glisser. Par extension, les marins ont donné au verbe *genoper*, la signification de *se saisir de quelqu'un, l'arrêter.*

serait horrible, dit un *riz-pain-sel* (1) fort grand logicien. Or, comme il y a beaucoup plus de chances pour la mort que pour la liberté, je ne vois pas qu'il faille se hasarder; d'ailleurs il est impossible que l'empereur ne pense pas aux prisonniers de Cadiz. Il ne laissera pas long-temps au ponton des hommes comme nous.

— Des hommes comme vous, dit un nommé Legras (2), qui étouffait de colère et avait eu toutes les peines du monde à se contenir si long-temps; des hommes comme vous, monsieur, l'empereur s'en occupe autant que du dixième chiffre d'un logarithme dans le calcul des revenus de l'empire. Des hommes comme moi savent que, pour Napoléon, nous sommes à peine des unités, quand nous sommes libres et à nos postes, et que nous valons moins que zéro quand nous sommes prisonniers. Comptez sur l'empereur pour votre délivrance, et vous attendrez!

— Je suis de l'avis de M. Legras, reprit le colonel. L'empereur a bien autre chose à faire que de songer à nous: il ne manque pas d'officiers et d'employés des vivres. Simples soldats, nous aurions plus d'espoir qu'il pensât à nous ravoir: aussi n'est-ce pas là-dessus que je base mon refus d'agir, comme le veut Grivel. C'est parce que nous n'avons pas de moyens.

— De moyens! reprit Grivel, on en trouve, ce n'est pas là l'embarrassant. On coupe ses cables par un bon vent d'est, et l'on part.

— Mais les pontons sont sans gréement, sans voilures.

— Ne vous mettez pas en peine de cela: il ne faut qu'une voile, et on fait une voile avec tout ce qu'on veut. Une tente, des hamacs cousus ensemble, des couvertures, des draps, tout est bon pour la navigation d'une heure que nous avons à faire.

(1) Les soldats appelaient ainsi certains employés des vivres, chargés de distribuer le riz, le pain et le sel. Cette dénomination s'est étendue à tous les employés de l'administration de l'armée.

(2) M. Legras était un capitaine de navire marchand, qui se comporta très noblement dans l'affaire des pontons de Cadiz. Il était de Nantes.

— Oui, reprit le colonel; mais comment faire pour que tous les pontons soient enlevés à-la-fois?

— Je m'en charge.

— C'est que, voyez-vous, Grivel, se sauver les uns sans les autres ce ne serait pas bien: ce serait abandonner ses camarades dans le malheur.

—Oh! ma foi, colonel, permettez-moi de rire de cette étrange délicatesse. C'est une plaisanterie fort ingénieuse... Les objections qu'on m'oppose sont sans force; je vois qu'on a peur.

— Peur, monsieur, répliqua vivement le *riz-pain-sel!* pour qui nous prenez-vous?

—Oh! tout doucement, monsieur, dit Legras, à qui il eût été difficile de ne pas riposter quand cet interlocuteur prenait la parole. Nous savons ce que parler veut dire. Tant de détours de langage, tant de recherches de prétextes ne peuvent nous tromper. Oui, c'est par peur qu'on veut rester, c'est pour ne pas compromettre l'argent qu'on a; c'est pour ne pas passer sous le feu des batteries des vaisseaux, qui ont des prunes à lancer dont la digestion est difficile aux estomacs faibles!.... Il y a de la lâcheté...

—Monsieur!...

— Dam, le mot est dur; mais je suis Breton et franc. D'ailleurs si, par hasard, vous n'êtes pas content, un capitaine au long cours vaut bien un employé d'armée, et deux heures après que nous aurons quitté *la Vieille-Castille*, je vous rendrai raison.

Le *riz-pain-sel* se calma; un des officiers supérieurs rompit la querelle, en disant :—Ma foi, écoutez; je serais bien d'avis de quitter le ponton, mais je ne crois pas que ce soit possible, et il ne faut rien entreprendre dont on ne soit sûr; car, à tout considérer, si nous ne sommes pas bien à bord de *la Vieille-Castille,* nous ne sommes guère plus mal qu'à la caserne, et la caserne vaut mieux que la mort.

Tous les gros bonnets, parmi les prisonniers, ne partageaient pas absolument l'opinion de ceux qui jouent le rôle dont le lecteur est peut-être scandalisé. Ce serait leur faire tort que de

le laisser croire. Ils se seraient volontiers exposés à de grands dangers pour fuir la prison et aller rejoindre l'armée qui était si près d'eux; mais l'ignorance des choses de la marine leur exagérait les difficultés. Le capitaine Grivel, dans lequel ils ne voyaient qu'un téméraire, ne leur inspirait pas assez de confiance; ils s'effrayaient d'une possibilité douteuse qui leur apparaissait comme une combinaison de roman rêvée par une imagination ardente, et qu'ils auraient embrassée peut-être avec ardeur, si le chef de l'entreprise n'avait pas été, à leurs yeux, un de ces jeunes extravagans qui affirment parce qu'ils desirent, et comptent sur leur fortune, faute de pouvoir compter sur leur expérience. Ils se trompaient, mais au moins ils étaient excusables. Aucun calcul honteux n'appuyait leur hésitation : ils ne demandaient pas mieux que de croire, et le capitaine Grivel n'avait pour les persuader qu'une conviction profonde qui se produisait avec énergie, et l'adhésion de tous les marins prisonniers sur le vieux vaisseau espagnol. Pour ces officiers-là, l'auteur du plan d'évasion n'avait pas de ces dédains dont il ne pouvait s'empêcher de laisser paraître quelque chose dans ses rapports avec les autres; il tâchait de les gagner à son idée favorite, qu'il nourrissait, et qui le fortifiait contre les objections dont l'habileté des timides cherchait sans cesse à envelopper sa résolution.

L'entretien en resta où nous l'avons laissé tout-à-l'heure, et le capitaine Grivel se retira avec ses amis, parmi lesquels s'étaient rangés plusieurs officiers de l'armée de terre, entreprenans comme lui, et qui étaient tout prêts à jouer à croix ou pile la vie du ponton, dont ils étaient humiliés autant que fatigués.

—Eh! bien, tant pis pour vous, messieurs, dit-il en rompant la conversation! Je sais ce que nous avons à faire, nous autres qui ne craignons rien.

Le plan ne dormit pas dans la tête des captifs à qui le capitaine Grivel avait ouvert l'avis d'un coup de main, et qui l'avaient adopté. Il y prit un corps, et, pour Belleguy, Vergès, Ville et Dumoustier (1), ce fut dans l'avenir un fait aussi réel que s'il

(1) M. Belleguy est en retraite à Douarnenez; MM. Ville et Vergès ont

eût été accompli. Les noms qu'on vient de lire sont ceux d'aspirans de marine, qui s'étaient ralliés avec enthousiasme au projet de liberté, comme l'avaient fait Legras et Euryeul, que l'on connaît déjà. Ces quatre jeunes officiers étaient braves, déterminés. On ne les vit pas hésiter un moment. Après avoir mis dans leur confidence des matelots et quelques soldats, ils attendirent que le jour arrivât de cette expédition tant desirée.

Ce jour se fit long-temps souhaiter; et, pendant quelques semaines, que fit-on à bord de *la Vieille-Castille?* On tua le temps, comme on faisait depuis la triste journée de Baylen. Les prisonniers s'étaient créé des occupations conformes à leurs goûts. Danse, lectures, concerts et jeux, se partageaient les heures et les esprits; puis la discussion, les nouvelles, les suppositions, les espérances, le spectacle de ce qui se passait sur la rade et sur la côte nord de la baie. Des longues vues braquées, au bout desquelles l'imagination faisait mouvoir des bataillons, donnaient l'état de l'armée d'Andalousie aux pauvres détenus du ponton, qui espéraient de l'arrivée de l'empereur un heureux amendement à leur sort; et, quand l'œil fatigué n'apercevait plus que la mer battant doucement la grève de Sainte-Catherine, la poussière s'élevant au loin en tourbillons, et quelques bâtimens ennemis croisant à l'entrée de la rade, comme des oiseaux de proie qui épient leurs victimes, des soupirs de découragement, de violentes imprécations contre les geôliers, échappaient à toutes les bouches.

Mais il ne fallait pas mourir de consomption: il fallait au contraire vivre pour se délivrer et aller courir encore les hasards de la gloire. La gaîté reprenait donc le dessus. Tout le monde se mettait en frais et apportait à la masse commune son contingent de talens récréatifs: c'était une trève aux petites tracasseries, aux querelles souvent sérieuses que faisait naître la grande question de l'évasion. On s'oubliait alors, on s'étourdissait, on buvait la joie dans un punch rare, joie factice, peu durable,

passé dans l'armée de terre, où ils sont, je crois, capitaines; M. Dumoustier est capitaine de frégate

mais franche, entiere et consolatrice, au moins pendant son exaltation éphémère.

Les échecs occupaient beaucoup de monde. Ce jeu est un bienfait pour des prisonniers : il isole celui qui en étudie les belles combinaisons, agit avec puissance sur toutes les facultés de l'intelligence, ne laisse point de relâche à l'attention, absorbe vite les plus longues heures, attache et intéresse par la diversité des moyens qu'il offre pour arriver à un but presque glorieux, tant il est difficile à atteindre. Le joueur d'échecs est tout à son armée. Le soin qu'il est forcé de prendre de sa réserve, comme de ses pièces d'attaque, ne lui permet guère d'avoir les yeux et la pensée hors des cases où se meuvent les acteurs de cette parodie du drame militaire.

La musique avait de l'attrait pour un grand nombre de pensionnaires de *la Vieille-Castille :* elle était pleine de souvenirs; elle les reportait en Italie et à Paris. C'était, pour l'écoutant, un plaisir d'une toute autre espèce que celui qu'il aurait pu prendre aux échecs. Cette distraction n'était point assurément sans mélange de regrets; mais elle faisait disparaître les murailles sales du vaisseau, et donnait des illusions charmantes. Un morceau de Mozard, de Paësiello, de Gluck ou de Chérubini, reportait l'auditeur à une loge de théâtre, peuplée de femmes aimables, rappelait la délicieuse Barilli, qui faisait le bonheur des amateurs de l'Odéon, David qu'on avait vu à Saint-Charles ou la Scala, Lays qui gasconnait si sincèrement à l'Opéra, madame Sio qui avait été l'honneur de Feydeau. Pour les exécutans, la musique était un heureux travail. On s'appliquait à être agréable à ses compagnons, comme s'il se fût agi de plaire à un parterre d'artistes : c'était tout ce qu'on avait en vue dans le succès. La vanité n'y entrait pour rien. Le chef de musique de la quatrième légion, Perret, jouait fort bien de la clarinette : on l'applaudissait, et il était heureux des bravos qu'il recueillait, autant qu'un médecin quand il a fait sourire son malade.

Les musiciens de *la Vieille-Castille* furent pour beaucoup dans les distractions que les prisonniers tâchaient de se procurer. Une espèce de concert avait été organisé. Le grand orchestre

manquait, mais on avait le quatuor et les virtuoses du chant. Une dame italienne dont la grâce et l'amabilité égalaient le beau talent, faisait des prodiges. Quand elle chantait, le jeu cessait dans tous les postes, et la foule accourait pour l'écouter. Madame Mollard fut pour les habitans du ponton une muse bienveillante; ils ont conservé avec respect le souvenir des bonnes heures qu'elle leur a fait passer. Un commissaire des guerres chantait agréablement. Un pharmacien du deuxième corps de la Gironde, Castil-Blaze (le frère du spirituel critique musical), qui a écrit les *Mémoires d'un apothicaire* où sont fort bien racontés quelques-uns des évènemens de la guerre d'Espagne, chantait aussi, il avait un beau baryton. C'est à lui que ses concertans doivent d'avoir vu leur célébrité franchir les limites des bastingages (1) de *la Vieille-Castille;* c'est lui qui a conservé les noms de madame Mollard, de MM. Perret, de Beaufranchet, chef de bataillon d'artillerie (aujourd'hui commandant à Paris); Demanche, commissaire des guerres (actuellement sous-intendant militaire); Genty et Chivaux, sous-lieutenans, violonistes aussi distingués que MM. Demanche et Beaufranchet étaient charmans chanteurs; Savournin, agent comptable de vaisseau, excellent musicien, qui jouait de la basse. Le nom d'un élève de Rode, qui fit fureur non-seulement au ponton, mais à San-Carlos et à bord des bâtimens anglais qui se l'arrachaient, a échappé à M. Castil-Blaze.

Les matinées musicales des prisonniers français avaient beaucoup de réputation sur la rade de Cadiz, et à terre; on y venait du port Sainte-Marie. Les officiers anglais avaient prié nos philharmonistes de leur permettre d'assister à leurs concerts; ils ne

(1) Les *bastingages* étaient des espèces de remparts qui s'élevaient au-dessus des gaillards, tout autour des bâtimens, et sur des supports ou *chandeliers* de fer. Les hamacs et sacs des matelots et soldats y étaient enfermés pendant le jour; c'était derrière ces redoutes où la mitraille venait un peu s'amortir, que combattait la mousquetterie. On a supprimé les hauts bastingages, en élevant les côtés des vaisseaux à sept pieds environ. Les lits de l'équipage ont un petit emplacement en haut de ces bastingages de bois; les sacs sont serrés dans les coffres du faux pont.

manquaient guère de se rendre à bord du ponton, quand ils apprenaient qu'il y aurait une séance un peu complète. L'auteur des *Mémoires d'un apothicaire* raconte, je crois, que le capitaine d'une frégate s'éprit tellement du mérite de M. Perret, qu'il le sollicita vivement de venir à son bord, qu'il lui offrait pour prison, en lui faisant entrevoir un sort plus doux, et peut-être un jour sa liberté. M. Perret accepta une moitié de cette offre obligeante; l'amateur anglais l'envoyait chercher souvent le matin, et le faisait reconduire le soir au ponton. Quand la frégate partit, elle emmena M. Perret, qui fut renvoyé en France suivant la parole que le capitaine lui en avait donnée. Le violoniste que Rode avait formé passa aussi sur un vaisseau anglais.

Tout le monde ne pouvait pas faire sa partie dans les ensembles qu'on était parvenu à composer; ceux qui ne savaient pas la musique, ou que le manque de cet instinct, qui, dans certaines heureuses organisations, remplace la première éducation musicale, réduisait au rôle toujours passif d'auditeurs, aimaient à danser.

Dans ce temps-là on dansait encore. La danse avait été une des gloires du directoire, qui eut aussi l'amour et la cuisine, s'il n'eut pas la bonne politique; à la fin de l'empire, les belles leçons du règne de nos Pentarques n'étaient point oubliées. Chaque salon avait un homme que les succès de Tréniz, de Violette ou de Charles Dupaty mettaient en goût d'une danse élégante; mademoiselle Lescot (madame Haudebourt) était un des modèles que se proposaient toutes les femmes. Le jeune garçon qui venait d'entrer dans le monde, dansait la gavotte, avec la culotte courte de sa première communion; la petite fille de dix ans ne pouvait se présenter, si elle n'excellait aux ailes de pigeons et aux pas de zéphire! Alors on croyait à Vestris et à Beaupré : aujourd'hui, on ne croit plus à rien. On ne danse plus, on marche, les pouces dans les entournures du gilet, et pendant la contre-danse on parle politique avec sa danseuse.

A bord de *la Vieille-Castille*, quand on était à la danse, on y était de tout cœur. C'était pour quelques personnes une chose assez sérieuse, un passe-temps grave; mais pour le plus grand nom-

bre, c'était un moment de vive folie, de grosse et bruyante gaîté. Petit, danseur de l'Opéra, qui s'était égaré, je ne sais comment, dans la Péninsule, où tout le monde était allé chercher fortune, depuis les négocians qui voulaient ajouter à leur bien-être parisien, jusqu'aux notaires qui avaient fait de mauvaises affaires en France; Petit était le coryphée de la danse sur le ponton. Il avait fait l'admiration de la société française à la prison de *San Carlos;* à bord du vaisseau qui le reçut, quand il quitta l'île de Léon, il se faisait estimer par son talent classique, qui courait à la suite d'Albert et de Duport, ce qu'on estimait beaucoup dans ce temps des arts de l'empire, où l'imitation avait le pas devant sur l'imagination, où le génie consistait à copier. Outre Petit, *la Vieille-Castille* avait des danseurs distingués. La contre-danse n'y était guère moins brillante que le quatuor. Valses, boleros, fandangos, gavottes, allemandes, on exécutait tout, et assez bien. La ronde avait ses prosélytes, non pas tout-à-fait la ronde des matelots qui tourne, quelquefois ignoble et grossière, au bruit d'un air étrange, syncopé par des gestes indécens, et accentué par les bouffonneries de sales équivoques : il y avait des femmes au ponton, et, bien que toutes ne fussent pas connues par la rigidité de leur vertu, bien que certaines aventures eussent pu faire croire que ces dames n'avaient plus le droit de se scandaliser du vocabulaire du gaillard-d'avant, cependant, comme elles étaient femmes, et que quelques-unes étaient dignes du respect de leurs compagnons de captivité, la ronde ne dépassait guère les bornes d'une plaisanterie permise.

Un homme donnait surtout l'en-train à ce plaisir, dont l'avantage était double, car il donnait au corps un exercice auquel la promenade sur le pont et dans les batteries ne pouvait pas suffire, et il apportait un moment d'oubli aux peines sans nombre dont on sentait toute l'horreur, pendant le silence des nuits et dans le calme qui précédait ou suivait les momens d'une distraction active. Cet homme heureusement doué, que l'infortune n'eut jamais le pouvoir d'abattre, qui a lassé le sort par sa constance à le braver, qui a fait tous les métiers pour montrer qu'un grand cœur peut ennoblir la misère, qui n'a jamais

su s'attrister, soit qu'il eût un ponton pour demeure, soit qu'il portât des pierres sur son dos, à Londres, pour gagner du pain, soit qu'il allât dans une colonie malsaine où le maître d'alors l'envoyait pour mourir, c'était un aide-de-camp du prince de Neufchâtel. Il est maintenant colonel du 11e régiment de ligne. Son nom est Marbot. Il était arrivé à bord de *la Vieille-Castille* dans un équipage burlesque, qui n'avait pu cependant sembler comique à personne, parce que la mort paraissait être sous ce travestissement. Marbot, arrivé dans une embarcation, ne put monter sur le vaisseau, tant il était faible. On fut obligé de le hisser; et quand il fut sur le gaillard, c'était pitié de le voir se traînant à peine sur ses jambes faibles et maigres qui balotaient dans de larges et longues guêtres noires, méchant débris de l'équipement d'un soldat. Ses pieds meurtris étaient emprisonnés dans de vieux souliers que la pitié espagnole (elle était magnifique, la pitié espagnole!) lui avait donnés, ainsi qu'une capote de soldat du train percée de plusieurs balles, et sanglante encore. Il avait faim, le pauvre officier! sa voix était faible; ses yeux, ternes et enfoncés dans leur orbite, laissaient à peine deviner leur spirituelle expression; ses joues étaient creuses à faire peur! On courut à lui pour l'aider, et un feu roulant de saillies plaisantes fut le premier acte par lequel il se manifesta à ses nouveaux amis. Tout de suite il fut à la mode. Il n'y avait chagrin si profond, misanthropie si invétérée qui ne cédât à ses attaques. C'était un philosophe aimable, un conteur amusant; la verve de sa gaîté débordait dans les conversations les plus solides. Ce n'est pas que ce fût un homme léger, il passait au contraire pour une des capacités réelles de l'armée; mais il était gai par tempérament, et pour lui un malheur ne valait pas plus d'un soupir. Il avait été pris par les Espagnols au moment où il remplissait une mission à quelques milles du quartier-général; des miracles de sang-froid, de courage et de présence d'esprit lui sauvèrent la vie en cette occasion. Il resta peu de temps au ponton. Tous les projets d'évasion échouaient, dénoncés par quelques-uns de ceux qui n'y voulaient point prendre part, ou découverts par la garde espagnole; chaque jour, cependant, des fuites individuelles

avaient lieu avec des succès divers; Marbot combina la sienne: il se fit enlever par un contrebandier.

Le temps s'écoulait, et le vœu du capitaine Grivel ne s'accomplissait pas. Ce n'est point qu'il fût mort en son cœur. L'espoir d'une liberté prochaine le soutenait; il lui donna la force de supporter sans colère sa position pendant plus de deux mois. Ceux qui le voyaient rester sur *la Vieille-Castille*, quand il avait presque annoncé qu'il s'en irait, lui disaient souvent : « Tiens, c'est encore vous, amiral! on vous croyait à Rota. »

Amiral était le mot plaisant qu'on avait trouvé pour flétrir l'officier qui s'était mis à la tête d'une entreprise où la marine devait jouer son rôle. Les moqueurs ne savaient pas qu'il y eût là une prophétie!

A ces petites piqûres d'épigrammes, le capitaine restait muet. Il ne répondait pas même par un sourire dédaigneux. On conviendra que s'il y a quelque chose de beau dans l'affaire de M. Grivel, après l'admirable courage qu'il fallait pour l'entreprendre, c'est le courage qu'il fallut à un brave homme pour s'entendre railler si long-temps sans sortir de la modération.

Lassé à la fin des retards que les circonstances amenaient toujours contraires, Grivel résolut de brusquer son départ. Il réunit ses confidens intimes :

— Il n'y a plus d'espoir de changer tous ces gens-ci; chaque fois qu'il est question de partir tous ensemble, vous les voyez reculer devant les obstacles qu'ils se font gros comme des montagnes, afin de s'excuser de ne les pouvoir franchir. Laissons-les; quand nous serons à terre, ils comprendront qu'il n'est pas impossible d'y arriver, ils se décideront; et alors il sera peut-être bien tard, parce que la surveillance sera redoublée. Si vous voulez m'en croire, voici ce que nous ferons. Ceux de ces messieurs qui voudront suivre ma fortune, car je suis bien décidé à me sauver au premier moment favorable, me le déclareront; mais je ne me chargerai que de bons enfans, qui ne boudent pas au moment du péril, car il ne me faut ni traîtres, ni poltrons. Nous nous connaissons à-peu-près tous, on ne me trompera pas. J'insiste sur ce point, qui importe beaucoup. Quand nous serons liés par

notre promesse, nous épierons l'occasion, et je pense qu'elle se présentera bientôt.

— Comment cela? interrompit Belleguy, un des officiers de marine, sur qui le capitaine comptait le plus.

— Vous allez le savoir, reprit Grivel avec un calme qui annonçait la certitude.

— Voyez son assurance, dit en plaisantant et à demi-voix Euryeul à un officier de cuirassiers! Ne dirait-on pas qu'il a la seconde vue, et qu'il lit couramment dans le livre des destinées?

Le capitaine Grivel entendit ces paroles, et sourit en regardant celui qui les avait prononcées, comme pour lui répondre: Vous avez raison; je lis dans l'avenir, et notre page y est belle. Puis il continua tout haut:

— Le bateau qui nous apporte de l'eau est facile à enlever.

— Sous le feu de la garde du ponton!

— Oui, sous le feu de la garde, sous le feu des canonnières et des vaisseaux anglais, sous le feu du ciel, sous le feu du diable, sous tous les feux du monde, quand on est bien résolu.

— Et qu'il y a bon vent, ajouta Belleguy.

— Ne vous fâchez pas, capitaine, dit celui qui avait interrompu.

— Je ne me fâche pas; mais, pour Dieu, nous n'avons point de temps à perdre: on nous épie. Le sergent espagnol rôde, et si nous sommes trop long-temps ensemble, nous éveillerons ses soupçons. Qu'un de vous se détache et nous quitte, sans faire semblant de rien.

Legras s'éloigna en fredonnant le refrain de la romance impériale:

Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

Grivel reprit:

— La première fois que le mulet (1) aux barriques d'eau vien-

(1) Petit navire espagnol et portugais à un ou plusieurs mâts. Celui dont il s'agit ici, n'avait qu'un seul mât et une voile. Il n'était pas ponté.

dra, s'il fait une brise passable, nous nous en emparerons. Vous m'avez choisi pour le chef d'une entreprise dont l'exécution n'était encore que vaguement arrêtée; vous m'obéirez donc pour celle-ci qui vous apparaît, j'espère, comme positive et assez bien entendue.

Tous répondirent que oui.

— Ecoutez bien maintenant. Quand le mulet sera arrivé, je monterai sur le pont. Je verrai le temps et la mer; je me consulterai, parce que j'aurai la conscience des obstacles ou du succès. Si je crois que nous pouvons partir, je leverai mon chapeau; alors tous nos gens descendront dans le bateau, sous prétexte d'acheter quelques-uns des objets que les matelots y vendent, ou de les aider à hisser les barriques. Je descendrai le dernier, moi, parce que je suis sûr que je ne manquerai pas à ma parole, et que je ne suis pas également certain que chacun tiendra la sienne. Aussitôt que je serai en bas, on s'emparera des matelots andalous et on les jettera à la mer. Ce sera l'affaire des officiers de troupes de terre et des soldats, parce que les marins auront assez à faire de gréer la voile du mulet et d'appareiller. Quand j'ouvrirai les bras, on fera prendre le bain froid à ces damnés Espagnols. C'est bien entendu. Pour tout le reste, le moment décidera. Du courage, de la fermeté, bon vent, jusant (1), et nous réussirons. Y a-t-il des observations? Non. Adieu donc, mes camarades; allez faire vos recrues, mais de bons b..... et pas d'autres.

Grivel vit quelqu'un qui paraissait douter encore.

— Qu'avez-vous? Est-ce que, dans le plan que je viens de vous dire, vous apercevez des impossibilités?

La question s'adressait à un officier d'infanterie, brave, qu'une des conditions du projet étonnait cependant.

— Quoi! dit-il, capitaine Grivel, en plein jour! Et la surveillance de nos geôliers!

— Elle sera facilement en défaut, mon cher. Les Espa-

(1) On appelle ainsi le reflux ou la marée descendante.

gnols veillent la nuit, parce qu'ils ne croient qu'aux évasions nocturnes, et ils sont payés pour y croire ; d'ailleurs ils aiment la fraîcheur, la contemplation de leur beau ciel étoilé, et le cigarre qui leur parfume l'air. Le jour, ils dorment : c'est leur usage. Ce qui vous arrête me donne confiance, à moi. Ils ne soupçonneront pas qu'on puisse essayer de faire une chose si difficile. Une évasion en plein midi ! vous iriez leur dire que c'est là votre projet, qu'ils vous riraient au nez et se rendormiraient. Quand l'exécution sera commencée, ils seront un bon moment à voir et à ne pas croire. Ils crieront aux armes, courront à leurs fusils ; les Français les retiendront bien un peu, et nous aurons pris de l'avance sur les balles. C'est sûr comme la prévision de cet officier à un soldat qu'on devait manquer et qu'on manqua en effet. Il y a au surplus une raison qui vaut toutes les autres. Aucun bateau n'accoste la nuit, et il faut un bateau pour nous sauver, parce que personne de nous, que je sache, n'a le don de saint Pierre, qui marchait sur l'eau. Ainsi nous partirons en plein jour, devant tout le monde. J'ai calculé nos chances, elles me paraissent être dans le rapport de 10 à 1 contre nous ; mais il suffit de un, pour que nous défions dix. Sang-froid et silence, quand nous serons dans le bateau, au premier moment du péril ; et.... Dieu est grand !

On se sépara après s'être bien entendu, pour éviter les mécomptes. De nouvelles propositions furent faites aux personnes qu'on avait trouvées jusque-là récalcitrantes. Les prisonniers rattachés au complot ne voulaient point avoir à se reprocher de n'avoir pas fait tout leur possible pour vaincre les résistances trop prudentes qui combattaient dans plus d'un cœur le desir et le besoin de la liberté. Le capitaine apprit le surlendemain que vingt-cinq officiers et dix soldats ou matelots composeraient infailliblement son équipage. C'était bien peu : aussi que de fois, dans les causeries, ce propos fut charitablement tenu contre le chef du complot : « Le feu de son cerveau brûlant n'est pas bien communicatif ; il n'a enflammé que trente-quatre têtes creuses ! »

Grivel entendait et laissait dire.

Ce qui passait pour une plaisanterie prit enfin un caractère sérieux. On avait ri : il fallut avoir foi et respect.

Le matin du 22 février 1810, à dix heures et demie, le mulet à l'eau arriva en louvoyant contre *la Vieille-Castille*. Il ventait de l'est. Le bateau accosta à babord (gauche) sous le vent du vaisseau, qui avait le nez tourné vers le Trocadero. Selon leur usage, les *marineros* dégarnirent sur-le-champ la voile, et dépassèrent toutes les manœuvres. C'est la prudence qui avait dicté cette précaution, fort bonne certainement, si tous les prisonniers avaient été étrangers à la marine ; mais *la Vieille-Castille* portait des marins, et pour le gouverneur de Cadiz comme pour le bonhomme Bartholo, ce fut la précaution inutile. Femme qu'on enferme, matelot en prison, ne valent pas mieux l'un que l'autre à leur gardien.

Quand le mulet fut amarré par devant et par derrière, les prisonniers, sans affectation, descendirent dedans par les sabords des batteries ou en s'affalant au moyen de quelques cordages, pendans le long du bord. Ils eurent l'air de mettre beaucoup d'empressement à aider les Espagnols à élinguer (1) les barriques et à les envoyer du bateau sur le ponton. Quelques-uns feignirent d'avoir une soif ardente, et de trouver avec bonheur de l'eau fraîche ; d'autres entourèrent les matelots, pour leur acheter du fil, des aiguilles, de la morue, du tabac ou du papier. Pendant que chacun jouait son rôle, Belleguy, Legras et les autres marins français préparaient l'appareillage, apportaient la vergue près du mât, passaient la drisse de la voile, afin de la hisser aussitôt qu'on serait dégagé. On attendait le capitaine : il se promenait tranquillement sur le passe-avant, où la foule s'était portée pour assister au spectacle qui, d'une ou d'autre façon, allait être donné par la barque. Il regardait de temps en temps si tout son monde était dans le bateau, si les préparatifs étaient assez avancés. Ses camarades, ceux qu'il allait quitter tout-à-l'heure, se moquaient de lui; ils disaient jusque dans son oreille :

— Il les a fait embarquer, mais pas si bête de les suivre.

(1) Ceindre avec une corde appelée *élingue*.

— Vous vous trompez, répondit-il alors avec une politesse ironique. Je pars; allez vous mettre à vos fenêtres, pour voir cela. Permettez-moi de passer.

Les rangs lui furent ouverts. Il parut alors en haut de l'escalier au bas duquel ses amis l'attendaient avec impatience, mais sans accuser sa lenteur; car ils le connaissaient trop bien pour avoir le moindre doute sur sa loyauté. Grivel ouvrit les bras; c'était le signal convenu, et en une seconde, il fut au gouvernail, qui par bonheur n'avait pas été démonté. Les officiers de troupes se saisirent des matelots espagnols : les uns furent précipités dans la mer; d'autres s'y jetèrent d'eux-mêmes, voyant que la résistance était inutile. Le patron monta avec une barrique à bord du ponton.

Les marins français, sûrs de leurs courageux auxiliaires, ne s'occupaient que de gréer le mulet. Ils hissèrent promptement la voile, pendant que de *la Vieille-Castille*, on cherchait à larguer l'amarre tournée aux patins (1) de l'avant. Personne n'avait de couteau pour la couper. Quelqu'un se dévoua; ce fut l'aspirant Dumoustier, qui remonta sur *la Vieille-Castille*. Après avoir rendu le service d'où dépendait le succès de l'entreprise, il ne put plus redescendre dans la barque, et fut condamné à rester prisonnier, lui qui avait vu la liberté de si près!

Les incidens se multipliaient. Il faudrait dix plumes pour faire face à la nécessité où je suis de vous raconter tout ce qui se passa pendant cinq minutes sur la citerne et sur le vaisseau. Vous figurez-vous les Espagnols à la nage, criant, jurant, invoquant pour eux et contre les Français tous les saints du paradis, tous les diables de l'enfer? Voyez-vous la lutte des officiers contre ces vigoureux Andalous, soit qu'il fallût les jeter à la mer, soit qu'il s'agît de les empêcher de remonter dans le bateau? Entendez-vous Grivel donner tranquillement ses ordres, exécutés rapidement et en silence? Et tout ce mouvement et tout ce tumulte vont augmenter encore. Deux causes, dont une

(1) Forts morceaux de bois, placés debout sur le bord du vaisseau.

seulement pouvait être prévue, jetteront le découragement et la terreur dans quelques âmes, et grandiront l'héroïsme des cœurs forts. Au moment où le capitaine est descendu, le factionnaire a voulu l'empêcher de passer. Grivel l'a repoussé en détournant son fusil. Alors le feu a commencé. Le mousquet du soldat a donné le signal, et des canonnières on a répondu aussitôt par des fusillades successives. Ce n'est pas tout. On a vu du vaisseau amiral anglais déborder une chaloupe armée en guerre. Le tillac de *la Vieille-Castille* signale aux fugitifs ce nouveau péril : « Sauve qui peut, voilà une embarcation anglaise qui vient à bord! » Les balles et plus encore cet avertissement ont effrayé des prisonniers qui n'étaient pas du complot, mais qui, voyant Grivel s'emparer du mulet, comme un homme maître de la fortune, se sont hasardés à le suivre. Ils se hâtent de remonter dans le vaisseau, d'où on leur tend la main, en pensant les sauver.

Cependant la garde, empêchée d'abord par les curieux, fait une décharge. Un matelot français est seul atteint. Francisque reçoit toutes les balles; il semble qu'il ait été le but unique des Espagnols. Le hasard a bien servi les bourreaux. Francisque était au point de la voile que la brise secouait avec force; il attendait qu'on vînt frapper l'écoute qui devait servir à la faire fonctionner convenablement. Percé de part en part, il tombe; et la voile, livrée au caprice du vent, fouette l'air, bat avec violence, tourne autour du mât où elle n'a pu devenir adhérente par son milieu, parce qu'on n'a pas eu le temps de faire un rocambeau (1), mais se fixe un moment, quand Belleguy est parvenu à prendre le point que le malheureux Francisque n'a abandonné qu'avec la vie.

L'aspirant se livre bravement au danger dont la mort du matelot démontre assez clairement l'évidence. On le vise, on le manque. Un effort de l'est, qui souffle très frais, le soulève; il lutte et cède, mais sans lâcher la voile. Il est enlevé, emporté

(1) Cercle de fer, de bois et de corde, ou seulement de corde. Celui du mulet était de corde et de bois. Le rocambeau retient la vergue au mât et la conduit quand on la hisse ou qu'on l'amène (descend).

hors de la barque, rapporté par un mouvement de roulis, et retenu par ses camarades, qui parviennent, après un combat contre la bourrasque, à passer l'écoute dans l'œillet du coin de la voile. Admirable persévérance que les camarades de Belleguy louèrent en l'appelant une tenacité bretonne! elle sauva la vie à trente-six Français, dignes, par leur courage, d'échapper aux dangers de cette situation.

La voile établie, et le bateau en travers, le vent fit abattre le mulet sur babord, et il s'échappa grand largue. Quand il s'éloigna du vaisseau, d'où l'on tirait toujours, le capitaine Grivel dit aux officiers supérieurs, qui naguère l'avaient traité d'insensé, et qui dix minutes auparavant l'avaient mis comme au défi de partir :

— Adieu donc, messieurs les prudens; achetez du tabac, car vous avez pour long-temps encore à fumer. Quant à nous, avant une heure, nous serons à terre ou morts.

Les derniers mots arrivèrent à peine au ponton, d'où la barque s'éloignait avec une extrême rapidité, poussée par le vent et portée par la marée descendante. Le feu des canonnières ne cessait pas. Grivel avait fait coucher dans le fond du bateau tout son équipage de fugitifs; il était seul debout, et au besoin, Sastre le matelot, Belleguy, Legras, Ville ou Vergès, venait à l'écoute pour aider la manœuvre de la voile. Ce que les marins redoutaient, c'est qu'un boulet ou un biscaïen vînt fracasser le mât du mulet; il était déjà si peu solide, sans autres points d'appui que son emplanture, la drisse de la voile qui lui servait de hauban, et les écoutes qui l'étayaient un peu par derrière! Les projectiles respectèrent ce faible morceau de bois, et ce navire qui portait moins peut-être que César et l'empire, mais beaucoup plus assurément que dix rois comme ceux au profit desquels Espagnols et Français se disputaient la Péninsule.

Le premier acte de cette tragi-comédie était joué. Grivel avait presque gagné sa partie contre la fortune. Il fallait cependant traverser les flottes anglaise et espagnole; il fallait aussi échapper aux nombreux canots que les commandans des bâtimens ennemis envoyaient à la poursuite des prisonniers et

qui faisaient contre eux un feu soutenu. Plusieurs lignes de bâtimens de commerce de diverses nations, mais surtout d'Angleterre, étaient mouillés à terre des bâtimens armés; Grivel gouverna sur ce groupe, parce que les boulets ne devaient pas venir l'y chercher. Il donna en plein parmi eux, et de touchantes marques d'intérêt furent prodiguées à lui et à ses nobles compagnons. L'attention de tous les équipages avait été éveillée par la fusillade dont on avait salué le départ de la citerne; tous les yeux étaient attachés sur cette embarcation; on suivait chacun de ses mouvemens, et quand on la vit laisser loin derrière elle la meute qui la chassait et entrer dans la paisible enceinte du mouillage de navires marchands, on devina que des marins seuls avaient pu concevoir cette manœuvre. La générosité qui compatit à tous les malheurs, et cette voix intérieure du marin qui s'intéresse toujours à la destinée du marin, même ennemi (sublime fraternité des hommes de mer), ces vives sympathies se manifestèrent par d'honorables transports.

— Hourra! hourra! criaient à-la-fois les matelots pour encourager nos braves fugitifs.

Partout les bonnets sautaient en l'air, on battait des mains avec enthousiasme, on riait, on montait dans les haubans, comme si l'on avait rendu les honneurs militaires à des vainqueurs jouissant de l'ovation du triomphe. Les Français répondirent à ces témoignages de bienveillance en saluant les étrangers dont ils recevaient pour quelques momens une hospitalité si amicale. Ce n'est pas au surplus le seul acte d'obligeance qui dans cette journée marqua la conduite des Anglais. Le capitaine Grivel et les siens apprirent plus tard que l'officier sous les ordres duquel était la chaloupe qu'on avait vu venir à bord de *la Vieille-Castille* pendant l'embarquement des prisonniers, avait refusé de courir après eux. Il répondit au sergent espagnol qui l'avertissait du départ des officiers du ponton. « Ils s'en vont; je leur souhaite un bon voyage! je suis envoyé pour dépasser vos cables, c'est là tout mon devoir, et je ne m'en détournerai pas. » Un trait pareil mérite des éloges. Il se conçoit d'ailleurs à merveille; pour des cœurs bien placés, il n'y a point d'ennemis

désarmés. L'infortune a des droits sacrés, honte à qui les oublie!

Les bâtimens marchands étant dépassés et le mulet se trouvant au-delà de la portée du canon des premiers vaisseaux anglais, mouillés en tête de la rade, le capitaine Grivel vint un peu sur tribord, pour aller chercher un point abordable de la côte, entre Sainte-Catherine et Rota. Il semblait que rien ne devait plus les contrarier pendant leur route; les embarcations armées les avaient abandonnées dans une chasse inutile; les boulets ne pouvaient plus les atteindre; les forts n'avaient point à tirer sur la barque. Un obstacle était encore pourtant devant eux; mais il est écrit que le destin favorise les audacieux, et le proverbe latin se vérifia cette fois de plus. Un convoi louvoyait à l'entrée de la baie, sous l'escorte de quatre goëlettes de guerre espagnoles, et l'on ne pouvait suivre d'autre route que celle qui traversait le convoi. Eviter les bâtimens convoyeurs, c'est ce qu'on aurait fait, si l'on avait eu le choix du chemin; mais la ligne était tracée, on devait impérieusement la suivre. Nécessairement aussi on devait rencontrer une des goëlettes qui manœuvrait sur le point où on voulait passer. Virera-t-on de bord? on perdra un temps précieux, et certain signal, fait par un des commandans anglais, peut jeter sur le bateau un navire armé; puis une des chaloupes poursuivantes peut s'apercevoir d'un changement de direction et aller au mulet, remontant dans la rade. Fera-t-on vent arrière? mais le grand largue est l'allure convenable; mais on s'éloigne de la terre desirée, et la marée peut devenir défavorable! Décidément on continuera à courir, pour aller chercher la côte le plus promptement possible. Tout le monde est de cet avis. Malheur peut arriver: on l'acceptera; mais on ne l'ira pas chercher follement. Le bateau allait droit à la goëlette.

— Que tout le monde, excepté deux ou trois marins, se couche sur les barriques, et silence! Si on nous hèle, je répondrai.

On se coucha, comme l'avait ordonné le capitaine.

— Je crois qu'elle nous a reconnu, dit Grivel, qui remarquait que, depuis un moment, la goëlette était comme en panne. Pris pour pris, autant vaut ne se faire harponner qu'après

avoir fait du mal à son ennemi. Je cours sur elle; je l'aborde en plein, et il en arrivera ce qu'il plaira au ciel. Nous la prendrons, si nous avons le temps, et nous irons à terre avec: sinon.....

Belleguy était sur l'avant du bateau; il dit au capitaine:

— Ne vous inquiétez pas du chebeck : il vire vent arrière, parce qu'il a manqué à virer vent devant. Je ne pense pas qu'il se doute qui nous sommes.

— A la bonne heure donc : continuons ainsi.

Le mulet continua en effet, filant grand train et franchissant la lame, comme le chevreuil, poursuivi par les chiens, franchit les buissons et les fossés. Il passa très près de la goëlette, où quelqu'un reconnut les Français. Les Espagnols ne prirent pas les armes, soit qu'ils fussent en humeur d'humanité, ce qui n'est pas fort probable, soit qu'ils vissent qu'ils n'atteindraient pas la barque, qui marchait bien. Seulement ils voulurent faire voir qu'ils n'étaient pas dupes du prétendu bateau espagnol; on entendit une voix qui criait : *Los Franceses!* et une bûche tomba à bord du navire enlevé. Elle n'atteignit personne.

La campagne touchait à son terme. Il était midi et il y avait une heure environ qu'on avait quitté *la Vieille-Castille*. Que de choses on avait faites! Que de dangers on avait courus! Mais aussi quelle compensation! Voilà la terre! Encore quelques minutes, et l'on y sera descendu. On se félicite, on s'embrasse, on comble d'actions de grâces le capitaine, qui a inspiré à tous la confiance dont il était rempli. Chacun a fait son devoir. On est content de soi et des autres : c'est un bonheur; c'est un délire! On n'a plus qu'un regret : pourquoi tout ce qu'il y a de Français sur la rade de Cadiz n'est-il pas à bord de la petite barque? Pourquoi Francisque est-il mort? Seule victime dans cette entreprise aventureuse qui pouvait coûter la vie à tant de braves gens, il eut de chacun une larme et un bon souvenir. Son oraison funèbre ne fut prononcée tout haut par personne; mais personne n'eut à se reprocher de l'avoir oublié. Francisque était matelot, soldat dans les marins de la garde. Corse de naissance, il s'était attaché

à M. Barbieri, officier dans les corps des marins, et Corse comme lui. La prison et la mort, je crois, arrivée pendant la captivité, séparèrent Francisque et son compatriote. Le matelot se donna alors au capitaine Grivel, qui eut la douleur de le perdre.

Enfin, on aborda la côte, près de Rio-Salado; un poste français était là. Ils vont être sans doute reçus à bras ouverts, ces échappés de ponton! Point. Le mulet n'a pas de pavillon, et le poste le prend pour un bateau de la contrebande! « Aux armes! » Les soldats sortent, couchent en joue les arrivans, et tirent. Quatre balles sifflent au-dessus des têtes qu'on ajustait; Vergès se hâte de dépasser sa chemise, et d'en faire une espèce de pavillon parlementaire; mais les fusils se rechargent. L'équipage de la barque saute alors à terre; et c'est la pointe de la baïonnette du factionnaire qui reçoit Grivel, quand il vient se faire reconnaître.

— Nous sommes Français, camarades, dit le capitaine au soldat.

— Français!

— Oui! et tous ces messieurs sont officiers.

— Ils n'en ont sacrédieu pas l'air, répliqua le grenadier en redressant son arme.

— J'avoue qu'on pourrait s'y tromper.

Les haillons qui couvraient les évadés du ponton, leur donnaient en effet plutôt l'air de bandits que d'honnêtes militaires. Les brillans uniformes s'étaient transformés en hideuses guenilles; c'était à faire horreur et pitié. Un officier à cheval arriva pour savoir ce qu'il y avait, et ce que signifiaient les coups de fusils qu'il venait d'entendre; cheval et cavalier furent pressés, serrés, étouffés de caresses. La joie de ces malheureux qui venaient de conquérir le rivage, malgré tant d'obstacles, ressemblait à de la démence.

Le capitaine Grivel et ses trente-quatre glorieux complices partirent pour le port Sainte-Marie, aussitôt qu'ils eurent fraternisé avec le poste qui les avait accueillis d'abord fort mal. A leur arrivée, ils allèrent se présenter au duc de Dalmatie. Le maréchal Soult les traita avec toute la distinction qu'ils

méritaient, et s'adressant à Grivel, loua largement son entreprise et sa belle conduite.

— Bah! répondit avec modestie le capitaine, c'est *un tour de matelot*, monsieur le maréchal, et voilà tout.

Et il disait un tour de matelot, comme on dirait : un tour de page ou d'écolier. Quelle espiéglerie, bon dieu!

Le capitaine Grivel fit un rapport officiel de l'évènement du jour au duc de Dalmatie. Ce rapport ne dépassait pas six lignes. Au ministre de la marine Décrès, l'officier des marins de la garde devait un plus long récit; il fut concis pourtant, et voici sa lettre que j'ai retrouvée par hasard.

Puerto Santa-Maria, le 22 février 1810.

Monseigneur, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. E. les détails d'un évènement qui, bien qu'ordinaire, a fait ici quelque honneur à la marine dans l'esprit de l'armée.

J'étais prisonnier depuis l'affaire de Baylen, sans jamais avoir pu trouver l'occasion de briser mes fers. Enfin, le 22 février, j'ai réussi. Quelques marins, quelques officiers de terre résolus, ont voulu courir ma fortune. Je me suis élancé avec eux dans un bateau, et nous l'avons enlevé à l'instant. Nous avons cherché à hisser la voile, et à déborder sur-le-champ; mais le matelot que j'avais chargé de couper la bosse, ayant reçu deux coups de fusil (1) avant d'avoir pu en venir à bout, notre position a été pendant quelques minutes extrêmement critique. Une circonstance particulière en augmentait le danger, c'est l'habitude

(1) On remarquera peut-être que ce passage du rapport officiel de M. Grivel diffère de ma narration qui place le brave Francisque au point de la voile, et non pas à la bosse; M. Grivel se trompa le 22 février 1810, en écrivant cette phrase. La mémoire des détails lui échappait dans ce moment, et on le concevra facilement, si on cherche à analyser la situation morale où il devait être après le succès de sa téméraire entreprise. Francisque était où mon récit l'a montré mourant avec tant de courage. Une note de M. l'amiral Grivel, postérieure de plusieurs années à son rapport, a rétabli sur ce point la vérité historique.

qu'ont les bateaux au service des pontons de dépasser toutes leurs manœuvres en accostant. Enfin, à force de travail et de constance, nous avons réussi à passer des amures, des écoutes, à filer nos amarres, et à faire route.

Les vaisseaux anglais qui, jusqu'à ce moment nous avaient fusillé sans cesse, nous ont expédié des péniches qui nous ont envoyé des boulets, depuis l'instant de notre départ à-peu-près jusqu'à celui de notre arrivée. Après une demi-heure de route, nous sommes tombés entre quatre chebecks espagnols de guerre qui louvoyaient pour entrer en baie. Ils nous ont vivement canonnés (1) en nous criant d'amener; mais nous étions résolus de mourir ou de passer, et nous avons pris terre heureusement après une heure de cette situation périlleuse.

Monseigneur, ceci s'est passé en plein midi, à demi-portée de pistolet de trois vaisseaux de ligne anglais, de deux frégates espagnoles et d'une foule de canonnières. Quoiqu'il ventât grand frais, et que j'eusse toujours fait porter plein; nous avons demeuré une heure entière. V. Exc., qui se connaît en coups de main, appréciera celui-ci.

Ce que j'en dis, monseigneur, n'est point pour relever cette action aux yeux de V. Exc. en ma faveur, j'en ai déjà été bien payé par le plaisir d'avoir rendu à la liberté ving-cinq officiers et dix soldats français, et par l'accueil vraiment fraternel qu'on m'a fait ici; mais il est de mon devoir de vous rendre témoignage de la bravoure distinguée de MM. Euryeul, enseigne provisoire, Legras, capitaine du commerce, et des aspirans Vergès, Ville et Belleguy, ainsi que du matelot Sastre. Ces jeunes gens sont remplis de connaissances théoriques; mais en

(1) Les canonnières ne tirèrent pas sur le bateau. Ici encore M. Grivel se trompa en 1810; mais cette erreur et celle que j'ai signalée plus haut sont les seules qu'on puisse relever dans cette pièce intéressante. Une chose dont on peut être sûr, c'est que M. Grivel n'ajouta pas cette circonstance d'un nouveau danger au résumé trop modeste qu'il venait de faire de tous ceux qu'avaient courus les fugitifs, pour produire un plus grand effet. Le paroxisme de la joie dans lequel il était troubla seul un instant ses souvenirs: il a rectifié depuis cette partie de son rapport.

outre ils sont marins, comme ils l'ont bien prouvé en cette occasion ; car je ne fusse point arrivé à terre, si nous n'avions su les uns et les autres que des mathématiques.

J'ai l'honneur, etc.

L. GRIVEL.

C'est avant de se coucher que le capitaine écrivit ce rapport si simple, où sa romanesque aventure est caractérisée d'évènement *ordinaire*, qui fait *quelque honneur* à la marine. Il affaiblissait beaucoup les couleurs dont il aurait pu, sans forfanterie, se servir pour peindre ce drame merveilleux ; mais personne au port de Sante-Marie ne jugeait la chose comme Grivel. La nouvelle de l'évasion courut tout de suite les rangs de l'armée, et quand elle arriva dans la ville avec les prisonniers, elle y causa une émotion, une joie bien concevable. Les visites, les félicitations, les embrassemens accablaient les héros déguenillés. Leurs frères d'armes voulurent leur faire fête; invités à dîner partout, les compagnons du capitaine n'acceptèrent point cette politesse : ils tenaient à célébrer tous ensemble leur délivrance. Ils se réunirent pour cela dans une auberge, et officiers, soldats et domestiques s'assirent à la même table : c'était le jour de l'égalité que celui des périls communs et de la commune délivrance. On vécut en amis; on se dédommagea des privations endurées; on fit de bonnes et chaudes plaisanteries contre ceux qui, par leur faute, mangeaient encore la ration espagnole ; on chercha à se rappeler toutes les circonstances de cette longue navigation d'une heure, dont le but était la découverte d'une terre à laquelle on aspirait comme à une plage inconnue; et, chose singulière, on eut de la peine à s'en souvenir : c'était un songe. Pendant le repas, si gai, si fraternel, où s'élargissaient de nobles poitrines oppressées par un cauchemar de dix-huit mois et par une agonie de soixante minutes, les musiques des régimens français vinrent donner des sérénades sous les fenêtres de la *Possada*. La foule se réunit dans la rue, et, quand les fugitifs de *la Vieille-*

Castille quittèrent la maison, on les accompagna avec des acclamations et des *vivat !*

Cependant le capitaine Grivel ne regardait pas sa tâche comme remplie : il ne pouvait être satisfait avant d'avoir délivré ceux-là même dont il avait eu le plus à se plaindre. Il alla visiter le maréchal Victor et lui dit : Donnez-moi une embarcation, cent fusils et des munitions, et j'irai vous chercher tous nos camarades. Le temps est bon encore : je pars et je reviens dans trois ou quatre heures.

—Non, lui répondit le duc de Bellune ; non, monsieur Grivel : c'est trop de dévoûment ; je ne consentirai jamais à vous voir exposé de nouveau.

Force fut au capitaine de se résigner : il espérait cependant que les Français des pontons chercheraient à l'imiter, et qu'ils saisiraient la première occasion propice.

— S'ils se souviennent de moi, se disait-il un jour, ils viendront nous rejoindre.

Ce jour-là il avait un pressentiment. Qui oserait rire d'un pressentiment? Qui n'a entendu, au moins une fois, certaine voix intime l'avertir d'un malheur ou d'une joie prochaine? Grivel était allé dîner chez le commissaire des guerres à Xérès. Sur le soir, il vit le temps changer : les vents fraîchissaient du sud-ouest. Il appela son domestique : — « Selle tout de suite. »

— Et où allez-vous si vite? lui dit son hôte. Pourquoi nous quitter ainsi? Quelle affaire pressante vous appelle à Port-Sainte-Marie ?

— Il faut que je m'en aille, j'ai dans l'idée qu'il y aura du nouveau cette nuit à la côte. Adieu.

Il n'y eut pas moyen de le retenir. Les deux lieues qui séparent Sainte-Marie de Xérès furent bientôt franchies. Grivel était sur le bord de la mer à minuit, épiant les mouvemens de la rade ; à trois heures *la Vieille-Castille* y arriva. Le capitaine ne s'était pas trompé! On se mit en devoir de sauver les prisonniers, parmi lesquels, il faut le dire, quelques-uns méritaient peu la bonne fortune que leur avaient assurée leurs braves camarades. L'officier des marins de la garde ne resta pas, comme on

peut le croire, spectateur tranquille de ce sauvetage. Il prit toutes les mesures sages qu'on devait attendre de son expérience; il donna l'exemple du dévoûment. C'est ce qu'il avait fait déjà la nuit du 5 au 6 mars, quand, dans un grand coup de vent, les vaisseaux espagnols et portugais s'allaient échouer. La mer était grosse, et battait le rivage avec fureur; les embarcations étaient difficiles à manier; on pouvait attendre que la marée changée n'ajoutât pas un nouvel obstacle à ceux que le sud-ouest multipliait. Un général ordonna qu'on envoyât un canot à un des bâtimens pour y chercher du monde; Grivel fit observer qu'y arriver était chose impossible, que le canot chavirerait probablement, et que l'on perdrait des matelots sans profit pour les fugitifs.

— Mauvaises raisons que cela, monsieur! dit l'officier général; mais voilà comme vous êtes, messieurs les marins, vous trouvez des difficultés partout!

Quel homme dans l'armée avait le droit d'accuser de timidité le chef de l'entreprise du 22 février? Grivel ne lui demanda pas son nom; mais s'avançant vers son cheval, il lui serra la cuisse avec une main dont la colère avait centuplé la force, et lui dit :

—Vous allez voir, général, si nous avons peur. Mais souvenez-vous que vous l'avez voulu.

Il fit embarquer dix hommes dans un grand canot, poussa au large, lutta contre les lames soulevées, et quand il fut près du ponton, une vague prit l'embarcation par-devant, la mit debout, puis la renversa en arrière. Les dix matelots périrent en voulant regagner la terre; le capitaine se sauva parce qu'il resta loin de la plage, se soutenant et attendant une circonstance favorable pour rejoindre le bord. Je ne sais pas ce que le général fit d'excuses au capitaine.

L'affaire du ponton des officiers eut lieu le 16 mai, c'est-à-dire presque trois mois après que Grivel avait enlevé le mulet. Le 26 mai, un autre ponton coupa ses cables, et vint à la côte. *L'Argonaute* fut moins heureux que *la Vieille-Castille*; il fut horriblement mitraillé par les Anglais. C'est une terrible scène que celle dont ce vieux vaisseau fut le théâtre. Le sauvetage pré-

senta des difficultés qu'on ne put pas toujours surmonter. La brave Castagné, officier de marine qui était à la tête de cette expédition, était parti du mouillage un peu trop tôt; il n'avait pas bien calculé la marée, et le vaisseau s'arrêta loin de la côte. Il s'était hâté, de peur d'être accusé de lâcheté par ses camarades! Fatal point d'honneur, auquel il céda et qui coûta si cher!

Grivel, qui commandait l'avant-garde de la flottille de M. de Saizieu, vint au secours de *l'Argonaute*. Comment il s'y comporta, je vais vous le dire... Non, j'ai déjà compté trop longuement; mais voici qui témoignera mieux que toutes mes paroles. C'est pour le sauvetage de *l'Argonaute* qu'il fut fait officier de la légion d'honneur; et alors, c'était quelque chose!

A. JAL.

LE MESSAGE.

J'ai toujours eu le desir de raconter une histoire simple et vraie, à la lecture de laquelle un jeune homme et sa maîtresse fussent saisis de terreur et se réfugiassent au cœur l'un de l'autre comme deux enfans qui se serrent en rencontrant un serpent sur le bord d'un bois.

Au risque de diminuer l'intérêt de ma narration ou de passer pour un fat, je commence par annoncer le but de mon récit; et, comme j'ai joué un rôle dans ce drame presque vulgaire, s'il manque d'effet, la faute en sera certes à la vérité historique et à moi; car il y a des choses vraies souverainement ennuyeuses : le talent consiste à bien choisir.

En 1822, j'allais de Paris à Moulins; et l'état de ma bourse m'obligeait à voyager sur l'impériale de la diligence. Les Anglais regardent ces places situées dans cette partie aérienne de la voiture comme les meilleures; aussi, durant les premières lieues de la route, je trouvai mille raisons excellentes pour justifier l'opinion de nos voisins.

Un jeune homme, qui me parut être un peu plus riche que je ne l'étais, se trouvait, par goût, près de moi, sur la banquette. Il accueillit mes argumens par des sourires inoffensifs. Bientôt,

une certaine conformité d'âge, de pensée, notre amour mutuel pour le grand air, pour les riches aspects des pays que nous découvrions à mesure que la lourde voiture avançait, puis je ne sais quelle attraction magnétique impossible à expliquer, firent naître entre nous cette espèce d'intimité momentanée à laquelle les voyageurs s'abandonnent avec d'autant plus de complaisance, que ce sentiment éphémère paraît devoir cesser promptement et n'engager à rien.

Nous n'avions pas fait trente lieues, que nous parlions des femmes et de l'amour. Avec toutes les précautions oratoires voulues en semblable occurrence, il fut bientôt question de nos maîtresses. Jeunes tous deux, nous n'en étions encore l'un et l'autre qu'à *la femme d'un certain âge*, c'est-à-dire à la femme qui se trouve entre trente-cinq et quarante ans.

Oh! un poète qui nous eût écoutés de Montargis à je ne sais plus quelle poste, aurait recueilli des expressions bien enflammées, des portraits ravissans et de bien douces confidences!... Nos regards encore rougissans, nos craintes pudiques, nos interjections silencieuses, étaient empreints d'une éloquence dont je n'ai plus jamais retrouvé le charme naïf. Sans doute, il faut rester jeune pour comprendre la jeunesse. Alors, nous nous comprîmes à merveille sur tous les points essentiels de la passion.

Et d'abord, nous avions commencé à poser en fait et en principe qu'il n'y avait rien de plus sot au monde qu'un acte de naissance; que bien des femmes de quarante ans étaient plus jeunes que certaines femmes à vingt, et qu'elles n'avaient réellement que l'âge qu'elles paraissaient avoir; puis, nous ne mettions pas de terme à notre amour; nous nagions dans un océan sans bornes.

Enfin, après avoir fait nos maîtresses jeunes, charmantes, dévouées, comtesses, pleines de goût, spirituelles, fines; après leur avoir donné de jolis pieds, une peau satinée et même doucement parfumée, nous nous avouâmes, lui, que *madame une telle* avait trente-huit ans; et moi, de mon côté, que j'adorais une quadragénaire.

Là-dessus, délivrés l'un et l'autre d'une espèce de crainte va-

gue, nous reprîmes de plus belle, en nous trouvant confrères en amour, et ce fut à qui de nous deux accuserait le plus de sentiment. L'un avait fait une fois deux cents lieues pour voir sa maîtresse pendant une heure; l'autre avait risqué de passer pour un loup et d'être fusillé dans un parc, pour se trouver à un rendez-vous nocturne.... S'il y a du plaisir à se rappeler des dangers passés, il y a aussi bien des délices à se souvenir des plaisirs évanouis : c'est jouir deux fois. La comtesse de mon ami avait fumé un cigare pour lui plaire; la mienne ne passait pas un jour sans m'écrire ou me voir. La sienne était venue demeurer chez lui pendant trois jours au risque de se perdre; la mienne avait fait encore mieux, ou pis si vous voulez. Du reste, nos maris adoraient leurs femmes, ils vivaient esclaves d'un charme puissant; et, plus niais que l'ordonnance ne le porte, ils ne nous faisaient tout juste de péril que ce qu'il en fallait pour augmenter nos plaisirs. Oh! comme le vent emportait vite nos paroles et nos douces risées!....

En arrivant à Pouilly, j'examinai sérieusement la personne de mon nouvel ami; et, certes, je crus facilement qu'il devait être très sérieusement aimé. Figurez-vous un jeune homme de taille moyenne, mais très bien proportionnée, ayant une figure heureuse et pleine d'expression. Ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus; sa bouche avait je ne sais quoi de ravissant; ses dents étaient blanches et bien rangées; une pâleur gracieuse décorait encore ses traits fins, et un léger cercle de bistre cernait ses yeux, comme s'il eût été convalescent. Ajoutez à cela qu'il paraissait très instruit, qu'il était fort spirituel, qu'il avait des mains blanches, bien modelées, soignées comme doivent l'être celles d'une jolie femme; et vous n'aurez pas de peine à m'accorder que mon compagnon pouvait faire honneur à une comtesse. Enfin, plus d'une jeune fille l'eût envié pour mari, car il était vicomte et possédait environ douze à quinze mille livres de rentes, *sans compter les espérances*.

A une lieue de Pouilly, la diligence versa. Mon malheureux camarade trouva plus sûr de s'élancer sur le bord d'un champ fraîchement labouré, au lieu de se cramponner comme je le fis

à la banquette et de suivre le mouvement de la diligence. Il prit mal son élan ou glissa, car je ne sais comment l'accident eut lieu, mais il fut écrasé par la voiture, sous laquelle il tomba. Nous le transportâmes dans une maison de paysan.

A travers les gémissemens que lui arrachaient d'atroces douleurs, il put me léguer un de ces soins auxquels les derniers vœux d'un mourant donnent un caractère sacré. Au milieu de son agonie, le pauvre enfant se tourmentait, avec toute la candeur dont on est souvent victime à son âge, de la peine que ressentirait sa maîtresse, si elle apprenait brusquement sa mort par un journal; alors il me pria d'aller moi-même la lui annoncer. Puis, il me fit chercher une clef suspendue à un ruban qu'il portait en sautoir sur la poitrine. Je la trouvai à moitié enfoncée dans sa chair; il ne proféra pas la moindre plainte lorsque je la retirai, le plus délicatement qu'il me fut possible, de la plaie qu'elle avait faite. Au moment où il achevait de me donner toutes les instructions nécessaires pour prendre chez lui, à la *Charité-sur-Loire,* les lettres qu'il me conjura de rendre à sa maîtresse, il perdit la parole au milieu d'une phrase; mais son dernier geste me fit comprendre que la fatale clef serait un gage de ma mission auprès de sa mère. Affligé de ne pouvoir pas formuler un seul mot de remercîment, car il ne doutait pas de mon zèle, il me regarda d'un œil suppliant pendant un instant, me dit adieu, en me saluant par un mouvement de cils; puis, il pencha la tête et mourut. Sa mort fut le seul accident funeste que causa la chute de la voiture : encore y eut-il un peu de sa faute!.. me disait le conducteur.

A la Charité, j'accomplis le testament verbal de ce pauvre passager. Sa mère était absente; ce fut une sorte de bonheur; néanmoins j'eus à essuyer la douleur d'une vieille servante, qui chancela lorsque je lui racontai la mort de son jeune maître, et qui tomba sur une chaise, en voyant la clef encore empreinte de sang; mais comme j'étais tout préoccupé d'une plus haute souffrance, celle d'une femme à laquelle le sort arrachait son dernier amour, je laissai la vieille femme de charge poursuivre le cours de ses prosopopées, et j'emportai la précieuse

correspondance cachetée soigneusement par mon ami d'un jour.

Le château où demeurait sa maîtresse se trouvait à huit lieues de Moulins, et encore fallait-il, pour y arriver, faire quelques lieues dans les terres. Alors, il m'était assez difficile de m'acquitter de mon message; car, par un concours de circonstances inutiles à expliquer, je n'avais que l'argent nécessaire pour atteindre Moulins. Cependant, avec l'enthousiasme de la jeunesse, je résolus de faire la route à pied, et d'aller assez vite pour devancer la Renommée des mauvaises nouvelles qui marche si rapidement.

Je m'informai du plus court chemin, et j'allai par les sentiers du Bourbonnais, portant, pour ainsi dire, un mort sur mes épaules. A mesure que j'avançais vers le château de Montpersan, j'étais de plus en plus effrayé du singulier pélerinage que j'avais entrepris. Mon imagination inventait mille fantaisies romanesques. Je me représentais toutes les situations dans lesquelles je pouvais rencontrer madame la comtesse de V**, ou, pour obéir à la poétique des romans, la *Juliette* tant aimée du jeune voyageur. Je forgeai des réponses spirituelles à des questions que je supposais devoir m'être faites. C'était à chaque détour de bois, dans chaque chemin creux une répétition de la scène entre Sosie et la lanterne à laquelle il rend compte de la bataille. A la honte de mon cœur, je ne pensai d'abord qu'à mon maintien, à mon esprit, à faire preuve d'habileté; mais lorsque je fus dans le pays, une réflexion sinistre me traversa l'âme comme un coup de foudre qui sillonne et déchire un voile de nuées grises. Quelle terrible nouvelle pour une femme en ce moment tout occupée de son jeune ami, qui avait peut-être eu mille peines à l'amener légalement chez elle, et qui, sans doute, espérait mille joies!...

Enfin, il y avait encore une charité cruelle à être le messager de la mort : aussi, je hâtai le pas, m'embourbant, me crottant; et j'atteignis bientôt une grande avenue de châtaigniers, au bout de laquelle les masses du château de Montpersan se dessinaient dans le ciel comme des nuages bruns à contours capricieux.

En arrivant à la porte du château, je la trouvai toute grande

ouverte. Cette circonstance imprévue détruisait mes plans et mes suppositions; cependant j'entrai hardiment, et j'eus aussitôt à mes côtés deux chiens qui aboyèrent en chiens de campagne. A ce bruit, une grosse servante accourut, et quand je lui eus dit que je voulais parler à madame la comtesse, elle me montra par un geste de main les massifs d'un parc à l'anglaise qui serpentait autour du château, et me répondit :

— Madame est par là.....

— Merci ! dis-je d'un air ironique.

Une jolie petite fille, à cheveux bouclés, à ceinture rose, à robe blanche, à pélerine plissée, étant arrivée sur ces entrefaites, entendit ou saisit la demande et la réponse. A mon aspect elle disparut en criant d'un petit accent fin :

— Ma mère, voilà un monsieur qui veut vous parler.

Et moi de suivre, à travers les détours des allées, les sauts et les bonds de la pélerine blanche, qui, semblable à un feu follet, me montrait le chemin suivi par la petite fille.

Il faut tout dire. Au dernier buisson de l'avenue, j'avais rehaussé mon col, brossé mon mauvais chapeau et mon pantalon avec les paremens de mon habit, mon habit avec ses manches, et les manches l'une par l'autre ; puis je l'avais boutonné soigneusement pour montrer le drap des revers toujours neuf; enfin, j'avais fait descendre mon pantalon sur mes bottes, frottées dans l'herbe. Grâce à cette toilette de gascon, j'espérais ne pas être pris pour l'ambulant de la sous-préfecture ; mais quand aujourd'hui je me reporte par la pensée à cette heure de ma jeunesse, je ris parfois de la manière dont j'étais harnaché.

Tout-à-coup, au moment où je composais mon maintien, au détour d'une verte sinuosité, au milieu de mille fleurs, éclairée par un chaud rayon du soleil du mois de juin, j'aperçus Juliette et son mari. La jolie petite fille tenait sa mère par la main, et il était facile de s'apercevoir que la comtesse avait hâté le pas, en entendant la phrase ambiguë de son enfant.

Etonnée à l'aspect d'un inconnu qui la saluait d'un air assez gauche, elle s'arrêta, me fit une mine froidement polie et une adorable moue, qui révélait toutes ses espérances trompées. Je

cherchai quelques-unes de mes belles phrases si laborieusement préparées; alors pendant ce moment d'hésitation mutuelle, le mari put arriver en scène. Des myriades de pensées passèrent dans ma cervelle, et, par contenance, je prononçai quelques mots assez insignifians, demandant si les personnes présentes étaient bien réellement M. le comte et madame la comtesse de... Ces niaiseries me permirent de juger d'un seul coup-d'œil et d'analyser, avec une perspicacité flatteuse pour l'âge que j'avais, les deux époux dont j'allais troubler la solitude.

Le mari semblait être le type des gentilshommes actuels qui sont le plus bel ornement des provinces. Il portait de grands souliers, à grosses semelles; je les place en première ligne, parce qu'ils me frappèrent plus vivement encore que son habit noir fané, son pantalon usé, sa cravate lâche et son col de chemise recroquevillé. Il y avait dans cet homme un peu du magistrat, beaucoup plus du conseiller de préfecture, toute l'importance d'un maire de canton auquel rien ne résiste, et l'aigreur d'un candidat électoral périodiquement refusé depuis 1816; incroyable mélange de bon sens campagnard et de sottises; point de manières, la morgue de la richesse, beaucoup de soumission pour sa femme, mais se croyant le maître et prêt à se regimber dans les petites choses, sans avoir nul souci des affaires importantes; du reste, une figure flétrie, très ridée, hâlée; quelques cheveux gris, longs et plats: voilà l'homme.

Mais la comtesse!.... ah! quelle vive et brusque opposition ne faisait-elle pas auprès de son mari! C'était une petite femme à taille plate et gracieuse, ayant une tournure ravissante; toute mignonne, délicate. Vous eussiez eu peur de lui briser les os en la touchant. Elle portait une robe de mousseline blanche; elle avait sur la tête un joli bonnet à rubans roses, une ceinture rose, une guimpe remplie si délicieusement par ses épaules et par les plus beaux contours, qu'en les voyant, il naissait au fond du cœur une irrésistible envie de les baiser. Ses yeux étaient vifs, noirs, expressifs, ses mouvemens doux, son pied charmant. Un vieil homme à bonnes fortunes ne lui eût pas donné plus de trente années, tant il y avait de jeunesse dans son front et dans

les détails les plus fragiles de sa tête. Quant au caractère, elle me parut tenir tout à-la-fois de la comtesse de Lignolles et de la marquise de B....., deux types de femmes toujours frais dans la mémoire d'un jeune homme, quand il a lu *Faublas*.

Je pénétrai tout-à-coup dans tous les secrets de ce ménage, et pris une résolution diplomatique, digne d'un vieil ambassadeur. Ce fut peut-être la seule fois de ma vie que j'eus du tact et que je compris en quoi consistait l'adresse des courtisans ou des gens du monde. Depuis ces jours d'insouciance, j'ai eu trop à combattre pour distiller les moindres actes de la vie et ne rien faire qu'en accomplissant les cadences de l'étiquette et du bon ton, qui sèchent les émotions les plus généreuses.

— Monsieur le comte, je voudrais vous parler en particulier, dis-je au mari d'un air mystérieux, en faisant quelques pas en arrière.

Il me suivit. Juliette nous laissa seuls avec la négligence d'une femme certaine d'apprendre les secrets de son mari au moment où elle le veut.

Alors je racontai brièvement au comte la mort de mon compagnon de voyage. L'effet que cette nouvelle produisit sur lui me prouva qu'il portait une affection assez vive à son jeune collaborateur, et cette découverte me donna la hardiesse de répondre ainsi dans le dialogue qui s'ensuivit entre nous deux.

— Ma femme va être au désespoir, s'écria-t-il, et je serai obligé de prendre bien des précautions pour l'instruire de ce malheureux évènement.

— Monsieur, en m'adressant d'abord à vous, lui dis-je, j'ai rempli un devoir. Je ne voulais pas m'acquitter de la mission dont un inconnu m'a chargé près de madame la comtesse, sans vous en prévenir; mais il m'a confié une espèce de fidéi-commis honorable, un secret, dont je n'ai pas le pouvoir de disposer. D'après la haute idée qu'il m'a donnée de votre caractère, j'ai pensé que vous ne vous opposeriez pas à ce que j'accomplisse ses derniers vœux. Madame la comtesse sera libre de parler.....

Le gentilhomme balança très agréablement la tête, en entendant son éloge; il me répondit par un compliment assez entor-

tillé, et finit en me laissant le champ libre. Nous revînmes sur nos pas.

En ce moment, la cloche annonça le dîner; je fus invité à le partager; et comme nous étions graves et silencieux, Juliette nous examina furtivement.

Étrangement surprise en voyant son mari prendre un prétexte frivole pour nous procurer un tête-à-tête, elle s'arrêta en me lançant un de ces coups d'œil qu'il n'est donné qu'aux femmes de jeter. Il y avait dans son regard toute la curiosité permise à une femme qui voit un étranger tombé chez elle, comme des nues; il y avait toutes les interrogations que méritaient ma mise, ma jeunesse et ma physionomie, contrastes singuliers! puis tout le dédain d'une maîtresse idolâtrée, aux yeux de qui les hommes ne sont rien, hormis un seul; il y avait des craintes involontaires, de la peur, et l'ennui d'avoir un hôte inattendu, quand elle venait, sans doute, de ménager à son amour tous les bonheurs de la solitude.

Je compris cette éloquence muette, et j'y répondis par un triste sourire, sourire plein de pitié, de compassion; je la contemplai pendant un instant dans tout l'éclat de sa beauté, par un jour serein, au milieu d'une étroite allée bordée de fleurs; et, à cet admirable tableau, je ne pus retenir un soupir.

— Hélas! madame, je viens de faire un bien pénible voyage, entrepris... pour vous seule...

— Monsieur!... me dit-elle.

— Oh! repris-je, je viens au nom de celui qui vous nomme Juliette...

Elle pâlit.

— Vous ne le verrez pas aujourd'hui....

— Il est malade?... dit-elle à voix basse.

— Oui, lui répondis-je; mais de grâce, modérez-vous. Je suis chargé par lui de quelques secrets qui vous concernent, et croyez que jamais messager ne sera ni plus discret ni plus dévoué.

— Qu'y a-t-il!...

— S'il ne vous aimait plus?...

— Oh! cela est impossible!... s'écria-t-elle, en laissant échapper un léger sourire qui n'était rien moins que franc.

Tout-à-coup elle ressentit une sorte de frisson, me jeta un regard fauve et prompt, rougit et dit.

— Il est vivant!...

Grand Dieu! quel mot terrible! j'étais trop jeune pour en soutenir l'accent, je ne répondis pas, et regardai cette malheureuse femme d'un air hébété.

— Monsieur!.... monsieur!... s'écria-t-elle, une réponse!

— Oui, madame...

— Cela est-il vrai?... oh! dites-moi la vérité, je puis l'entendre, dites!... toute douleur sera moindre que mon incertitude!

Je répondis par deux larmes que m'arrachèrent les étranges accens dont ces phrases furent accompagnées.

Elle s'appuya sur un arbre en jetant un faible cri.

— Madame, lui dis-je, voici votre mari!...

— Est-ce que j'ai un mari!...

Et à ce mot, elle s'enfuit et disparut.

— Hé bien! le dîner réfroidit!... s'écria le comte. — Venez, monsieur...

Là-dessus, je suivis le maître de la maison qui me conduisit dans une salle à manger où je vis un repas servi avec tout le luxe auquel les tables parisiennes nous ont accoutumés. — Il y avait cinq couverts: — ceux des deux époux, et celui de la petite fille, *le mien* qui devait être *le sien;* le dernier était celui d'un chanoine de Saint-Denis, lequel, les grâces dites, demanda:

— Où est donc ma nièce?

— Oh! elle va venir!... répondit le comte, qui, après nous avoir servi avec empressement le potage, s'en donna une très ample assiettée et l'expédia merveilleusement vite.

— Oh! mon neveu! s'écria le chanoine, si votre femme était là, vous seriez plus raisonnable.

— Papa se fera mal!.... dit la petite fille d'un air malin.

Un instant après ce singulier épisode gastronomique, et au moment où le comte découpait avec empressement je ne sais quelle pièce de venaison, une femme de chambre entra et dit:

— Monsieur, nous ne trouvons point madame!...

A ce mot, je me levai par un mouvement brusque, en redoutant quelque malheur, et ma physionomie exprima si vivement mes craintes, que le vieux chanoine me suivit au jardin; le mari vint par décence jusque sur le seuil de la porte, et nous cria :

— Restez! restez! n'ayez aucune inquiétude!

Mais il ne nous accompagna point.

Le chanoine, la femme de chambre et moi parcourûmes les sentiers et les boulingrins du parc, appelant, écoutant, et d'autant plus inquiets, que j'annonçai la mort du jeune vicomte. En courant, je racontai les circonstances de ce fatal évènement, et m'aperçus que la femme de chambre était extrêmement attachée à sa maîtresse, car elle entra bien mieux que le chanoine dans les secrets de ma terreur. — Nous allâmes aux pièces d'eau, nous visitâmes tout sans trouver la comtesse, ou le moindre vestige de son passage. Enfin, en revenant le long d'un mur, j'entendis des gémissemens sourds et profondément étouffés, qui semblaient sortir d'une espèce de grange. A tout hasard j'y entrai. Nous y découvrîmes la comtesse, qui, par un accès de folie sans doute, s'y était ensevelie au milieu du foin; elle avait caché sa tête, afin d'assourdir ses horribles cris, obéissant à une sorte d'instinct pudique : c'étaient des sanglots, des pleurs d'enfant, mais plus pénétrans, plus plaintifs; il n'y avait plus rien dans le monde pour elle. La femme de chambre dégagea sa maîtresse, qui se laissa faire avec la flasque insouciance de l'animal mourant.

Cette fille ne savait rien dire autre chose que :

—Allons, madame!.... allons....

Le vieux chanoine demandait :

—Mais qu'a-t-elle ?.... Qu'avez-vous ma nièce?...

Enfin, aidé par la femme de chambre, je transportai Juliette dans sa chambre; je recommandai soigneusement de dire à tout le monde que la comtesse avait la migraine et de veiller sur elle; puis, nous redescendîmes, le chanoine et moi, dans la salle à manger.

Il y avait déjà quelque temps que nous avions quitté le comte. Je ne pensai guère à lui qu'au moment où je me trouvai

sous le péristyle. Son indifférence me surprit; mais mon étonnement augmenta bien quand je le trouvai philosophiquement assis à table. Il avait mangé tout le dîner, au grand plaisir de sa fille qui souriait de voir son père désobéissant.

La singulière insouciance de ce mari me fut expliquée par la légère altercation qui s'éleva soudain entre le chanoine et lui. Le comte était soumis à une diète sévère que les médecins lui avaient imposée pour le guérir d'une maladie grave dont j'ai oublié le nom; et, poussé par cette gloutonnerie féroce, assez familière aux convalescens, l'appétit de la bête l'avait emporté sur toutes les sensibilités de l'âme. En un moment, j'avais vu la nature dans toute sa vérité, sous deux aspects bien différens, qui mettaient le comique au sein même de la plus horrible douleur.

La soirée fut triste. J'étais fatigué. Le chanoine employait toute son intelligence à deviner la cause des pleurs de sa nièce. Le mari digérait silencieusement, après s'être contenté d'une explication que la comtesse lui fit donner de son malaise par sa femme de chambre, et qui fut, je crois, empruntée aux malheurs naturels à la femme. Alors, nous nous couchâmes de bonne heure.

En passant devant la chambre de la comtesse pour aller au gîte où me conduisait un valet, je demandai de ses nouvelles assez timidement, elle me fit entrer, voulut me parler, mais la voix lui manqua; elle inclina la tête, et je me retirai.

Malgré les émotions cruelles que je venais de partager avec la bonne foi d'un jeune homme, je dormis accablé par la fatigue de ma marche forcée. A une heure avancée de la nuit, je fus réveillé par les aigres bruissemens que produisirent les anneaux de mes rideaux violemment tirés sur leurs tringles de fer. Je vis la comtesse, assise sur le pied de mon lit et recevant toute la lumière d'une lampe posée sur ma table.

— Est-ce bien vrai, monsieur?... me dit-elle. Je ne sais comment je puis vivre après la secousse que j'ai reçue, mais en ce moment j'éprouve du calme..... je veux tout apprendre!...

— Quel calme, me dis-je en apercevant quelques mèches de cheveux blancs qui tranchaient sur la couleur brune de sa che-

velure, en entendant les sons gutturaux de sa voix, en restant stupéfait des ravages dont témoignaient ses traits. Elle était pâle comme une feuille dépouillée de la teinte jaune imprimée par l'automne aux feuilles qui tombent; ses yeux rouges et gonflés avaient perdu toute leur beauté; ils ne réfléchissaient qu'une amère et profonde douleur : vous eussiez dit un nuage gris, là où naguère pétillait le soleil.

Je lui redis simpliment, sans trop appuyer sur certaines circonstances trop douloureuses pour elle, l'événement rapide qui l'avait privé de son ami; je lui racontai la première journée de notre voyage, si remplie par les souvenirs de leur amour.

Elle ne pleura point, elle écoutait avec avidité, la tête penchée vers moi, comme un médecin zélé qui épie un mal....

Saisissant un moment où elle me parut avoir entièrement ouvert son cœur aux souffrances et vouloir se plonger dans son malheur avec toute l'ardeur que donne la première fièvre du désespoir, je lui parlai des craintes qui agitèrent le pauvre mourant, et lui dis comment et pourquoi il m'avait chargé de ce fatal message.

Alors ses yeux se séchèrent sous le feu sombre qui vint des plus profondes régions de l'âme. — Elle put pâlir encore, et lorsque je lui tendis les lettres que je gardais sous mon oreiller, elle les prit machinalement; puis, elle tressaillit violemment, et me dit d'une voix creuse :

— Et moi qui brûlais les siennes!... Je n'ai rien de lui!.. rien! rien!....

Elle se frappa fortement au front.

— Madame!... lui dis-je.

Elle me regarda par un mouvement convulsif.

— J'ai coupé sur *sa* tête, continuai-je, une mèche de cheveux que voici!...

Et je lui présentai ce dernier, cet incorruptible lambeau de celui qu'elle aimait.

Ah! si vous aviez reçu, comme moi, les larmes brûlantes qui tombèrent alors sur mes mains, vous sauriez ce que c'est que la reconnaissance, quand elle est si voisine du bienfait!...

Elle me serra les mains, et d'une voix étouffée, avec un regard brillant de fièvre, un regard où son frêle bonheur rayonnait à travers d'horribles souffrances :

— Ah!... vous aimez! dit-elle. Soyez toujours heureux! ne perdez pas celle qui vous est chère!..

Elle n'acheva pas, elle s'enfuit avec son trésor.

Le lendemain, cette scène nocturne, confondue dans mes rêves, me parut être une fiction; et il fallut, pour me convaincre de la douloureuse vérité, que je cherchasse infructueusement les lettres sous mon chevet.

Il serait inutile de raconter les évènemens du lendemain. Je restai plusieurs heures encore avec la Juliette qui m'avait été tant vantée par mon pauvre compagnon de voyage; et ses moindres paroles, tout me convainquit de la noblesse d'âme, de la délicatesse de sentiment qui en faisaient une de ces chères créatures d'amour et de dévoûment semées si rares sur cette terre.

Le soir M. de *** me conduisit lui-même jusqu'à Moulins. En y arrivant il me dit, avec une sorte d'embarras :

— Monsieur, si ce n'est pas abuser de votre complaisance, et agir bien indiscrètement avec un inconnu auquel nous avons déjà des obligations, voudriez-vous avoir la bonté de remettre, à Paris, puisque vous y allez, chez monsieur de — (j'ai oublié le nom), rue du Sentier, une somme que je lui dois, et qu'il m'a prié de lui faire promptement passer.

— Volontiers, dis-je.

Et dans l'innocence de mon âme, je pris un rouleau de vingt-cinq louis, dont je me servis pour revenir à Paris, et que je rendis fidèlement au prétendu correspondant de M. de.....

Ce fut à Paris seulement, et en portant cette somme à l'adresse indiquée, que je compris l'ingénieuse adresse avec laquelle Juliette m'avait obligé. — La manière dont cet or me fut prêté, la discrétion gardée sur une pauvreté facile à deviner, révèlent tout le génie d'une femme aimante.

Quelles délices de raconter cette aventure à une femme qui, peureuse, vous serre et vous dise :

— Oh! cher! ne meurs pas, toi!....

DE BALZAC.

PRIÈRE.

Oh! dites-moi si je vous aime;
Hélas! je l'ignore moi-même,
Tant mon triste cœur est brisé!
Sous les coups qui l'ont étourdie,
Tant ma pauvre âme est engourdie;
Tant tout mon être est épuisé!

Dites-moi si ma nef s'égare.
Que votre regard soit mon phare;
Ouvrez-moi vos bras comme un port.
Montrez le golfe à mon navire,
Et que du moins, si je chavire,
Ce soit à vos pieds, près du bord. —

Mais le ciel, durant les orages,
Sous son noir manteau de nuages
Garde encor sa robe d'azur;
Et quand son voile est le plus sombre,
Peut-être aussi que, sous son ombre,
Le cœur reste limpide et pur.

Comme en un bois mouillé de pluie,
Sitôt que le soleil l'essuie,
On sent mieux le parfum des fleurs;
Ainsi peut-être, ô mon amie,
Faut-il, pour bien goûter la vie,
La respirer après les pleurs!

Oh! prenez-moi sous votre voile;
Mettez dans ma nuit votre étoile;
Remorquez mon esquif errant.
Menez mon âme avec votre âme;—
Je ne saurais tenir la rame,
Je me perdrais sur le courant.

Viennent le soir et la rosée,
La tige, au soleil épuisée,
Va sourire et se ranimer;
Viennent vos larmes, et peut-être
Je vais respirer et renaître,
Je vais fleurir, je vais aimer.

Ou bien, si la sève est tarie,
Dans votre sein, quoique flétrie,
Mettez la fleur au moins un jour;
Si mon front effeuillé se penche,
Souffrez qu'en votre âme j'épanche
Tout ce qui reste en moi d'amour.

A. FONTANEY.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

—

LOUIS XI. — TERESA.

La tragédie est morte la semaine dernière après une longue et pénible agonie. Nous avons eu, à trois jours de distance, *Louis XI* et *Teresa :* c'est une bonne fortune pour la critique qu'un pareil évènement ; c'est une occasion singulièrement propice pour discuter et résoudre la question qui s'agite depuis bientôt quinze ans ; car les attaques dirigées contre les vieilles lois du Théâtre-Français par Diderot et Mercier étaient demeurées comme non avenues jusqu'à la chute de l'empire. Le *Mariage de Figaro* avait déplacé la controverse, en substituant le problême social au problême littéraire. En prenant son art du même côté qu'Aristophane, en faisant de la comédie une arme politique, il avait rejeté dans l'ombre toutes les arguties de l'école. Au moment où Beaumarchais préludait à Mirabeau, où le comte Almaviva offrait à toute la noblesse étonnée un exemple et une leçon terribles, on ne songeait plus guère aux querelles d'académie, aux préceptes de collège. Plaute et Térence, Molière et Regnard, Corneille et Racine, n'avaient rien à faire dans le combat qui s'engageait.

Les premières années de la restauration, en imposant à la France de nouvelles relations politiques, ont vu naître le goût des innovations dramatiques. Depuis 1784 jusqu'en 1816, l'histoire du théâtre n'offre absolument rien qui mérite d'être mentionné. Il s'est rencontré sans doute des hommes d'un talent élevé, tels que Picard et Alexandre Duval; mais le *Tyran domestique* et la *petite Ville* n'ont pas, à proprement parler, de valeur historique. Ces deux comédies, qui représentent assez complètement les intentions et la puissance de leurs auteurs, ne signifient rien de nouveau et de personnel. On n'y aperçoit l'avènement d'aucune manière inattendue, d'aucun *style* spécial. Duval et Picard ont essayé, selon leurs forces, de continuer Molière et de le modifier; mais ils n'ont pas prétendu le détrôner et lui succéder.

Quant aux tragédies de l'empire, je n'ai qu'un mot à en dire. Je les estime à l'égal des couplets de la restauration. Des deux côtés et à tout propos, c'est la même platitude et la même parodie. Je ne fais aucune différence entre M. Arnault et M. Brazier.

Je reviens à *Louis XI*, et je commence par un aveu qui a tout l'air d'un paradoxe ou d'une mauvaise plaisanterie, mais qui cependant résume littéralement toute ma pensée : je voudrais de tout mon cœur que la tragédie de M. Delavigne *fût* détestable. J'ai besoin, pour me faire comprendre et pour donner à ma parole toute la gravité que je lui veux, d'appeler à mon secours l'analyse grammaticale. Si *Louis XI était* détestable, il posséderait au moins un privilège que je lui refuse, celui d'*être*. Or, je crois pouvoir prouver facilement qu'il n'*est* pas.

Quel sujet M. Delavigne a-t-il choisi? Est-ce la vie entière du roi? Mais les deux mille vers que nous avons entendus n'embrassent guère en apparence plus de quinze jours. Est-ce un épisode important de son règne? Mais, à travers les cascatelles coquettes des alexandrins académiques, j'ai vainement cherché l'ombre ou le retentissement d'un événement, si petit qu'il fût. Depuis sept heures du soir jusqu'à onze heures, mon attention ne s'est pas un seul instant ralentie. Mon oreille et mon cerveau

ont toujours été sur le *qui vive;* et puis assurer qu'il n'a pas été question une seule fois de Montlhéry ou de Péronne. Des relations diplomatiques de Louis XI, si fines, si délicates, si tortueuses et si multipliées, il n'en est pas dit un mot. Je m'assure en toute sécurité de conscience que les pensionnaires de Saint-Denis ou d'Ecouen, qui ont entre les mains *Leragois, Millot* ou *Anquetil*, en savent aussi long sur Louis XI que la tragédie de M. Delavigne. Je crois même pouvoir affirmer que les trois sources vulgaires d'éducation, que je viens d'indiquer, sont infiniment plus instructives et plus animées que le poème prétendu que j'ai entendu jeudi dernier.

Qu'est-ce donc que la tragédie de M. Delavigne? Puisqu'elle n'est ni biographique comme le *Roi Jean*, ni dramatique comme le *Roi Lear,* puisque ce n'est ni le développement d'une idée une et féconde comme dans *Cinna* ou dans *Mithridate,* puisqu'on ne saurait y retrouver ni les rapides incidens de Calderon, ni les mouvemens pathétiques de Shakespeare, ni la simplicité antique de Sophocle ou de Racine, serait-ce par hasard une savante analyse du caractère de Louis XI? M. Delavigne a-t-il déployé dans cette nouvelle œuvre une sagacité poétique, qui défie tous les historiens à venir? Ne devons-nous plus regretter la maladresse du secrétaire qui nous a privés de l'histoire de Louis XI par Montesquieu? Le poète tragique a-t-il deviné la pensée du publiciste? L'a-t-il dépassée et agrandie? Ou bien faudra-t-il dire de lui ce qu'on a dit de M. de Jouy, lorsqu'il nous a gâté le magnifique dialogue d'Eucrate et de Sylla? Est-ce une étude profonde et pénétrante de l'âme despotique et bourgeoise du roi, qui a commencé si habilement l'émancipation de la royauté, et qui a servi de prologue et de modèle à Louis XIV? Mon Dieu! ce n'est rien de tout cela. A mesure que je multiplie les questions, mon embarras redouble, et je ne sais que penser.

Cependant la marche de la pièce est on ne peut plus simple. Le sujet, car il en faut bien un, quel qu'il soit, pourrait bien être le jeune duc de Nemours, celui même qui a reçu sous l'échafaud le sang de son père, que Louis XI avait fait habiller de blanc

et parer comme pour une fête, pour qui Voltaire, au milieu de ses froides et mesquines railleries, a trouvé des larmes vraies et chaudes, qui a senti pleurer sur ses joues la tête de son père. Ce jeune prince que je prendrai, si vous le voulez bien, pour le *héros* de la tragédie, est amoureux comme on l'est à son âge d'une jeune fille élevée à la cour du roi, la fille de Philippe de Comines. — Marie, c'est le nom de l'héroïne, est adorée en même temps, par le dauphin qui, plus tard, fut Charles VIII. Le duc de Nemours revient à la cour de France, malgré l'exil sévère qui le proscrit, sous le nom du comte de Rethel, et avec le titre d'ambassadeur de Charles de Bourgogne: dans quelle intention? c'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Est-ce pour épouser Marie? Est-ce pour tuer le roi? Le cœur de l'amant et du fils nourrit-il à-la-fois ces deux projets? Je laisse à de plus habiles à décider cette question. Pour ma part, j'inclinerais assez volontiers vers la première solution que je vous propose, et je crois que le duc de Nemours ne demanderait pas mieux que de laisser Louis XI en paix, pourvu que le roi ne l'inquiétât pas dans ses amours. Malgré l'indignation sonore dont le poète emplit sa bouche, je crois qu'il ferait bon marché de sa vengeance, s'il pouvait librement accomplir sa destinée de passion et de bonheur.

Et quel rôle croyez-vous que joue le roi dans cette affaire? A quoi s'occupe-t-il tandis qu'un proscrit fait la cour à la fille de son premier ministre? Il joue le rôle d'un tuteur de comédie. Il dépense toute sa ruse et toute sa pénétration à deviner les secrets d'une jeune fille. Puis quand il les a surpris, il commence à soupçonner ce qu'il n'aurait pas dû ignorer un seul instant, le vrai caractère de l'ambassadeur qu'il a reçu. Pour confirmer ses soupçons, il lui donne audience. Suit une scène empruntée au drame de M. Méli-Janin. Le dauphin relève le gant du duc de Nemours. Le duc est bientôt arrêté et enfermé, vous ne devineriez jamais où, dans la chambre même du roi. Coytier, médecin de sa majesté, donne au jeune prince qu'il chérit et qu'il protège, la clef de sa prison; et le duc, au lieu de profiter de l'occasion qui lui est offerte pour reprendre sa liberté, abuse indignement de la confiance de son ami, et se cache dans l'alcove

royale. Resté seul avec Louis XI, il saisit le moment où le vieux monarque récite ses prières, pour s'avancer sur lui un poignard à la main; le roi demande grâce, et l'assassin consent à le laisser vivre, on ne sait trop pourquoi. Il récite bien à la vérité quelques lieux communs sur le remords et sur les misères d'une vie criminelle. Mais ce qui se comprend à peine dans le *Black-dwarf* de W. Scott est encore plus inintelligible dans la scène dont je parle. Le roi appelle du secours, et le duc de Nemours est de nouveau arrêté.

A quoi bon poursuivre plus loin l'analyse d'une pièce qui échappe à la critique? Le roi se meurt. Il n'est plus question de Marie ni de son amant. Les courtisans épient les derniers momens du monarque pour tramer de nouvelles intrigues, et se débitent entre eux, sur le malheur et la servitude des cours, des maximes banales qui ont traîné sur tous les tréteaux de boulevard. Tout-à-coup le roi qu'on croyait mort, se trouve n'être pas mort : il se réveille comme Argant. Il se traîne jusqu'au dauphin qui avait déjà essayé la couronne sur sa tête, il trébuche en la lui disputant, la couronne tombe à terre; le roi chancèle et meurt. Cette fois c'est tout de bon. Avant d'expirer, il récite à son fils quelques vers sur ses devoirs de roi et de chrétien qui m'ont rappelé la Chronologie française versifiée. J'oubliais de vous dire que Marie avait obtenu de Charles VIII, qui était redevenu le dauphin, la grâce du comte de Rethel; que le roi en renonçant à la vie, en renonçant à la mort, comme il vous plaira, avait de nouveau condamné l'amant de Marie, et qu'au moment où Louis XI rend le dernier soupir, Tristan vient lui annoncer que ses ordres sont exécutés.

Vous parlerai-je des caractères groupés autour de cette action, si toutefois une pareille fable mérite ce nom? de Philippe de Comines, ce Machiavel français, qui vient au lever du soleil écrire ses histoires, comme on fait d'une idylle ou d'une églogue, *sub tegmine fagi*? d'Olivier-le-Daim, qui, dieu merci, se mêlait d'intrigues et d'affaires, et qui, dans le *Louis XI* de M. Delavigne, n'est qu'un barbier vulgaire et bavard, comme tous les barbiers, si l'on excepte le Barbier de Beaumarchais; de Fran-

çois de Paule, qui paraît et disparaît comme une marionnette, qui arrive au premier acte sur l'invitation expresse du roi, et qui attend pendant trois actes, avant d'être introduit; à qui le roi demande de le guérir et de lui donner cent ans de plus, et qui lui arrache l'aveu de ses crimes en le menaçant de la colère céleste?

Vous êtes maintenant aussi avancé qu'auparavant; vous ne savez pas plus que moi en quoi consiste la tragédie de M. Delavigne. J'ajouterai pour compléter votre instruction, ou tout au moins pour vous mettre sur la voie, qu'il y a au premier acte une procession et un cantique; et que le quatrième acte est orné d'une manière d'intermède en bal champêtre, parodie impardonnable de la belle chanson de Béranger que vous savez.

Vous dire à quelles sources M. Delavigne a puisé les élémens de son poème serait chose fort difficile assurément. Je vous dirai plutôt celles qu'il a négligées. Si, comme on le dit, et comme je serais tenté de le croire M. Delavigne n'a pas travaillé à son *Louis XI* moins de quatorze ans, je ne m'étonne pas que sa tragédie réfléchisse à différens intervalles toutes les révolutions successives qui se sont accomplies au sein de la poésie dramatique; qu'il y ait dans son poème un peu de tout, une imitation de toutes les manières; qu'il ait emprunté une scène à *Quentin*, une autre à Mercier, une page à Duclos, une autre page à Méli-Janin. Quant à Comines et Jean de Troye, je puis assurer qu'il ne les a pas lus. Il n'a pas même consulté les derniers volumes de Sismondi, dont la lecture ne suppose pas une grande érudition archéologique, où il aurait trouvé de la science toute faite.

Quant au style de *Louis XI*, c'est quelque chose d'inouï et de merveilleux. C'est une sorte de poésie acrobatique, ou l'hémistiche, entre deux rimes qui ne sont pas toujours sœurs, exécute sans balancier les évolutions et les pas les plus variés. Mais dans ce ballet périlleux les costumes répondent à l'habileté des virtuoses. Le poète a du velours et de la soie pour toutes les idées qu'il met en œuvre. Dans *Louis XI*, la périphrase règne en souveraine. Le sang et le cadavre y sont ennoblis comme les *chiens dévorans*. Rien ne s'y appelle par son nom. La cheville

est toujours placée au premier vers, mais n'est pas toujours absente du second.

Les amis de M. Delavigne, et ils sont nombreux, appelleront *Louis XI* un triomphe; ils iront peut-être jusqu'à dire que c'est une leçon de haute et saine poésie; ils citeront sa tragédie comme un modèle de bon goût, comme une habile conciliation de tous les systèmes : que la paix soit avec eux! Ses ennemis, et il ne peut manquer d'en avoir, puisque tous les grands succès portent leur peine avec eux, ses ennemis diront que la représentation de jeudi dernier est une défaite; et ils auront bien quelque apparence de raison; car, sur dix-huit cents personnes qui assistaient à cette solennité, j'en ai bien compté quinze cents qui prenaient leur plaisir en patience; ni l'un ni l'autre de ces avis ne sont le mien. *Louis XI* n'est pas un triomphe; ce n'est pas non plus une défaite. C'est une blessure, c'est un coup mortel. Le blessé ne s'en relèvera pas. Voici bientôt seize ans qu'il est en possession de l'admiration de ses lecteurs, son temps est fini. Il n'a plus qu'à se survivre. Mais de vie littéraire, d'importance poétique il n'en a plus. Sa dernière tragédie est un testament comme le *Camille Desmoulins* d'Horace Vernet.

Les *Messéniennes* sont maintenant oubliées. Comme leur mérite principal était d'exprimer une opposition politique que le temps et les choses ont dépassée, elles n'ont plus maintenant aucun moyen d'action et de puissance. Les *Vêpres Siciliennes* n'étaient qu'une tragédie de collège, un mélodrame versifié, qu'on pouvait accepter comme début, mais sans portée, sans profondeur et sans durée. Les *Comédiens* ne valent pas un chapitre de *Gil-blas*. Sans Talma et mademoiselle Mars, *l'Ecole des Vieillards* aurait été prise pour ce qu'elle est réellement, pour un plaidoyer en madrigaux contre la légèreté des jeunes femmes et le danger des amitiés. *Le Paria*, sauf les chœurs, qui valent mieux que toutes les *Messéniennes* prises ensemble, n'est qu'une emphatique amplification de la *Chaumière Indienne*, colorée çà et là de quelques images de *Sacontala*, et ornée de plusieurs ignorances assez peu pardonnables, telles que la confusion d'une plante et d'un ordre sacré; *Marino Faliero* ne fait pas grand honneur

à l'auteur et doit faire quelque peine à l'ombre de lord Byron. Je ne parle pas de la *Princesse Aurelie,* que le poète a lui-même appréciée en la retirant du théâtre. Toutes ces idées qui dans quelques années, dans quelques mois peut-être, auront acquis une évidence triviale, trouveront peut-être aujourd'hui quelques esprits incrédules et rétifs. Mais qu'importe? le devoir de l'historien n'est-il pas d'enregistrer les faits à mesure qu'ils s'accomplissent, d'en rechercher les causes et de les discuter soigneusement comme nous l'avons fait? L'avenir fera le reste.

Venons à *Teresa.* C'est un drame où abondent toutes les qualités et tous les défauts particuliers à M. Alexandre Dumas.

La scène s'ouvre par une conversation entre Amélie et Arthur qui doivent se marier dans quelques jours. Arthur raconte comment il a connu à Naples une Italienne, Teresa qu'il a sauvée et recueillie dans une barque, pendant une éruption du Vésuve; comment il l'a aimée d'un amour ardent; il ajoute qu'il l'a demandée en mariage et qu'il n'a pu l'obtenir. Amélie, bonne et douce jeune fille, ignorante et naïve, et qui croit, dans son innocence, que les passions éteintes ne se rallument pas, conçoit et pardonne l'amour d'Arthur pour une autre femme, se confie dans ses sermens, et se livre à ses espérances de bonheur avec toute la sérénité d'un ange. Le père d'Amélie, le baron Delaunay donne un bal ce soir même et annonce à sa fille et à son gendre l'arrivée de sa nouvelle épouse qu'il attend d'un moment à l'autre, d'une Italienne qu'il a connue à Naples, et qu'il a prise en secondes noces, lui vieux et presque sexagénaire, elle jeune et belle, âgée de vingt ans à peine. Arthur frémit en écoutant le récit de son beau-père, et tremble déjà comme s'il pressentait le crime qui va s'offrir à lui; on annonce la baronne Delaunay : Arthur se retourne et reconnaît Teresa. Il lui donne la main pour passer dans la salle de bal. La toile tombe.

Ce premier acte est bien posé et prépare habilement ceux qui vont suivre. Le second et le troisième manquent d'animation et de rapidité. Arthur et Teresa luttent vainement contre le destin qui les emporte. Arthur veut fuir et quitter Amélie. Teresa, placée entre la crainte de découvrir à son mari la passion qui la dé-

vore, et la perte de son amant, décide Arthur à rester, et à devenir son gendre. Il y a plusieurs scènes entre les deux femmes plutôt indiquées que faites. Enfin vers la fin du troisième acte, Arthur parti pour la campagne avec son beau-père et Amélie, à cheval près de la voiture qui les emmène, prétexte un faux-pas de sa monture et revient à Paris. Teresa est seule et sans défense : il pénètre dans son appartement et l'adultère se consomme.

Au quatrième acte, les deux coupables sous le poids du remords trahissent leur faute par les soins même qu'ils prennent pour la cacher. Amélie dont les yeux se dessillent par un instinct mystérieux, se résout à dérober un portefeuille de son mari. Au moment où elle va l'ouvrir et s'éclairer, entre son père; elle se trouble, balbutie quelques réponses confuses, et finit par lui livrer le portefeuille. Aux premiers mots d'une lettre, le baron Delaunay ne peut plus douter de son déshonneur et du malheur de sa fille : ils sont trahis tous deux! Il n'a bientôt plus qu'un desir, qu'une idée : la vengeance! Tout lui est bon pour punir l'injure qu'il a reçue. Le plus léger prétexte lui suffit pour provoquer son gendre. Au moment où Arthur reçoit les félicitations de ses amis sur la décoration qu'il vient de recevoir avec le titre de conseiller d'état, il raille amèrement et à haute voix sa promotion, et l'amène enfin à la nécessité de se battre avec lui. Cette scène bien amenée serait belle et grande sans la déclamation qui la dépare et qui malheureusement est applaudie.

Au cinquième acte, Delaunay, prêt à se battre en duel avec son gendre hésite et chancelle. Faire sa fille veuve ou orpheline! Cruelle et déchirante alternative. Il ne se battra pas. Il fait appeler Arthur, et lui adresse des excuses pour l'insulte de la veille. Arthur se jette aux genoux du vieillard et confesse son crime. La scène est admirable : il n'y a rien, dans Shakespeare ou dans Corneille, qui émeuve plus profondément, ni qui élève l'âme à de plus sereines régions. Cette magnanimité de malheur arrache des larmes de tous les yeux. Teresa survient. La rougeur lui monte au front. Elle succombe sous la honte et s'empoisonne en reprochant à son amant son indigne lâcheté.

J'ai négligé à dessein de mentionner le personnage de Paolo, serviteur napolitain qui a suivi sa maîtresse à Paris, et qui l'aime follement, d'un amour aveugle et sans bornes, avec le dévoûment d'un esclave; qui laisse Arthur pénétrer au milieu de la nuit dans la chambre de Teresa, et veille ensuite à la porte pour qu'ils ne soient pas surpris. Ce caractère très inutile et très invraisemblable ajoute gratuitement au déshonneur de Teresa. Ce même Paolo partage avec Teresa le poison qu'elle lui demande. Ils meurent ensemble et Arthur emmène sa femme à Saint-Pétersbourg où il va en mission diplomatique.

Tel est le drame de M. Dumas. Bocage a eu de très beaux momens, mais il détaille trop son jeu. Il a tant à cœur de montrer qu'il saisit jusqu'aux moindres intentions de l'auteur qu'il imprime à tous ses gestes un caractère officiel d'intelligence et de profondeur. Dans les mouvemens énergiques il a quelque chose d'anguleux et de heurté. Quelquefois il lui arrive de se méprendre sur l'attitude qu'il doit prendre. Quand il a découvert la trahison d'Arthur, au lieu de lever les bras au ciel en élargissant le diamètre de la poitrine, il exécute un mouvement général d'élévation qui indique la force et non pas la douleur. Peu s'en faut qu'il ne ressemble au *Marsyas*.

Le défaut capital de ce drame où les émotions se succèdent avec une merveilleuse et poignante rapidité, c'est que la plupart des situations sont plutôt indiquées que développées. Malgré les énormes dimensions de la pièce qui dure plus de quatre heures tout se prépare et rien ne s'achève. A proprement parler il n'y a pas une scène complète. Il y a des hors-d'œuvre, des déclamations, de l'emphase; il n'y a pas une tirade précise et pleine. En un mot la pièce n'est pas écrite, il n'y a pas de style. La méditation et le soin ont manqué.

Déjà *Henri III* et *Antony* avaient mérité le même reproche. Dans *Teresa*, la négligence littéraire est plus flagrante encore. Que M. Dumas y prenne garde, le style seul fait la durée des œuvres poétiques. Son dernier drame, quoique inférieur à *Antony*, est à coup sûr une œuvre énergique et vigoureuse. Mais s'il persévère dans la voie où il s'est engagé, il se prépare un mau-

vais avenir, il verra ses plus hardies intentions méconnues et calomniées. Il verra ses plus poétiques intentions condamnées pour un mot.

Je conclus. La tragédie est morte, et le règne du drame commence. L'avènement de la poésie nouvelle avait besoin pour se constater des funérailles de M. Delavigne. La représentation de Louis XI a rendu au théâtre le même service que Constantin au christianisme. L'alexandrin pourra reparaître sur la scène, mais assoupli, mais ample, mais varié, mais modelé sur les moindres caprices de la pensée, comme chez Victor Hugo ou Alfred de Vigny.

Que s'il s'agissait de prévoir les destinées prochaines de la poésie dramatique en France, il suffirait de porter nos regards en arrière. Le duel littéraire de la semaine dernière n'est que le dernier acte d'une pièce commencée depuis plusieurs années. Le premier acte remonte au mois de décembre 1827, à la publication de *Cromwell*. Depuis *Cromwell*, *Hernani* et *Marion* ont donné la mesure dramatique de M. Hugo. On peut pressentir dès à présent la carrière qui lui reste à parcourir, et qui promet d'être féconde et glorieuse. Il choisira dans l'histoire des époques solennelles, des caractères éminens; il empruntera au passé quelques élémens de réalité. Mais il ne s'en tiendra pas à la lettre des traditions. Il prendra d'un roi plutôt son nom comme un symbole pour sa pensée, que sa vie et les faits dont elle se compose. C'est ce qui explique pourquoi Charles-Quint, Louis XIII et Richelieu sont devenus sous sa plume si infidèles au souvenir qui nous en reste. L'histoire pour Victor Hugo, n'est que l'horizon de la plaine où se joue sa fantaisie, le cadre de la toile où il trace ses figures. Mais pour le drame qu'il veut faire, qui tient de l'ode et de l'épopée, l'érudition historique ne servirait de rien. Il se préoccupe de la pompe du spectacle, de la richesse des images, du dévoûment chevaleresque, de l'amour ardent et naïf, plus volontiers et plus facilement que de l'analyse d'un caractère et du mécanisme des passions.

Toutefois, s'il ne se condamne pas à l'étude attentive et pratique de la société, il subira fatalement dans ses conceptions les

conséquences d'une méditation solitaire; il inventera des fables monotones. Le jour n'est pas loin peut-être où il sentira la réalité de ce conseil.

L'auteur de *Cinq-Mars* apporte au théâtre une disposition d'esprit calme et recueillie, qui semblerait devoir l'en éloigner. Comme il aime surtout à n'oublier rien dans l'achèvement d'une scène, comme il se plaît à ciseler la moindre de ses pensées jusqu'à ce qu'elle ait enfin accepté la forme qu'il lui veut, il lui arrive souvent de ralentir la marche de son action pour mener à bout une idée heureuse et nécessaire, mais qui ne voudrait pas être développée si longuement. La *Maréchale*, le seul essai qu'il ait donné jusqu'ici, justifierait au besoin nos critiques. Il étudie attentivement tous ses personnages; mais il apporte dans l'exécution de son œuvre une si curieuse coquetterie, qu'il finit toujours par laisser voir le poète dans l'acteur. Il indique si finement les nuances d'un caractère, qu'il semble que les hommes de sa fantaisie se regardent vivre, et s'écoutent respirer, tant ils nous montrent à loisir les plus secrets replis de leur conscience. Cette pénétration poétique, si utile dans un roman, veut être habilement déguisée, dans un drame.

M. de Vigny ne traite pas l'histoire si lestement que M. Hugo. Il s'en inquiète sérieusement. *Cinq-Mars* et la *Maréchale* en font foi. Quant à sa destinée dramatique, elle me paraît nettement tracée. Il suivra, je n'en doute pas, une voie toute personnelle. Il négligera les mouvemens lyriques qui nuiraient à la précision de sa pensée; il ne se plaira pas non plus aux coups de théâtre: ainsi nous ne devons pas craindre qu'il emprunte jamais rien à la manière de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas. Il comprendra, je l'espère, que deux mille auditeurs veulent être émus autrement et par d'autres procédés, plus vivement, plus soudainement qu'un lecteur. Il n'atteindra peut-être jamais à la grandeur de Michel-Ange ni à l'énergie de Rubens; mais il peut prétendre à la pureté de Raphaël. Il prend trop de souci de ses moindres pensées, il les caresse avec trop d'amour et de recueillement, pour multiplier ses œuvres, comme Shakespeare et Calderon; mais, s'il écrit pour le théâtre vingt-cinq mille

vers, comme Racine, ce sera un beau et durable monument.

Quant à M. Dumas, s'il veut ménager ses forces et ne pas se prodiguer en inventions exagérées; si, avant d'écrire la première scène d'un drame, il veut prendre la peine de le construire tout entier dans sa conscience; si, avant d'élever le portique et de tracer les lignes des galeries, il veut asseoir solidement les fondemens de son temple, il a devant lui une gloire immense et retentissante. Il n'a pas d'ennemi plus dangereux que la facilité de son travail. S'il ne se défie pas de lui-même, il est perdu, perdu sans retour. Le public lui est acquis et ne peut lui manquer; mais, s'il continuait de se gaspiller étourdiment, comme il fait, il ne compterait plus parmi les grands et vrais artistes.

Je ne dis rien de Mérimée, le plus réel de tous nos poètes dramatiques. Dieu merci, ce n'est ni le savoir ni le génie qui lui manquent. Quand il voudra, il pourra; mais les deux *Inès* et les *Espagnols en Danemark*, malgré l'intime vérité et la poétique animation qui les distinguent, ne seraient pas jouables. On regrette les développemens sans lesquels il n'y a pas d'art complet.

Je reviens à ma conclusion. La tragédie est morte, et le règne du drame commence.

GUSTAVE PLANCHE.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

14 février 1832.

Les mois d'hiver, bon gré mal gré, sont des époques d'oisiveté et de plaisir. On a beau s'arranger pour l'émeute, s'arranger pour la conspiration, tout cela devient je ne sais comment un tumulte qui n'est pas l'émeute, une échaffourée qui n'est pas une conjuration. La frivolité de la saison l'emporte sur les choses les plus sérieuses. Les bals de la cour nuisent aux réquisitoires du procureur du roi; les concerts font manquer son effet à la détonnation du pistolet républicain; *Louis XI* ou *Teresa* ont ôté beaucoup de leur importance à la première communion de Henri V. Frivole et futile et aimable nation! elle accepte tout avec joie et transport : le bruit, le sang, les fêtes, les discours de la tribune, les compositions des poètes, le tapage des journaux, les regrets du passé, la tristesse du présent, les menaces de l'avenir, toutes choses qui l'amusent. Aujourd'hui elle danse, hier elle menaçait; laissez venir les premières feuilles du printemps, elle ira se battre. Vous voyez bien que ce n'est pas un titre trop exagéré pour notre revue que ce titre : *Révolutions*.

Donc je disais que la conjuration est mal venue, elle a mal pris son temps, non-seulement pour réussir, mais encore pour être de quelque importance et de quelque effet. La conjuration s'était d'abord huchée sur les tours de Notre-Dame, elle avait posé son pied léger sur les cloches muettes; mais soit que la

cloche fût infidèle, soit que la conjuration eût le pied trop lourd, l'une ou l'autre avait tinté avant l'heure. La police était venue; elle avait saisi des conjurés et des pains de quatre livres, un drapeau blanc et un bonnet rouge; que voulez-vous? On donne ce qu'on a quand on est émeute, on prend ce qu'on peut quand on est police. Tirée ainsi de ses hauteurs, la conjuration avait été coucher à la salle Saint-Martin. On en avait beaucoup plus parlé à Londres qu'à Paris, et avant même qu'on en parlât à Paris. Depuis un mois, les prévenus avaient eu le temps de manger leur pain sec, le bonnet rouge avait eu le temps de se déteindre; on ne pensait plus à la conspiration, même au parquet, mais la malencontreuse conspiration ne devait pas s'arrêter là.

Tout-à-coup, un jour de bal à la cour!.... Le bal était triomphant. On avait composé, tant bien que mal pour cette fête, une espèce d'aristocratie; chose difficile! car le faubourg Saint-Germain boude toujours. Disons un mot du faubourg Saint-Germain.

Le faubourg Saint-Germain, c'est le vieux monde avant 89; ce sont les vieux noms, les vieilles fortunes, les vieux préjugés. Grands noms, et qui sont restés sonores en dépit de tous les efforts. Ces noms-là et ces personnages inscrits dans Philippe de Comines et dans la Henriade, c'est une de ces vaines parures pour lesquelles les *rois du peuple*, quels qu'ils soient, ont toujours une secrète faiblesse. Quoi qu'on dise, ce monde à part d'aristocrates rehausse merveilleusement ces quatre morceaux de bois et ces deux aunes de velours qu'on appelle un trône. Bonaparte, qui a fait tant de noblesse, aimait beaucoup la vieille noblesse, et il eut peine à en venir à bout même par ses fêtes. L'empire se divisa en deux salons, en deux mondes bien distincts: les nés et les parvenus, les grands seigneurs de droit et les grands seigneurs de fait; deux choses qui ne se sont pas mêlées encore; deux mondes qui sont loin de se confondre l'un dans l'autre. La division existe encore plus aujourd'hui qu'elle n'existait sous l'empire. Les nobles qui avaient cédé à l'empereur se sont redressés pour Louis-Philippe. Le faubourg Saint-Germain tout entier est fermé à tou-

tes les agaceries des nouvelles Tuileries. Les Tuileries s'en passent, il est vrai, attendant un temps plus doux. La finance et la robe, souveraines maîtresses de ce monde, se pavanent dans cette galerie de Diane, hantée naguère par l'église et la noblesse; les triomphateurs du jour dansent à la lueur des flambeaux allumés pour les vaincus de la veille; ils s'asseient à la table servie pour le vieux monde d'autrefois; *le repas des funérailles à peine refroidi,* ils le mangent. Insensés! comme si l'ombre de Banco ne pouvait pas reprendre sa place! Or ici, *l'ombre de Banco*, c'est tout simplement le faubourg Saint-Germain. On le laisse bouder, il est vrai; mais qu'il se ravise, toutes les portes lui seront ouvertes, à lui, le vrai monde des salons, des fêtes, des bals de la cour, des conversations oiseuses; à lui, le vrai monde des plaisirs et des honneurs qui n'en sont pas. Que voulez-vous que nous allions faire à la cour, nous autres occupés de la tribune, du barreau, de la garde nationale ou du journal? A son premier geste, de bonne volonté, nous rendrons au faubourg Saint-Germain toutes ces futilités qui sont faites pour lui, pour lesquelles il est si bien fait.

Je disais donc qu'on dansait aux Tuileries aussi aristocratiquement que possible. Le plaisir était partout. Toute la ville bourgeoise était là; il y avait même un garçon restaurateur attiré par la fête, philosophe sceptique, qui avait voulu voir par lui-même la quantité de contredanses que contenait le palais des rois. Tout-à-coup un bruit circule dans le bal. On parle de la conspiration qui doit éclater à minuit, l'heure des fantômes! On dit tous les détails de cette conspiration, on en nomme les héros, on montre même du doigt la porte par laquelle ils viendront. C'est ainsi sans doute qu'on montrait la muraille teinte de caractères formidables au dernier festin de Balthasar.

Vous parlez de visions fantastiques! Oh! cela en effet eût été une chose fantastique, de voir tout-à-coup s'ouvrir à deux battans cette grande porte du salon de Diane. Comme la musique eût retenu son dernier son perdu dans l'air! comme la danse animée fût devenue pâle! comme elle eût jeté sa couronne! Comme la conspiration eût paru grande dans l'ombre, à ce

monde doré en robes de gaze et en épées de soie ! C'eût été beau et grand de voir les doctrinaires se tirer de ce danger!. C'eût été beau et intéressant de savoir comment l'aristocratie bourgeoise aurait supporté ces glaives nus, et si elle aurait eu le cœur de l'autre aristocratie en 93 et des jeunes duchesses de 93. Notez bien que nous ne sommes pas conspirateurs. Nous jugeons tout ceci sous le côté artiste et bien qu'il y ait eu ce soir-là conspiration, nous ne croyons pas aux conspirations.

Vous savez comment cela s'est passé : chez un restaurateur, rue des Prouvaires, à minuit. Les conjurés mangeaient, ils préparaient leurs armes et cachaient leur or. Tout-à-coup la police frappe à la porte un de ces coups qui retentissent si fort dans l'âme quand on lit l'histoire de Venise. La police entre et se précipite. Elle saisit les armes, les conjurés, l'or et l'argent; elle saisit jusqu'à un paquet de charpie préparée en cas d'accident. Il faut avouer que les conjurations modernes sont prévoyantes. La conjuration du restaurateur se munit de charpie, celle des tours de Notre-Dame fait une provision de pain sec! Sans doute l'une et l'autre voulaient par là compenser ce qui leur manquait du côté de la discrétion, du nombre et des moyens. Pauvres gens! heureusement qu'ils n'ont pas réussi. S'ils avaient pris Paris la nuit de ce bal, qu'en auraient-ils fait le lendemain matin?

Conspirer aujourd'hui, c'est être fou; ce fut une folie de conspirer dans tous les temps. Voyez dans l'histoire romaine à quoi aboutissent les conspirations les mieux conduites! Il n'y a pas trois conspirations dans le monde qui aient réussi. Notez bien que je n'appelle pas conspirer se révolter contre l'étranger qui nous domine, contre le tyran qui s'est mis lui-même hors la loi. La mort du ministre Vasconcellos en Portugal n'est pas une conspiration, non plus que la mort des Français en Sicile. Ce qui a fait la beauté et la force des trois journées de juillet, c'est que personne n'avait conspiré. De nos jours avec la tribune, avec la liberté de la presse, une conspiration est chose presque aussi absurde qu'un poème épique. A quoi bon une conspiration, si vous vous battez pour un principe? (et quelle

chose, quelle personne vaut la peine qu'on se batte, si ce n'est un principe?) Ecrivez ou parlez; si vous et le principe que vous défendez, vous êtes forts, vous êtes sûrs de triompher tôt ou tard. M. La Fayette a été le maître de Paris. M. Odilon-Barrot sera peut-être ministre. Voilà ce qui fait la force d'une constitution. Mais aussi la constitution, quand elle est forte et puissante, se met rarement en colère; elle se contente de rafraîchir le sang aux conspirateurs par quelques jours de diète et de prison, puis quand ils sont assez punis, elle leur rend leurs chapeaux cirés et leurs gilets à la Robespierre, et elle les renvoie à leurs mamans, tout en leur recommandant d'être plus sages à l'avenir.

C'est assez parler conspirations, c'est assez parler bals et musique. Après le bal du roi, un Anglais s'est avisé de donner un bal aux partisans d'Holy-Rood. Cette fois la contre-danse a arboré la cocarde légitimiste, la chaîne-anglaise a arboré le drapeau blanc, la queue-du-chat a été henriquinquiste, les dames ont porté la livrée vert et blanc; à la porte on distribuait un petit livret aux anciennes armes royales; je ne jurerais pas que le souper n'ait eu aussi quelque bonne odeur de laurier ou de thym cueilli à Edimbourg. Quoi qu'il en soit, la fête a été complète. Les maîtres ont fait de l'opposition au-dedans. Les laquais ont soupé au-dehors. Le lendemain, on murmurait à Paris contre cette fête comme d'une inconvenance. Nous ne voyons pas ce qu'il y avait d'inconvenant à cela. Laissons la vie privée dans ses quatre murs; laissons danser chacun comme il l'entend; ne défendons pas le ruban vert, excepté aux brunes qu'il brunit davantage; soyons bons enfans pour tout le monde, même pour les conspirateurs.

Ainsi a fait la chambre des députés. Le budget a été bien plus facile à voter que la liste civile. Seulement, quand on en est venu aux pensions, il y a eu quelques clameurs. L'opposition voulait supprimer les pensions de la Vendée, la majorité les défendait, s'appuyant sur un principe d'ordre public. On a dit à ce sujet que la sœur de Robespierre touchait une pension sous la restauration et sous l'empire. On a dit aussi que la nourrice de celui qui fut roi de Rome en naissant, touchait

une pension de Louis XVIII; on a eu raison de citer la nourrice du fils de l'empereur, on a eu grand tort de citer la sœur de Robespierre. Il est des noms qu'il ne faut jamais prononcer dans les affaires d'un royaume ; noms infâmes et tachés de sang, qui font tressaillir des générations entières dans leurs tombeaux! A ces porteurs de pareils noms, on ne donne jamais de pensions nationales, on leur jette une aumône mensuelle, pour qu'ils ne souillent pas la main du passant, en mendiant dans les rues. Après bien des débats, les pensions ont été conservées; en revanche on a diminué le traitement de plusieurs fonctionnaires publics. Ceci s'appelle se venger *sur le chien du lépreux*.

Au-dehors toutes choses sont à-peu-près dans la même position. Nous attendons encore l'adhésion des puissances qui devait arriver le 30. L'Italie encore une fois est en présence de l'Autriche et de la France, toujours prête à défaire ce qu'aura fait l'Autriche : à cette seule condition, l'Italie gardera sa nationalité. Encore une fois ces nouvelles étrangères resteront dans cette espèce de *statu quo* jusqu'au dernier dégel. *Redeunt certamina campis*. Variation des vers d'Horace.

Tout ceci entrecoupé comme à l'ordinaire de drames, bariolé de romans et d'histoires, indécemment saupoudré de vaudevilles. Quelle plus grande révolution dramatique voulez-vous que celle-ci? Une tragédie de M. Casimir Delavigne tombée, sifflée, mauvaise! Voilà ce que c'est que de s'y prendre onze ans à l'avance pour faire un chef-d'œuvre! L'enfant a de la barbe, les ongles longs, et sent le bouc quand on le met dans le monde. Les habitués du salon, voyant l'enfant pour la première fois, demandent à leur voisin : — Quel est ce vilain vieillard?

La plus grande révolution de la quinzaine, la savez-vous? Ce n'est pas la suppression du dimanche, proposition que la chambre a prise en grande considération, qui fera grand plaisir à quelques juifs, qui affligera beaucoup de chrétiens, et qui ne profitera à personne, pas même à celui qui l'a faite. La plus grande révolution, la voici : il est à-peu-près décidé que nous aurons un panthéon.

Oui, un panthéon à grands hommes! Un garde-meuble pour

la gloire, orné de tiroirs à étiquettes et à compartimens! Cela se décidera à l'unanimité comme pour un académicien. On sera grand homme à vingt boules blanches, faute d'un point on sera citoyen vulgaire. D'abord on devait transporter au Panthéon les dépouilles du mort; mais on a réfléchi qu'après plusieurs années d'inhumation, l'exhumation serait difficile, surtout dans les années de cholera-morbus. D'abord on ne devait être panthéonisé qu'au bout de dix ans; mais comme la nation veut jouir tout de suite de sa gloire, on a décidé que le panthéon serait valable après cinq ans de trépas. On dit que cette nouvelle résolution de la chambre a causé une grande joie à M. Viennet. En effet c'est cinq ans de gagnés à M. Viennet pour son immortalité. *Aux grands hommes la patrie reconnaissante!*

On sourit de pitié à ces inutiles efforts d'une époque sceptique et insouciante pour toutes choses, pour la gloire plus que pour tout le reste. Quelle rage subite d'immortalité! Et cette immortalité qui va se nicher dans un temple désert, aboli, vide en tout temps, bouleversé dans tous les sens par le fanatisme politique et par le fanatisme religieux, deux monstres également hideux; un temple où s'étala Marat!

Voulez-vous à présent une bien petite révolution? Il y a un quarante de moins à l'institut.

On parle pour le représenter de M. Dupin ou de M. Guizot, autre bien petite révolution!

Revue des Deux Mondes.

M. l'abbé Gerbet vient de commencer des conférences servant d'introduction à la philosophie de l'histoire.

Chaque conférence recueillie par quelques-uns de ses auditeurs est immédiatement livrée à l'impression, après avoir été revue par l'auteur.

La souscription à ces conférences envoyées franc de port par la poste, est de 10 francs, et 12 francs pour l'étranger. Chaque conférence prise à part se vend 1 franc au bureau de *l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, rue Saint Germain-des-Prés, n. 10 *bis*

—Le libraire Fournier, rue de Seine, n° 29, va publier sous peu de jours deux nouveaux romans : *Raoul ou l'Enéide*, par l'auteur du *Novice*, et le *Coin du feu hollandais*, par Paulding, un des bons romanciers de l'Amérique du Nord.

Le même éditeur annonce un nouveau recueil de poésies, les *Morts bizarres*, par M E. Legouvé.

FRAGMENS

D'UN

VOYAGE EN SIBÉRIE.[1]

DÉPART D'IRKOUTZK, 12 FÉVRIER 1829. — BURATES. — LEURS TENTES. — ARRIVÉE A KIACHTA. — CHINOIS. — LEURS COSTUMES. — MAIMATSCHIN. — BUVEURS DE THÉ. — TROUPE DE COMÉDIENS. — REPAS CHINOIS. — TEMPLE MONGOL. — MARCHANDS DE MAIMATSCHIN. — VISITE AU CHAMBA-LAMA. — MUSIQUE DES BURATES. — RELIGION LAMAIQUE. — CÉRÉMONIE RELIGIEUSE EN L'HONNEUR DU DIEU TSCHIGEMUNE. — CHAPELLES DES BURATES. — RETOUR A MONACHONOVVA.

L'APRÈS-MIDI, nous sortîmes d'Irkoutsk par un temps magnifique. Le ciel est ici pur et serein durant tout l'hiver; il ne se couvre de nuages que lorsque l'Angara commence à charier

(1) Nous devons à l'obligeance de M. de Humboldt communication de ces fragmens de M. Adolphe Erman, adressés sous forme de lettres à M. Erman père, membre de la l'Académie de Berlin, et qui n'étaient pas d'abord destinés à être publiés.

ses glaçons. — Nous voyagions en traîneau sur l'Angara, dont les rives sont bordées de roches de grés à cimes basses et arrondies. — Le second relais en sortant d'Irkoutsk s'appelle Listwinischna, ou village des Mélèzes, parce que l'arbre de ce nom (*Pinus larix*) est fort commun dans une forêt qui s'étend aux environs, sur le bord du fleuve.—Ici, par un froid de 25 degrés, l'Angara n'est point gelé, il roule avec fracas en sortant du lac; et à travers le brouillard qui s'élève sur ses eaux, on voit devant soi l'immense nappe de glace du Baikal. — Il était nuit quand nous arrivâmes à Listwinischna. Eclairés par la lune, nous fîmes encore un relais, sur une route resserrée entre le lac et les rochers aigus qui le cernent ici de toutes parts. On ne les voyait qu'à l'aide d'une clarté douteuse, mais la pointe escarpée de leurs cimes prouvait déjà que même, avant Listwinischna, le grés avait disparu, et que nous avions devant nous une autre espèce de roches.

Avant d'atteindre le relais de Kadilnaja, on descend sur la glace du Baikal, car il est entièrement pris dans ces parages, à l'exception d'un fil d'eau qui marque le cours de l'Angara. — Les chevaux du pays sont très ardens; quand ils s'élancent sur le lac, dont la surface n'est pas ternie et embarrassée par les neiges, ils emportent le traîneau avec une rapidité incroyable. A partir du relais de Kaldinaja, on quitte le bord occidental du Baikal, et se dirigeant en droite ligne vers l'est, on le traverse dans toute sa largeur, qui est ici de cinquante werstes. — Nous passâmes la nuit à Kosolskoi, et le lendemain matin, la vue du lac nous offrit un magnifique spectacle : des débris de glaçons, amoncelés près du rivage, s'élèvent perpendiculairement, et reflètent de mille manières les rayons du soleil qui se brisent sur leurs facettes; vers le nord-est et le sud-ouest s'étend à perte de vue une plaine de glace unie comme un miroir; et à l'ouest, à l'opposite de ce tableau, on voit poindre au-dessus des glaces le sommet des montagnes, dont le pied est caché par la courbure de la terre. — Aussitôt qu'on a quitté les bords du lac, on voyage dans une plaine couverte de roseaux et de laîche; c'est en la traversant que la Selenga vient se jeter dans le Bai-

kal. Cette rivière forme à son embouchure un delta, et de temps à autre, couvre toute la plaine de ses eaux. Nos traîneaux n'avançaient qu'avec difficulté, car la neige est rare dans ce pays, et se mêle en tombant avec le sable de la route. Des convois de thé passaient fréquemment près de nous, et leur nombre s'accroissait à mesure que nous approchions du lieu de leur départ. Ils se composent ordinairement de cinquante à cent traîneaux à un cheval. Les balles de thé sont cousues dans des peaux de chèvre, et enveloppées dans un réseau de cordes. Deux ou trois conducteurs suffisent pour mener le convoi; et les chevaux, à la suite l'un de l'autre, vont ordinairement au grand trot. La plupart du temps, les marchands expédient leurs ballots de relais en relais, par le moyen des paysans; souvent aussi ils ont recours à la poste, qui fait passer leurs marchandises de Kiachta à Moscou avec la plus grande rapidité. Ce mode de transport entraîne si peu de frais en Sibérie, que les marchands trouvent leur compte à l'employer.

La contrée que nous parcourions est environnée de montagnes; les plus hautes sont au sud-est; c'est là, vers l'extrémité du lac, que s'élève, au-dessus de toutes les autres, la cime du Chamar-Dabban. — La grande route suit la vallée de la Selenga, qui coupe les montagnes avant qu'on arrive à Werchne-Udinsk, et resserre son lit entre les rochers pour se répandre ensuite dans les steppes. — Nous nous arrêtâmes quelques heures à Werchne-Udinsk, et nous allâmes voir le capitaine du district. Il promit d'annoncer, avant que nous revinssions de la Chine, notre visite au chambalama, le chef du clergé parmi les Burates de ce pays.

Ce même soir, nous poursuivîmes notre route, toujours dans la vallée de la Selenga, jusqu'à la dernière poste avant Selenginsk. Des rochers de formes bizarres entourent la vallée. A voir leurs cimes qui s'arrondissaient en cônes, je les croyais d'origine volcanique; mais dès que je les touchai, je reconnus, à mon grand étonnement, qu'ils étaient encore de granit. Le 15 février, dans la matinée, nous nous mîmes en route pour Selenginsk, que nous traversâmes sans nous arrêter, mais avec le projet d'y séjourner à notre retour. La lune blanche tombait le

18 février (nouvelle date), et nous voulions arriver à temps, pour voir les solennités religieuses, qui, à Maimatschin et dans toute la Mongolie, marquent les premiers jours de l'année. — Près de Selenginsk nous vîmes et nous pûmes observer d'assez près des Burates. (Les Russes de ce pays les appellent Brazkes). Ils habitaient deux tentes de feutre, semblables pour la forme à celles des Samoïèdes; seulement le cône en était plus arrondi. Le feutre qui les recouvrait était double comme les peaux de rennes employées chez les Samoïèdes pour le même usage. Le feu était au milieu, dans un trou fait en terre, selon la coutume des populations nomades. Ces deux tentes appartenaient à une seule famille. Tout autour, pour empêcher les chevaux de s'écarter et les avoir sans cesse sous la main, on avait planté des piquets de bois, qui formaient une enceinte. Quant aux bestiaux, ils errent presque tous en liberté; les vaches, les brebis, les chevaux et les chameaux, qui sont d'une grande utilité pour les Burates de Selenginsk, paissent ensemble dans les steppes, et en hiver, leur seule nourriture est la laîche sèche.—La physionomie des Burates ressemble beaucoup à celle des Calmouks; ils ont les joues saillantes, les yeux relevés à la chinoise, des cheveux noirs comme du jais, et de très belles dents. Toutes les femmes entourent leur front d'un bandeau richement orné de grains de malachite, de corail et de nacre, et les filles portent de plus dans leurs tresses des rubans dont la broderie est encore de nacre et de corail. Les hommes se rasent la partie supérieure de la tête, et rassemblent le reste de leurs cheveux en une longue tresse. Il n'y a ici que les lamas qui se rasent entièrement la tête. Au fond de la tente, on voit une espèce d'autel en bois, d'un travail très élégant, comme sont toujours les meubles des Burates; cet autel est un coffre à tiroirs, où sont conservées, entre autres choses, des images sacrées; l'une d'elles, représentant un saint ou *burchor*, est exposée sur la partie supérieure du coffre. Celle que nous vîmes ainsi suspendue dans la tente que nous visitions, représentait Tschigemune, le dieu principal des Mongols. Six petites coupes en laiton, toutes pleines d'eau, sont placées devant l'image, et à côté se trouvent quel-

ques miroirs en laiton poli, de forme ronde, qui servent à la bénédiction de l'eau, qui est une cérémonie assez bizarre : le lama fait réfléchir l'image du saint dans ces miroirs; puis il verse sur leur surface l'eau des coupes qui retombe dans un vase et devient sacrée, parce qu'elle a recueilli en passant la figure du dieu. — Ces miroirs de métal se retrouvent en grand nombre dans les tombeaux des Kurganes ou Tschudes, et j'en ai vu beaucoup à Krasnojarsk, qui en avaient été retirés.

La neige était toujours rare sur notre route, et les traîneaux ne pouvaient avancer que sur la glace de la Selenga. On quitte le fleuve à Ust-Kiachta, et alors cesse la possibilité de voyager en traîneau. Ust-Kiachta est, par conséquent, un relais où l'on décharge tous les convois de thé et d'autres marchandises arrivant de Chine. Ces convois sont conduits de Maimatschin à Ust-Kiachta sur des voitures à roues, et c'est là seulement que le transport peut s'en faire par traîneaux. Nous laissâmes les nôtres dans la ville, et nous prîmes des tilègues de postes qui nous cahotèrent rudement, et nous menèrent au grand galop sur un chemin montant jusqu'à Troizko-Sawsko. Ce bourg est à quatre werstes de la frontière chinoise et est le siège de la douane russe; à Kiachta, l'on ne trouve que des marchands. — Nous reçûmes à Troizko l'accueil le plus gracieux de la part du commandant des Cosaques Transbaikaliens (ce sont des Burates armés d'arcs et de flèches, et des Cosaques de la Sibérie). Ce commandant s'appelle J. Ph. Ostrowski. J'avais pour lui une lettre de recommandation qu'on m'avait donnée à Irkoutsk. Ostrowski suivit à Pékin la dernière mission dont Timkowski faisait partie, et passa une année en Chine. Comme il est né à Kiachta, il parle le mongol des Burates, dont le dialecte est compris dans toute la Mongolie; à Pékin, on se sert du dialecte chinois proprement dit, et du mandchou, que parlent l'empereur et les officiers de marque. — Dès qu'on arrive à Kiachta, on est averti de suite qu'il ne faut jamais, en s'adressant aux Chinois, les nommer Kitaizi ou Chinois, mais Nikanzi (au singulier : Nikanez). Kitaizi est le sobriquet que les Mandchoux donnèrent aux Mongols après les avoir vaincus; ce mot

signifie esclave. Les Chinois veulent être appelés Nikanzi, c'est-à-dire, en mongol, vaillans guerriers. N'est-il pas fort étrange que le mot grec νίκη ξ se retrouve dans la langue mongole.

Le 16 février au soir, nous nous mîmes en route pour faire notre première excursion en Chine. L'entrée du bourg russe de Kiachta est fermée par une palissade semblable à celles de nos villages; un Cosaque se tient auprès, l'épée nue dans la main. A l'aide de ces précautions, rien ne peut s'exporter de Maimatschin sans un permis de la douane russe, située à Troizko-Sawsko.

Les maisons sont construites en bois, et de forme élégante.

Les Burates fourmillaient à Kiachta; ils venaient célébrer les fêtes religieuses de Maimatschin avec leurs anciens compatriotes, restés leurs frères en croyance. On voyait aussi dans les rues des marchands chinois, en robes de soie noire et en chapeaux de feutre noir, surmontés d'une touffe de soie rouge, dont les fils se séparaient en retombant, et couvraient toute la tête. Sur le sommet du chapeau est une petite vis en laiton; ordinairement les marchands n'y attachent rien; ils ne peuvent y mettre qu'un bouton d'or; les boutons de pierres de différentes couleurs indiquent le rang de ceux qui les portent. En Chine, comme en Russie, les marchands sont de la dernière classe. — Ils ont tous, pour se garantir du froid, des espèces de fourreaux pour les oreilles, et leur tête rasée est soigneusement recouverte d'un gros bonnet de soie sous le chapeau. Les tresses de leurs cheveux noirs descendent presque toujours à la moitié du corps. Chacun d'eux porte à droite sa bourse à tabac et sa petite pipe. — Dans ce moment, tous les Chinois se hâtaient de sortir de Russie, car le coucher du soleil approchait, et à cette heure ils doivent tous avoir repassé la frontière. Nous suivîmes la foule qui se dirigeait vers une petite porte, et nous entrâmes avec elle dans un grand carré de boutiques, espèce de bazar réservé aux négocians russes pour être le dépôt de leurs marchandises. A la sortie de ce magasin, on se trouve devant un mur en bois, percé d'une porte élégante, où sont gravés l'aigle russe et les ini-

tiales de l'empereur Nicolas Ier, sous le règne duquel on l'a construite. Cette porte s'appelle le trou d'Ursern. On passe outre, et comme par enchantement on se croit à la foire de Berlin le jour de Noël.... On est à Maimatschin, sur un chemin de terre battue, et balayée avec un grand soin, entre des murs de bois peu élevés, dont les fenêtres sont en papier de Chine. C'est à peine si l'on peut entrevoir les murs des maisons, car ils sont bizarrement masqués par une rangée de lanternes de papiers peints, suspendues à des cordes, et par des bannières de même sorte; le tout chargé d'inscriptions chinoises. Des cordes, horizontalement placées d'un mur à l'autre, portent des lanternes bariolées et des drapeaux. C'est un assemblage de toutes couleurs, dont les contrastes ressortent vivement sur la teinte uniformément gris-jaune du sol et des murailles. Au carrefour des rues qui se traversent perpendiculairement, on voit de grands réchauds en fonte, surmontés de bouilloires à thé, et tout autour des bancs de bois où se tiennent des buveurs de thé, fumant leur petite pipe, qui, en mongol, s'appelle *gansa*. Nous eûmes l'entretien le plus divertissant avec ces fumeurs de carrefours. Ils parlaient une langue barbare, qui s'est faite dans les relations commerciales des marchands de Kiachta et de Maimatschin. Comme ces derniers, depuis vingt ans, viennent chaque année à la frontière, les habitans de Kiachta, toujours en rapport avec eux, ont fini par adopter toutes les licences que se permettaient les Chinois à l'égard de la langue russe, et il en est résulté un langage à part, un argot complètement inintelligible pour un Russe.....

Il n'y a rien de plus doux, de plus affable que le visage et le ton de ces Chinois. Je fumai quelques pipes avec eux, ce dont ils furent très flattés, car ces lazaronis sont de la dernière classe du peuple, et il est bien rare qu'on leur tienne compagnie. Ils nous demandèrent si nous étions des Ziani? c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Nous répondîmes que nous étions des Chundi, ce qui veut dire en Mongol : *Têtes rousses*, et sert en Chine à désigner les Anglais. Justement deux personnes de notre compagnie étaient d'un blond très hasardé, et l'on nous

crut sur parole. Pour moi, dont le costume et l'accent tenaient davantage d'un Sibérien, je passai pour un domestique russe qui servait d'interprète aux Chundi. Ces messieurs portaient des manteaux écossais, qui firent quelque sensation; cependant, je dois l'avouer, nous n'excitâmes pas vivement la curiosité des Nikani. Un seul toucha nos habits, en répétant sans cesse : Combien cela vaut-il? Combien de roubles en veut-on? Il voulait acheter un de nos manteaux, car c'était, disait-il, un fort joli vêtement.

Au carrefour des deux principales rues de Maimatschin s'élève une tour construite en bois. Les murs qui lui servent de base forment un carré, avec quatre portes, traversées par les deux rues. Sur cette masse repose une tour octogone avec un toit chinois, comme on en voit si souvent aux pavillons de nos jardins. Autour de la partie supérieure de la base règne un balcon, d'où les lamas annoncent, je crois, le coucher du soleil et le lever de la lune, et du sommet du toit jusqu'au balcon descendent de longues cordes, chargées de lanternes de papier et de drapeaux bariolés. Une idole est peinte sur chaque mur de l'octogone. La forme en est toujours bizarre : ce sont des faces d'animaux vertes ou rouges, jaunes ou bleues; ce sont des griffes de diables, etc., qui rappellent les dieux du Mexique, trouvés au temple de Montézuma. Du reste cette tour n'est pas précisément un temple, et ces images n'y figurent que comme ornement. Dans les carrefours, il y a des espèces de petites chapelles avec des portes ouvertes sur la rue. L'image d'un dieu des Mongols ou de quelqu'un de leurs innombrables saints est suspendue au fond du sanctuaire, et devant l'idole sont placées, selon l'usage, les petites coupes d'eau bénite. Le soir, on allume sur l'autel des chandelles rouges, et en même temps on brûle une espèce particulière de parfum : ce sont des pastilles en forme de crayons. Je les crois faites de sciure de cèdre ou d'arbre semblable. Elles se consument d'elles-mêmes comme les nôtres, et ne contiennent pas de salpètre. Aucun pétillement ne se fait entendre quand elles brûlent. Ces chapelles mongoles sont destinées aux basses classes du peuple, aux conducteurs de cha-

meaux, qui de l'intérieur amènent ici des convois de thé, aux commis des marchands, s'ils sont Mongols. Quant aux Mandchoux qui viennent à Maimatschin, par exemple, les employés du gouvernement et les gros marchands, ils y trouvent aussi des temples de leur religion. J'ai expédié pour Berlin quelques centaines des pastilles dont je viens de parler. Elles vous arriveront dans une caisse de quincaillerie chinoise. Lorsque vous en aurez analysé plusieurs, il vous en restera encore suffisamment pour qu'à Berlin vous puissiez respirer les parfums de Maimatschin. Dans les jours de fête comme ceux-ci, l'odeur de la poudre chinoise se mêle à ces parfums; car on tire à chaque instant de petites fusées dans les cours des maisons. Vous pourrez encore faire l'expérience de ces pièces d'artifice, car je vous en envoie une petite caisse. Malheureusement je ne puis vous expédier l'ingrédient le plus essentiel des parfums du pays. Il y a vraiment ici une odeur nationale (ainsi que Napoléon l'a remarqué pour la Corse, et comme tous les étrangers l'observent en Russie), c'est celle des Chinois eux-mêmes. Quand j'entrais chez les marchands russes de Kiachta, je devinais par l'odorat, et sans m'expliquer pourquoi, s'ils avaient reçu ou non depuis quelque temps des Chinois de Maimatschin. Les Russes trouvèrent mon observation fort juste, et attribuèrent cette odeur au goût très prononcé que les Chinois ont pour l'ognon.

Dès que le soleil se couche, on en est averti par un bruit de timbales, provenant de la tour de bois, et par des coups de pistolet que l'on tire dans les cours des maisons. Alors il n'y a plus moyen pour un Européen de rester à Maimatschin. Les Russes ne peuvent y passer la soirée qu'à certains jours de fête. J'accostai encore quelques passans; mais ils me dirent pour toute réponse (cependant avec leur courtoisie accoutumée) *paschol* (allez-vous-en), et en même temps ils désignaient de la main l'endroit par où l'on sort de Chine.

Ce fut, à vrai dire, le 18 février, que commencèrent les fêtes à Maimatschin. Le sargutschei donna un grand repas. D'après l'échelle des dignités russes, le sargutschei serait en Russie un officier de septième classe: c'est donc ici un personnage impor-

tant. Son pouvoir à Maimatschin est presque illimité : il juge tous les procès et tous les crimes, à l'exception de ceux qui entraînent la peine de mort. Pour ceux-ci, il fait un rapport et l'envoie à Urga, ville située à deux cent quatre-vingts werstes de Maimatschin, sur la route de Pékin. L'autorité qui siège à Urga est un gouverneur général. L'organisation du gouvernement en Chine est précisément la même qu'en Russie. Les traités de commerce se négocient entre le gouverneur d'Irkoutsk et celui d'Urga. Justement, dans le temps même de notre séjour à Kiachta, quelques employés russes furent expédiés pour Urga, et rapportèrent à Irkoutsk une grande dépêche, rédigée en mandchou. Que j'aurais voulu pouvoir les accompagner et faire quelques observations astronomiques en Chine ! Mais je l'aurais tenté en vain. Deux interprètes, dont l'admission est ordinairement stipulée par les traités, peuvent seuls accompagner les envoyés russes, et les tournées scientifiques sont si mal vues en Chine, que, lors du voyage de Kawaleuski à Urga, en qualité d'interprète des employés russes, les soldats de l'escorte lui défendirent poliment, mais d'une manière expresse, d'écrire pendant la route : il ne put prendre ses notes que de nuit. Kawaleuski est un savant de Kasan, qui apprend à Irkoutsk la langue mongole. Aussi, quand on connaît les difficultés du voyage, on pardonne aisément au père Hyacinthe et à Timkowski de n'avoir inséré aucun calcul dans leurs deux importantes descriptions de la Chine. Un voyageur doit s'estimer heureux, quand les Chinois lui permettent l'usage des yeux. Ces deux descriptions ont été faites lors de la dernière mission ecclésiastique à Pékin. — Savez-vous ce qui a donné naissance à la mission ecclésiastique? Le fait me semble assez curieux. En 1680, deux mille Mongols-Chinois attaquèrent un village russe de la frontière, qui renfermait cent habitans. Ils les réduisirent par famine et les firent prisonniers. Probablement les Russes avaient commencé les hostilités : on les emmena à Pékin. Leurs descendans se perpétuèrent dans le pays, et le desir de les maintenir dans la foi chrétienne est le motif officiel des missions russes, qui se renouvellent de dix en dix ans, et d'ici à peu de temps fe-

ront connaître entièrement la Chine. L'ouvrage de Timkowski est traduit dans toutes les langues d'Europe. J'ignore si l'on a fait le même honneur au père Hyacinthe (1), et cependant son travail est le plus important. Timkowski n'a fait que le piller.

La connaissance de M. Golechowski, directeur de la douane à Troizko-Sawsko, nous procura la faveur insigne d'être au nombre des convives du sargutschei. Vers onze heures, les principaux employés de la douane russe, suivis de deux interprètes, arrivèrent à Kiachta. Vous pensez bien que les trois Ziani étaient aussi de la bande et en grande tenue. On fit d'abord quelques visites de rigueur chez les principaux marchands russes; puis on gagna à pied Maimatschin et la demeure du sargutschei. En approchant de la maison, nous rencontrâmes dans la rue une troupe de personnages déguisés, qui faisaient un tapage effroyable avec des instrumens de musique : c'étaient les acteurs de Maimatschin. Il y avait dans ce formidable orchestre un tambour de bois, en forme de tonneau, des cymbales, des morceaux de bois servant de castagnettes, et plusieurs de ces disques de métal, qu'on frappe avec une baguette, et que nous connaissons sous le nom de *tamtam*. Beaucoup de ces comédiens s'étaient déguisés en femmes (on sait qu'il n'y a pas de femmes à Maimatschin), et vraiment ils soutenaient assez bien leurs personnages : ils étaient coiffés avec des perruques et de longues tresses de soie noire, et pour plus de ressemblance des boucles de cheveux étaient ramenées sur leur front, comme nos crochets aplatis à l'ancienne mode. Ces acteurs ne portaient pas de masques ; mais ils avaient le visage grotesquement bariolé de blanc, de noir et de rouge. Plusieurs s'étaient fait avec de la peinture des moustaches et des lunettes, et l'un d'eux avait sur la face un soleil dont sa bouche formait le centre. Il portait en outre une plume sur la tête, ce qui, dans les comédies chinoises, désigne toujours un revenant, un esprit. Un autre avait un casque d'or : c'était assez pour en faire un guerrier; d'autres se frappaient continuellement sur les hanches avec un bâton, et

(1) Il a été traduit en français par M. Klaproth. — D. H.

dans le langage théâtral de la Chine, cela voulait dire qu'ils étaient à cheval. Ces allégories me furent expliquées par les Russes : ils en connaissent parfaitement le sens, car ils voient répéter à chaque solennité ces travestissemens et ces pièces qui font nécessairement partie des fêtes chinoises. La troupe des comédiens de Maimatschin est permanente : ce sont des gens qui n'ont pas d'autre profession. Au moins, dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, les artisans qui se font comédiens s'abstiennent d'ail, tandis que les acteurs de ce pays restent toujours acteurs et mangent beaucoup d'ail. Je l'ai appris à mes dépens, m'étant avancé de trop près vers l'une de ces pseudo-dames, pour lui faire ma cour par gestes. Je m'improvisai de la sorte un rôle dans la pièce, et je croirais assez qu'on permet cette licence aux spectateurs; car la belle voulut aussitôt m'embrasser, et depuis ce moment le pauvre Ziani, avec ses lunettes sur le nez, devint le plastron des comédiens. J'étais à moitié déguisé, car les lunettes jouent un grand rôle dans la mascarade, et les cavaliers touchaient presque les miennes du bout de leurs bâtons chaque fois qu'ils passaient près de moi. Je ne pus découvrir le sujet de la pantomime dont je vis la représentation; peut-être n'en renfermait-elle aucun. Voici, du reste, ce qui se répétait continuellement. Toute la troupe marchait en rond sur une seule file, d'un pas lent et grave, formant avec ses instrumens de musique un *tutti staccato*, et prononçant en chœur, après chaque note et chaque pas, une syllabe de récitatif. Après plusieurs rondes de la sorte, on fit succéder à l'adagio une musique d'une harmonie sauvage et éclatante, un allegro très rapide, que toute la troupe accompagna en sautillant en rond sur la pointe du pied, moins quelques acteurs, qui se mirent au milieu du cercle, pour y exécuter des farces de jongleurs et des tours de force. Enfin les comédiens rompirent la danse, se placèrent en tête de notre petite troupe et nous conduisirent jusqu'à la demeure du sargutschei, au bruit continuel de leurs instrumens de bois; alors ils s'arrêtèrent sous le large portique qui sert d'entrée au palais du sargutschei, pour y jouer une musique de table pendant le repas. Nous nous glissâmes à travers une foule de Chi-

nois, qui nous serraient la main en forme de salut. Nous entrâmes enfin dans la salle du festin, où nous fûmes reçus par notre hôte.

Le vestibule du palais est recouvert d'une toiture plate en bois, soutenue par trois rangs de colonnes. L'entrée de l'antichambre donne immédiatement dans ce vestibule, et de l'antichambre on passe dans la salle à manger. Les murs du bâtiment sont en bois, car un traité passé entre la Russie et la Chine défend toutes constructions en pierre sur les frontières des deux empires. Cependant on va bâtir un bazar en pierre à Kiachta; je ne sais si c'est une liberté que l'on prend, ou si l'on a stipulé cette réserve dans un traité. Les fenêtres du palais se suivent sans interruption depuis la porte de l'antichambre jusqu'à la moitié de la salle à manger, qui forme un rectangle; il s'en trouve encore à deux autres places du mur, et cependant la pièce est sombre, parce que la toiture plate du vestibule saillit en dehors, et intercepte le jour. Les fenêtres du sargutschei sont toutes éclairées par des vitres de mica, comme celles des paysans russes. Chez les marchands de Maimatschin, on ne voit que des carreaux de papier, avec un petit rond de mica transparent dans le milieu; ils sont traversés diagonalement par des bandes de bois qui les soutiennent, et ces châssis de fenêtres sont travaillés avec beaucoup de recherche, comme tous les meubles des Chinois. Le sargutschei se tenait sur un canapé, placé contre la muraille et devant l'entrée de la salle. Je m'emparai du fauteuil le plus proche de notre hôte, afin de pouvoir causer avec lui.

Le sargutschei a près de cinquante ans. Il est grand, maigre, et paraît très vieux. Nous le vîmes revêtu d'un spencer et d'une robe de soie grise brochée. Quoiqu'il fût dans une chambre, il portait sur la tête, comme tous les Chinois, le chapeau de feutre d'hiver, avec des bouffettes rouges et un bouton de pierre blanche sur le sommet, comme marque de son rang. Il avait aussi au pouce de la main droite un anneau de calcédoine, de la largeur d'un pouce; c'est la marque distinctive des Mandchoux. Ses ongles n'avaient qu'un demi-pouce de long, car

il était déjà trop vieux et trop grave pour faire le dandy.

On prit place sur des bancs le long de quatre petites tables carrées; les Russes d'un côté, et les Chinois de l'autre. L'interprète russe-mongol se tenait derrière le siège du directeur de la douane, et deux officiers du sargutschei lui traduisaient le mongol en mandchou, car c'est la seule langue qu'il comprenne. La conversation ne languit pas, et comme entre personnes qui ne se voient qu'une fois par an, il fallut remplir, de part et d'autre, tout le cérémonial obligé de la politesse. Sur chaque table se trouvait une boîte en carton, ronde et couverte, que l'on ouvrit dès que tout le monde eut pris place. Elle était à compartimens, et renfermait une grande variété de fruits secs. Cette boîte ressemble exactement à ce que l'on nomme chez nous un cabaret, meuble d'invention chinoise. Les convives goûtèrent, autant qu'ils le purent, de tous ces fruits, parce qu'en Chine, à table, un homme de bon ton doit manger de tout. En même temps que les fruits, on servit le thé, avec du sucre dans le milieu du cabaret pour les Européens. Puis, les sucreries furent enlevées, et l'on plaça devant chacun de nous une feuille de papier blanc en guise de serviette, et des petits bâtons en ivoire, de forme ronde, et de la grandeur d'un crayon, dont on se sert comme de fourchettes. On en donne deux à chaque convive, et il faut les tenir d'une seule main, tout en prenant avec la pointe ses alimens, ce qui est assez difficile pour les étrangers. Les tables furent entièrement couvertes d'une multitude de petites soucoupes en porcelaine, qui renfermaient chacune un mets différent, découpé en tranches très fines, afin qu'on pût facilement les saisir avec les bâtons d'ivoire; aussi tous ces plats étaient autant d'énigmes pour nous, et il fallait toute l'expérience des Russes pour nous les expliquer. On goûta de chaque mets très rapidement; aucun d'eux cependant ne fut enlevé, et bientôt, au-dessus de ce premier service, de nouvelles soucoupes en porcelaine s'élevèrent en pyramides, et nous offrirent toutes les merveilles de la gastronomie chinoise. Tous ces alimens sont fort gras; on les trempe dans des coupes de mauvais vinaigre, qui restent toujours sur la table. Après ces premiers services,

qui se composaient de plus de cent plats, des pipes furent distribuées à la ronde avec du rhum chinois. Cette liqueur n'est pas bonne, car on nous offrit en même temps, comme quelque chose de très recherché, de l'eau-de-vie de Sibérie de la dernière qualité, et tous les Chinois la préférèrent au rhum. Lorsqu'on eut fini de fumer, des soupes de toutes sortes furent servies dans de petits vases en porcelaine; puis, on reprit les pipes, et enfin le repas se termina d'une étrange manière : on plaça sur chaque table des bouilloires à thé, toutes fumantes, avec du charbon dans le milieu; mais ce n'était pas du thé qu'elles contenaient, c'était du *schtschi*, espèce de soupe au choux russe.

Après le repas, le sargutschei nous conduisit dans deux principaux temples mandchoux, situés près de son palais. Dans le premier, on voit au fond du sanctuaire quatre ou cinq idoles, de grandeur naturelle, faites d'argile, et enluminées des couleurs les plus vives et les plus disparates; elles sont placées sur une estrade, et à leurs pieds s'élèvent des monceaux d'offrandes, des brebis entières, des volailles de toutes sortes, etc., etc. Sur une table particulière, placée près de la porte du temple, du côté de la rue, les dons des fidèles sont entassés de manière à représenter une muraille qui ferme entièrement l'entrée. C'est comme une palissade de pâtisseries; elle a cinq ou six pieds de haut, et les jours du milieu sont fermés soigneusement avec des fruits confis, des gâteaux de tout genre, et mille autres friandises auxquelles l'estomac des prêtres doit souvent garder quelque rancune.

Un second temple fait suite au premier; sa disposition intérieure est la même, seulement les idoles sont différentes. Le premier temple est consacré au dieu de la richesse et au dieu des chevaux. Dans le second, on rend un culte au dieu du feu et au dieu des vaches. Derrière les statues de ces divinités sont placées d'autres statues, qui, nous dit-on, représentent leurs valets. L'un de ces personnages inférieurs porte un petit cheval dans la main droite; un autre tient une vache. N'est-ce pas une chose ingénieuse que le dieu du feu ait le visage d'un rouge éclatant, et qu'il ait au milieu du ventre un petit disque de

verre comme signe de la transparence? Le dieu de la richesse ressemble au priape des Romains, enjolivé par les bizarreries de l'imagination chinoise.

Nous sortîmes du temple et parcourûmes les rues de Maimatschin, le sargutschei à notre tête, pour visiter les principaux marchands chinois. Notre hôte était accompagné de quelques soldats de police, qui portaient des bâtons recourbés en forme d'arc, et de ses deux jeunes interprètes. C'étaient, nous disait-on, des personnages importans. Ils étaient très recherchés dans leur mise, et portaient de longues queues de zibeline, qui pendaient du haut de leurs chapeaux et les rendaient fort ridicules. Comme il faisait nuit, nous étions éclairés par quatre porteurs de lanternes, dont le papier bariolé et les inscriptions transparentes ajoutaient encore à la bizarrerie de notre cortège. Ces lanternes, soutenues sur de longs bâtons de bois, étaient en forme de cubes, dont chaque face avait un pied et demi. En tête marchaient les porteurs de lanternes, puis nos acteurs musiciens, qui devaient être passablement enroués et fatigués, car depuis le matin jusqu'à cette heure ils n'avaient cessé de chanter et de sauter dans les rues; enfin, venait le sargutschei, accompagné de ses deux interprètes, et suivi des Européens.

On nous offrit chez tous les marchands que nous visitâmes un repas semblable à celui du sargutschei. Heureusement les viandes disparurent peu-à-peu, et à la fin nous ne trouvâmes plus sur les tables que des fruits secs et du thé. Nous fîmes au moins douze visites, et dans toutes on nous poursuivit de cet éternel refrain, *picha*, *picha* (buvez, buvez); et il fallait boire, car chacun de nos hôtes nous servant du thé de sa maison, c'eût été lui faire affront que de le refuser. On compte maintenant plus de sept cents familles chinoises, dont les noms, inscrits sur les ballots qu'elles livrent au commerce russe, servent à désigner le thé qui sort de leurs magasins. Les marchands d'une famille s'engagent à ne fournir sous leur nom qu'une certaine qualité de marchandises, sans répondre toutefois des chances plus ou moins favorables des récoltes. Ces noms de famille sont consi-

dérés comme une garantie importante dans le commerce, car les marchands chinois, au dire des Russes, sont d'une grande probité. On étudie ces noms à Kiachta avec autant de zèle que l'on en met chez nous à l'étude du sanscrit. Ils sont rassemblés dans des catalogues avec la traduction russe, et l'on enseigne aux enfans à les déchiffrer.

L'habitation d'un marchand est plus élégante que celle du sargutschei. Ordinairement elle lui sert aussi de magasin; dans ce cas, les murs de l'appartement sont ornés de jolies armoires, qui contiennent les marchandises rangées avec ordre et régularité. Le mode de chauffage employé par les Chinois est singulier. Au milieu du magasin se trouve un réchaud de fonte destiné à faire bouillir le thé, et près de la muraille est construit un foyer en briques dont la partie supérieure est de bois. Ce poêle, sur lequel on place des tapis et des coussins, sert à-la-fois de lit et de sopha. Je vis ce meuble chez tous les marchands que je visitai, et j'en visitai un grand nombre.

Nous sortions de chez un marchand chinois lorsqu'un Mongol passa près du sargutschei et eut le malheur de le heurter. Le brave Mandchou se fâcha, et tout en colère donna ordre aux soldats de police qui l'accompagnaient de s'emparer du coupable. Je restai en arrière pour être témoin de l'exécution de cet ordre. Les deux soldats poussèrent contre la muraille le malheureux Mongol, tout tremblant de peur; ils lui mirent au cou une chaîne en fer, et, comme il cherchait à se justifier, ils lui donnèrent de vigoureux soufflets qui le firent taire. Bientôt le patient fut entouré d'une foule d'hommes du peuple qui gesticulaient autour de lui, et dont il reçut sans doute les admonitions les plus énergiques, car tous les discoureurs terminaient leurs périodes, en lui mettant le point sous le nez; enfin un des soldats le tira par la chaîne, et l'entraîna vers la prison. C'est quelque chose d'étrange qu'une prison chinoise. Figurez-vous une planche percée de deux trous, où l'on fait entrer de force les deux mains du prisonnier, et placée de manière à ce qu'il ait toujours les bras élevés au-dessus de la tête. Exposé en plein air et dans cette attitude, il subit ordinairement pour

peine une diète rigoureuse. Mais malheur à celui qui a calomnié le sargutschei : son châtiment est plus sévère. Sous le prédécesseur de notre hôte, qui n'administre Maimatschin que depuis quelques années, il arriva qu'un Mongol parla mal du sargutschei. Le coupable ne fut pas mis à la diète extraordinaire; mais on lui versa lentement dans la bouche des excrémens humains délayés avec de l'eau. Le fait me fut garanti par les employés des douanes russes, qui du reste disaient tous beaucoup de bien du sargutschei. J'ignore, après tout, s'ils ne craignaient pas un peu le supplice des calomniateurs.

Lorsque toutes nos visites furent faites, nous prîmes congé de notre hôte mandchou, qui, en nous quittant, voulut bien nous apprendre son nom : il se nommait tout simplement *U.* — Ce jour-là il y avait encore à Maimatschin plus de papiers bariolés et enjolivés d'inscriptions qu'à l'ordinaire. On en voyait à toutes les portes des maisons, à tous les coins de rue. Je remarquai que le nom de famille de chaque marchand est inscrit au-dessus de sa porte, et suivi de quelques mots de bon augure, tels que ceux-ci : *Joie*, *prospérité*, *sagesse*. Toutes ces inscriptions sont en mandchou.

Le lendemain je retournai à Maimatschin, pour acheter dans les magasins nommés Phusi des bagatelles que vous recevrez bientôt. Je visitai un temple entièrement semblable à celui que nous avait fait voir le sargutschei; seulement je remarquai sur l'estrade où sont placées les idoles, et derrière un rideau qui sépare en deux tout l'édifice, la statue d'un dieu ou d'un homme revêtue d'une armure de cavalier en or. Je n'en avais pas vu de semblable la veille; cependant notre visite avait été si rapide, que nous n'avions pas regardé derrière le rideau, et sans doute cette statue s'y trouvait aussi. Il y a un temple, m'a-t-on dit, où elle represente l'empereur régnant. Les autres statues semblables doivent être celles de héros chinois, dont les images sont honorées comme des idoles.

Dans le temple où l'on rend un culte à l'empereur, la cérémonie religieuse se termine par une phrase que les Russes traduisent ainsi : « Puisse le fils du ciel vivre mille et mille ans! »

Ce jour-là je vis arriver de Pékin de longues caravanes de chameaux, qui apportaient du thé. Chacun de ces animaux avait le cartilage du nez traversé par un os, qui sert ordinairement à le guider ; cependant ils marchaient un à un dans la ville et sans conducteurs. Ils entrèrent dans les cours des maisons de commerce, et là on les déchargea des ballots de thé qu'ils portaient sur des bâts ; puis on les chassa hors de la ville, et ils se répandirent dans les steppes environnantes, pour y paître en liberté. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

De Kiachta nous revînmes en voiture jusqu'à Ust-Kiachta, et là nous prîmes des traîneaux pour continuer sur la Selenga notre course rétrograde jusqu'au relais de Monachonowa, avant Selenginsk. A l'ouest de Monachonowa, s'étend une steppe déserte, environnée de montagnes volcaniques. Comme toute la route depuis Werchne-Udinsk jusqu'à Kiachta, elle est peuplée de Burates, et c'est là, au milieu de ses catéchumènes, qu'habite le chef de la religion lamaïque ou du dieu Tschigemune.

Les sectateurs de Tschigemune commencent l'année comme les Chinois, avec la lune blanche, et les Burates du pays que je parcourais, ont coutume de célébrer à cette époque, dans leur temple principal, une grande cérémonie religieuse. Ce temple est situé au milieu du désert, près de la demeure du chambalama, et entouré de quinze à vingt petites chapelles. Le chambalama avait été prévenu de notre visite, et nous trouvâmes à Monachonowa un cosaque de Selenginsk, destiné à nous servir d'interprète, avec une députation de quatre lamas, venus pour nous saluer de la part de leur chef et nous conduire près de lui.

Le nombre des lamas ou prêtres burates est prodigieux. Chaque famille en compte au moins un parmi ses membres. Ceux qui étaient venus au-devant de nous avaient tout-à-fait bon air sous leur riche costume écarlate et leur chapeau jaune-clair, à large forme. On nous avait préparé deux tilègues de poste à Monachonowa, car il n'y a pas une trace de neige en ce pays, et l'on ne peut aller en traîneau que sur la Selenga. Je

ne pris point place dans les voitures et je préférai faire à cheval les trente werstes qui nous séparaient de la demeure du chamba-lama. Nous partîmes par un temps magnifique. Je montai un de ces chevaux agiles qui bondissent dans les steppes et y cherchent, hiver comme été, leur nourriture. J'avais à mes côtés un paysan russe, qui devait ramener les chevaux des tilègues; puis un des quatre lamas qu'on nous avait envoyés, et enfin le prince tungou, Gentimour : c'était notre interprète, un sous-officier cosaque qui appartenait à cette ancienne famille tungousienne dont Pierre-le-Grand avait reconnu les membres comme princes du sang impérial. Les prêtres burates montent fort bien à cheval, et celui qui nous accompagnait était toujours en tête de notre petite cavalcade. Après une course rapide de vingt-quatre werstes, le saint homme éleva la main vers l'occident, et Gentimour nous dit, pour expliquer ce geste, que la demeure du chamba-lama était dans cette direction. Nous fîmes le dernier werste au galop de parade, et tout-à-coup nous eûmes devant les yeux la scène la plus pittoresque du monde.

Depuis la porte du chamba-lama jusque dans la plaine, une multitude de prêtres, aux vêtemens bariolés, étaient rangés sur deux files. Le vent faisait flotter au-dessus de leurs têtes des banderolles de mille couleurs et de larges bannières. Je n'oublierai jamais la richesse et la bizarrerie de ce tableau, dont les nuances ressortaient à l'horizon sur le fond blanc des montagnes de neige et sur le ciel bleu de la Daurie. Nous passâmes entre ces deux haies de lamas, qui nous accueillirent avec la plus étourdissante musique que j'aie entendue de ma vie. Imaginez-vous pour instrumens de grandes timbales, traînées sur des chariots à quatre roues, des cors de cuivre longs de dix pieds et soutenus par deux hommes, des tamtams de formes les plus diverses, et puis une foule de cymbales, de castagnettes et de tambours chinois en bois, etc. Les cors et les timballes exécutaient un adagio, auquel, à des intervalles rhythmiques, succédait un bruyant allegro, joué par tous les instrumens. Alors les cymbales, les tambours, les castagnettes, résonnaient violem-

ment sous les coups des prêtres, et formaient la plus étrange harmonie.

Entre les rangs des prêtres nous vîmes s'avancer à notre rencontre le successeur désigné du chamba-lama, accompagné de son trucheman. Il nous transmit les excuses de sa sainteté, qui serait venue nous recevoir elle-même, si son âge et ses infirmités ne l'en eussent empêchée. On nous conduisit à la maison de bois du chamba-lama, qui nous attendait sur l'escalier, et, en le voyant, nous ne pûmes contester la légitimité de ses excuses, car c'était sans aucun doute l'homme le plus gros de toute la Sibérie : cependant ses traits ne manquaient pas de noblesse, et, malgré son embonpoint, il y avait dans sa démarche une certaine aisance qui révélait un homme distingué. Il nous fit entrer dans son appartement. Nous nous assîmes, et Gentimour nous servit d'interprète dans une conversation du plus grand intérêt.

Je demandai au chamba-lama si l'on avait raison de comprendre sa secte dans le bouddaïsme, conformément à la statistique de Hassel.—Oui, me dit-il, car le Boudda des Indes est exactement le même dieu que notre Tschigemune. Mais Tschigemune n'est pas le Fo des Mandchoux. — Il ajouta : La mère de Tschigemune est en grand honneur.—Je tâchai de savoir s'il y avait dans ces derniers mots une allégorie, et j'en demandai le sens, mais inutilement; nous ne nous comprîmes point. Le chamba-lamba me dit que les Burates croient à un seul dieu. Quant à cette foule de burchanes dont les images remplissent les temples des lamas, il les comparait aux saints de l'église grecque. Je lui parlai de Confucius. « Je ne le connais pas, répondit-il; mais nous avons beaucoup d'autres philosophes que lui. Il m'apprit, entre autres choses, que les lamas ne sont pas élevés dans une école spéciale. Les enfans que leurs pères destinent à l'état de prêtre sont confiés aux soins d'un lama, qui partage avec eux sa hutte (*jurte*), et les instruit dans la lecture des saints livres. — La hiérarchie des prêtres comprend une infinité de degrés, et il n'est permis qu'au chamba de lire tous les livres sacrés. — Les lamas ne se marient point et doivent vivre dans un ascétisme complet. Je voulus plaisanter avec sa

sainteté sur les inconvéniens du célibat; mais elle prit un détour assez brusque, et coupa court à ce sujet : c'était *parler de corde dans la maison d'un pendu*, car le saint homme a été secrètement marié. — Le chamba-lama, comme le dalai-lama, son chef, ne meurt pas : on lui désigne de son vivant un successeur, qui est forcé d'habiter avec lui, et les Burates pensent que, durant cette cohabitation et avant que la vie matérielle du lama ait cessé, son âme passe dans le corps de son successeur, lequel est toujours choisi parmi ses proches parens. Celui de notre chamba-lama était, nous dit-on, son neveu; cependant la chronique scandaleuse assurait que c'était un fils né de son mariage, et en effet, à voir l'embonpoint naissant du jeune chamba, on était forcé de dire que la transmigration de l'âme avait produit une ressemblance de corps assez frappante. — Les livres sacrés des lamas leur sont venus du Thibet, comme toutes leurs doctrines religieuses et leurs usages: ils sont écrits en langue tangu (en russe *tangusky*, qu'il ne faut pas confondre avec *tunguzky*). Cette langue diffère entièrement du mongol des Burates, de sorte qu'aucun laïque ne comprend les livres sacrés. Les lamas lisent couramment le tangu. Une de leurs croyances est que plusieurs déluges ont eu lieu, et qu'il doit y en avoir encore un. Nous parlâmes au chamba de Deucalion et de Noé; mais il nous dit que ces noms n'étaient pas mentionnés dans les livres saints du Thibet. Je lui citai un fait qui venait à l'appui des traditions lamaïques; je parlai des poissons trouvés sur les montagnes : il me répondit d'assez mauvaise humeur qu'il n'en avait jamais vu, et que ses livres n'en disaient rien. Apprenant que nous nous occupions de recherches astronomiques, le chamba voulut savoir quelque chose de notre cosmographie. Je m'efforçai de lui faire comprendre le *ponderibus librata suis*, et le *e pur si muove*. « Tout cela est possible, reprit le vieillard; mais voici ce que disent nos livres tangusiens : Un éléphant porte la terre, et les étoiles sont immobiles au-delà des eaux fluides et transparentes, qui nous font croire que les astres se meuvent, en les réfléchissant dans leur sein ». Ainsi, dans la cérémonie que j'ai décrite plus haut, la figure des burchanes semble s'agiter

dans le miroir, pendant que le prêtre y verse l'eau qu'il veut consacrer.

Après cet entretien, nous allâmes dans le temple principal, qui touchait presque à la demeure du chamba-lama. Ce temple est en bois, exactement construit comme une église gothique, et précédé d'un vestibule. La nef est plus élevée que les galeries latérales, dont elle est séparée par deux colonnades en bois, et au-dessus d'elle, dans le milieu du temple, pris en longeur, s'élève une haute coupole comme dans les églises gothiques construites en forme de croix. Des bancs sont placés le long des colonnes, et c'est là que s'asseoient les prêtres, rangés sur de longues files; ceux d'un ordre inférieur se placent dans les côtés, mais les principaux lamas, qu'on reconnaît à leurs vêtemens, occupent des bancs adossés aux colonnes du milieu.

Chacun de ces prêtres, armé d'un instrument de musique, faisait sa partie dans un orchestre plus étrange encore que celui de la plaine. Ce n'étaient plus seulement des cors de dix pieds, des tamtams (mot chinois certainement inventé par les musiciens de Paris, car on ne le connaît pas ici), des cymbales, des castagnettes et des timbales; il y avait aussi de longs instrumens en spirale, avec une ouverture à l'extrémité, et un carillon de cloches de l'effet le plus bizarre. Près de l'autel, au fond du temple, quelques lamas d'un ordre supérieur étaient assis sur des sièges à dos. Ils n'avaient pas d'instrumens, mais ils psalmodiaient des prières, et l'orchestre des deux cents lamas les accompagnait. C'était alternativement un andante et un allegro. Comme le chant des prêtres était lent et grave, on les accompagnait sur les instrumens les plus bas, tels que les cors et les timbales d'airain; puis, à la fin de chaque strophe, l'allegro de la musique et des voix recommençait; tous les lamas chantaient et jouaient en même temps de leurs instrumens, de façon à ce que chaque syllabe du récitatif fût toujours suivie d'une note de l'orchestre. Pendant un moment de silence, l'un des prêtres placés aux sièges supérieurs parcourut rapidement tout le temple, distribuant à chaque lama une poignée de grains qu'il prenait dans un grand bassin. Alors la musique recommença

et tout en chantant, les prêtres jetèrent en l'air les grains qu'ils avaient reçus. Devant le grand autel, au-dessus duquel on voyait les images de Tschigemune et de plusieurs burchanes, se trouvaient, selon l'usage, des coupes pleines d'eau, et de plus un grand bassin rempli de grains. Les lamas traversèrent le temple en procession, et vinrent l'un après l'autre s'incliner devant ce bassin, et le toucher du front sur le bord; puis, ils s'arrêtèrent devant l'un des prêtres supérieurs, qui donna de nouveau à chacun d'eux une poignée de grains. Cette cérémonie n'offre-t-elle pas quelques rapports avec la cène des chrétiens? Pour moi, l'illusion devenait complète, parce qu'on chantait durant la procession un andante qui ressemblait fort à un vieux plain-chant.

Les fidèles ne jouent aucun rôle dans les cérémonies. Ils se tiennent les mains jointes, à l'entrée du temple, le long de la muraille. Les femmes sont vêtues de soie bleue, et portent au front de riches bandeaux, ornés de malachite, de corail et de nacre. — Les lamas des bancs supérieurs ont un bonnet d'étoffe jaune fait en forme de casque, ce qui les distingue du reste des prêtres, qui portent le chapeau pointu des Mongols. Ce casque resta suspendu pendant le service divin aux colonnes qui s'élevaient derrière eux; ils le reprirent à la fin de la cérémonie, qu'ils terminèrent ainsi, la tête couverte, par un dernier chant.

Derrière un rideau qui sépare l'autel principal du mur est un amas de livres sacrés, écrits en tangu, et de manuscrits dont les feuilles, conservées une par une entre deux planches, sont enveloppées d'étoffes de couleurs variées. Le temple est décoré avec profusion de plumes de paon, de peaux de tigres et de léopards, de dents d'éléphant, et d'autres curiosités du même genre, que l'on trouve dans l'Asie méridionale. Je vis en outre des ornemens particuliers sur lesquels on ne put me donner une explication satisfaisante. C'étaient des morceaux de bois qui figuraient des têtes d'hommes, et pendaient par centaines du dôme de l'église. Ces têtes étaient bizarrement peintes, et avaient toutes deux yeux fendus à la chinoise, la gueule d'un chien, et de plus, au milieu du front, une tache ronde et noire

qui devait être un troisième œil, ou un *stigma*. Je penche pour ce dernier avis, car la pupille était ronde et comme sans paupière; en outre, j'ai su depuis que la mythologie mongole avait aussi ses cyclopes. — Du menton de chacune de ces têtes pendait, en guise de barbe, une multitude de rubans. — Quand je passai dans le vestibule du temple, un objet fixa mon attention : c'était un grand cylindre en papier, sur lequel étaient écrites des prières tangusiennes. Il était orné de rubans bariolés et tournait sur un axe. Chaque fois qu'on le faisait mouvoir, deux battans, placés à l'extrémité supérieure, frappaient sur des cloches suspendues à côté. — Les fidèles, qui ne savent pas lire, font tourner le tambour à leur sortie de l'église, et cette cérémonie leur tient lieu de prière; c'est le rosaire des chrétiens, moins l'*Ave Maria*, etc. Les cierges qui brûlent sur l'autel principal, sont faits avec du beurre; leur mèche est en coton. Le beurre sert encore à confectionner différens objets qui sont donnés en offrandes, tels que des fleurs, etc.

Nous visitâmes une seule des nombreuses chapelles qui environnent l'église, celle où l'on conserve le char dans lequel, à de certaines solennités, on promène autour du temple la statue de la mère de Tschigemune. On voit devant ce char sept chevaux attelés de front : ils sont peints en vert et faits avec soin. Celui du milieu est de grosseur naturelle; les six autres, attelés à ses côtés, deviennent graduellement plus petits, de façon que les deux chevaux placés aux extrémités n'ont que le quart de la grosseur naturelle. C'est un attelage russe où l'on n'a point oublié la cloche qui désigne les voitures de poste en Sibérie. La mère de Tschigemune a payé sa *poderoschna*.

Cependant n'allez pas vous moquer de ces vieux rites du Thibet. Sans doute les lamas, ne vivant que du culte, ont pu le défigurer à leur profit; mais je dois avouer que je pris le plus grand intérêt à toutes ces cérémonies, à la distribution des grains, et à l'harmonie si bizarre de l'orchestre et des chants.

Lorsque nous prîmes congé du chamba-lama, il nous pria de dire à l'empereur de Russie, que les Burates prient Dieu avec

zèle, autant que cela est en leur pouvoir. *Ipsissima verba.* — Alexandre lui avait déjà donné une médaille en or, et le saint homme paraissait en desirer une seconde. — Nous montâmes à cheval, et le prince Gentimour et moi, nous revînmes ventre à terre à Monachonowa.

ADOLPHE ERMAN.

MARTIN LUTHER. [1]

—

1517.

J'ÉTAIS seul, et jeté dans cette affaire sans prévoyance; j'accordais au pape beaucoup d'articles essentiels. Qu'étais-je, pauvre misérable moine, pour tenir contre la majesté du pape, devant lequel les rois de la terre (que dis-je? la terre même, l'enfer et le ciel) tremblaient?.... Ce que j'ai souffert la première et la seconde année, dans quel abattement, non pas feint et supposé, mais bien véritable, ou plutôt dans quel désespoir je me trou-

(1) Luther n'est guère connu en France que par la caricature qu'en a donnée Bossuet dans ses *Variations*. On ne se le représente que comme un gros moine, qui boit toujours de la bière et ne parle que du diable. Au moment où l'on nous promet une nouvelle tragédie de Luther, il peut être curieux de comparer la fable et l'histoire. Les morceaux qu'on va lire sont les premiers actes de la *Réforme*, traduits littéralement par M. Michelet, chef de la section historique aux archives du royaume, qui nous promet incessamment les *Mémoires de Luther*. Le réformateur expose ici lui-même l'origine et l'occasion des luttes qu'il a eu à soutenir.

vais! ah! ils ne le savent point, ces esprits confians, qui depuis ont attaqué le pape avec tant de fierté et de présomption..... Ne pouvant trouver de lumière auprès des maîtres morts ou muets (je parle des livres des théologiens et des juristes), je souhaitai de consulter le conseil vivant des églises de Dieu, afin que, s'il existait des gens pieux qu'éclairât le Saint-Esprit, ils prissent compassion de moi et voulussent bien donner un avis bon et sûr, pour mon bien et pour celui de toute la chrétienté; mais il était impossible que je les reconnusse. Je ne regardais que le pape, les cardinaux, évêques, théologiens, canonistes, moines, prêtres : c'est de là que j'attendais l'Esprit; car je m'étais si avidement abreuvé et repu (*gefressen und gesoffen*) de leur doctrine, que je ne sentais plus si je veillais ou si je dormais..... Si j'avais alors bravé le pape comme je le fais aujourd'hui, je me serais imaginé que la terre se fût, à l'heure même, ouverte pour m'engloutir vivant, ainsi que Coré et Abiron..... Lorsque j'entendais le nom de l'église, je frémissais et offrais de céder. En 1518, je dis au cadinal Caietano, à Ausbourg, que je voulais désormais me taire: seulement je le priais en toute humilité d'imposer même silence à mes adversaires et d'arrêter leurs clameurs; mais, loin de me l'accorder, il me menaça, si je ne me rétractais, de condamner tout ce que j'avais enseigné. J'avais déjà donné le catéchisme par lequel beaucoup de gens s'étaient améliorés : je ne devais pas souffrir qu'il fût condamné.

Je fus ainsi forcé de tenter ce que je regardais comme le dernier des maux; mais je ne songe pas pour cette fois à conter mon histoire. Je veux seulement confesser ma sottise, mon ignorance et ma faiblesse. Je veux faire trembler par mon exemple ces présomptueux criailleurs ou écrivailleurs, qui n'ont point porté la croix, ni connu les tentations de Satan.

LETTRE DE LUTHER A L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, CHARGÉ PAR LE PAPE DE LA VENTE DES INDULGENCES EN ALLEMAGNE.

Père vénérable en Dieu, veuille votre grâce jeter un œil favorable sur moi, qui ne suis que terre et cendres, et recevoir

favorablement ma demande avec la douceur épiscopale. On porte par tout le pays, au nom de votre grâce et seigneurie, l'indulgence papale pour la construction de la cathédrale de Saint-Pierre de Rome. Je ne blâme pas tant les grandes clameurs des prédicateurs de l'indulgence (lesquels je n'ai point entendus), que le faux sens adopté par le pauvre, simple et grossier peuple, qui publie partout hautement les imaginations qu'il a conçues à ce sujet. Cela me fait mal et me rend malade..... Ils croient que les âmes seront tirées du purgatoire, dès qu'ils auront mis l'argent dans les coffres. Ils croient que l'indulgence est assez puissante pour sauver le plus grand pécheur, celui (c'est leur blasphème) qui aurait violé la sainte mère de notre Sauveur!.... Grand Dieu! les pauvres âmes seront donc, sous le sceau de votre autorité, enseignées pour la mort et non pour la vie. Vous en rendrez un compte terrible, un compte dont la gravité va toujours croissant.....

Qu'il vous plaise, noble et vénérable père, de lire et de considérer ces propositions où l'on montre la vanité de ces indulgences que les prédicateurs proclament comme chose tout-à-fait certaine.

LUTHER RACONTE LUI-MÊME SON ENTREVUE, A AUGSBOURG, AVEC LE CARDINAL CAIETANO, CHARGÉ PAR LE PAPE D'EXAMINER SA DOCTRINE ET D'OBTENIR SA RÉTRACTATION.

Lorsque je fus cité à Augsbourg, j'y vins et comparus, mais avec une forte garde et sous la garantie de l'électeur de Saxe, Frédéric, qui m'avait adressé à ceux d'Augsbourg et m'avait recommandé à eux. Ils eurent grande attention à moi et m'avertirent de ne point aller avec les Italiens, de ne faire aucune société avec eux, de ne point me fier à eux; car je ne savais pas, disaient-ils, ce que c'était qu'un Welche. Pendant trois jours entiers je fus à Augsbourg sans sauf-conduit de l'empereur. Dans cet intervalle, un Italien venait souvent m'inviter à aller chez le cardinal. Il insistait sans se décourager. « Tu dois te ré-

tracter, disait-il; tu n'as qu'un mot à dire, *revoco*. Le cardinal te recommandera au pape, et tu retourneras avec honneur auprès de ton prince.

Au bout de trois jours arriva l'évêque de Trente, qui montra au cardinal le sauf-conduit de l'empereur; alors j'allai le trouver en toute humilité. Je tombai d'abord à genoux; puis je m'abaissai jusqu'à terre et je restai à ses pieds. Je ne me relevai que quand il me l'eut ordonné trois fois. Cela lui plut fort, et il espéra que je prendrais une meilleure pensée.

Lorsque je revins le lendemain et que je refusai absolument de rien rétracter, il me dit : penses-tu que le pape s'embarrasse beaucoup de l'Allemagne? Crois-tu que les princes te défendront avec des armes et des gens de guerre? Oh non!—Où veux-tu rester?...—Sous le ciel, répondis-je.

Plus tard le pape baissa le ton et écrivit à l'église, même à Me Spalatinus et à Pfeffinger, prédicateur de la cour électorale et conseiller de cabinet, afin qu'ils me fissent livrer à lui, et insistassent pour l'exécution de son décret.

Cependant mes petits livres et mes *resolutiones* allèrent, ou plutôt volèrent en peu de jours par toute l'Europe. Ainsi l'électeur de Saxe fut confirmé et fortifié; il ne voulut point exécuter les ordres du pape et se soumit à la connaissance de l'Écriture.

Si le cardinal eût agi avec moi avec plus de raison et de discrétion, s'il m'eût reçu lorsque je tombai à ses pieds, les choses n'en seraient jamais venues où elles sont, car dans ce temps je ne voyais encore que bien peu les erreurs du pape; s'il s'était tu, je me serais tu aisément. C'était alors le style et l'usage de la cour de Rome, que le pape dît dans les affaires obscures et embrouillées : nous rappelons la chose à nous, en vertu de notre puissance papale, annulons le tout et le mettons à néant. Alors il ne restait plus aux deux parties qu'à pleurer. Je tiens que le pape donnerait trois cardinaux pour que la chose fût encore dans le sac.

COMPARUTION DE LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS.

Lorsque le héraut m'eut cité le mardi de la semaine sainte et

m'eut apporté le sauf-conduit de l'empereur et de plusieurs princes, le même sauf-conduit fut, le lendemain mercredi, violé à Worms, où ils me condamnèrent et brûlèrent mes livres. La nouvelle m'en vint lorsque j'étais à Erfurth. Dans toutes les villes la condamnation était déjà publiquement affichée, de sorte que le héraut me demandait lui-même si je songeais encore à me rendre à Worms?

Quoique je fusse effrayé et tremblant, je lui répondis :—Je veux m'y rendre, quand même il devrait s'y trouver autant de diables que de tuiles sur les toits! Lors donc que j'arrivai à Oppenheim près de Worms, Me Bucer vint me trouver, et me détourna d'entrer dans la ville. Car Sglapian, confesseur de l'empereur, était venu le trouver et le prier de m'avertir que je n'entrasse point à Worms; car je devais y être brûlé. Je ferais mieux, disait-il, de m'arrêter dans le voisinage, chez Frantz de Sickingen qui me recevrait volontiers.

Les misérables faisaient tout cela pour m'empêcher de comparaître, car si j'avais tardé trois jours, mon sauf-conduit n'eût plus été valable, ils m'auraient fermé les portes, ne m'auraient point écouté, mais condamné tyranniquement. J'avançai donc dans la simplicité de mon cœur, et lorsque je fus en vue de la ville, j'écrivis sur l'heure à Spalatinus que j'étais arrivé, en lui demandant où je devais loger. Ils s'étonnèrent tous de mon arrivée imprévue; car ils pensaient que je serais resté dehors, arrêté par la ruse et par la terreur.

Deux de la noblesse, le seigneur de Hirssfeld et Jean Schott, vinrent me prendre par ordre de l'électeur de Saxe et me conduisirent chez eux. Mais aucun prince ne vint me voir, seulement des comtes et des nobles qui me regardaient beaucoup. C'étaient ceux qui avaient présenté à sa majesté impériale les quatre cents articles contre les ecclésiastiques en priant qu'on réformât les abus, sinon qu'ils le feraient eux-mêmes. Ils en ont tous été délivrés par mon évangile.

Le pape avait écrit à l'empereur de ne point observer le sauf-conduit. Les évêques y poussaient; mais les princes et les états n'y voulurent point consentir, car il en fût résulté bien du bruit.

J'avais tiré un grand éclat de tout cela; ils devaient avoir peur de moi plus que je n'avais d'eux. En effet le landgrave de Hesse, qui était encore un jeune seigneur, demanda à m'entendre, vint me trouver, causa avec moi, et me dit à la fin :—Cher docteur, si vous avez raison, que notre seigneur Dieu vous soit en aide!

J'avais écrit, dès mon arrivée, à Sglapian, en le priant de vouloir bien venir me trouver selon sa volonté et sa commodité; mais il ne voulut pas : il disait que la chose serait inutile.

Je fus ensuite cité et je comparus devant tout le conseil de la diète impériale dans la maison de ville, où l'empereur, les électeurs et les princes étaient rassemblés. Le docteur Eck, official de l'évêque de Trèves, commença, et me dit :—Martin, tu es appelé ici pour dire si tu reconnais pour tiens les livres qui sont placés sur la table; et il me les montrait.—Je le crois, répondis-je. Mais le docteur Jérôme Schurff ajouta sur-le-champ : Qu'on lise les titres. Lorsqu'on les eut lus, je dis : Oui, ces livres sont les miens.

Il me demanda encore : Voulez-vous les désavouer? Je répondis : Très gracieux seigneur empereur, quelques-uns de mes écrits sont des livres de controverse, dans lesquels j'attaque mes adversaires. D'autres sont des livres d'enseignement et de doctrine. Dans ceux-ci, je ne puis, ni ne veux rien rétracter, car c'est parole de Dieu; mais pour mes livres de controverse, si j'ai été trop violent contre quelqu'un, si j'ai été trop loin, je veux bien me laisser instruire, pourvu qu'on me donne le temps d'y penser. On me donna un jour et une nuit.

Le jour d'après je fus appelé par les évêques et d'autres qui devaient traiter avec moi pour que je me rétractasse. Je leur dis : La parole de Dieu n'est point ma parole; c'est pourquoi je ne puis l'abandonner. Mais dans ce qui est au-delà, je veux être obéissant et docile. Le margrave Joachim prit alors la parole et dit : Seigneur docteur, autant que je puis comprendre, votre pensée est de vous laisser conseiller et instruire, hors les seuls points qui touchent l'Ecriture?—Oui, répondis-je, c'est ce que je veux.

Ils me dirent alors que je devais m'en remettre à sa majesté

impériale; mais je n'y consentis point. Ils me demandaient s'ils n'étaient pas eux-mêmes des chrétiens qui pussent décider de telles choses? A quoi je répliquai : Oui, pourvu que ce soit sans faire tort ni offense à l'Ecriture que je veux maintenir. Car je ne puis abandonner ce qui n'est pas mien. Ils insistaient : Vous devez vous reposer sur nous et croire que nous déciderons bien. —Je ne suis pas fort porté à croire que ceux-là décideront pour moi contre eux-mêmes, qui viennent de me condamner déjà, lorsque j'étais sous le sauf-conduit. Mais voyez ce que je veux faire; agissez avec moi comme vous voudrez; je consens à renoncer à mon sauf-conduit et à vous l'abandonner. Alors le seigneur Frédéric de Feilisch se mit à dire : En voilà véritablement assez, si ce n'est trop.

Ils dirent ensuite : Abandonnez-nous au moins quelques articles. Je répondis : Au nom de Dieu, je ne veux point défendre les articles qui sont étrangers à l'Ecriture. Aussitôt deux évêques allèrent dire à l'empereur que je me rétractais. Alors l'évêque *** envoya vers moi, et me fit demander si j'avais consenti à m'en remettre à l'empereur et à l'empire? Je répondis que je ne le voulais pas et que je n'y avais jamais consenti. Ainsi, je résistai seul contre tous. Mon docteur et les autres étaient mécontens de ma ténacité. Quelques-uns disaient que si je voulais m'en remettre à eux, ils abandonneraient et céderaient en retour les articles qui avaient été condamnés au concile de Constance. A tout cela je répondais : Voici mon corps et ma vie.

Cochleus (Kochleffel) vint alors, et me dit : Martin, si tu veux renoncer au sauf-conduit, je disputerai avec toi. Je l'aurais fait dans ma simplicité. Mais le docteur Jérôme Schurff répondit en riant et avec ironie : Oui, vraiment, c'est cela qu'il faudrait. Ce n'est pas une offre inégale; qui serait si sot! Ainsi je restai sous le sauf-conduit. Quelques bons compagnons s'étaient déjà élancés en disant : Comment? vous l'emmèneriez prisonnier? Cela ne saurait être.

Sur ces entrefaites vint un docteur du margrave de Bade, qui essaya de m'émouvoir avec de grands mots : Je devais, disait-il, beaucoup faire, beaucoup céder pour l'amour de la charité,

afin que la paix et l'union subsistassent, et qu'il n'y eût pas de soulèvement. On était obligé d'obéir à la majesté impériale, comme à la plus haute autorité; on devait soigneusement éviter de faire le scandale dans le monde; par conséquent je devais me rétracter : — Je veux de tout mon cœur, répondis-je, au nom de la charité obéir et tout faire, en ce qui n'est point contre la foi et l'honneur du Christ.

Alors le chancelier de Trèves me dit : Martin, tu es désobéissant à la majesté impériale; c'est pourquoi il t'est permis de partir, sous le sauf-conduit qui t'a été donné. Je répondis : Il s'est fait comme il a plu au Seigneur. Et vous, à votre tour, considérez où vous restez. Ainsi je partis dans ma simplicité, sans remarquer ni comprendre toutes leurs finesses.

Ensuite ils exécutèrent le cruel édit du ban, qui donnait à chacun occasion de se venger de ses ennemis sous prétexte et apparence d'hérésie luthérienne, et cependant il a bien fallu à la fin que les tyrans révoquassent ce qu'ils avaient fait.

C'est ainsi qu'il m'advint à Worms, où je n'avais pourtant d'autre soutien que le Saint-Esprit.

MICHELET.

PHILOSOPHIE DE FICHTE.

DESTINATION DE L'HOMME.

LE DOUTE, LA SCIENCE, LA CROYANCE.

Selon Fichte, l'homme, aux premiers pas qu'il fait dans les voies de la méditation, commence par douter. Il arrive ensuite à la science, c'est-à-dire, à savoir son ignorance; et de là, va bientôt se réfugier dans la croyance. C'est le cercle que parcourt inévitablement sa pensée.

Se prenant d'abord d'une vive curiosité sur le monde extérieur, sur sa nature intime, sur sa destinée, il demande à mille et mille systèmes la solution de ces insolubles problèmes; il tourmente des innombrables transformations qu'il essaie de lui faire subir la grande équation qu'a livrée à ses méditations l'éternel géomètre; mais il ne tarde pas à comprendre que ce n'est pas à sa misérable algèbre, à ses débiles mains qu'il a été donné d'en dégager la redoutable inconnue. Un trouble étrange s'empare alors de son esprit; pour la première fois, il conçoit, il touche, pour ainsi dire, de ses propres mains le vide, le néant de la science, où naguère il se complaisait orgueilleusement. Il voit le monde réel qui reposait sur la science, qui pour l'homme n'existe que parce que l'homme le sait, chanceler sur sa base, se couvrir de ténèbres, se peupler de fantômes; la terre manque sous lui, le cœur lui défaille; et cependant, au-dedans de lui,

Psyché (1), l'immortelle *Psyché*, dans le souvenir ou dans l'espérance d'un monde autre et meilleur, faisant effort pour livrer au vent de consolantes croyances, ses ailes enchaînées, s'agite avec de douloureuses, d'inexprimables angoisses au sein de l'étroite et passagère enveloppe qui l'emprisonne.

Mais laissons maintenant parler Fichte; écoutons-le raconter lui-même ce premier acte de la grande trilogie qu'il a essayé de retracer.

LE DOUTE.

Je crois connaître actuellement une bonne partie du monde qui m'entoure; du moins n'ai-je épargné pour cela ni mes soins ni ma peine. Je n'ai voulu m'en rapporter qu'au témoignage unanime de tous mes sens. J'ai regardé, puis j'ai touché, puis j'ai décomposé pièce à pièce ce que je venais de toucher; et cela, ce n'est pas une seule, c'est plusieurs fois que je l'ai fait. J'ai comparé entre eux les phénomènes extérieurs, compris tous leurs rapports et leur ordre de succession : j'ai déterminé par avance les effets qui devaient être produits par chacun d'eux, et souvent j'ai vu ensuite ces effets se montrer dans la réalité tels que je les avais prévus. Alors seulement je me suis arrêté dans mes investigations. Mais je me suis arrêté pour demeurer aussi convaincu de la légitimité des connaissances que j'avais acquises en agissant de la sorte que je puis l'être de ma propre existence. Sur la foi que j'ai en leur infaillibilité, je hasarde à chaque minute ma vie et mes intérêts les plus chers. Je marche à pas sûrs et hardis dans la sphère où il m'a été donné de vivre, et que j'ai su explorer tout entière.

Mais moi! Que suis-je moi-même? Quelle est ma destination?

(1) Il est sans doute assez inutile de rappeler que c'est le nom grec de l'âme.

Questions oiseuses.—Il y a long-temps que mes convictions sont faites sur ce point, et il me faudrait, à coup sûr, beaucoup de temps pour rappeler tout ce qui m'a été dit et enseigné là-dessus, pour exposer mes propres convictions.

Et pourtant ces convictions que je trouve si intimes au-dedans de moi, je dois en convenir, ne laissent pas que d'être obscures à leur origine. Avant d'y parvenir, m'étais-je en effet traîné long-temps sous l'aiguillon d'une ardente curiosité à travers le doute, l'incertitude, la contradiction? Avant de les adopter (ce que je dois toujours faire, lorsque je peux craindre que mon assentiment ne soit surpris), en ai-je scrupuleusement examiné la vraisemblance, mesuré l'étendue, apprécié la portée? Me suis-je long-temps et prudemment abstenu d'y ajouter foi jusqu'à ce qu'au-dedans de moi une voix inméconnaissable, irrésistible, m'ait crié : Oui cela est, et cela est ainsi, aussi certainement que tu es toi-même, que tu existes? Nullement. Aucune circonstance semblable ne me revient à l'esprit. Ces convictions, ces idées sont venues à moi sans que je les cherchasse. Elle m'ont apporté une réponse à une question que je ne faisais pas; et depuis ce moment, elles sont demeurées dans mon esprit, là même où le hasard les a mises, sans que j'y eusse donné mon consentement, sans que je leur eusse demandé de justifier de leurs titres.

C'est donc bien à tort que jusqu'à ce moment je me suis persuadé savoir quelque chose sur moi, sur ma destination. S'il est vrai que je sache seulement ce que j'ai appris par l'expérience ou la réflexion, je n'en sais réellement quoi que ce soit. Je sais seulement ce que d'autres que moi prétendent en savoir; et tout ce que je puis être fondé à en affirmer par moi-même, c'est que j'en ai entendu dire ou ceci ou cela. Ainsi moi, qui, pour l'acquisition de certaines connaissances sans aucune importance véritable, me suis souvent donné tant de soucis, sur ce sujet, celui de tous le plus digne d'exciter vivement mon intérêt, je m'en suis remis à des étrangers. Je leur ai supposé une sympathie pour les grands intérêts de l'humanité, un sérieux dans l'âme pour s'en occuper, une autorité pour en décider, que je ne trou-

vais pas en moi. C'était les priser bien au-dessus de moi-même.

Cependant, comme ce qu'ils savent c'est par leurs propres réflexions qu'ils l'ont appris et que je suis moi-même un être de même nature qu'eux, doué des mêmes facultés, le même moyen m'aurait sans doute conduit au même but. Encore une fois, je me suis donc placé bien bas à mon propre tribunal.

Mais je suis résolu à ce qu'il n'en soit plus ainsi; à compter de ce moment, je prétends rentrer dans tous mes droits long-temps négligés, reprendre possession de ma dignité trop long-temps méconnue. Je veux marcher seul et dans ma liberté. Je briserai les liens de tout enseignement extérieur; je ne subirai plus aucune influence étrangère; j'étoufferai même tout secret désir qui pourrait naître en moi, que mes travaux fussent couronnés de tels ou tels résultats; ou, si en cela mon attente était trompée, si mes efforts, pour cela, demeuraient infructueux, je ferai du moins en sorte que, sur le choix de la route que je me déterminerai à suivre, ces désirs ne soient pour rien; car, sur cette route, toute vérité, quoi qu'elle dise, sera la bien-venue; car ce que je veux, c'est savoir. Je veux savoir avec la même certitude que je sais que ce plancher me portera si je marche dessus, que ce feu me brûlera si je le touche; je veux savoir, dis-je, ce que je suis et ce que je deviendrai. S'il ne m'est pas donné de le savoir, je saurai du moins cela. Je mettrai alors tout mon courage à me soumettre, avec résignation, à ce triste et douloureux mécompte.

Je me hâte pour accomplir ma tâche.

Et d'abord, portant sur la nature une main hardie, je l'arrêterai dans sa course rapide, je ferai mes efforts pour embrasser, d'un coup-d'œil, l'ensemble du spectacle qu'elle m'offrira dans cet instant, et pour en saisir ensuite au moyen de la réflexion les innombrables détails; mais, dans aucun cas, je ne tenterai d'en sortir, d'aller au-delà par la pensée. Je sais trop que, si mes raisonnemens ont quelque valeur, quelque légitimité, c'est seulement dans le domaine de la nature.

Or, ce que je remarque au premier instant, c'est que je me trouve au milieu d'une multitude d'objets que je suis irrésistiblement porté à considérer comme existant par eux-mêmes, comme formant chacun un tout. Autour de moi sont des plantes, des arbres, des animaux; à chaque plante, à chaque arbre, à chaque animal, j'attribue un certain nombre de propriétés, par où il se différencie de tous les autres. Cette plante a cette forme, cette autre plante cette autre forme; cette feuille est sur cet arbre, cette autre feuille sur tel autre arbre.

Partout où se trouvent ces propriétés, elles sont en nombre déterminé. A cette question, si un objet est ceci ou cela, il y a toujours lieu à répondre un oui ou un non positif, qui rend impossible toute incertitude sur ce qu'il est ou n'est pas. Il a en effet ou il n'a pas telle ou telle propriété. Il est ou il n'est pas coloré; il a ou il n'a pas telle couleur; il est palpable ou impalpable, sapide ou insapide. De plus, c'est toujours à un degré déterminé qu'existent ces propriétés. Si on pouvait les appliquer à une échelle graduée, on verrait chacune d'elles correspondre à un nombre exact de divisions dont elle ne pourrait différer ni en plus ni en moins. Un arbre, par exemple, a une élévation qu'il sera toujours possible d'exprimer par un nombre déterminé de pieds, pouces et lignes, et il ne pourra être d'une ligne plus haut ou plus bas. Le vert d'une feuille sera d'une certaine nuance, et la feuille sera de cette nuance ni plus claire, ni plus foncée. Une plante, de sa germination à sa maturité, s'enfermera de même, au terme de sa croissance, entre certaines limites, qui demeureront stables, invariables. Tout ce qui est est donc déterminé : ce qui est ne peut être autre qu'il est.

Ce n'est pas toutefois qu'il me soit interdit de penser à des objets qui demeurent indéterminés dans mon esprit. Il arrive au contraire que, plus de la moitié du temps, ce sont de semblables objets qui occupent ma pensée. Si je pense à un arbre, par exemple, sa hauteur, sa grosseur, la quantité ou la nature de ses feuilles et de ses fruits, me demeurent inutiles à connaître tant que j'y pense, comme à un arbre quelconque, un arbre en général, et non pas tel ou tel arbre. Il faut seulement

remarquer qu'aussi long-temps que cet arbre demeure ainsi indéterminé dans ma pensée, il n'a pas pour moi d'existence réelle : je la lui refuse en quelque sorte ; car tout objet, existant par cela même qu'il existe, est nécessairement déterminé. Il a un nombre déterminé de propriétés et il les a à des degrés déterminés, bien qu'il me soit souvent impossible de les énumérer toutes et de mesurer chacune d'elles avec exactitude.

Cependant la nature a poursuivi le cours de ses transformations successives. Pendant que je parle encore du spectacle qu'elle m'a offert au moment où j'ai voulu le contempler, ce spectacle n'existe déjà plus. Autour de moi tout s'est métamorphosé. Bien plus ! tout l'était déjà avant que j'eusse eu le temps de jeter un seul coup-d'œil sur ce qui se présentait à moi, et ce que j'ai pu voir n'était plus ce que j'avais eu l'intention de regarder. Par la même raison ce qu'était alors la nature, elle ne l'avait pas toujours été : elle l'était devenue.

Mais pourquoi l'était-elle devenue? En vertu de quelle cause, dans la multitude infinie des modifications extérieures qu'elle pouvait revêtir, m'a-t-elle présenté celles que j'ai vues; celles-là, dis-je, et aucune autre ?

Pourquoi? Parce que ces modifications avaient été devancées par celles qui les devancèrent, par aucune autre, et que celles-là ne pouvaient être suivies que de celles qui se sont montrées. Le moindre changement arrivé dans ce qui vient d'être en eût nécessairement amené un dans ce qui est. Ce passé immédiat était lui-même déterminé par ce qui l'avait précédé; et ainsi à l'infini. De même, dans l'instant qui suivra l'instant actuel, la nature se présentera modifiée comme elle le sera, parce qu'elle est actuellement modifiée comme elle l'est. S'il se manifestait quelque changement dans ce qu'elle est maintenant, un autre changement correspondrait à celui-là dans ce qu'alors elle sera ; et dans l'avenir plus éloigné qui doit succéder à cet avenir im-

médiat, ce qu'elle sera, elle le sera encore, parce que, dans cet avenir immédiat, elle aura été telle qu'elle aura été; et de même aussi à l'infini.

La nature accomplit ainsi sans repos une éternelle évolution, et les modifications que tour-à-tour elle présente, loin d'éclore au hasard, sont au contraire assujéties à de rigoureuses lois de succession. Chacune d'elles est ce qu'elle est nécessairement, et ne saurait être différente. Les apparences visibles sous lesquelles se montre successivement l'univers forment une chaîne fermée, dont chaque anneau, déterminé par celui qui le précède, détermine celui qui le suit, et toutes se tiennent si intimement, que, de l'état extérieur de l'univers dans un moment donné, on pourrait remonter par la réflexion à tous les états divers par lesquels il a dû passer avant cet instant, ou deviner tous ceux par lesquels il devra passer après cet instant. Il suffirait, dans le premier cas, de vouloir se rendre compte de l'enchaînement des causes qui ont fait le présent ce qu'il est, dans le second, de suivre dans leurs développemens les effets qu'aura dans l'avenir ce présent lui-même. Dans chaque partie je puis donc retrouver le tout, car c'est le tout qui fait cette partie ce qu'elle est; par cela même, ce qu'elle est, elle l'est nécessairement.

Toute modification de l'être me fait donc toujours supposer l'être. Toute circonstance extérieure me force à remonter par la pensée à une autre circonstance qui l'a précédée. Les choses qui sont me contraignent irrésistiblement de croire que d'autres choses ont été. C'est en cela que se résume en définitive tout ce qui précède.

Mais, comme du plus ou moins de lumière jetée en ce moment sur ce seul point, il ne serait pas impossible que dépendît le succès de mon entreprise tout entière, je m'y arrêterai quelques momens encore, pour n'y rien laisser d'obscur.

Pourquoi? en vertu de quelle raison les modifications des objets extérieurs sont-elles, dans le moment où je les vois, telles que je les vois? C'est là ce que je me suis d'abord demandé. Et à cela tout aussitôt sans hésiter, sans m'arrêter un seul instant à en rechercher la preuve, j'ai répondu, comme chose absolu-

ment et immédiatement vraie, que j'ai toujours trouvée telle, que j'ai la certitude de toujours trouver telle; j'ai répondu, dis-je, c'est que ces modifications ont eu une cause qui les a faites ainsi; c'est-à-dire que ce qu'elles sont, elles le sont en vertu d'une chose en dehors d'elles. Chose bizarre! leur existence ne m'a pas paru suffire à prouver leur existence. Il m'a fallu en chercher autre part la raison. Chose plus bizarre encore! ce sont elles qui ont trahi le besoin qu'elles ont d'un secours étranger pour exister: ce sont elles qui m'ont révélé l'incapacité où elles se trouvent d'être en vertu d'elles-mêmes; car, ne se montrant jamais à moi autrement que comme modifications d'une chose modifiée, elles m'ont rendu, par là, impossible de les concevoir indépendamment de cette chose sur laquelle elles s'appuyaient constamment, qui les supportait pour ainsi dire; et, pour parler comme l'école, il m'a fallu leur donner un substract. Ce substract (étant elles-mêmes déterminées comme je me suis convaincu, il n'y a qu'un instant, qu'elles l'étaient toujours), elles ne sauraient l'exprimer qu'à un état déterminé, par conséquent qu'à un instant de repos, à un temps d'arrêt dans le cours de ses transformations successives. Et en effet, à son passage de l'une à l'autre, ce substract se trouve nécessairement, pendant que dure la transition à un état encore indéterminé. C'est donc un état de passivité qu'expriment ces modifications. Or, toute existence passive est nécessairement incomplète. Toute passivité suppose une activité qui lui corresponde pour la limiter et la déterminer, ou pour parler le langage habituel qui en soit la cause. Ce que j'ai été conduit à admettre n'était donc pas, que les modifications extérieures, en tant que simples modifications, pussent agir les unes sur les autres; qu'une modification qui s'anéantit à l'heure qu'il est, pût dans l'heure qui va suivre, et lorsqu'elle ne sera plus, donner le jour à une autre modification autre qu'elle, et qui n'était pas encore, pendant qu'elle-même existait. Il m'aurait paru par trop étrange que ce qui ne s'est pas produit soi-même, pût produire quelque chose hors de soi.

Mais une force inhérente à l'objet et le constituant, voilà ce

que je me suis trouvé conduit à admettre, pour m'expliquer les modifications successives et diverses que présente tout objet.

Et quant à la manière dont je me suis représenté cette force, soit en elle-même, soit dans ses modes d'activité, il est évident que je n'ai pu me la représenter autrement que comme une force qui, dans des circonstances données, produisait tel effet donné aussi, cet effet et aucun autre, mais cet effet nécessairement et infailliblement.

Le principe actif qui constitue l'objet et détermine les modifications de l'objet considéré en tant que force est simple en lui-même; c'est aussi de lui-même qu'il se met en mouvement. Il n'obéit à aucune impulsion étrangère; mais la raison qui fait que c'est de telle ou telle façon que la force se développe, est en partie en elle-même, parce que c'est telle force qu'elle est, et non pas telle autre; partie aussi en dehors d'elle, dans les circonstances au milieu desquelles elle se développe. Ces deux choses, la limitation ou la détermination qu'elle puise en elle-même, et celle qui lui est imposée par les circonstances extérieures, doivent se combiner pour amener ce qui se trouve être produit. Par elles-mêmes, les circonstances extérieures exprimant ce que sont les choses, ne contiennent nullement le principe de ce qu'elles deviendront. Tout au contraire même, car l'être ou l'existence manifestée est l'opposé du devenir, ou de l'existence à se manifester; mais ces circonstances extérieures n'en contribuent pas moins tout autant que la détermination puisée en elle-même par cette force, à déterminer le produit de cette force. Or, une force n'existe pour moi que dans le produit que je perçois. Pour moi une force improductive, une force à l'état de passivité n'existerait pas. Son produit est le seul côté par lequel elle se montre, elle s'imprime dans ce produit, elle s'exprime par ce produit; et ce produit, rien de plus facile que de montrer d'abord qu'il est déterminé, puisque la cause s'en trouve, partie dans la force qui l'a engendré, parce qu'elle est telle force et non pas telle autre; partie dans les circonstances extérieures au milieu desquelles elle a été appelée à se manifester.

Qu'une fleur, par exemple, sorte de terre, j'en conclus une force d'organisation dans la nature, cette force existe pour moi en tant qu'elle crée des fleurs, des plantes, des animaux; je ne pourrais la décrire que par ses effets; je ne puis dire rien autre chose d'elle, sinon qu'elle est ce qui produit des fleurs, des plantes, des animaux, des êtres organisés en général. Avant de l'avoir vue, j'aurais pu dire qu'à cette place une fleur sortirait de terre, et même que ce serait une fleur de telle espèce, s'il se rencontrait le concours de circonstances qui pouvait le rendre possible; mais en même temps, ces circonstances n'établissaient que la possibilité de l'existence de la fleur; et lorsque je l'ai vue, je n'ai pu m'expliquer à moi-même le fait même de son existence, autrement qu'en ayant recours à une force de la nature, active, primitive, déterminée, une force enfin dont la destination fût de créer des fleurs; car toute autre force de la nature, au milieu des mêmes circonstances, aurait peut-être produit toute autre chose; et ici l'univers se montre à moi sous un point de vue tout nouveau.

Lorsque je considère les objets extérieurs dans leur ensemble, comme formant la vaste unité de l'univers, j'ai l'idée d'une force unique dans la nature; lorsque au contraire, je les considère dans leur existence individuelle, j'ai l'idée de plusieurs forces de la nature, dont chacune se serait développée suivant ses propres lois, pour se montrer sous certaines formes extérieures, et je ne vois plus dans les objets qu'autant de manifestations variées de ces forces mêmes, manifestations dont chacune se trouve être tout à-la-fois déterminée, partie par ce qu'est en elle-même la force dont elle est en quelque sorte l'enveloppe visible, partie par ce qu'auront été les manifestations de cette force antérieure à cette dernière manifestation, partie enfin par ce que seront les manifestations de toutes les autres forces de la nature avec lesquelles cette force se trouvera en relation, c'est-à-dire avec la totalité même des forces de la nature. La nature en effet est un grand tout dont toutes les parties se tiennent et se lient. Et de la sorte, il n'est pas d'objet qui ne soit ce qu'il est, parce que la force qu'il exprime, étant ce qu'elle est, et ayant agi au

milieu des circonstances où elle a agi, il serait complètement impossible qu'il fût autre qu'il est, de l'épaisseur d'un cheveu ou d'un infiniment petit.

C'est ainsi qu'à chaque instant de sa durée, l'univers se présente comme un tout harmonique. C'est ainsi qu'il n'est pas une seule de ses parties intégrantes, qui, pour être ce qu'elle est, ne rende nécessaire que les autres soient ce qu'elles sont. De ces parties, vous ne pourriez en déplacer une seule, fût-ce un grain de sable, sans que ce déplacement ne devînt aussitôt le centre d'une multitude d'autres déplacemens de parties, insensibles peut-être pour vos yeux, mais n'en allant pas moins rayonner en tout sens à travers les espaces infinis. Ce n'est pas tout. Comme tout se tient dans le temps aussi bien que dans l'espace; comme l'état de l'univers, à un instant donné de sa durée, est nécessairement déterminé par ce qu'il a été, et détermine non moins nécessairement ce qu'il doit être, au déplacement de ce grain de sable il faudra que viennent se rattacher aussi deux autres séries d'altérations successives à l'ordre de l'univers: l'une qui remonterait à l'infini dans les temps écoulés, l'autre qui s'étendrait de même à l'infini dans les temps qui ne sont pas encore. Supposons, en effet, que ce grain de sable soit de quelques pas plus avant dans les terres qu'il ne l'est réellement. N'aurait-il pas fallu que la vague qui l'a porté où il est, l'eût poussé avec plus de force; pour cela, que le vent qui a soulevé cette vague eût été plus violent; et pour qu'il le fût, que la température de l'atmosphère différât ce jour-là de ce qu'elle a été. Or, cette température ne pouvait être autre à moins que celle de la veille ne fût autre aussi, à moins que ne fussent autres aussi celles des journées précédentes, et l'on se trouvera ainsi conduit à supposer dans notre atmosphère une succession de températures toujours différentes de ce qu'elles auront été effectivement. Les corps qui s'y trouvent exposés, en auront reçu une influence toute autre. La terre s'en sera ressentie. Les hommes n'y auront point échappé. Qui le sait donc? Car si les mystères que la nature recèle dans son sein doivent nous demeurer cachés, peut-être ne nous est-il pas interdit d'essayer de soulever par la pen-

sée un coin du voile qui les recouvre. Qui sait, si par suite de ces températures de l'atmosphère que nous avons été forcés d'imaginer, toujours différentes de ce qu'elles ont vraiment été, pour soulever ce grain de sable l'espace de quelques pas, un de tes aïeux ne sera pas mort de faim, de froid ou de chaud, avant d'avoir engendré celui de ses fils, dont toi-même es né? Tu n'aurais donc pas été, et aucune des choses par lesquelles tu as manifesté jusqu'à ce jour ton existence dans ce monde, aucune de celles par lesquelles tu la manifesteras à l'avenir, n'aurait été. Et pourquoi? parce que ce grain de sable se trouverait à quelques pas du lieu où il se trouve en réalité.

Moi, avec tout ce qui m'appartient, avec tout ce qui est à moi, je suis donc emprisonné dans les liens de la nécessité. Pour mieux dire, je suis un des anneaux de sa chaîne inflexible. Il fut un temps où je n'étais pas encore; d'autres me l'ont dit du moins qui vivaient alors, et bien que je n'aie jamais eu par moi-même la conscience de cette époque dont ils m'ont parlé, j'ai été contraint de reconnaître qu'ils disaient vrai. Il fut aussi un temps où je naquis; où après avoir peut-être déjà été pour d'autres, je fus aussi pour moi-même; où se manifesta en moi la conscience de ma propre existence. Depuis lors, ce sentiment ne m'a jamais quitté; je n'ai jamais cessé de sentir au-dedans de moi des facultés, des passions, des desirs, des besoins : en un mot, j'ai été un être de telle ou telle espèce appelé à vivre dans le temps.

Je ne suis pas né de moi-même. De toutes les absurdités la plus choquante serait, sans doute, de supposer que j'aie été avant d'être, que j'aie préexisté à ma propre existence, afin de me la donner. Je suis par conséquent le produit d'une force dont le siège est au-dehors de moi. D'un autre côté, comme je suis une partie intégrante de la nature, cette force qui m'a donné l'être ne saurait être qu'une force universelle qui se ma-

nifeste dans la nature entière. Le moment de ma naissance, ainsi que les attributs essentiels qui me constituent et avec lesquels je suis venu au monde, ont dû être déterminés par cette force, et il en est de même aussi sans doute de toutes les façons diverses par lesquelles ces attributs se sont jusqu'à présent manifestés dans le monde, de toutes celles par lesquelles ils s'y manifesteront à l'avenir. Il était de toute impossibilité qu'à ma place un autre naquît. Il serait de même de toute impossibilité que je fusse à un seul instant de mon existence autre que je ne suis en effet.

Mes actes, il est vrai, sont toujours accompagnés d'un sentiment de conscience; ils le sont parfois de réflexions, de volonté, de résolution; mais cela ne témoigne de rien autre chose que de certaines modifications de la conscience, et ne peut infirmer en rien ce que je viens de dire. Il est dans la nature des plantes qu'elles croissent et se développent; il est dans celle des animaux qu'ils se meuvent volontairement; c'est ainsi qu'il est dans la nature de l'homme de penser. Pourquoi supposerais-je que la pensée soit une chose qui appartienne plus en propre à l'homme que je n'ai supposé que la faculté de croître appartenait à la plante, celle de se mouvoir à l'animal? Serait-ce parce que la pensée humaine est en elle-même plus noble, et chose d'un ordre plus relevé que l'organisation des plantes et le mouvement des animaux? Ce serait là une raison qui ne mériterait pas d'avoir quelque influence sur l'esprit d'un observateur impartial et de sens rassis. Serait-ce parce que je ne puis me rendre compte comment il se ferait qu'une intelligence en dehors de l'homme pensât dans l'homme? Mais puis-je me rendre un compte plus satisfaisant de la façon dont il se fait que d'autres forces, dont le siège n'est pas davantage dans les plantes ou les animaux, fassent pourtant croître les plantes et mouvoir les animaux. Ne faut-il pas admettre une fois pour toutes que les forces primitives de la nature sont inexplicables en elles-mêmes par la raison que ce sont elles qui servent à tout expliquer? Quant à faire naître la pensée du contact de la matière avec la matière, je n'y songerai même pas. Je n'y songerai pas du moins avant de m'être expliqué, d'une façon plus satisfaisante que je ne l'ai

fait jusqu'à présent, la naissance et le développement d'une simple mousse. La pensée existe donc absolument de même que la force d'organisation. Comme cette dernière, elle est naturelle, car c'est sous l'empire des lois naturelles que se développe l'être pensant; c'est aussi dans le domaine de la nature qu'elle se trouve, qu'elle existe. En un mot, il y a dans la nature une force pensante primitive tout aussi bien qu'une force d'organisation primitive.

Les forces primitives de la nature, et par conséquent aussi cette force de la pensée, rayonnent en tous sens dans l'immensité, et tendent à se manifester en subissant des modifications diverses, en revêtant les formes les plus variées. Moi, par exemple, je suis une manifestation de la force d'organisation de la nature, de même que la plante; je suis une manifestation de sa force motrice comme l'animal; et outre cela, je suis encore une manifestation de sa force pensante. C'est la fusion de ces trois forces en une seule force; c'est le développement harmonique de cette force complexe qui constitue le caractère distinctif de l'espèce d'êtres à laquelle j'appartiens. La plante a de même pour signe caractéristique d'être une manifestation de la seule force d'organisation de la nature.

En moi l'organisme, le mouvement et la pensée ne dépendent pas l'un de l'autre, ne dérivent pas l'un de l'autre. Ce n'est pas parce que l'organisme et le mouvement existent que je les pense : réciproquement ce n'est pas parce que je les pense qu'ils existent. Mais l'organisme, le mouvement et la pensée constituent les développemens parallèles et harmoniques de cette force dont la manifestation est nécessairement un être de mon espèce, dont la destination est inévitablement de créer des hommes. Il naît au-dedans de moi une pensée absolument : un organe lui correspond absolument; puis un mouvement s'en suit absolument aussi. Ce que je suis, ce n'est pas parce que je pense l'être que je le suis. Ce n'est pas non plus parce que je le suis que je pense l'être, ou que je veux l'être; mais je suis et je pense : les deux choses absolument. Toutes deux l'existence et la pensée découlent d'une source plus élevée que l'une ou l'autre.

Marchant vers un but déterminé, les forces de la nature se développent suivant certaines lois. Aussi voyons-nous les objets extérieurs, êtres ou plantes, lorsque la force que recèle chacun d'eux n'est pas contrariée ou arrêtée dans sa manifestation naturelle par quelque cause étrangère, avoir une certaine durée et parcourir inévitablement le cercle d'un certain nombre de révolutions. La plante, manifestation de la seule force d'organisation de la nature, va d'elle-même, et dans un certain nombre de mois ou d'années, de sa germination à sa maturité. Manifestation complexe de plusieurs forces, l'homme fait de même de sa naissance à sa mort. La vie de tous deux est inévitablement déterminée d'avance, dans sa durée et ses diverses périodes. S'il est certains objets au contraire, qui ne font qu'apparaître au monde, qui meurent en naissant, nous devons être assurés que ce n'est pas le développement régulier d'une force de la nature qu'ils expriment; mais seulement la rencontre fortuite, le choc passager en même temps qu'accidentel de plusieurs de ces forces.

Entre mes organes, mes mouvemens volontaires et ma pensée, il existe un accord harmonique. Tant que cet accord continue, j'existe. J'existe de plus, comme un être de la même espèce, car les attributs essentiels qui caractérisent cette espèce subsistent en moi, au milieu d'un flux et reflux de modifications passagères.

Mais avant que je naquisse, la force, triplement complexe qui me constitue, qui constitue l'humanité entière, s'était déjà manifestée dans le monde. Elle l'avait fait à des conditions diverses, au milieu de circonstances extérieures de diverses sortes. C'est même en cela, je veux dire, dans ces conditions et ces circonstances diverses, qu'il faut chercher la raison qui fait être les manifestations de cette force, ce qu'elles sont réellement et actuellement. C'est cela qui a rendu nécessaire que dans telle espèce, ce fut tel ou tel individu qui vînt au jour. Or, les mêmes circonstances extérieures ne sauraient jamais se reproduire une seconde fois dans le monde, précisément telles qu'elles ont été une première. Il faudrait pour cela, ce qui est impossible, que le grand tout de la nature redevînt aussi une seconde fois ce qu'il

aurait été une première ; qu'il y eût deux natures au lieu d'une seule. Les individus qui ont déjà été, ne peuvent donc recevoir une seconde fois la même existence. Ce n'est pas tout; je ne suis pas né seul dans mon espèce : au moment où je naquis, la force triplement complexe qui me constitue, et constitue l'humanité, en même temps qu'elle me donnait l'être, se manifestait aussi dans l'univers, au milieu de toutes les circonstances, qui alors se trouvaient possibles; et cependant nulle autre part qu'où je suis né, ces circonstances ne pouvaient se grouper tout-à-fait identiques à celles qui ont entouré ma naissance ; il aurait fallu pour cela que la nature entière se scindît en deux mondes à-la-fois parfaitement identiques, et parfaitement distincts. De là résulte que deux individus, vraiment les mêmes, ne peuvent pas plus naître au même instant, que dans la durée des temps. C'est ainsi qu'il a été nécessaire que je fusse bien moi ; que je fusse inévitablement la personne que je suis. J'ai donc trouvé la loi définitive en vertu de laquelle je suis ce que je suis. Je suis, ce que la force constituant l'homme, étant dans son essence ce qu'elle est ; se manifestant hors de moi comme elle se manifestait au moment de ma naissance; se trouvant avec toutes les autres forces de la nature dans les rapports où elle se trouvait alors, pouvait produire ; et comme elle ne recèle en elle-même aucune puissance de se modifier, de se limiter d'une façon quelconque, je suis aussi ce qu'elle devait nécessairement produire, ce qu'elle ne pouvait pas ne pas produire. Je suis, en un mot, le seul être qui fût possible, dans le rapport universel des choses. Un esprit dont l'œil saurait lire dans les abîmes mystérieux de la nature à la vue d'un seul homme devinerait les hommes qui ont précédé celui-là et ceux qui le suivront. Dans ce seul homme lui apparaîtrait la multitude infinie des hommes, l'humanité tout entière. Puis comme c'est de même ce rapport qui se trouve entre moi et la nature qui détermine, ce que j'ai été, ce que je suis, ce que je serai, cet esprit, d'un moment donné de mon existence, pourrait lire aussi ma vie tout entière dans le passé et dans l'avenir; car encore une fois ce que je suis ou ce que je serai, je le suis, ou je le serai nécessai-

rement. Il serait absolument impossible que je fusse autre.

J'ai conscience de moi comme d'un être existant par soi-même, et dans plusieurs circonstances de ma vie, comme d'un être libre; mais tout cela s'accorde fort bien avec les principes que j'ai posés; tout cela n'est nullement en contradiction avec les conséquences que j'ai tirées de ces principes. Ma conscience immédiate, mes propres perceptions ne sortent pas du cercle de ma personnalité. Elles ne peuvent aller au-delà des modifications qui se passent en moi. Ce que je sais immédiatement, c'est toujours moi, ce n'est jamais que moi; ce que je sais au-delà, je ne puis le savoir que par induction. Je l'apprends de la même façon que j'ai appris l'existence des forces primitives de la nature auxquelles n'atteignaient nullement mes propres perceptions. Moi, ce que je nomme moi, ce qui est ma personne, je ne suis point la force même qui constitue l'homme : je n'en suis qu'une manifestation. C'est de cette manifestation que j'ai conscience comme de moi-même, non pas de la force tout entière, car je ne parviens à connaître cette dernière qu'au moyen d'une suite d'inductions : mais comme cette manifestation appartient à une force primitive existante par elle-même, qu'elle en dérive, elle conserve tous les caractères qui distinguent cette force; ce qui fait qu'elle m'apparaît dans ma conscience comme existante par elle-même. Par la même raison, je m'apparais comme un être existant par soi-même. Par là aussi je m'apparais tour-à-tour libre dans certaines circonstances de ma vie, lorsque ces circonstances sont les développemens naturels, les produits spontanés de cette force primitive, dont une partie m'est échue en partage et constitue mon individu; empêché, contraint, lorsque des circonstances intérieures survenues dans le temps présentent des obstacles au développement naturel de cette force, et renferment son activité dans de plus étroites limites que celles où elle s'est enfermée d'elle-même en constituant mon individualité; puis enfin, je m'apparais, contraint, opprimé, lorsque cette même force intérieure, entraînée hors de ses développemens légitimes par une

puissance supérieure à la sienne, se trouve obligée de se déployer dans une direction différente de celle qu'elle aurait naturellement suivie.

Donnez la conscience à un arbre; puis laissez-le croître sans empêchement, étendre ses branches en liberté, pousser en liberté les feuilles, les fleurs, les fruits de son espèce. Certes il ne cessera pas de se trouver libre parce qu'il est un arbre, qu'il est un arbre de telle espèce, et que dans cette espèce il est tel individu. Il se croira toujours libre au contraire, parce que tout ce qu'il fait, il est poussé à le faire par sa nature intime; et il ne peut vouloir autre chose, puisqu'il ne peut vouloir que ce qu'elle réclame. Faites ensuite que sa croissance soit arrêtée par la rigueur d'une saison intempestive, par le manque de nourriture ou par toute autre cause, l'arbre se trouvera gêné, empêché, parce qu'il sentira en lui une tendance à se développer à laquelle il ne peut satisfaire. Liez enfin ses branches toujours libres jusqu'à ce moment, garrottez-les en espalier; forcez-le par la greffe à porter des fruits qui lui sont étrangers, et l'arbre se trouvera opprimé dans sa liberté. Il n'en continuera pas moins de croître; mais ses branches s'étendront dans une direction qui ne leur était pas naturelle. Il n'en portera pas moins des fruits, mais ce seront des fruits auxquels répugnera sa nature intime.

Dans ma conscience immédiate, je m'apparais donc libre : mais la contemplation de la nature ne tarde pas à m'enseigner que la liberté est impossible. La liberté est tenue d'obéir aux lois de la nature.

Dans cette doctrine je trouve enfin du repos d'esprit, une véritable satisfaction intellectuelle. Elle établit entre les diverses parties de mes connaissances, un ordre admirable, un enchaînement nécessaire qui me permettent d'en embrasser facilement l'ensemble. Loin que la conscience soit encore pour moi, de même que naguère cette étrangère isolée au milieu de la nature, et qui me semblait égarée, perdue, je la vois au contraire devenue partie intégrante de cette même nature. Elle ne m'en

semble plus qu'une modification nécessaire. Je vois la nature elle-même s'élever successivement, et de degré en degré dans l'échelle de ses créations variées. Dans la matière inerte, elle ne présente que l'être à l'état de passivité; dans la matière organisée, dans la plante et l'animal, elle est active, revenant en quelque sorte sur elle-même pour se travailler plus intimement et se produire au dehors par l'organisme et le mouvement; puis enfin, au dernier degré de ce retour en soi-même, arrivée à sa création la plus sublime, à l'homme, elle s'arrête à se contempler; elle se dédouble pour ainsi dire, et dans un même être se trouvent unis, posés en face l'un de l'autre, l'être et la conscience de l'être.

De ce point de vue, il est facile d'apercevoir comment il m'est possible de savoir mon être, et les modifications de mon être; l'existence et la science ont en moi un seul et même fondement, ma nature. L'être n'a besoin que d'être pour se savoir; et quant à la conscience que j'ai des choses hors de moi, il n'est pas plus difficile d'en rendre compte. Les forces de la nature dont le concours constitue mon individualité, la force d'organisation, la force motrice, la force pensante, ne sont pas tout entières en moi; je n'en recèle qu'une portion de chacune; la raison en est que hors de moi, elles se manifestent par d'autres êtres animés. Or, puisque cette portion qui s'en trouve en moi est limitée, il faut bien que quelque chose la limite : si je ne suis ni ceci ni cela, bien que ceci ou cela appartiennent aussi au vaste ensemble des êtres, c'est que ceci ou cela sont des choses hors de moi; c'est ce que conclue la nature qui pense au dedans de moi : c'est donc seulement de ma propre limitation que j'ai la conscience immédiate. Il le faut bien, puisque c'est par elle que j'ai commencé d'être, et que c'est seulement au moyen d'elle, que j'arrive ensuite à la conscience de ce qui me limite; cette seconde sorte de conscience dérivant toujours de la première.

Arrière donc toute croyance à une prétendue influence, à une action supposée des choses extérieures sur moi, au moyen desquelles elles verseraient, pour ainsi dire, en moi une connais-

sance d'elles-mêmes qu'elles n'ont pas. La raison qui fait que je perçois les choses extérieures n'est pas hors de moi, mais bien en moi : elle se trouve dans ma propre limitation. Au moyen de cette limitation, la nature pensante en moi sort, pour ainsi dire, d'elle-même, et peut se contempler dans le tout, se voyant dans la conscience de chaque individu sous un point de vue particulier.

C'est aussi de la même façon que naît en moi la notion des êtres pensans, mes semblables. Je pense, ou pour mieux dire la nature pense en moi, et les notions qui se trouvent dans mon intelligence sont de deux sortes : les unes se rapportent à des modifications naturelles de mon être lui-même ; les autres n'ont pas ce caractère. Les premières sont une sorte de tribut que je suis tenu de verser au trésor de la pensée universelle ; les secondes ne se rapportent aux premières que par induction, ce qui me fait inférer que ce n'est pas en moi qu'elles existent, mais dans d'autres êtres pensans : en un mot, ce n'est qu'en raison de ce qu'elles sont, que je puis conclure l'existence des êtres pensans. Si en effet, au dedans des limites de mon individualité la nature a conscience d'elle-même dans son universalité, c'est seulement à la condition qu'elle prend pour point de départ la conscience individuelle. C'est seulement en partant de ce point et au moyen de l'application constante du principe de causalité, qu'elle peut parvenir à la conscience universelle. Mais ce but, elle l'atteint nécessairement, elle le rencontre inévitablement au bout de ses efforts pour déterminer l'ensemble des conditions qui sont nécessaires à la possibilité de l'organisation, du mouvement et de la pensée qui constituent ma personnalité. Le principe de causalité est donc un point de contact entre l'individu et l'univers. C'est par là que la nature va de l'un à l'autre. Mes connaissances ont pour objet ce qui relativement à moi est en-deçà ou au-delà de ce point; en-deçà leur caractère essentiel, indélibile, est l'intuition; au-delà, l'induction.

De la conscience de chaque individu la nature se contemplant sous un point de vue différent, il en résulte que je m'appelle moi et que tu t'appelles toi. Pour toi, je suis hors de toi, et

pour moi tu es hors de moi. Dans ce qui est hors de moi, je me saisis d'abord de ce qui m'avoisine le plus, de ce qui est le plus à ma portée; toi, tu fais de même. Chacun de notre côté, nous allons ensuite au-delà. Puis, ayant commencé à cheminer ainsi dans le monde de deux points de départ différens, nous suivons, pendant le reste de notre vie, des routes qui se coupent çà et là, mais qui jamais ne suivent exactement la même direction, jamais ne courent parallèlement l'une à l'autre. Tous les individus possibles peuvent être; par conséquent aussi tous les points de vue de conscience possibles. La somme de ces consciences individuelles fait la conscience universelle, il n'y en a point d'autre. Ce n'est en effet que dans l'individu que se trouvent à-la-fois la limitation et la réalité.

Le témoignage de la conscience est donc nécessairement infaillible dans l'individu. Si, en effet, la conscience est bien telle que nous l'avons décrite, si les modifications de toute conscience individuelle ne sont en même temps que des modifications de la conscience universelle, comme la nature ne peut se trouver en contradiction avec elle-même, il faut bien qu'à toute représentation se manifestant dans l'intelligence, corresponde un objet extérieur. L'objet et la représentation de l'objet ont une même source, et naissent au même instant.

Dans l'individu la conscience est entièrement déterminée par la nature intime de l'individu. Il n'est donné à personne de savoir autre chose que ce qu'il sait. Il ne pourrait pas davantage savoir les mêmes choses d'une autre façon qu'il ne les sait. L'étendue de nos connaissances est déterminée pour chacun de nous par le point de vue d'où nous contemplons l'univers, et leur clarté, pour ainsi dire, le degré de vivacité avec lesquels elles se manifestent à notre esprit, est proportionné à l'énergie déployée en nous par la force extérieure. Ici encore, en raison de l'enchaînement nécessaire des choses, donnez à l'intelligence dirigeant l'univers, une des circonstances les plus insignifiantes qui puissent se rencontrer dans un individu, la courbure d'un muscle ou le pli d'un cheveu, et cette intelligence, si vous la supposez douée de la conscience d'elle-même dans son immensité, saura

vous détailler une à une toutes les impressions qui se sont manifestées ou se manifesteront dans la conscience de cet individu.

Examinons maintenant ce qu'on appelle vouloir. Vouloir, c'est avoir la conscience immédiate d'une certaine activité, que développent au-dedans de moi les forces de la nature que je recèle : la conscience immédiate de l'effort de l'une ou l'autre de ces forces à se manifester, lorsque, par une raison quelconque, aucun effet ne s'ensuit, est le penchant, le desir; la conscience de la lutte de forces opposées, l'indécision ; la conscience du triomphe de l'une ou l'autre, la résolution, la détermination. Alors, si les forces qui font effort et tendent à agir sont celles qui nous sont communes avec les plantes et les animaux, nous éprouvons au-dedans de nous une sorte de dégradation intérieure. Il nous semble que nous soyons en quelque sorte entraînés au-dessous du rang qu'il nous est donné d'occuper dans la hiérarchie des êtres, par des desirs, des penchans vulgaires, ignobles, qui sont inférieurs à la dignité de notre nature, qu'on peut appeler bas, suivant une façon de parler ordinaire. Mais si c'est au contraire la force tout entière, essence, âme de l'humanité, qui demande à se développer dans son harmonieuse complexité, les desirs, les penchans qui se manifestent alors en nous, sont d'accord avec notre nature intime; on peut fort bien dire d'eux qu'ils ont de la noblesse, de la dignité, de l'élévation. Cette force tend sans cesse à se manifester, et cette tendance à l'action est l'instinct moral avec lequel nous naissons tous. Les déterminations vertueuses, puis la pratique des vertus, sont les degrés de son développement. Le désaccord, le manque d'harmonie entre nos forces de diverses sortes empêche, paralyse nos vertus. Le triomphe de celle de l'espèce inférieure est vice ou défaut.

Dans toutes circonstances, la force, qui demeure victorieuse, l'est nécessairement. Le rapport où elle se trouve avec l'universalité des choses exige ce triomphe. Ce même rapport détermine donc aussi nécessairement nos vices et nos vertus; chaque individu naît irrévocablement prédestiné aux unes ou aux autres. Donc aussi, de la courbure d'un muscle ou du pli d'un cheveu du premier homme venu, l'intelligence universelle saura vous dire

tout ce que cet homme aura fait de bien ou de mal du moment de sa naissance à celui de sa mort. Pour cela, la vertu ne cesse pas d'être vertu et le vice d'être vice. Pour l'être nécessairement, l'homme vertueux et le méchant n'en sont pas moins, l'un une noble, et l'autre une haïssable et méprisable créature.

Magnifique et douloureux témoignage de la noblesse de notre nature, le repentir n'en existe pas moins. Le repentir est l'amer sentiment qu'éprouve dans sa défaite l'humanité vaincue. C'est aussi la conscience de sa persistance dans un effort qu'elle sait pourtant devoir demeurer stérile. C'est en outre la source de cette conscience morale que nous voyons en tous les hommes, mais toujours à des degrés différens: chez les uns effacée, presque nulle; chez d'autres toujours visible, toujours brillante jusque dans leurs moindres actions. L'homme placé le plus bas, parmi les hommes, est celui qui est le moins capable de repentir, car en lui l'humanité manque de force pour combattre les desirs et les penchans qui le rapprochent des animaux. Nos forces s'accroissent, s'étendent par de fréquentes victoires. Elles s'énervent au contraire dans la défaite ou le repos. A la suite du vice ou de la vertu et leurs conséquences naturelles, je vois le châtiment ou la récompense: mais les idées de culpabilité ou d'imputabilité ne me semblent avoir de sens que dans leurs rapports avec la société. Celui dont les actes sont incompatibles avec l'ordre général, celui qui contraint la société à employer contre lui une partie de ses forces, celui-là est coupable. Il est justement puni; il y a lieu à lui imputer.

Me voilà au bout de mes recherches. Ma curiosité est satisfaite, je sais ce que je suis en général, et je sais aussi ce qui constitue les êtres de mon espèce: je suis la manifestation d'une force déterminée de la nature, manifestation déterminée elle-même par ses rapports avec l'universalité des choses. Je ne puis comprendre par leur cause les modifications qui surviennent en moi, car il ne m'est pas donné de pénétrer dans les mystères de

ma propre nature; mais j'ai la conscience immédiate de ces modifications. Je suis parvenu à savoir ce que je suis dans l'instant actuel; je sais ce que j'étais avant cet instant, et je puis prévoir jusqu'à un certain point ce que je deviendrai.

Il ne saurait d'ailleurs me venir à l'esprit de vouloir faire de cette découverte aucun usage pour ma conduite. Comme je ne suis en aucune manière mon propre ouvrage, mais celui de la nature; comme, pour parler à la rigueur, ce n'est pas moi-même qui agis, que c'est elle qui agit en moi, je ne puis tenter de me faire en rien autre que ce qu'elle a voulu que je fusse, d'exécuter quelque autre chose que ce qu'elle veut exécuter par mes mains. Je peux me repentir de ce que j'ai fait, je peux m'en réjouir, je peux même dire que je prends de bonnes résolutions pour l'avenir, bien que pour aller à la rigueur, il serait mieux de dire que c'est elle encore qui les prend en moi; mais il est certain que tout mon repentir du passé, toutes mes bonnes résolutions pour l'avenir, ne sauraient apporter le moindre changement à ce que la nature m'a prédestiné à faire ou à devenir. Je suis sous la main d'une inflexible, d'une inexorable nécessité. Lui plaît-il que je sois un fou ou un méchant, je serai sans aucun doute un fou ou un méchant; lui plaît-il que je sois un homme sensé et un honnête homme, je serai de même sans aucun doute, un homme sensé, et un honnête homme. S'il lui plaît, ai-je dit? Mais cela n'est pas exact, car la nature obéit à ses propres lois, comme je lui obéis à elle-même. Ce qu'il y a de mieux à faire pour moi, étant à sa merci comme je le suis, est donc de lui soumettre aussi jusqu'à mes plus secrets desseins, jusqu'à mes pensées les plus intimes.

O desirs contradictoires! Pourquoi chercherai-je à me dissimuler plus long-temps l'étonnement, l'horreur, l'effroi dont je me suis trouvé saisi à l'aspect du résultat auquel je viens d'arriver? Si je m'étais solennellement promis de ne laisser à mes desirs les plus secrets, à mes penchans les plus intimes, aucune

influence sur la direction que je comptais suivre dans mes recherches, j'ai tenu parole, je ne leur en ai laissé aucun au moins sciemment, de propos délibéré; mais je ne m'étais nullemet promis de cacher les sentimens que ce résultat ferait naître en moi. Je puis donc avouer combien je me vois, en ce moment, trompé dans mes pressentimens secrets, déjoué dans mes espérances les plus chères. D'un autre côté, je sens dans l'intimité même de mon être que je ne puis réellement, malgré l'apparente certitude des preuves, et leur tranchante rigueur, croire à une explication de moi-même qui attaque jusque dans sa racine ma propre existence, qui éloigne si cruellement de moi le seul but que je me proposasse dans la vie, sans lequel, la vie me serait odieuse, insupportable.

D'où vient cela? d'où vient que mon cœur se trouble et se déchire à l'aspect des mêmes choses qui satisfont pleinement mon intelligence? Lorsque dans la nature tout est accord et harmonie, l'homme seul serait-il un composé de dissonances et de contradictions? ou bien tous les hommes ne sont-ils pas ainsi, et moi seul le suis-je? moi et ceux qui me ressemblent? Je ne le vois que trop; peut-être aurais-je dû continuer de cheminer dans la vie à travers les sentiers battus où j'ai d'abord marché long-temps. Peut-être ai-je eu tort de vouloir pénétrer dans les mystères mêmes de mon être pour tenter d'y aller surprendre un secret dont la connaissance devait me condamner à un malheur irréparable. Mais pourtant, s'il est vrai que ce secret soit bien réellement celui que j'ai découvert, était-il en mon pouvoir de m'en abstenir? N'est-ce pas la nature qui l'a voulu, et non moi? Dès ma naissance j'étais donc voué à la désolation. C'est en vain que je pleurerais la douce innocence d'esprit où j'ai vécu jusqu'ici, elle est perdue, perdue pour ne jamais revenir.

Néanmoins je reprends courage. Je ne m'abandonnerai pas moi-même. Il y a en moi certaines convictions instinctives qui me paraissent tellement saintes, tellement sacrées, qui se trou-

vent si profondément mêlées à ce qu'il y a de plus intime dans ma propre nature, qu'en leur nom, pour l'amour d'elles, je prétends protester contre les raisonnemens en apparence irréfutables qui les contredisent. Aussi bien ne serait-il pas impossible que j'eusse fait fausse route. Peut-être n'est-ce pas la vérité que j'ai vue; ou peut-être n'en était-ce qu'un côté. Je me remettrai donc à l'œuvre comme si de rien n'était. Mais cette fois, pour être plus certain de ne pas m'égarer, je déterminerai d'abord avec précision mon point de départ. — Parmi les révélations nouvelles que m'ont données sur moi-même et ma destination les raisonnemens qui précèdent, quelles sont celles qu'il m'a été le plus pénible de recevoir? A leur place qu'appelai-je de mes vœux secrets? C'est là-dessus, ce me semble, qu'il est nécessaire qu'avant tout je sache bien à quoi m'en tenir.

Or ce qui m'a révolté le plus profondément, ce qui m'a rempli d'un douloureux effroi, c'est sans contredit la pensée, que c'est inévitablement que je suis prédestiné à être un honnête homme et un homme sensé ou bien un fou et un méchant, sans qu'il me soit possible de crien changer à ce décret du sort; que dans le premier cas je n'y ai aucun mérite, que dans le second je ne doive encourir aucun blâme; que toujours je ne sois que la manifestation passive d'une force en dehors de moi, manifestation qui se trouve à son tour déterminée dans cette force elle-même par d'autres forces en dehors d'elle qui lui sont étrangères. Il m'a été impossible de me contenter d'une sorte de liberté qui ne m'appartenait pas en propre, mais bien à une force en dehors de moi qui là même n'existait que subordonnée à un grand nombre de conditions. Une liberté ainsi tronquée, mutilée, une demi-liberté, pour ainsi dire, n'était nullement ce qu'il me fallait; car ce que je veux au-dessus de toutes choses, c'est d'être indépendant, d'être libre absolument. Je veux que ce que j'appelle moi, ce dont j'ai conscience comme de ma personne, ce qui pourtant dans le nouvel ordre d'idées où je me suis égaré ne serait plus qu'une simple manifestation d'une force supérieure à moi soit au contraire quelque chose en soi et par soi. Je veux être la raison dernière de ce qui se passe en moi. Le rang que

ce nouvel ordre d'idées a donné dans l'ensemble des choses aux forces primitives de la nature, je prétends l'occuper moi-même. Je veux manifester dans le monde et d'une infinité de façons la force intérieure que je recèle dans mon sein. Dans ses actes visibles cette force pourra bien se manifester toute semblable aux autres forces de la nature; néanmoins entre elles et ces dernières, il y aura pourtant cette différence essentielle : c'est que la raison de ses manifestations extérieures se trouvera en elle-même, nullement, comme pour les autres forces de la nature, dans les circonstances extérieures, les conditions étrangères à elle, au milieu desquelles elle aura été appelée à agir. Mais où sera le siège, le centre de cette force du moi? Évidemment ce ne sera pas dans mon organisation matérielle, car je suis assez porté à ne voir, dans cette organisation, que la simple et passive manifestation d'une force de la nature : ce ne sera pas non plus dans mes instincts, mes penchans sensibles, car ces derniers ne me semblent autre chose que des formes variées, sous lesquelles cette force se révèle à ma conscience. Reste donc seulement ma pensée, ma volonté pour les seuls sièges possibles de cette force. Je me choisirai un but dans le plein usage de ma liberté. Je voudrai ensuite conformément à ce but; ma volonté indépendante de toute influence étrangère mettra en mouvement mon organisation matérielle, par suite ce qui m'entoure, et les forces de la nature qui participent à mon existence obéiront à la puissance de ma volonté et n'obéiront qu'à elle seule. Voici comment, ce me semble, les choses doivent se passer.

Il existe un bien absolu. Le chercher, le trouver, le reconnaître quand je l'ai trouvé, tout cela ne dépend que de moi. J'ai le pouvoir de le faire. La faute en est donc à moi seul si je n'y réussis pas. Ce bien, je dois le vouloir absolument, parce que j'en ai la volonté, volonté d'où dérivent tous mes actes, source unique dont ils puissent dériver, car aucun de mes actes ne saurait être déterminé par une autre force que ma volonté. C'est seulement sous l'impulsion de cette volonté, et continuant à demeurer sous son empire que je mets la main sur la nature, mais en revanche c'est pour m'en faire alors le seigneur et le maître;

c'est pour lui commander comme à mon esclave. A la domination que je m'arroge sur elle, je ne reconnais d'autres limites que celles de mes propres forces; mais elle, je la condamne vis-à-vis moi à la nullité la plus complète.

C'est là du moins l'objet de mes desirs. C'est là ce que je n'ai jamais cessé de vouloir par mes sentimens intimes. Dans les deux ordres d'idées que je viens de parcourir, il en est un où je suis indépendant de la nature entière, où je suis indépendant de toute loi que je ne me suis pas imposée moi-même; dans l'autre au contraire, je ne suis dans la chaîne immense de la nature qu'un anneau inévitablement fixé à la place qu'il occupe. Mais la liberté, telle que je la desire, existe-t-elle vraiment hors de mon intelligence, ou bien n'aurait-elle au contraire qu'une réalité logique? serait-elle seulement la dernière conclusion d'une longue série de raisonnemens que j'aurais été forcé de parcourir, et à laquelle rien ne m'autoriserait à attribuer une véritable existence, à supposer en moi comme un attribut réel? L'échafaudage d'idées que je viens d'élever se trouverait alors renversé de fond en comble. Ce sujet mérite examen.

J'ai dit que je prétendais être libre; par-là j'ai entendu que je voulais me faire moi-même, me façonner, en quelque sorte, de mes propres mains tel que je voulais être. Pour cela, bien que la chose paraisse étrange au premier coup-d'œil, je dois commencer par avoir été en quelque sorte avant d'être, par avoir été sous un certain rapport tel que plus tard je serai devenu, tel que plus tard je me serai fait. Il faut qu'il y ait en moi deux manières d'être distinctes, deux sortes d'existence dont la première contienne la cause, soit le fondement de la seconde. Si, en effet, j'étudie ce qui se passe en moi dans l'acte de vouloir, voici ce que j'aperçois : dans mon intelligence sont plusieurs manières d'agir possibles, plusieurs actions non réalisées; j'en parcours le cercle tout entier; puis, après les avoir analysées une à une, comparées les unes aux autres, je finis par en choisir une, par la

vouloir; puis enfin cette détermination de la volonté ne tarde pas à être suivie d'un acte extérieur qui lui correspond. J'ai donc commencé par être d'abord dans ma pensée tel qu'ensuite je suis devenu dans la réalité. Je me pense d'abord tel que je me ferai plus tard. Je me fais moi-même, mon être par ma pensée, ma pensée par ma pensée. On peut supposer à la vérité que chaque produit d'une des forces primitives de la nature, une plante par exemple, avant d'être devenue telle que je la vois actuellement, s'est trouvée aussi dans une sorte d'indétermination : on peut admettre encore qu'à cette indétermination pouvait succéder un grand nombre de manières d'être déterminése; qu'abandonnée à elle-même, la plante aurait pu suivre indifféremment les unes ou les autres, mais toutes ces diverses manières d'être n'avaient d'autre cause que la nature même de la plante; elles étaient dans la plante sans être pour la plante. Parmi elles, la plante ne pouvait faire un choix; ce n'était pas à elle qu'il était réservé de mettre un terme à l'état d'indétermination où elle se trouvait; au contraire à des causes qui se trouvaient en dehors d'elle. Elle n'a par conséquent préexisté d'aucune façon à ce qu'elle est, elle n'a en un mot qu'une manière d'être possible, l'existence réelle. C'est peut-être parce que j'avais fréquemment observé cela, que je me suis trouvé conduit à affirmer, il n'y a qu'un instant, que la manifestation extérieure d'une force quelconque était nécessairement déterminée par des causes en dehors de cette force. En le disant, j'étais sans doute préoccupé de l'idée des forces auxquelles appartient un seul mode de manifestation. Je pensais aux êtres qui n'ont que l'existence, auxquels la conscience est refusée. Ce que j'ai dit est vrai en effet de ceux-là, dans toute l'étendue du mot, mais ne l'est nullement de ceux doués d'intelligence.

C'est à ces derniers en effet, et à eux seuls que convient ou plutôt qu'appartient nécessairement la liberté telle que je l'ai définie. Cette supposition n'en rend pas plus difficile à comprendre l'homme et la nature. En l'admettant pour vraie, mon organisation matérielle et la puissance que j'ai d'agir dans le monde extérieur, n'en demeurent pas moins de même que dans la suppo-

sition précédente des manifestations de certaines forces de la nature; mes instincts et mes penchans physiques n'en sont pas moins de simples apparitions de cette force dans le domaine de ma conscience. Dans ce système, il en est aussi de celles de mes notions intellectuelles qui se forment en moi sans ma participation, absolument de même que dans le précédent. Jusque-là tous deux marchent donc d'accord; mais voici le point où commence leur opposition. Dans l'un de ces systèmes, j'admets que les organes au moyen desquels je me manifeste extérieurement, une fois mis en mouvement par les forces de la nature, continuent de subir l'empire de ces forces; la pensée n'est là que simple spectatrice de l'acte; et dans l'autre, je suppose, au contraire, que l'organisation matérielle ne cesse pas un instant d'être sous l'empire, de subir l'influence d'une force supérieure à toutes les forces de la nature, indépendante des lois qui les régissent, et que nous appelons la volonté. Ici la pensée n'est plus seulement spectatrice de l'acte. Loin de là, elle l'engendre, le produit. Dans le premier de ces systèmes, c'est une puissance mystérieuse, invisible pour moi, qui met un terme à mon irrésolution, détermine ma volonté et la fixe sur un objet, puis m'en donne la conscience. Je n'ai pas là en réalité d'autre existence que celle de la plante; mais, au lieu de cela dans le second, c'est moi, moi seul, qui, dans l'indépendance absolue de toute influence étrangère, mets un terme à mon irrésolution; c'est moi qui, au moyen de la connaissance raisonnée que j'ai du bien, me décide pour un parti définitif.

Il ne m'est pas possible néanmoins de donner à l'un ou à l'autre une préférence exclusive. Je ne puis réellement voir en moi ni un être tout-à-fait libre, existant par soi-même, ni la simple et passive manifestation d'une force étrangère. En faveur de la première hypothèse, je ne vois autre chose que la sorte d'attrait que je trouve à l'imaginer, et pour fonder la seconde, je dois avouer que j'ai peut-être donné plus de portée qu'il n'en devait avoir à un principe vrai par lui-même, mais dont j'ai étendu les conséquences au-delà des limites où elles demeurent légitimes. Que l'intelligence soit réellement la manifestation d'une force

de la nature, et tout ce que j'ai dit des forces de la nature sera vrai sans aucun doute de l'intelligence. Mais n'est-elle qu'une manifestation semblable? C'est ce qui n'est pas prouvé. C'est ce qui ne pourrait être déduit que de principes différens de ceux que j'ai posés. C'est ce qui, dans aucun cas, ne devait être admis comme une supposition servant de point de départ à mes recherches; car il est évident que, par le raisonnement, je ne pouvais ensuite tirer de cette supposition autre chose que ce que j'y avais d'abord mis. En un mot, aucun des deux systèmes ne porte sur des bases solides.

Entre eux, ma conscience immédiate est inhabile à décider, car je n'ai la conscience ni de ces forces étrangères sous l'empire desquelles je me trouve dans l'hypothèse de la nécessité, ni la conscience de cette autre force, de cette force qui m'est personnelle, en vertu de laquelle, dans l'hypothèse de la liberté, j'agis extérieurement. Quel que soit donc le choix que je ferai, ce choix sera spontané, absolu.

Au seul nom de la liberté, mon cœur s'épanouit. A celui de la nécessité, il se resserre douloureusement. Etre là froid, inanimé au milieu des scènes variées de la vie, n'avoir d'autre mission dans le monde que de présenter un miroir impassible à de fugitives ombres.... cette existence m'est odieuse, insupportable. Je la déteste, je la maudis. Mieux encore, je prétends m'en affranchir. Je veux vivre par les facultés d'amour et de dévoûment qui sont en moi. Je veux me mettre en sympathie avec moi d'abord, puis avec ce qui m'entoure. Je me prendrai donc, ou pour mieux dire, je prendrai mes propres actes pour l'objet le plus constant de cette sympathie. J'agirai toujours pour le mieux. Je me réjouirai lorsque j'aurai fait le bien, je pleurerai sur moi lorsque j'aurai fait le mal. Mais cette douleur elle-même ne sera pas sans charme, car j'y trouverai le gage d'un perfectionnement pour l'avenir. Là est vraiment la vie. La vie, c'est l'amour; hors de l'amour, c'est le néant, l'anéantissement.

La nécessité, je le sais, tourne en ridicule ce besoin d'aimer que j'éprouve. A l'entendre, je ne sais pas, je n'agis pas. Il n'y a pas de but dans ce monde à mes instincts les plus exquis, et

celui que je leur avais donné n'était qu'une grossière illusion. Ce n'est pas moi qui agis, c'est une force étrangère qui agit en moi. Peu m'importe donc la façon dont elle agira. Je n'ai, moi, qu'à me mettre à l'écart, pour ainsi dire, de ma propre existence. Heureux encore, si je ne suis pas condamné à rougir trop souvent au nom de ce qu'il y a de plus noble dans ma nature. Ce qu'il y a en moi de vraiment saint, de vraiment sacré, est livré à une éternelle profanation.

Il est cependant probable que la raison qui m'avait porté à me croire libre, existant par moi-même avant que j'eusse commencé les recherches dont je recueille en ce moment les fruits amers, se trouvait dans cette sympathie, pour moi, que je n'avais jamais cessé de ressentir, lors même que je n'en avais pas la conscience. Il est probable que c'est elle aussi qui m'avait fait admettre, comme une vérité démontrée, un système qui, après tout, n'a pour lui que le manque de preuves du système contraire. C'est encore elle enfin qui, sans aucun doute, m'avait tenu éloigné jusqu'à présent de la téméraire entreprise que je viens d'accomplir.

A cela, il est vrai, l'autre philosophie ne demeure pas sans réponse. Aride et désenchantée, elle n'en est pas moins inépuisable en raisonnemens, en explications. Elle se charge de m'expliquer jusqu'à l'éloignement qu'elle-même m'inspire, jusqu'à l'entraînement impérieux qui me pousse vers la liberté. Pour elle ma conscience immédiate n'a pas de secrets. Il n'est pas de faits cachés dans ses replis les plus mystérieux que je n'aille y chercher pour le lui objecter; que, s'en emparant, elle ne me dise aussitôt, cela est vrai, je le dis comme toi, et de plus que toi, je dis pourquoi cela est. — « Lorsque tu te plains avec amertume de voir tes sentimens d'amour et de sympathie déjoués comme ils viennent de l'être, poursuit froidement l'impossible nécessité, c'est que tu te places au point de vue de ta conscience immédiate. Toi-même tu l'as d'abord confessé, puisque tu as commencé par dire que l'objet le plus constant de ces sentimens, ce devait être toi. Or, ce toi, cette personne que tu appelles toi, qui excite à un si haut degré toute ta sympathie, tu l'as déjà reconnu, ce n'est que la manifestation d'une force étrangère. C'est seulement

en effet au moment où cette force étrangère, avant de se produire au dehors, revient sur elle-même à la façon d'un ressort, que tu as conscience de ta propre existence, que tu nais à ce monde. Eh bien! pendant ce reploiement de la force sur elle-même, il naît en elle une sorte de desir instinctif d'un développement libre qui ne soit contrarié par aucun obstacle extérieur. Ce desir instinctif se manifeste à ta conscience; et cette même raison qui a fait que la force elle-même t'est apparue comme ta propre personne, te porte à voir dans le desir instinctif de cette force un sentiment qui t'est personnel. Tu l'appelles amour, sympathie; tu crois t'aimer toi-même, tu crois t'intéresser à tes actes. Mais sors des étroites limites de la conscience individuelle, porte les yeux sur l'univers entier, ose l'embrasser dans ta pensée, tu ne tarderas pas à voir qu'une vaine illusion t'a séduit. Tu comprendras facilement qu'il n'est pas vrai de dire que tu t'intéresses à toi, à ta propre personne, mais qu'il l'est seulement qu'une des forces de la nature prend en toi intérêt à son œuvre et à la conservation de son œuvre. N'en appelle donc plus à de prétendus sentimens d'amour et de sympathie. Tu n'as le droit d'en rien conclure, puisque tu n'as pas celui de les supposer. Comment pourrais-tu t'aimer, toi qui n'existes pas? Dans la plante, il y a aussi une sorte d'instinct, une sorte de ressort, si tu l'aimes mieux, qui la pousse à croître, à se développer; cela ne t'a pas empêché d'admettre que sa croissance et son développement étaient déterminés par des forces extérieures. Or, si la plante était douée de conscience, elle ne manquerait pas de reconnaître, dans la tendance vers un libre développement que manifesterait la force qu'elle recèle, les mêmes sentimens d'amour de soi, d'intérêt pour ses actes, que tu as cru éprouver; et si tu tentais ensuite de lui persuader que cette tendance intime n'a aucune influence sur ses développemens extérieurs, si tu lui disais que ces développemens sont déterminés jusque dans leurs moindres détails par des forces étrangères, la plante se refuserait à te croire : elle raisonnerait comme tu viens de raisonner. Cela pourrait peut-être être excusable en elle, pauvre plante! mais

cela peut-il l'être en toi, le roi de la création; en toi dont la pensée est faite pour embrasser l'universalité des choses. » —

La nécessité a dit vrai. A ce point de vue élevé, d'où je vois l'univers à mes pieds, il n'est pas une seule de mes objections précédentes qui m'apparaisse encore. Le rouge me monte au visage d'avoir osé les produire. Mais suis-je donc inévitablement condamné à gravir cette hauteur? Pourquoi ne continuerais-je pas à demeurer dans le domaine de ma conscience immédiate? En d'autres termes, qui me contraint de soumettre mon sentiment intime à la science, plutôt que la science à mon sentiment intime? Prendre ce dernier parti, c'est sans aucun doute me mettre en mauvais renom parmi les gens qui se piquent de raisonnement. Opter pour le premier, c'est me vouer à une souffrance indicible en même temps qu'à une insupportable nullité. D'un côté, il s'agit de renoncer de moi-même à l'usage de ma raison, de me faire en quelque sorte insensé de propos délibéré; de l'autre, de briser tout mon être, de m'anéantir, pour ainsi dire, de mes propres mains. Comment me déterminer?

La liberté et la nécessité m'appellent tour-à-tour. Il faut que je me jette dans les bras de l'une ou de l'autre. Le repos de ma vie, que dis-je? ma vie elle-même, la réalité de mon existence, dépendent de ce choix. Je ne puis demeurer indécis; en même temps, pour comble de misère, aucun moyen ne m'est donné de sortir d'indécision.

Etrange et douloureuse perplexité où m'a précipité la plus noble résolution que j'aie prise de ma vie? Qui pourra m'en délivrer? Quelle puissance saura me sauver de moi-même?

BARCHOU-PENHOEN.

Une traduction complète de *la Destination de l'homme* doit paraître incessamment en français.

SOUVENIRS D'ESPAGNE.

UNE SOIRÉE A TOLÈDE.

Vers la fin d'une belle journée du mois de juin, un dimanche, attendant que le coucher du soleil me permît de sortir de Tolède et d'aller respirer un peu d'air dans la plaine, ou sur les bords du Tage, je me promenais, à l'ombre, sous les arcades qui entourent la *Plaza Mayor*. La chaleur avait été tout le jour étouffante; aussi, peu de personnes encore se hasardaient-elles dans les rues; la ville semblait déserte. J'allais, je venais donc presque seul, sous les galeries, regardant machinalement dans les boutiques ouvertes. Comme je passais devant celle d'un *sombrerero* (1), je vis au fond, une table couverte de rubans et de fleurs, et parmi ces fleurs, comme une image de vierge ou d'enfant Jésus en cire. On eût dit une de ces petites chapelles

(1) Chapelier.

qu'on rencontre à chaque pas, dans nos rues à l'époque de la fête-Dieu.

M'étant arrêté près de la porte, j'examinais curieusement cette espèce d'autel, me penchant dans la boutique afin de mieux voir, lorsqu'une jeune femme que je n'avais pas encore aperçue, venant gracieusement vers moi, me fit signe d'entrer. — Elle souriait, mais à travers son sourire, je trouvais sur son beau visage une vive expression de tristesse et de souffrance. Elle me prit la main et me conduisit auprès de cette table qui lui avait sans doute paru vivement attirer mon attention. Alors je m'inclinai et je vis que j'avais pris pour une image de cire, un petit enfant qui me sembla tout nouvellement né et que je crus d'abord simplement endormi, tant ses traits, bien qu'il fût fort pâle, étaient cependant calmes et purs!

Mais je relevai la tête. La jeune femme se tenait debout en face de moi, de l'autre côté de la table. Je rencontrai ses grands yeux noirs, humides et voilés, pleins de larmes prêtes à déborder. Une inexprimable douleur s'était répandue sur ses traits. —Je me baissai encore et regardai de nouveau l'enfant.—Oh! tout m'était expliqué.—Ce léger souffle, qui seul sépare le sommeil de la mort, ne s'échappait plus de ses lèvres; il ne respirait plus;—il était mort.—Et cette pauvre jeune femme en pleurs, —c'était sa mère.

Je n'osais lui parler. Que dire à une mère en de pareilles peines? Où trouver des paroles qui lui soient consolantes! En présence de ses larmes il n'y a qu'à se taire, il n'y a qu'à pleurer soi-même.—Oh! mes yeux n'étaient pas non plus demeurés secs. Ils s'étaient de nouveau baissés; à travers leur voile, je voyais l'enfant étendu comme en un berceau, sur le drap blanc dont la table était couverte. Sans doute ses langes lui avaient servi de linceul. Celui qui l'enveloppait, orné de nœuds de ruban de satin, passait sous ses bras, comme un maillot. Un petit oreiller, garni de mousseline brodée, soulevait sa tête couronnée de roses de bengale et de poids de senteur. Dans ses deux petites mains jointes, un avait mis aussi des roses. De chaque côté de la table étaient placés des vases pleins d'œillets, de giroflées et de

renoncules. Toutes ces fleurs brillaient fraîches et joyeuses. Un seul bouton de rose était là flétri, et ployé sur sa tige. Je ne sais si on l'avait exprès posé aux pieds de l'enfant ou s'il y était tombé de lui-même; mais c'était comme un symbole; leur sort était pareil; ils avaient été fanés l'un et l'autre avant de fleurir.

Je songeais ainsi tristement à ces deux frêles boutons moissonnés ensemble. — La jeune femme rompit le silence.

— Elle est morte cette nuit dans mes bras, me dit-elle à voix basse, son regard tourné vers l'enfant.

— Il y avait sans doute bien peu de jours qu'elle était née, répondis-je timidement?

— Oh! dit-elle avec un profond soupir, elle aurait eu demain soir un mois.

— Un mois! repris-je en hésitant, à peine aviez-vous eu le temps de la voir; — elle ne pouvait pas encore reconnaître sa mère.

La jeune femme baissa la tête.

— C'est vrai, répondit-elle après une pause de quelques instans; c'est vrai. Dieu me reprend bien vite les enfans qu'il me donne : on dirait qu'il ne veut que me les montrer sur la terre. — Que sa volonté soit faite; il me les rendra sans doute ailleurs.

— Il ne vous reste donc plus d'autre enfant?

— O mon Dieu non! je n'en ai que trois — dans le ciel. *Ya tengo tres en el cielo.*

En ce moment, un rayon du soleil couchant, se glissant par la porte ouverte, vint soudainement éclairer le pur et doux visage de l'enfant, et, se jouant dans les fleurs dont sa petite tête

était couronnée, lui fit autour du front une éblouissante auréole. — On eût dit un jeune ange endormi, l'un de ces gracieux chérubins que le suave pinceau de Murillo se plaît à grouper aux pieds de ses vierges. — Et la jeune mère, voyant là sans doute le signe de la béatification de son enfant, et le témoignage du passage de son âme à la *gloria* (1); — la jeune mère se jeta soudain à genoux près de la table, fit le signe de croix, et, les mains jointes, pria pendant quelques instans avec ferveur, et du plus profond de son âme.

Durant cette prière, un nuage avait dû voiler le soleil, car le rayon pâlit et disparut. — Quand la jeune femme se releva, je fus frappé de l'expression de calme et de résignation qui avait succédé sur ses traits à celle de la douleur. C'était cette clarté descendue d'en haut, c'était le souffle pur de la prière, qui venaient de dissiper l'ombre épaisse dont je les avais vus d'abord obscurcis.

Cependant les enfans du voisinage jouaient *au taureau* sur la place et dans les galeries, passant à tout moment sous les arcades, sautant, courant, faisant grand bruit. — Oh! quelles que fussent les consolations que Dieu eût pu envoyer à la pauvre femme dans les visions de sa piété, les cris joyeux de ces enfans, si pleins de vie et de santé, devaient lui retentir douloureusement dans le cœur! — Combien leurs mères étaient heureuses! Qu'avait-elle fait pour n'avoir point sa part de ces joies? — Elle contenait néanmoins et renfermait en elle la souffrance qu'elle devait éprouver à cette triste comparaison de leur sort au sien.

Un homme d'environ trente ans, d'une physionomie grave, quoique douce et ouverte entra bientôt dans la boutique, et m'ayant salué, s'approcha de la jeune femme, lui prit affectueusement les mains et l'embrassa. — Oh! cette simple et chaste caresse, et les regards qu'ils échangèrent et confondirent, avaient

(1) *La gloire*, le ciel, le paradis.

exprimé pour moi d'abord tout ce que bien des mots ne sauraient dire. — Ce jeune homme venait d'embrasser la mère de son enfant. Il était le seul qui la pût comprendre et consoler peut-être. Il avait avec elle sa moitié de deuil à porter. — Elle le sentait bien, elle aussi, qu'il était tout son espoir, tout son appui; car, lui ayant passé les bras autour du cou, elle demeurait ainsi, les yeux fermés, la tête penchée, pressant silencieusement son mari sur son sein, comme si elle eût tremblé que ce dernier soutien vînt à lui manquer aussi.

Craignant de gêner par ma présence l'épanchement si discret et si touchant de ces deux âmes, j'allais me retirer; mais les enfans épars sur la place et dans les galeries, ayant soudain interrompu leurs jeux, s'étaient rassemblés à la porte de la boutique. Ils s'écartèrent bientôt un peu, et laissèrent entrer douze petites filles qui arrivaient vêtues de robes blanches, leurs longs cheveux noirs dénoués et retombant sur leurs épaules. Elles vinrent toutes se ranger autour de la table sur laquelle l'enfant était encore étendu. La jeune femme se tenait toujours là, debout, appuyée sur son mari. Ayant aperçu les petites filles, elle avait trop bien compris pourquoi on les amenait, ce qu'elles venaient chercher. — Elle fit un pas vers la table, prit doucement son enfant dans ses bras, et se baissant sur lui, se mit à le considérer attentivement, de tout près, — comme si elle eût voulu étudier une fois encore chacun de ses traits, afin de les graver plus profondément dans son souvenir; — comme pour se bien assurer qu'elle le pourrait reconnaître quelque autre part, — dans un meilleur monde; — puis, avec un inexprimable sourire, effleurant de ses lèvres le front inanimé de sa fille, elle la replaça parmi ses fleurs, ainsi qu'elle l'y avait prise; — et se rejetant sur le sein de son mari, elle y cacha son visage, — et sans doute aussi quelques nouvelles larmes.

L'enfant pouvait partir. Il avait reçu l'adieu maternel. Ah! cet adieu, ce dernier baiser, c'était un sacrement. Quelle autre extrême-onction y avait-il à donner à cette innocente

créature? — Le corps, tel qu'il était couché sur la table, la couronne au front, et les fleurs dans les mains, fut placé dans une petite bière ouverte, toute garnie et doublée de satin bleu clair, et ornée de nœuds de ruban blanc, de distance en distance. Le léger cercueil fut emporté hors de la boutique par quatre des petites filles. Les autres les suivirent après s'être partagé les fleurs qui restaient dans les vases, et les avoir attachées à leurs ceintures. Ce simple et touchant cortège s'étant rangé et disposé sous la galerie, se mit bientôt en marche, s'éloignant lentement et traversant en silence la foule des enfans et des curieux qui se trouvait sur son passage.

Moi-même, j'avais suivi le convoi à quelque distance. Au moment où, prenant à gauche, par la porte Moresque, il descendit la rue Basse, qui mène au *Campo Santo* (1), je me retournai et j'aperçus sur le seuil de la boutique du *sombrerero*, la jeune femme s'appuyant au bras de son mari, et jetant un long regard vers l'extrémité de la galerie, vers la porte par laquelle le cortége venait de sortir et de disparaître. Cette vue me serra le cœur. — Les pauvres époux, comme je les sentais seuls! Un morne silence allait de nouveau régner dans la maison qu'avaient égayée quelques jours, les cris, le sourire et les pleurs de l'enfant! Le berceau demeurait vide encore une fois! — Ils se restaient cependant à eux-mêmes! c'était bien moins un souvenir, d'ailleurs, qu'une espérance qu'ils avaient à pleurer, et puis ils la pleureraient ensemble! Dieu pouvait en rendre une autre à leur amour, et celle-là, ne la plus tromper! — Oh! j'avais besoin vraiment de compter pour eux sur ces consolations!

Le jour baissait. Afin de rejoindre le convoi, je sortis de la place, et je pris la rue Basse. Comme je passais devant la porte de l'hospice de Santa-Cruz (l'hospice des enfans trouvés et exposés, *el hospital de los expositos*), je vis une femme voilée s'en éloigner précipitamment, à mon approche; et en même temps,

(1) Le cimetière.

j'entendis sortir du *tour* pratiqué dans le mur les faibles cris d'un enfant nouveau-né. C'était sans doute cette femme qui venait de le déposer là. C'était peut-être la mère elle-même. — La malheureuse ! elle avait beau s'enfuir et se boucher les oreilles; elles lui retentiraient long-temps dans le cœur, les plaintes de la pauvre créature qu'elle abandonnait ainsi ! Que de larmes que de regrets amers ! quels remords elle se préparait ! Oh ! j'eus pitié d'elle. Femme imprévoyante et prodigue, elle avait volontairement rejeté sa plus riche parure, son plus précieux joyau, le trésor de sa vieillesse ! Elle avait repoussé la première bénédiction du ciel, — son enfant ! Ah ! l'autre pauvre mère qui venait de voir le sien mourir, était moins à plaindre.

Tout à ces tristes pensées, je poursuivis mon chemin, et j'arrivai au *Campo Santo*. Lorsque j'y fus entré, je trouvai les petites filles groupées autour d'un vieux fossoyeur. Cet homme tenant dans ses mains la bière de l'enfant, paraissait en mesurer de l'œil les dimensions; il y avait dans son regard une sorte de satisfaction ; il semblait se dire : — Voici un enterrement qui me coûtera peu de peine. — Il se mit en effet à creuser la fosse, et ce fut fait en quelques coups de pioche. Avant que la terre recouvrît le cercueil, les petites filles avaient caché, sous un voile blanc, le visage et les mains de leur jeune sœur morte; puis elles avaient jeté sur elle leurs bouquets; — aussitôt après, l'enfant et les fleurs disparurent sous une pelletée de poussière.

La cérémonie était achevée. Nous sortîmes tous en silence du *Campo Santo;* mais les petites filles, comme pour se dédommager de leur longue contrainte, à peine furent-elles dehors, se mirent à courir follement, s'en retournant en jouant et en chantant, du côté de la *Plaza Mayor*.

Le soleil était couché. Ce n'était plus le jour; ce n'était cependant pas la nuit. La lune venait de se lever, et déjà sa douce et pâle clarté se mêlait aux lueurs incertaines du crépuscule.

J'étais descendu jusque sur le pont d'Alcantara. Là, je m'accoudai sur le parapet, et je contemplai long-temps, avec un inexprimable ravissement, le merveilleux panorama qui se déroulait autour de moi.

Au-dessous de moi, le Tage se précipitait, rapide et mugissant, par l'arche unique du pont, et brisait en écume éblouissante, sur d'énormes roches, sa large cascade de diamans. Puis, à travers les arcades superposées d'aqueducs, qui pendent en ruines, je le voyais s'engouffrer et s'aller perdre plus loin entre les deux hautes montagnes qui le reçoivent après sa chute, et au pied desquelles, resserré dans un lit étroit et profond, il semble ramper et se glisser comme un serpent. Au-dessus de ma tête, sur l'une de ces montagnes, à ma gauche, étaient suspendus les pittoresques débris d'un vieux château bâti par les Maures, et qui, dominant la *vega* (1), se tenait là comme une sentinelle avancée de la ville.—Sur l'autre montagne, à ma droite, se dressait Tolède, Tolède posée comme un nid d'aigles au sommet de son rocher de granit, avec sa ceinture de murailles crenelées et de tours moresques, ses mosquées en briques, ses clochers à jour, ses églises et ses couvens gothiques, et son Alcazar à la cime. Cette silhouette de la vieille ville, se détachant ainsi, au clair de lune, sur l'azur foncé du ciel, était d'un aspect magique. On eût dit une décoration, un tableau rêvé! — Il semblait que là rien ne dût vivre, qu'il n'y eût plus d'habitans dans cette enceinte. — C'était comme le squelette, l'ombre d'une cité morte.

Je fus brusquement tiré de ma rêverie; huit heures venaient de sonner au couvent de *San Pedro*. Le factionnaire de garde à la porte d'*Alcantara* me cria de rentrer vite, si je ne voulais demeurer le reste de la nuit dehors. M'arrachant à regret à mes contemplations, je traversai le pont à la hâte, et la porte s'étant refermée sur moi, je remontai lentement dans la ville. — Là d'autres impressions m'attendaient.—Oh! ce n'était plus la ville endormie, la ville morte.—Plus j'y pénétrais, plus je la retrouvais vivante et réveillée. La soirée était magnifique. La lune, planant alors sur

(1) La plaine.

l'Alcazar, tapissait les rues et les maisons de ses rayons bleuâtres et veloutés. Une brise parfumée, venue de la *vega*, rafraîchissait l'air embrasé. A ce souffle, à cette fraîcheur, à cette douce lumière, les fenêtres hermétiquement fermées et doublement voilées pendant le jour, sous les rideaux et les jalousies, s'étaient ouvertes de tous côtés, comme ces fleurs pudiques qui n'osent que le soir s'épanouir. — Les jeunes femmes, les *señoritas* en cheveux et sans mantilles, étaient assises à leurs *miradors*, ou, penchées aux balcons, suivaient les passans d'un œil inquiet, interrogeant le bruit de leurs pas ;—parlant à quelques-uns cette langue mystérieuse, dont les doux mots s'expriment par le regard, le mouchoir ou l'éventail. — Quant à moi, promeneur désintéressé, j'observais tout, je voyais tout, — sans tout comprendre, — devinant néanmoins beaucoup. — Plus d'une main blanche se glissant à travers les barreaux des croisées basses des rez-de-chaussée était tendrement pressée par des lèvres pleines de reconnaissance et qui remerciaient longuement. Au coin de ruelles écartées, plus d'une petite porte s'ouvrait soudain et se refermait bien vite sur mainte tournure de jeune homme qui peut-être attendait ou faisait depuis long-temps attendre ; mais qui se plaignait peu, j'imagine, de sa patience, ou qu'on ne songeait guère à gronder. Aux portes des maisons, au milieu de cercles formés par les voisins assis en rond sur les dalles ou sur le pavé, de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient des *fandangos* avec les castagnettes, au son des guitares, au chant des *seguidillas*. Je me promenai bien tard dans la ville, descendant, remontant ses rues escarpées, rencontrant de tous côtés les mêmes groupes, les mêmes fêtes. Ce n'était partout ainsi que joie douce, plaisir discret, mystérieux rendez-vous. Lorsque, fatigué d'avoir erré si long-temps, je rentrai, vers dix heures, à la *posada* (1), j'éprouvais cependant comme un sentiment d'envie et de mécontentement.—Quoi donc, me disais-je! Nul ici ne songe encore à s'endormir, si ce n'est peut-être

(1) Auberge.

sur un sein de bien-aimée ; et moi, dans cette ville, où tous les cœurs palpitent d'amour et de bonheur, où toutes les mains se pressent, où tous les bras s'entrelacent, où toutes les âmes se donnent et se confondent, je suis le seul être isolé, refoulé sur lui-même! — Je suis le seul étranger!

— Je me plaignais ainsi, — quand je me souvins de ces deux pauvres femmes, — de ces deux mères qui veillaient sans doute aussi, mais loin, bien loin de toute cette joie, dans l'ombre et le silence, l'une avec ses regrets, l'autre avec ses remords. —

A. FONTANEY.

GUERRE AUX DÉMOLISSEURS.

Une *Note sur la destruction des monumens en France*, signée du même nom que les lignes qu'on va lire, a été dernièrement publiée, par hasard et avec d'innombrables fautes d'impression, dans un des recueils du jour de l'an. D'autres recueils et des journaux fort répandus ont répété cette *Note*, malheureusement avec toutes les fautes d'impression qui en défiguraient le sens. Dans cet aperçu, écrit en 1825, et d'ailleurs très incomplet, des nombreuses dévastations d'édifices nationaux qui se font à-la-fois, et sans qu'on y songe, sur toute la surface de la France, l'auteur se promettait de revenir souvent sur ce sujet, *à propos et hors de propos*. Il vient aujourd'hui remplir cette promesse.

Il faut le dire et le dire haut, cette démolition de la vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais. Depuis la révolution de juillet, avec la démocratie, quelque ignorance a débordé et quelque brutalité aussi. Dans beaucoup d'endroits, le pouvoir local, l'influence municipale, la curatelle communale a passé des gentilshommes qui ne savaient

pas écrire aux paysans qui ne savent pas lire. On est tombé d'un cran. En attendant que ces braves gens sachent épeler, ils gouvernent. La bévue administrative, produit naturel et normal de cette machine de Marly qu'on appelle *la centralisation*, la bévue administrative s'engendre toujours comme par le passé du maire au sous-préfet, du sous-préfet au préfet, du préfet au ministre; seulement elle est plus grosse.

Notre intention est de n'envisager ici qu'une seule des innombrables formes sous lesquelles elle se produit aux yeux du pays émerveillé. Nous ne voulons traiter *de la bévue administrative* qu'en matière de monumens, et encore ne ferons-nous qu'effleurer cet immense sujet que vingt-cinq volumes in-folio n'épuiseraient pas.

Nous posons donc en fait qu'il n'y a peut-être pas en France à l'heure qu'il est une seule ville, pas un seul chef-lieu d'arrondissement, pas un seul chef-lieu de canton, où il ne se médite, où il ne se commence, où il ne s'achève la destruction de quelque monument historique national, soit par le fait de l'autorité centrale, soit par le fait de l'autorité locale de l'aveu de l'autorité centrale, soit par le fait des particuliers sous les yeux et avec la tolérance de l'autorité locale.

Nous avançons ceci avec la profonde conviction de ne pas nous tromper, et nous en appelons à la conscience de quiconque a fait, sur un point quelconque de la France, la moindre excursion d'artiste et d'antiquaire. Chaque jour quelque vieux souvenir de la France s'en va avec la pierre sur laquelle il était écrit. Chaque jour nous brisons quelque lettre du vénérable livre de la tradition. Et bientôt, quand la ruine de toutes ces ruines sera achevée, il ne nous restera plus qu'à nous écrier avec ce Troyen qui du moins emportait ses dieux:

Fuit Ilium, et ingens
Gloria!

Et à l'appui de ce que nous venons de dire, qu'on permette à

celui qui écrit ces lignes de citer, entre une foule de documens qu'il pourrait produire, l'extrait d'une lettre à lui adressée. Il n'en connaît pas personnellement le signataire, qui est, comme sa lettre l'annonce, homme de goût et de cœur; mais il le remercie de s'être adressé à lui. Il ne fera jamais faute à quiconque lui signalera une injustice où une absurdité nuisible à dénoncer. Il regrette seulement que sa voix n'ait pas plus d'autorité et de retentissement. Qu'on lise donc cette lettre, et qu'on songe, en la lisant, que le fait qu'elle atteste n'est pas un fait isolé, mais un des mille épisodes du grand fait général, la *démolition successive et incessante de tous les monumens de l'ancienne France.*

Charleville, 14 février 1832.

« Monsieur,

. . . . . .

. . . . . .

« Au mois de septembre dernier, je fis un voyage à Laon (Aisne) « mon pays natal. Je l'avais quitté depuis plusieurs années : « aussi, à peine arrivé, mon premier soin fut de parcourir la « ville..... Arrivé sur la place du Bourg, au moment où mes « yeux se levaient sur la vieille tour de Louis d'Outremer, « quelle fut ma surprise de la voir de toutes parts bardée d'échel- « les, de leviers et de tous les instrumens possibles de destruction. « Je l'avouerai, cette vue me fit mal. Je cherchais à deviner pour- « quoi ces échelles et ces pioches, quand vint à passer M. Th....., « homme simple et instruit, plein de goût pour les lettres et « fort ami de tout ce qui touche à la science et aux arts. Je lui « fis part à l'instant de l'impression douloureuse que me causait « la destruction de ce vieux monument. M. Th....., qui la par- « tageait, m'apprit que, resté seul des membres de l'ancien con- « seil municipal, il avait été seul pour combattre l'acte dont nous

« étions en ce moment témoins; que ses efforts n'avaient rien pu. « Raisonnemens, paroles, tout avait échoué. Les nouveaux con- « seillers, réunis en majorité contre lui, l'avaient emporté. Pour « avoir pris un peu chaudement le parti de cette tour innocente, « M. Th..... avait été même accusé de carlisme. Ces messieurs « s'étaient écriés que cette tour ne rappelait que les souvenirs « des temps féodaux, et la destruction avait été votée par ac- « clamation. Bien plus, la ville a offert au soumissionnaire qui « se charge de l'exécution, une somme de plusieurs mille francs, « les matériaux en sus. Voilà le prix du meurtre, car c'est un « véritable meurtre ! M. Th..... me fit remarquer sur le mur « voisin l'affiche d'adjudication en papier jaune. En tête était « écrit en énormes caractères : « DESTRUCTION DE LA TOUR DITE DE « LOUIS D'OUTREMER. *Le public est prévenu, etc.* »

« Cette tour occupait un espace de quelques toises. Pour « agrandir le marché qui l'avoisine, si c'est là le but qu'on a cher- « ché, on pouvait sacrifier une maison particulière *dont le prix « n'eût peut-être pas dépassé la somme offerte au soumissionnaire.* « Ils ont préféré anéantir la tour. Je suis affligé de le dire à la « honte des Laonnois : leur ville possédait un monument rare, « un monument des rois de la seconde race; il n'y en existe plus « aujourd'hui un seul. Celui de Louis IV était le dernier. Après « un pareil acte de vandalisme, on apprendra quelque jour sans « surprise qu'ils démolissent leur belle cathédrale du onzième « siècle, pour faire une halle aux grains. » (1)

Les réflexions abondent et se pressent devant de tels faits.

Et d'abord ne voilà-t-il pas une excellente comédie? Vous représentez-vous ces dix ou douze conseillers municipaux met-

(1) Nous ne publions pas le nom du signataire de la lettre, n'y étant point formellement autorisé par lui, mais nous le tenons en réserve pour notre garantie. Nous avons cru devoir aussi retrancher les passages qui n'étaient que l'expression trop bienveillante de la sympathie de notre correspondant pour nous personnellement.

tant en délibération la grande *destruction de la tour dite de Louis d'Outremer?* Les voilà tous, rangés en cercle, et sans doute assis sur la table, jambes croisées et babouches aux pieds, à la façon des turcs. Ecoutez-les : il s'agit d'agrandir le carré aux choux et de faire disparaître un *monument féodal*. Les voilà qui mettent en commun tout ce qu'ils savent de grands mots depuis quinze ans qu'ils se font anucher le *Constitutionnel* par le magister de leur village. Ils se cotisent. Les bonnes raisons pleuvent. L'un a argué de *la féodalité*, et s'y tient; l'autre allègue *la dîme;* l'autre, *la corvée;* l'autre, *les serfs qui battaient l'eau des fossés pour faire taire les grenouilles;* un cinquième, *le droit de jambage et de cuissage;* un sixième, les éternels *prêtres* et les éternels *nobles;* un autre, les *horreurs de la Saint-Barthélemi;* un autre, qui est probablement avocat, les *jésuites;* puis ceci, puis cela; puis encore cela et ceci; et tout est dit: la tour de Louis d'Outremer est condamnée.

Vous figurez-vous bien, au milieu du grotesque sanhédrin, la situation de ce pauvre homme, représentant unique de la science, de l'art, du goût, de l'histoire? Remarquez-vous l'attitude humble et opprimée de ce paria? L'écoutez-vous hasarder quelques mots timides en faveur du vénérable monument? Et voyez-vous l'orage éclater contre lui? Le voilà qui ploie sous les invectives. Voilà qu'on l'appelle de toutes parts *carliste*, et probablement *carlisse*. Que répondre à cela? C'est fini. La chose est faite. La démolition du « monument des âges de barbarie » est définitivement votée avec enthousiasme, et vous entendez le hurra des braves conseillers municipaux de Laon, qui ont pris d'assaut la tour de Louis d'Outremer!

Croyez-vous que jamais Rabelais, que jamais Hogarth, auraient pu trouver quelque part faces plus drolatiques, profils plus bouffons, silhouettes plus réjouissantes à charbonner sur les murs d'un cabaret ou sur les pages d'une batrachomyomachie?

Oui, riez.—Mais, pendant que les prud'hommes jargonnaient, croassaient et délibéraient, la vieille tour, si long-temps inébranlable, se sentait trembler dans ses fondemens. Voilà tout-à-coup que, par les fenêtres, par les portes, par les barcabanes, par les meurtrières, par les lucarnes, par les gouttières, de partout, les démolisseurs lui sortent comme les vers d'un cadavre. Elle sue des maçons. Ces pucerons la piquent. Cette vermine la dévore. La pauvre tour commence à tomber pierre à pierre; ses sculptures se brisent sur le pavé; elle éclabousse les maisons de ses débris; son flanc s'éventre; son profil s'ébrêche; et le bourgeois inutile, qui passe à côté, sans trop savoir ce qu'on lui fait, s'étonne de la voir chargée de cordes, de poulies et d'échelles plus qu'elle ne le fut jamais par un assaut d'Anglais ou de Bourguignons.

Ainsi, pour jeter bas cette tour de Louis d'Outremer, presque contemporaine des tours romaines de l'ancienne Bibrax, pour faire ce que n'avaient fait ni béliers, ni balistes, ni scorpions, ni catapultes, ni haches, ni dolabres, ni engins, ni bombardes, ni serpentines, ni fauconneaux, ni couleuvrines, ni les boulets de fer des forges de Creil, ni les pierres à bombardes des carrières de Péronne, ni le canon, ni le tonnerre, ni la tempête, ni la bataille, ni le feu des hommes, ni le feu du ciel, il a suffi au dix-neuvième siècle, merveilleux progrès! d'une plume d'oie, promenée à-peu-près au hasard sur une feuille de papier par quelques infiniment petits! méchante plume d'un conseil municipal du vingtième ordre! plume qui formule boiteusement les fetfas imbécilles d'un divan de paysans! plume imperceptible du sénat de Lilliput! plume qui fait des fautes de français! plume qui ne sait par l'orthographe! plume qui, à coup sûr, a tracé plus de croix que de signatures au bas de l'inepte arrêté!

Et la tour a été démolie! et cela s'est fait! et la ville a payé pour cela! on lui a volé sa couronne, et elle a payé le voleur!

Quel nom donner à toutes ces choses?

Et, nous le répétons, pour qu'on y songe bien, le fait de Laon n'est pas un fait isolé. A l'heure où nous écrivons, il n'est pas un point en France où il ne se passe quelque chose d'analogue. C'est plus ou c'est moins, c'est peu ou c'est beaucoup, c'est petit ou c'est grand, mais c'est toujours et partout du vandalisme. La liste des démolitions est inépuisable; elle a été commencée par nous et par d'autres écrivains qui ont plus d'importance que nous. Il serait facile de la grossir, il serait impossible de la clore. On vient de voir une prouesse de conseil municipal. Ailleurs, c'est un maire qui déplace un peulven pour marquer la limite du champ communal; c'est un évêque qui ratisse et badigeonne sa cathédrale; c'est un préfet qui jette bas une abbaye du quatorzième siècle pour démasquer les fenêtres de son salon; c'est un artilleur qui rase un cloître de 1460 pour rallonger un polygone; c'est un adjoint qui fait du sarcophage de Théodeberthe une auge aux pourceaux.

Nous pourrions citer les noms. Nous en avons pitié. Nous les taisons.

Cependant il ne mérite pas d'être épargné, ce curé de Fécamp qui a fait démolir le jubé de son église, donnant pour raison que ce massif incommode, ciselé et fouillé par les mains miraculeuses du quinzième siècle, privait ses paroissiens du bonheur de le contempler, lui curé, dans sa splendeur à l'autel. Le maçon qui a exécuté l'ordre du béat s'est fait des débris du jubé une admirable maisonnette qu'on peut voir à Fécamp. Quelle honte! qu'est devenu le temps où le prêtre était le suprême architecte! maintenant le maçon enseigne le prêtre!

N'y a-t-il pas aussi un dragon ou un housard qui veut faire de l'église de Brou, de cette merveille, son grenier à foin, et qui en demande ingénument la permission au ministre! N'était-on pas en train de gratter du haut en bas la belle cathédrale d'Angers, quand le tonnerre est tombé sur la flèche, noire et intacte encore, et l'a brûlée, comme si le tonnerre avait eu, lui,

de l'intelligence, et avait mieux aimé abolir le vieux clocher que de le laisser égratigner par des conseillers municipaux! Un ministre de la restauration n'a-t-il pas rogné à Vincennes ses sept tours, et à Toulouse ses beaux remparts? N'y a-t-il pas eu à Saint-Omer un préfet qui a détruit aux trois quarts les magnifiques ruines de Saint-Bertin, sous prétexte de *donner du travail aux ouvriers*? Dérision! si vous êtes des administrateurs tellement médiocres, des cerveaux tellement stériles, qu'en présence des routes à ferrer, des canaux à creuser, des rues à macadamiser, des ports à curer, des landes à défricher, des écoles à bâtir, vous ne sachiez que faire de vos ouvriers, du moins ne leur jetez pas comme une proie nos édifices nationaux à démolir, ne leur dites pas de se faire du pain avec ces pierres; partagez-les plutôt, ces ouvriers, en deux bandes, que toutes deux creusent un grand trou, et que chacune ensuite comble le sien avec la terre de l'autre. Et puis payez-leur ce travail. Voilà une idée. J'aime mieux l'inutile que le nuisible.

A Paris, le vandalisme florit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte. Le vandalisme se carre et se prélasse. Le vandalisme est fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé. Le vandalisme est entrepreneur de travaux pour le compte du gouvernement. Il s'est installé sournoisement dans le budget, et il le grignote à petit bruit, comme le rat son fromage. Et certes, il gagne bien son argent. Tous les jours il démolit quelque chose du peu qui nous reste de cet admirable vieux Paris. Que sais-je? le vandalisme a badigeonné Notre-Dame, le vandalisme a retouché les tours du Palais-de-Justice, le vandalisme a rasé Saint-Magloire, le vandalisme a détruit le cloître des Jacobins, le vandalisme a amputé deux flèches sur trois à Saint-Germain-des Près. Nous parlerons peut-être dans quelques instans des édifices qu'il bâtit. Le vandalisme a ses journaux, ses coteries, ses écoles, ses chaires, son public, ses raisons. Le vandalisme a pour lui les bourgeois. Il est bien nourri, bien renté, bouffi d'orgueil, presque savant, très classique, bon logicien, fort théori-

cien, joyeux, puissant, affable au besoin, beau parleur, et content de lui. Il tranche du Mécène. Il protège les jeunes talens. Il est professeur. Il donne de grands prix d'architecture. Il envoie des élèves à Rome. Il est député, et il refuse à Ingres les fresques de la chambre pour les adjuger à on ne sait qui. Il porte habit brodé, épée au côté et culotte française. Il est de l'Institut. Il va à la cour. Il donne le bras au roi, et flâne avec lui dans les rues, lui soufflant ses plans à l'oreille. Vous avez dû le rencontrer.

Quelquefois il se fait propriétaire, et il change la tour magnifique de Saint-Jacques-de-la-Boucherie en fabrique de plomb de chasse, impitoyablement fermée à l'antiquaire fureteur; et il fait de la nef de Saint-Pierre-aux-Bœufs un magasin de futailles vides, de l'Hôtel de Sens une écurie à rouliers, de la Maison-de-la-Couronne-d'or une draperie, de la chapelle de Cluny une imprimerie. Quelquefois il se fait peintre en bâtimens et il démolit Saint-Landry pour construire sur l'emplacement de cette simple et belle église une grande laide maison qui ne se loue pas. Quelquefois il se fait greffier, et il encombre de paperasses la Sainte-Chapelle, cette église qui sera la plus admirable parure de Paris, quand il aura détruit Notre-Dame. Quelquefois il se fait spéculateur, et dans la nef déshonorée de Saint-Benoît, il emboîte violemment un théâtre, et quel théâtre! Opprobre! le cloître saint, docte et grave des bénédictins, métamorphosé en je ne sais quel mauvais lieu littéraire!

Sous la restauration, il prenait ses aises et s'ébattait d'une manière tout aussi aimable, nous en convenons. Chacun se rappelle comment le vandalisme, qui alors aussi était architecte du roi, a traité la cathédrale de Reims. Un homme d'honneur, de science et de talent, M. Vitet, a déjà signalé le fait. Cette cathédrale est, comme on sait, chargée du haut en bas de sculptures excellentes qui débordent de toutes parts son profil. A l'époque du sacre de Charles X, le vandalisme, qui est bon courtisan, eut peur qu'une pierre ne se détachât par aventure de toutes ces

sculptures en surplomb, et ne vînt tomber incongrument sur le roi au moment où sa majesté passerait; et sans pitié, et à grand coups de maillet, et trois grands mois durant, il ébarba la vieille église!—Celui qui écrit ceci a chez lui un débris curieux de cette exécution.

Depuis juillet, il en a fait une autre qui peut servir de pendant à celle-là, c'est l'exécution du jardin des Tuileries. Nous reparlerons quelque jour et longuement de ce bouleversement barbare. Nous ne le citons ici que pour mémoire. Mais qui n'a haussé les épaules en passant devant ces deux petits enclos usurpés sur une promenade publique? On a fait mordre au roi le jardin des Tuileries, et voilà les deux bouchées qu'il se réserve. Toute l'harmonie d'une œuvre royale et tranquille est troublée, la symétrie des parterres est éborgnée, les bassins entaillent la terrasse, c'est égal, on a ses deux jardinets. Que dirait-on d'un fabricant de vaudevilles qui se taillerait un couplet ou deux dans les chœurs d'*Athalie!* Les Tuileries, c'était l'*Athalie* de Le Nôtre.

On dit que le vandalisme a déjà condamné notre vieille et irréparable église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le vandalisme a son idée à lui. Il veut faire tout à travers Paris une grande, grande, grande rue. Une rue d'une lieue! Que de magnifiques dévastations chemin faisant! Saint-Germain-l'Auxerrois y passera, l'admirable tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie y passera peut-être aussi. Mais qu'importe! une rue d'une lieue! comprenez-vous comme cela sera beau! une ligne droite tirée du Louvre à la barrière du Trône! d'un bout de la rue, de la barrière, on contemplera la façade du Louvre. Il est vrai que tout le mérite de la colonnade de Perrault est dans ses proportions, et que ce mérite s'évanouira dans la distance; mais qu'est-ce que cela fait? on aura une rue d'une lieue! de l'autre bout, du Louvre, on verra la barrière du Trône, les deux colonnes proverbiales que vous savez, maigres, fluettes et risibles comme les jambes de Potier. O merveilleuse perspective!

Espérons que ce burlesque projet ne s'accomplira pas. Si l'on essayait de le réaliser, espérons qu'il y aura une émeute d'artistes. Nous y pousserons de notre mieux.

Les dévastateurs ne manquent jamais de prétextes. Sous la restauration, on gâtait, on mutilait, on défigurait, on profanait les édifices catholiques du moyen-âge, le plus dévotement du monde. La congrégation avait développé sur les églises la même excroissance que sur la religion. Le sacré-cœur s'était fait marbre, bronze, badigeonnage et bois doré. Il se produisait le plus souvent dans les églises sous la forme d'une petite chapelle peinte, dorée, mystérieuse, élégiaque, pleine d'anges bouffis, coquette, galante, ronde et à faux jour, comme celle de Saint-Sulpice. Pas de cathédrale, pas de paroisse en France à laquelle il ne poussât, soit au front, soit au côté, une chapelle de ce genre. Cette chapelle constituait pour les églises une véritable maladie. C'était la verrue de Saint-Acheul.

Depuis la révolution de juillet, les profanations continuent, plus funestes et plus mortelles encore, et avec d'autres semblans. Au prétexte dévot a succédé le prétexte national, libéral, patriote, philosophe, voltairien. On ne *restaure* plus, on ne gâte plus, on n'enlaidit plus un monument, on le jette bas. Et l'on a de bonnes raisons pour cela. Une église, c'est le fanatisme ; un donjon, c'est la féodalité. On dénonce un monument, on massacre un tas de pierres, on septembrise des ruines. A peine si nos pauvres églises parviennent à se sauver en prenant cocarde. Pas une Notre-Dame en France, si colossale, si vénérable, si magnifique, si impartiale, si historique, si calme et si majestueuse qu'elle soit, qui n'ait son petit drapeau tricolore sur l'oreille. Quelquefois on sauve une admirable église en écrivant dessus : *Mairie*. Rien de moins populaire parmi nous que ces sublimes édifices faits par le peuple et pour le peuple. Nous leur en voulons de tous ces crimes des temps passés dont ils ont été les témoins. Nous voudrions effacer le tout de notre histoire. Nous dévastons, nous pulvérisons, nous détruisons, nous démolissons par esprit

national. A force d'être bons français, nous devenons d'excellens welches.

Dans le nombre, on rencontre certaines gens auxquels répugne ce qu'il y a d'un peu banal dans le magnifique pathos de juillet, et qui applaudissent aux démolisseurs par d'autres raisons, des raisons doctes et importantes, des raisons d'économiste et de banquier. — A quoi servent ces monumens? disent-ils. Cela coûte des frais d'entretien, et voilà tout. Jetez-les à terre et vendez les matériaux. C'est toujours cela de gagné. — Sous le pur rapport économique, le raisonnement est mauvais. Nous l'avons déjà établi dans la *note* citée plus haut, ces monumens sont des capitaux. Un grand nombre d'entre eux, dont la renommée attire les étrangers riches en France, rapportent au pays au-delà de l'intérêt de l'argent qu'ils ont coûté. Les détruire, c'est priver le pays d'un revenu.

Mais quittons ce point de vue aride, et raisonnons de plus haut. Depuis quand ose-t-on, en pleine civilisation, questionner l'art sur son *utilité?* Malheur à vous si vous ne savez pas à quoi l'art sert! On n'a rien de plus à vous dire. Allez! démolissez! utilisez! Faites des moellons avec Notre-Dame de Paris. Faites des gros sous avec la Colonne.

D'autres acceptent et veulent l'art, mais à les entendre, les monumens du moyen-âge sont des constructions de mauvais goût, des œuvres barbares, des monstres en architecture, qu'on ne saurait trop vite et trop soigneusement abolir. A ceux-là non plus il n'y a rien à répondre. C'en est fini d'eux. La terre a tourné, le monde a marché depuis eux; ils ont les préjugés d'un autre siècle; ils ne sont plus de la génération qui voit le soleil. Car, il faut bien que les oreilles de toute grandeur s'habituent à l'entendre dire et redire, en même temps qu'une glorieuse révolution politique s'est accomplie dans la société, une glorieuse révolution intellectuelle s'est accomplie dans l'art. Voilà vingt-cinq ans que Charles Nodier et madame de Staël l'ont annoncée

en France; et s'il était permis de citer un nom obscur après ces noms célèbres, nous ajouterions que voilà quatorze ans que nous luttons pour elle. Maintenant elle est faite. Le ridicule duel des classiques et des romantiques s'est arrangé de lui-même, tout le monde étant à la fin du même avis. Il n'y a plus de question. Tout ce qui a de l'avenir est pour l'avenir. A peine y a-t-il encore, dans l'arrière-parloir des collèges, dans la penombre des académies, quelques bons vieux enfans qui font joujou dans leur coin avec les poétiques et les méthodes d'un autre âge; qui poètes, qui architectes; celui-ci s'ébattant avec les trois unités, celui-là avec les cinq ordres; les uns gâchant du plâtre selon Vignole, les autres gâchant des vers selon Boileau.

Cela est respectable. N'en parlons plus.

Or, dans ce renouvellement complet de l'art et de la critique, la cause de l'architecture du moyen-âge, plaidée sérieusement pour la première fois depuis trois siècles, a été gagnée en même temps que la bonne cause générale, gagnée par toutes les raisons de la science, gagnée par toutes les raisons de l'histoire, gagnée par toutes les raisons de l'art, gagnée par l'intelligence, par l'imagination et par le cœur. Ne revenons donc pas sur la chose jugée et bien jugée; et disons de haut au gouvernement, aux communes, aux particuliers, qu'ils sont responsables de tous les monumens nationaux que le hasard met dans leurs mains. Nous devons compte du passé à l'avenir. *Posteri, posteri, vestra res agitur.*

Quant aux édifices qu'on nous bâtit pour ceux qu'on nous détruit, nous ne prenons pas le change; nous n'en voulons pas. Ils sont mauvais. L'auteur de cette note maintient tout ce qu'il a dit ailleurs (1) sur les monumens modernes du Paris actuel. Il n'a rien de plus doux à dire des monumens en construction. Que nous importent les trois ou quatre petites églises cubiques

(1) *Notre-Dame de Paris.*

que vous bâtissez piteusement çà-et-là? Laissez-donc crouler votre ruine du quai d'Orsay avec ses lourds cintres et ses vilaines colonnes engagées! laissez crouler votre palais de la chambre des députés, qui ne demandait pas mieux! N'est-ce pas une insulte au lieu dit *Ecole des beaux-arts* que cette construction hybride et fastidieuse dont l'épure a si long-temps sali le pignon de la maison voisine, étalant effrontément sa nudité et sa laideur à côté de l'admirable façade du château de Gaillon? Sommes-nous tombés à ce point de misère qu'il nous faille absolument admirer les barrières de Paris? Y a-t-il rien au monde de plus bossu et de plus rachitique que votre monument expiatoire (ah çà, décidément, qu'est-ce qu'il expie?) de la rue de Richelieu? N'est-ce pas une belle chose, en vérité, que votre Madeleine, ce tome deux de la Bourse, avec son lourd tympan qui écrase sa maigre colonnade? Oh! qui me délivrera des colonnades!

De grâce, employez mieux nos millions.

Ne les employez même pas à parfaire le Louvre. Vous voudriez achever d'enclore ce que vous appelez le parallélogramme du Louvre. Mais nous vous prévenons que ce parallélogramme est un trapèze; et pour un trapèze, c'est trop d'argent. D'ailleurs, le Louvre, hors ce qui est de la renaissance, le Louvre, voyez-vous, n'est pas beau. Il ne faut pas admirer et continuer, comme si c'était de droit divin, tous les monumens du dix-septième siècle, quoiqu'ils vaillent mieux que ceux du dix-huitième, et surtout que ceux du dix-neuvième. Quel que soit leur bon air, quelle que soit leur grande mine, il en est des monumens de Louis XIV comme de ses enfans. Il y en a beaucoup de bâtards.

Le Louvre, dont les fenêtres entaillent l'architrave, le Louvre est de ceux-là.

S'il est vrai, comme nous le croyons, que l'architecture, seule entre tous les arts, n'ait plus d'avenir, employez vos millions

à conserver, à entretenir, à éterniser les monumens nationaux et historiques qui appartiennent à l'état, et à racheter ceux qui sont aux particuliers. La rançon sera modique. Vous les aurez à bon marché. Tel propriétaire ignorant vendra le Parthénon pour le prix de la pierre.

Faites réparer ces beaux et graves édifices. Faites-les réparer avec soin, avec intelligence, avec sobriété. Vous avez autour de vous des hommes de science et de goût qui vous éclaireront dans ce travail. Surtout que l'architecte-restaurateur soit frugal de ses propres imaginations; qu'il étudie curieusement le caractère de chaque édifice, selon chaque siècle et chaque climat. Qu'il se pénètre de la ligne générale et de la ligne particulière du monument qu'on lui met entre les mains, et qu'il sache habilement souder son génie au génie de l'architecte ancien.

Vous tenez les communes en tutelle, défendez-leur de démolir.

Quant aux particuliers, quant aux propriétaires qui voudraient s'entêter à démolir, que la loi le leur défende; que leur propriété soit estimée, payée et adjugée à l'état. Qu'on nous permette de transcrire ici ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans notre première *Note sur la destruction des monumens :* « Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait. Qu'on la fasse. Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur; misérables hommes, et si imbécilles qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont des barbares! Il y a deux choses dans un édifice : son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde, à vous, à moi, à nous tous. Donc, le détruire c'est dépasser son droit. »

Ceci est une question d'intérêt général, d'intérêt national. Tous les jours, quand l'intérêt général élève la voix, la loi fait taire les glapissemens de l'intérêt privé. La propriété particu-

lière a été souvent et est encore à tous momens modifiée dans le sens de la communauté sociale. On vous achète de force votre champ pour en faire une place, votre maison pour en faire un hospice. On vous achètera votre monument.

S'il faut une loi, répétons-le, qu'on la fasse. Ici, nous entendons les objections s'élever de toutes parts : — Est-ce que les chambres ont le temps? — Une loi pour si peu de chose!

Pour si peu de chose!

Comment! nous avons quarante-quatre mille lois dont nous ne savons que faire, quarante-quatre mille lois sur lesquelles il y en a à peine dix de bonnes. Tous les ans, quand les chambres sont en chaleur, elles en pondent par centaines, et, dans la couvée, il y en a tout au plus deux ou trois qui naissent viables. On fait des lois sur tout, pour tout, contre tout, à propos de tout. Pour transporter les cartons de tel ministère d'un côté de la rue de Grenelle à l'autre, on fait une loi. Et une loi pour les monumens, une loi pour l'art, une loi pour la nationalité de la France, une loi pour les souvenirs, une loi pour les cathédrales, une loi pour les plus grands produits de l'intelligence humaine, une loi pour l'œuvre collective de nos pères, une loi pour l'histoire, une loi pour l'irréparable qu'on détruit, une loi pour ce qu'une nation a de plus sacré après l'avenir, une loi pour le passé, cette loi juste, bonne, excellente, sainte, utile, nécessaire, indispensable, urgente, on n'a pas le temps, on ne la fera pas!

Risible! risible! risible!

VICTOR HUGO.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

29 février 1832.

L'Académie est encore de ce monde, à ce qu'il paraît. Tout le monde pourtant l'avait si parfaitement oubliée, qu'elle semblait morte à jamais, lorsque la discussion du budget et la mort de l'abbé de Montesquiou sont venues la rappeler à notre mémoire. Ces messieurs disent du génie ce que la vieille cour disait de la vieille monarchie, *le roi est mort! Vive le roi!* Quand la mort emporte un immortel, le sacré collège proclame à la hâte une Immortalité nouvelle.

A la bonne heure! ainsi soit-il! Au point de lassitude où sont parvenus les esprits, quand le ministère est réduit à nommer des ambassadeurs pour soutenir le chapitre des affaires étrangères, et envoie cinq mille hommes à Ancône, pour avoir une nouvelle en péroraison, c'est presque une affaire qu'une nomination académique.

Les candidats sont nombreux, et à-peu-près ceux qu'on devait attendre : MM. Salvandy, Thiers, Guizot et Jay. Il a bien été quelque temps question de MM. Hugo et Dumas; mais tous

deux ont bien vite compris que la lutte électorale eût été par trop inégale, et ils se sont retirés.

Restent donc ceux que nous venons de nommer. M. Salvandy se présente avec un lourd bagage : il allègue pour prétexte à sa candidature cet interminable et illisible récit qui s'est appelé, il y a quelques années, *Alonzo ou l'Espagne contemporaine,* comparable sous tous les rapports aux poèmes dont il est fait mention dans les batailles du *Lutrin*. Il se vante aussi d'avoir sauvé la France par sa courageuse éloquence, d'avoir soutenu la dignité nationale devant les baïonnettes étrangères, d'avoir éclairé le pays sur ses vrais intérêts, malgré le bâillon de la censure, et tout dernièrement il vient, comme on sait, de prouver à la Révolution que, sans lui, elle était perdue; que, sans le merveilleux secours de sa parole, il la défiait de faire un pas ! Voilà ses titres ! voilà les symptômes littéraires dont il se plaint pour entrer aux incurables. Notre avis à nous n'est pas qu'on l'admette. Puisque c'est un grand citoyen, qu'on lui décerne une couronne de chêne ! Puisqu'il a sauvé la patrie, qu'on lui vote une statue, et que, debout sur un piédestal, il rallie autour de sa grande image tous les amis de la France, qu'il protège et qu'il va tirer de l'abîme !

Mais donner un fauteuil à M. de Salvandy, ce serait folie. Sa place est à la brèche. Puisque l'anarchie menace d'envahir la France et de la prendre d'assaut, laissons faire au courage de M. de Salvandy; qu'il monte sur les créneaux, et que d'une main toute puissante, il lance aux révoltés ses *Lettres sur les affaires publiques*, sa dernière bulle d'excommunication, ou les quatre volumes d'*Alonzo*. Je m'assure que l'ennemi lâchera pied.

Et quels sont les titres de M. Jay ? Croyez-vous qu'il appuie ses prétentions sur son *Histoire de Richelieu*, ou sur sa *Conversion d'un romantique*, agréable facétie dont il a lui-même rendu un compte indulgent dans la feuille qu'il dirige, où il a mis, à ce qu'il dit, la malice d'Aristophane et de Lucien, la verve de Juvénal, et la grâce attique des meilleures pages de Xénophon, il est plus modeste qu'on ne pense ; il ne présente au jugement de l'Académie aucun de ses ouvrages, mais il cite ses discours

dont il rend compte avec la même et littérale exactitude que de ses livres. Lisez le journal de M. Jay! M. Jay monte à la tribune un cahier à la main. Comme l'orateur sait d'avance l'effet qu'il va produire, il écrit en marge du manuscrit qu'il envoie à l'imprimerie : *profond silence, profonde attention*. Au troisième paragraphe de sa harangue, il ajoute, entre parenthèses, cette scholie précieuse : *unanimes applaudissemens*. Puis, quand il descend de la tribune, il termine sa péroraison par cette admirable formule dont l'absence malheureuse dépare les Olynthiaques et les Philippiques : *l'orateur reçoit les félicitations de la chambre*. Vienne maintenant un Quintilien qui écrive l'histoire de l'éloquence française dans cinquante ans, et M. Jay est assuré d'avance d'y occuper un chapitre mémorable! comme il a pris soin lui-même de commenter toutes les parties de son génie, l'érudition aura beau jeu à se croiser les bras! Sa besogne est toute faite. Elle ne peut sans ingratitude refuser ses louanges à un homme qui a cumulé si habilement le rôle de Virgile et celui de Heyne, celui d'Homère et d'Ernesti.

Ainsi nous savons à n'en pouvoir douter que M. Jay est un des premiers publicistes d'Europe. A vrai dire, je ne puis me défendre d'une sorte d'inquiétude; je me demande avec étonnement quelle partie du droit politique ou de la diplomatie il a bien voulu éclairer de ses lumineuses investigations.

Je ne sais pas au juste s'il a réfuté M. Bignon ou M. Ancillon, s'il a traité des états d'Allemagne ou des relations de la Russie et de la Porte, s'il a dévoilé la stratégie du cabinet autrichien, ou les ruses, quelque peu boutiquières, du cabinet de Londres; mais je ne suis qu'un ignorant, et indigne de toucher à de pareilles questions. Qu'il me suffise de savoir que M. Jay a distribué, comme la manne céleste, à ses lecteurs assidus, au nombre desquels je prie qu'on ne me compte pas, les trésors de sa science et de sa logique.

Si M. Jay entre à l'Académie, c'en est fait de la poésie nouvelle. Lamartine et Châteaubriand seront réduits au silence et contraints de l'écouter. L'auteur de *Jacques Delorme*, une fois assis sur le fauteuil immortel comme sur le trône pontifical, va

fulminer contre la jeunesse égarée une bulle d'interdiction. Dans six mois, il ne sera plus question des tentatives téméraires qui prétendent se substituer au siècle dernier. On ne parlera plus de ces Erostrates qui veulent, à ce qu'assure M. Jay, incendier le temple de la gloire, parce qu'ils ne peuvent y entrer.

Je ne serais pas fâché que M. Jay siégeât à l'Académie. Il me semble qu'il serait bien placé entre l'auteur de *Sigismond de Bourgogne* et l'auteur d'*Anaximandre*. Heureux ceux qui pourront être admis à recueillir les précieuses paroles qui vont tomber de ces lèvres privilégiées. M. Andrieux qui démontre la littérature par la morale, qui explique la vertu par le bon goût, mais qui accorde cependant à Shakespeare quelques belles scènes; M. Viennet qui a vanné les chroniques de France en vingt-huit mille alexandrins, dont il nous prive avec une impardonnable ingratitude, comme si nous ne l'avions pas applaudi, écouteraient avec joie, je m'assure, les sages conseils de M. Jay. Tous les trois composeraient à notre usage un *manuel* de poésie, de morale et de politique. Nous saurions à quoi nous en tenir sur le passé : on ne prononcerait plus un blasphème littéraire. L'Écosse et l'Allemagne s'humilieraient, Goethe et Schiller disparaîtraient de nos bibliothèques.

Décidément, je donne ma voix à M. Jay.

Et si vous me parlez de M. Thiers et de M. Guizot, je vous répondrai : Qu'ils ont à coup sûr des titres éclatans et réels; qu'ils ont peut-être sauvé la France à leur manière, mais qu'ils n'ont pas jusqu'ici pris soin de le prouver aussi nettement que MM. Jay et Salvandy. Je ne parle pas de *l'Histoire de la Révolution française :* c'est un beau livre, je l'avoue; mais la question n'est pas là. Qu'importe à l'Académie que la campagne de l'Adige et la campagne d'Égypte aient été racontées par un avocat d'Aix avec une animation et une énergie dont notre langue n'avait pas encore donné d'exemple? qu'il ait analysé avec une admirable clarté les finances de la Convention? qu'il ait rendu palpables aux esprits les plus ignorans les questions les plus délicates et les plus obscures? qu'il ait popularisé les grandes figures et les magnanimes caractères de la Constituante et de la

Législative? De pareils ouvrages ne sont bons qu'à faire la réputation de l'auteur.

M. Guizot n'est pas si riche, et n'achèvera peut-être jamais le livre qu'il a commencé. L'évènement a dépassé toutes ses prévisions. Il avait bâti des myriades de systèmes pour démontrer que Louis XVI ayant joué en France le même rôle que Charles Ier, la branche aînée des Bourbons devait avoir même destinée que les Stuarts. Jusque-là, tout allait bien. Il n'avait qu'un reproche à craindre, celui de rester fort au-dessous du baron de Staël, qui avait institué dans ses *Lettres sur l'Angleterre* un mécanisme historique bien autrement ingénieux; car il n'allait à rien moins qu'à vouloir établir qu'à un siècle de distance la France réfléchissait et reproduisait l'Angleterre.

Aujourd'hui, toutes ces explications et toutes ces prophéties n'ont plus rien à faire avec la marche des choses. M. Guizot est dépassé, et s'il voulait continuer son livre, il lui faudrait brûler les deux volumes publiés. Depuis qu'il a vainement attendu que la France prît la peine de réaliser ses rêves, il ne lui reste plus qu'un parti, c'est de la maudire et de la mépriser, et Dieu sait s'il s'en fait faute. La Sorbonne ne lui suffit plus, mais il récite à la tribune, comme dans sa chaire, ses leçons d'histoire.

Resteraient maintenant pour l'Académie des candidats qui n'ont pas songé un seul instant à briguer ses votes, mais qu'elle devrait aller chercher pour se rajeunir et se renouveler. Puisque MM. Thiers et Guizot auront, quand ils voudront, la pairie, puisqu'ils siègent au conseil d'état, et que d'un jour à l'autre ils sont en passe de ressaisir un portefeuille, ce n'est pas à eux qu'il faut songer. Il est honteux pour un corps littéraire qui prétend réunir les plus beaux noms de la poésie et de la littérature de ne pas compter dans son sein des noms tels de Béranger. Puisque la popularité lui échappe, c'est une belle occasion pour sortir d'embarras. Qu'elle députe vers le *Dieu des bonnes gens* ses plus habiles orateurs et qu'elle le supplie de prendre sous sa protection une institution décrépite et chancelante.

Mais soyez sûrs qu'elle n'en fera rien. Le bon sens et la raison le voudraient impérieusement. Mais elle ne saura pas profiter

du salut qui lui est offert. Elle attendra pour penser à Béranger que son génie ne soit plus apprécié que d'un petit nombre de fidèles. Elle laissera son règne s'achever, et quand l'oubli et l'indifférence, qui ne manquent jamais aux grands et beaux ouvrages, auront mis le *Sénateur* et le *roi d'Yvetot* sur la même ligne que *Ninus II* et le traducteur de *Lucrèce*, alors elle croira pouvoir, sans crainte et sans inquiétude, appeler à elle une gloire évanouie.

Singulière et déplorable manie! attendre, pour constater un fait, que le fait soit oublié!

Or, il est avéré, au milieu de toutes les ruines qui encombrent les chemins, que l'Académie est condamnée à périr. Vainement la même feuille, qui, en soutenant la candidature de Mathieu de Montmorency, trouvait juste et heureux que l'aristocratie nobiliaire vînt s'asseoir à côté des aristocraties intellectuelles, proclame à son de trompe, que l'on commence à comprendre aujourd'hui la nécessité d'appliquer le talent littéraire à d'autres et plus durables monumens que ceux de l'imagination et de la poésie. Elle a beau vanter MM. Royer-Collard et Cousin au-dessus de Châteaubriand et de Lamartine, elle ne réussira pas à sauver du naufrage un navire qui fait eau par toutes voies.

Et qu'on y prenne garde; quand l'art est un moyen et n'est plus un but, c'est qu'il faut désespérer de l'art, c'est que l'art est perdu. A ce compte le panégyrique dont nous parlons ressemble volontiers à une oraison funèbre.

Mais peut-on s'étonner d'entendre ainsi parler des lettres et de la gloire qui les couronne, quand une assemblée législative, qui prétend exprimer la pensée publique, discute misérablement, comme elle a fait la semaine passée, les *caissons* de M. Fragonard, et retire à M. Ingres une magnifique occasion de faire pour la législature ce qu'il a fait pour l'apothéose d'Homère. Quand on entend un homme, tel que M. Delaborde, qui s'intitule connaisseur, qui a écrit sur la peinture et les monumens, qui a visité l'Espagne, l'Autriche, l'Egypte et l'Italie, et qui, Dieu merci! a pu s'instruire dans ses voyages de la beauté du passé et de la pauvreté du présent, regretter timidement et

presque à demi-voix le *plafond* que nous n'aurons pas, et que dix voix peut-être auraient suffi pour nous donner; quand on entend M. Dumeylet citer comme une autorité irrécusable le témoignage et l'approbation de M. Kératry, qui se croit l'égal de Winkelmann et d'Agincourt, parce qu'il a publié deux cents pages sur le *Beau*, qu'il a traduit un volume de Kant sur le même sujet, et qu'il a feuilleté la nomenclature chronologique des peintres, on ne sait que choisir de l'indignation ou de la pitié.

Dans cette mémorable et ignominieuse discussion M. d'Argout a eu le bonheur de soutenir le parti de la raison et du bon sens. Mais le bon sens ne suffit pas en pareille circonstance. Il fallait user d'adresse et de persuasion. Puisque la chambre en est encore à comprendre qu'un plafond égal et supérieur peut-être à celui d'*Homère* ne messierait pas à un monument pour lequel elle a déja voté quelques millions; puisqu'elle est assez bourgeoise et assez inconséquente pour regretter quelques milles francs quand il s'agit de décorer la salle de ses délibérations, après avoir permis imprudemment que M. Joly construisit a grands frais des colonnes corinthiennes et ménageât aux sculpteurs de la France la place nécessaire pour plusieurs douzaines de figures allégoriques, à la place du ministre, j'aurais autrement compris les intérêts de la France; je n'aurais pas cru nécessaire de consulter les députés des départemens pour une affaire où ils n'entendent rien. Puisque l'architecte n'avait pas le droit de demander des *caissons* à M. Fragonard, j'aurais fait effacer ce qui était commencé, et j'aurais prié M. Ingres de commencer un plafond. Bien que le budget ne se vote pas absolument par chapitres, cependant les spécifications ne sont pas tellement précises qu'on n'eût trouvé facilement le prix d'un pareil travail sans avoir à lutter contre l'économie législative.

Tant que la loi électorale n'amènera à la tribune que les censitaires, tant que les gens spéciaux ne pourront élever la voix qu'à la condition de payer à l'état un impôt déterminé, il ne faut pas espérer que les délibérations sur de telles matières soient jamais intelligibles, ou seulement écoutables. Les députés que les

départemens nous envoient n'ont d'enthousiasme et d'applaudissemens que pour les projets d'utilité réelle et saisissable. Un pont suspendu, un chemin de fer, un marché, une fontaine ou un égout, voilà ce qu'ils approuvent hautement, ce qu'ils demandent avant tout.

Il importe donc que l'administration, plus éclairée que les chambres, supplée à leur ignorance, et corrige par une volonté sage, mais énergique, l'impéritie de ses avis. Qu'est-ce que quatre-vingt mille francs quand il s'agit d'un chef-d'œuvre? a-t-on redemandé les douze millions qui devaient faire retour à l'état après le vote de la liste civile?

Si une fois on laissait les chambres s'immiscer dans l'exécution de pareils travaux, il faudrait bientôt traiter les sculpteurs et les peintres comme l'armée de la Loire, et les licencier; car on aurait tort d'espérer que les orateurs du Palais-Bourbon arrivent prochainement à deviner qu'il y a autre chose dans la vie et la gloire d'une nation que le gain d'une bataille, l'établissement d'une usine ou la signature d'un traité de commerce; que les peuples civilisés ont besoin de monumens tout aussi bien que de sel gemme ou de charbon de terre.

Et ce que je dis des monumens, je le dirai volontiers de la science, car, à supposer que la proposition de M. Arago eût été faite par M. Berryer, comme elle pouvait l'être, la chambre n'eût pas senti sa vanité intéressée à voter d'entraînement les constructions de l'Observatoire. Sans la présence de l'illustre astronome, elle n'eût pas rougi de traiter les constellations comme elle a traité l'histoire naturelle.

Revue des Deux Mondes.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ALI LE RENARD,

OU

LA CONQUÊTE D'ALGER,

PAR EUSÈBE DE SALLE. (1)

Ce n'est précisément ni un roman ni une histoire. Qu'est-ce donc? Vraiment, je n'en sais rien. Ce n'est pas au moins que je m'inquiète beaucoup de la classification et de la distinction des genres. Je ne suis pas de ceux qui excommunient un homme, s'ils ne peuvent dès les premières pages deviner si un livre appartient de droit à la poésie ou à l'histoire, si l'auteur, en prenant la plume s'est proposé le drame ou la satire, la comédie ou la rêverie; s'il a voulu simplement raconter de son mieux ce qu'il a vu et senti, sans y mettre du sien, ou s'il a pris seulement un épisode de sa vie réelle comme Mozart ou Rossini prennent un thème, comme Raphaël et Léopold Robert prennent une figure italienne, usant d'ailleurs de la liberté du musicien et du peintre, modifiant à son gré, selon sa fantaisie, le type ou le thème qu'il a choisi. Le système administratif de Napoléon n'a rien à faire avec l'art et la poésie; demandez-moi si Rembrandt est un peintre d'histoire: je n'aurai qu'une réponse à vous faire! Aimez-vous la peinture? Si vous insistez, je vous demanderai des nouvelles de vos enfans, ou je vous proposerai une tasse de thé. Cervantes, Jean-Paul et Sterne ne rentrent, que je sache, dans aucune des catégories de Lebatteux, Marmontel et Laharpe, et je les en félicite pour ma part. Mieux vaut cent fois dérouter les catégories que les inventer.

Je ne veux donc pas chicaner M. Eusèbe de Salle sur la réalité ou la poésie

(1) Deux vol. in-8°. Chez Charles Gosselin, ornés de vignettes dessinées par Tony Johannet, et gravée sur bois par Porret.

de son livre. Réel ou poétique, historique ou romanesque, pourvu qu'il instruise, intéresse ou amuse, tout sera dit.

L'auteur d'*Ali-le-Renard* avait assisté à la conquête d'Alger comme interprète de l'armée, et sa position spéciale l'avait mis en relation avec les principaux acteurs. Il a recueilli, surpris, et subi peut-être des confidences. Il est revenu en France avec un riche bagage de souvenirs de toutes sortes, confus et entassés pêle-mêle, dont il ne pouvait pas lui-même apprécier nettement la valeur et la véracité.

L'expédition d'Afrique avait déjà deux historiens, M. Merle et le général Desprez. Ni l'un ni l'autre, à ce qu'il semble, n'avaient prétendu embrasser le récit complet de la campagne. Le secrétaire du maréchal Bourmont, avec l'esprit et la finesse qu'on lui connaît, s'était contenté de raconter des anecdotes. Il s'était renfermé dans le cercle de ses habitudes familières, sans présenter aucune vue générale. Le général Desprez n'avait traité que la question militaire. Il avait pris l'histoire du même côté que Polybe et Jomini, et son livre, malgré le sérieux intérêt qu'il inspire, était plutôt écrit pour l'armée que pour le public.

Le sujet, comme on voit, n'était pas épuisé : il restait encore une belle place à prendre, l'histoire ou la poésie. Or la lecture d'*Ali-le-Renard* démontre jusqu'à la dernière évidence que ni l'une ni l'autre ne sont acquises à M. Eusebe de Salle. Son livre est une perpétuelle mystification. Tantôt c'est le roman qui prend le dessus et s'autorise de l'histoire. Au moment où le lecteur attend et demande légitimement le développement d'une scène, l'auteur coupe court par impuissance, et l'on sent qu'il fermerait la bouche à toutes les réclamations qu'on serait en droit de lui faire par ces simples paroles, qui n'ont aucune valeur sur les lèvres du romancier : les faits que j'ai recueillis ne vont pas plus loin. Comme si l'imagination, cette faculté divine, ne devait pas tout savoir, comme s'il était permis au poète de s'arrêter devant l'ignorance. Tantôt, et c'est pire encore, au moment où l'histoire s'agrandit involontairement sous la plume du narrateur, quand elle revêt à son insu un caractère ample et majestueux, quand la réalité modèle sa parole et la force à s'élargir et à s'élever, l'auteur, comme si ses yeux étaient éblouis, comme s'il ne pouvait mesurer et embrasser d'un regard ce qu'il a vu et ce qu'il rapporte, rapetisse et amesquine les faits, les mutile et les rétrécit pour les ramener aux proportions de son roman. Il abrège une bataille pour entamer la biographie d'une héroïne, qui n'a de nouveau que le nom qu'il lui donne, et qui ressemble d'ailleurs à toutes les héroïnes que nous avons vues depuis Paccard et Ducray-Dumesnil jusqu'aux mystères d'Udolphe; et je ne veux établir aucune comparaison entre M. Eusèbe de Salle et Anne Radcliffe. Ailleurs il abandonne un personnage de sa création, dont la vie commence à peine, dont le caractère n'est encore qu'incomplètement dessiné, pour rentrer dans le catalogue et l'enregistrement des faits et des dates. La campagne d'Alger attend encore un historien et un poète.

Quant au style d'*Ali-le-Renard*, je serais vraiment fort embarrassé de vous

le définir. Si l'espace ne me manquait pas, je citerais; mais, à défaut de citation, je peux vous dire du moins que la phraséologie de M. Eusèbe de Salle m'a rappelé tour-à-tour les plus pauvres pages de *Gonzalve de Cordoue*, de *Bliomberis*, des *Incas* et de *Bélisaire*. Je dis les plus pauvres pages, car Florian et Marmontel n'auraient pas écrit *Ali-le-Renard;* mais l'auteur d'*Ali* imite volontiers les images pastorales du premier et l'emphase oratoire du second.

C'est pourquoi *Ali-le-Renard*, qui m'a fort et franchement ennuyé, pourrait bien réussir auprès d'une certaine classe de lecteurs, pour qui le style n'est rien, que le roman fatigue et que l'histoire embarrasse, et cette classe de lecteurs est malheureusement la plus nombreuse.

SOUVENIRS SUR MIRABEAU,

ET SUR LES DEUX PREMIÈRES ASSEMBLÉES LÉGISLATIVES, PAR ÉTIENNE DUMONT (DE GENÈVE). (1)

Ce livre intéressant et consciencieux est un complément nécessaire à tout ce qui a été écrit sur Mirabeau, et doit entrer pour beaucoup dans le jugement définitif qu'on portera des ouvrages, des discours et du caractère de cet homme célèbre. L'auteur, M. Dumont, de Genève, esprit honnête et juste, peu vif, peu varié, mais instruit, appliqué et spirituel à force de bon sens, à la manière écossaise, vint en France à l'époque de la révolution, et y eut avec l'illustre personnage des relations intimes d'amitié et de collaboration, dont il rend compte dans ces Souvenirs. Une grande candeur, une parfaite sincérité et une circonspection qui cherche avant tout l'exactitude, respirent dans cet écrit posthume comme dans la vie entière de M. Dumont. Ce n'est pas du tout, comme un de nos plus spirituels critiques, qui d'ailleurs a bien le droit de parler de Mirabeau, l'a dit un peu légèrement, ce n'est pas un Génevois empesé qui voudrait nous en faire accroire, en se donnant comme l'*alter ego* du grand orateur. M. Dumont ne se présente lui-même que comme l'un des obscurs *faiseurs* que Mirabeau savait mettre en œuvre : il confirme avec plus de précision et par de piquans et authentiques détails, ce qu'on savait déjà sur cette habitude de plagiat et d'emprunts perpétuels à laquelle Mirabeau s'est abandonné constamment depuis les *Lettres à Sophie*, qui sont pleines de pages pillées, jusqu'à son dernier discours sur les successions, lu à l'assemblée nationale par M. de Talleyrand, et qui fut composé par M. Reybaz. Malgré tout

(1) Genève, Cherbulliez. Paris, Gosselin et Bossange.

ce qu'une pareille révélation a de fatal pour l'enthousiasme, l'idée qu'on doit prendre de Mirabeau en est plutôt rectifiée que rapetissée. M. Dumont a fort bien compris et exprimé que l'homme qui savait atteler de la sorte et diriger, pour ainsi dire, du geste ou du fouet tant d'hommes remarquables, n'en était que plus extraordinaire lui-même. Nous renvoyons au livre pour plus de détails, et nous regretterons que la mémoire de M. Dumont, dans sa nudité trop métaphysique, ait omis d'en réunir et d'en fixer un grand nombre, dont les circonstances, il l'avoue, lui étaient échappées déjà, quand il se mit à rédiger ces Souvenirs. Quoi qu'il en soit, il en a dit assez pour ramener à une réalité vivante cette forte figure de Mirabeau, dont on est si porté aujourd'hui à faire un type colossal, un trophée gigantesque comme de Napoléon et d'autres grands hommes, qu'on amplifie sans mesure. Littérairement, je ne suis pas fâché que quelques-uns des discours qu'on admire sous son nom ne soient pas de lui. Le génie oratoire de Mirabeau se liait intimement au débit, au ton, à l'éclat de la voix, aux admirables apostrophes qu'il ne devait qu'à sa passion du moment. Quant au reste, ce sont des membres épars : le chef y manque, et l'on n'est pas bien sûr de savoir à qui ils appartiennent.

CONTES BRUNS,

PAR UNE TÊTE A L'ENVERS.(1)

Ce recueil de contes est très inégal. Il y a telle page écrite avec une grande inexpérience ou un mépris réel peut-être des formes les plus ordinaires du langage, mais où se révèle une imagination assez riche, ardemment colorée, un grand talent de conteur, un art assez savant pour suspendre et ralentir la marche d'un récit, pour envelopper l'attention du lecteur dans les ambages d'une fable habilement ourdie; telle autre où les périodes les plus harmonieusement arrondies essaient vainement, comme les lignes d'une armée sans profondeur, de masquer la pauvreté du sujet, quelquefois même l'absence du sujet. Parfois il arrive que toute cette bijouterie de style n'enchatonne que du verre au lieu de rubis, que toutes ces tentatives adroites, toutes ces coquetteries lascives n'aboutissent qu'au désappointement. On croit manger un fruit et l'on mord dans la cendre. Puis arrivent des pages plus nues et plus désertes encore qui ne contiennent ni paroles ni pensées.

(1) Chez Urbain Canel et Guyot. 1 vol. in-8°, orné d'une vignette, dessinée par Tony Johannot, et gravée par Thompson.

L'érudition curieuse aurait beau jeu à étudier les *Contes bruns*, si quelque circonstance inattendue leur donnait la même importance qu'au *requiem* de Mozart. Mais les indiscrétions volontaires de l'éditeur ont mis d'avance la critique sur les traces de la vérité. Le secret de la comédie a été si mal gardé, qu'on sait aujourd'hui la signature de tous ces contes, mieux et plus sûrement peut-être que s'ils étaient signés.

Et puis, quand les conversations ne seraient pas venues en aide à la patience de l'analyse, il n'eût pas fallu vraiment une pénétration bien vive et bien sagace pour deviner la valeur de ces *inconnues :* à la seconde ligne de l'équation le problème aurait été résolu.

Dans *une conversation entre onze heures et minuit, et le grand d'Espagne*, on reconnaît sans peine le conteur en titre des revues, qui ne rappelle jamais, même lointainement le *Mateo Falcone*, *Tamango*, ni le *Curé de Bereinx* ou *les Souvenirs militaires de Hanau;* mais à qui on ne peut contester une habileté positive à exciter l'intérêt, à serrer les chaises sous le manteau de la cheminée. A vrai dire, le talent de l'auteur de *Sarrasine* sent l'opium, le punch et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie. Il ne soupçonne pas les plus simples secrets du style, mais il sait son métier. Il sait faire un conte comme on sait faire un habit ou une maison. Quand il rencontre une donnée, il la mène à bout et l'épuise comme font les cochers de fiacre ou de cabriolet d'un cheval qu'ils achètent pour l'achever. Son art que je ne veux pas nier n'a peut-être pas d'existence littéraire; jusqu'à présent le succès l'absout.

Les deux morceaux que nous avons nommés ont tous les défauts et toutes les qualités de l'auteur : seulement je dois dire que, dans le *Grand d'Espagne*, j'ai éprouvé plus de dégoût que de terreur, en lisant les détails de l'accouchement.

L'*OEil sans paupières* me semble une maladroite copie de Tam O'Shanter, mais on dirait que la ballade de Burns a été corrigée, tamisée, criblée, triée, épluchée, par un comité académique, composé de MM. Suard, Laharpe et Morellet. *Une bonne Fortune* est un conte intéressant, mais où l'intérêt est quelque peu entamé par le luxe emphatique des paroles. Les mots égorgent les idées. Les *trois Sœurs* sont une pâle élégie.

Je ne veux rien dire de *Sara la Danseuse*, des *Regrets* et de la *Fosse de l'Avare*. De telles pages sont au-dessous de la critique. Ce n'est pas même ennuyeux ou mauvais : c'est tout simplement nul et plat.

Tobias Guarnerius est un calque laborieux et obscur du *Violon de Crémone*.

Les *Contes bruns* valent mieux que bien des livres auxquels on a fait un succès.

La *Tête à l'envers*, dessinée par Johannot, est bien inventée, mais la gravure de Thompson est d'une mollesse désespérante. Je m'assure que le dessin ne devait guère ressembler à l'épreuve que nous en avons.

—

LE QUARTERLY REVIEW ET BÉRANGER.

Le *Quarterly Review* est en Angleterre, comme chacun sait, l'organe le plus pur, l'expression la plus complète de l'*ultrà-torisme*. Art, science ou poésie, il ne daigne rien considérer ou juger qu'à distance et de toute la hauteur de son aristocratie. D'un pareil point de vue, il y a pour la critique, il faut le dire, peu de chances d'impartialité, de discernement et d'intelligence, et le noble Aristarque, qui de ses sublimes sommets, braquant sa lorgnette sur ces infiniment petits qu'on appelle des poètes ou des artistes, s'avise ensuite de peser leurs œuvres et leurs vies, court fréquemment le danger de se méprendre lourdement et de faire casser son arrêt par d'universels sifflets. Ainsi advient-il maintes fois au *Quarterly Review*. Son numéro de janvier contient, par exemple, sur les poésies de Béranger un article fort étendu et fort développé, dans lequel, tout en reconnaissant pleinement le génie du poète, il censure néanmoins sa conduite et ses principes politiques, trouve étrange qu'il ait osé traiter avec irrévérence le *de qui précède son nom*, et s'étonne *excessivement* qu'un homme, né dans la classe la plus obscure de la société, ait pu faire des odes, qu'il a su élever au niveau des chefs-d'œuvre poétiques de sa langue. Au surplus, observe avec profondeur l'ingénieux écrivain du *Quarterly Review*, cette perfection pourrait s'expliquer par la lenteur extrême du travail de M. Béranger, qui souvent emploierait des heures entières à la composition d'une strophe.

Il y a dans ces considérations, ces reproches et ces étonnemens du critique, une candeur de niaiserie qui désarme et fait tomber des mains le fouet dont on s'apprêtait à le fustiger. D'autres se sont d'ailleurs déjà chargés de lui donner les étrivières; quant à nous, en vérité, nous lui faisons grâce. Seulement nous tenons à honneur que ce soit un journal anglais (l'*Examiner*, feuille fort spirituelle et fort piquante, bien que des plus plébéiennes) qui ait fait immédiatement justice des inepties et de la fatuité du très haut et très puissant *Quarterly Review*. Cette correction suffit. Il serait par trop plaisant qu'il fallût chez nous discuter sérieusement et châtier de pareilles fadaises, et qu'il fût besoin de faire en France l'apologie de Béranger, lui qui, du petit nombre de ceux que nos vicissitudes politiques n'ont jamais vus spéculer sur leurs titres à la reconnaissance du pays, demeuré fidèle à sa conscience et à sa pauvreté, l'ami constant et désintéressé de la liberté, nous a montré dans *le Chansonnier* tout à-la-fois le poète national et l'un des plus dignes et des plus beaux caractères de l'époque.

LES MORTS BIZARRES,

PAR M. E. LEGOUVÉ. (1)

Ne me parlez pas de l'hérédité de la gloire et de l'illustration ; j'accepterai sans répugnance toutes les hérédités que vous voudrez, celles de la royauté, de la pairie, de la magistrature, telle autre même qu'il vous plaira d'inventer. Quant à la gloire et au génie, respectez-les, je vous en prie, et ne tentez pas de les soumettre aux lois vulgaires qui gouvernent la société civile. Instituez des dynasties, fondez des pépinières de législateurs, donnez les tribunaux en patrimoine à quelques familles privilégiées ; je laisse à d'autres le soin de blâmer et de plaindre de pareils désastres. Mais pour ma part je proteste, en ce qui concerne l'art et la poésie, contre le vieil adage qui traîne depuis quelques siècles dans toutes les syntaxes : *tel père, tel fils.*

Voyez les Vernet! Ils se sont transmis régulièrement et immuablement l'héritage de leur talent, depuis *Joseph* jusqu'à *Horace*, nous avons eu des marines, des chasses et des batailles ! A la bonne heure ; mais entre tous les trois, en est-il un seul qui puisse prétendre au génie? De bonne foi, je ne le crois pas. Le savoir de la famille est une véritable profession, qui s'étudie, s'apprend et se pratique, la persévérance aidant, voilà tout.

Mais après *Britannicus* et *Phèdre* nous avons eu le poème de *la Grâce*. Voltaire a laissé plusieurs douzaines d'enfans, et nous n'avons qu'un *Zadig*.

J'invoquerais au besoin le témoignage des physiologistes, si mes négations n'emportaient pas avec elles une part suffisante d'évidence et d'authenticité. Ouvrez Haller ou Magendie, Chaussier ou Bichat, Méckel ou Gall, et vous ne tarderez pas à vous convaincre, par d'excellentes raisons, que, dans la plupart des cas, il y a cent contre un à parier que le fils d'un homme du premier ordre sera un homme médiocre.

Je l'avouerai donc sans détour et sans feinte; en ouvrant les *Morts bizarres* de M. Ernest Legouvé, j'étais désagréablement préoccupé des idées que je viens d'indiquer. La réputation, si populaire il y a quelque vingt ans, du *Mérite des femmes*, que je ne veux pas juger en ce moment, m'inspirait une répugnance réelle et facile à concevoir. Bien que je sois loin d'attribuer un haut mérite à *la mort d'Henri IV*, non plus qu'à l'espèce de tragédie élégiaque qui s'appelle *Epicharis et Néron*, je ne pouvais toutefois me défendre d'une réflexion pénible. Je suis assuré, me disais-je, de rencontrer dès les premières pages une servile imitation de la versification de feu Legouvé, d'amoureuse mémoire. J'aurai pour me récréer l'éternel et monotone balancement de l'hémistiche et de la période; je me rappelais le début du poème qui a valu au chantre des femmes un si ra-

(1) 1 volume in-18 chez Fournier, rue de Seine.

pide empressement, et qui ne ressemble pas mal à l'exorde épique indiqué par Boileau :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Ajoutez à ces préventions bien naturelles que M. Ernest Legouvé a eu le malheur d'être couronné par l'Académie, et aujourd'hui l'Académie malgré les quelques noms illustres qui figurent sur ses registres, mais qui siègent rarement, ne vaut pas même un couplet. Elle est condamnée à mourir d'impuissance et d'oubli.

J'ai donc lu les *Morts bizarres* avec la plus grande attention. La pièce couronnée, l'*Invention de l'imprimerie,* justifie malheureusement toutes mes critiques anticipées. C'est la plus faible du volume, c'est, à s'y méprendre, le nombre académique du *Mérite des femmes*, une sorte de moyenne proportionnelle entre Esmenard et Baour-Lormian. Je n'aime pas la *mort de Charles-Quint*, ni celle du *duc de Clarence.* Ces deux poèmes, qui ne sont précisément ni des drames, ni des odes, laissent dans l'esprit une impression vague et incomplète. Je ne parle pas du choix des sujets; car sans nul doute une exécution plus hardie et plus pleine absoudrait la pensée de l'auteur.

J'ai distingué deux morceaux qui présagent un meilleur avenir, un travail plus large et plus délicat, une intelligence plus fine de la poésie, une plus savante initiation aux secrets de l'art. *Phalère* et la première partie de *Pompéi*, révèlent dans M. Ernest Legouvé le goût du recueillement et de la rêverie, sans lesquels il n'y a pas de poésie chaste et vraie. Je blâmerai dans *Phalère* quelques plaisanteries de mauvais goût et vulgaires, et aussi plusieurs anachronismes. J'aime la comparaison de *Desdemona* et de *Pompei*, du *Vésuve* et d'*Othello*. Les sixains où se développe cette similitude valent mieux que tout le reste du recueil. La suite de la pièce contient quelques pages assez vives et assez tristes, qui tiennent bien au sujet. Mais il est impardonnable, en 1832, après les travaux rhythmiques d'André Chénier, de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny et Sainte-Beuve, de faire encore des vers libres, de ceux qu'on appelait aux temps de l'abbé Delille *dithyrambiques*, et sous Dorat, de la poésie *fugitive*. Le vers libre est tellement impossible aujourd'hui, que si Lafontaine revenait, il ne pourrait pas se le permettre.

En résumé les *Morts bizarres* indiquent un esprit timide et consciencieux. Ce qui manque, c'est le souffle et l'essor. Mais il y a parfois un grand bonheur d'expression, concise et compréhensive, où la pensée est habilement et solidement sortie. Nous conseillons à M. Legouvé de s'essayer dans l'ode ou l'élégie, pour apprendre et pratiquer le rhythme et le nombre qui nous sont venus de Pindare et de Sapho, par l'entremise d'Horace, de Ronsard et de Baif, et que tout récemment la nouvelle école poétique à remis en honneur; ou, si l'ode et l'élégie ne lui suffisent pas, qu'il tente le récit ou l'action, le poème ou le drame, et qu'il se contraigne aux vers familiers, trop rares dans son volume.

LE COIN DU FEU D'UN HOLLANDAIS,

PAR PAULDING (1).

Au train que suivent les choses, on ne peut guère prévoir où s'arrêtera le mouvement désordonné de la littérature contemporaine. A voir comme l'adultère, le viol et le parricide se multiplient et se prodiguent sur la scène et dans les romans, on se demande avec une inquiétude bien naturelle quelles ressources l'imagination pourra invoquer dans dix ans, et si l'on prenait à la lettre la question telle que je la pose, je défierais le plus hardi d'y faire réponse.

Mais heureusement la poésie n'est pas si malade qu'on pense. Il lui arrivera ce que l'histoire des soixante siècles évanouis nous montre à de nombreux intervalles; elle se renouvellera par une réaction. Il y a quelques années, un critique distingué, à qui la science philosophique doit une réelle reconnaissance, présageait l'épuisement et l'agonie du roman historique, et annonçait en même temps le retour ou l'avènement du roman de passion, des simples récits de la vie ordinaire, où les scènes du monde les plus indifférentes en apparence acquièrent par la délicatesse de l'analyse une valeur inestimable. Il prévoyait qu'*Ivanhoe* après avoir trouvé en Russie, en Allemagne, en Italie et en France des copistes plus ou moins habiles, céderait le pas à des poèmes plus actuels, satiriques ou dramatiques selon le caractère personnel de l'artiste, mais dont le cadre et les personnages appartiendraient à notre temps. Et en effet la satiété des lectures archéologiques devait amener la réhabilitation de miss Edgeworth et de madame de Souza. On a finit comme on devait s'y attendre par se blaser sur les gantelets et les cottes de mailles, les tournois et les passes d'armes. *Belinda* et *Adèle de Senanges* vont reprendre dans les salons et les journaux l'estime qu'ils méritent.

Quoique le nouveau roman de Paulding ne se rattache pas directement à la réaction que j'indique, et que l'ennui de nos lectures ne soit pour rien à coup sûr dans la composition du *Coin du feu d'un Hollandais*, cependant, je l'avoue, je me suis reposé avec joie dans ce récit fait de rien à ce qu'il semble, j'ai respiré avec bonheur cette atmosphère paisible et sereine, où les personnages vivent à l'aise et pour eux-mêmes, et développent à loisir toutes les faces de leur caractère. *Catalina* et *Sybrandt*, entre lesquels se commence et s'accomplit tout le drame du livre, m'ont rappelé la lutte et les coquetteries de *Benedick et Beatrice*. Mais cette analogie accidentelle de Paulding et de Shakespeare n'est pas même

(1) Un vol. in-8°, chez Fournier, rue de Seine.

un souvenir. C'est un épisode vrai, autrement envisagé, sous un autre climat, avec d'autres mœurs, et des ressorts différens.

En poursuivant cette lecture, j'éprouvais successivement toutes ces douces et précieuses impressions qu'on ne saurait éviter en contemplant un paysage du Ruysdael. Je me sentais enlever à toutes les tracasseries dont la journée est remplie. Il se faisait autour de moi un profond et solennel silence. Ma poitrine s'élargissait, ma vue devenait plus vive et plus nette. Mes yeux apercevaient un horizon harmonieux, mais sans parure et sans emphase, moins amoureux de l'effet que Turner ou Claude Lorrain.

Toute la fable de Paulding repose sur les évolutions successives par lesquelles passe un jeune homme timide et embarrassé près de la femme qu'il aime, mais courageux et hardi quand il s'agit de la sauver, tremblant et n'osant lui prendre la main, mais voyant de sang-froid la mort à deux doigts de lui. Il y a peut-être dans l'analyse de ce caractère une délicatesse tatillonne et microscopique qui rappelle la monographie du hanneton de M. Straus. Mais puisqu'on a pardonné à Leibnitz de commencer son histoire du duché de Brunswick par un chapitre de géologie, on aurait mauvaise grâce à blâmer les scènes *curieusement* étudiées où Paulding met en relief cet accident réel de la pensée humaine.

Le style de la traduction est élégant et souple, chose trop rare dans les traductions de ces sortes d'ouvrage.

Je conseillerai volontiers la lecture du *Coin du feu* comme une promenade au mois de mai, sur la pelouse, au lever du soleil.

—

—M. Émile Lecomte, libraire-éditeur, rue Sainte-Anne, n. 32, vient de publier la sixième et dernière livraison d'un ouvrage précieux à plusieurs titres, commencé il y a quelques années par M. Aimé Chenavard, et composé de dessins d'ameublemens, de décorations intérieures et de tapis. Ce recueil unique et qui retrace sous une forme piquante et sévère les principales époques de l'art, doit être suivi d'une seconde partie qui lui servira de complément. C'est pour les artistes et les gens du monde un sujet d'études profitable.

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION D'AFRIQUE.

A la fin d'avril 1830, je partis de Paris pour m'aller mettre aux ordres de M. le lieutenant-général Berthezène. Il commandait la première division de l'armée d'Afrique, et j'étais nommé son aide-de-camp.

L'expédition que je n'avais pas laissée populaire à Paris le devint davantage, à ce qu'il me sembla, à mesure que j'avançais dans le midi. Cette popularité lui venait sans doute de l'espérance qu'elle donnait au commerce de la Méditerranée, d'être enfin affranchi des pertes et des dangers que la guerre maritime lui faisait éprouver depuis plusieurs années. Il est probable d'ailleurs que sous un autre ministère, ou dans d'autres circonstances, elle eût été tout aussi bien accueillie dans le reste de la France, car enfin il s'agissait d'une réparation au pavillon national insulté.

Pour l'armée, cette expédition, qui venait après une longue paix, qui était de nature à promettre du nouveau, de l'étrange, de l'aventureux, était une vraie bonne fortune. Parmi les officiers et parmi les soldats, on considéra comme une grande fa-

veur d'être appelé à en faire partie. Au départ des régimens de leurs diverses garnisons pour se rendre à Marseille, Aix ou Toulon, où se rassemblait l'armée, aucun homme ne leur manqua. Ils ne s'allongèrent pas en route, comme c'est assez l'usage, d'une longue queue de traînards; ils ne laissèrent que peu de malades dans les hôpitaux, et arrivés à destination, se présentèrent à nos revues préparatoires au grand complet. A la vérité, je vis sous les armes bon nombre de soldats qui tremblaient de la fièvre, et se refusaient absolument à entrer à l'hôpital dans la crainte qu'un départ précipité ne les y fît oublier.

C'était là le résultat de cette belle loi du recrutement que l'armée devait au maréchal Saint-Cyr. On ne saurait avoir une meilleure espèce de soldats que ceux qu'elle amène sous les drapeaux. Depuis douze ans, l'avancement était donné à l'ancienneté, ou le choix était resserré dans des limites, soumis à des conditions qui rendaient difficile d'en abuser. La paix avait dû amener dans l'organisation, l'administration, l'équipement, grand nombre de perfectionnemens de détail, et cela s'était fait à tel point, que j'ai vu des officiers généraux depuis long-temps éloignés des troupes admirer la bonne mine de celles-ci. En un mot, je ne pense pas qu'aucune autre puissance de l'Europe eût pu montrer à cette époque une petite armée mieux équipée, mieux habillée, plus manœuvrière, plus homogène dans toutes ses parties, mieux engrenée dans tous ses rouages, animée d'un meilleur esprit, plus maniable enfin à la main d'un chef.

Ce chef, M. de Bourmont, il faut bien en convenir, était repoussé par les convictions, par les sympathies politiques de beaucoup de ses subordonnés. Toutefois, comme l'expédition qu'il commandait, ne remuait pas vivement les passions de cette nature; que, de plus, chacun se laisse tout naturellement aller à ne considérer les autres hommes que par le côté où ils se montrent à lui, le ministre, le personnage politique disparaissait assez facilement ici sous l'habit du général en chef. Ajoutez à cela que la politesse exquise de M. de Bourmont, son obligeance extrême, ses manières parfaites étaient un charme tout puissant pour adoucir de fâcheux souvenirs. Aussi, lorsqu'à la mort d'Amédée les journaux s'arrêtèrent un instant dans la sanglante fustigation dont ils flagellaient en lui depuis quinze ans l'homme du 14 juin, lorsque je lus dans le *Journal des Débats*, interprète d'un sentiment général en parlant ainsi : « M. de Bourmont est

noblement réconcilié avec la France, le sang de son fils a payé pour lui », j'en éprouvai, je l'avoue, une sorte de soulagement; il me sembla que je respirais plus librement. Pourtant, s'il arrivait que ce peu de pages que je vais tracer tombassent entre les mains de M. de Bourmont, il est probable que le nom qui les signera lui resterait inconnu. Tout en remplissant des fonctions qui m'amenaient souvent en sa présence, j'ai trouvé le moyen de le lui laisser ignorer.

L'amiral Duperré, lui, posait tout naturellement en face des hommes qui lui obéissaient. Il se trouvait à leur tête, après avoir partagé toute sa vie leur bonne et mauvaise fortune. En fait de sympathie politique, en fait d'esprit de corps, il était en parfaite communauté de sentimens avec eux; or c'est dans ce cas, et seulement dans ce cas, à moins toutefois que le don divin du génie avec sa merveilleuse puissance de fascination ne vous ait été accordé, qu'il est possible de prendre une grande influence sur les masses. Mais aussi les officiers de marine avaient-ils une sorte de foi dans leur amiral. « Fiez-vous à l'amiral. — Ce qu'il est possible de faire, l'amiral le fera »; c'étaient là leurs réponses ordinaires à tout ce que nous pouvions leur dire sur les difficultés du débarquement et sur les opérations qui devaient suivre. Avec cette autorité morale que lui donnait toute sa vie passée, doué, de plus, d'une grande énergie de caractère, il pouvait vaincre les nombreux obstacles qui devaient nécessairement se rencontrer dans l'organisation d'une aussi vaste entreprise, et qui pour d'autres seraient peut-être demeurés insurmontables. Il le fit : le succès passa même toute espérance. Dans les premiers jours de mai, on put déjà fixer le jour de l'embarquement, et à un terme beaucoup plus rapproché qu'on ne l'avait d'abord présumé possible.

Les choses en étaient là, lorsque arriva M. le Dauphin pour inspecter l'escadre et l'armée. Comme de raison, tout aussitôt accoururent pour le visiter, le féliciter, le complimenter, les autorités civiles et militaires. Dans les harangues, entourés de bien d'autres ornemens de rhétorique, brillèrent encore une fois dans toute leur pompe officielle, la religion de saint Louis, la monarchie de Louis XIV, le panache blanc de Henri IV. Dans les salons et les antichambres on fit queue, foule, cohue. La légitimité, la fidélité, le dévoûment, s'exprimèrent là d'une si bruyante façon et par tant de bouches, que vous en eussiez été étourdi. Il vous eût fallu du bonheur pour faire dix pas sans

coudoyer quelqu'un parlant de se faire tuer au besoin sur les marches du trône, aux pieds du prince. Après cela vinrent les visites aux établissemens publics, les revues, les parades, les promenades par la ville à pied et à cheval; enfin toutes ces scènes à grand spectacle où le pouvoir qui trône le jour, aime à venir se montrer au peuple : sorte de mélodrame qui semble se jouer en permanence sur la place publique, tant les royautés diverses sont ardentes à venir y figurer, qu'elles relèvent de Dieu, d'une épée victorieuse ou du pavé populaire; sorte d'imbroglio qui doit être éternel, car aucune catastrophe n'en amène le dénoûment; car, si parfois, personnage inattendu, surgit quelque révolution, qui, de sa rude main, met à l'écart l'acteur principal, le héros de la scène, un autre qui dans la coulisse en essayait tout bas le rôle, arrive aussitôt pour le remplacer; et n'ayez souci que les confidens aient vidé la place, ou ne soient à la réplique avec ce nouveau venu. — Disons cependant que, dans cette occasion, certains détails de la mise en scène furent plus soignés que de coutume. Quelque Cicéri du genre n'aurait rien imaginé de mieux.

Notre division, avec ses armes étincelantes au soleil, ses uniformes variés, avec l'état-major général galopant dans ses rangs, avec une foule de cavaliers, de voitures, de femmes élégantes qui l'entouraient, transportant sur les glacis de Toulon le boulevard de Gand, présenta déjà un beau coup-d'œil lorsqu'elle fut passée en revue par le prince; mais ce ne fut rien, comparé à l'aspect qu'offrit la rade pendant la visite qu'il fit au vaisseau amiral. A voir cette mer bleu-clair, unie comme un miroir, réfléchissant en larges nappes d'or les rayons d'un soleil de Provence, ou bien les brisant en milliards de paillettes scintillantes; à voir ces vaisseaux de haut-bord, vergues et agrès, chargés de matelots en blanc, pavoisés de pavillons de toutes sortes, au milieu desquels l'embarcation montée par le prince, toute resplendissante de dorures, circulait çà et là, suivie d'une multitude d'autres embarcations; à voir tout cela encadré d'un rivage dont le sable, jaune d'or, disparaissait sous un peuple en habits de fêtes, où de petits monticules s'émaillant de mille couleurs sous les robes blanches, les châles et les chapeaux des femmes auxquelles la galanterie les avait cédés, apparaissaient, vus d'un peu loin, comme autant d'immenses corbeilles de fleurs qu'une main d'artiste n'aurait pu mieux grouper : à voir tout cela, dis-je, c'eût été plus qu'un magnifique spectacle que

vous auriez cru avoir devant les yeux, mais vraiment une sorte de tableau fantastique, magique.

Vous eussiez compris aussi combien il était naturel que, sous le charme de tout cela, M. le Dauphin répétât plusieurs fois pendant cette promenade, tantôt au général en chef, tantôt à l'amiral : — Que vous êtes heureux de commander une aussi belle armée, une aussi belle escadre !

Le prince s'étant transporté, après avoir pris terre, sur le sommet d'une colline à peu de distance du rivage, on lui donna, on lui joua, pourrait-on dire, une représentation du débarquement, tel que nous devions l'exécuter en Afrique, et assurément tel que nous ne l'exécutâmes pas. Mais cette répétition, comme c'est assez l'usage des répétitions de tout genre, fut froide, inanimée, presque manquée. Il me sembla que nos grenadiers et nos voltigeurs ne se prêtaient pas de fort bonne grâce à se mettre les jambes à l'eau. A Sidi-Feruch, au contraire, ils s'y précipitaient à l'envi jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules. Cela me rappela un mot attribué à M. de Bezenval. On prétend qu'un jour, gravissant un chemin escarpé, difficile, à la tête d'une compagnie de grenadiers, il se retourna pour leur dire : — « Sacredieu, mes amis, il faut convenir qu'on ne grimperait jamais là-haut, s'il n'y avait pas des coups de fusil à gagner. » Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes de toutes les classes aiment à être pris au sérieux.

Après le départ de M. le Dauphin, qui ne passa que peu de jours parmi nous, nous nous occupâmes aussitôt de transporter à bord notre division, hommes et chevaux. Mes fonctions me faisaient une obligation d'assister à cet embarquement. Pendant qu'il dura, je ne quittais guère les quais. Ne croyez pas, toutefois, que cela me fût le moins du monde désagréable. J'y prenais plaisir au contraire. J'aimais à voir les soldats se réjouir d'être enfin à ce moment de départ auquel ils avaient cru n'arriver jamais. La mer, les pays nouveaux, les champs de bataille qu'ils allaient voir, ils parlaient de tout cela en termes grossiers, grivois, mais énergiques, figurés, pittoresques et ne manquant pas d'une sorte de poésie. Ils se montraient, par les beaux côtés de la nature de l'homme, l'amour du danger, de l'inconnu, du merveilleux, sans que rien de mauvais se mêlât à cela, ni cupidité, ni intérêt, ni ambition même; car dans notre temps, dans ce siècle de lumières, comme nous disons, Duguesclin, qui fut pourtant un assez rude compagnon, et dont la main ne laissait

pas que d'être pesante à l'ennemi, Duguesclin ne pourrait aspirer à l'honneur d'être caporal. Or, nos jeunes conscrits se trouvaient pour la plupart dans le même cas que le bon connétable: ils ne savaient pas lire.

Lorsqu'après le tour des hommes arrivait celui des chevaux, la scène changeait. C'était pitié comme ces pauvres animaux, aussitôt que nous étions parvenus à les faire entrer dans les bâteaux qui devaient les conduire à bord, se montraient inquiets et troublés. Ils trépignaient, ils ruaient, ils se battaient entre eux. A mesure que nous nous éloignions ensemble du rivage, ils fixaient sur nous un œil de plus en plus attristé. Baissant ensuite la tête avec découragement, ils ne la relevaient plus jusqu'au moment où des mains vigoureuses, au moyen d'un système de cordages et de larges sangles qui leur passaient sous le ventre, les hissaient à bord : alors, en quittant terre, ils se débattaient quelques secondes avec fureur; mais bientôt, s'apercevant qu'ils ne frappaient que le vide, suspendus, balancés au milieu des airs, ils se laissaient aller tête et jambes pendantes, sans plus donner signe de vie. A peine seulement tressaillaient-ils encore parfois comme un mourant au dernier moment de son agonie. C'est dans cet état qu'ils arrivaient à fond de cale. Là, tout étourdis, ils se laissaient choir dans la position où ils touchaient terre. Pour les rappeler à eux, il fallait un coup léger, une forte caresse; mais alors ils se relevaient vivement, avec de joyeux hennissemens, tout prêts à s'élancer : ils se retrouvaient encore les nobles compagnons de l'homme.

Une fois le dernier homme de l'armée embarqué, le vent, de favorable qu'il avait été jusque-là, devint tout-à-coup contraire. Bien des jours d'ennui se succédèrent alors pour nous. Nous n'avions absolument rien à faire, et pas beaucoup plus à nous dire, visages nouveaux que nous étions tous les uns pour les autres. Un jour nous nous amusions à suivre les manœuvres d'un bateau à vapeur qui courait des bordées pour entrer en rade; un jour c'était un bâtiment lévantin avec ses voiles de coton d'une blancheur éblouissante, et faisant honte au gris sale des nôtres, avec son équipage au teint basané, à la calote rouge, aux épaisses moustaches, où nous voulions à toute force deviner un de ces bricks aventureux, une de ces légères tartanes qu'auraient monté Miaulis ou Canaris; un autre jour, un matelot, nous montrant à la surface de l'eau quelques débris noircis par le feu, nous racontait comment le vaisseau de haut-bord dont ils étaient les

restes, brûlant à peu de distance du port, avait fourni, peu de mois auparavant, à la population de Toulon, un magnifique et terrible spectacle, apparaissant tantôt comme un volcan d'où jaillissaient de larges flammes à travers une épaisse fumée; tantôt, en raison de la diversité des matières qui brûlaient, comme un fantastique navire à carcasse d'or, à mâture de porphyre, aux cordages et aux agrès d'argent; puis enfin, comme une immense fournaise où la flamme et l'eau se combattirent long-temps avec d'étranges sifflemens, d'horribles bouillonnemens : et tout cela était autant d'évènemens dans la monotonie de notre existence.

Un jour arriva cependant où le vent se déclara pour nous. Il était faible, et c'est à peine si nous osions espérer. Cependant nous ne quittâmes plus des yeux le vaisseau amiral, jusqu'à ce que le pavillon de partance s'y fût déroulé. Lorsqu'il le fut, nous regardâmes aussitôt autour de nous avec une impatiente curiosité, pour voir ce qui allait se passer. Mais, comme si notre attente eût dû être trompée jusqu'au bout, les préparatifs qui se faisaient sur chaque vaisseau n'étant point visibles pour les autres, la rade conserva pendant plusieurs heures le même aspect : tout au contraire même de ce qu'il eût été possible d'imaginer, un nombre d'embarcations dix fois plus considérable que de coutume se dirigea vers la terre ; elles portaient sans doute des gens qui couraient achever leurs affaires, dire un dernier adieu. Lorsqu'elles revinrent, beaucoup d'autres les accompagnèrent qui entourèrent chacun de nos vaisseaux de ligne, et il s'en éleva pendant quelques instans de longs cris d'adieu, mille souhaits de bon voyage.

Ce fut un bâtiment de transport dont chacun s'empressa de remarquer le numéro, qui le premier mit enfin à la voile. Passant près de *la Ville de Marseille* que je montais, il inclina de son côté comme s'il l'eût saluée, et gagna la pleine mer. Deux ou trois autres suivirent d'autres encore, et lorsque tous furent en mouvement, arriva le tour des bâtimens de guerre. *La Couronne* et *le Duquesne* dont nous étions voisins, mirent au vent leurs larges voiles; puis enfin *le Trident*, monté par l'amiral Rosamel, et dont l'équipage avait fait long-temps, dans les mers du levant, l'admiration des Anglais eux-mêmes.

En ce moment, la forte voix de notre capitaine retentit sur le pont. Un peuple de matelots marcha, courut en tout sens dans les labyrinthes de cordages qui se croisaient au-dessus de nos têtes. D'autres matelots tournèrent le cabestan, appuyant

leurs pas sur le pont avec une cadence fortement marquée. Il s'agissait de lever l'ancre en virant de bord pour prendre le vent. Déjà nous avions quelques voiles déployées et d'autres préparées à l'être : l'ancre était arrachée du fond, et nous tournions sur nous-mêmes avec une vitesse qui allait s'accélérant, lorsque de grands cris s'élevèrent d'une embarcation prise dans nos manœuvres, et que nous allions couler bas. A ce bruit, les timoniers voulurent vainement arrêter le mouvement du vaisseau à l'aide du gouvernail; le gouvernail fut rebelle à leurs efforts. Quelques secondes de plus, et c'en était fait de l'embarcation. Mais deux ou trois voiles déployées à l'ordre du commandant paralysèrent l'effet des premières, et le vaisseau s'arrêta court, se balançant fortement sur sa quille, craquant dans toutes ses jointures, comme frémissant d'impatience sous la main vigoureuse qui le domptait. L'embarcation s'éloigna à force de rames. Notre première impulsion nous fut rendue, et bientôt, présentant au vent toutes nos voiles dans une direction favorable, nous nous élançâmes en bondissant légèrement.

Nous vîmes successivement disparaître derrière nous la grosse tour, le fort Lamalgue, le cape Sepé. Les îles d'Hyères se montrèrent encore quelque temps à notre gauche empourprées de la lumière du couchant; à notre droite, une côte montagneuse s'enveloppait d'un voile de vapeurs auquel les derniers rayons du soleil faisaient pendre de nombreux festons, attachaient d'élégantes broderies; puis enfin la mer se déroula devant nous immense, sans limites, image de l'infini pour les faibles yeux de l'homme. Les étoiles ne tardèrent pas à poindre sur l'azur du ciel devenu plus sombre, la vague à étinceler. L'escadre s'enfuit dans les ténèbres pendant que le soleil s'éteignit à l'horizon, et bientôt de tout ce magnifique spectacle qui peu d'instans auparavant enchantait les yeux et l'imagination, il ne resta plus que quelques fantômes blanchâtres qu'on apercevait çà et là dans l'immensité, faisant jaillir à leurs pieds mille lueurs phosphorescentes.

A leur sortie de la rade, les vaisseaux s'étaient mêlés, s'étaient croisés en tous sens jusqu'à ce que de cette confusion momentanée fût sorti l'ordre définitif dans lequel nous devions marcher : aussi le soleil du lendemain nous les montra-t-il divisés en trois immenses colonnes, dont les extrémités se perdaient à l'horizon. Les vaisseaux s'avançaient majestueusement, voiles à moitié déployées. Les frégates, plus légères, semblaient avoir peine

à retenir leur essor ; mais tous marchaient rigoureusement enchaînés à leurs rangs.

Seuls, nos bateaux à vapeur n'avaient aucune place assignée. Porteurs des ordres de l'amiral, ils allaient sans cesse de la tête à la queue des colonnes, et traversaient nos rangs en tous sens. Dans leur marche rapide, rien n'était obstacle à la force d'impulsion qu'ils puisaient dans leurs propres flancs. Ils se jouaient dédaigneusement du vent contraire. Ils se balançaient avec grâce sur la vague écumeuse. Je les suivais alors de l'œil avec un inexplicable intérêt. Ce n'étaient plus pour moi de simples machines : c'étaient des êtres animés, puissans d'intelligence et de volonté, et je me disais parfois, en les regardant faire : ainsi cheminent noblement dans la vie quelques hommes d'élite, peu soucieux du vent ou de la vague qui pousse ou soulève la multitude, et portant dans leur sein quelque grande pensée, quelque noble sentiment, où ils puisent toute leur destinée.

Tout en faisant le moins de voiles possible pour marcher unis, comme le vent ne cessa de nous favoriser, nous nous trouvâmes dès le quatrième jour en vue de la côte d'Afrique, mais, à notre grand étonnement, nous virâmes de bord, pour reprendre la direction de la France, et le jour suivant l'escadre se trouvait dans la baie de Palme.

Là il nous fallut subir de nouveau les longs ennuis de la rade de Toulon, et cette fois avec moins de résignation peut-être, parce que nous ne savions à quoi nous en prendre. La cause n'en était connue qu'à bord du vaisseau-amiral. Pour nous, sur le pont de notre *Ville de Marseille*, nous la cherchions vainement du matin au soir à travers le vaste champ des conjectures. Nous ne savions à laquelle nous arrêter. C'était cependant aux deux qui suivent que se réduisaient en général celles que nous imaginâmes : ou bien, disions-nous, il s'agissait d'attendre nos bâtimens de transport et de débarquement, qui avaient dû nous rallier à Palme et qui n'auraient pas pu le faire ; ou bien quelque incident nouveau était survenu, des négociations étaient entamées entre la France et Alger, et peut-être alors étions-nous réservés à la mystification de voir se dénouer sous nos yeux, par la main de la diplomatie, le nœud que nous avions eu mission de trancher avec le sabre. Dans la première de ces suppositions, nous nous croyions en droit d'éprouver quelque impatience ; car il nous semblait que, dans le cas où elle eût rencontré juste, la contrariété que nous éprouvions eût été

facilement prévenue. N'eût-il pas été suffisant pour cela qu'au lieu de diviser les bâtimens de l'escadre en plusieurs convois qui devaient se rallier en route, on n'en eût fait qu'un seul, afin qu'ils partissent ensemble, fissent route ensemble et arrivassent ensemble? Si toutefois il était plus à propos de marcher en convois séparés, s'il était tellement à craindre d'encombrer la mer, comment se faisait-il que toutes nos forces ne fussent pas encore ralliées? Lors de l'expédition d'Egypte, cinq cents bâtimens, partis de dix ports différens, à un jour, presque à une heure indiqués, s'étaient bien trouvés à un même rendez-vous. La Méditerranée est-elle devenue plus difficile depuis cette époque, ou bien les chefs moins heureux dans leur combinaison? Mais, à la seconde supposition, c'était plus que de l'impatience que nous éprouvions : c'était de l'irritation, de la colère. Il nous était pénible, insupportable, odieux de nous sentir arrêtés par une main où nous croyions reconnaître l'Angleterre à l'entrée d'une carrière, au bout de laquelle quelque gloire nous attendait peut-être. C'était pourtant là ce qui, à tout prendre, était le plus probable. A notre sortie de Toulon, nous avions rencontré une frégate turque, qui se rendait en France. Le salut de l'amiral, qui avait précédé le sien, nous avait appris qu'elle était montée par un personnage de distinction, et notre séjour prolongé dans la baie de Palme nous donnait à croire, avec quelque vraisemblance, que le personnage était un envoyé de la Porte, porteur de quelques propositions d'accommodement sur lesquelles on délibérait à Paris.

Pendant tout ce temps, s'il ventait, nous gagnions la pleine mer à force de voiles, pour revenir peu d'heures après chercher de nouveau l'abri de la côte. Par les jours de calme et de soleil, nous mettions aussi toutes nos voiles dehors; puis, de même que l'oiseau qui étend quelquefois les ailes, sans quitter la branche où il se balance, nous demeurions immobiles, à cela près d'un léger tangage. C'était vraiment un de ces mauvais rêves, où l'on veut s'enfuir, où l'on croit s'élancer; mais où l'on se débat vainement sous une force invisible, qui paralyse vos efforts et vous cloue en place.

Ce ne fut qu'au bout de dix jours que nous sortîmes enfin de cet état de doute et d'anxiété. Le général en chef appela ses officiers-généraux à une conférence. J'y accompagnai le lieutenant-général, et là nous apprîmes les nouvelles. Notre relâche dans la baie de Palme avait eu pour unique motif la nécessité de ral-

lier nos bateaux de débarquement. Ces bateaux étaient déjà à Palme, à notre passage devant les Baléares. Sur l'ordre de l'amiral, ils étaient allés nous attendre au cap Caxine, sur lequel nous marchions, et s'y trouvaient le jour où nous y parûmes; mais comme ce jour-là le temps n'avait pas paru à l'amiral convenable pour le débarquement, il s'était décidé à venir attendre à Palme qu'il le devînt, et leur avait assigné ce nouveau rendez-vous. Ils s'y rendaient, lorsqu'un coup de vent les ayant dispersés, il leur avait fallu plusieurs jours pour se rallier; tous ne l'étaient même pas encore. — La frégate égyptienne portait Taher-Pacha, grand amiral de Turquie, qui, empêché par notre croisière de pénétrer à Alger où il avait à remplir une mission de la Porte, se rendait à Toulon pour attendre les évènemens. Il n'avait d'ailleurs aucun caractère officiel auprès de notre gouvernement. — L'armée continuait à montrer les meilleures dispositions; son état sanitaire, par suite peut-être de l'excitation morale où vivait le soldat, était plus satisfaisant qu'il n'aurait été possible de l'espérer: elle ne comptait pas quatre-vingts malades. Toutes les dépêches du ministère pressaient l'expédition au lieu de la retarder, et l'amiral se décidait à agir immédiatement, bien qu'il ne pût encore, je crois, disposer de tous ses moyens.

Le général en chef donna une dernière fois aux officiers-généraux ses instructions sur le débarquement; elles furent discutées, convenues de nouveau, puis l'on se sépara.

Le lendemain au lever du soleil, cette fois pour tout de bon nous mîmes à la voile, et le matin du troisième jour nous étions en vue des côtes d'Afrique. Sur le rivage se montra une espèce de roche crayeuse qui, sur la verdure dont elle était entourée, se projetait en découpures singulières. A mesure que nous en approchions, elle se revêtait de formes bizarres, et peut-être allait-elle enfin nous apparaître comme une ville, car c'était Alger; mais la laissant à notre gauche et longeant la côte, nous mîmes le cap sur Sidi-Feruch. Cette presqu'île, à l'heure qu'il est, jouit encore d'un grand renom chez les Arabes à cause du tombeau d'un marabout qu'elle renferme. Alors elle était célèbre aussi, quoique beaucoup moins, à ce second titre qu'au premier, par une batterie de pièces de gros calibre qui en défendait les approches. Dans ce moment, toutefois, c'était la batterie, non le marabout qui nous occupait. Aussi fûmes-nous tout yeux et tout oreilles au moment où nos vaisseaux têtes de colonnes la doublèrent. Mais nous n'entendîmes, malgré cela, aucune détonna-

tion; nous ne vîmes s'élever dans les airs aucun nuage de fumée L'escadre se rangea tout entière dans la baie sans essuyer un coup de canon. Alors seulement des bombes nous arrivèrent d'une batterie cachée dans les broussailles. Leur effet fut peu meurtrier.

A trois heures, les deux premières brigades de notre division eurent ordre de débarquer sur-le-champ. Nous nous mîmes avec ardeur à l'exécution, car il nous semblait d'une grande importance de nous emparer dès le soir même de la presqu'île. De son extrémité qui se projetait assez loin dans la mer, on découvrait toute la côte où nous devions agir le lendemain. C'était par conséquent un point qui, pour ou contre nous, devait jouer un grand rôle dans le drame qui allait commencer, que cependant l'ennemi nous livrait en ce moment. De plus, resserrée à sa gorge comme elle paraissait l'être, il ne devait pas nous être difficile de la mettre de ce côté, pendant la nuit même, à l'abri d'un coup de main. Déjà nous remplissions les chalans, larges bateaux plats qui devaient nous porter à terre, mais tandis que nous n'attendions plus qu'un signal pour nous détacher des vaisseaux, ce fut un contre-ordre qui arriva. L'opération était remise au lendemain.

Une heure avant le jour, nous étions donc encore une fois à nos postes dans les chalans. Bientôt de petites embarcations nous remorquant, nous voguâmes vers le rivage qui continuait de rester sombre, désert, silencieux. Il ne s'anima pas davantage au moment où nous prîmes terre. Nos armes brillèrent seules aux premiers rayons du soleil, et nous ne découvrîmes ni un ennemi ni un retranchement. Quatre pièces de campagne dans la presqu'île, nous prenant en flanc et de revers, eussent rendu tout débarquement impossible; quelques centaines de tirailleurs, disséminés derrière de petits tertres qui bordaient la côte, et dont chacun pouvait mettre dix à douze hommes parfaitement à couvert, nous eussent fait un mal incalculable. Cependant nous étions à terre depuis une heure qu'un seul coup de fusil, qu'un seul coup de canon n'avait pas encore été tiré.

Échappés enfin des prisons flottantes qui nous avaient retenus si long-temps, nous prenions un singulier plaisir à marcher sur la terre, à nous y asseoir, à nous y étendre. Nous respirions avec délices l'air embaumé du matin. Ramassant des cailloux, cueillant des plantes ou des fleurs nouvelles pour nous, nous semblions dire de vingt façons diverses : « O Afrique! je te tiens. » Il ne s'agissait pas toutefois d'écarter un mauvais présage. C'est

tout au plus si nous n'avions pas même oublié que c'était un rivage ennemi que nous foulions, lorsque arriva le moment où il fallut bien s'en souvenir. Un cavalier arabe, en védette, se montra caracolant sur une colline éloignée tout-à-fait hors de portée; il ne nous lâcha pas moins son coup de carabine en manière de déclaration de guerre. Pour ne pas demeurer en reste avec lui, nous répondîmes avec un obusier : il en vit le feu, et, pour éviter le coup, lança son cheval au galop. Mais sur quel coursier fuir sa destinée? Gagnant un quine de malheur, atteint d'un coup qui, à cette distance et sur un but aussi mobile, serait demeuré unique entre mille, l'Arabe et son cheval, après avoir bondi sous le choc de l'obus et chancelé une ou deux secondes, tombèrent enfin, provoquant dans tous nos rangs, je dois l'avouer, de longues et bruyantes risées.

Peu de temps après cet incident, des boulets et des obus qui traversèrent nos rangs, nous avertirent qu'il était temps de prendre un parti. L'ennemi était en position. A la direction de ses feux, nous vîmes que par sa droite il s'appuyait à la mer, à l'est de la presqu'île, pendant que nous étions débarqués à l'ouest; sa gauche refusait; son front était couvert de broussailles épaisses; il venait de nous montrer que sur ce front il avait de l'artillerie de même qu'à sa droite : il était vraisemblable que la gauche n'en était pas dégarnie. Il s'agissait donc de le tourner par une de ses ailes. Mais par laquelle? Il fallut délibérer quelques instans sur cette question. Cependant comme c'était à droite que le terrein était le plus élevé, que de là il dominait les côtes est et ouest de la presqu'île; qu'ainsi ce point était également important pour lui, que nous eussions débarqué sur l'une ou l'autre, il était à croire qu'il avait rassemblé là ses plus grands moyens de défense; comme de plus, en attaquant par sa gauche, nous avions l'avantage de pouvoir cheminer long-temps cachés par les broussailles, ce dernier mode d'attaque fut définitivement choisi.

Pour l'exécuter, notre division, la seule qui fût à terre, se mit en mouvement. Nous marchâmes par brigades, en colonnes serrées, par divisions. La deuxième brigade devait faire une démonstration sur le front de l'ennemi; la première, avec laquelle marchait le lieutenant-général, et la troisième, le déborder par sa gauche. Mais à peine eûmes-nous marché quelque temps de la sorte, qu'il fallut modifier cette disposition; la deuxième brigade souffrait beaucoup de l'artillerie ennemie. La faire conti-

nuer dans la même direction, eût été dépenser inutilement grand nombre d'hommes; elle reçut donc l'ordre de suivre le mouvement des deux autres brigades.

Cheminant à travers des broussailles élevées, nous entendions autour de nous d'étranges sifflemens. La terre, bien qu'aucun souffle n'agitât les arbres, se jonchait sous nos pas de feuilles et de branches brisées. Des hommes tombaient aussi dans nos rangs. D'ailleurs, quoique nos tirailleurs soutinssent une vive fusillade, nous avions déjà marché depuis assez long-temps, que nous ne savions pas encore à qui nous avions à faire. Mais tout-à-coup nous entendîmes crier en avant de nous : A nous les têtes de colonnes! à nous, à nous! Nous nous élançâmes au pas de course. C'étaient nos voltigeurs groupés, pelotonnés en cercle, assez vigoureusement chargés par les Bédouins, qui nous appelaient au secours. Nous les dégageâmes promptement; ils reprirent l'offensive. Alors pour la première fois je vis distinctement les ennemis avec qui nous étions aux prises. Ils combattaient en tumulte, en désordre, mais avec adresse et bravoure. Les uns à pied ajustaient lentement, posant leurs longs fusils sur quelque branche d'arbre, et après avoir tiré s'élançaient à quelques pas pour recharger. Les autres sur de petits chevaux nerveux, infatigables, galopaient sur les pentes rapides, les rochers escarpés, à travers les plus épaisses broussailles; arrivant à nous à toute bride, ils s'éloignaient de même après avoir fait feu. C'était encore, en un mot, toute la manière de combattre de ces Numides, qui sur les mêmes lieux fut si souvent fatale aux Romains, malgré leur bravoure et leur savante discipline. Les armes seules avaient changé. Au milieu d'eux les Turcs se faisaient facilement reconnaître, remarquables qu'ils étaient à leurs vêtemens de couleurs éclatantes et surtout à leur intrépidité.

Après les avoir chassés devant nous l'espace de quelques heures, perdant assez de monde, mais n'éprouvant nulle part de résistance, nous nous trouvâmes maîtres de leur position.

Nous vîmes alors que, pour attaquer cette position par sa droite, il nous eût fallu marcher pendant trois quarts de lieue sur un terrein découvert, uni, incliné du côté de la mer, un vrai glacis, en face d'une batterie de douze pièces de gros calibre, dont pas un coup n'eût été perdu. Le succès de l'attaque eût pu être fort douteux. En admettant qu'il eût été complet, il eût été chèrement payé. Peut-être en serait-il resté de fâcheuses impressions dans l'esprit du soldat. Loin de là, il était maintenant plein

de confiance en lui-même, et de l'idée de sa supériorité sur l'ennemi. Le coup d'œil exercé et la vieille expérience du général Berthezène qui le portèrent à proposer au général en chef l'attaque que nous avions exécutée l'avaient donc bien conseillé.

Arrivés ainsi au terme de notre première journée, nous prîmes position, en nous étendant sur une ligne oblique à celle qu'occupait l'ennemi. Vous pourriez peut-être vous en faire quelque idée, si vous la supposez courbe, passant à sa gauche par les sommets de plusieurs collines, se prolongeant à droite sur un plateau, en face duquel se trouvait un ravin; et si vous lui donnez enfin pour centre la gorge de la presqu'île. En face de nous étaient d'autres collines plus élevées que celles que nous couronnions, et au-delà un grand plateau fort au-dessus du niveau de la mer où se trouvait le camp des Turcs; circonstance qu'alors nous ignorions complètement. La deuxième division, débarquée pendant notre attaque, avait pris notre droite. La troisième fut chargée du service des transports, et en même temps de la construction d'un camp retranché pour défendre la presqu'île. Le général en chef et le quartier-général demeurèrent à Sidi-Feruch.

Deux jours après arriva l'épisode obligé des expéditions d'Afrique, qui pour la première fois n'en amena pas le dénoûment: un ouragan terrible. Ce furent des tourbillons de grêle et de pluie si épais, qu'on n'y voyait pas à dix pas; un vent tellement impétueux, qu'il forçait nos chevaux à se coucher, brisait les arbres, balayait les broussailles comme de la poussière; le tonnerre à-la-fois en cinq ou six endroits du ciel, et la mer tantôt découvrant une large plage, tantôt venant s'y dérouler en lames furieuses, avec d'épouvantables mugissemens. Presqu'au même instant les vaisseaux étaient droits sur leur quille ou couchés par leur travers; un grand nombre d'entre eux chassait sur leurs ancres; quelques-uns tiraient le canon d'alarme, menacés qu'ils étaient de faire côte ou de s'aller briser les uns contre les autres; le rivage ne cessait de se couvrir de débris. C'était un spectacle effrayant à contempler. Ce qui néanmoins l'était bien davantage encore, ce qui éveillait dans les esprits de bien d'autres craintes que les longs éclats de la foudre toujours retentissante, c'étaient les souvenirs de tant d'autres expéditions terminées par de semblables évènemens; c'étaient surtout, comme planant au milieu de la tempête, ceux de l'immense désastre de Charles-Quint, dont

quelques-uns commençaient peut-être à s'entretenir à voix basse. Déjà en effet des conseils timides s'agitaient, disait-on, au quartier-général. Un moment la résolution fut prise d'abandonner notre position pour en prendre une autre plus rapprochée du rivage, en cas de besoin, plus facile à défendre. Un aide-de-camp du général Berthezène, qui pendant la tempête l'avait accompagné à Sidi-Feruch, fut envoyé de là, porter l'ordre aux trois régimens de la gauche de notre division de se tenir prêts à rétrograder. Heureusement que les bonnes dispositions des troupes, les précautions prises par les chefs pour préserver les armes, dont il eut à faire son rapport au lieutenant-général, mirent ce dernier à même de renouveler des représentations pleines de fermeté pour qu'il lui fût permis de conserver une position où il répondait de se maintenir. L'avertissement donné n'eut pas de suite. Puis la tempête après avoir duré plusieurs heures, avec une violence toujours la même, sans relâche où respirer, sans redoublement où croire qu'elle allât s'épuiser, s'apaisa presque aussi soudainement qu'elle avait éclaté.

Pendant tout le temps que nous occupâmes la même position, c'est-à-dire, du 14 au 19, nous ne cessâmes guère d'être entourés, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, d'un essaim de tirailleurs turcs et bédouins. Ils ne paraissaient d'ordinaire nullement disposés à une attaque sérieuse. Cependant nous les vîmes le 17 en plus grand nombre, observant un meilleur ordre et montrant plus de détermination que de coutume. Ils marchaient autour de chefs reconnaissables à la magnificence de leurs vêtemens. Ils s'approchèrent de nos avant-postes à portée de fusil, et défilèrent de la sorte tout le long de la ligne. Nous apprîmes plus tard que c'était une reconnaissance conduite par le janissaire aga en personne. Lorsqu'elle fut effectuée, le feu cessa, et pour la première fois, la campagne que nous avions en face de nous devint déserte et silencieuse dès le milieu de la journée.

Quelques soldats d'un poste avancé auprès duquel je me trouvais par hasard, causant avec un officier de mes amis, aperçurent alors un Bédouin qui tantôt se montrait, tantôt disparaissait dans les broussailles pour se laisser voir de nouveau, mais un peu plus près de nous. Il était naturel de penser d'abord à quelque ruse, à quelque embuscade. Cependant un officier, qui crut deviner son intention, fut à lui armé seulement d'un poignard qu'il cacha pour ne pas l'intimider. Il l'emmena. C'était

un vieillard encore plein de force et de verdeur, mais dont les nombreuses rides annonçaient bien soixante-dix ans. Il était haletant, épuisé de fatigue et aussi de faim, comme il nous l'apprit plus tard; car, pour exécuter le dessein qu'il avait formé de venir à nous, il lui avait fallu se tenir caché trente-six heures dans les broussailles; et depuis ce temps, il était à jeun; de plus, se voyant au milieu de nous, bien qu'il l'eût voulu, la terreur le saisit; nous eûmes bien de la peine à le rassurer par mille protestations transmises, peut-être aussi un peu défigurées par un interprète. Quelques gouttes d'eau-de-vie l'ayant un peu ranimé, nous le conduisîmes alors à l'état-major de la première division. Là, il s'assit les jambes croisées, chargea sa pipe, et se mit à fumer. Il affectait en tout cela une grande impassibilité. Néanmoins, certaine contraction nerveuse, qui de temps à autre plissait son front, dénotait une profonde émotion. Son menton rasé, tout son extérieur, et plus que tout cela, ses discours où le nom de Dieu se trouvait à chaque parole, annonçait un marabout; « Dieu est grand, ne cessait-il de répéter; c'est Dieu qui l'a voulu; que la volonté de Dieu soit faite! » Entre autres questions, l'un de nous, lui montrant la foule de soldats qui nous entourait, nos faisceaux d'armes et nos canons, lui fit demander si avec tout cela il croyait qu'il nous serait bien difficile de venir à bout des Turcs. A cela le vieillard se saisit de quelques petites branches sèches qui se trouvaient à sa portée, et les brisant une à une, il les jeta au fur et à mesure loin de lui, répétant plusieurs fois : Si Allach! si Allach! si Dieu le veut, voulait-il dire sans doute, il en sera comme de ce bois. Cependant lorsqu'il se fut reposé assez de temps; lorsqu'il eut plusieurs fois rempli et vidé sa pipe, mangé des oranges et des citrons que nous lui offrîmes; qu'on eut épuisé tous les moyens possibles de le rassurer; que nous lui eûmes vraiment fait, nous, c'est-à-dire, les officiers qui se trouvaient là, autant de coquetteries qu'à une jolie femme, vieux et laid qu'il était, le lieutenant-général me chargea de le conduire au général en chef. Je n'en vins pas à bout sans quelque difficulté. La foule accourait sur notre passage de manière à le rendre impossible, il fallut du temps, et l'aide d'une compagnie de grenadiers, beaucoup de patience, et passablement de coups de crosse.

Pendant ce trajet, un lieutenant-général nous arrêta quelques instans; il interrogea l'Arabe d'un ton hautain, en l'examinant avec une sorte de curiosité méprisante. Dans toutes ses

manières perçaient une arrogance, un dédain que ne tempéraient aucune noblesse, aucune dignité. Tirant ensuite sa bourse, il voulut lui donner, ou plutôt lui jeter quelques pièces d'argent ; mais à peine le vieillard eut-il vu ce geste ou deviné cette intention, qu'il recula vivement de deux ou trois pas, jetant en même temps ses mains en avant pour repousser ce qui lui était offert; tout son vieux sang parut se rallumer pour venir porter à son visage l'expression d'une généreuse indignation : puis tout aussitôt faisant à son tour le geste de fouiller dans ses poches, il fit comprendre que lui-même était disposé à donner de l'argent, non à en recevoir. Cette pantomime inattendue, rendue assez piquante par le contraste de ses haillons et des broderies du général, termina la scène à son avantage, en mettant, comme on dit, les rieurs de son côté. De grands éclats de rire partirent çà et là parmi ceux qu'elle avait pour spectateurs, et je dois avouer que je fus de ceux-là, malgré la subordination, peut-être à cause d'elle.

Au quartier-général, l'Arabe se borna à répéter pendant longtemps les mêmes exclamations dont il avait été si prodigue avec nous. Cependant un interprète dont il partageait la tente, étant parvenu à gagner sa confiance, il finit par s'ouvrir à ce dernier. Personnage important d'une des tribus arabes, il s'était dévoué à venir sous l'habit d'un pauvre marabout, à travers mille fatigues et mille dangers, voir de près les étrangers qui envahissaient sa patrie. Il voulait leur demander à eux-mêmes compte de leurs desseins, savoir la conduite qu'ils voulaient tenir avec les tribus déjà opprimées par les Turcs, et surtout s'il était bien vrai qu'ils fussent, comme on le disait, les ennemis de la loi et du prophète. Vous vous doutez bien à-peu-près des réponses qu'il reçut. Nous nous montrâmes les zélés protecteurs des tribus si méchamment tyrannisées. C'est tout au plus s'il ne dut pas croire que ce fût à l'unique intention de les délivrer que nous avions passé la mer. Et quant à la loi et au prophète, si Mahomet nous eût entendus, il aurait eu mauvaise grâce à ne pas se montrer satisfait. Aussi notre marabout supposé le fut-il complètement, tellement qu'il demanda dès le lendemain à retourner parmi les siens, pour leur répéter ce qu'il venait d'apprendre. Affectant de l'assurance en faisant cette demande, il laissait toutefois percer quelques craintes d'un refus. — Je ne suis pas votre prisonnier, se hâtait-il de dire; je suis venu de mon plein gré au milieu de vous. Personne ne lui disait le contraire. On se disposa à le

reconduire aux avant-postes. Alors, au moment du départ, en prenant congé du général en chef, il témoigna le desir d'emporter quelque chose qui nous eût appartenu, comme gage de souvenir. Disant cela, il montrait du geste un mouchoir de poche. Cependant, comme, parmi les foulards de campagne qu'on avait là, on n'en trouva pas un qu'on jugeât digne de la circonstance, on lui présenta, pour y suppléer, quelques pièces d'or parmi lesquelles on le pria de choisir. Cette fois pas plus que la veille, le vieillard ne se méprit sur l'intention qui lui fit offrir de l'argent; il prit une pièce sans la regarder, au hasard, la porta à son front, sur son cœur, puis la serra dans son mouchoir. Néanmoins, malgré tous ces témoignages d'amitié, arrivé aux avant-postes de la première brigade, lorsqu'il ne vit plus personne entre lui et les vastes plaines où pendant tant d'années il avait erré en liberté, il laissa éclater sa joie, comme s'il n'avait cessé, jusqu'au dernier moment, de conserver des doutes sur la sincérité de nos intentions : ses yeux étincelèrent, sa figure s'épanouit; il appuya ses deux mains sur les épaules de l'un de ceux qui le conduisaient, le regarda quelques instans avec des yeux humides d'attendrissement qui semblaient dire : Vous ne m'avez donc pas trompé? Puis il s'éloigna à grands pas. Nous apprîmes peu de jours après que les Turcs, instruits de sa démarche, lui avaient fait trancher la tête. Il vécut assez, toutefois, pour nous donner une preuve de ses bonnes dispositions à notre égard.

Dans la soirée même du jour où il nous avait quittés, trois jeunes Arabes, s'annonçant comme venant de sa part, se présentèrent aux avant-postes de la division. Ils venaient nous donner avis d'une attaque générale que les Turcs préparaient pour le lendemain. Cet avis fut confirmé peu de temps après par un nègre déguisé en femme, que nous envoyâmes au quartier-général. Cela ne nous étonna pas beaucoup, car nous avions remarqué toute la journée beaucoup de mouvement du côté des Turcs : ils paraissaient remuer de la terre comme s'ils eussent élevé un épaulement. Nous en fîmes autant : nous couronnâmes pendant la nuit, de quelques petits retranchemens, les sommités des collines que nous occupions; une partie des troupes y travaillait même encore, et nous n'avions rien vu, rien entendu, tant l'ennemi s'était glissé adroitement et silencieusement à travers les broussailles, lorsqu'à trois heures du matin le feu commençant, il fallut quitter la pelle et la pioche pour le fusil, et prendre chacun son rang.

La campagne qui nous faisait face, inondée d'un épais brouillard, étincela tout-à-coup d'une multitude de points lumineux; de longs serpenteaux de feu s'y agitèrent en tous sens; et plus loin, de l'emplacement des batteries, jaillirent à des intervalles réguliers de larges jets d'une flamme terne et rougeâtre.

Le janissaire aga, qui commandait les Turcs, s'était proposé d'écraser les trois régimens qui formaient notre gauche, et de nous séparer du rivage et de nos ressources en se jetant sur nos derrières.

La plus grande partie de la milice turque, soutenue par le canon de Staoueli, était chargée de cette attaque, et pendant qu'elle l'exécutait, le reste de cette milice, à la tête des Bédouins, devait nous attaquer sur toute l'étendue de notre front.

Pour exécuter ce plan, d'ailleurs fort bien conçu, les Turcs se précipitèrent sur nous avec une admirable bravoure. En un instant, la première ligne de nos postes fut repoussée, les petits retranchemens qui les couvraient enlevés.

A l'extrême gauche, un bataillon du 28e en première ligne, après avoir perdu en quelques minutes le tiers de son monde, puis épuisé ses munitions, se vit forcé de se reployer sur le bataillon de seconde ligne. Celui-ci était aussi sans munition. Le régiment entier se trouva alors exposé à un feu meurtrier auquel il ne pouvait répondre, ne pouvant non plus aborder à la baïonnette un ennemi qui ne tenait nulle part. Sa position était au moment de devenir assez critique, peut-être même y avait-il quelques inquiétudes à concevoir sur ce point, lorsqu'un régiment de la 3e division formant la réserve se porta en avant; de nouvelles cartouches furent distribuées et le combat se rétablit dès-lors avec égalité. Il en était de même sur le reste de la ligne, où le feu se maintint également vif des deux côtés pendant plusieurs heures.

Pendant ce temps, la plaine et les collines qui se trouvaient en face de nous se dégagèrent peu-à-peu du voile de vapeurs qui les avaient cachées depuis le matin. Elles étaient couvertes de Turcs et d'Arabes. En réalité trois fois plus nombreux que nos deux premières divisions les seules engagées, mais multipliés en quelque sorte par la rapidité de leurs mouvemens, par leur manière de combattre qui les disséminait sur un terrein immense, ils paraissaient l'être dix fois davantage. Nous semblions comme perdus au milieu de leur multitude. C'était pourtant dans nos rangs resserrés qu'était la vraie force, la force qui remue le

monde, car c'était là qu'était l'intelligence. Aussi, tandis que leur tumultueuse impétuosité s'épuisait en mouvemens confus et désordonnés, en vaines clameurs qui se perdaient dans les airs, nous au contraire, si nous faisions quelques pas, c'était pour gagner du terrein, pour nous assurer un avantage; si du milieu de nous s'élevaient quelques rares et brèves paroles, c'étaient de ces formules abrégées de la civilisation militaire, *halte, front, feu, chargez, à droite alignement;* paroles grosses d'action, et qui ne manquaient jamais d'aller porter parmi eux d'inévitables ravages.

En cinq jours de campagne nos soldats avaient appris le genre de guerre qu'ils faisaient. Ils appréciaient avec assez d'exactitude le degré de hardiesse qu'ils pouvaient se permettre avec l'ennemi. A peine eurent-ils repoussé la première attaque qu'ils ne cessèrent de gagner du terrein. Il nous fallut soutenir nos tirailleurs par des compagnies, les compagnies par des bataillons qui à leur tour se laissaient entraîner; de la sorte, nos divisions entières furent en mouvement, et au bout de six heures d'un combat opiniâtre, bien que nous n'eussions fait aucune manœuvre un peu hardie pour prendre l'offensive, nous nous trouvâmes avoir franchi un rideau de montagnes situé entre nous et le camp des Turcs, et tout-à-fait maîtres du champ de bataille.

En face de nous était une vaste plaine aboutissant à une pente rapide couronnée à son sommet par de l'artillerie qui défendait le camp de Staoueli. On ne pouvait songer à faire rétrograder les troupes venues là, sans abattre leur ardeur, sans relever celle de l'ennemi. Le général en chef le sentit aussitôt qu'il vit l'état des choses. Dans une sorte de conseil de guerre qui se tint au sommet d'une colline où il se plaça pour juger de la position que nous avions prise, où il demeura pour suivre nos mouvemens, il fut décidé qu'on poursuivrait le succès de la journée. Nous ne nous ébranlâmes pourtant pas sur-le-champ, ce ne fut même qu'environ deux heures après que nous commençâmes notre mouvement. Jusqu'à ce moment, porteur de divers ordres, j'eus occasion d'aller plusieurs fois du lieu où nous nous trouvions à celui que nous avions quitté, de parcourir en plusieurs sens le terrein où l'on avait combattu.

A l'extrême gauche il présentait un spectacle hideux. Un assez grand nombre de nos morts, et ce qui était horrible à penser, sans doute aussi de nos blessés s'étaient trouvés quelques instans au pouvoir de l'ennemi. Ils étaient odieusement mutilés. Tête, pieds et mains coupés, le ventre ouvert, ils nageaient

dans le sang au milieu de leurs entrailles dispersées. Au dire des soldats, on avait vu des femmes, dont un grand nombre suivent toujours les tribus, s'acharner sur cette proie. L'une d'elles avait été tuée sur un cadavre, dont elle tenait encore le cœur à la main. Une autre, blessée d'un coup de feu pendant qu'elle s'enfuyait, et ne pouvant aller plus loin, écrasa avec une pierre la tête d'un enfant qu'elle portait, afin qu'il ne tombât pas vivant entre nos mains. Les soldats, exaspérés de tant de barbarie, l'achevèrent elle-même à coups de baïonnettes. Sur le reste de la ligne les cadavres des Turcs étaient disséminés dans le même désordre qu'ils s'étaient battus. Parmi eux je remarquai un groupe de cinq Turcs, tombés tout près les uns des autres, comme si de leur vivant ils se fussent liés par quelque serment de vaincre ou mourir ensemble. Ils étaient venus se faire tuer presque au milieu de nos rangs. Deux d'entre eux attirèrent surtout mon attention. L'un était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'une figure admirablement belle, douce, mélancolique, résignée. Un cordon de soie noire était passé autour de son cou. Un peu préoccupé d'idées européennes, je voulus voir si à ce cordon ne tiendrait pas par hasard quelque portrait de femme : j'entr'ouvris sa veste ; mais, au lieu d'un portrait, je trouvai une sorte de sachet, contenant un parchemin où le nom de Dieu, avec la multitude d'attributs que lui adjoignent les mahométans, se trouvait écrit dans tous les sens, et de manière à former les dessins les plus bizarres. C'était un talisman, une amulette. Mon beau jeune homme s'était, à ce qu'il paraît, laissé voler son argent par quelque marabout, et la balle qui s'était enfoncée dans sa poitrine, comme pour le lui mieux prouver, avait légèrement écorné l'enveloppe de son petit sachet. L'autre, tombé à la tête de cinq soldats, paraissait leur avoir commandé. C'était un vieillard à barbe blanche, à large poitrine, à membres vigoureux ; les traits énergiques, carrés, fortement caractérisés. Il avait été blessé à la hanche, au bras, à la cuisse. Ce n'était pourtant aucune de ces blessures qui lui avait donné la mort; mais, lorsque le vieillard, affaibli par la perte de son sang, avait senti son fusil et son yatagan près de lui échapper, ses forces défaillir, rassemblant ce qui lui en restait, il s'était enfoncé son poignard dans le sein. Le coup avait été porté d'une main si ferme, qu'on voyait que la vie avait dû s'arrêter à l'instant; mais ses yeux, à demi ouverts, et sa bouche contractée étaient encore tout vivaces de haine et de colère. Ailleurs aussi,

partout, les cadavres des Turcs étaient au premier rang, plus nombreux là où le danger avait dû être le plus grand. J'aimais à les voir fidèles à ces postes d'honneur où, d'après leur manière de combattre, c'était bien d'eux-mêmes qu'ils s'étaient portés, où ce n'étaient pas les liens de la discipline qui les avaient enchaînés. Il me semblait que, mourant ainsi au milieu, à la tête de ceux qui avaient été leurs sujets, leurs esclaves, ils avaient noblement légitimé leur domination passée, presque leur odieuse tyrannie. Parfois aussi je me prenais à penser que tout n'est peut-être pas fini dans le monde de l'histoire pour une race qui sait se faire tuer ainsi. Ces gens-là, à l'heure qu'il est, en sont encore à reconnaître un dieu dans le ciel, un maître sur la terre. En eux et en eux seuls, aujourd'hui, se trouvent encore ces nobles facultés de la croyance et du dévoûment, au moyen desquelles une multitude fait faisceau et devient un levier dans la main d'un homme. Mettez cela à la portée d'un Timour ou d'un Bonaparte, puis dites-moi si notre Europe, toute vieille qu'elle est, ne pourrait pas encore être remuée de quelque étrange façon.

A midi, ai-je déjà dit, nous commençâmes notre mouvement. La première et la deuxième division marchèrent en bataille en ordre inverse, la seconde à droite. La première division avait en face d'elle l'artillerie ennemie, elle avait ordre de s'avancer jusqu'au pied de la hauteur que couronnait cette artillerie, et là, pour quelques instans à l'abri du boulet, de s'arrêter jusqu'à ce que la deuxième division, conversant sur elle, eût tourné ces batteries, dont, en manœuvrant de la sorte, elle n'avait rien à redouter.

Notre division franchit avec difficulté, toutefois sans grande perte, l'espace qui nous séparait du pied de la hauteur. Là nous fîmes halte, attendant l'exécution du mouvement de la deuxième division, sur lequel nous comptions. Ce mouvement, j'ignore pour quelle raison, ne s'exécuta pas, et cette seconde division qui aurait dû nous précéder, se trouvait au contraire en arrière de nous. Il en résultait que notre position allait devenir périlleuse, car nous ne pouvions être encore défilés long-temps de l'artillerie turque, dont nous étions fort rapprochés, tandis que le feu de la nôtre de bas en haut demeurait sans efficacité. Cela détermina le lieutenant-général à prendre un parti définitif, à attaquer de front les batteries, qu'il s'attendait à voir tourner: nous nous remîmes donc en marche.

A mi-côte la charge battit. Il en était temps: les soldats, ha-

rassés par les cinq journées précédentes, où ils n'avaient presque jamais dormi deux heures, la plupart ayant travaillé toute la nuit, sous les armes depuis dix heures, après s'être battus pendant six, étaient haletans sous un ciel de trente-huit degrés. La fatigue et l'épuisement commençaient à en jeter par terre plus que le boulet. Mais, en entendant la charge, comme le cheval de race qui, au son de la trompette, dresse la tête et piaffe d'impatience, ils se ranimèrent, serrèrent les rangs, et nous recommençâmes à marcher en assez bon ordre. Les batteries furent emportées.

De ce point nous aperçûmes le camp de Staoueli. L'ennemi fit d'abord mine de le défendre, mais surpris de nous voir aussi rapidement maîtres de son artillerie, plus surpris encore de nous voir accompagnés de la nôtre, effrayé surtout des fusées à la congrève avec leurs longues traînées de feu et leurs étranges sifflemens, il ne résista que peu d'instans.

Turcs et Arabes se précipitèrent alors en foule sur la route d'Alger. On les vit couvrir tout-à-coup les sommets du Boujarech. Pas d'avant-garde, pas d'arrière-garde; aucun ordre, aucun chef, chacun pour soi. Foulant aux pieds cinq ou six mille morts ou blessés que la multitude de chevaux qui toujours suivent les tribus avaient permis d'amener, et qui, rendus là, furent jetés par terre pêle-mêle, ils se ruèrent pendant plusieurs heures aux pieds des murailles de la ville, bon nombre d'eux se faisant remarquer par des efforts désespérés pour arriver des premiers. Ceux-ci tenaient à la main des têtes de Français dont ils voulaient à toute force se faire payer; mais les portes n'en demeurèrent pas moins impitoyablement fermées pour tous. Celle de la Casauba s'entr'ouvrit, mais ce ne fut que pour un instant, et pour le seul janissaire-aga. Il fut introduit en présence du dey. Du plus loin qu'il l'aperçut, celui-ci, cachant sa colère sous les dehors d'une froide et amère ironie, lui demanda quelle nouvelle il venait lui donner de ces chrétiens qu'il s'était fait fort, qu'il s'était vanté souvent d'aller jeter à la mer; puis s'il était vrai que ce fût au contraire lui qui fût en fuite devant eux. — Eh! que vouliez-vous que je fisse? s'écria l'aga dans une réponse qui peint assez bien l'idée que ces peuples se font d'un combat; je me suis rué sur eux, ils n'ont pas bougé! Le dey s'emporta de nouveau; il l'appela chien, le traita de lâche; il finit par lui cracher au visage. Et ce qui n'étonnera que ceux qui ne connaîtraient pas le respect religieux qu'ont les Turcs pour l'autorité paternelle ou toute autorité qui la représente,

l'aga, qui se trouvait gendre du dey, essuya ce traitement ignominieux avec une impassible soumission. Il salua et se retira.

Pendant ce temps, nous avions pris possession du camp de Staoueli; et le lieutenant-général avec son état-major s'établissait dans la tente même du malheureux aga.

Cette tente n'aurait probablement que le nom de commun avec toutes celles que vous avez dû voir jusqu'à présent. C'était tout un appartement qui, pour être sous toile, n'en était ni moins commode, ni moins riche, ni moins complet. Un des petits côtés, car sa forme était un carré long, pouvait être relevé sur un certain nombre de piquets peints et sculptés, et présentait alors un élégant péristyle, un portique à frêles et gracieuses colonnes; venait ensuite un vaste, un immense salon à fond de tenture rouge, sur laquelle ressortaient des rosaces, des festons, des ornemens de toute espèce, de couleur jaune et verte; dans le fond, une ouverture mystérieusement recouverte de triples draperies, donnait entrée dans l'appartement des femmes, et derrière celui-ci se trouvait le poste des eunuques. Là, sous le péristyle, à la fraîcheur du soir, délicieuse après la chaleur accablante de la journée, nous dévorâmes à belles dents la cuisse d'un mouton qui peu d'instans auparavant paissait encore l'herbe sur laquelle nous le mangions. Un bidon rempli d'un gros vin de distribution passait hiérarchiquement, et sans jamais chômer, des mains du lieutenant-général à celles du grenadier de faction : c'était la coupe du festin. Cette chère était frugale; mais, vous le savez, il n'est guère de mets que la fatigue et la faim ne rendent savoureux. Il y avait en outre quelque chose de piquant dans cette simplicité toute républicaine, en contraste avec le luxe d'un aga; mais ce qui l'était bien plus encore, ce qui en était pour nous un merveilleux assaisonnement, c'étaient les joyeux propos dont nous ne nous faisions pas faute, au sujet des scènes diverses dont ces lieux avaient été le théâtre dans le courant d'une même journée. C'était en effet dans cette tente que le matin l'aga, au milieu de ses femmes, avait pris son café et fumé son narguillet; c'était de là qu'entouré de ses gardes, de ses esclaves et de son cortège, il s'était élancé pour venir à nous à la tête de son armée; c'était de là que peu d'heures après il s'était enfui, ne trouvant plus parmi la multitude qu'il avait été si fier de commander, de rangs assez obscurs pour s'y dérober à la colère du dey; et c'était là enfin, qu'assis sur ses tapis, abrités sous sa tente, nous devisions joyeu-

sement de sa mésaventure. Arrivés deux heures plus tôt, nous eussions pu nous accommoder de ses femmes.

Jusqu'à ce campement de Staoueli, le terrein que nous avions parcouru avait été constamment couvert d'épaisses et verdoyantes broussailles, ne ressemblant en rien à l'idée qu'on se fait d'ordinaire de l'Afrique et de ses sables. On eût dit qu'elle voulait se cacher de nous sous un masque d'emprunt. Mais parvenu à l'emplacement des batteries turques, je vis tout-à-coup se dérouler devant moi une vaste plaine partout étincelante, partout éblouissante d'une terre rougeâtre; çà et là, quelques palmiers aux troncs décharnés balançaient à une immense élévation leurs couronnes de sombres feuillages; grand nombre de chameaux erraient par bandes en toute liberté; des groupes de tentes étaient jetées, de côté et d'autre, dans la capricieuse fantaisie de l'Arabe, qui élève pour un seul jour sa cité nomade. Deux petits bois de figuiers aux branches entrelacées, s'offraient comme deux ports d'ombre et de verdure au milieu d'une mer de sable; en même temps, aux dernières limites de l'horizon, enveloppé d'une robe de vapeurs, apparaissait l'Atlas aux sommets gigantesques, nous cachant le désert pour nous le révéler terrible, mystérieux, dévorateur; et alors je reconnus l'Afrique. C'était l'Afrique que j'avais rêvée, celle que depuis les salons de Paris jusque dans la baie de Palme j'avais appelée de tant de vœux impatiens; l'Afrique que j'étais venu voir, qui jusque-là avait manqué au rendez-vous, mais qui consentait enfin à se montrer dans sa beauté, aride, étrange, colossale.

La journée du 19 avait découragé les Turcs; pendant plusieurs jours nous ne les revîmes plus. Les Bédouins, au contraire, ne cessaient de se montrer autour du camp par bandes nombreuses. Ils ne manifestaient aucune disposition hostile. Néanmoins, malgré toutes les démonstrations amicales que nous leur faisions, nous ne pûmes entrer en relations avec eux : à notre approche ils s'enfuyaient à toutes jambes.

Nous croyions savoir que notre gauche s'appuyait à la route d'Alger; mais, comme il était important de nous en assurer, nous fîmes, le 23, une reconnaissance dans cette direction. Ce jour-là, les Bédouins, avec des Turcs à leur tête, avaient recommencé à travailler précisément de ce côté. Le lendemain, ils reparurent au nombre de plusieurs milliers. On fit prendre les armes aux deux premières divisions. Nous marchâmes à eux sans autre projet, je suppose, que de nous en débarrasser. Puis,

comme nous ne trouvâmes aucune résistance, le général en chef se décida à pousser en avant.

A peine eûmes-nous fait une couple de lieues et franchi un rideau de collines qui de ce côté bornaient la plaine, que le pays changea d'aspect. L'Afrique nous échappa encore une fois. Nous traversâmes un pays coupé de ravins, bouleversé d'une multitude de petits accidens de terrein rappelant tout-à-fait, par sa configuration, la Basse-Bretagne et le Bocage; comme ces deux provinces, couvert aussi de haies, de fossés, de clôtures de toutes espèces. L'ensemble de tout cela formait pour les Arabes un champ de bataille admirablement approprié à leur manière de combattre. C'était comme une multitude de postes retranchés dont il fallut les débusquer l'un après l'autre. Nous y réussîmes cependant, et la journée touchait à sa fin, lorsque, en avant de notre première brigade, nous sentîmes tout-à-coup la terre trembler légèrement sous nos pieds : une détonnation sourde et prolongée se fit entendre, et nous vîmes dans l'air une magnifique gerbe de flammes étinceler au milieu d'une épaisse fumée. C'était une mine, ou bien un magasin à poudre auquel les Turcs avaient mis le feu. Ils s'en étaient promis de terribles effets, à en juger par leurs cris de joie, par les sauts et les bonds que nous leur vîmes faire à la suite de l'explosion. Mais un hasard fort heureux ayant fait qu'à ce moment nous nous trouvions encore assez loin de l'endroit où elle se fit, il arriva qu'elle ne fut fatale à personne. Comme, néanmoins, même chose pouvait se renouveler, et avec de plus mauvaises chances pour nous, si nous eussions continué à nous porter en avant, M. de Bourmont se décida à s'arrêter où nous étions.

Nous prîmes position sur un plateau inégal, peu élevé, ayant en face de nous un autre plateau qui l'était beaucoup plus, entre eux se trouvait un ravin, étroit et profond, sillonné perpendiculairement à sa longueur par les lits de plusieurs torrens; des montagnes élevées auxquelles se liait par ses extrémités le grand plateau nous dominaient à droite et à gauche : à notre gauche se trouvait un petit bois d'arbres verts, au milieu desquels ressortait par son éclatante blancheur et son dôme relevé le tombeau d'un marabout : c'était un cimetière. Il était bon de remarquer aussi qu'à notre droite un pli de terrein, caché entre deux collines, communiquait avec le grand ravin, et que là il était facile aux Turcs de se rassembler en grand nombre sans que nous les vissions, et de tenter quelque entreprise. Tel était

le nouvel échiquier où se trouva transportée notre partie.

Dès le lendemain, les Turcs amenèrent du canon de gros calibre sur le grand plateau qu'ils occupaient. Il en résulta que nous échangeâmes ensemble quelques boulets sur trois ou quatre points. Il se fit en même temps une assez vive fusillade sur toute notre ligne, entre nos tirailleurs et les leurs. Comme à notre première position, nous en fûmes, dans celle-ci, entourés, harcelés du matin au soir : nous ne pouvions faire un détachement qui leur échappât : ils voltigeaient, bourdonnaient, pour ainsi dire, autour de nous à la façon d'un essaim d'abeilles qu'on a troublé dans sa ruche. Mais ici aussi, ils bornèrent leurs entreprises à cette misérable tiraillade, sans but et sans résultats, au moins dans une aussi courte campagne. Un jour seulement, nous fûmes assez sérieusement attaqués sur notre droite. Ils étaient rassemblés au nombre de trois ou quatre mille sans que nous eussions pu nous en douter à cause des accidens de terrein qui nous les cachaient; le feu avait été moins nourri de ce côté que de coutume ; on y était sans défiance ; pour comble de fatalité, le bataillon de l'extrême droite était occupé à nettoyer ses armes : nous fûmes donc surpris. Les soldats n'ayant pour armes que des fusils démontés, ne purent que se sauver, chacun pour soi, abandonnant à l'ennemi un terrein assez considérable. Ce ne fut toutefois que pour peu de minutes. Nous le reprîmes bientôt à l'aide de deux ou trois compagnies d'élite soutenues par un bataillon. Le seul point où ils se battissent avec un véritable acharnement, était le petit bois dont j'ai parlé. Il était essentiel pour nous d'occuper ce point, parce qu'il coupait la ligne de nos avant-postes, et aurait donné le moyen à ceux qui en auraient été maîtres de les prendre à revers : en même temps le tombeau du marabout en faisait pour de vrais croyans un lieu sacré qu'ils ne pouvaient se résoudre à livrer à nos profanations. Ce concours de circonstances fit qu'on ne cessa presque pas un instant de s'y battre. Je ne crois pas qu'il s'y trouvât un seul arbre qui, au bout de peu de jours, ne fût brisé, criblé de coups de feu. La terre en plusieurs endroits était toute détrempée de sang, et les pierres des tombeaux posés de champ, sur lesquelles les Arabes coupaient les têtes des cadavres qui leur tombaient entre les mains, demeurèrent pendant long-temps chargées de lambeaux de chair humaine.

Un jeune officier d'artillerie paya cher l'imprudence d'avoir voulu se rendre de cette position au camp de Staoueli, sans autre compagnon qu'un employé de l'administration de l'armée.

Ils furent tout-à-coup enveloppés d'un parti d'Arabes. L'administrateur, se jetant dans un buisson, put échapper à ceux qui le poursuivaient, car, dans ce pays accidenté, il suffit du moindre déplacement de l'objet sur lequel on marche, du moindre détour qu'on fait soi-même pour que cet objet s'évanouisse comme une vision. L'officier moins heureux fut pris sans armes. Il eut recours aux prières; il étendit ses bras en suppliant vers le chef. Il répéta plusieurs fois *Allach! Allach!* pour se mettre sous la protection de ce nom sacré; mais deux Bédouins ne s'en saisirent pas moins. Ils le mirent à la portée du chef, qui, lui appuyant la tête sur le pommeau de sa selle, la lui coupa lentement et froidement, calculant déjà sans doute ce qu'elle devait rapporter.

Notre division perdant ainsi du monde, peu à-la-fois, il est vrai, mais sur plusieurs points, mais à toute heure, mais, pour ainsi dire, à toute minute, commençait à s'affaiblir. Il n'est si petite blessure qui, saignant toujours, à la longue n'épuise son homme. Ce fut donc avec plaisir que nous reçûmes, le 28, l'ordre déjà donné, puis ensuite contremandé, d'attaquer le lendemain.

La première et la troisième division par brigades en colonnes serrées devaient escalader le plateau en face d'elles, et la deuxième division demeurer, ou plutôt retourner au camp de Staoueli, pour venir s'intercaler entre elles deux pendant l'exécution de cette manœuvre.

Long-temps avant le jour, nous nous mîmes en mouvement, marchant lentement à cause de l'obscurité. Le bruit sourd de nos pas, le commandement à voix basse, et dans le lointain les aboiemens des chakals et des chiens sauvages, étaient les seuls bruits qui se fissent entendre. Le vallon fut bientôt franchi. Nos colonnes s'allongèrent en replis sinueux sur les flancs de la montagne; aux lignes sombres et tortueuses qu'elles traçaient dans les broussailles, aux éclairs que lançaient les baïonnettes et les canons de fusils, à mesure que les premiers rangs, se dégageant des brouillards de la vallée, venaient à se rencontrer avec les rayons du soleil levant, vous eussiez dit de chacune un immense serpent dont les yeux auraient étincelé au moment de saisir sa proie. Le sommet de la montagne s'illumina tout entier peu de minutes avant que nous l'eussions atteint; mais, en ce moment même où les objets qui s'y trouvaient pouvaient être d'autant plus facilement aperçus, qu'ils étaient seuls éclairés, nous ne vîmes ni Turcs ni Bédouins.

La troisième division (général d'Escars), à l'exception d'un engagement de tirailleurs, ne rencontra pas davantage d'obstacles. La deuxième division (général Loverdo), au lieu de s'intercaler entre notre division et la troisième, s'était jetée sur sa droite, tournant par un immense circuit le terrein que nous avions escaladé : elle aurait donc rencontré moins de difficultés encore, si cela eût été possible ; car c'était par notre gauche qu'il y avait chance d'aborder l'ennemi.

Ce facile dénoûment commença par nous étonner beaucoup; mais nous ne tardâmes pas à en avoir le mot. A Sidi-Kalef, nom que les Turcs donnaient à la position que nous venions de quitter, nous n'étions pas précisément où nous croyions être. Nous imaginions avoir Alger en face de nous, séparé seulement de nous par le rideau de montagnes qui se trouvait franchi : il n'en était pas ainsi : c'était à notre gauche qu'il se trouvait. Nous ne pûmes plus en douter, lorsque, ayant gravi les montagnes, nous nous rencontrâmes avec la mer, non avec la ville, qui était dépassée. Nous marchâmes alors dans la direction où nous la supposions, jusqu'à ce qu'arrivés aux sommets du Bonjarcah, qui la domine, nous la vîmes tout-à-coup à nos pieds. Au même moment se montrait à l'horizon, comme une sorte d'apparition de la France, notre escadre, qui accourait combiner ses manœuvres avec les nôtres. Les Turcs campaient sous les murailles mêmes de la ville. C'était seulement après le lever du soleil qu'ils venaient se mettre en position et nous faire face. Se voyant prévenus, ils remirent avec leur apathie ordinaire à un autre jour à se défendre, et nous laissèrent achever, sans s'y opposer, l'investissement de la place.

La première division en fut chargée à l'ouest de la ville, la troisième à l'est, et le siége du château de l'Empereur échut à la seconde.

En peu de jours, une route large, unie, praticable aux voitures, côtoyant les précipices, tournant les rochers, serpentant sur les flancs des montagnes, alla de Sidi-Feruch à la queue de nos tranchées. Le génie, l'artillerie purent alors disposer de tous leurs moyens matériels, et les travaux du siége furent poussés avec activité.

Les Turcs s'y opposèrent bien par quelques sorties; mais c'était, comme on dit, pour l'acquit de leur conscience. Au fond, par suite d'un préjugé bizarre, existant parmi eux au sujet de Sultan-Calaci, ils n'en éprouvaient nul souci. Ils croyaient, c'est-à-

dire le peuple, les soldats, que nous ne pourrions attaquer leur château de l'Empereur qu'au moyen d'un autre château, qui lui serait tout semblable de forme et de dimension; que ce serait seulement entre ce sosie de Sultan-Calaci et Sultan-Calaci lui-même, qu'un combat sérieux pourrait s'engager. C'était sans doute revêtir de formes singulièrement naïves et enfantines cette idée que toute lutte suppose une sorte d'égalité de forces entre les combattans; mais ils n'en étaient pas moins pleins de cette opinion. Ils espéraient en outre que la faim et la maladie leur feraient raison de nous avant la fin des travaux qu'ils supposaient nécessaires à notre entreprise, conçue de cette façon; car la saison s'avançait, et bientôt la mer n'allait plus être tenable. Par toutes ces raisons, nos cheminemens, qui s'élevaient à peine au-dessus du sol, ne les inquiétaient guère : c'était même avec une sorte de mépris qu'ils nous voyaient n'avancer qu'en zig-zag, toujours soigneusement couverts comme si nous n'eussions osé marcher droit à eux, à la face du ciel. Ils en étaient presque à dédaigner de tirer sur ce qui leur semblait de misérables mottes de terre retournée. La plupart de leurs coups étaient réservés aux brillans uniformes, aux plumets blancs qui se montraient à la queue des tranchées.

Le jour où nous démasquâmes nos batteries, ils accoururent en grand nombre sur la terrasse de la Casauba. De notre côté, nous ne mîmes pas moins d'empressement à garnir les pentes des montagnes voisines. Le feu commença. Nous vîmes Sultan-Calaci et son réduit tonner par deux étages de batteries : c'étaient des salves entières se succédant sans interruption. De nos batteries au contraire, il ne se tirait jamais qu'un coup à-la-fois. Un assez long silence succédait, et le coup suivant partait ordinairement d'une autre batterie. Nous semblions craindre de nous trop montrer à un même endroit. Il en fut ainsi pendant plusieurs heures, sans que rien eût pu révéler à des yeux inexpérimentés l'issue de la journée. Toutefois, dans la succession régulière de nos coups, dans la lenteur avec laquelle ils se succédaient, il y avait peut-être aussi quelque chose d'imposant, de mystérieux, de fatal, qui les annonçait, dirigés par une intelligence qui n'avait pas besoin de se presser, à qui le moment irrévocable était connu. Et en effet le feu des Turcs commençant à se ralentir d'abord insensiblement, puis d'une façon plus marquée, le nôtre augmenta de vivacité dans la même proportion. Le moment arriva où Sultan-Calaci se montra dépouillé

du manteau de fumée, de la couronne et de la ceinture de feu dont il était entouré depuis le matin. Il était silencieux, aux abois; il tremblait, il s'ébranlait sous nos coups. Mais alors nos batteries d'enfilade, ayant des points de mire assurés, inondèrent d'une pluie d'obus ses parapets déserts; notre batterie de brèche, où l'on n'avait plus de temps à perdre, pour viser aux embrâsures, se mit à précipiter ses coups avec une sorte de furie, et la façade attaquée, se découpant rapidement sous le boulet, présenta bientôt plus de vide que de plein. Ce ne fut plus qu'une sorte de dentelle de pierres, menaçant à tout instant de se déchirer de bas en haut.

Les défenseurs du château se trouvèrent alors dans une position vraiment critique. Ils étaient entassés deux mille dans un terre-plein, calculé pour cinq à six cents hommes. Nos obus, au dire de l'un d'eux, arrivaient dans leurs rangs, comme si nous les avions mises avec la main. Ils en étaient réduits à se précipiter à l'envi sur celles qu'ils voyaient arriver, pour les rejeter à quelques pas, afin d'en éviter les éclats, faisant ainsi, par prudence, ce qui partout ailleurs eût été un acte d'intrépide sang-froid, presque de témérité. Le commandant de cette brave garnison, vieillard de soixante et quelques années, fut renversé trois fois.

Depuis long-temps, sur les remparts déserts il ne se montrait plus qu'un seul homme, un nègre; et à de rares intervalles; approchant la tête d'une embrâsure, il semblait examiner l'état de la brêche; à sa dernière excursion, il enleva les drapeaux qui flottaient aux angles du château; puis presqu'au même instant, où nous le perdîmes de vue, nous vîmes le château tout entier disparaître au milieu d'une éruption de flammes et de fumée sortie de ses propres flancs. Ce fut un vaste tourbillon, une trombe effrayante du premier bond touchant aux nuages et montant encore : ce fut encore une sorte de fantôme gigantesque, couvrant un vaste terrein, sous les plis ondoyans de sa large robe. Cela dura quelques instans; puis l'apparition se dissipant enfin quelque peu à force de s'étendre, nous n'aperçûmes plus à la place qu'avait occupée Sultan-Calaci, qu'un amas de ruines et de débris.

Avant d'en venir à cette extrémité, et voulant se mettre en règle vis-à-vis Vauban, les Turcs auraient dû attendre sans doute que la brêche eût été praticable, et nous dessus. Le volcan eût été sous nos pieds, non plus devant nos yeux. Mais ces

enfans de la fatalité s'étaient sentis condamnés par le destin, et ils s'étaient hâtés dès-lors d'accepter le décret. Il leur importait peu de s'en prendre à de passifs instrumens.

Au moment où le château s'élevait dans les airs, les restes de la garnison se présentaient aux portes de la Casauba, mais le dey nous croyant peut-être sur leurs traces, irrité de la chute de sa dernière forteresse, fit tirer sur eux. Mutilés et sanglans, ils s'écoulèrent le long des murs de la ville pour s'aller mettre sous le canon des forts du rivage. Pendant ce temps, notre brigade de tranchée s'établissait sur les ruines qu'ils venaient de quitter. De nouvelles tranchées s'ouvrirent, on se couvrit de ces décombres récens, et dès le soir même, ont eût pu commencer à battre en brèche la Casauba, mais il n'en fut pas besoin. Un Turc que les sinuosités d'un chemin creux où il avait marché avaient dû nous cacher long-temps, apparut tout-à-coup un drapeau blanc à la main. On fut à lui; on l'interrogea. Son costume à-la-fois élégant et simple annonçait un personnage de distinction. Il s'exprimait en assez mauvais italien.—Je viens au nom des grands et de la milice d'Alger, dit-il, et je demande la paix. Il ne nommait plus le dey.

Après une courte conférence avec le général en chef, il rentra dans Alger, devant revenir deux heures après pour conclure une stipulation définitive. Ce délai n'était pas encore expiré que les cris tumultueux des soldats nous annoncèrent son arrivée. Cette fois, le consul d'Angleterre et un autre personnage important du gouvernement de la régence l'accompagnaient. Le général en chef et son état-major les attendaient dans une petite prairie à l'ombre de quelques arbres, et là, s'ouvrit une sorte de conférence au petit pied, un congrès à la face du soleil, où ce fut merveille de voir comment les questions les plus complexes furent promptement résolues. En moins d'un quart d'heure, il fut convenu que le dey avait cessé de régner; que les portes de la ville nous seraient ouvertes dès le lendemain; que les Turcs seraient embarqués pour le Levant dans un délai déterminé; que, de plus, les armes, les munitions, les propriétés publiques nous seraient fidèlement remises : et nous nous étions engagés, en revanche, à ne pas toucher aux propriétés particulières, à respecter les femmes, à tenir les mosquées pour sacrées.

Ainsi s'écroula tout à-la-fois, tout d'une pièce, cette régence d'Alger, état bizarre, assemblage monstrueux, informe de dé-

mocratie, de féodalité et de despotisme. Ces contrées qui ont changé si souvent de maîtres allaient en subir de nouveaux. Ces nombreuses tribus de Bédouins, que leurs mœurs patriarcales rendent, en quelque sorte, contemporaines des premiers âges du monde, que les siècles semblent avoir oubliées sur la terre, passaient sous un autre joug. Pour la première fois, la civilisation moderne se montrait avec quelque puissance dans ces lieux où avait brillé avec tant d'éclat la civilisation romaine : avec le fer de la conquête nous l'implantions, nous la greffions sur ce rivage. Sur ce rivage, nous verrions peut-être un jour le faible rameau colonisateur que nous allions y laisser, se montrer un jour semblable à l'arbre antique dont nous l'avions détaché, et devenir comme une autre France sur le sol africain. Toute cette grande création se trouvait en germe, en effet, dans le peu de paroles qu'on venait d'échanger rapidement; dans les trois ou quatre lignes qu'un officier, couvert de sueur et de poussière, venait d'écrire sur la forme de son chapeau. En pensant à cela, j'en éprouvais je ne sais quel étrange plaisir, quel bizarre étonnement. Il me semblait voir tout un chêne sous la frêle écorce de son gland; des siècles d'avenir, venant se mettre à l'étroit dans quelques rapides minutes.

Les envoyés turcs n'avaient pas tardé à témoigner le desir de se retirer.—Quand il est question de paix, avait dit l'un d'eux, il ne faut pas se présenter à la prière du soir qu'elle ne soit conclue. Au moment où ils prenaient congé, le général en chef laissant apercevoir quelque doute sur l'entière adhésion du dey promise en son nom :—Voulez-vous, répondit l'un d'eux, le regardant fixement, mais d'une voix douce et calme, qu'à mon retour je tienne le traité d'une main et sa tête de l'autre?— A Dieu ne plaise, s'écria M. de Bourmont quelque peu troublé de la proposition; à Dieu ne plaise que je veuille la mort de quelqu'un hors du champ de bataille!—A ces paroles, le Turc, dont la figure était demeurée impassible pendant que lui-même avait parlé, laissa percer à son tour quelques marques d'étonnement. C'était pour lui la chose du monde la plus naturelle qu'il avait dite. Le doute exprimé par M. de Bourmont n'avait d'ailleurs aucun fondement. Le dey avait survécu à sa puissance. Pour employer une expression turque, il en était là, qu'il ne lui aurait pas été possible de faire tomber une seule tête.

Le lendemain, après avoir demandé de nouveaux délais qui furent refusés, il dut se résigner. Il se retira dans la maison qu'il

habitait avant son élévation, et les portes de son palais s'ouvrirent au vainqueur.

De tous les deys précipités du trône, c'est-à-dire, à deux ou trois près, tous ceux qui régnèrent, il fut je crois le premier qui survécut à sa chute. Sous le beau ciel de l'Italie, au milieu de ses femmes, de ses serviteurs, il peut achever en paix le peu de jours qui lui sont comptés. Il n'a plus à craindre de se laisser prendre à ce trébuchet, toujours ensanglanté, que la capricieuse tyrannie des janissaires a tendu long-temps au-devant de ses pas; où, suivant toute probabilité, il devait laisser sa tête. Cette exception que le sort a faite en sa faveur, sous beaucoup de rapports, Hussein la méritait. Ce qu'il avait de mauvais lui était commun avec la soldatesque dont il était le chef et le représentant; ce qu'il eut de bon, était bien à lui, lui appartenait bien en propre. Au témoignage unanime des consuls européens, il usa avec une modération extrême, jusque-là inconnue, du pouvoir immense autant qu'éphémère dont il fut quelques années dépositaire. Le droit, la justice, l'équité, n'étaient point choses qui lui fussent inconnues, ou dont il se jouât les connaissant. Ils les aimait et les pratiquait: seulement, et il le fallait bien, c'est tels qu'il les concevait, qu'il les aimait et les pratiquait, c'est-à-dire, tels que les pouvait concevoir un soldat aventurier, un pirate, un dey d'Alger. Ce fut même ce qui amena sa chute. Trouvant ses prétentions légitimes, et elles l'étaient en elles-mêmes, dans les réclamations qu'il éleva au sujet des trois ou quatre millions de l'affaire Bacri, il ne parvint jamais à comprendre que ce fût devant les tribunaux français qu'il s'agissait de les faire valoir. Tout avis de s'adresser à eux que lui fit donner notre gouvernement, il le considéra toujours comme un déni de justice. — Si le roi de France, lui arrivait-il parfois de répéter au moment de la rupture, était créancier d'un de mes sujets, le roi de France serait payé, ou la tête du débiteur tomberait dans les vingt-quatre heures.—De là son refus constant de tout moyen conciliatoire, de là son irritation, de là le fameux coup d'éventail dont il brisa son trône fragile.

A l'heure de l'adversité où l'on a vu fléchir tant de nobles courages, il montra de la grandeur d'âme, de la dignité véritable. En présence de M. de Bourmont dont son sort dépendait encore, bien qu'il se trouvât là sous de vraies fourches Caudines, il ne courba pas trop bas la tête. Il semblait croire qu'il lui suffisait d'être à la merci de la France pour n'avoir plus rien à en redou-

ter. Les évaluations qu'on lui demanda sur une partie de sa fortune, qui se trouvait entre nos mains, et qu'il s'agissait de lui restituer, au premier abord parurent modérées; vérifiées plus tard, elles furent trouvées exactes. Il donna des renseignemens étendus, détaillés, sur l'administration de la régence, sur les beys avec qui nous allions entrer en relation, et, après une conférence de trois quarts d'heure, termina par ces mots, que vous serez, peut-être, quelque peu étonné de trouver dans sa bouche :—Sur tout ce que j'ai dit l'on peut m'en croire, car moi aussi j'ai régné, et l'on sait que la parole des souverains doit être sacrée.—Bien entendu d'ailleurs que je ne vous donne pas cela comme paroles d'évangile.

Ce dut être un moment d'enivrement pour M. de Bourmont que celui, où, dans toute la pompe de la victoire, il reçut Hussein, se présentant en suppliant dans le palais qu'il avait quitté la veille. Mais ce jour-là, presque à la même heure, à Sidi-Feruch, une demi-compagnie de grenadiers, les armes renversées, escortait un cercueil vers l'enclos devenu depuis peu notre cimetière. Derrière venaient en assez grand nombre des officiers de tout grade, dont plusieurs laissaient lire sur leur visage une sorte d'amer désappointement, de douloureux mécompte; peut-être n'en aurait-il pas fallu davantage à l'observateur pour apprendre que celui qu'on conduisait à sa dernière demeure, victime de quelque caprice du sort, avait été dérobé à de nobles, à de légitimes espérances, était tombé sur le seuil d'une destinée brillante. Le convoi arrivé à son but, le cercueil descendu dans la fosse, et les deux grenadiers qui l'avaient creusée se préparant à la combler, un officier détachant sa propre croix de Saint-Louis l'y jeta. Chacun l'en remercia d'un regard;—cette croix allait bien à ce cercueil, mieux qu'à bien des habits. Celui dont il renfermait une partie de la dépouille mortelle l'avait, lui, payée de son sang. La fosse comblée, le colonel *** tira son épée et l'en salua — : Adieu donc, dit-il, cher et brave Amédée, et les assistans se dispersèrent. C'étaient les funérailles d'Amédée de Bourmont (1).

Peu d'heures après, dans une sorte de salon précédant l'appartement où lui-même se trouvait, le général en chef entendit un bruit dont il ne put discerner la nature. Il s'en informa d'un aide-de-camp qui au même instant entrait chez lui. — C'est un

(1) Le corps fut embaumé, mais on enterra les entrailles, les parties corruptibles.

jeune officier qui vient d'apprendre la mort de son frère, et qui pleure. — Pauvre jeune homme, je le plains. — Et vous, général, que pensez-vous des dernières nouvelles d'Amédée? — Mais elles sont bonnes; bientôt, je l'espère, il sera avec nous. — Moi, je ne l'espère pas. — Auriez-vous donc d'autres nouvelles? — Oui. — Mauvaises? — Oui. — Est-ce que .... Il ne put achever; la vérité se montrait tout entière sur le visage de celui qu'il interrogeait. Il se laissa retomber sur le divan d'où il venait de se soulever. C'étaient les sanglots mal étouffés de l'un de ses fils qu'il avait entendus. Peu de jours après, celui qui avait été auprès de lui le messager de cette triste nouvelle, et qui tenait à lui par des liens de reconnaissance et d'affection qui en faisaient aussi un fils, fut à son tour frappé mortellement. Mais ce dernier évènement dut, ce me semble, trouver M. de Bourmont préparé; dans le malheur qui vint ainsi le frapper tellement à l'improviste, dans ce deuil de cœur qui vint former un odieux contraste avec l'éclat extérieur de sa situation d'alors, il y avait une sorte d'ironie de la destinée qui dut le faire entrer en défiance de l'avenir. Lorsque, bientôt après, l'exil, la pauvreté, la proscription vinrent s'asseoir à ses foyers, j'imagine qu'il les reçut comme des hôtes attendus.

Deux jours après cette triste nouvelle, M. de Bourmont fut visiter Hussein. Celui-ci sentit que, tout froissé qu'il pouvait être de sa propre chute, tout penché qu'il se trouvait sur le bord d'un abîme d'incertitude, et peut-être de misère, c'était pourtant lui qui, dans cette occasion, avait à se montrer généreux. Il adressa des paroles de consolation à celui qui habitait son palais et s'asseyait sur son trône. Il parla de fatalité et de sort irrévocable; il balbutia des mots de résignation; mais, pendant qu'il parlait de la sorte, il se souvint sans doute qu'il était père aussi : on vit, dit-on, une larme rouler dans ses yeux. Un même sentiment avait uni pour un instant deux hommes que tout faisait ennemis, dont l'un montait si haut alors sur la ruine de l'autre.

Nous procédions encore au désarmement des janissaires, lorsque Hussein se présenta aux portes de la Casauba. Il fallut même se hâter pour lui éviter ce spectacle qu'il n'eût pas été généreux de lui laisser voir. Lorsqu'il sortit, peu s'en fallut qu'il ne se rencontrât avec le bey de Tittery qui venait recevoir une nouvelle investiture de son Beylick au nom du roi de France. Le bey attendait déjà depuis quelque temps; mais enfin il n'en ar-

riva pas moins qu'entre le moment où le pouvoir qui s'écroulait eut achevé de déposer ses armes, et celui où fut rendu le premier hommage au pouvoir qui s'installait à sa place, il s'écoula bien une demi-heure : le fait vous paraîtra peu croyable, je ne l'ignore pas, mais le devoir de l'historien est de dire la vérité, fût-ce aux dépens de la vraisemblance.

La population de la ville avait de même accepté notre domination sans répugnance, au moins sans résistance. Le jour même où, descendant de nos montagnes, nous nous approchâmes de la ville pour nous emparer de ses portes, et nous établir dans ses faubourgs, nous nous trouvâmes mêlés à ses habitans. Ils ne nous montrèrent ni crainte, ni défiance. Maures et Kolouglis, et surtout Juifs, alléchés dès ce premier instant par l'appât du gain, se pressèrent à l'envi autour de nous. Nos vêtemens, nos armes, nos manœuvres étaient pour eux d'intarissables sujets de curiosité : mais ce qui l'était plus encore était la façon dont nous usions de la victoire : ne point menacer, ne battre personne, payer, au décuple de leur valeur, les fruits, le tabac ou les pipes que nous leur prenions, c'étaient choses qu'ils semblaient ne pas croire, bien qu'ils les vissent de leurs propres yeux. Je me rappelle que, m'étant arrangé de quelques fruits, je ne parvins pas sur-le-champ à faire concevoir au jeune Maure à qui je les prenais, que j'avais aussi quelque chose à lui donner en retour. Ils ne tardèrent pas néanmoins à se faire à ce procédé, bien qu'il fût nouveau, et comme ils avaient autant d'envie de vendre que nous d'acheter, il s'établit entre nous de nombreuses relations, d'où il sortit, au bout de quelques heures, toute une langue formée de provençal, d'italien, d'espagnol et de français, où les gestes, à la vérité, tenaient assez bonne place, et que les soldats assis sur les devantures des boutiques de barbier, et prenant du café à la turque, jargonnaient intrépidement. Chacun d'eux était devenu le centre d'un groupe de Maures et de Juifs, qui l'écoutaient bouches béantes. Mais les Turcs se tenaient à l'écart. A leur place ordinaire, et la pipe à la bouche, ils échangeaient entre eux quelques rares paroles dont les évènemens récens ne semblaient pas toujours le sujet. Aventuriers, ne possédant rien au monde que la solde qu'ils perdaient ; hier, les maîtres, les souverains de ce pays dont nous les chassions aujourd'hui ; hier, ayant droit de vie et de mort sur ces Juifs, qui maintenant les regardaient avec insolence, se hasardaient presque à les coudoyer, ils paraissaient également insensibles aux regrets du passé, aux crain-

tes de l'avenir, aux vexations du moment : sur les ruines du monde, ils en auraient remontré au sage d'Horace. Au fait, ils n'en étaient pas moins assurés de se reposer un jour sous des arbres toujours verts, dans les bras de houris toujours belles, avec des forces éternellement renaissantes. Qu'était-ce donc qu'un misérable royaume de la terre pour ceux à qui la foi livrait un semblable paradis?

L'exemple du bey de Tittery n'avait point été suivi par les tribus arabes avec grand empressement. Leur soumission à notre autorité se faisait attendre. Il passait pour constant néanmoins que leurs dispositions nous étaient favorables, lorsque arriva un évènement qui les changea complètement. Dans une reconnaissance sur l'Aracht, rivière célèbre dans l'histoire d'Alger, le général en chef se décida à entreprendre une expédition sur Belida. Cette ville, autrefois riche et manufacturière, renversée depuis quelques années par un tremblement de terre et maintenant pauvre et ruinée, est située au pied de l'Atlas, dans une position d'où l'on voit les sommets des diverses chaînes de montagnes s'élever graduellement les uns au-dessus des autres, et former un immense amphithéâtre dont les extrémités échappent à l'œil et dont le faîte se perd dans les nuages. Quel était le but de cette expédition? Était-ce de jouir de ce spectacle ou bien d'aller effrayer de notre présence des tribus éloignées qui peut-être ne nous avaient pas rencontrés sur le champ de bataille? je l'ignore. Mais, soit que le général en chef n'eût pas été informé avec exactitude des véritables dispositions des Arabes à notre égard, soit que ces dispositions eussent changé, ou bien que les Cabaïles, tribus montagnardes, essentiellement cupides et féroces, aient cru trouver là, en raison du peu de peu de forces qu'ils voyaient, une occasion assurée de butin, au moment où le détachement se remettait en route pour le retour, et qu'en toute sécurité il prenait à peine les précautions militaires d'usage, il fut tout-à-coup attaqué. Cette attaque se renouvela ou se prolongea pendant les seize heures de chemin de Belida à Alger. On marchait environné, aiguillonné, piqué par des essaims d'Arabes, qui allaient grossissant sans cesse. La discipline européenne, du canon, un escadron de cavalerie qui, en raison du désordre des assaillans, donnait le moyen d'en tuer bon nombre de temps à autre, tout cela nous assura, dans cette longue série d'escarmouches, une incontestable supériorité. Si les Arabes nous tuèrent quelques hommes, ils en per-

dirent vingt fois davantage. Mais n'est-il pas arrivé à certain général de faire à son profit, d'une bataille demeurée indécise sur le terrein, une victoire éclatante, au moyen d'un *Te Deum*, qu'il eut l'idée de faire chanter? Quelque chose de semblable se passa à cette occasion. Bien que nous n'eussions été attaqués qu'au moment du départ, qu'en conséquence le départ ne fût pas déterminé par l'attaque, que nous fissions des haltes fréquentes, que la direction de notre marche ne déviât pas d'un pouce de ce qu'elle devait être, les Arabes n'en virent pas moins dans cette journée un grand succès, un immense avantage pour eux; or, par cela même qu'ils le crurent, elle le devint en quelque sorte. Elle en eut du moins toutes les conséquences immédiates. Le prestige dont jusque-là nous étions entourés se trouva détruit. Eux, habitués à fuir devant nous, à leur tour ils croyaient nous avoir vus en fuite. Nous avions cessé d'être pour eux les hommes du destin, de la fatalité.

Dans une grande assemblée au cap Matifoux, où les chefs de tribus se réunirent pour délibérer sur la conduite à tenir vis-à-vis de nous, à peine se trouva-t-il deux ou trois voix isolées, qui osèrent parler, non de soumission, mais d'alliance avec les chrétiens, et qui bientôt furent étouffées par les clameurs belliqueuses de l'immense majorité.—Peut-être, s'écriait-on de toutes parts, eût-il été sage de s'unir avec les Francs au moment de leur débarquement, et de les aider à vaincre les Turcs. Cette alliance alors eût pu être profitable aux tribus. Les Turcs chassés, il aurait pu arriver que les Francs se fussent montrés reconnaissans, et si cela n'avait pas été, si cette domination nouvelle avait dû être aussi rude que celle des Turcs, encore eût-elle mieux valu pour les Arabes; car les maladies, le climat, les tempêtes leur eussent laissé pendant long-temps encore l'espoir d'en être affranchis; mais, après la victoire de Belida, pendant que, resserrés dans l'enceinte même d'Alger, les Francs étaient peut-être sur le point de se rembarquer, n'était-ce pas folie que de se soumettre à eux, que seulement traiter avec eux? N'était-ce pas tendre bénévolement les mains aux fers, le cou au joug? Quelques-uns, tout entiers à leur animosité contre nous, allaient jusqu'à oublier leur haine des Turcs. Ils les regrettaient hautement. Les Turcs au moins étaient de vrais croyans; comme eux-mêmes, des enfans du prophète. Les Turcs respectaient les femmes; les Turcs ne volaient pas les propriétés; les Turcs ne profanaient pas les mosquées. De vagues rumeurs nous accu-

saient en effet sur tous ces points, et la disposition des esprits les faisait accueillir avec empressement. Aussi, malgré leur fausseté, malgré les assurances contraires que purent donner des ulémas, députés à l'assemblée par le général en chef, les scheiks ne se séparèrent qu'après avoir décidé à la presque unanimité la guerre aux Francs. Les avis les plus violens manquent rarement d'être goûtés par les assemblées délibérantes, surtout lorsqu'ils sont déraisonnables.

Mais autre chose de hurler la guerre avec de grandes acclamations, autre chose de la faire. Il n'existait alors chez les Arabes aucun motif qui pût les soutenir long-temps dans cette résolution. Ils n'étaient point accablés de ces charges pesantes qui font qu'un peuple veut réellement mourir ou s'en affranchir; ils n'étaient point profondément, sérieusement blessés dans leur croyance, car trop de récits et de témoins oculaires démentaient les bruits de nos prétendues profanations : ils ne pouvaient avoir contre nous de ces haines d'esclave contre le maître, d'opprimé contre l'oppresseur, couvées de longues années pour éclater un jour, violentes, implacables, exterminatrices : c'était seulement un peu de mensongère fumée de victoire, qui, à propos de Belida, leur avait monté à la tête. Avant d'en venir aux effets, l'effervescence qu'elle occasiona s'était déjà dissipée tout entière en vaines et bruyantes paroles. A peine parla-t-on quelques jours d'un rassemblement général des tribus, qui ne s'effectua jamais, d'une attaque qui n'eut jamais lieu, et nous demeurâmes les paisibles possesseurs de la ville d'Alger et du territoire de la régence.

Alors tout service, ou à-peu-près, ayant cessé pour moi, je me mis à passer la plus grande partie de mon temps dans un café près du port, qui, avant les évènemens, était le rendez-vous habituel des janissaires. Ils y venaient encore en assez grand nombre. Là, nous échangions d'innombrables bouffées de tabac. Comme j'ignorais leur langue, et eux la nôtre, c'était à cela que se bornaient nos relations; mais je le regrettais vivement. J'aimais la noblesse, la dignité soutenue, la gravité de leurs manières; j'aimais l'opposition tranchée, et selon moi pleine de charme, de leur calme extérieur, de leur impassibilité apparente, avec la fougue, l'énergie connues de leurs passions. Lorsqu'on les voit demeurer de longues heures immobiles, comme devenus de marbre, si l'on se met à penser à leurs emportemens furieux, à leur mépris de la vie, à leurs amours indomptables

auxquels suffisent à peine les voluptés effrénées de leurs harems, on se plaît à ce contraste comme à celui d'un volcan dont on entend bouillonner la lave, et mugir la flamme, à travers la glace et la neige qui le couvrent.

Les Turcs n'étaient pas seuls d'ailleurs à m'attirer en ce lieu. Notre expédition avait amené à Alger bon nombre de gens à physionomie singulière, à existence excentrique; de ces gens dont la guerre, les voyages, l'aventureux de tout genre, sont le domaine, la patrie, presque toujours intéressans, amusans à écouter, à pratiquer : nos interprètes, par exemple. La plupart de ces derniers (toute classification laissant d'ailleurs large part aux exceptions) étaient de ces sortes de gens que je viens de désigner. Français ou Italiens, que des motifs divers presque toujours politiques avaient fait sortir de leurs pays, ce n'était pas, vous vous en doutez bien, sur les bancs du Collége de France qu'ils avaient appris ce qu'ils savaient de turc et d'arabe; c'était en courant le Levant en marchands aventureux, ou plus souvent encore en vrais soldats de fortune. Ils arrivaient de Constantinople, de Smyrne, d'Alexandrie, de Damas, de Jérusalem. Vous n'eussiez pu déterrer dans tout le Levant un coin de terre où l'un d'eux au moins n'eût été, un évènement où quelqu'un d'entre eux n'eût mis la main. Il s'en trouvait qui s'étaient battus pour Ali, pour Ibrahim ou pour les Grecs; les mêmes avaient été tour-à-tour aux Grecs et aux Turcs, selon que la solde était meilleure ici où là. Tous racontaient à plaisir des guerres, des naufrages, des caravanes à travers les déserts, des faveurs et des disgrâces de pacha, des aventures où se trouvaient jetés pêle-mêle des murailles escaladées et des intérieurs de harems, où brillaient confusément des lames de poignard et de beaux yeux de sultanes : que sais-je? Tout cela ne laisserait pas que de m'embarrasser quelque peu, s'il me fallait en faire, comme on dit, la preuve légale; eux tout autant, je suppose. Mais cela n'en était pas moins amusant à écouter. Je mêlais tous ces récits les uns aux autres à mesure que je les entendais; je les confondais, je les enlaçais, je les nouais entre eux de mille façons, et je m'en faisais ainsi, tout en fumant ma longue pipe, comme un roman bizarre dont j'aurais feuilleté quelques pages, comme un drame fantastique qui se serait joué pour moi tout autour de la Méditerranée. —Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Parmi les personnages de ce roman ou de ce drame, il en était trois avec qui je me trouvais le plus volontiers : un Grec

de Constantinople, un chrétien de Syrie, un républicain français. L'histoire de chacun d'eux, réduite à des proportions scrupuleusement historiques, présentait encore de singuliers jeux de la fortune, d'étranges contrastes, et vaut peut-être la peine que je vous la raconte en peu de mots.

Le Grec avait été long-temps au service de la Porte. C'était un de ces Fanariotes auxquels les Turcs jettent à dévider les fils embrouillés de la diplomatie, trop subtils pour leurs mains grossières. Il était prince, je crois; à Paris, du reste, ils le sont tous, ou presque tous. Avant l'embarquement, je l'avais vu plusieurs fois à Toulon. Là il m'avait raconté de grands malheurs que lui avait valus la révolution grecque; sa fortune confisquée; sa tête long-temps menacée, et qu'il n'avait pu sauver qu'en se cachant plusieurs jours, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, dans une citerne où il avait pensé mourir de faim, où sa santé s'était détruite pour toujours : il m'avait dit encore la misère qui avait suivi, et l'incertitude de l'avenir rendue horrible par les souvenirs d'une grande fortune perdue. Néanmoins, tout en racontant cela, tout en disant comment la Porte, le frappant pour un fait auquel il était étranger, l'avait jeté dans cet abîme ; n'ayant point encore désappris son langage officiel, fidèle encore à ses habitudes de courtisan, il disait d'un ton doucereux : — Et pourtant, ce n'est pas à la Porte que je puis en vouloir, car enfin les Grecs s'étaient insurgés : que voulez-vous qu'elle fît ? A Alger ce n'était plus le même homme : langage, habitude de style, façon de penser, tout avait changé. Il se posait en vainqueur vis-à-vis les Turcs, avec plus de fierté que ne l'avaient probablement jamais fait Botzaris ou Canaris. Je l'entendis se plaindre amèrement des égards que nous avions pour eux, et qu'il appelait de la faiblesse. Il ne pouvait se faire à les voir assis ou bien fumer devant nous. Il réclamait vivement un ordre du jour qui leur enjoignît de se lever à l'approche d'un officier français, surtout d'un interprète. Cette ivresse du triomphe lui montant au cerveau, il en avait oublié pour tout de bon, je crois, et la Porte et le Fanar. — Eh bien ! monsieur, lui dis-je un jour, lui montrant le misérable taudis où nous nous trouvions, il doit y avoir loin de ceci aux délices si vantées de votre Fanar? — Vous voulez dire de notre Paris? interrompit-il vivement avec une aisance, une désenvolture tout-à-fait fashionnables.

Le chrétien s'appelait Jacob Habaïbe. Il était né dans le pachalick de Saint-Jean-d'Acre, d'une famille riche, puissante,

renommée de temps immémorial pour son extrême piété. Il se rappelait encore, parfois avec émotion, avoir, pendant son enfance, accompagné fréquemment sa mère en pèlerinage à Jérusalem. Dans cette famille, la tradition avait conservé ineffaçables, à travers les siècles, les souvenirs des croisades. Il était peu de jours où ces grands évènemens ne revinssent pas dans la conversation. Et comme depuis ce moment où la domination musulmane avait été sur le point d'être brisée par l'épée des chrétiens, le tombeau du Christ délivré, rien de vraiment important ne s'était passé dans le monde pour ceux qui gémissaient encore sous cette domination, qui voyaient encore ce tombeau journellement profané; comme rien de nouveau, en quelque sorte, ne s'était mis là entre ces évènemens et les récits qui s'en faisaient, après tant d'années écoulées, ils remuaient aussi fortement les cœurs et les imaginations que s'ils fussent arrivés de la veille. Le temps s'était, en quelque sorte, arrêté depuis six siècles sur le seuil de la maison qu'habitait Jacob. L'on y vivait contemporain de saint Louis; mais l'on y vivait aussi sous la sanguinaire tyrannie de Djezzer, pacha de Saint-Jean-d'Acre. Pendant de longues années, les chrétiens, en leur double qualité de vaincus et d'ennemis du prophète, en avaient souffert plus encore que ses autres sujets. La coupe d'amertume leur paraissait même tellement emplie, que c'était une raison pour que l'espérance commençât à renaître, et les plus hardis en étaient à se dire tout bas qu'il n'était pas possible que Dieu permît que cela durât encore long-temps de la sorte.

C'est dans ces circonstances, c'est après avoir été nourri dans de semblables sentimens que Jacob reçut un beau matin la proclamation de Bonaparte qui annonçait la marche de l'armée française; il appelait aux armes les chrétiens de Syrie. Jacob n'hésita pas un instant. Il crut les temps venus où, suivant d'antiques traditions qui n'avaient jamais cessé de consoler les chrétiens, la terre sainte allait sortir des mains des infidèles. A peine se donna-t-il le temps de faire disposer son château à recevoir garnison nombreuse. Il rassembla à la hâte ce qu'il put trouver sous la main de chevaux arabes, d'objets précieux, d'argent comptant, et il vint à la tête d'une soixantaine de membres de sa propre famille se présenter aux Français. Vous devinerez facilement qu'il dut être bien reçu. Au siège de Saint-Jean-d'Acre il fut le commensal habituel de Bonaparte. Après le siège, lorsque, suivant une expression de Bonaparte, Sidney-Smith lui eut

fait manquer sa fortune, force fut à Jacob de suivre l'armée hors de Syrie. Proscrit dans son pays, où sa tête était mise à prix, le camp français était devenu sa patrie. Bonaparte eut un moment la pensée de le mettre à la tête de quelques régimens de chrétiens cophthes. Mais ce projet n'avait encore reçu aucune exécution lorsque l'armée revint en France, où Jacob l'accompagna.

Sous la préoccupation des idées qui l'avait conduit parmi les Français, Jacob, à peine arrivé dans leur camp, avait trouvé de fréquens sujets d'étonnement. Aux premiers pas qu'il fit, il se rencontra avec un général qui, ayant saisi par sa barbe blanche le supérieur d'un couvent de chrétiens syriaques, l'en secouait assez rudement : il s'agissait de réquisitions auxquelles le bonhomme ne voulait point entendre : ce n'était très probablement qu'une menace ; toutefois ces manières n'en parurent pas moins quelque peu étranges à Jacob dans le compagnon d'un nouveau saint Louis. Le lendemain il se fatigua inutilement à chercher dans tout le camp le lieu où se disait la messe : il était seul, à ce qu'il paraît, à la prière du matin, seul aussi à celle du soir. Ce fut encore pis en France ; la première église à laquelle il courut était devenue un magasin à fourrage. Apprenant un peu le français, il entendit parler guerre d'Allemagne, guerre d'Italie, journée de fructidor, vendémiaire, brumaire, peut-être encore Pitt et Cobourg par quelques arriérés ; mais terre sainte, tombeau du Christ et sa délivrance, personne n'en disait mot. A la vue de tout cela, à tous ces discours, Jacob se frotta long-temps les yeux, puis enfin finit par s'éveiller homme de son temps. D'ailleurs il ne s'appartenait plus. Bonaparte avait mis la main sur lui. Il l'avait saisi de cette rude main avec laquelle il savait broyer, pétrir, amalgamer ensemble, pour en élever le piédestal de sa toute puissance, les élémens les plus rebelles, les plus hétérogènes ; de ce chrétien fervent, de ce croisé oublié dans notre siècle, il fit le colonel d'une troupe de mahométans ou plutôt de mécréans, s'il en fut jamais, de ces brillans mamelucks de la garde impériale. Jacob fit à la tête de ce corps toutes les campagnes de l'empire. La restauration l'avait mis en retraite ; mais, au premier coup de canon que cette restauration avait tiré contre les Turcs qu'il n'avait jamais cessé de haïr du fond du cœur, il était accouru ; et, faute de mieux, s'était fait interprète.

Passons maintenant au républicain. Celui-ci, volontaire des premiers temps de la république, commandait un bataillon dans

l'expédition d'Égypte. Au moment de l'empire, sur l'un des registres ouverts pour recueillir les votes de l'armée, il mit *non*. A quelque temps de là Bonaparte passant la revue de son régiment arrive à lui :—C'est donc vous qui n'avez pas voulu que je fusse empereur?—Oui.—Et pourquoi?—Parce que ce n'était pas la peine de couper le cou à Louis XVI, si c'était pour avoir un empereur.—Rendez-vous chez vous pour y attendre mes ordres. Ces ordres ne se firent pas long-temps attendre; c'était une destitution et une injonction de quitter la France sous deux jours. Le commandant B..... passa en Italie. Il essaya quelque temps de lutter contre la mauvaise fortune, contre des besoins toujours renaissans. Mais il vit sa cause perdue. Il n'avait d'autre ressource que son épée; il finit par l'offrir à un ancien camarade, autrefois soldat comme lui, avec lui, puis devenu roi à la suite des aventures de la république, à Murat. Sous Murat, il continua à guerroyer, monta en grade, et à sa chute rentra en France où il obtint une retraite. Mêlé depuis ce temps, à Rome, à je ne sais quelle histoire de carbonari, il y avait été quelque temps en prison. Puis enfin, sans trop de raison, aiguillonné par quelque ancien goût de bivouac et de poudre à canon, il était venu mettre au service de M. de Bourmont ce qu'il avait appris d'arabe sous Bonaparte et Kléber. Là, il ne se faisait pas faute de redire les mêmes paroles que jadis il avait si rudement jetées à la face de Napoléon. A cheval depuis trente ans sur son raisonnement, il avait traversé toutes les révolutions de notre temps, s'était allé heurter à tous les évènemens sans en être désarçonné; il répétait encore imperturbablement, sans variante aucune:—Et au fait, n'avais-je pas raison? était-ce la peine de couper le cou à Louis XVI pour avoir un empereur? A cela dit de la sorte, à celui qui le disait, qu'eussiez-vous trouvé à répondre? quant à moi, je le confesse, je n'y trouvai jamais rien. Aussi notre conversation qui arrivait nécessairement là, quelqu'eût été son point de départ, s'y terminait-elle le plus souvent. Mais ce n'en était pas moins un vrai plaisir pour moi que de me trouver avec ce brave et loyal officier, avec ce républicain aux convictions d'airain. J'aimais à penser que Bonaparte, ce Bonaparte dont nous avons fait je ne sais quel être fantastique plus qu'un homme, plus qu'un dieu, au dire de quelques-uns, un jour aussi s'était trouvé vis-à-vis ce même homme, et que lui-même, non pas ici par aide-de-camp, chambellan ou ambassadeur, mais de sa propre bouche, le fixant de ce regard dont tant de gens ont pré-

tendu que la fascination ne pouvait se soutenir, que Bonaparte donc lui avait dit : —Vous ne voulez pas de moi pour maître? Et que celui-ci, le regardant avec des yeux qui ne se baissaient pas non plus, parlant franchement, simplement, bonnement, comme un homme enfin doit parler à un autre homme, lui avait répondu : — Non vraiment, je n'en veux pas! — C'est quelque chose au moins que cela! Calculez un peu sur vos doigts à combien l'aventure est arrivée : vous n'irez pas loin, je vous le jure, pour en faire le compte.

Des femmes du pays, j'aurai moins à vous dire encore que des hommes. Elles sont belles, assure-t-on, mais elles nous sont demeurées, à cette époque du moins, cachées, voilées, inabordables à la moins *criminelle conversation*. On rencontrait bien à la vérité par les rues, par les places, des Juives en grand nombre, mais le teint si have, avec cela tellement malpropres, tellement déguenillées, qu'il n'y a pas, je crois, de grenadier, qui, de leur vue seule, n'en eût assez. L'imagination se refusait absolument à les classer dans le genre femme. On voyait encore des espèces d'ombres blanchâtres, dérobées aux yeux par d'épaisses couvertures de laine, qui, du sommet de la tête, tombaient toutes raides jusqu'à mi-jambe; mais sur leurs voiles la discipline et les ordres du jour avaient écrit de si terribles défenses, qu'aucun, bien que la main en démangeât peut-être à plusieurs, ne se hasarda à les soulever pour s'assurer de la chose. Pour tout dire aussi, ce que leurs pieds et le bas de leurs jambes nues permettait de voir d'une peau le plus souvent fanée, flétrie, était loin d'annoncer de jeunes et frais visages. Les vieilles étaient peut-être seules à sortir; peut-être aussi les laides qui comptaient sur leurs voiles? Je veux consulter sur ce point quelque belle dame de mes amies.

Une fois, une seule fois, le hasard souleva pour moi l'un de ces voiles impitoyables.

Revenant du port où j'avais vu embarquer un certain nombre de Turcs qu'on déportait, et retournant à la Casauba, je cheminais à travers des rues tout-à-fait désertes. A quelques pas de moi, j'en aperçus un qui, portant une femme dans ses bras, s'assit sur une borne, à l'entrée d'une étroite et obscure ruelle. Au moment où je passais près de lui, voulant faire tomber la cendre d'un cigarre que je fumais, j'abandonnai mon sabre qui résonna sur le pavé. Le Turc entendant ce bruit, tressaillit et releva vivement la tête. Ce mouvement découvrit la figure de la femme qu'il tenait. Imaginez de

magnifiques yeux noirs illuminant de leur éclat un teint d'une éblouissante blancheur : de grands cheveux plus brillans que l'aile d'un corbeau et retombant en boucles ondoyantes ; des traits d'une pureté, d'une régularité admirables; admirables aussi de la surprise, de la terreur, de la langoureuse volupté qui s'y peignaient successivement : une tête idéale enfin; une tête de Raphaël éclairée en ce moment à la manière de Rembrandt, par un rayon de soleil qui, l'isolant au milieu de l'obscurité, la caressait en quelque sorte, au sein d'une atmosphère lumineuse : voilà ce qui s'offrit à moi. Je passai lentement devant-elle, j'y repassai plus lentement encore, une fois, deux fois, plusieurs fois, pendant que le Turc me poignardait de ses regards où étincelaient la colère, la haine, la jalousie. A la fin, se saisissant de nouveau de la belle créature, et l'emportant légère comme un enfant, il se remit en marche à pas précipités. Je le suivis sous l'empire de je ne sais quelle fascination, voulant revoir à toute force un moment encore cette merveilleuse apparition; mais ayant de l'avance sur moi, et prenant sans doute sa course au détour de quelque rue, il m'échappa. Marchant à grands pas, je fis inutilement assez de chemin pour le revoir. Les regards qu'il m'avait lancés ne se seraient pas enflammés comme ils l'avaient fait si cette femme eût été sa sœur : l'étreinte convulsive et passionnée dont il la pressait annonçait de reste qu'il n'avait pas été habitué à sommeiller auprès d'elle dans les paisibles voluptés du lit conjugal : c'était probablement un amant qui, profitant du désordre que la déportation des Turcs jetait dans leurs maisons, enlevait sa belle maîtresse, peut-être à quelque vieux mari, quinteux, podagre, jaloux. Je me plus dans cette idée sur laquelle je m'en allai, rêvant pour eux, en expiation du moment de trouble que je leur avais occasioné, de longs jours d'amour et de bonheur.

Voulez-vous maintenant avoir quelque idée de l'aspect de cette ville d'Alger, dont je vous parle depuis si long-temps?

En ce cas, pour recevoir au moins par contre-coup quelque chose de l'impression que vous en auriez reçue en la voyant, supposez-vous arrivant par mer par un beau soleil, voulant monter à la Casauba. La Casauba est, comme vous savez, le point culminant de la ville.

Et d'abord, tenez-vous pour averti que vous ne devez rien rencontrer ici de ce qui partout ailleurs frappe immédiatement la vue. Ne cherchez ni clocher s'élevant aux nues, ni monu-

ment dominant orgueilleusement la foule des édifices vulgaires; ne cherchez ni verdure, ni jardin, ni promenade, ni rivière se cachant dans l'ombre, brillant au soleil, et roulant capricieusement dans ses flots ciel, arbres et maisons.

A la place de tout cela, à quelques lieues en mer, vous verrez apparaître à l'horizon une terre d'une verdure sombre et uniforme, où se détachent quelques îlots de terre rougeâtre. Sur le rivage, au pied d'une montagne, du sommet de laquelle elle paraît avoir roulé et s'être arrêtée au moment de s'engloutir dans la mer, remarquez une énorme pierre blanchâtre. Cette pierre, grandissant à mesure que vous approcherez, finira par couvrir une partie de la montagne : ce sera comme une portion de sa charpente de craie qu'une large déchirure de sa robe verdoyante aurait mise à jour. Long-temps sa blancheur qui éclate au soleil vous éblouira les yeux; vous n'y discernerez quoi que ce soit, à moins cependant qu'à l'aide d'une excellente lunette vous ne puissiez voir confusément dès-lors un saule magnifique, précieusement conservé à la Casauba, et qui, d'où vous le voyez, fait assez l'effet du parasol d'un Bédouin venu là respirer l'air de la mer. Lorsque vous en serez plus près, la montagne se divisera en étages; vous croirez voir grand nombre de carrières régulièrement découpées : ce sont les maisons de la ville; s'élevant les unes au-dessus des autres comme à la courte échelle, elles semblent escalader en rangs pressés les pentes de la montagne. Elles n'ont entre elles aucune diversité de formes ou de couleurs : elles vous fatigueront de leur monotone ressemblance.

A une demi-lieue à-peu-près, au moment où vous commencerez à discerner plus nettement leurs formes, vous apercevrez aussi les batteries du côté de la mer. En face, sont celles du môle; à droite, le fort des Anglais; à gauche, le fort de Vingt-Quatre-Heures; d'autres encore au-delà de ces dernières, et des deux côtés. Ce système de défense est inexpugnable; l'art de l'Europe n'y saurait rien ajouter. Nos artilleurs se promenaient avec délices sous les voûtes des magnifiques batteries couvertes du môle. En voyant cette menaçante et formidable ceinture dont Alger se serre les reins, comme le lutteur qui s'apprête au combat, vous comprendrez avec quel orgueil les Turcs se plaisaient à l'appeler *Alger la guerrière*.

Le port, misérable crique, ne pouvant pas contenir de vais-

seau de haut-bord, ne devra pas vous arrêter long-temps. Entrez donc dans la ville.

Celle-ci peut se diviser en trois parties, en trois zones. La première, comprise entre le port et une grande rue allant de la porte Bab-el-Wed à la porte Bab-Azoun; la deuxième, à limites assez indécises, formées de cette rue elle-même et des rues adjacentes; la troisième, embrassant l'espace qui se trouve entre cette seconde partie, cette seconde zone et la Casauba; au-delà se trouve la Casauba, attenante à la ville, mais en étant cependant tout-à-fait distincte.

En sortant du port, on entre dans d'obscures, d'étroites ruelles, dont la première qui se présente conduit à la grande et large rue de Bab-el-Wed, à Bab-Azoun.

Cette dernière rue est la plus longue et la plus large de la ville. A vrai dire, elle seule même a quelques rapports avec nos rues d'Europe. C'est seulement par elle que peuvent communiquer entre eux les faubourgs considérables situés à l'est et à l'ouest de la ville, ainsi que les campagnes qui sont au-delà. Elle est garnie de boutiques de toutes sortes, mais surtout d'échoppes de barbiers, qui sont autant de lieux de réunion, de cafés. Parallèle au rivage, elle est horizontale dans toute sa longueur; ce qui la rend le seul lieu de la ville où l'on puisse faire un peu de chemin sans monter ou descendre. C'est donc tout à-la-fois une grande route, un bazar, une promenade. Ces raisons diverses y faisaient affluer, du matin au soir, une foule sans cesse renouvelée. Juifs, Maures, Turcs, Bédouins, Kolouglis, fantassins, cavaliers, artilleurs, s'y pressaient, s'y coudoyaient à qui mieux mieux. Il fallait un quart d'heure pour faire dix pas. Les Kolouglis s'y faisaient remarquer à la beauté régulière de leurs traits : les Turcs, à leurs figures mâles et décidées; quelques ulémas, à leurs turbans blancs soigneusement plissés; les Bédouins, à leur mine féroce, à leurs bournous, roulés autour du corps en manteau, rattachés sur la tête en guise de turban; les nègres et les négresses, à des vêtemens toujours blancs, afin que l'ébène de leurs visages en soit plus éclatant, ou bien encore, à leurs ornemens d'argent, à leurs joues bizarrement tailladées; les femmes juives, à leurs cheveux noirs relevés, ou retombant en nattes, comme on les portait, sans doute, sous la tente des patriarches; les Juifs enfin, à leurs coiffures, à leurs vêtemens toujours noirs, car les Turcs leur avaient imposé cette couleur sinistre, les avaient voués à ce deuil éternel.

Vues d'une certaine élévation, toutes ces têtes, si diverses de traits, de couleurs et d'expression, paraissaient se toucher, tant la foule était pressée; elles roulaient, elles coulaient, en quelque sorte, devant vous comme une rivière, comme un torrent fantastique. En même temps, l'oreille était frappée d'un mélange confus de cris, d'imprécations, de juremens, en dix langues diverses, formant certainement le plus étrange bruissement qui ait été entendu depuis Babel.

Au-delà de ce lieu, en se dirigeant vers la Casauba, on entre dans un dédale de rues qui ne ressemblent en rien à ce que l'on quitte.

Celles-ci vont toutes du palais du dey à cette grande rue de Bab-el-Wed, à Bab-Azoun, qu'elles coupent sous des angles divers. Elles s'épanouissent à la façon des branches d'un éventail, avec cette différence pourtant, c'est qu'au lieu d'aller en ligne droite, du point de départ à la base, faisant entre elles des angles égaux, elles se mêlent, se croisent, se brouillent en chemin, de manière à former le labyrinthe le plus énigmatique qu'on puisse imaginer. On les dirait bâties sur le plan d'un écheveau de fil avec lequel aurait joué un chat. Ces rues sont désertes. On y marche entre deux rangs de maisons si rapprochées qu'on se croit parfois menacé d'en être étouffé; dans certain passage on se trouve pris comme dans un étau. Le ciel n'apparaît le plus souvent que comme une ligne bleuâtre. Parfois on le perd tout-à-fait de vue, ne laissant entre elles que de sombres corridors. Les maisons, qui se font face, se touchent en général par leurs étages supérieurs. Leurs fenêtres sont rares, étroites, soigneusement grillées : leurs portes basses, cachées autant que possible; quelques-unes, mais en petit nombre, assez élégamment sculptées. A chaque pas on se heurte à des ruines; on ne rencontre que solitude, nuit, silence; mais en revanche, si d'aventure un rayon du soleil vient à tomber au milieu de l'obscurité sur quelque Juive à la robe antique et aux longs cheveux noirs, sur un Turc, sur un Maure aux vêtemens pittoresques, sur un groupe de fumeurs réunis au fond de la boutique d'un barbier, vous avez devant vous mille jolis tableaux de genre, que vous regretterez long-temps de n'avoir pu fixer sur la toile.

On peut errer long-temps dans ces rues. On ne saurait s'y égarer complètement. Descend-on leur pente rapide, on se

trouve bientôt dans la grande rue que nous quittons. La monte-t-on, on arrive inévitablement à la Casauba.

Ce palais ou ce château est un entassement confus de constructions de styles et d'époques différentes : le type élégant et gracieux de la maison mauresque y est cruellement défiguré, il ne l'est pas assez néanmoins, pour que les yeux ne se trouvent assez vivement saisis des deux étages de galerie, des légères colonnades, des couleurs éclatantes qu'on aperçoit aussitôt qu'on en a franchi le seuil.

Vous remarquerez peut-être, sous une des galeries du rez-de-chaussée, une petite porte étroite et basse. Elle est facilement reconnaissable au grand nombre de serrures et de cadenas qui la ferment; le chêne dont elle est faite disparaît sous des têtes de clous et des lames de fer. Eh bien! sur le seuil de cette porte, une des puissances les plus illimitées qui aient existé sur la terre est venue se briser pendant des siècles sans l'avoir franchie. Il n'est pas un dey qui, d'une parole, n'eût pu faire tomber dix têtes : les efforts de tous réunis n'auraient pu la faire tourner sur ses gonds. Trois clefs différentes la fermaient. Le dey n'en avait qu'une. Les deux autres étaient dans les mains de deux grands fonctionnaires de la régence. Pour l'ouvrir, la coopération de ces trois personnages était donc indispensable. Il fallait, en outre, que la chose ait été délibérée dans le divan. Cette règle, il n'existait pour le dey aucun moyen de l'enfreindre; en secret, cela n'était pas possible, car la porte, donnant sur l'endroit le plus fréquenté du palais, n'était perdue de vue ni jour ni nuit par les janissaires de garde; en public, il en eût immédiatement payé de sa tête la moindre tentative. Cette porte, vous l'avez sûrement deviné, était celle du trésor : c'était aussi, comme vous voyez, la charte d'Alger dans son genre, charte vraiment vérité. Tous ces remparts de précautions et de garanties, dont les autres peuples protègent leurs personnes, leurs familles, leur honneur, celui-ci en avait entouré son argent. Là, des gourdes, des onces, des piastres, des douros, des louis, des guinées, gisaient en cinq ou six monceaux, racontant, monnoyant trois siècles de crimes, de violences et de rapines.

Il n'y a qu'un coup-d'œil à donner aux appartemens mesquins, aux corridors étroits, aux escaliers raides et sans grâce du château. Il faut se hâter de monter sur la terrasse la plus élevée. De là on voit toutes les maisons descendre, se précipiter en masse vers le rivage, jusqu'à ce que s'épanouissant, pour ainsi

dire au choc, elles jaillissent à droite et à gauche en deux faubourgs longs et étroits. On n'aperçoit de ses maisons que leurs blanches terrasses, qui vont s'abaissant de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent davantage du point où l'on se trouve; Alger apparaît alors tout semblable aux traces irrégulières qu'aurait laissées dans une montagne de craie le passage d'une population de géans. On a devant soi comme un immense escalier, auprès duquel celui de Versailles semblerait fait pour des Lilliputiens.

A sa dernière marche, vous pourriez mettre le pied sur un des bâtimens de notre escadre, qui s'étend là comme une cité flottante, une cité européenne venue se poser en face d'une ville africaine. C'est l'Europe se montrant à l'Afrique dans toute la puissance de sa civilisation. Au-delà la mer se déploie dans son immensité. A votre droite, le cap Matifoux projette ses contours hardiment découpés : derrière vous, sur la colline dominant la Casauba, le château de l'Empereur, avec son réduit écroulé, ses batteries ruinées, ses murs renversés, est semblable à un athlète étendu sous le coup mortel. Au-delà, mais dans la même direction, l'Atlas surgit aux confins de l'horizon; puis, enfin, tout autour de vous une multitude d'élégantes villas, rayonnant de la ville comme d'un centre, s'éparpillent au milieu d'une campagne verdoyante, empressées qu'elles sont, après avoir franchi le mur d'enceinte, de s'épandre en liberté, au sortir de rues étroites, sans air, sans lumière, d'avoir leurs coudées franches, de respirer librement.

Parmi ces maisons les plus remarquables sont celles du dey et de l'aga, toutes deux entourées de vastes jardins. Toutes sont d'ailleurs bâties sur le même plan. Ce sont toujours, autour d'une cour carrée, deux étagés de galeries soutenues par de légères colonnes, toujours le type de la maison mauresque; type élégant et gracieux, que le caprice et le goût de l'architecte tourmentent de mille façons, mais ne vont jamais, fort heureusement, jusqu'à briser entièrement. De la cour pavée de marbre, à voir la pierre se plisser autour de soi, en légères ogives, au sommet des colonnes, on dirait une tenture, une mousseline, qu'une main d'artiste aurait pris soin de relever, de draper tout autour de vous. Un bassin d'eau occupe ordinairement le centre de la cour. Les jardins sont d'une simplicité qui rappelle ceux d'Homère; des légumes, des vignes, quelques arbres fruitiers, voilà ce dont ils se composent. Ils sont arrosés par d'abondantes

eaux, qu'on laisse couler en rigoles toujours droites; qu'on ne songe point à faire serpenter en rivière, ou grimacer en cascade; que parfois seulement on retient dans quelques vastes bassins pour en jouir plus long-temps, ou bien qu'on fait jaillir en gerbes élevées pour en multiplier la fraîcheur. Les matériaux employés dans les constructions sont d'aussi peu de prix que le plan suivi est simple, mais ces villas répondent parfaitement au besoin qui les a fait élever : elles sont la forme pure, l'expression naïve et simple d'une idée fortement sentie; il en résulte qu'elles se trouvent en merveilleuse harmonie avec l'aspect des lieux, avec le climat, avec tous les jeux d'air, de lumière. Elles concourent admirablement à former un grand et magnifique spectacle. Lorsque le soleil étincelle sur la chaux vive qui les recouvre, elles éclatent, en quelque sorte, aux yeux, sur la pelouse verte qui les entoure, comme autant de palais de marbre blanc. On a devant soi les jardins enchantés du Tasse et de l'Arioste; on a devant soi un théâtre tout dressé pour les magiques aventures des Mille et une Nuits.

C'est aussi sur le même type que sont construites les maisons de la ville; c'étaient en quelque sorte ces charmantes villas elles-mêmes qui formaient les rues étroites où vous avez erré; mais là, sous l'œil du maître, toutes tremblantes d'attirer son attention, c'est-à-dire, d'éveiller sa cupidité, elles se refusaient à toute élégance, elles se faisaient sombres et sales, elles empruntaient les haillons de la misère.

A gauche en regardant la mer, le long du mur d'enceinte de la ville, se trouvent des arbres en assez grand nombre : figuiers sauvages, saules pleureurs, lauriers-roses, auxquels s'enlacent le lierre, le lilas, le chèvre-feuille. Ils se divisent en bosquets dont chacun est entouré d'un mur à hauteur d'appui. Attiré par la fraîcheur de ce lieu, délicieuse sur une terre brûlée, si vous entrez dans l'un de ces réduits, vous verrez, à l'ombre des arbres qui le couvrent, quelques pierres chargées d'hiéroglyphes et de caractères arabes. Elles sont disposées de manière à figurer assez bien, quoiqu'en petit, nos lits gothiques : ce sont aussi des lits, si l'on veut, mais pour le sommeil éternel, des tombeaux. Vous vous trouvez dans le lieu de repos d'une famille turque ou maure, dont tous les membres, suivant le nouveau rang que la mort leur aura donné, y seront venus se placer à côté de l'aïeul commun, à l'ombre des arbres qu'il aura plantés. Aucun étranger n'est admis à ces sépultures domestiques, ces gens-là

tiennent beaucoup, à ce qu'il paraît, à se retrouver en famille au grand jour du réveil général.

Au-delà, dans la même direction, au milieu d'une terre rougeâtre, se font remarquer de petites maçonneries blanches, arrondies en dôme : c'est le cimetière des Juifs, qui sont là, isolés, parqués au sein de la mort, comme pendant leur vie ils l'ont été au milieu des hommes.

Aussi loin que puisse s'étendre la vue, et dans toutes les directions, la campagne se montre parée d'un luxe de végétation qui annonce une inépuisable fécondité. Cette terre renferme dans son sein des trésors qui sans doute en jailliraient au moindre choc de la charrue. Mais pour cette œuvre, croyez-moi, ne comptez pas sur les Bédouins. L'Arabe aime au-dessus de tout à errer, à vaguer en liberté sous son ciel toujours pur, toujours sans nuages. Il ne demande à la terre que de porter sa tente et de nourrir ses troupeaux. Elle ne lui a pas manqué jusqu'à présent. Il compte sur elle. Pour rien au monde il ne se décidera à clouer en place son habitation nomade, à se mettre des entraves aux pieds, à se courber sur une bêche, à se lier à une charrue.

Toute cette contrée, qui au milieu du jour éblouit les yeux des plus vives couleurs, peu d'instans avant que le soleil parût sur l'horizon, était encore plongée dans d'épaisses ténèbres. Mais à peine aurez-vous eu le temps de discerner à l'orient un seul point lumineux, que ce point aura rempli l'espace, que les montagnes et les vallées auront été inondées de flots de lumière. En sens inverse, il en est de même le soir. Le soleil, dépouillé de ses rayons, déjà touche à la fin de sa course, que la terre est encore resplendissante; puis, tout-à-coup, comme à un signal donné, presque sans transition, sans dégradations de teinte, les ténèbres l'envahissent tout entière. A peine reste-t-il encore, égarées, oubliées au sein de l'obscurité, quelques lueurs pâlissantes qui vascillent pendant trois ou quatre minutes, au sommet des montagnes ou bien à la pointe des minarets. Le tableau a disparu tout aussi rapidement que si l'on avait soi-même fermé les yeux.

Un jour, bien que ce fût pour retourner en France, je cheminais assez tristement le long de ce rivage. J'avais vu la veille

un ami d'enfance que je devais ne plus revoir; la maladie que j'emportais, et dont huit jours passés sous le beau ciel de Provence devaient me guérir radicalement, l'avait lui saisi plus fortement. Le jour qui venait de se lever devait être inévitablement, selon ce que m'avait dit le chirurgien qui le soignait, son dernier de ses jours. Cette pensée me préoccupait péniblement.

La fatigue et la faiblesse se joignant à cela, j'arrivai à bord épuisé. Là, ayant eu la bonne fortune de me faire un oreiller d'un rouleau de cordages, et de mettre ma tête à l'ombre, je fermai les yeux. Presque aussitôt une étrange confusion de choses se fit dans mon esprit; je revis Paris, mais ce n'était plus Paris tel que je l'avais laissé, tel que j'espérais bien le retrouver; c'était Paris avec des assauts au Louvre, à Babylone, aux Tuileries! Paris en guerre, Paris à feu et à sang, Paris abandonné de sa garnison vaincue, sanglante, mutilée! au pouvoir d'une multitude qui s'agitait dans les rues, les carrefours, les places publiques, la fureur sur le visage, du sang sur les mains et les habits! Paris, où les pouvoirs sociaux étaient brisés, où l'ancienne société s'engloutissait comme dans un abîme. Il me semblait voir passer et tourbillonner devant moi une gigantesque et bruyante orgie; il me semblait assister à une amère et fantasque parodie du grand drame de la société, où les rôles de tous les personnages qui le composent, rois, peuples, ministres, artisans, magistrats, soldats, se trouvant intervertis, les contrastes les plus bizarres se heurtaient à chaque pas; où l'horrible, le sérieux, le sublime, le bouffon, se mélangeaient en mille scènes, et d'une incompréhensible façon. C'étaient en un mot les événemens de juillet qu'on racontait à trois pas de moi. Tantôt je croyais y assister, tantôt en entendre seulement le récit; effet bizarre qui se rencontre fréquemment dans les songes, car pour moi, sans figure aucune, ils étaient en ce moment, bien véritablement un songe.

M'étant éveillé au bout de deux heures, je retrouvai tout cela dans mon esprit comme un rêve bizarre. Les dernières traces allaient probablement s'en effacer tout-à-fait, à mesure que je revenais au sentiment de la réalité, lorsque j'entendis quelques officiers parler de ce même rêve que je venais de faire. Ils en raisonnaient fort sérieusement. Mon étonnement en fut extrême; ce fut alors que je crus rêver; je me frottai long-temps les yeux, je me fis redire vingt fois la nouvelle; elle était arrivée le matin même par un brick du commerce, et

bien qu'elle ne fût pas officielle, on la donnait néanmoins comme certaine; j'y ajoutai donc foi comme tout le monde. Cependant à mesure que j'y réfléchis davantage, elle me parut de moins en moins croyable. Il me sembla que rien ne pouvait motiver les fameuses ordonnances auxquelles nous avions déjà refusé de croire sur un bruit vague qui s'en était répandu. En admettant toutefois que ces ordonnances eussent paru; que ce dernier coup de dé eût été joué; qu'eût été fait le dernier va-tout de la monarchie, il me sembla impossible de supposer qu'on ne se fût pas mis en mesure de le soutenir. La garde royale, la garnison, l'artillerie de Vincennes, n'étaient-elles pas plus que suffisantes pour faire face à un mouvement de Paris, pour écraser Paris! Ce n'était donc que sur le terrein du refus de l'impôt, par mille résistances partielles et surtout par la force d'inertie, que je crus possible qu'une résistance sérieuse, une résistance générale vînt à se manifester, d'autant qu'il n'en fallait pas davantage pour donner la victoire à la légalité. Je me dis aussi qu'un gouvernement ayant derrière lui un principe puissant, ayant fait la guerre, ayant une armée, disposant depuis quinze ans d'un budget d'un milliard, d'une administration puissante, était à l'abri d'un coup de main, ne pouvait périr en trois jours. J'arrivai de la sorte à trouver dans la date de la nouvelle un éclatant démenti à la nouvelle elle-même. Je refusai de croire à la vérité, par obstination à demeurer dans la vraisemblance.

Nous n'eûmes ce jour-là aucune communication avec la terre et le lendemain nous mîmes à la voile.

L'impatience de revoir la France était grande à bord. Je la partageais tout le premier. Certains détails, paraissant positifs, mêlés aux récits d'ailleurs assez vagues qu'on nous avait faits, trouvaient de temps à autre le défaut de la cuirasse d'incrédulité logique dont je m'étais revêtu. Alors de poignantes inquiétudes me prenaient au cœur. Ma famille, mes amis, la France enfin, notre belle France, qu'en était-il de tout cela? mais vous le savez, on ne saurait desirer bien vivement d'arriver au but sans voir les obstacles se multiplier en chemin. Les vents contraires ou le calme semblèrent vouloir éterniser cette traversée d'ordinaire fort courte. Je revis encore long-temps les Baléares. Je me rappelle qu'un soir entre autres, pendant que derrière elles le soleil se couchait au milieu d'une pourpre étincelante; qu'en face apparaissait la lune mollement bercée sur un lit de nuages grisâtres; qu'à notre droite un orage expirait dans le lointain

aux sourds roulemens du tonnerre, à la pâle clarté des éclairs; que les sommets des montagnes brillaient comme autant de volcans enflammés, tandis que leurs pieds baignaient dans une mer argentée, elles m'apparurent sous l'aspect le plus poétique, le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Pourtant, combien même en ce moment ne m'aurait-il pas été pénible de voir se réaliser le projet de les visiter, que j'avais souvent caressé à notre première relâche? Ce projet était allé grossir cette longue traîne de projets avortés, d'espérances déçues, de mécomptes de toutes sortes, que chacun de nous porte avec soi, que nous voyons s'accroître d'une si désespérante façon à chaque pas que nous faisons dans ce monde.

Arriva cependant le jour où nous revîmes Marseille. Avec notre pavillon blanc nous fûmes nous heurter au pavillon tricolore, flottant sur le port et sur les forts de la rade. Ce contraste inattendu nous raconta les évènemens accomplis dans toute leur gravité; à ce choc subit, ils jaillirent, pour ainsi dire, au-devant de nous dans leur inconcevable immensité; mais nous ne pûmes immédiatement discerner leurs véritables proportions, en quelque sorte leur nature, leurs formes réelles : ce fut seulement dans la soirée, quelques heures après notre arrivée, que nous apprîmes le désastre de Charles X, et l'ovation populaire de Louis-Philippe.

BARCHOU-PENHOEN.

REVUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE.

ETATS SARDES.

PREMIER ARTICLE.

L'Italie est peut-être le seul pays auquel il ait été donné de se récréer par intervalles une civilisation nouvelle, et une grande époque historique. Tandis que l'Egypte et les contrées de l'Orient, après tant de siècles, paraissent encore épuisées par l'effort d'un premier développement intellectuel, nous voyons en Italie d'abord les Etrusques disputer aux peuples orientaux une civilisation primitive, puis la barbarie guerrière des Romains substituer des siècles de gloire et de liberté aux sciences et aux arts des Toscans. Plus tard les écrits de Cicéron et de Virgile cachent aux yeux de la postérité les proscriptions

des triumvirs et la lâcheté du sénat; et dans ces temps calamiteux où les barbares déchiraient la vieille Europe, on voit le vieillard romain les menacer d'une croix et les faire tomber à ses genoux. Enfin, l'Italie du moyen âge s'élance à la tête de la civilisation moderne, portant d'une main le flambeau des lettres et des arts, et de l'autre l'épée de la liberté. Mais il faut l'avouer, cette grande gloire a disparu. Trois siècles de domination étrangère, pendant lesquels on a tour-à-tour employé la force et l'astuce, les tourmens de la torture et les séductions du plaisir (1), paraissent avoir porté leurs fruits. Cependant c'est à tort que ces mêmes étrangers, après avoir opprimé et mutilé l'Italie, s'obstinent à la représenter comme un cadavre, car les talens ne sont pas plus rares au-delà des Alpes que dans toute autre contrée de l'Europe.

D'autre part, quoique la difficulté des communications intellectuelles, le manque d'un centre d'action, les méfiances des gouvernemens et les fréquentes proscriptions opposent de grands obstacles au développement moral d'un peuple, quoique la fermentation générale des esprits ait porté en Italie toutes les idées vers la politique, nous dirons que ces circonstances ne suffisent pas pour absoudre ceux des Italiens qui y cherchent une excuse à leur paresse; car nous demanderons si lorsque le Dante était condamné à être brûlé vif avec toute sa famille; si lorsque le duc de Mantoue séquestrait les livres et les effets du Tasse, à peine sorti de prison, pour forcer le poète à célébrer ses louanges; si lorsque Giordano Bruno expirait dans les flammes au milieu de Rome; si lorsque, enfin, il y a à peine un demi-siècle, Giannone mourait enfermé dans la citadelle de Turin, et qu'on offrait à Lagrange, comme une insigne faveur, de le faire valet de chambre du roi de Piémont, les sciences et les lettres étaient plus encouragées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Et à ceux qui pensent que le desir d'affranchir son pays

(1) On sait que le sénat de Venise, pour détourner les jeunes gens de la politique, faisait venir de l'Epire et des îles de l'Archipel les plus belles femmes qu'on pût trouver pour en peupler les lieux de débauche. Les *Plombs* et la prostitution étaient les moyens de gouvernement de l'aristocratie vénitienne.

exclut toute autre étude, tout autre travail, nous montrerons Machiavel subissant la torture pour avoir tenté de rendre la liberté à sa patrie, et puis écrivant ses plus beaux ouvrages; nous ferons voir Michel-Ange travaillant, tantôt aux fortifications de Florence, tantôt aux fresques du *Jugement dernier*, et nous rappellerons que Campanella resta vingt-sept ans au cachot, et fut mis sept fois à la question pour avoir voulu chasser les Espagnols d'Italie, sans que ni la prison ni les tortures diminuassent en rien son amour pour la science.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la cause de la décadence des lettres en Italie. Elle est, selon nous, dans la mollesse actuelle de ses habitans, et dans le peu de cas que l'on y fait des talens; car, dans un pays où l'amour et les femmes occupent tous les instans des jeunes gens, où la grande affaire de la vie est le plaisir, on fuit tout ce qui est grave et sévère. Cette disposition à la légèreté s'accroît, en général, à mesure qu'on avance vers le midi, et il existe telle ville italienne, où celui qui se permettrait en société de citer une seule fois le Dante se créerait une réputation de pédanterie qui lui resterait à tout jamais. C'est ainsi que des hommes de talent, mais privés de l'énergie nécessaire pour résister à l'entraînement général, passent leurs jours aux pieds d'une maîtresse, et leurs soirées dans des causeries insignifiantes, cherchant à s'étourdir au sein des plaisirs, et y perdant les idées qu'ils auraient d'une vie plus digne et d'un meilleur emploi de leurs forces.

Cependant, au milieu de cette mollesse, l'Italie ne manque pas d'âmes généreuses et d'esprits supérieurs qui s'élèvent comme pour protester contre la corruption qui les entoure; et si ces hommes étaient réunis sur un même point, et pouvaient se présenter en masse compacte, ils seraient plus connus et plus appréciés à l'étranger : mais disséminés depuis Turin jusqu'à Catane, avec peu de moyens de communication, soumis à une censure d'une sévérité qui va quelquefois jusqu'au ridicule, ils ne sont récompensés de leurs efforts, ni par les gouvernemens qui les craignent, ni par la considération d'une société trop futile pour sentir leur prix, ni enfin par les avantages que, dans tout autre pays, ils retireraient de la publication de leurs écrits. En Italie, où la

propriété littéraire n'est pas respectée d'un petit état à l'autre, le commerce de la librairie est si borné, que la culture des lettres est une charge et une occasion de dépense, au lieu d'être comme ailleurs la source d'une honorable indépendance.

Cette dispersion des talens qu'il faut rechercher de ville en ville, comme on cherche les restes des monumens romains et du moyen-âge, empêche que l'étranger, qui traverse l'Italie en courant, ne soit frappé par une vive lumière, comme celle, par exemple, qui sort de Paris ou de Londres. Mais tandis qu'en France tous les hommes supérieurs sont absorbés par la capitale, et qu'on peut visiter plusieurs grandes villes de province sans y trouver une notabilité littéraire, on est étonné de rencontrer en Italie des hommes remarquables jusque dans les plus petites villes. Aussi l'on essaierait en vain d'exposer dans son ensemble l'état des sciences et des lettres en Italie avant de l'avoir examinée en détail, et c'est de cette manière que nous allons commencer notre revue.

En entrant en Italie, du côté de la France, on trouve d'abord le Piémont, qui, selon nous, va bientôt se placer à la tête du développement moral et intellectuel de la péninsule. Quoique par son aspect, son climat et le dialecte qu'on y parle, il ressemble plutôt à la France qu'à l'Italie, cependant par ses mœurs, par une certaine gravité des habitans, et surtout par la puissance de l'aristocratie, il n'est rien moins que français. Depuis le jour où le duc Emmanuel-Philibert profita de la bataille de Saint-Quentin, qu'il venait de gagner à la tête des troupes espagnoles, pour rentrer dans les états de ses ancêtres, les princes de la maison de Savoie ont tiré habilement parti de la clef des Alpes, et par leur valeur personnelle et la discipline de leurs troupes, de même que par des alliances ménagées à propos, soit avec la France, soit avec l'Autriche, ils ont su peu-à-peu s'agrandir et devenir une puissance importante, de manière que, s'il y avait espoir de parvenir à une régénération italienne par des forces intérieures, sans passer par une autre invasion et par l'esclavage complet, c'est à notre avis du palais royal de Turin que devrait partir le signal.

Le Piémont a peu contribué au prodigieux mouvement in-

tellectuel qui s'opéra en Italie depuis le treizième jusqu'au dix-septième siècle. Occupé dans des guerres continuelles, il n'est arrivé que tard sur la scène, mais en conservant une force vierge, lorsque tout allait en vieillissant autour de lui. En effet, après la moitié du siècle dernier, on vit apparaître subitement Lagrange, Alfieri, Berthollet, Bodoni, noms célèbres en Europe, et qui portèrent au plus haut degré la gloire scientifique et littéraire du Piémont; mais qui, par une fatalité malheureuse, furent tous contraints de quitter successivement le sol natal, les uns pour chercher à l'étranger des moyens d'existence, les autres pour y trouver la liberté d'exprimer leurs pensées. Cependant le Piémont profita de cette première impulsion, et les sciences et les études sévères s'y développèrent avec rapidité. Le comte de Saluzzo, très connu pour ses recherches sur les gaz, et que Lavoisier a placé parmi les trois restaurateurs de la chimie, institua chez lui une société scientifique qui, en publiant les *Mélanges de Turin*, mérita l'admiration de l'Europe savante. Beccaria et Cigna, par leurs belles expériences sur l'électricité, répandirent le goût de la saine physique; Allioni fit fleurir l'histoire naturelle, et l'abbé de Caluso, homme d'un immense savoir, ouvrit la route à de profondes études classiques. La société particulière de M. de Saluzzo fut érigée en académie royale des sciences en 1783, et ses mémoires, quoique privés de la coopération active de Lagrange, soutinrent l'honneur du pays. On créa pour Michelotti l'établissement hydraulique de la *Parella,* qui n'a pas son égal en Europe; l'école militaire, l'université et les autres institutions scientifiques furent protégées et agrandies; et tout promettait qu'elles prospéreraient rapidement, lorsque la guerre que le Piémont eut à soutenir contre la révolution française, et l'invasion qui en résulta, vinrent paralyser le mouvement des esprits. Pendant le règne de Napoléon, Turin, quoique favorisé par l'empereur, n'étant plus un centre d'action, perdit la plus grande partie de son influence; mais, en 1814, le roi de Piémont, en rentrant dans ses états, s'empressa de rétablir l'université et l'académie, dont l'organisation avait été changée pendant l'occupation française. Près de trois mille élèves accoururent des provinces dans la ca-

pitale, et quoique la révolution de 1821 ébranlât momentanément l'édifice social, et même forçât plusieurs hommes distingués dans les sciences et les lettres à quitter leur patrie, néanmoins le mouvement intellectuel ne fut suspendu qu'un instant. Maintenant l'académie et l'université de Turin renferment plusieurs hommes tels que les Plana, les Bidone, les Peyron, les Boucheron, etc., qui se sont acquis une réputation européenne, et forment un centre de lumière qui n'a pas son égal en Italie.

Plana, ancien élève de l'école polytechnique, puis professeur à l'école militaire d'Alexandrie, fut appelé enfin à Turin pour enseigner les mathématiques à l'université. Ses talens se développèrent rapidement, et il reçut du roi, Victor-Emmanuel, la commission de faire élever un nouvel observatoire astronomique dont il fut nommé directeur. En 1818, l'Institut de France, ayant proposé, pour grand prix de mathématiques, d'établir la théorie de la lune directement d'après le principe de la gravitation universelle, Plana s'associa avec M. Carlini, astronome de Milan, et leur mémoire remporta le prix, qu'ils partagèrent avec M. Damoiseau. Après ce succès, Plana et Carlini furent chargés par leurs gouvernemens respectifs d'une triangulation qui devait se lier aux travaux des astronomes français, et ils exécutèrent avec le plus grand zèle cette difficile et fatigante opération. Plana entreprit en même temps de déterminer la position des principales étoiles par rapport au nouvel observatoire de Turin, et en 1828 il publia le résultat de ses observations. Il avait déjà commencé à faire imprimer, à Milan, la *Théorie de la Lune* conjointement avec Carlini, lorsque des circonstances particulières amenèrent ces deux géomètres à se séparer pour travailler chacun de son côté. On vit alors Plana prendre une énergie nouvelle, refaire tous ses calculs et refondre entièrement son ouvrage. On est vraiment étonné qu'en moins de cinq ans, il ait pu suffire à la rédaction et à l'impression de trois gros volumes in-4°, formant presque deux mille quatre cents pages remplies de calculs d'une longueur excessive, dans lesquels il ne s'agissait pas, comme on a voulu le faire croire, de trouver des nombres plus

ou moins rapprochés de ceux de Laplace, mais des formules exactes et générales. Maintenant que ce beau travail est terminé, on attend avec impatience sa publication. Plana, qui avait à professer dans plusieurs chaires, trouvait encore le temps de fournir de nombreux mémoires aux volumes de l'académie de Turin et à d'autres sociétés savantes. Espérons que son grand talent et sa prodigieuse activité d'esprit, affranchis désormais d'un travail journalier et de l'obligation de calculer des nombres, pourront s'appliquer de nouveau à reculer les bornes de la science analytique, et nous donneront quelque découverte importante.

Bidone, ami et collègue de Plana, est aussi l'un des hommes les plus remarquables de l'Italie. D'abord, professeur de mathématiques, il s'illustra par des recherches analytiques, et surtout par son mémoire sur les intégrales définies, qui le plaça au premier rang des géomètres italiens. Nommé ensuite professeur d'hydraulique, il ne crut pas que, dans un pays où cette science est d'une si haute importance pour les irrigations et les autres travaux de l'agriculture, il pouvait s'en tenir à ce qu'il en savait déjà. Il quitta, quoiqu'à regret, ses recherches d'analyse pure pour ne s'occuper que de ce qu'il devait enseigner; et par un bonheur presque sans exemple, mais justement mérité, il a pu s'illustrer une seconde fois dans la nouvelle science qu'il venait d'embrasser presque au milieu de sa carrière. Ses travaux sur l'écoulement des liquides forment une des plus belles pages de la physique moderne, et dans son mémoire sur la contraction de la veine fluide, il a résolu un problème qui avait résisté à tous les géomètres. Bidone est directeur de l'établissement de la *Parella*, dont nous avons déjà parlé; il est à desirer que l'on augmente toujours ses moyens de recherches, car il doit être plutôt considéré comme un homme destiné à faire avancer la science que comme un professeur uniquement occupé de l'enseignement. Simple et modeste, Bidone vit très retiré, toujours livré à ses études, et ne voyant que quelques amis qui honorent son caractère et qui aiment sa bonté.

Il serait trop long de citer tous les hommes qui, à Turin, s'occupent avec succès des sciences physiques et mathématiques.

On connaît les beaux travaux de M. Avogadro sur la physique atomistique, et ceux de M. Cisa de Gresy sur les perturbations des planètes, et sur différentes branches de l'analyse. M. Colla trouve le moyen d'être à-la-fois un avocat savant et un botaniste distingué. Il a réuni dans son jardin de Rivole les plantes les plus rares des deux continens, et il en publie la description à mesure qu'elles fleurissent. L'histoire naturelle vient de perdre Bonelli, qui jouissait d'une réputation méritée. Joubert a appliqué avec succès aux arts ses grandes connaissances chimiques, et Cantu s'est illustré par la découverte de l'iode dans les sources minérales. Le major Omodei soutient dignement dans l'artillerie l'héritage que lui a laissé Papacino degli Antoni; M. Mosca a élevé un des plus beaux monumens de l'architecture moderne dans son magnifique pont sur la Dora, et Rolando, dont on déplore la perte récente, avait, par ses belles recherches sur la physiologie du cerveau, ouvert la route aux mémorables découvertes de M. Flourens sur le même sujet.

La littérature savante n'est pas cultivée avec moins de succès que les sciences abstraites. Alfieri, Denina et Baretti, quoique Piémontais, n'exercèrent que peu d'influence dans un pays qu'ils avaient quitté avant d'établir leur réputation. Mais Caluso y introduisit l'étude approfondie de la littérature grecque et des langues orientales, et Vernazza, homme d'une érudition immense, quoiqu'un peu aride, dirigea les esprits vers les recherches exactes et positives en histoire; et tandis que vers la la fin du siècle dernier l'ancienne littérature italienne était tombée dans un tel oubli, qu'on affectait de ne se servir que de phrases et de mots étrangers, Napione eut le mérite d'être un des premiers à élever la voix pour tâcher de remettre en honneur la langue du Dante et de Pétrarque, et pour conseiller aux Italiens d'avoir une nationalité au moins dans les mots.

Caluso a créé une école d'où sont sortis Peyron, Boucheron et d'autres savans distingués. Peyron, qui passe pour être l'un des premiers hellénistes de l'Europe, a expliqué, avec un savoir profond et une rare sagacité, les monumens grecs du beau musée égyptien de Turin. L'Italie attend de lui, avec im-

patience, la publication de sa traduction de Thucydide, à laquelle il travaille depuis dix ans, et le dictionnaire cophte, fruit de ses immenses connaissances dans les langues orientales. Boucheron, homme d'une grande érudition classique, a le mérite si rare aujourd'hi d'écrire dans la langue de Cicéron, comme s'il était né du temps d'Auguste.

Il s'est formé en Piémont une école historique à la tête de laquelle on doit placer M. Botta, qui, quoique établi en France depuis plus de trente ans, a exercé une grande influence sur son pays. Charles Botta suivit l'armée française dans sa retraite lors de la campagne désastreuse de 1799. Sous le gouvernement impérial, il siégea au corps législatif. Ce fut à cette époque qu'il publia l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, qui a fait sa réputation. Après la restauration, il fut nommé recteur de l'université de Rouen; mais le ministère Villèle lui trouva trop d'indépendance de caractère, et le destitua. En 1824, Botta fit paraître une *Histoire d'Italie depuis* 1789 *jusqu'à* 1814. Cet ouvrage, quoique critiqué par tous les partis, obtint un tel succès en Italie, que, dans la première année de sa publication, il y en eut onze éditions en Toscane seulement. Mais ce livre, qui enrichissait les libraires, ne rapporta rien à son auteur, comme cela arrive toujours au-delà des Alpes; et Botta allait peut-être se trouver dans une position critique, lorsqu'il se forma une société, sans d'exemple jusque-là en Italie, pour engager cet écrivain à continuer l'histoire de Guicciardini jusqu'en 1789. Cent souscripteurs s'obligèrent à fournir 60,000 fr., qui devaient servir à indemniser M. Botta de son travail, et à l'impression de l'ouvrage. Maintenant M. Botta a rempli sa tâche, et sa *Continuation de Guicciardini* paraîtra en dix volumes avant la fin de l'année. Le nouveau souverain du Piémont a signalé le commencement de son règne en accordant spontanément une pension à M. Botta, en le nommant commandeur de ses ordres, et en lui faisant rendre sa place d'académicien qu'il avait perdue en 1814 pour des motifs politiques. Botta a plusieurs fils, dont l'un, qui s'est fait remarquer par ses travaux sur l'histoire naturelle, et qui a déjà fait le tour du globe, voyage à

présent dans le Sennaar. Il y a quelques années que ce jeune savant, se trouvant dans la mer Pacifique, reçut une fête magnifique des officiers d'un vaisseau américain, qui voulurent honorer en lui le fils de l'historien de leur indépendance. Ceci se passait presque aux antipodes de Turin.

On doit au zèle et au talent de plusieurs jeunes savans piémontais des travaux importans sur l'histoire moderne de l'Italie. Le comte César Balbo (dont le père, président de l'académie des sciences de Turin, s'est également distingué comme littérateur et diplomate), déjà connu par une traduction de Tacite et par les *Contes d'un maître d'école*, a fait paraître les deux premiers volumes d'une *Histoire d'Italie*, dont la continuation est vivement desirée. Le chevalier Sauli, qui a voyagé en Turquie, a publié une excellente *Histoire des établissemens des Génois dans le Levant*. On doit à M. Manno une *Histoire de la Sardaigne*, et à M. della Marmora un *Voyage* dans la même contrée. Ces deux ouvrages, qui sont fort estimés, servent de complément l'un à l'autre. Le comte Sclopis s'est occupé avec succès de la domination des Longabards en Italie. M. Gazzera par ses recherches sur les antiquités du Piémont, et M. Cibrario par les documens historiques qu'il a publiés, ont tous deux pris rang parmi les écrivains distingués de leur pays. La mort récente de Grassi (secrétaire de l'académie des sciences) a retardé la publication d'un grand *Dictionnaire militaire* qu'il avait conçu sur un plan très vaste, et avec des idées très patriotiques; mais il faut espérer que ce beau travail ne sera pas perdu pour l'Italie. Enfin, MM. Provana, Saint-Marsan, et d'autres jeunes écrivains, préparent des ouvrages historiques que le public attend avec impatience.

Les Piémontais, qui se sont montrés avec tant d'éclat dans les sciences et la littérature savante, paraissent moins propres que les autres Italiens aux ouvrages d'imagination et d'esprit. Parmi les grands poètes et artistes Italiens, on en chercherait vainement un né sur les rives du Pô. Alfieri lui-même est beaucoup plus remarquable par la force de ses sentimens et l'énergie de son style, que par la richesse de son imagination ou l'harmonie

de ses vers. Et il le sentait si bien, qu'il portait envie au talent de Calvi, poète dont les productions sont remplies d'esprit et d'originalité, mais qui malheureusement, ayant écrit en dialecte turinais, reste inconnu dans tout le reste de l'Italie. Cependant c'est un Piémontais, M. Alberto Nota, qui soutient presque seul l'honneur de la comédie italienne; on lui doit la *Foire*, *le Philosophe célibataire*, et d'autres pièces qui ont mérité le suffrage du public. Le comte de Bagnolo a transporté avec bonheur sur la scène italienne les chefs-d'œuvre de Corneille. Un autre Piémontais, Silvio Pellico, est l'auteur d'une tragédie de *Francesca da Rimini*, qui a eu un immense succès. C'est par des applaudissemens que les Italiens montraient leur sympathie pour ce jeune et intéressant écrivain, enseveli vivant dans les cachots de Spilberg. Pellico est rentré en Piémont après être resté neuf ans au *Carcere duro*. Seul, et sans aucun moyen d'écrire, il avait pu composer dans sa prison une tragédie qu'il a dictée à peine mis en liberté. Ses amis avaient conçu le projet de publier cette pièce au profit du malheureux auteur, dans l'espoir de réunir un très grand nombre de souscripteurs; mais l'apathie italienne a mal répondu à cet appel patriotique!

Outre l'université de Turin, il existe en Piémont l'université de Gênes qui possède des savans distingués. Mojon, qui y professe la chimie, est un de ces Italiens (dont on ne parle jamais), qui ont précédé M. Oersted dans la découverte de l'*électro-magnétisme*. Le professeur de botanique, M. Viviani, a publié plusieurs ouvrages, et entre autres une excellente *Flore de la Lybie et de la Cirénaïque*. Multedo, qui a été autrefois envoyé à Paris comme l'un des députés du Piémont auprès de la commission du système métrique, et dont les étrangers citent avec éloge les recherches sur les *factorielles* de Vandermonde, vit à présent délaissé dans son propre pays. Le bibliothécaire de l'université, Gagliuffi, mérite aussi d'être cité, à cause de son étonnante faculté d'improviser des vers latins. Enfin il y a en Sardaigne l'université de Cagliari, trop peu connue sur le continent, mais où naguère encore Azuni étalait son immense savoir. Il est

aisé de voir que de tels moyens d'instruction doivent exercer une grande influence sur un peuple déjà si disposé aux études graves et sévères. Mais afin qu'on tire de ces élémens tout le fruit qu'on doit en attendre, il faut que l'enseignement populaire devienne plus libre et plus répandu dans les états du roi de Sardaigne, et que l'étude des sciences morales et politiques y soit encouragée davantage. Pour parvenir à ce résultat, il est nécessaire que l'aristocratie, qui, en Piémont, conserve encore toute son influence, favorise les réformes utiles au pays. Sans nous faire ici les défenseurs de l'aristocratie piémontaise, nous dirons que, si elle est un élément de force, nous la secondons de tous nos vœux; car, selon nous, il faut avant tout de la force en Italie. Mais nous dirons aussi qu'elle devrait comprendre plus largement ses devoirs envers la patrie, qu'elle devrait s'efforcer de perpétuer sa puissance en appelant à elle toutes les supériorités, et en se recrutant, comme celle d'Angleterre, parmi les hommes de talent, au lieu de se former un triple, mais faible rempart de parchemins vermoulus. Il faudrait que certains préjugés et certaines démarcations, qui ne sont plus de notre siècle, pussent s'effacer de la société de Turin. Il faudrait qu'un étranger n'eût plus occasion de s'étonner de rencontrer partout les portraits de Saluzzo et de Caluso, qui appartenaient aux premières familles du Piémont, et de ne voir nulle part celui de Lagrange. Il faudrait que, lorsqu'on élève un observatoire, ce fût pour concourir aux progrès de l'astronomie, et non pour lire l'avenir dans les astres. (1)

C'est lorsqu'on aura fait disparaître de la société quelques usages ridicules qui divisent et affaiblissent le pays, comme

(1) Un ancien chambellan du roi Victor-Emmanuel m'a assuré que, lorsque ce prince était retiré en Sardaigne, pendant l'occupation du Piémont par les Français, il passait la majeure partie de son temps avec des astrologues, qui, comme de raison, lui prédisaient toujours qu'il rentrerait dans ses états, et que c'est uniquement par amour de l'astrologie, qu'à peine rentré à Turin, il se hâta de faire élever le nouvel observatoire qui existe maintenant sur une des tours du palais *Madame*.

lorsqu'on aura effacé du code des chasses la loi qui condamne à mort celui qui tue un faisan, et des *constitutions du Piémont le conseil de ne pas maltraiter les Juifs;* c'est lorsqu'on aura rappelé dans leur patrie des hommes qui l'honorent par leurs talens et leurs vertus; c'est lorsqu'enfin le gouvernement du Piémont sera entré largement dans la voie des améliorations, qu'il pourra maîtriser les élémens hétérogènes qui composent ses états, et se préparer aux destinées qui l'attendent.

G. LIBRI.

PENSÉES DE JEAN-PAUL.

Jean-Paul était naguère si peu connu en France, que M. Van-Praët feuilletait vainement son énorme catalogue, et que ni Jean-Paul, ni Richter, son nom de famille, ne se trouvaient mentionnés dans le volumineux recueil. La bibliothèque royale ne renfermait aucun de ses ouvrages, et notre plus célèbre bibliographe ignorait jusqu'à leur existence!

Le nom de Jean-Paul est maintenant si généralement répandu, sa gloire a retenti si haut dans le monde de la pensée et de l'imagination, qu'on rougirait aujourd'hui d'une telle ignorance, et qu'on serait tenté de croire qu'un siècle nous sépare de cette époque de ténèbres; cependant nous y touchons presque, et il ne s'est encore écoulé que peu d'années; mais, dans ce court espace de temps, plusieurs traductions de morceaux extraits des nombreux ouvrages de Jean-Paul nous ont mis un peu plus en état de juger par nous-mêmes du mérite de cet écrivain, dont la popularité semble toujours aller croissant, à mesure que ses cendres se refroidissent. Les beautés que l'on remarque dans les productions de Jean-Paul n'appartiennent qu'à lui seul: il serait trop long de les énumérer ici. Qu'il nous suffise de dire que, de tous les *humoristes* allemands, il est le plus original et le plus piquant: il a donné à l'*humour* les ailes de la poésie et l'a élevé à une telle hauteur, il l'a réchauffé par une philanthropie si tendre, éclairé par une philosophie si douce, consolé par une religion si sublime, qu'il peut être lui-même considéré comme le fondateur de la véritable école *humoristique*. Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur la personne et sur les écrits de Jean-Paul, mais nous nous proposons d'offrir bientôt à nos lecteurs une notice raisonnée qui puisse leur donner une idée plus approfondie de son caractère et des développemens plus explicites sur ses ouvrages. En

attendant que nous soyons à même de remplir cet engagement, nous nous empressons de faire connaître ici une première suite aux pensées de Jean-Paul, que le traducteur a bien voulu nous adresser, et qui peut être considérée comme un supplément au petit volume qu'il a publié il y a environ deux ans.

—

Comment les femmes ne se haïraient-elles pas, puisqu'elles ne voient dans leur sexe que des rivales? — Elles font toutes les unes contre les autres le serment d'Annibal contre les Romains.—Cette animosité est peut-être le motif qui a forcé saint Anastase, Bazile, Scot et d'autres docteurs de l'église, d'établir que les femmes, à l'exception de Marie seule, changeraient de sexe et ressusciteraient comme hommes au jugement dernier, pour que le ciel ne fût troublé par aucune dissension ni jalousie.

—

Le génie de l'univers s'avance au-dessus de nous avec l'impétuosité de l'ouragan; nous n'entendons que ses murmures, nous ne voyons que ses ravages, mais nous ne voyons pas combien il crée, combien il purifie; nous ne le remarquons qu'après qu'il s'est éloigné. — Le destin, comme Leibnitz, nous présente le calcul de l'infini; mais, comme lui aussi, il nous en cache la preuve.

—

Mourir pour la vérité, ce n'est pas mourir pour la patrie, mais pour le monde entier.—La vérité, comme la Vénus de Médicis, passera à la postérité en trente fragmens divers; mais celle-ci les rassemblera, et de ces ruines saura former une déesse.— Et ton temple, éternelle vérité, maintenant à demi-caché sous la terre, mis à découvert en creusant les sépultures de tes martyrs, s'élévera enfin au-dessus du sol, et chacune de ses colonnes de bronze dominera une tombe chérie.

—

De même qu'au printemps nous pensons plus à la mort, à

l'automne et à l'hiver que pendant l'été, de même le jeune homme plein d'ardeur et de forces se représente plus souvent et plus distinctement cette image sombre et décolorée, que l'homme qui en est plus près; car dans le printemps de l'année, comme dans celui de la vie, les ailes de l'idéal se déploient au loin et ne peuvent prendre leur essor que dans l'avenir. Mais aux yeux du jeune homme la mort apparaît séduisante, telle qu'une beauté grecque, tandis qu'elle ne se montre au vieillard épuisé que sous une figure gothique.

—

Le sentiment de la peinture se développe, comme le goût, fort tard, et a par conséquent besoin des secours de l'éducation. Il mérite d'être cultivé de très bonne heure, parce qu'il enlève le mur de séparation qui nous isole de la belle nature, parce qu'il fait prendre un nouvel essor à l'imagination dans la contemplation du monde extérieur, enfin parce qu'il habitue les yeux des Allemands à l'art difficile de saisir de belles formes. La musique, au contraire, fait déjà par elle-même vibrer des cordes harmonieuses dans les plus jeunes cœurs, ainsi que chez les peuples les plus sauvages; son pouvoir se perd davantage par la pratique et par les années.

—

L'esprit universel se repose ou dort, dit l'homme nain, dès que son œil de vermisseau ne peut plus en suivre la marche. C'est ainsi qu'ils ont cru que le soleil dormait dans l'Océan, tandis qu'il éclairait dans sa course rapide d'autres mondes et d'autres océans!

—

Pour les hommes énergiques, les grandes douleurs et les grandes joies sont comme de hautes montagnes, d'où ils découvrent tout le cours de la vie.

Les songes, d'après la belle remarque de Herder, nous ramènent toujours vers le temps de la jeunesse, et cela fort naturellement, parce que l'ange de la jeunesse imprime la trace la plus profonde sur le rocher du souvenir, et parce qu'en général un passé éloigné se grave plus fréquemment et plus avant dans l'esprit qu'un avenir éloigné.

—

L'homme saisit avec ardeur un rôle nouveau dans la vie et le joue d'autant plus parfaitement. — Le saint-esprit plane au-dessus de nos prédicateurs à leur début, et les couve avec des ailes de colombe : seulement plus tard les œufs sont froids.

—

Ah! ce temps était le plus heureux pour moi! s'écrie souvent l'homme en considérant dans son ensemble une époque de sa vie; mais il ne peut désigner ni les jours, ni les heures où il a goûté le plus grand bonheur. C'est ainsi qu'un âge ou une longue période de notre existence ressemble à un almanach doré sur tranches, l'or brille sur toute la masse compacte; mais isolez chaque feuillet, il n'aura que peu d'éclat.

—

Si l'on calcule combien d'enfans pleins de capacité on rencontre dans les écoles des villes et des campagnes, si l'on réfléchit que le peuple, comme la majorité numérique des têtes, doit en donner une plus grande quantité de bonnes, on demeure tout surpris, vingt ans plus tard, de rechercher inutilement ces génies de village dans les collèges, dans les grades militaires ou dans d'autres fonctions élevées. La minorité des hautes classes fournit presque seule et avec parcimonie le pays de talens, et les capacités champêtres se perdent dans les granges, dans les casernes et dans les ateliers.

La vie est-elle autre chose qu'une traduction prosaïque, sans mesure et sans rime, de nos espérances idéales et de nos projets?

—

Pendant la lune de miel, une femme est encore pour son mari un *ne m'oubliez-pas*, mais plus tard elle recevra les différens noms que l'on donne à cette petite fleur dans divers pays, tels que *oreille de souris, œil de crapaud, herbe à scorpion.*

—

Les moines, ainsi que l'a remarqué Baretti, ont une prédilection particulière pour le beau sexe et lui montrent beaucoup d'égards. Un célibataire est un moine sécularisé. Les hommes mariés ne sont-ils pas aussi des moines pour les deux tiers, par le vœu d'obéissance et de pauvreté?

—

Les enfans peuvent goûter une joie pure dans toute son étendue et partout, tandis que l'homme, au milieu de son ravissement le plus sublime, voit déjà la Némésis se réfléchir sur l'azur de l'océan de la vie. L'enfant n'a point de Némésis à redouter, aucun n'est encore mort de joie, son vin ressemble à celui du paradis de Mahomet, il n'enivre point.

—

Dans un état, contradictoirement au songe de Pharaon, les sept vaches grasses dévorent quelquefois les sept vaches maigres; les riches, les pauvres; les grands, les petits; la noblesse, les vassaux; et un seul, tous les autres.

—

L'âme des Allemands ne se compose pas d'eau, ainsi que l'a dit Thalès de celle de l'homme, ni de feu, suivant Démocrite,

mais d'après le sentiment d'Hippocrate, de ces deux élémens réunis. Cette combinaison de chaud et de froid, que je trouve encore confirmée par la division de l'Allemagne en nord et en midi, pourrait faciliter notre développement et nous porter à un vaste et rapide accroissement.

—

L'homme à théories emprunte les règles au génie pour les lui rendre ensuite. Celui qui proclame la loi se regarde comme le législateur; mais le génie jugera toujours mieux qu'il n'est jugé lui-même, car pour conférer à d'autres l'ordre de la noblesse, il faut en faire partie soi-même.

—

Une faible lumière dans une chambre peut garantir de l'éblouissement causé par les éclairs qui embrasent la voute céleste. Il suffit donc d'une seule idée qui nous éclaire et qui nous dirige intérieurement pour ne point être aveuglés par les flammes rapides qui se succèdent au dehors.

—

Ah! l'opium de la vie commence par nous rendre très vifs, puis il nous endort et d'un sommeil si profond!

—

La haine la plus violente est silencieuse comme la plus haute vertu et les dogues les plus dangereux.

—

Toute guérison est un retour et une palingénésie de notre jeunesse. On aime la terre et ceux qui l'habitent avec un cœur nouveau.

—

Les plus doux instans d'une visite sont ceux qui en reculent le terme, lorsque l'on tient déjà sa canne ou son éventail, et que pourtant on ne s'en va point.

—

Les grands de la terre sont pâles, ils n'ont point de sang, excepté le peu qu'ils expriment de leurs sujets, ou qui s'attache à leurs mains, de même que les insectes n'ont point d'autre sang que celui qu'ils ont sucé à d'autres animaux.

—

Je donnerais dix optimistes idéologues pour un optimiste moral, qui ne sache pas jouir d'une seule plante, comme la chenille, mais de tout un parterre des fleurs de la joie, comme l'homme; qui n'ait pas cinq sens, mais qui en ait mille pour tout, pour les femmes et pour les héros, pour les sciences et pour les parties de plaisir, pour la comédie et pour la tragédie, pour la nature et pour les cours. — Il y a une sorte de tolérance sublime qui n'est point le fruit de la paix de Westphalie, mais d'une vie épurée par les années et par les progrès. Cette tolérance trouve ce qu'il y a de vrai dans chaque opinion, de beau dans chaque espèce de beauté, ce qu'il y a de comique dans chaque plaisanterie, et dans les hommes, dans les peuples et dans les livres, elle ne prend pas la diversité et l'individualité des perfections pour l'absence de ces dernières. Ce n'est pas seulement ce qui est excellent qui doit nous plaire, mais encore ce qui est bon.

—

Sans sympathie, il peut y avoir de la chirurgie, mais point d'amitié.

—

Le premier amour, quoique le plus déraisonnable est cependant le plus saint. Son bandeau est, à la vérité, plus épais et

plus large, car il couvre à-la-fois les yeux, les oreilles et la bouche; mais les plumes de ses ailes sont plus longues et plus blanches que celles d'aucun autre amour.

—

Le destin prend souvent le bois de réglisse que les hommes se plaisent à sucer, pour s'en faire une bonne trique, et pour les rosser d'importance.

—

La vie du monde est comme la crême, tout à-la-fois froide et douce.

—

Les génies poétiques sont d'une nature compatissante; comme la justice, ils soldent un chirurgien dans le lieu des tortures, pour remettre de suite les membres brisés, et même pour désigner d'avance la place des fractures.

—

Il y a des femmes dont l'âme tendre et délicate s'enivre au parfum des fleurs de la joie, comme d'autres avec les fruits de la vigne.

—

Quelle perspective se présente à l'homme, lorsqu'un peloton de fil à la main, il sort de ce labyrinthe ténébreux?—Rien que l'entrée de nouveaux labyrinthes qui s'ouvrent devant lui. Son seul desir est de choisir.

—

Pourquoi donc les hommes ne reconnaissent-ils point qu'une femme qui aime, est prête à tout immoler à ses sentimens; qu'elle a tant de force pour l'amour et aucune contre lui; qu'elle sa-

crifierait sa vie au même instant et aussi facilement que sa vertu, et qu'enfin des deux parties, celle-là seule qui demande impérieusement et qui reçoit est perverse, calculée et égoïste?

—

Une âme pure réfléchit une âme impure sans se ternir, et dans son ignorance, elle frémit à l'approche de ce voisinage d'angoisse. — Les tourterelles se baignent, dit-on, dans les eaux limpides pour y voir l'image des oiseaux de proie qui planent au-dessus.

—

Plus on est dur envers les autres, et moins on l'est vis-à-vis de soi-même; et ceux qui se targuent d'insensibilité, qui se laissent toucher difficilement par les souffrances étrangères, sont les premiers à pleurer sur les leurs; et la femme faible supporte davantage que l'homme endurci!

C'est ainsi que le diamant, si dur, ne supporte pas le feu aussi long-témps que les autres pierres précieuses plus tendres. Cependant les hommes d'aujourd'hui fréquentent les sources médicinales de la philosophie et de la poésie, non pour guérir et dissoudre les pierres qu'ils portent en eux-mêmes, mais pour en rapporter de jolies pétrifications.

—

L'enfant, dans son innocent égoïsme, ne pense qu'à lui-même et ne voit que lui-même. Le vieillard, refoulé violemment sur lui-même par ses souffrances, en fait autant; et, auprès du temps qui passe froidement devant lui et qui lui tourne le dos, semblable au solitaire ou au voyageur dans le désert, il ne doit écouter et voir que lui-même. Ce n'est qu'au midi brûlant et lucide de la vie que l'homme ne se rapproche pas de lui-même, mais du monde sur lequel il agit et qui agit sur lui. — L'homme ressemble donc au soleil au-dessus de la mer, qui, au milieu de sa course, ne voit son image se reproduire qu'à une grande pro-

fondeur, tandis qu'au contraire, à son lever et à son coucher, les vagues réfléchissent son disque dans tout son éclat.

—

En général, les hommes mériteraient d'être muets à cause de leurs discours; leurs pensées valent toujours mieux que leurs dialogues, et c'est vraiment dommage que l'on ne puisse appliquer aux têtes fortes un clavier qui reproduise par écrit au dehors tout ce qu'elles pensent intérieurement. Je parierais que tout homme de génie descend dans la tombe avec une bibliothèque entière d'ouvrages inédits, et qu'il n'en livre à l'impression qu'un petit nombre de rayons.

—

Une fiancée montre une confiance plus noble et plus hardie que son futur, qui, comme s'il était sur le marché du bonheur, regarde encore dans toutes les rues de la vie.

Oh! n'aimez qu'un cœur avec pureté, avec ardeur, vous aimerez ensuite tous les autres! Le cœur, au milieu du ciel qu'il se crée, tel que le soleil poursuivant sa carrière, ne voit dans la goutte de rosée, comme dans l'océan, qu'un miroir qu'il échauffe et qu'il remplit.

—

Destin voilé, qui es assis derrière notre globe terrestre comme derrière un masque, et qui nous laisses le temps d'exister; ah! lorsque la mort aura brisé notre enveloppe fragile, et qu'un génie puissant nous aura enlevés de la fosse au ciel, lorsqu'ensuite des soleils et des joies pures feront déborder notre âme, nous montreras-tu un cœur que nous ayons aimé, et auprès duquel nous puissions ouvrir nos faibles yeux? — O destin, nous rendras-tu ce que nous n'avons jamais pu oublier? Personne ne tournera ses regards sur cette page qui n'ait eu quelqu'un à

pleurer ici-bas, et qui n'ait quelqu'un à retrouver là-haut. Hélas! après cette vie pleine de morts, ne rencontrerons-nous pas un visage ami auquel nous puissions dire : *Sois le bienvenu?*

Le destin reste muet derrière le masque; les pleurs de l'homme demeurent obscures sur la tombe, le soleil ne se réfléchit point dans les larmes.

—

La santé des animaux vient de ce qu'ils pensent encore moins que leurs maîtres ; celle des sauvages, de ce qu'ils vivent presque dans un état d'innocence ; la sottise aime un sol gras : de là l'embonpoint respectable des hommes vulgaires dans les emplois distingués, qui perdent tout le mérite que l'on a récompensé en eux, et cessent d'être dignes de leur place dès qu'ils l'ont obtenue.

—

Ah! c'est un poids sur le cœur que de songer avec quelle facilité l'homme est oublié, soit qu'il repose dans une urne ou sous une pyramide, et combien vite on regarde comme absent notre *moi* immortel, lorsque, semblable à un comédien, il se tient seulement dans la coulisse, et qu'il cesse de se mouvoir ou de parler sur la scène.

—

La sincérité complète ne convient qu'à la vertu; que l'homme qui n'est que soupçons et ténèbres ferme son cœur par de triples verroux! que le méchant nous fasse grâce de son autopsie, et que celui qui ne peut ouvrir les portes du ciel laisse celles de l'enfer fermées!

—

Les hommes de génie s'attaquent avec plaisir à ceux qui leur ressemblent, comme les chiens de chasse qui, parmi tous les autres animaux, se plaisent davantage à courir le renard, quoiqu'il soit leur plus proche parent, et qu'il exhale l'odeur la plus fétide.

—

L'amitié des femmes entre elles est à la vérité plus rare que celle des hommes les uns pour les autres, mais elle a aussi plus de délicatesse; la nôtre n'est pas si voisine de l'amour, car nous ne nous aimons qu'au reflet de nos actions; une femme, au contraire, demande moins à son amie, ou à son amant, des preuves que des témoignages de tendresse; si elle exige de l'amour, c'est uniquement pour en ressentir et pour le payer de retour.

—

Ah! si un Pythagore eût fait de notre cœur une harpe éolienne, doucement agitée, que la nature fasse vibrer harmonieusement en exprimant ses sentimens, et non un bruyant tambour qui annonce l'incendie des passions, jusqu'où ne nous serions-nous pas élevés! car le génie seul a des bornes, la vertu n'en a point, et tout ce qui est bon et pur est susceptible de le devenir encore davantage.

—

Les amis, les amans et les époux doivent avoir tout en commun, excepté la chambre. Les besoins grossiers du corps se réunissent autour des flammes pures et brillantes de l'amour, comme la fumée des haillons; et de même que l'écho répète un plus grand nombre de syllabes en proportion de la distance de la voix, l'âme dont nous desirons un plus bel écho ne doit pas être trop près de la nôtre: aussi l'affinité des âmes s'accroît-elle en raison de l'éloignement de l'objet aimé.

—

Plus deux hommes ont de puissance, d'intelligence et de grandeur, et moins ils peuvent se supporter sous le même toit. C'est ainsi que les insectes de la grande espèce qui vivent sur les fruits sont insociables (on ne trouve, par exemple, qu'un escarbot sur une noisette), tandis que les insectes plus petits qui ne se nourrissent que de feuilles, tels que les pucerons, y habitent par nichées.

—

On fait plus de progrès en une heure auprès d'une femme, parce qu'elle a plus de courage et qu'elle en donne davantage, qu'en un jour auprès d'une jeune fille. Celle-ci est semblable à une noix verte, il faut en ôter d'abord l'enveloppe, puis la coquille, enfin la peau; une noix mûre, il suffit de l'ouvrir.

Les années donnent une plus douce harmonie de cœur aux hommes trop énergiques et trop passionnés; mais elles ôtent plus qu'elles ne donnent à un caractère froid et endurci. Les premiers ressemblent aux jardins anglais que le temps rend toujours plus verts et plus touffus. L'homme du monde, au contraire, nous rappelle ces jardins français qui, dans leur vieillesse, sont couverts de rameaux amaigris et mutilés.

Basedow propose de placer dans un jardin trente jeunes enfans, de les y abandonner à leur développement naturel, de ne leur donner que des serviteurs muets qui ne porteraient pas même les vêtemens de l'humanité, enfin de dresser un procès-verbal de tout ce qui s'y passerait. La préoccupation des choses possibles empêche seule les philosophes de voir celles qui existent réellement; autrement, Basedow aurait pu remarquer que nos écoles de campagne et nos pédagogues de village sont des jardins semblables, où la philosophie veut éprouver ce que deviendraient les hommes, s'ils étaient dépourvus de toute espèce de culture.

L'amour que l'on porte aux hommes, à mesure qu'il s'accroît, affaiblit de plus en plus le plaisir humoristique que l'on trouve dans la folie d'autrui. La folie d'un ami de cœur ne nous fait éprouver qu'une douleur amère, pourquoi ne pas vouloir traiter tous les hommes comme des amis de cœur?

Ah! ce n'est que dans les instans où l'on se retrouve et où l'on se quitte, que l'homme peut connaître toute la plénitude de l'amour renfermé au fond de son cœur; ce n'est qu'alors qu'il essaie de lui donner une voix tremblante et un regard expansif. Ainsi la statue de Memnon ne résonnait-elle et ne tressaillait-elle sur sa base qu'au lever et au coucher du soleil, pendant le jour elle était seulement échauffée de ses rayons.

—

Le vin rend souvent l'homme pieux et tendre. Les cloches de l'harmonica dans l'homme, qui sont les échos d'un monde supérieur, doivent, comme les cloches de verre, rester mouillées pour vibrer ici-bas.

—

Le jour expire mollement au milieu d'un brouillard parfumé; — les allées et les jardins semblent ne parler qu'à voix basse, comme des hommes attendris. Des brises légères voltigent autour des feuilles, et les abeilles caressent les fleurs avec un doux murmure. Les allouettes seules s'élèvent, comme l'homme, avec des chants éclatans, pour retomber ensuite, comme lui, silencieusement dans le sillon, tandis que les âmes supérieures et la mer montent vers le ciel invisibles et muettes, et que mugissantes ensuite, et portant avec elles la fertilité, elles se précipitent de leur hauteur sublime en cascades et en torrens sur la terre. — Ah! ne conduisez pas dans le temple du printemps celui dont les blessures ne sont point comprimées par un appareil solide, ces émotions enivrantes feraient jaillir son sang!

—

Les Goths n'envoyaient leurs enfans à aucune école, afin qu'ils demeurassent des lions. Si l'on doit amollir les jeunes filles par un bain de lait avant de les planter dans la vie sociale, il faut jeter en terre les garçons comme les abricots, avec leur

enveloppe pierreuse, ils sauront la percer par leurs racines et s'en dépouiller ensuite.

—

Ces fleurs, ces rossignols, ce printemps, c'est vous qui me les avez donnés. Vous avez répandu sur ma vie un mois de mai éternel, et étanché les larmes des yeux d'un homme. — Mais que puis-je vous donner? — Ah! Beata, qu'ai-je à vous donner pour cet Elysée dont vous avez embelli le sombre royaume de ma vie, et pour votre cœur, votre cœur tout entier? — Mon cœur! — Mais vous l'avez déjà, et je ne possède rien autre chose, je n'ai à vous offrir pour tous vos charmes, pour tout votre amour, pour tout ce que vous m'avez donné, que ce cœur fidèle, heureux et brûlant!

—

Je connais dans nos cours une sorte d'honneur et de vertu semblable au polype, que rien ne peut faire mourir. On peut les blesser comme les dieux de l'antiquité, mais jamais les tuer. De même que l'insecte appelé cerf-volant, ils se débattent sous l'aiguille qui les perce et prolongent leur vie sans alimens. — Des naturalistes d'un haut rang font souvent éprouver à de semblables vertus, comme Fontana aux animaux, mille martyres qui feraient de suite expirer des vertus bourgeoises. Mais non, il n'est point question de mourir. C'est une grâce particulière de la nature que la vertu de nos grandes dames soit douée d'une vie comme celle d'Achille, ou d'une telle force de reproduction. D'abord pour qu'elle supporte plus facilement les fractures, les amputations, et en général les intempéries du climat qu'elles habitent;—ensuite, afin que ces dames, rassurées par l'immortalité et la vitalité de leur vertu, n'aient besoin de mettre aucunes bornes morales à leurs plaisirs, dont les bornes physiques sont d'ailleurs si resserrées.

—

Emmanuel montra à Victor Dieu et l'amour, dont l'image se réfléchit partout, mais partout sous un aspect différent, dans les

couleurs, dans les êtres vivans, dans les fleurs, dans la beauté humaine, dans les joies des animaux, dans les pensées de l'homme, dans les cercles des mondes; car son reflet est partout ou nulle part. C'est ainsi que le soleil nous offre son image reproduite sur tous les êtres, grande dans l'océan, colorée dans les gouttes de rosée, petite dans l'œil de l'homme, rouge sur les pommes, argentée sur les fleuves, et éclatante sur la pleine lune et sur ses mondes.

—

Oh! pauvres femmes, au milieu des occupations insipides qui remplissent votre vie, saurions-nous, vous et moi, que vous avez une âme, si vous ne vous en serviez pour aimer? Hélas! dans les longues années que mesurent vos larmes, vous ne relevez jamais la tête qu'au jour brillant et trop passager de l'amour. Après lui, votre cœur, perdu sans retour, s'abîme dans le gouffre glacé d'où il était sorti. Ainsi les plantes aquatiques végètent toute l'année sous l'eau : ce n'est qu'au moment de leur floraison et de leurs amours, qu'elles étalent leur verdure aux rayons d'un soleil bienfaisant; puis elles retombent au fond des ondes.

—

Un grand voile est abaissé devant toi, l'éternité le porte. Est-ce un voile de deuil,—ou le voile d'Isis,—ou celui d'un meurtrier, — ou celui de la beauté, — ou celui qui couvre le visage rayonnant d'un Moïse, — ou celui qui cache un cadavre? — Je réponds : Tu le souleveras un jour; celui dont ton cœur est digne, tu l'as déjà soulevé.

—

Parmi des étoiles gigantesques, au sein de l'infini, on apprend à s'élever au-dessus des étoiles métalliques cousues à la boutonnière. De la contemplation de la terre, on rapporte des pensées qui nous laissent à peine voir tourbillonner les atomes terrestres, que l'on appelle hommes; — et les insectes bigarrés, qui colorent comme une mosaïque le règne végétal, se rendent in-

différens pour les insectes de cour, dont on approvisionne un trône. — L'auteur de cet ouvrage a toujours fait précéder et suivre les visites qu'il faisait dans un cercle plus rétréci, par une visite au grand cercle du ciel et de la terre, afin que ce dernier le mît en garde contre les impressions du plus petit, et les effaçât.

—

Un proverbe nous défend de dormir sur un tombeau; cependant le tombeau de Luther a été le lit de repos d'un siècle épuisé.

—

Des grilles de chair et d'os séparent les âmes humaines, et cependant les hommes peuvent croire qu'il existe sur la terre un embrassement, tandis que des chairs et des ossemens ne font que se heurter, et que, derrière eux, une âme en pense seulement une autre.

—

M'aimes-tu? s'écria le jeune homme au moment de l'ivresse la plus pure de l'amour, à ce moment où les âmes se rencontrent et se donnent l'une à l'autre. La jeune fille le regarda et se tut.

— Oh! si tu m'aimes, continua-t-il, ne garde pas le silence! — Mais elle le regarda sans pouvoir parler.

—Eh bien! j'étais donc trop heureux, j'espérais que tu m'aimerais; tout est évanoui maintenant, espoir et bonheur!

— Mon bien-aimé, ne t'aimai-je donc point? demanda la jeune fille, et elle répéta cette question.

— Oh! pourquoi m'as-tu fait entendre si tard ces accens célestes?

—J'étais trop heureuse, répondit-elle; je ne pouvais parler: ce n'est que lorsque tu m'as donné ta douleur, que j'ai retrouvé la parole.

—

Lorsque nous assistons au grand drame de la vie, n'en voyons-

nous pas toujours, comme *Hamlet,* un plus petit? Chaque représentation ne présuppose-t-elle pas une double vie, l'original et la copie?

—

Les hommes se plaisent à retarder leur dernière volonté aussi long-temps que leur conversion.

—

Le premier voyage, surtout si la nature ne jette, sur la longueur du chemin, qu'un éclat éblouissant, que des fleurs d'oranger et l'ombre des châtaigniers, donne au jeune homme ce que le dernier voyage enlève souvent à l'homme fait, — un cœur rêveur, des ailes pour le transporter au-dessus des glaciers de la vie, et des bras étendus affectueusement vers son semblable.

—

C'en est fait de mon plan; ici-bas l'on ne peut rien terminer. La vie est pour moi si peu de chose, que c'est presque le plus léger sacrifice que je pourrais faire à ma patrie. J'arriverai au cimetière, seulement avec un cortège plus ou moins nombreux d'années. La joie est également perdue pour moi; ma main appesantie fait voler trop facilement la poussière des quatre ailes du papillon aux nuances variées, et je le laisse seulement voltiger autour de moi sans le saisir. Le malheur et le travail sont seuls assez peu clairvoyans pour bâtir sur l'avenir. — Soyez bien venues dans ma maison, ô vous tristes et pâles images, faites des couleurs de la terre. Vous hommes, je vous aime et je vous tolère maintenant doublement! car quel autre pouvoir que celui de l'amour nous retirera des cendres par le sentiment de l'immortalité? — Qui pourrait refroidir et raccourcir encore pour vous ces deux jours de décembre que vous appelez quatre-vingts ans? Ah! nous ne sommes que des ombres flottantes, et une ombre veut en déchirer une autre! —

—

Je comprends aujourd'hui pourquoi un roi se retire, sur ses

vieux jours, dans un couvent. Que voudrait-il faire dans une cour ou à une Bourse, lorsque le monde des sens l'abandonne, et que tout lui apparaît comme un vaste crêpe funèbre, dont l'éclat d'un monde supérieur peut seul percer l'obscurité par ses rayons? — C'est ainsi que le ciel, lorsqu'on le contemple sur les hautes montagnes, perd sa teinte de sang, parce que le sang n'est pas sa couleur, mais celle de notre atmosphère. Cependant le soleil est alors comme le sceau brûlant de la vie, imprimé au milieu de la nuit, et jette des flammes sans interruption.

—

Chaque montagne est une borne qui domine les inondations du passé; chaque lieu en ce bas monde est une relique vieille de six mille ans. Tout est sépulture et ruine sur la terre, et notamment la terre elle-même. — Qu'est-ce qui jusqu'ici a pu échapper au temps? — N'a-t-il pas dévoré les peuples? — les étoiles fixes? — les paradis les plus desirés? — une infinité de privilèges? — toutes les critiques? — l'éternité telle qu'on l'entend souvent? — et déjà même nos faibles essais sur cette matière? Si donc la vie est un tel jeu de néant, ne vaut-il pas mieux être l'artiste qui peint les cartes que le roi de cartes lui-même?

—

Il s'élève, comme une vapeur légère, dans notre monde intérieur, des sentimens si tendres et si purs qui, semblables aux anges, ne peuvent revêtir de formes corporelles, ni passer dans nos actes extérieurs; il s'y trouve des fleurs si belles qui ne contiennent aucune semence, qu'il est heureux que l'on ait inventé la poésie pour réchauffer tous ces fœtus dans son sein, et pour y conserver leurs parfums.

—

Combien de nobles femmes, qui, d'ailleurs, attachaient un plus grand prix à admirer elles-mêmes qu'à se faire admirer, se sont montrées puissantes par leurs facultés, remarquables par

leur savoir et presque sublimes; mais malheureuses, coquettes et froides, parce qu'elles n'ont trouvé que des bras pour les enlacer et point de cœur, et parce que leur âme ardente et expansive n'a rencontré aucun être à leur ressemblance, je veux dire, aucun être supérieur.

L'arbre dont les fleurs ont été gelées, présente en automne une cime droite et élevée; il étale une sombre verdure, mais ses rameaux ne portent point de fruits.

—

Sainte humilité, seule vertu qui n'as pas été créée par l'homme, mais par Dieu! tu es supérieure à tout ce que tu caches ou que tu ignores! Rayon céleste, tu prêtes, comme la lumière terrestre, ton éclat aux couleurs, sans en avoir aucune, et tu montes invisible vers le ciel.

—

Il y a deux sortes d'amour, celui du sujet et celui du sentiment. Ce dernier appartient plus à l'homme, il veut jouir de sa propre existence; le sujet étranger n'est pour lui que l'objet microscopique, ou plutôt le microscope même où son individualité se représente agrandie à ses yeux; aussi peut-il facilement changer de sujet, pourvu que la flamme dont celui-ci est l'aliment, continue à brûler avec la même vivacité. Il jouit moins de lui-même par des actions, toujours longues, ennuyeuses et pénibles, que par des paroles qui servent à-la-fois à décrire et à augmenter ses émotions. L'amour du sujet, au contraire, n'éprouve d'autre jouissance ni d'autre desir que le bonheur de ce dernier. — C'est plus particulièrement l'amour que ressentent les femmes et les vieillards. — Les actions et les sacrifices lui suffisent et le satisfont; il aime pour rendre heureux, tandis que l'autre amour ne donne de bonheur que pour aimer.

—

Le veau d'or de l'égoïsme prend une croissance rapide, et de-

vient bientôt le taureau brûlant de Phalaris, qui réduisit en cendre son père et son adorateur.

—

Le tournesol dit au jour :

— Apollon brille, et je m'épanouis à ses rayons; il s'élance dans sa carrière au-dessus du monde, et je le suis.

La violette dit à la nuit :

— Je suis humble et cachée, je fleuris dans une courte nuit; quelquefois la sœur de Phœbus m'éclaire de sa douce lumière, c'est alors que l'on m'aperçoit et me cueille. Je meurs sur le sein de la beauté.

—

L'homme est plein d'attentes et d'espérances trompeuses; elles dévorent son intelligence comme ces vers qui s'attachent aux intestins. Chacun d'eux en engendre un plus grand en quelques minutes, et ainsi de suite.— Chaque jour l'homme se trace une nouvelle carte de sa félicité à venir, et c'est d'après elle que les corps terrestres et célestes doivent se mouvoir.

—

S'il est vrai que celui-là seul qui aime bien est capable de bien haïr, la plupart des femmes commencent l'un de si bonne heure, qu'il leur reste encore assez de temps pour l'autre.

—

Rien de plus doux que le cœur d'une jeune fille et le beurre frais, seulement tous deux s'aigrissent en vieillissant et prennent de l'amertume. — Les jeunes filles sont comme les fleurs, les vieilles femmes comme les fruits. Les premières se touchent sans se flétrir; les dernières se communiquent la pourriture par leur rapprochement.

—

Les vieux émigrés ressemblent à une montre à répétition restée pendant plusieurs lustres sans avoir été montée. De toutes

les heures du jour, si on pousse le bouton, elle ne sonne et ne répète que celle où elle s'est arrêtée.

—

Les joies deviennent souvent comme les autres pierres précieuses, des poisons mécaniques, qui ne brillent que dans l'éloignement, mais qui nous coupent et nous déchirent dès qu'on les touche ou qu'on les avale.

—

Tout ce qu'il y a de meilleur en ce monde est le produit de l'enthousiasme, et tout ce qu'il y a de pire le produit de la froideur. — Oui, il y a pour les âmes, comme pour la nature, un froid sombre et terrible, qui, de même que l'excès de la chaleur, noircit, aveugle et blesse!

—

Les Grecs ont donné à l'amour et à la mort les mêmes attributs, la beauté et un flambeau.— Pour moi, ce n'est qu'une torche funèbre, mais j'aime la mort et par conséquent l'amour. — Ma vie a été long-temps une muse tragique; je me plais à percer d'un poignard le sein d'une muse, car une blessure, c'est presque la moitié d'un cœur!

—

Aux yeux de l'être infini, la prière pour un monde ou pour un morceau de pain ne diffère que par la vanité de celui qui prie; et Dieu compte les soleils et les cheveux, ou il ne compte ni les uns ni les autres.

—

Plus une chose est petite, et plus elle doit être précieuse; une chaîne de montagnes peut ne se composer que de couches de sel, de houille et de craie; mais un anneau doit resserrer dans sa monture quelque chose de plus rare que de l'argile. — C'est

ainsi que l'on attribue à un seul homme beaucoup plus de vertu, de sagesse et de génie qu'à tout un peuple.

—

L'amour de la patrie n'est qu'un cosmopolytisme plus restreint, et la philanthropie la plus sublime est le patriotisme du sage qui embrasse toute la terre. Dans mes jeunes années, la multitude des hommes m'affligeait souvent, parce que je me sentais dans l'impuissance d'aimer à-la-fois tant de millions d'individus; mais le cœur est plus vaste que la tête, et l'homme le meilleur devrait se mépriser, si ses bras ne pouvaient s'étendre que sur une seule planète.

—

Il n'y a aucune commotion de l'âme contre laquelle il soit plus difficile de trouver un argument que contre la peur. Aussi ai-je renoncé depuis long-temps à en rechercher aucun; je lui accorde volontiers tout ce qu'elle redoute de plus sinistre, et je me contente de me dire pour me prémunir contre l'impression qui peut résulter de mes appréhensions : *Et quand cela serait!*

—

Si la terre est couverte chaque jour d'un voile obscur, comme la cage d'un rossignol, c'est afin que nous puissions saisir plus facilement dans les ténèbres les mélodies célestes. Des pensées qui, le jour, ne nous apparaissent qu'enveloppées de vapeurs et de brouillards, se présentent à nous la nuit comme des flammes ou des torches éclatantes : de même que cette colonne qui flotte au-dessus du Vésuve, le jour elle semble une colonne de nuages, la nuit c'est une colonne de feu.

—

Si un mortel était transporté par un songe dans l'Elysée; s'il y voyait des fleurs inconnues s'épanouir à ses yeux; si un bienheureux lui en présentait une, et lui disait : Garde-la pour te

rappeler, lorsque tu t'éveilleras, que tu n'as pas rêvé, combien ne languirait-il point après les champs élyséens, toutes les fois qu'il contemplerait cette fleur!

—

Le temps se perd en momens, les peuples en individus, le génie en pensées, l'immensité en points. — Il n'y a rien de grand!

ÉDOUARD DE LA GRANGE.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

III.

DE L'ECLECTISME.—M. COUSIN.

Paris, 5 mars 1832.

Vous douteriez-vous, monsieur, que nous avons fait quelque scandale par la publicité des lettres que je vous adresse? On a voulu d'abord savoir qui vous êtes, quel était ce Berlinois qui avait noué à Paris un commerce philosophique; on a soupçonné que vous n'étiez autre que le célèbre professeur Gans avec lequel on me connaît conformité d'études, rapports de science et d'amitié. Mais cette conjecture s'est évanouie devant une déclaration de l'auteur de l'*Histoire du droit de succession*; il a écrit à un de nos journaux que ce n'était pas à lui que s'adressaient

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier et du 15 février dernier.

mes épitres. Je recevais en même temps de M. Gans une lettre pleine d'élévation et de chaleur où il m'expliquait qu'il n'avait pas cessé un instant de comprendre et de chérir la France, en dépit de ce qui avait pu s'y passer depuis juillet, et me priait de trouver naturel qu'il déclarât n'être pas le Berlinois qui recevait mes confidences philosophiques. Je viens de lui répondre pour le remercier et le féliciter de n'avoir jamais désespéré de l'avenir de la France. Pour vous, monsieur, on ne vous a pas encore découvert; on ne sait pas dans quel camp vous chercher à Berlin : êtes-vous disciple de Hegel? appartenez-vous à l'école historique? êtes-vous obscur ou célèbre? voilà qui est un secret que je vous garderai bien : j'ai même répondu à plusieurs qui s'enquéraient de votre nom qu'il se pouvait que vous n'eussiez d'autre existence qu'une imagination; vivez donc en sécurité complète; vos réponses ne verront jamais le jour, et de notre correspondance je n'abandonnerai au public que la moitié dont il m'est permis de disposer.

Mais moi, monsieur, qui me nomme, il paraît que sans le savoir je me suis exposé à certains dangers; j'avais cru que rien n'était plus paisible et plus inoffensif qu'une controverse philosophique; je m'imaginais qu'il n'était défendu à personne, pas même à un professeur, de discuter les théories et les systèmes; mais on m'a appris que la franchise de l'examen auquel j'ai soumis quelques opinions, avait irrité certaines puissances assez hautaines; plusieurs de mes amis ont cru même reconnaître la trace de ce ressentiment dans des attaques fort misérables dirigées contre la liberté de mon enseignement.

J'attachais assez peu d'importance à ces bruits et à ces conjectures quand je vis un matin entrer chez moi un homme grave qui m'honore de son amitié et qui a toujours suivi avec une chaleureuse sollicitude les travaux de ma jeunesse. Qu'avez-vous fait? me dit-il, où vous êtes-vous engagé? pourquoi publiez-vous les lettres que vous adressez à un Berlinois? pourquoi voulez-vous altérer le calme de vos études par des controverses agitées? Pourquoi descendre de l'inspection de l'histoire à la polémique? savez-vous les embarras que vous semerez autour de

vous, les ennemis que vous vous susciterez? à vos raisons on répondra par des menées sourdes; à vos objections par des intrigues; à vos réfutations quand elles seront pressantes, par des calomnies; si l'école philosophique que vous attaquez perd le sceptre de l'opinion, en revanche elle a les places et le crédit; craignez ses ressentimens; ne compromettez pas votre situation; suspendez votre polémique; écrivez toujours à votre Berlinois, si tel est votre plaisir, mais ne publiez plus vos lettres.

J'avais écouté le digne homme avec intérêt et reconnaissance. Mon ami, lui dis-je, après quelque silence, je vous remercie, mais votre amitié vous exagère les périls où vous me croyez engagé : d'abord je répugne à penser qu'on réponde à des joûtes littéraires par de basses pratiques; j'estime trop ceux dont je puis critiquer les opinions pour les soupçonner d'indignes vengeances : d'ailleurs il n'est plus au pouvoir d'aucune coterie, si ombrageuse, si colérique et si compacte que vous puissiez vous la représenter, d'accabler personne, pas même l'homme le plus obscur et le moins important : le public, c'est-à-dire la véritable majorité, prête son appui à la sincérité et au courage. Quant à votre conseil de me livrer sans partage aux laborieux plaisirs de la contemplation de l'histoire et du passé, croyez-vous, mon ami, que la science soit un meuble de bibliothèque et une curiosité stérile? Vous l'imaginez-vous comme une collection de choses rares, mirifiques, mais inutiles? son culte doit-il vous dépouiller du souci du présent, de la conscience de votre propre siècle, et vous engourdir l'âme d'une indifférence mortelle pour tout ce qui n'a pas encore trouvé sa place dans le musée de l'histoire? Pour moi, j'aime sans doute à rester suspendu longues heures au spectacle du passé, mais je ne me bouche pas les oreilles pour ne pas entendre le bruissement de mon temps; je me plais à retrouver les émotions et les pensées qui ont pu monter au cœur de ceux qui furent avant nous; mais je ne refuse pas de m'associer aux affections et aux destinées de mes contemporains: si la science me paraît mériter un dévoûment sérieux et persévérant, c'est que je l'estime solidaire de nos plus réels intérêts, c'est que je la crois l'active ouvrière destinée à rassembler et à

trier les matériaux d'un nouvel édifice; elle s'y emploiera de toute façon; elle ira remuer les premières couches de l'histoire et de l'espèce humaine; elle regardera attentivement le temps couler, l'espace se peupler, se dégarnir et se repeupler de races et de nations avec la diversité de leur genie et de leur humeur; elle cherchera les lois de la gravitation morale qui attire l'humanité; puis inhérente au présent, ardente à l'élargir, si elle voit le sol encore encombré de systèmes transitoires, et de théories éphémères, elle n'hésitera pas à les combattre; mais érudition, philosophie, polémique, c'est toujours la même cause qu'elle sert et qu'elle embrasse : or elle est sacrée cette cause, on peut la nommer à tous, amis ou ennemis; c'est le développement de l'intelligence et de la liberté.

Voilà à-peu-près, monsieur, quelle fut ma réponse; voilà pourquoi je continue non-seulement à vous écrire, mais à publier mes lettres. J'avais d'abord songé à vous parler dès à présent, et même je vous l'avais annoncé, des premiers essais tentés depuis notre dernière révolution; mais, en y réfléchissant, j'ai cru n'avoir pas encore assez approfondi la démonstration que j'avais entamée sur l'impuissance et l'invalidité de la philosophie qui a fleuri sous la restauration : c'est donc de l'éclectisme proprement dit que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui.

Rien ne donne mieux l'explication d'un système et d'un mouvement philosophique que de préciser exactement son origine et son point de départ. Je comprends Descartes quand je le vois, après avoir passé des plaisirs à la réclusion de l'étude, de la Hollande à l'Allemagne, de la Bohème et de la Hongrie aux extrémités de la Pologne, de la Suisse à l'Italie, à Venise, à Rome, d'une vie guerrière à une solitude obstinée, arracher de son esprit, avec douleur, le doute, le doute affreux qui le déchirait, pour y ériger un dogmatisme créateur. Kant me devient sensible par sa résolution de tout tirer de lui-même, et ce philosophe, aussi sédentaire que son devancier avait été nomade, est clair et perceptible quand on reconnaît en lui le redresseur de l'esprit

humain contre l'autorité traditionnelle, tant de la scolastique que de la théologie. Or donc, à tout homme qui a présenté un système philosophique à son époque, pour apprécier ce qu'il a fait, il faut demander d'abord ce que, dès le principe, il a voulu faire. Pourquoi vous êtes-vous levé, et que vouliez-vous dire?

Quand M. Cousin monta dans la chaire de M. Royer-Collard, il y parut sans autre dessein que de développer l'histoire des systèmes philosophiques. Esprit littéraire, il se tourna vers la littérature de la philosophie; imagination mobile, il quittait facilement une belle théorie pour une autre qu'il trouvait plus belle encore; parole ardente, il faisait couler dans les âmes l'intelligence et l'enthousiasme de la science. Tel a été M. Cousin : c'est son caractère de n'avoir jamais pu trouver et sentir la réalité philosophique lui-même; il la lui faut traduite, découverte, systématisée; alors il la comprend, l'emprunte et l'expose.

Je sens, monsieur, que nous arrivons ensemble à une conclusion inévitable; nous sommes obligés d'induire que M. Cousin n'est pas, à proprement parler, un philosophe; je sais d'ailleurs que c'est depuis long-temps votre pensée, vous m'avez même dit qu'en Allemagne on se prend à sourire si quelque Français, fraîchement arrivé, parle de notre compatriote comme d'un véritable métaphysicien. Mais, monsieur, nous ne saurions cependant éconduire, par une première fin de non-recevoir, quelque fondée qu'elle puisse vous paraître, un homme aussi distingué que le traducteur de Platon, d'autant plus que lui-même croit pouvoir prétendre à la qualité que vous lui refusez dans votre pays, et qu'il est juste d'examiner les titres d'un écrivain qui, je le crois, s'est toujours abstenu des petites ruses du charlatanisme.

Mais d'abord il faut mettre à part et en relief les services incontestables que M. Cousin a rendus à l'histoire de la philosophie, et dont le mérite spécial lui est acquis, alors même que nous verrions le lien systématique dont il a voulu les coordonner se briser entre ses mains. Ainsi ses travaux réels survivront tant à son éclectisme imité qu'à son idéalisme emprunté. Il aura toujours le mérite d'avoir, en 1820, commencé à publier des manuscrits inédits de Proclus; d'avoir, en 1824, donné une édi-

tion de Descartes, en annonçant sur ce philosophe un travail considérable que le public et le libraire attendent encore; enfin il sera toujours recommandable comme traducteur de Platon. On peut déjà louer sans réserve son élégance fidèle, sa patience souvent heureuse à renouveler les anciennes traductions, son intelligence philosophique à profiter des travaux contemporains d'Ast et de Schleiermacher; plus tard seulement il sera possible d'apprécier avec plus de profondeur l'œuvre de M. Cousin; quand il l'aura terminé, quand il aura traduit les dialogues les plus profonds et les plus obscurs, quand il aura écrit sur Platon un travail de la même nature que celui qu'il a promis sur Descartes, la critique pourra lui assigner sa place comme philologue et comme historien de la philosophie. Sur ce premier point les hellénistes sont seuls compétens; je dis les véritables hellénistes, car on ne mérite pas ce nom pour entendre un peu de grec, et il faut le réserver aux Hase, aux Boissonnade et aux Letronne. Pour ce qui est de la manière à concevoir et à se représenter Platon, de discerner tout ce qu'il a de cette Egypte que Champollion nous laisse à demi dévoilée, empêché qu'il est par la mort de poursuivre lui-même cette révélation du passé, il faut attendre que M. Cousin ait publié son essai sur Platon. Il a souvent varié dans ses points de vue; il est facile de remarquer des changemens et des progrès depuis l'argument du Phédon jusqu'à celui du second Alcibiade. Le traducteur a été d'abord plus frappé du rationalisme; il s'est, ensuite, plus rapproché de l'idéalisme et du mysticisme : enfin, récemment il vient d'entamer la partie politique de Platon en proie aux préoccupations exclusives de l'éclectisme; ce qui, à mon sens, l'a fait errer dans l'intelligence de la conception platonicienne, et lui a fait prendre dans les *Lois* une dégénérescence pour une réalisation fidèle; mais chemin faisant M. Cousin pourra redresser ce que ses études ultérieures lui montreront d'inexactitudes dans ses affirmations précédentes; et quand il aura tout traduit, il sera maître enfin de ses matériaux, de ses pensées, il pourra nous ériger la statue de Platon. Je dois aussi vous signaler, monsieur, parmi les titres historiques de M. Cousin deux arti-

cles sur Xénophane et Zénon d'Élée. Je vous citerai aussi les douze premières leçons de son cours de 1829, où il a résumé l'histoire de la philosophie depuis l'Inde jusqu'à l'entrée du dix-huitième siècle. Quand même les indianistes trouveraient le point de départ légèrement posé, il n'en resterait pas moins une revue précieuse des hommes et des systèmes.

Maintenant, avant d'arriver aux idées mêmes que M. Cousin a présentées au public comme un système à lui propre, remettez-vous en esprit, monsieur, la mobilité de son imagination. Le jeune professeur commença sa carrière par commenter avec verve l'école écossaise, dont M. Royer-Collard lui avait légué l'exploitation, Reid, Smith, Huchtheson, Fergusson, Dugald Stewart; ensuite il passa à l'Allemagne, saisit rapidement les principaux traits de la philosophie morale de Kant, et se fit kantiste : ce furent alors d'éloquens développemens sur le stoïcisme, le devoir et la liberté. Pendant l'année 1819 à 1820, l'enseignement de M. Cousin rallia la jeunesse, et semblait vouloir la préparer aux luttes de l'opposition politique : aussi la contre-révolution en arrivant au pouvoir ferma sa chaire et relégua le professeur dans la solitude de son cabinet. Alors il se tourna vers l'érudition, et se prit d'enthousiasme pour l'école d'Alexandrie, qu'il personnifia toute entière dans un homme, dans Proclus. Cette secte philosophique qui avait entrepris de lutter contre le christianisme et de le faire reculer, sembla à M. Cousin un glorieux symbole de philosophie et de liberté; il en parlait en ces termes : « *Hæc fuit scilicet ultima illa Græcæ philosophiæ* « *secta, quæ iisdem fere quibus christinia religio temporibus nata,* « *tamdiu magna cum laude stetit, quamdiu aliqua super in* « *orbe fuit ingeniorum libertas, quartum verò jam circa sæculum,* « *non mutata ratione, sed mutato domicilio, exul ab Alexandria* « *Athenas confugit*....(1). Cette école lui paraissait la plus riche et la plus importante de toutes celles de l'antiquité; *totius vero antiquitatis philosophicas doctrinas atque ingenia in se exprimit:* et il croyait son étude utile non-seulement à l'érudition, mais

(1) *Præfatio generalis*, p. 13, 14, *Procli opera*. t. 1.

aux progrès mêmes de la philosophie moderne. Plus tard, je trouve que M. Cousin n'a plus mis si haut la sagesse alexandrine; voici comment il la caractérisait en 1829 : « Sans doute « le projet avoué de l'école d'Alexandrie est l'éclectisme. Les « Alexandrins ont voulu unir toutes choses, toutes les parties de « la philosophie grecque entre elles, la philosophie et la reli- « gion, la Grèce et l'Asie. On les a accusés d'avoir abouti au « syncrétisme; en d'autres termes, d'avoir laissé dégénérer une « noble tentative de conciliation en une confusion déplorable. « On aurait pu leur faire avec plus de raison le reproche con- « traire. Loin que l'école d'Alexandrie tombe dans le vague et « le désordre qu'engendre souvent une impartialité impuissante, « elle a le caractère décidé et brillant de toute école exclusive, « et il y a si peu de syncrétisme en elle *qu'il n'y a pas beaucoup* « *d'éclectisme;* car ce qui la caractérise est la domination d'un « point de vue particulier des choses et de la pensée (1) ». Ainsi cette école que M. Cousin avait choisi d'abord comme le modèle de l'éclectisme, à ses yeux n'est presque plus éclectique; il l'accuse d'un mysticisme exclusif, malmène assez rudement son ontologie, sa théodicée : Proclus lui-même, bien qu'il reste toujours un esprit du premier ordre, n'est plus ce soutien de la philosophie et de la liberté, dont les efforts sont généreux et légitimes; le professeur de 1829 nous le montre finissant par des hymnes mystiques empreints d'une « profonde mélancolie, où « l'on voit qu'il désespère de la terre, l'abandonne aux barbares « et à la religion nouvelle, et se réfugie un moment en esprit « dans la vénérable antiquité, avant de se perdre à jamais dans « le sein de l'unité éternelle, suprême objet de ses efforts et de « ses pensées (2). » Et d'où vient ce changement dans l'esprit de l'éditeur de Proclus? C'est que de 1820 à 1829, bien des impressions différentes l'ont traversé. Après avoir adhéré exclusivement au rationalisme de Kant, après avoir effleuré l'idéalisme de Fichte, M. Cousin ne fut pas long-temps sans soupçonner et

(1) *Cours de l'histoire de la philosophie*, 1829, t. 1, p. 317, 318.
(2) *Ibidem*, p. 330.

sans reconnaître que ces deux philosophies avaient fait place à deux systèmes nouveaux, dont les auteurs étaient MM. Schelling et Hégel; de loin, soit par des correspondances, soit par des visites de voyageurs, il lui en arrivait quelque chose. En 1824, il entreprit un voyage en Allemagne, pendant lequel il fut enlevé à Dresde par la police prussienne et conduit à Berlin : on l'avait soupçonné d'être *carbonaro* et révolutionnaire. Dans la capitale de la Prusse, vous le savez, monsieur, vos compatriotes environnèrent M. Cousin des témoignages du plus noble intérêt; on s'entremit pour sa délivrance; tant qu'il fut captif, on le visita dans sa prison, tous les jours. Par un heureux hasard, notre voyageur put utiliser sa captivité, car il entra dans un commerce journalier avec l'école de M. Hegel; M. Gans et M. Michelet de Berlin lui développaient dans de longues conversations le système de leur maître; ils effaçaient de son esprit le kantisme et quelques erremens de Fichte, pour y substituer les principes et les conséquences d'un réalisme éclectique, optimiste, qui se targuait de tout expliquer, de tout comprendre, et de tout accepter. M. Cousin tourna à cette philosophie avec sa promptitude ordinaire : il saisit sur-le-champ combien le changement était capital; ce ne sera plus un philosophe opposant, révolutionnaire, inquiétant pour les puissances, mais un sage dominant tous les partis, tous les systèmes, et, par son inépuisable impartialité, pouvant donner des garanties au pouvoir le plus ombrageux. Aussi, monsieur, ses amis de Paris, qui ne pouvaient pas savoir les causes métaphysiques qui avaient influencé l'hôte de Berlin, eurent à s'étonner de quelques changemens, et un journal royaliste, *le Drapeau-Blanc* put écrire que M. Cousin *avait bien prouvé qu'il ne professait en rien les doctrines des révolutionnaires.* Je crois, monsieur, que, depuis cette époque, M. Cousin l'a bien plus prouvé encore. Cependant le séjour de notre professeur dans votre capitale devait porter ses fruits : en 1826, il publia une collection d'articles insérés dans le *Journal des Savans* et dans les *Archives philosophiques*, dont tous ne méritaient peut-être pas les honneurs d'une résurrection, et qui au surplus étaient bien inférieurs à la préface même qui les

précédait. Dans la préface des *Fragmens philosophiques*, M. Cousin présenta son système, qu'il affirma avoir façonné dès 1818. J'aurais conjecturé, je l'avoue, que le voyage de 1824 y avait contribué en quelque chose, et que le rapport identique de l'homme de la nature et de Dieu, qui commence à y poindre, était une importation. La préface des *Fragmens* fut peu comprise, quand elle parut. Cette condensation d'une métaphysique imparfaite, qui se cherchait elle-même, et n'était pas maîtresse de sa langue, étonna sans instruire; enfin, en 1829, M. Cousin, rendu à sa chaire, put s'y déployer à l'aise, et il eut le plaisir d'y exciter la surprise et l'admiration. Dans une introduction éloquente de treize leçons, il développa avec son imagination d'artiste et son talent d'orateur quelques principes du système de Hegel, qui semblaient sortir de sa tête et lui appartenir. Du haut d'un dogmatisme, dont seul alors il avait le secret, il inspecta l'histoire, les philosophes, les grands hommes, la guerre et ses lois, la Providence et ses décrets. Il professa la légitimité d'un optimisme universel, et prononça au nom de la philosophie l'absolution de l'histoire. Je sais, monsieur, qu'à Berlin, vous ne partagiez pas l'enthousiasme avec lequel nous avons accueilli ces leçons; vous ne pouviez concevoir comment on importait ainsi une doctrine, sans en nommer l'auteur. M. Hegel plaisanta de ce procédé avec une indulgence un peu satirique, et vous-même, monsieur, vous avez prononcé à ce sujet un mot fort dur, que j'ai peine à écrire, le mot de *plagiat*. Je ne pense pas, monsieur, que sciemment M. Cousin ait voulu se parer de ce qui ne lui appartenait pas; mais, emporté par son imagination, il a cru avoir conçu lui-même ce qu'on lui avait appris. Dans ses improvisations il oubliait naïvement ses emprunts, et c'est de la meilleure foi du monde qu'en amalgamant Kant et Hegel, il se persuada avoir créé quelque chose; cependant le vol métaphysique de M. Cousin, je veux dire son ascension, ne fut qu'un phénomène passager: il redescendit vite sur la terre; et, soit qu'il eût épuisé en peu de temps son dogmatisme, soit qu'il craignît de n'être plus suivi dans ses excursions exotiques, il revint à l'histoire, déclara que la

philosophie n'était plus à faire, mais était faite; qu'il ne s'agissait que de la rassembler; qu'elle se partageait en quatre systèmes principaux, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, et qu'en dégageant ce qu'il y avait de vrai dans chacune de ces formes exclusives de la réalité, on retrouvait la réalité pure et complète. Voilà cette fois un éclectisme bien constitué. Ainsi vous voyez, monsieur, que M. Cousin a été tour-à-tour écossais, kantiste, alexandrin, hegélien, eclectique: il nous reste à chercher s'il a jamais été et s'il est philosophe.

Nous sommes ainsi ramenés au point dont nous étions partis. Quelle sera l'idée dont M. Cousin aura élargi la face, et sur laquelle il aura jeté la lumière? la liberté? Examinons. La théorie du traducteur de Platon sur la liberté consiste toute entière dans le principe suivant: le *moi* est tout entier dans la liberté, il est la liberté même; l'intelligence et la sensibilité se rapportent bien au *moi*, mais elles ne le constituent pas; la liberté seule constitue le *moi*. Cette opinion m'avait d'abord paru plausible; mais en y réfléchissant davantage, je l'ai trouvé légère, inexacte et tranchant lestement un des plus sérieux mystères de la psychologie. La personnalité humaine est partout; elle est aussi bien dans la sensation et dans la pensée que dans la volonté; le problème scientifique est précisément de la suivre sous ces trois faces; Spinosa n'a-t-il pas cru reconnaître au contraire l'identité de l'intelligence et de la volonté? Les physiologistes n'ont-ils pas démontré l'union étroite des excitations sensibles et des déterminations volontaires? Au surplus, cette affirmation à *priori* de M. Cousin n'est qu'une rédaction hâtive et brusquée des principes qu'il empruntait au stoïcisme et à Fichte.

La théorie de la raison va être, pour l'éditeur de *Proclus*, un écueil où il se brisera. Remarquez sa position. Il est parti de la conscience individuelle, tant par conviction que par son apprentissage à l'école de Kant et de Fichte, et il lui faut maintenant arriver à la raison impersonnelle, à l'absolu. Quand vos compatriotes Schelling et Hegel établirent leur idéalisme, ils avaient fait table rase; ils avaient nié Kant

et Fichte, desireux qu'ils étaient de les détruire et de les supplanter. Kant avait déclaré qu'il était impossible à l'homme d'arriver à la connaissance de l'absolu; Fichte l'avait identifié dans la plus haute expression de l'homme même; Schelling, rompant avec Kant et Fichte, fit de l'absolu une intuition mystique; Hegel, de son côté, en fit une hypothèse logique. Or, voici M. Cousin qui tombe dans l'étrange illusion de vouloir accoupler des termes incompatibles; il croira pouvoir se servir de Kant comme d'un point de départ, de Fichte comme de la précision même du *moi*. A Schelling, il empruntera la spontanéité, à Hegel, la réflexion, et il sera persuadé avoir donné une solution satisfaisante et nouvelle dans la distinction de la raison spontanée et de la raison réfléchie. Vous m'avez dit souvent, monsieur, combien cette métaphysique vous avait paru, à Berlin, téméraire et frivole; ici, à Paris, elle a eu peu d'inconvéniens, car personne ne l'a comprise; on a laissé M. Cousin, sans le troubler, jouer avec les formules, avec le fini et l'infini, le un et le multiple; il a professé sans objections la réduction fort importante, selon lui, des catégories de Kant et d'Aristote, aux lois de causalité et de substance; réduction stérile, affaire de mots : l'éloquence du professeur lui obtenait du public grâce pour son ontologie.

La sensibilité n'a été qu'effleurée par M. Cousin; étranger à la physiologie, il manquait de faits positifs, et s'est borné à rédiger quelques conjectures de M. Maine de Biran.

On m'a demandé quelquefois si M. Cousin était panthéiste, j'ai répondu que je l'ignorais, et je crois qu'il n'en sait rien lui-même. Quel est en effet le sens exact de cette phrase : « Le dieu « de la conscience n'est pas un dieu abstrait, un roi solitaire « relégué, par-delà la création, sur le trône désert d'une éternité « silencieuse, et d'une existence absolue qui ressemble au néant « même de l'existence; c'est un dieu à-la-fois vrai et réel, à-« la-fois substance et cause, toujours substance, et toujours « cause, n'étant substance qu'en tant que cause, et cause qu'en « tant que substance; c'est-à-dire étant cause absolue, un et « plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie,

« indivisibilité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet « de l'être et à son plus humble degré, infini et fini tout ensem- « ble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois dieu, nature et huma- « nité. » Que pouvons-nous en conclure, si ce n'est que M. Cousin est déiste en tant que cause, et panthéiste en tant que substance? Je sais qu'ailleurs il s'est élevé éloquemment contre le panthéisme: mais quelle est sa théodicée positive?

Et le christianisme? M. Cousin a-t-il pris là-dessus un parti sérieux et définitif? Sans doute, il a reconnu, dans l'esprit humain, l'*autorité des autorités;* mais a-t-il toujours déduit et pratiqué les conséquences de ce principe? N'a-t-il pas quelquefois formé le plan d'une philosophie qui ne serait que la doublure de la tradition? n'a-t-il pas quelquefois cherché à concilier les honneurs de l'indépendance avec les sûretés de l'orthodoxie?

Mais enfin cet éclectisme auquel finalement est revenu l'éditeur de Descartes est-il donc entièrement sans racines et sans résultats? Si par hasard la vérité était dans le passé! si une vaste bibliothèque était le puits nouveau dont il reste à la tirer! si en passant tour-à-tour par Athènes, Alexandrie, Munich et Berlin, on pouvait l'établir à Paris! la découverte serait précieuse et vaudrait bien la peine de mener avec patience cette opération. Malheureusement ce projet rétrograde a deux fois échoué dans l'histoire de l'esprit humain; la philosophie de l'école d'Alexandrie et la scholastique enseignaient aussi que toute vérité était dans le passé et les textes accumulés par le temps; mais ni Alexandrie, ni Aristote n'ont pu prévaloir contre l'invasion du christianisme et de Descartes; c'est qu'il y a dans l'homme individuel et les masses une invincible répugnance à se reposer dans ce qui a été fait, à se refuser aux attractions invincibles de l'avenir. Sans doute, il est bon de porter en soi la conscience de l'histoire, sans doute il faut résumer ce qui fut avant nous, mais à la condition et dans le dessein de l'élargir et de le changer: autrement si la science humaine n'existe, pour vous, que dans une érudition écoulée, si vous n'y ajoutez rien vous-même, la société, que vous ne pouvez

satisfaire, vous échappera froide et indifférente. Pour moi, j'ai toujours envie de répondre à cette philosophie qui cherche son esprit dans les cendres des morts

Laisse le passé être le passé.
Lass das Vergang'ne vergangen seyn. (1)

N'as-tu rien à me dire sur ce qui m'importe dans mon siècle, à l'heure où nous sommes du temps, rien à m'indiquer sur le chemin à prendre? Rien? Alors laisse-moi, tu appartiens déjà à ce passé dont tu te montres si amoureuse; va te perdre dans sa nuit et grossir le nombre des habitans du vide.

C'est une étrange conception que d'avoir voulu susciter, au milieu de notre société française, un mouvement renouvelé des Grecs d'Alexandrie. Les abstractions pures tournent dans un cercle fatal qu'elles semblent ne pouvoir dépasser, tellement qu'Aristote et Platon n'ont pas encore été vaincus dans le champ même de la métaphysique; et les théories de votre Schelling et de votre Hegel ne sont que d'ingénieuses variations de la philosophie grecque. Mais voulez-vous quelque chose de novateur? Regardez cet homme simple, de bon sens, parlant à tous, pas métaphysicien; il brise le paganisme. La loi de Moïse sera dissoute dans sa lettre et complétée dans son esprit par un Nazaréen peu curieux des spéculations métaphysiques. Si, au seizième siècle, l'Europe se renouvelle, vous pouvez vous en prendre à Luther qui ameute le monde contre le pape et contre Aristote; la révolution française pose à deux fois en 1789 et en 1830 le problème de la sociabilité. Ainsi, notre nation a dépassé les théories du Grec, les abstractions du Germain par la simple allure de son développement. Or, son génie a été entièrement méconnu de M. Cousin; il n'a pas soupçonné son aptitude sociale, son instinct progressif, et je vous ai montré, monsieur, dans ma première lettre, le traducteur de Platon venant aboutir, après mille circuits, à trouver dans la charte de 1814 *tous les élémens*

(1) Faust, dernière scène.

de l'histoire, de la pensée et des choses. Pouvez-vous desirer une meilleure preuve de l'avortement de l'éclectisme. Ainsi donc je crois pouvoir conclure que le lien systématique dont M. Cousin a voulu coordonner ses travaux, lui échappe, et que de son projet d'éclairer l'histoire de la philosophie par un système, et de démontrer ce système par l'histoire entière de la philosophie, il n'est pas sorti de système, mais seulement des matériaux utiles à l'érudition.

Plusieurs personnes m'ont paru convaincues que la pensée philosophique de M. Cousin n'avait plus d'avenir au-delà de l'éclectisme, mais je suis loin de partager cette opinion. Pourquoi ne recommencerait-il pas? S'il s'est trompé dans son idéalisme incohérent et d'emprunt, s'il a échoué dans son éclectisme où il avait rêvé d'être l'émule de Proclus, s'il a balancé l'excitation salutaire qu'il avait produite dans les esprits par le scepticisme où il les a finalement jetés en octroyant une amnistie métaphysique à tous les systèmes et à tous les partis, n'a-t-il pas devant lui un avenir dont il est encore maître, le champ ouvert, un public qui se souvient de lui, et n'aurait de mémoire, en le revoyant, que pour son talent et pour ses services? Le seul écueil dont il ait à se sauver, serait la répugnance à se détruire lui-même. Mais, grand Dieu! qui ne s'est pas trompé? Il serait beau de recommencer la poursuite de la vérité par l'abandon de quelques opinions, que le temps et une révolution ont convaincues d'insuffisance. Voilà qui serait digne de l'ambition de M. Cousin, de la vigueur de son esprit; qu'il reprenne position, non plus au sein d'une collection factice d'élémens littéraires, tant grecs que germains, mais au milieu même de la société française, telle que l'a tournée vers l'avenir notre dernière révolution.

Et c'est en ce sens qu'il importe de travailler à une philosophie nationale: sans doute la vérité ne change pas avec les lieux; elle est générale et cosmopolite, elle est la même à Berlin et à Paris; mais de peuple à peuple, on la trouve différente dans sa marche, dans sa méthode et dans ses applications. La vérité morale et sociale n'est pas un fait insensible et brut qu'il suffit de constater et de ranger dans sa case. Quand à Stockholm Ber-

zelius enrichit la chimie d'une découverte nouvelle, la patrie de Lavoisier peut sur-le-champ l'introduire dans la nomenclature de la science. Voltaire a pu également populariser la physique de Newton et lui faire passer le détroit. Mais ce qui tient à l'humaine nature est plus délicat et plus compliqué. Chaque nation a son aptitude, comme chaque individu son caractère. De plus, chaque peuple a son heure différente sur l'horloge du temps; tous arriveront au même but; mais l'époque est diverse et la route n'est pas la même. L'humanité dans son voyage s'échelonne et se dissémine; chaque tribu a commencé de marcher, et a choisi son sentier au bon plaisir de son génie. Aidez-vous les uns les autres dans votre course, sociétés voyageuses; envoyez-vous des signes de bonne intelligence, des avis salutaires; dénoncez-vous mutuellement les pièges et les écueils, mais restez chacune fidèle à votre esprit qui est un don de Dieu. Si quelques-unes se sont hâtées davantage, elles pourront servir de phare et de guide : or, dans ce concours, je n'aperçois rien qui ait encore dépassé la bannière de la France. Voulez-vous donc refouler sa pensée dans les voies de la civilisation germanique, au moment où l'Allemagne nous regarde et semble chercher des excitations dans notre exemple. D'ailleurs, la philosophie allemande est tellement inhérente à la civilisation et aux mœurs du pays, que si vous l'en détachez, partout où elle heurtera, on la traitera de barbare.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes ?

Fille de la réforme, tantôt scolastique, tantôt rêveuse, passant tour-à-tour de la dialectique au mysticisme, autant elle est naturelle et féconde au sein des mœurs allemandes, autant parmi nous elle serait étrange et délaissée.

La France, monsieur, a un autre génie : elle a pris part au mouvement religieux du seizième siècle, elle estime la réforme, elle déteste les persécutions dont les protestans ont été victimes, elle a fait passer dans ses lois l'égalité des cultes; mais elle a peu de goût pour les luttes religieuses et théologiques; tout ce qui

tient aux intérêts de secte, aux allucinations mystiques lui répugne; en face du catholicisme qui a de profondes racines dans nos habitudes et nos mœurs, elle n'a jamais songé à rien élever, rien, si ce n'est le bon sens et l'indépendance de l'esprit. Le génie philosophique de notre pays est simple, sans formule, et sans jargon; il a de la rectitude, parle clairement; il accueille, il éprouve toutes les idées; il a l'habitude d'en résumer promptement les résultats et la portée; il propage ses influences, s'insinue, persuade; de la conception il passe facilement à la pratique, répand autour de lui la contagion de l'exemple; aussi il a la réputation d'être remuant; quelques-uns même l'appellent révolutionnaire, mais telle est son humeur. Si vous me demandez quel est le système qui règne en ce moment dans notre pays, je ne saurais vous répondre. Tous les petits systèmes, qui, à ma connaissance avaient voulu raser le sol et voleter, sont retombés, les pauvrets! Quant au génie de la France, calme et patient, sérieux et résolu, il voit peu-à-peu grossir autour de lui le flot des générations nouvelles, ceinture qui fera sa force; peu soucieux du présent, il semble chercher dans l'avenir ses consolations et ses espérances; quelques-uns le méconnaissent, il en est peu troublé; de petits hommes l'outragent, il les aperçoit à peine; il marche, je ne sais quelle grande pensée le préoccupe; où veut-il aller? c'est son secret; mais en le contemplant, on se tient assuré qu'il ne reculera pas.

LERMINIER.

RÉVOLUTIONS

DE

LA QUINZAINE.

14 mars 1832.

Il y a quinze jours à peine, on s'occupait du fauteuil de l'abbé Montesquiou. Entre la lecture d'un roman nouveau et l'heure des Italiens, vous étiez exposé à vous entendre demander par la maîtresse de la maison quel était le candidat porté par les journaux, la chambre ou les salons. Les femmes regrettaient que M. Mignet ne se fût pas mis sur les rangs; il eût été si bien un jour de réception! Il est grand, il a une noble figure, de beaux cheveux, des mains d'évêque, une prestance indolente et grave; le jour de son entrée à l'Académie, tous les yeux l'auraient contemplé avidement, dans une muette et délicieuse extase. Les belles dames du faubourg Saint-Germain l'auraient admiré à l'envi, comme un jeune prêtre, le jour où il prend les ordres, comme une religieuse, le jour où elle prononce ses vœux! M. Arnault a la parole militaire; quand il excommunie la nouvelle école poétique, on dirait qu'il commande une charge de cavalerie. M. Andrieux a la voix éteinte, il ne peut qu'à grande

peine dérider le front et desserrer les lèvres de son auditoire par ses facéties renouvelées du Collège de France. Mais le jeune archiviste aurait, dès les premières paroles, captivé l'assemblée par la sonorité de son débit, par le rhythme harmonieux de ses périodes. Je suis étonné vraiment que la rue de Varennes et la rue Saint-Georges n'aient pas envoyé une députation à l'académie, pour la prier d'accueillir M. Mignet.

Mais voyez comme la France est ingrate, comme est oublieuse l'oisiveté! Il n'est plus question maintenant ni de l'abbé Montesquiou, ni de son fauteuil. Qu'on le donne à M. Salvandy, à M. Jay, à M. Thiers, ou même, comme pis-aller, au moraliste impitoyable qui a doté la France de cinq ou six comédies qui ne ressemblent pas mal à des sermons, à M. Casimir Bonjour! à celui qui a si agréablement raillé Newton et Lagrange, dans un vers auquel la niaiserie parisienne a fait un succès proverbial, un succès de rire glapissant et de bouche béante!

« L'amour a triomphé de la géométrie. »

Peu nous importe.

L'académie des inscriptions a perdu un de ses membres, M. Champollion jeune; et l'oraison funèbre de M. Walcknaer, la notice nécrologique de M. Charles Lenormant, et les larmes rhétoriques d'un professeur autrefois célèbre, sont maintenant comme si elles n'avaient jamais été. A vrai dire, la gloire et le génie de l'illustre archéologue sont encore très problématiques. L'Allemagne et l'Angleterre ont protesté hautement contre ses révélations. Que la paix soit avec ses cendres! La mort consacre tous ceux qu'elle a touchés du doigt; et si l'on pouvait prouver demain que tout le système hiéroglyphique de ce nouveau prêtre n'est qu'une ingénieuse mystification pour l'Europe qui se dit savante, les récriminations ne devraient atteindre que les dupes. C'est peut-être pour mettre les rieurs de leur côté, que les admirateurs de l'*Egypte des Pharaons* ont demandé une pension pour la veuve et la fille de Champollion. Peut-être ont-ils voulu protéger par un accès de générosité leur crédule ignorance.

La publication de la *Grammaire égyptienne* résoudra, nous l'espérons, les doutes des conscience sévères qui ne trouvaient pas dans les lettres à M. Dacier et à M. de Blacas un caractère suffisant d'évidence et d'authenticité. Et s'il en était autrement, si le conservateur du musée égyptien, si le professeur du Collége de France, après avoir promené sa curiosité de Thèbes à Memphis, et d'Alexandrie au Caire, n'avait rapporté de son voyage qu'une série de problèmes insolubles, qu'un programme de questions qu'il ne devait jamais épuiser; si le dépit et le découragement avaient hâté ses derniers momens, il faudrait le plaindre sans doute, et l'admirer. Tout homme capable de sacrifier sa vie à la réalisation d'une idée, a droit aux louanges de son siècle et de la postérité.

Et jugez de l'embarras où se trouvent maintenant les pères de la science, les gardiens consacrés du temple! A qui donner l'Egypte? Que deviendra l'Égypte? Faudra-t-il y renoncer? Quel traducteur de Pausanias, d'Aristote ou de Platon osera se présenter pour remplacer l'inventeur de la syntaxe et des dynasties de Memphis, celui qui avait bouleversé toutes les chronologies, toutes les généalogies que Rollin avait revêtues de la dignité universitaire? Je suppose que son successeur aura communication de ses manuscrits, et s'engagera par serment à continuer ses travaux.

En attendant que l'Institut se réduise, comme la raison et le bon sens l'exigent impérieusement, à la seule académie des sciences, dont on ne saurait, sans injustice, contester les services éminens, en attendant que l'aristocratie officielle de l'érudition et du talent succombe sous la moquerie et l'indifférence, l'aristocratie nobiliaire a relevé la tête et rompu le silence prudent qui à coup sûr ne lui était pas moins utile qu'à feu Conrart de muette mémoire. M. le comte Eugène d'Harcourt a paru à la tribune du palais Bourbon, pour défendre les ambasssadeurs. L'ambassadeur d'Espagne, celui même qui n'avait pu maintenir au chapeau de ses laquais la cocarde tricolore, qui avait eu les vitres de son carrosse brisées par la canaille de Madrid, ses armoiries lacérées à coup de pierres, et que le dégoût avait ramené

en France; qui était las, à ce qu'il dit, de voir l'opposition contrarier et démentir ses protestations *de légitimisme*, ses phrases de soumission et de respect pour la cour de Ferdinand; celui-là même est venu devant une assemblée française, avec un énorme rouleau à la main, que sans doute il voulait consulter au besoin, réciter, d'une voix aigre et saccadée, un manifeste contre le tiers état qui prétend s'immiscer dans la fortune et la conduite des gens de qualité. C'est en effet une impardonnable impertinence, une fatuité sans nom, de vouloir demander à M. le comte ce qu'il fait des 100,000 francs que la France lui donne, puisqu'il n'a pu rester au poste qui lui était confié. Il a besoin d'or, à ce qu'il dit, pour étaler en Espagne un faste rassurant, pour montrer à l'aristocratie de la Péninsule que la France n'a pas encore renoncé à nourrir dans le luxe et l'oisiveté ceux qui sentent couler dans leurs veines le sang de Guillaume de Normandie, bâtard victorieux, qui, sans la bataille d'Hastings, aurait transmis à ses neveux un blason de honte et d'ignominie. A la bonne heure; mais à Paris, monsieur le comte, avons-nous besoin de vos laquais, de vos chevaux et de vos équipages, pour estimer votre mérite ce qu'il vaut? Votre éloquence, monsieur le comte, est votre plus belle parure; la harangue que vous avez récitée devant les représentans de la France, vous dispense de la richesse et de la vaine pompe que vous demandez; vous pouvez dire de la philippique où vous avez parlé si bien et si habilement de tout, excepté de la question qui s'agitait, ce que la Romaine Cornélie disait de sa jeune famille: Voilà mes joyaux! Croyez-en, monsieur le comte, ma conviction et ma franchise, votre paragraphe sur Cincinnatus est un joyau inestimable, et que je mets fort au-dessus du régent. Et votre morceau sur les épingles et les bonnets de coton! comme il est triomphant! comme il embrasse d'un coup-d'œil, l'état de la France et de l'Europe! comme il prouve admirablement que la *qualité* mène de droit à l'encyclopédisme, comme il laisse loin derrière lui la naïve réponse d'un grand seigneur qui aurait dû vivre aujourd'hui pour écouter vos leçons! je veux parler, vous le devinez sans doute, de celui qui n'avait jamais essayé de jouer le violon, et qui doutait, dans la

candeur de sa modestie, s'il était un Viotti, un Rode ou un Paganini. Comme vous avez démontré péremptoirement qu'il serait impossible et presque déshonorant d'être ambassadeur pour un traitement de 99,000 fr.! On donne 6,000 fr. à M. Dulong, à M. Gay-Lussac pour enseigner la physique et la chimie! Mais que sont les paroles de ces messieurs auprès des vôtres? Ils enseignent à deux mille auditeurs les secrets de la science; ils popularisent les découvertes qui souvent leur ont coûté bien des veilles et du courage. Mais votre parole, monsieur le comte, ne peut se comparer à leur parole. Quand vous saluez le roi d'Espagne et que vous l'assurez de l'amitié des Tuileries, vous rendez au pays un service inestimable. Si vous allez à Constantinople, comme je l'espère, vous rapporterez de la cour de Mahmoud un discours plus précieux encore que le dernier. Vous aurez trouvé pour votre pensée des formes plus fidèles et plus significatives encore. Vous direz plus nettement votre avis sur les affaires de la France. Vous demanderez une loi qui n'admette aux droits électoraux que les gens qui pourront prouver trois quartiers au moins. Et comme pendant votre séjour en Turquie, le système représentatif ne peut manquer de se perfectionner, vous trouverez à votre retour une amélioration parlementaire, dont vous saurez profiter. La chambre comprendra dans les fonctions de la questure le rôle de souffleur; tous les discours récités à la tribune seront, avant l'ouverture de la séance, déposés au secrétariat. Vous pourrez ralentir ou hâter votre débit, sans craindre d'oublier la suite de votre improvisation. Vous aurez recueilli, dans la conversation des vizirs et du sultan, des fleurs d'éloquence que vous prodiguerez d'une main généreuse. Nous reviendrons au temps de Bossuet.

La France, n'en doutez pas, se montrera généreuse et reconnaissante, et vous ouvrira les portes du Panthéon. Elle placera votre image en Carrare ou en Paros, près des cendres de Voltaire et de Rousseau, dût-elle acheter à grands frais quelques débris de colonnes vénitienes ou pisannes, pour ciseler plus finement vos traits majestueux, pour sculpter plus délicatement vos lèvres éloquentes.

Si quelque chose, monsieur le comte, peut se comparer à votre dernier discours, c'est à coup sûr la mémorable discussion de vos collègues sur les grands hommes qui seront admis à l'immortalité. Je sais bon gré à votre modestie de n'avoir pas troublé le triomphe de M. Lameth et de M. Gaëtan de Larochefoucauld. Vous auriez eu mauvaise grâce, après votre ovation, à interrompre le babil du vénérable membre de la Constituante. Sans votre silence complaisant, nous aurions perdu ces admirables commencemens de phrases indécises que l'orateur livrait inachevées à notre pénétration; nous aurions à regretter ces ébauches ingénieuses d'apothéose, qui ont fini par n'atteindre que Bailly et Barnave, mais dans lesquelles M. de Lameth entendait bien se comprendre. Je remercie de toute mon âme M. Gaëtan d'avoir bien voulu chercher la gloire française au-delà de 89, d'avoir appelé sur Clovis et Charlemagne l'attention et la bienveillance de la chambre. Puisque la législature revient à l'amour de la vieille monarchie, puisqu'elle espère recrépir le vieux trône qui s'est écroulé il y a deux ans, elle fait bien et sagement d'appeler à son secours les réhabilitations historiques. Anquetil et Velly avaient laissé dans l'ombre les grandes figures de Clovis et de Charlemagne; le chrétien de Reims et l'auteur des Capitulaires avaient besoin, pour reprendre dans notre mémoire la place qui leur appartient, du panégyrique de M. Gaëtan; mais je demande pourquoi Charles Martel n'a pas reçu la même faveur. Je demande pourquoi celui qui a contenu le débordement des Sarrasins n'aurait pas un tombeau au Panthéon.

La critique et l'histoire vont devenir faciles et triviales, si la législation leur vient en aide. On ne pourra plus remettre en question la gloire d'un poète ou d'un roi. Les préfaces pour se faire lire et se donner une physionomie originale et nouvelle, ne toucheront plus aux noms consacrés. Le dédain et la colère respecteront les élégies de Racine et les thèses de Voltaire, comme la foudre respecte le laurier. S'il plaît même à la chambre de voter à Campistron et à l'abbé de Bernis l'urne cinéraire, symbole infaillible d'immortalité; si, dans l'indulgence qui ne manque jamais aux grands esprits, elle amnistie Dorat et Voise-

non, ces messieurs pourront prétendre sans *illégalité* à la gloire qu'on leur refuse. Le Batteux et Laharpe, en passant par la bouche de nos orateurs censitaires, deviendront le droit canon de la littérature. Et si vous rencontrez dans le monde une femme étourdie et légère qui parle sans révérence d'un nom législativement consacré, vous serez dispensé de lui répondre et de la réfuter en lui citant le chiffre et la date de l'amendement qui constate sa gloire officielle.

J'entends dire rue Monsigny, que le gouvernement représentatif n'est pas une forme définitive. Je le crois bien. N'en déplaise à l'interprète du *Phedon et de l'Alcibiade* qui annonçait, il y a bientôt quatre ans, que la charte de Saint-Ouen avait concilié à jamais les principes contradictoires qui se disputent la France depuis le cinquième siècle, je me range volontiers à l'avis de la rue Monsigny. Est-ce qu'on pouvait prévoir en 1814 que la gloire deviendrait une question de majorité, qui se deciderait par assis et levé? Est-ce que l'auteur du Voyage à Gand, en signant par les conseils d'Alexandre de Russie la constitution octroyée, en renouant, comme il le dit ingénieusement, la chaîne des temps, en réparant l'histoire de façon que Blücher vînt le lendemain de Mirabeau, en plaçant par un nouvel amendement le bombardement de Paris après le serment du jeu de paume, sans tenir compte de la fuite à Varennes, sans indiquer à l'errata l'épopée homérique qui commence à Toulon et finit à Waterloo, est-ce que Louis XVIII prévoyait les dernières séances de la chambre?

Il avait institué une assemblée destinée à connaître selon ses lumières, à satisfaire selon ses forces, les besoins du pays. Il avait remis entre ses mains la destinée politique et diplomatique de la France. A vrai dire, dans sa manie de renouer la chaîne des temps, il avait parfois des boutades de despotisme. Il voulait bien consulter la chambre, mais il n'entendait pas suivre à la lettre ses avis. Appliquant aux discussions des représentans ce qu'il a dit si élégamment de la guerre péninsulaire de 1823, une fois convaincu que la discussion était *inévitable, il s'était efforcé d'en resserrer le cercle*. Il n'avait pas remis aux chambres le

salut de la littérature. Comme il avait traduit en exil quelques odes d'Horace, rimé quelques sonnets et plusieurs madrigaux, au sein même de l'atmosphère royale, il avait compris que les questions de gloire et de poésie ne peuvent pas se décider comme un projet de canalisation, comme la concession d'une mine.

Mais nous sommes arrivés à une ère palingenésique. L'éclectisme politique de M. Victor Cousin est comme non avenu. Les prophéties du dieu mort, il y a quelques années, après avoir essayé de hâter sa transfiguration par un coup de pistolet, commencent à se réaliser. Nous entrons dans une voie étrange et inconnue. Voici que la grande et la moyenne propriété se saisissent souverainement de toutes les questions livrées jusqu'ici aux lettres, aux prolétaires et aux savans, gens de labeur et de rien.

Puisque les théories chimiques de Lavoisier et de Davy chancellent et menacent ruine, puisque Berzelius et Œrstedt menacent de détrôner la nomenclature, puisque M. George Cuvier et M. Geoffroy de Saint-Hilaire ne peuvent s'accorder, puisque Fresnel a battu en brèche le système de Newton, ne pourrait-on prier les chambres de résoudre ces questions? Ne pourrait-on, en vertu des 500 francs qui donnent à ces messieurs le droit de trancher toutes les difficultés, les supplier d'apporter leurs lumières dans les ténèbres de la science?

P. S. Le procès de M. Carrel a eu l'issue que nous avions annoncée, et qu'il était facile de prévoir d'après l'instruction de M. Corthier. Le rédacteur en chef du *National* a prononcé un discours d'une haute raison et d'une vive éloquence. Il a montré la force de la modération. MM. Barrot et Comte avaient une tâche facile, et qu'ils ont dignement remplie; la décision négative du jury sur toutes les questions qui lui étaient soumises a été accueillie par d'unanimes applaudissemens. C'est une belle victoire et noblement gagnée.

Revue des Deux Mondes.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ESQUISSES DE LA SOUFFRANCE MORALE,

PAR M. EDOUARD ALLETZ. (1)

Si notre mémoire ne nous trompe pas, M. Alletz a débuté dans le monde littéraire par un poème sur le dévoûment des médecins français en Catalogne, couronné en 1822 par l'académie française. Un prix académique avait encore alors quelque valeur. Dix ans se sont écoulés, et les choses ont bien changé. Cependant le concours dans lequel triompha M. Alletz, eut de la solennité. Près de l'astre vainqueur, on avait aussi vu apparaître pure et brillante à l'horizon poétique une nouvelle étoile. Comme sa jeune rivale, mademoiselle Delphine Gay, dont la renommée a depuis si fort grandi, M. Alletz ne s'en est pas tenu non plus à ce premier succès. Laissant M. Bignan qui semble, en matière de poésie, s'être attribué le monopole des couronnes académiques, récolter annuellement sa moisson de palmes et d'églantines, M. Alletz a pensé avec raison qu'il lui fallait s'adresser surtout au public, juge impartial et austère, juge sans appel, qui ne donne, il est vrai, ni médailles, ni prix officiels, mais qui décerne seul, en définitive, la réputation. Celle que s'est acquise M. Alletz par ses publications successives, disons-le d'abord, est des plus honorables, et repose déjà sur une large base. Le cadre étroit dans lequel nous nous voyons à regret forcés de resserrer cet article, nous permet à peine d'énumérer ses divers ouvrages. Tous ils ont, au surplus, été dignement appréciés et jugés. Empruntant un caractère particulier de l'alliance qui paraît s'être formée chez leur auteur entre l'esprit de liberté qu'il juge conforme au mouvement et aux besoins du siècle et l'esprit de la philosophie catholique, empreints de cette foi vive et éclairée qui ne voit ni vérité ni bonheur hors des croyances religieuses, et n'en sympathise pas moins ardemment avec l'espoir des progrès et du perfectionnement de la civilisation humaine, tous ces ouvrages, fruits d'un talent grave et consciencieux, attestent les profondes convictions d'une âme non moins poétique que généreuse et dévouée. C'est ainsi que le *Walpoole* de M. Alletz flétrissait avec énergie sous M. de Villèle les

(1) 2 vol. in-8° chez Adrien Leclerc et compagnie, libraires, quai des Augustins, n° 35.

ministres corrupteurs, et qu'un de ses autres poèmes saluait courageusement M. de Châteaubriand dans sa disgrâce. *L'Essai sur l'homme*, œuvre philosophique et religieuse d'une haute portée, que l'auteur dédiait à Lamartine, n'était certes pas non plus indigne de paraître sous les auspices du grand poète qui nous a donné les *Méditations* et les *Harmonies*. Publiée en 1830 en des circonstances peu favorables qui ont pu nuire momentanément à son succès, la *Nouvelle messiade* n'est pas, selon nous, destinée à figurer sur la longue liste nécrologique de nos épopées. M. Alletz n'avait pu se dissimuler, que dans l'exécution de la sienne, le difficile était de dégager la poésie enveloppée dans la révélation, et de tirer de l'Évangile un poème où l'imagination pût se montrer sans nuire à la foi. Le poète nous semble avoir heureusement triomphé de cette difficulté, qui pouvait bien en vérité passer pour insurmontable.

Les *Esquisses de la souffrance morale*, dont nous avions surtout à parler ici, forment une série de nouvelles, de romans, de drames plus ou moins développés. L'auteur s'y est appliqué à peindre la douleur sous plusieurs faces différentes et dans diverses conditions. Au moyen de ces peintures, il a voulu, non-seulement consoler les malheureux et leur enseigner le courage et la résignation, mais, unissant par un lien philosophique tous ces tableaux de l'intelligence humaine modifiée par la douleur, jeter en même temps quelque lumière sur les effets intimes et orageux de la souffrance morale. Les esquisses qu'il en trace et où tout l'être humain, dans l'état d'affliction, se trouve soigneusement analysé, ressortent ainsi, à proprement parler, du domaine de la psychologie. Avec cet esprit de méthode employé dans la métaphysique, il a cherché à mettre la description des peines de l'âme au niveau d'une science. On s'était occupé *de l'homme;* M. Alletz a traité *de l'homme malheureux*. Il importe donc de bien considérer que c'est vers ce but moral et philosophique qu'ont tendu surtout ses efforts, et se souvenir qu'il n'a point fondé l'espoir du succès sur les combinaisons plus ou moins intéressantes, plus ou moins bizarres de quelques nouvelles. — S'il vous faut à toute force des contes fantastiques, drolatiques, voire même philosophiques, selon que l'entendent les faiseurs, ne prenez point le livre de M. Alletz. Il ne s'agit pas en effet, dans ses *Esquisses*, d'étranges et merveilleuses aventures, de fables curieusement extravagantes, telles que vous les fabriquent aujourd'hui nos fournisseurs brevetés. Non; M. Alletz marche dans une toute autre voie : c'est dans un tout autre point de vue qu'il a considéré l'art. C'est une profanation, selon lui, que de le subordonner dans ses principes fondamentaux à l'état passager de la société et à ses goûts capricieux. Il ne cherche donc point à distraire le désœuvrement: il ne veut point exploiter un genre à la mode et spéculer sur les fantaisies du jour; ce qu'il veut surtout dans ses *Esquisses*, c'est, il le déclare lui-même, en prêtant une forme animée à quelques vérités utiles, apporter aux malheureux les secours de la morale et de la foi.

Le premier volume des *Esquisses de la souffrance morale* avait obtenu, en 1829, la première des médailles décernées par l'académie française dans le concours *extraordinaire* de morale qu'elle avait ouvert. Le livre de M Alletz se recommande à nos yeux par d'autres titres que ce prix académique ; il avait d'ailleurs

assez de mérite pour ne point l'obtenir et surtout pour s'en passer. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage n'en a pas moins réussi hors de l'académie et malgré son suffrage. Le public a cette fois encore et avec justice homologué pour M. Alletz le jugement des quarante.

Bien qu'il se présente à nous sans être revêtu de leur apostille, le second volume des *Esquisses de la souffrance morale* ne nous semble néanmoins nullement inférieur au premier. Les morceaux qui le composent se développent avec plus d'aisance dans de plus larges cadres. Exécutées sur de plus vastes toiles, les esquisses deviennent ici des peintures réelles, de vrais tableaux. La *Captivité* est l'histoire de l'une des dernières victimes de l'inquisition d'état de Venise. Ce récit est des plus touchans; seulement l'imagination du prisonnier se promène-t-elle peut-être trop long-temps dans ses souvenirs de bonheur, et n'est-elle pas assez souvent prisonnière elle-même. J'aurais voulu que le poids des fers eût enchaîné quelque peu son vol, et que le journal du captif retraçât avec plus de détails, et jour par jour, heure par heure, instant par instant, cette vie du cachot si lente, si monotone, si sombre, si désespérée. L'étude de cette souffrance morale en serait, il me semble, plus complète encore et plus profonde. Dans l'*Epouse coupable*, sans nuire à l'intérêt de sa fable, l'auteur à su grouper et analyser habilement toutes les douleurs, tous les déchiremens d'une âme fière et passionnée, trahie indignement et livrée en proie aux atroces tortures de la jalousie. La *Proscription*, dans une suite de scenes vives et animées, nous fait assister à la longue agonie et à la mort des plus célèbres girondins. Ce drame, écrit et conduit avec vigueur, nous paraît le morceau le plus remarquable du volume.

En résumé, ce dernier ouvrage de M. Alletz, l'un de ses travaux les plus consciencieux et les plus recommandables, élève et consolide l'édifice qu'il bâtit laborieusement depuis plusieurs années. C'est une pierre de plus apportée à son œuvre. Il ne s'agit de rien moins pour lui que de la reconstruction de la foi sur les fondemens de la morale et de la philosophie. En des temps comme les nôtres, l'entreprise est honorable et courageuse. « Naguère », dit lui-même M. Alletz dans l'avant-propos du second volume de ses *Esquisses*, et nous ne pouvons mieux finir que par cette citation; naguère les croyances étaient regardées comme des opinions politiques; les choses avaient été poussées à ce point, qu'une sorte d'honnêteté faisait fuir l'apparence d'un attachement à la religion, et que la pudeur se trouvait placée entre l'homme et l'autel. — Espérons que la véritable foi renaîtra, aujourd'hui que son semblant n'est plus récompensé par des honneurs..... Les ouvrages que j'ai publiés, ont tous été conçus sous l'inspiration de cette espérance, etc. »

Il est beau, lorsque, par des voies moins escarpées, on pouvait aisément arriver à de rapides et brillans succès, d'avoir ainsi voué, bien jeune encore, toutes ses forces, toute sa vie à l'accomplissement d'une tâche difficile et austère. Espérons aussi qu'avec tout son talent, au milieu des préoccupations politiques et de la profonde indifférence du siècle, M. Alletz n'aura pas fait retentir sa voix dans le désert.

LA SALAMANDRE,

PAR M. E. SUE. (1)

C'est à dessein que nous avons différé jusqu'à ce jour de parler du nouveau roman de M. Sue. Nous avons voulu voir l'essor de ce livre, recueillir tous les avis, éloges et critiques, et venir ensuite, autant qu'il serait en nous, juger ces jugemens, et examiner si de cet ensemble d'opinions contraires, il résultait que *la Salamandre* eût en elle un principe de durée et de vie, et ces beautés fondamentales qui font dire long-temps : C'est un ouvrage remarquable.

Le reproche le plus fort que l'on ait fait, selon nous, au livre de M. Sue, c'est que le caractère de Szaffie était faux. Si l'on veut dire par là que Szaffie n'est pas un homme que l'on ait vu dans le monde, et dont on retrouve souvent le modèle, la critique est fondée, et je ne crois pas qu'en effet il y ait dans la société d'être qui réunisse à-la-fois tant de qualités d'esprit et tant de vices de cœur. Mais, si l'on se met au point de vue de M. Sue, ce que l'on doit toujours faire pour juger un écrivain quelconque; si l'on réfléchit qu'il a voulu personnifier, dans Szaffie, un siècle tout entier, montrer, dans le *désillusionnement* complet qu'il inspire à Paul, l'effet sourd et inévitable de la dépravation de notre société blasée et morte à toute croyance, on conviendra qu'il y a, dans cette donnée, de la vérité, et une vérité grande et forte. Il était important d'établir cette distinction, parce que l'ouvrage de M. Sue pose tout entier sur l'idée de la vie réelle et de la vie d'illusion mises en contraste, et qu'en accusant cette donnée d'être fausse, on ôtait à l'ouvrage son caractère philosophique et sa portée de pensée : on n'en faisait plus qu'un roman.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de graves défauts dans *la Salamandre.* Le combat du père et du fils pour un morceau de pain est contraire, selon nous, au caractère donné par l'auteur à Pierre Huet et à Paul. C'est de l'horreur invraisemblable. Dans le chapitre intitulé *le Rat passé au grès*, il y a une telle crudité de détail, une énergie si affreuse de description, que cela irrite les nerfs, encore plus que cela ne serre le cœur; et M. Sue a assez d'imagination pour intéresser le lecteur, sans être obligé de recourir à cette poésie de supplices et de tortures. On peut, peut-être, trouver aussi que l'héroïsme du lieutenant est poussé un peu loin, et là encore M. Sue a représenté une idée plutôt qu'un homme. Pourquoi des chapitres si peu liés ensemble? pourquoi ce surchargement de coloris qui ressemble à du clinquant? Ne pourrait-on pas demander à M. Sue un peu moins de monotonie dans les formes de son style, si vif et si animé?....

Toutefois, il y a mieux qu'un ouvrage remarquable dans *la Salamandre;*

(1) Paris. Renduel, rue des Grands-Augustins, n. 22.

il y a l'espoir de dix beaux ouvrages, et j'aime encore mieux ce que M. Sue promet que ce qu'il donne. Et cependant, que d'éclat, que d'originalité, que de sources d'intérêt, que de drame surtout dans ce livre! M. Sue possède le rare talent de faire des hommes qui vivent, que l'on connaît, que l'on reconnaîtrait. Peut-on ne pas se souvenir de ce bon marquis de Longetour, si sensible, si paternel, si candide, qui avoue si naïvement son ignorance, qu'on la lui pardonne, et que l'auteur, par une bien grande délicatesse de talent, a su rendre à-la-fois ridicule et intéressant? Je ne parle pas de Paul et d'Alice, parce que ce ne sont que des abstractions animées, quoique l'esquisse en soit poétique et gracieuse; mais qui n'applaudirait à la création de maître Lajoie et de son sifflet, de Misère et de ses douleurs, du *Parisien* et de sa *gaminerie*, de *Bouquin*, de *Garnier*, et même du vieux calier, tous êtres biens vivans, avec leur caractère, leur individualité, leur cachet? car, un des talens de M. Sue, c'est la science d'observation: aussi, quand il tient une situation vraie, avec quelle vérité et quelle sagacité il la traite! Les deux chapitres *la Salamandre a reçu sa paie hier, Problème*, et la scène de Bouquin et du commissaire, sont des modèles d'observation fine et franche en même temps.

Une action triste et sombre, semée de scènes du comique le plus vrai et de descriptions éblouissantes, un style chaleureux, des idées neuves, et surtout la singulière faculté de colorer tout de poésie, voilà ce qui nous fait dire que *la Salamandre*, malgré ses défauts, occupera un rang distingué parmi les ouvrages originaux de l'époque.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL NEY!

La voix des morts est quelquefois bien embarrassante pour les vivans. Vous figurez-vous la chambre des pairs, déjà si rudoyée par la main populaire, voyant tomber au milieu de ses séances, si décolorées, les *Mémoires du maréchal Ney!* L'ombre de Banco fera tressaillir plus d'un de ses juges sur son siège de velours. Ce livre, jeté au milieu de nos embarras politiques, fera, pour ainsi dire, trêve aux débats journaliers: ce sera le grand évènement du jour, une pâture à tous les partis.

Mais, dira-t-on, le maréchal Ney a-t-il laissé des mémoires? A cela nous répondrons, nous qui avons pu parcourir ses papiers, qu'il est facile de convaincre les plus incrédules par la même communication. Si, dans quelques endroits inachevés, la soudure manquait, nous pouvons assurer ici qu'il n'y aura pas un fait avancé dans les *Mémoires*, pas une anecdote qui ne vienne du maréchal. Ce qui a été pour nous, nous devons l'avouer, un objet d'étonnement, en lisant les nombreux matériaux que la famille du maréchal a confiés à une plume exercée, pour faire uniquement ce travail de soudure qui leur manquait, c'est de voir que cette main, si rude à l'ennemi, si habile à manier l'épée, était loin d'être étrangère à l'art d'écrire. Nous avons vu des passages de ces *Mémoires*, des épisodes, des rapports tout entiers de sa main, écrits avec une netteté, une précision et un talent remarquables.

Après Bonaparte, le maréchal Ney est incontestablement la plus grande figure de l'empire: il s'est montré tour-à-tour, il faut bien qu'on le sache,

homme d'état et de guerre. On verra dans ces *Mémoires* quelle habileté il lui fallut déployer dans la difficile mission que lui avait confiée le premier consul, pour pacifier la Suisse et faire accepter sa médiation. Ce sera là peut-être la partie la plus inattendue, une des plus piquantes du livre; car les grands faits d'armes du maréchal Ney ont, pour ainsi dire, jeté dans l'ombre les autres parties de sa vie; il les ont absorbées comme un grand évènement en absorbe un plus petit; mais lui-même a beaucoup appuyé sur ces divers incidens de sa carrière, soit qu'il en eût plus le loisir alors, soit que sa position auprès du chef du gouvernement lui en fit un devoir. Avant d'arriver aux deux grandes époques de la vie du maréchal Ney, la campagne de Russie et son procès, nous aurons à traverser bien des années, bien des épisodes, bien des faits militaires, bien des anecdotes; car ce sera aussi un livre conteur, qui, se souciant peu de la marche ordinaire de l'histoire, recueille en passant un fait politique aussi bien qu'une aventure de salon ou une scène de bivouac. Mais le narrateur prend naturellement une allure plus grave et plus sévère à mesure qu'il approche de la fin de l'empire. Il est impossible qu'en lisant cette grande campagne de Russie, on ne se demande, saisi d'une profonde tristesse, comment cette lutte homérique ne lui a-t-elle pas fait trouver grâce devant ses juges! comment celui qui avait sauvé tant de milliers de Français n'a-t-il pu être sauvé!

Pour nous qui avons lu les manuscrits des *Mémoires du maréchal Ney*, et qui espérons en faire connaître d'avance quelques fragmens à nos lecteurs, nous croyons pouvoir prédire qu'ils sont appelés à faire sensation. C'est le libraire Fournier qui en a fait l'acquisition. La première livraison, qui est sous presse, paraîtra vers la fin d'avril.

— Nous étions mal informés quand nous disions, dans notre dernière livraison, que M. Victor Hugo s'était *retiré de la candidature académique*. Pour s'être retiré, il faudrait d'abord s'être présenté. Or, M. Victor Hugo n'a pas songé un seul moment à se présenter.

— Les graves et rudes paroles adressées par M. Victor Hugo *aux démolisseurs* ont porté coup.

Nous apprenons de bonne source que l'ordre vient d'être donné par le gouvernement de suspendre la plupart des démolitions commencées. Il paraît qu'on abandonne le projet de la *grande, grande, grande rue!* et que Saint-Germain l'Auxerrois, quoique condamné depuis long-temps par un très haut personnage, sera respecté. Il paraît aussi que le magnifique hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen, était menacé, et que M. Victor Hugo vient de le sauver. Il a sauvé aussi l'église de Brou. Elle ne sera décidément pas convertie en grenier à foin. Le contre-ordre vient de partir des bureaux du ministère. On nous assure que c'est au théâtre de l'Odéon que cette destination de grenier à fourrage va être donnée. Ceci du moins est raisonnable.

Espérons qu'on verra enfin poindre quelque lueur d'intelligence dans le cerveau de M. d'Argout.

M. Victor Hugo, en attendant la loi qu'il réclame pour la conservation des monumens nationaux, est, dit-on, déterminé à faire lui-même la police autour de ces vénérables ruines, et à châtier sévèrement et sans pitié, en le dénonçant en face et en l'appelant par son nom, tout démolisseur, quel qu'il soit, propriétaire, maire, ministre ou roi. Il n'y a pas en effet de vandale irresponsable aux yeux de l'art, et le goût n'admet pas de *the king can do no wrong*.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

ABEL RÉMUSAT. — Voyage dans la Tartarie, l'Afghanistan et l'Inde, exécuté au quatrième siècle par plusieurs Samanéens de la Chine. 1
EDGAR QUINET. — De l'Allemagne et de la révolution. 12
LÉON GOZLAN. — De la Littérature maritime. 46
ALFRED DE VIGNY. — Les Amans de Montmorency. 81
A. FONTANEY. — Souvenirs d'Espagne. — La Horca. 86
Révolutions de la quinzaine. 127
E. DE BLOSSEVILLE.—Lettre au directeur de la Revue des deux Mondes, sur la création d'un musée ethnographique. 134
SAINTE BEUVE. — Stances, musique de madame Mennessier-Nodier.
Nouvelle de la littérature et des arts. 137

FENIMORE COOPER. — Administration financière des États-Unis. — Lettre au général Lafayette. 145
LERMINIER. — Lettres philosophiques adressées à un Berlinois. — 1re Lettre. 183
A. JAL. — Scènes de la vie Maritime. — Un Incendie à la mer. 198
A. DUMAS. — Chroniques de France. — La Prise de Paris, en 1417. 230
Révolutions de la quinzaine. 273
Nouvelles de la littérature. 277

J. DE BLOSSEVILLE. — Histoire des explorations de l'Amérique. 281
E. N. — Excursions dans l'état de Venezuela pendant la guerre de l'indépendance, par *un officier anglais*. 314
G. PLANCHE. — Littérature étrangère. — Henry Fielding, 339

SAINTE-BEUVE. — Ecrivains contemporains. — M. L'Abbé de la Mennais. 359
Mme MENNESSIER-NODIER. — Poésie. — A une jeune fille. 381
Révolutions de la quinzaine. 383
Nouvelles de la littérature. 390

DOUVILLE. — Voyages de découvertes dans l'Afrique équatoriale. 401
LERMINIER. — Lettres philosophiques. — II. La Philosophie de la restauration. — M. Royer-Collard. 444
A. JAL. — Un Tour de matelot, Souvenirs des pontons de Cadix. 460
DE BALZAC. — Le Message. 493
A. FONTANEY. — Poésie. — Prière. 507
G. PLANCHE. — Littérature dramatique. — Louis XI et Teresa. 509
Révolutions de la quinzaine. 522

A. ERMAN, de Berlin. — Fragmens d'un voyage en Sibérie. 529
MICHELET. — Martin Luther. 555
A. BARCHOU-PENHOEN. — Philosophie de Fichte. 563
A. FONTANEY. — Souvenirs d'Espagne. — Une soirée à Tolède. 597
V. HUGO. — Guerre aux démolisseurs. 607
Révolutions de la quinzaine. 623
Chronique littéraire de la quinzaine. 631

BARCHOU-PENHOEN. — Souvenirs de l'expédition d'Afrique. 641
LIBRI. — Revue scientifique et littéraire de l'Italie. — États Sardes. — 1er article. 699
EDOUARD DE LAGRANGE. — Littérature étrangère. — Pensées de Jean-Paul. 712
LERMINIER. — Lettres philosophiques. — III. — L'éclectisme et M. Cousin. 735
Révolutions de la quinzaine. 753
Chronique littéraire de la quinzaine. 761

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 175